
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578709 7


LENOX LIBRARY
PRETIOSA FACIT
Collection.
in 1884.





ŒUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE,

DE TENCIN ET DE FONTAINES.

TOME Ier.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.



Marie Magdelaine Pioche de la Vergne.

DE LA FAYETTE.

Née en 1633. Morte en 1693.

OEUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE,

DE TENCIN

ET DE FONTAINES,

PRÉCÉDÉES

DE NOTICES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR

MM. ÉTIENNE ET A. JAY,

MEMBRES DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Nouvelle Édition,

ORNÉE DES PORTRAITS DE MESDAMES DE LA FAYETTE ET DE TENCIN.

Tome Premier.

PARIS,
P.-A. MOUTARDIER, LIBRAIRE,
RUE GIT-LE-CŒUR, N° 4.

1832.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

MADAME DE LA FAYETTE.

Marie-Magdelaine Pioche de La Vergne, comtesse de La Fayette, née en 1633, morte en 1693, était fille d'Aymar de La Vergne, maréchal de camp, gouverneur du Hâvre-de-Grâce, et de Marie de Péna, d'une ancienne famille de Provence. L'amour des lettres et la culture de l'esprit étaient héréditaires dans cette famille. Dès le treizième siècle, Hugues de Péna, auteur de quelques tragédies, et secrétaire du roi de Naples, Charles Ier, avait reçu *le laurier du poëte* des mains de la reine Béatrix. Dans le seizième siècle, Jean de Péna se rendit illustre par de profondes connaissances dans les mathé-

matiques, et les enseigna même avec distinction au Collége de France [1]. Il mourut jeune : le célèbre Ramus, qui avait été son maître pour les belles-lettres, et son disciple pour les sciences exactes, lui a consacré dans ses ouvrages quelques souvenirs de reconnaissance. On me pardonnera de constater ainsi des titres de noblesse littéraire; ceux-là du moins ne coûtent rien à la morale; la faveur ne saurait les créer, ni la puissance des rois les anéantir.

Ce fut sans doute d'après ces traditions de famille que M. de La Vergne, très-instruit lui-même, dirigea l'éducation de sa fille. Il se mit au-dessus du préjugé qui interdit aux femmes la connaissance des langues anciennes, comme si la lecture d'Homère, de Sophocle, de Virgile et de Tibulle était incompatible avec les grâces de l'esprit, les délicatesses du goût, et les élégances de la société. Ménage, célèbre par son érudition, le P. Rapin, auteur du char-

[1] On doit à Jean de Péna une édition en grec et en latin des *Sphériques* de Théodose.

mant poëme des *Jardins*, étaient liés d'amitié avec M. de La Vergne; ils se chargèrent d'enseigner le latin à sa fille, dont les heureuses dispositions rendaient facile cette tâche quelquefois si pénible. Segrais raconte qu'au bout de trois mois de leçons elle indiqua le véritable sens d'un passage sur lequel les deux graves érudits n'étaient pas d'accord; Ménage, avant le coup mortel que lui porta Molière dans les *Femmes Savantes*, était assez bien dans le monde. L'hôtel de Rambouillet servait de théâtre à ses prétentions; il se prit même d'une belle passion pour madame de Sévigné, qui reçut de lui des leçons d'italien, seule faveur qu'elle voulut bien lui accorder. Son plus grand mérite est d'avoir eu deux écolières telles que madame de Sévigné et madame de La Fayette; son plus grand tort fut d'avoir Molière pour ennemi.

Mademoiselle de La Vergne avait aussi inspiré la muse latine de Ménage; mais ici son érudition lui tendit un piége qu'il ne sut pas éviter. Il s'avisa de traduire le nom de *La Vergne* par celui de *Laverna*, qui

désignait, chez les Romains, la déesse des voleurs. Cette rencontre malheureuse lui valut une épigramme supérieure à ses madrigaux. Pour bien l'entendre, il faut se rappeler ces vers que Trissotin adresse à Vadius :

« Va, va restituer tous les nombreux larcins
» Que réclament sur toi les Grecs et les Latins !

« *Lesbia nulla tibi est, nulla tibi dicta Corinna,*
» *Carmine laudatur Cinthia nulla tuo;*
» *Sed, cùm doctorum compiles scrinia vatum,*
» *Nil mirum si sit culta Laverna tibi.* »

Cette épigramme a été traduite en vers faibles, mais où le trait est assez bien conservé.

« Est-ce Corinne, est-ce Lesbie,
» Est-ce Philis, est-ce Cinthie,
» Dont le nom est par toi chanté ?
» Tu ne la nommes pas, écrivain plagiaire,
» Sur le Parnasse vrai corsaire,
» Laverne est ta divinité. »

« Madame de La Fayette savait le latin, dit Segrais; mais elle n'en faisait rien paraître; c'était afin de ne pas attirer sur elle la jalousie des autres dames. » C'était sans doute aussi pour ménager l'amour-propre

des hommes qui, en général, pardonnent difficilement une supériorité d'instruction dans les femmes. La prudence de madame de La Fayette doit servir de modèle aux personnes de son sexe, dont l'esprit est enrichi de connaissances d'un ordre élevé. Ce sont des trésors qu'elles doivent garder pour elles-mêmes; c'est le seul cas où l'avarice ne soit pas un défaut. Le temps viendra peut-être où des idées plus saines régneront dans la société, où les femmes pourront franchir impunément le cercle des occupations frivoles et renouveler l'antique alliance de Minerve avec les Grâces. Jusqu'à cette époque, celles qui peuvent lire dans la langue originale une ode d'Anacréon ou une élégie de Properce doivent cacher ces jouissances avec autant de pudeur que madame de La Fayette.

Mademoiselle de La Vergne était âgée de vingt-deux ans lorsqu'elle épousa en 1655, François, comte de La Fayette, frère de mademoiselle de La Fayette, fille d'honneur d'Anne d'Autriche. Mademoiselle de La Fayette avait inspiré à Louis XIII les sen-

timens les plus tendres qu'il fut susceptible d'éprouver. Le P. Caussin, confesseur du roi, qui redoutait peu ses emportemens amoureux, approuvait et dirigeait cette innocente passion dont il voulut se servir pour supplanter le cardinal de Richelieu. Celui-ci, encore plus rusé que le jésuite, s'aperçut aisément de ses manœuvres, exigea son renvoi, et sépara le roi de sa maîtresse. Mademoiselle de La Fayette prit le voile dans un couvent de Chaillot. Son mérite et ses vertus lui acquirent une considération qui rejaillit sur sa famille.

Ce fut donc avec tous les avantages de la naissance, des grâces extérieures et de l'esprit, que madame de La Fayette entra dans la société. Cette société différait beaucoup de celle que nous voyons aujourd'hui; les rangs n'étaient pas confondus; on aimait les richesses, non comme but d'ambition, mais comme moyen de jouissance. L'humble bourgeoisie connaissait bien sa position; les anoblissemens ne faisaient que des plébéiens privilégiés et non des gentilshommes : le haut clergé lui-même appar-

tenait à la noblesse de race, et quelques rares exceptions ne font que constater la règle. Ainsi, une séparation complète existait entre le corps de la nation et l'aristocratie. Rien alors de plus ridicule qu'un citadin affectant des airs nobles; c'est ce qui fit la fortune du *Bourgeois Gentilhomme;* ce n'est qu'à la fin du dernier siècle qu'on eût pu trouver le modèle du gentilhomme bourgeois.

Molière, en 1655, n'avait pas encore composé ses *Précieuses Ridicules*, et ce qu'on nommait le bel-esprit avait envahi la société; il semblait qu'on voulût opposer une langue privilégiée à une langue roturière. La conversation perdit l'aisance qui en fait le charme; il ne fut plus permis d'exprimer simplement sa pensée; il fallut chercher des tournures nouvelles et d'ambitieuses périphrases. Les sentimens les plus naturels tombèrent dans l'exagération du langage, et la littérature même fut attaquée de cette épidémie. Les écrivains, voyant que la galanterie était à la mode, voulurent faire les galans en prose

et en vers; de là cette inondation de ballades, de madrigaux et de sonnets qui occupaient la cour; la ville n'avait pas encore d'opinion; on cabalait contre un sonnet comme on avait cabalé contre le cardinal Mazarin. De là encore ces romans interminables, dont les personnages sont toujours prêts à disserter sur la métaphysique de l'amour, et où tout est de convention, les mœurs, les caractères et les sentimens. Comment expliquer aujourd'hui la vogue d'ouvrages tels que *l'Illustre Bassa*, *Clélie*, *Pharamond* et *Cléopâtre*? Citera-t-on les vingt éditions du *Renégat* et du *Solitaire*; mais ces romans sont des chefs-d'œuvre de raison et de goût, si on les compare à ceux de Scudéry et de La Calprenède. D'ailleurs le *Solitaire* et *le Renégat* n'amusent ou n'intéressent qu'une classe inférieure de lecteurs, tandis que les grands coups d'épée de Pharamond et d'Artaban plaisaient à madame de Sévigné. Il faut qu'il y ait quelque chose de séduisant même dans les extravagances de l'imagination.

Madame de La Fayette lisait sans doute aussi ces productions, qui ne sont considérées aujourd'hui que comme les monumens d'un goût dépravé; elle vivait aussi dans ces sociétés *précieuses*, d'où le naturel des pensées et la vérité d'expression étaient soigneusement bannies; elle échappa cependant à la contagion; et peut-être faut-il attribuer ce rare bonheur au commerce qu'elle entretenait avec les grands écrivains de l'antiquité. Rien en effet de plus opposé à l'affectation moderne que la manière antique; ce n'était point une nature idéale qui était l'objet de l'imitation de ces écrivains; ils retraçaient ce qu'ils avaient vu, ils exprimaient ce qu'ils avaient senti; leur morale était dominée par la plus noble des affections humaines, l'amour de la patrie; ils étaient vrais en tout; et la vérité est la source de toute grandeur. Ne cherchons point ailleurs le secret de leur génie et le prodige de leur immortalité.

Madame de La Fayette ne retint de la littérature fantasque des Balzac, des Voiture et des Scudéry, que le goût des maxi-

mes et celui des portraits; mais elle ne puisa ses maximes que dans l'étude du cœur humain, et ses portraits furent toujours dessinés d'après nature; on peut en juger par celui de madame de Sévigné, son amie, dont les traits et le coloris sont également frappans de vérité.

Quelques années après le mariage de madame de La Fayette, lorsque l'hôtel Rambouillet était dans toute sa splendeur, et que les beaux-esprits de la *Place Royale* avaient acquis la plus haute renommée, Molière traduisit sur la scène ce langage bizarre connu sous le nom de *jargon de ruelles* et livra les *précieux* et les *précieuses* à la risée publique. Le châtiment était sévère, mais il était mérité. Le succès que Molière obtint à la cour décida la révolution; les puissances de l'hôtel Rambouillet et du Marais perdirent leur crédit; le mauvais goût fut détrôné; on revint de toutes parts à la raison et à la vérité. Nous verrons bientôt quel caractère la situation morale de la société imprima à la littérature.

Madame de La Fayette devint célèbre

comme madame de Sévigné, sans aspirer à la célébrité. Ses deux principaux ouvrages, ceux qui font le plus d'honneur à son esprit et à son talent, parurent sous le nom du poëte Segrais. Cette indifférence pour la renommée littéraire peut nous étonner aujourd'hui, mais elle était conforme aux mœurs du temps où vivait madame de La Fayette. On trouvait encore quelque chose de servile dans la profession des lettres. Ce préjugé, que le cardinal de Richelieu avait voulu détruire par la création de l'Académie française, s'était affaibli; mais il n'était pas éteint, surtout à l'égard des femmes distinguées par le rang et la naissance. On leur permettait d'aimer les beaux-arts, de protéger ceux qui les cultivaient, de juger les ouvrages nouveaux; on leur permettait même la composition, mais comme une espèce de bonne fortune dont la confidence devait être dérobée au public; les titres de femme auteur et de femme de qualité paraissaient incompatibles. Les La Suze, les Deshoulières, les Scudéry perdaient en considération dans le

monde ce qu'elles gagnaient par leurs écrits en célébrité.

La société, en prenant cette expression dans le sens le plus étendu, n'exerçait aucune influence sur les lettres et les arts. C'était la partie la plus élevée et la moins nombreuse de la nation; c'était la cour de Louis XIV, à son époque brillante, dont la littérature représentait le goût, les mœurs et les opinions. Ce goût tendait au perfectionnement; ces mœurs, sans être pures, conservaient de la dignité; ces opinions étaient contenues dans des bornes étroites par l'autorité religieuse; on raisonnait sur la religion et non contre la religion. Sous un gouvernement devenu absolu, sans être encore précisément tyrannique [1], l'ordre, la règle, le respect des bienséances, servaient de barrière aux mouvemens excentriques des passions et à l'impétuosité des

[1] La révocation de l'édit de Nantes fut une des calamités de la vieillesse de Louis XIV; il fallut le tromper et faire intervenir la religion pour obtenir de sa caducité cet acte solennel de tyrannie.

imaginations exaltées. De cette contrainte générale devait naître l'hypocrisie; les tartuffes naissent en foule sur les sociétés, régulières en apparence, et où il n'y a de réalité que la corruption.

La littérature reçut, comme la haute société, l'empreinte de l'ordre et le joug de la règle; et ce qu'on nous présente comme l'imitation de l'antiquité ne fut que le résultat nécessaire des circonstances. Les classes élevées, sortant d'une longue et pénible agitation, cherchaient le repos dans la soumission aux lois établies; la littérature, emportée depuis la trivialité la plus vulgaire jusques aux dernières limites de l'extravagance, demandait aussi des lois à la raison et au goût. Le génie qui les dicta en reconnut lui-même l'empire, et la France vit briller ses plus beaux jours de gloire littéraire. Les grands écrivains de cette époque sont ceux qui indiquèrent au talent la route qu'il devait suivre, moins par leurs préceptes que par leur exemple. Ce n'est pas l'imitation des anciens qu'ils demandaient, mais l'étude de leurs ouvra-

ges. En proscrivant la licence, ils garantissaient la liberté; ils savaient qu'il n'y a point de chef-d'œuvre, dans quelque art que ce soit, sans ordre et sans proportions. Que ces doctrines soient empruntées à l'antiquité, qu'importe, pourvu qu'elles soient conformes à la raison de tous les temps. Faut-il répudier les lois de la morale, parce qu'elles ont été trouvées dans le berceau des nations?

Les fictions romanesques, qui sont regardées, peut-être à tort, comme un genre secondaire en littérature, n'avaient encore produit que de fausses imitations des mœurs, que des caractères sans type réel, que des peintures infidèles des passions. On avait pris la vaine pompe des mots pour la noblesse de l'expression, la subtilité pour la finesse, et l'exagération pour la vérité. « Avant madame de La Fayette, » dit Voltaire, on écrivait d'un style am- » poulé des choses peu vraisemblables. Sa » *Princesse de Clèves* et sa *Zayde* furent » les premiers romans où l'on vit les » mœurs des honnêtes gens, et des aven-

» tures naturelles décrites avec grâce. »
Cet éloge est parfait dans sa simplicité. Nous devons à madame de La Fayette la réformation d'un genre dont les productions sont une partie de nos richesses littéraires. Il faut plus que du talent pour arriver, sans modèles, à cette exactitude d'observation, à cette connaissance intime du cœur, à cette félicité d'expression qui classent les ouvrages de ce genre dans les littératures modernes, et leur assurent une longue durée. Sous ce point de vue, madame de La Fayette n'a peut-être point été suffisamment appréciée. C'est là ce qui la met hors de ligne parmi les femmes qui se sont exercées dans le même genre, et qui ont obtenu, à leur tour, de légitimes succès; elles ne sauraient prétendre à la gloire de l'invention.

L'apparition de *Zayde* fit un effet merveilleux dans le monde, c'est-à-dire dans la haute société. On ne revient au naturel que par un effort de raison; mais le premier exemple entraîne tout. *Zayde* était le tableau de la société, vue de son côté

le plus favorable. On y reconnaît cependant au fond l'esprit de l'hôtel Rambouillet; on y discute s'il est à propos de bien connaître une femme avant de se passionner pour elle; si la connaissance de sa beauté suffit, ce qui assure le plaisir des découvertes; ou enfin si le comble du bonheur n'est pas d'enlever une maîtresse charmante à un rival préféré. Voilà bien ces théories recherchées de l'amour sur lesquelles le cardinal de Richelieu faisait soutenir des thèses en forme chez sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, et qui exercèrent depuis la subtilité des cercles de Julie d'Angennes, duchesse de Montausier. Mais c'est le seul tribut que madame de La Fayette ait payé au goût dominant de l'époque où elle fit son entrée dans la société, le seul vestige des premières impressions qu'elle dut y recevoir. Dans le roman de *Zayde*, les événemens n'ont rien d'invraisemblable, le langage n'a rien d'affecté; c'est la conversation de personnes d'une éducation et d'un rang distingués qui expriment avec élégance des pensées

ingénieuses et des sentimens délicats. On a surtout remarqué la situation de Consalve et de Zayde, « s'aimant tous les deux » dans un désert, ignorant la langue l'un » de l'autre, et craignant de s'être vus » trop tard. Les incidens que cette pas- » sion fait naître sont une peinture heu- » reuse et vraie des mouvemens de la pas- » sion [1]. »

« Rien ne fait plus d'honneur à madame » de La Fayette, dit aussi d'Alembert, ou » plutôt à la sensibilité de son âme, que » cet endroit admirable dans le roman de » *Zayde*, où les deux amans, qui sont for- » cés de se séparer pour quelques mois, et » qui en se séparant ne savaient pas la lan- » gue l'un de l'autre, l'apprennent chacun » de leur côté, durant cette absence, et se » parlent, chacun en se revoyant, la langue » qui n'était pas la leur. Il n'y a peut-être » dans les anciens, qu'on aime tant à préfé- » rer aux modernes, aucun trait d'un sen- » timent aussi délicat et d'un intérêt aussi

---

[1] La Harpe.

» tendre. L'écrivain qui a imaginé cette si-
» tuation si neuve et si touchante, et qui
» n'a pu la trouver que dans son cœur, a
» montré qu'il savait aimer; et ceux qui le
» sauront comme lui, sentiront, en lisant
» dans *Zayde* la scène charmante que nous
» rappelons ici, combien cette expression
» simple et vraie d'un sentiment doux et
» profond, est préférable à la nature fac-
» tice ou exagérée de tant de romans mo-
» dernes. »

On n'aurait pas hasardé, à l'époque où écrivait madame de La Fayette, de peindre l'amour avec ses flammes dévorantes, la violence de ses désirs, et la fureur de ses emportemens. En vain eût-on prodigué les mots de *vertu*, de *sentiment*, de *nature*, pour colorer la séduction de ces tableaux passionnés; la morale les eût repoussés comme dangereux. C'est qu'alors il y avait véritablement de la religion; et quoique les formes eussent beaucoup trop d'importance, elles n'en servaient pas moins de frein à l'imagination des auteurs. La tendance du christianisme est de contenir les passions,

et, par une conséquence nécessaire, d'en régler l'expression. Cette vérité se fait sentir dans la grande littérature du dix-septième siècle. Partout où l'amour domine dans les bons ouvrages de cette époque, il se montre avec pudeur, et ne perd jamais le charme de la retenue. Rousseau n'eût pas alors écrit sa *Nouvelle Héloïse*, ni madame Cottin *Amélie de Mansfield; Corinne* et *Delphine* eussent manqué de modèles, et le génie de madame de Staël aurait subi, comme celui de Racine et de Fenélon, le joug des mœurs et de l'opinion.

La Princesse de Clèves est l'ouvrage le plus parfait de madame de La Fayette; c'est encore un reflet des lumières et de la morale du temps. On remarque, dans cette production, le premier exemple d'une lutte établie entre l'amour et le devoir; mais ici le devoir triomphe, et c'est la religion qui sert de sauve-garde à la vertu. On peut regretter que la princesse, devenue libre par la mort de son époux, se refuse obstinément au bonheur du duc de Nemours; mais sa résolution est fondée

sur une délicatesse si exquise et des principes si purs, qu'une conduite plus vulgaire paraîtrait une espèce de profanation. Depuis madame de La Fayette, beaucoup d'écrivains ont aussi mis aux prises l'amour avec le devoir, et la passion a presque toujours été plus forte que la vertu; les idées avaient changé, et la vertu même ne faisait plus d'hypocrites. C'est, il faut l'avouer, l'inconvénient d'une philosophie trop matérielle.

Le tableau de la cour de Henri II n'est dans le fait que celui de la cour de Louis XIV avant qu'il eût abdiqué sa raison aux pieds de sa vieille maîtresse et de son jeune confesseur. « Ce prince bien fait, » galant, amoureux, passionné pour Diane » de Poitiers, qui réussissait admirable- » ment dans tous les exercices du corps, » qui s'occupait tous les jours de partie de » chasse ou de paume, de balles, de cour- » ses de bague, » n'est autre que Louis XIV dans tout l'éclat de sa jeunesse et de ses fêtes, dans ses passions splendides pour la douce La Vallière et la superbe Montes-

pan. On y retrouve jusqu'aux intrigues de la chambre de la reine, jusqu'aux cabales des courtisans et au commérage des filles d'honneur. La princesse de Clèves, inaccessible aux séductions de l'amour et de la puissance, est le seul personnage qui manque à cette cour, où la corruption se voilait de décence, où l'on pensait qu'en morale comme en religion les formes font tout pardonner, et que le scandale seul n'admet point d'excuse.

Dans le roman de madame de La Fayette, les mœurs locales ont beaucoup de vérité; l'orgueil de la noblesse, l'indifférence pour les classes inférieures, l'attachement à l'honneur chevaleresque, qui n'était pas toujours le véritable honneur, les idées superstitieuses, la croyance aux rêveries astrologiques, y sont retracés avec fidélité; et il ne faut pas en être surpris, ces mœurs, ces opinions étaient restées les mêmes, et l'auteur, pour être exact, n'avait qu'à peindre ce qu'il avait sous les yeux; c'est pourtant un mérite dont il faut lui savoir gré, dans un temps où les

ouvrages du même genre n'offraient qu'un monde idéal et des tableaux de fantaisie sans correction de dessin et sans vérité de couleur.

Le succès de *la Princesse de Clèves* surpassa même celui de *Zayde*. Ce succès éveilla l'envie; l'ouvrage fut beaucoup critiqué et beaucoup lu; et, comme il arrive en pareille occurence, le livre reste et les critiques sont oubliées. J'ai rapporté l'opinion de d'Alembert sur *Zayde*, et c'est à Fontenelle que j'emprunterai un jugement sur *la Princesse de Clèves*. Voilà deux grands géomètres passionnés pour madame de La Fayette; il fallait une séduction peu commune pour fondre ainsi les glaces de la géométrie. Fontenelle et d'Alembert avaient plus de finesse dans l'esprit que de sensibilité dans le cœur; leurs éloges ne sont pas suspects.

« Sans prétendre, dit Fontenelle, ra-
» valer le mérite qu'il y a à bien nouer
» une intrigue, et à disposer les événe-
» mens, de sorte qu'il en résulte cer-
» tains effets surprenans, je vous avoue

» que je suis beaucoup plus touché de
» voir régner dans un roman une certaine
» science du cœur, telle qu'elle est, par
» exemple, dans *la Princesse de Clèves*.
» Le merveilleux des incidens me frappe
» une fois, puis me rebute; au lieu que les
» peintures fidèles de la nature, et surtout
» celles de certains mouvemens du cœur,
» presque imperceptibles à cause de leur
» petitesse, ont un droit de plaire qu'elles
» ne perdent jamais. On ne sent dans les
» aventures que l'effort de l'imagination de
» l'auteur; mais dans les chocs de passion,
» ce n'est que la nature seule qui se fait
» sentir, quoiqu'il en ait coûté à l'au-
» teur un effort d'esprit que je crois plus
» grand. »

Cette science du cœur dont parle Fontenelle, nul écrivain ne l'a possédée à un plus haut degré que madame de La Fayette, et ne l'a revêtue d'une expression plus simple et plus vraie. Si l'on se rappelle qu'à l'époque où ses productions furent publiées, la langue n'avait pas encore été assouplie et perfectionnée par le génie des grands écrivains

de ce siècle, on sera étonné des ressources qu'elle offrit au talent de cette femme illustre. On y trouve l'élégance dans les tournures, la noblesse sans enflure dans l'expression ; et ses périodes se développent avec une heureuse facilité. Les conversations y sont fréquentes ; les personnages n'y cherchent point de traits brillans; mais les pensées sont justes, les sentimens naturels, et la raison y surprend quelquefois comme une sorte de finesse. Le goût moderne exigerait peut-être plus de rapidité et d'éclat ; mais les bons esprits ne demanderont à madame de La Fayette ni la conception profonde, ni l'expression pittoresque de madame de Staël ; il y aurait autant de folie dans cette prétention qu'à exiger de Bossuet la pensée analytique et la phrase incisive de Montesquieu.

Boursault fit une tragédie de *la Princesse de Clèves*, qui fut sifflée sous ce titre et applaudie sous celui de *Germanicus*. Je me serais dispensé de rapporter ce fait assez commun d'une tragédie sifflée, applaudie et oubliée, si une anecdote curieuse ne s'y

rattachait. C'est l'auteur tragique lui-même qui l'a conservée. « Cette tragédie, dit-il,
» mit mal ensemble les deux premiers
» hommes de notre temps pour la poésie.
» Je parle du célèbre M. de Corneille et
» de l'illustre M. Racine. M. de Corneille
» parla si avantageusement de cet ou-
» vrage à l'Académie, qu'il lui échappa de
» dire qu'il ne lui manquait que le nom
» de M. Racine pour être achevé; dont
» M. Racine s'étant offensé, ils en vin-
» rent à des paroles piquantes; et depuis ce
» temps-là, ils ont vécu, non pas sans es-
» time l'un pour l'autre, cela était impos-
» sible, mais sans amitié. »

On est fâché que deux hommes de cette trempe aient vécu sans amitié l'un pour l'autre. Corneille se trompait probablement de bonne foi, car il était trop grand pour connaître l'envie qui se sépare rarement de la médiocrité; celui qui préférait Lucain à Virgile pouvait méconnaître jusqu'à un certain point le génie sans faste de Racine. N'oublions pas qu'après la mort de Corneille, Racine s'est vengé d'une com-

paraison qui lui parut injurieuse, par l'hommage le plus éclatant que la mémoire de l'auteur du *Cid* pût recevoir, et par un éloge de son génie, dont tous les panégyriques de Corneille n'ont été que le commentaire.

De tous les grands hommes du siècle de Louis XIV, Racine était peut-être le seul qui pût rendre une justice complète à madame de La Fayette sous le rapport de la délicatesse des sentimens, du mouvement intérieur des passions, des luttes secrètes entre le penchant et le devoir, et de la pudeur de l'expression. Le peintre de *Monime* et d'*Iphigénie* devait sentir mieux que personne le mérite de *la Princesse de Clèves*.

La Princesse de Montpensier et *la Comtesse de Tende* sont deux nouvelles où le talent de madame de La Fayette se fait aisément reconnaître. C'est encore l'amour avec toutes ses faiblesses; les deux héroïnes succombent; mais l'auteur ne cherche point à excuser leur chute; et la violence des remords est le seul moyen d'intérêt qu'il ait trouvé dans ses principes

de morale et dans son imagination. On a remarqué cette situation de la comtesse de Tende, infidèle à son époux, et osant lui révéler un secret qui doit la perdre. Madame de La Fayette répondait ainsi aux critiques qui lui reprochaient de n'avoir pu sauver la vertu de la princesse de Clèves, qu'en lui faisant choisir son époux pour confident d'une passion adultère. Si la comtesse de Tende avait eu la même force d'âme, elle fût restée fidèle à ses devoirs. Les écrivains de cette époque ne concevaient pas qu'une composition sans but moral pût être digne d'estime; cette découverte nous était réservée.

Nous devons encore à madame de La Fayette deux ouvrages historiques assez importans. Le premier intitulé, *Mémoires de la cour de France*, contient le récit des événemens qui se sont passés pendant les années 1688 et 1689. Louis XIV commençait alors à porter péniblement le fardeau du pouvoir absolu; l'Europe protestante et l'Europe catholique se réunissaient contre l'orgueil de ses ministres et ses

propres idées de prééminence. La révocation de l'édit de Nantes plongeait dans le deuil plusieurs de ses provinces ; les autres gémissaient sous le poids des impôts ; une femme sans capacité, un prêtre sans religion, enchaînaient sa conscience, et le montraient en spectacle aux nations comme un prince du Bas-Empire. Pendant qu'il s'occupait des misérables querelles du jansénisme, et qu'il dépeuplait son royaume par la persécution, Guillaume, prince d'Orange, lui enlevait l'Angleterre, et faisait descendre du trône la maison de Stuart, vendue à sa politique. Il est curieux de voir, dans l'ouvrage de madame de La Fayette, de quelle manière les contemporains jugèrent de telles révolutions. C'est elle qui nous a conservé le mot caractéristique de Le Tellier, archevêque de Reims, qui, voyant sortir Jacques II de la messe, dit avec un ton d'ironie : « *Voilà un fort bon homme; il a quitté trois royaumes pour une messe.* » Belle réflexion, ajoute madame de La Fayette, dans la bouche d'un archevêque !

L'Histoire de madame Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe de France, duc d'Orléans, est le second ouvrage historique de madame de La Fayette. Il est d'autant plus précieux, qu'il a été écrit, selon le témoignage même de l'auteur, sous la dictée de la princesse. Il fait bien connaître l'intérieur de la cour de Louis XIV, les intrigues et les faiblesses des filles d'honneur, les galanteries des courtisans, les petitesses des grands seigneurs, et le despotisme civilisé du monarque. La lecture des derniers momens de madame Henriette est d'un grand intérêt; tout porte à croire qu'elle mourut par le poison; elle en était elle-même persuadée, et l'on voit que madame de La Fayette penche vers cette opinion. Elle ne quitta pas un instant la princesse pendant sa cruelle agonie, et conserva religieusement le souvenir de son amitié.

Si le caractère des écrivains se peignait toujours dans leurs ouvrages, je pourrais me dispenser de chercher à connaître celui de madame de La Fayette. On se la repré-

senterait facilement comme une femme d'un esprit gracieux, d'un cœur tendre et d'une âme élevée. Mais en général les productions littéraires représentent plutôt les opinions que les sentimens de leurs auteurs. Heureusement, nous avons des témoignages contemporains propres à fixer notre jugement sur madame de La Fayette. Le premier trait de son caractère était la sincérité; c'est d'elle que M. de La Rochefoucault disait : « *Elle est vraie.* » Cette expression, alors nouvelle, passa dans le langage; mais l'application en est devenue si rare, qu'elle nous surprend aujourd'hui, comme une tournure vieillie d'Amyot ou de Montaigne. Segrais nous apprend que madame de La Fayette n'eut jamais la faiblesse de cacher son âge; un pareil témoignage est vraiment nécessaire pour croire à un tel excès de sincérité.

Madame de La Fayette pensait sans doute que ses amies n'avaient pas plus de susceptibilité qu'elle-même sur un point aussi délicat; elle écrivait à madame de Sévigné, retirée en Bretagne : « Il ne faut

point que vous passiez l'hiver dans cette province, à quelque prix que ce soit; *vous êtes vieille;* les *Rochers* [1] sont pleins de bois; les catharres et les fluxions vous accableront; vous vous ennuierez; votre esprit deviendra triste et baissera; tout cela est sûr; et les choses du monde ne sont rien en comparaison de ce que je vous dis. »

Madame de Sévigné, qui avait alors soixante-trois ans, fut surprise de cette révélation comme d'un coup de foudre. Elle écrivit à madame de Grignan : « Vous avez donc été frappée du mot de madame de La Fayette mêlé avec tant d'amitiés. Quoique je me dise qu'il ne faut point oublier cette vérité, j'avoue que j'en ai été *tout étonnée;* car je ne me sens encore aucune décadence qui m'en fasse souvenir. »

Une preuve manifeste de l'excellent caractère de madame de Sévigné, c'est que ce mot si dur, si cruel à entendre : « *vous êtes vieille*, » ne causa pas le moindre re-

---

[1] Maison de madame de Sévigné.

froidissement entre les deux amies; et je me plais à remarquer ce phénomène moral qui lui fait tant d'honneur. « C'est une femme aimable, disait madame de Sévigné, en parlant à sa fille de madame de La Fayette, et que vous aimez, dès que vous avez le temps d'être avec elle et de faire usage de son esprit et de sa raison; plus on la connaît, plus on s'y attache. » C'est ce qui arriva au duc de La Rochefoucault, l'auteur des *Maximes;* ses premières liaisons avec madame de La Fayette devinrent une amitié inaltérable, et ce qui est digne de remarque, cette amitié ne fut jamais calomniée de leur vivant. M. Auger, dans sa notice sur madame de La Fayette, assure que ces liaisons durèrent vingt-cinq ans; M. Grouvelle, éditeur des *OEuvres de madame de Sévigné*, observe à ce sujet qu'une date si positive a un inconvénient, c'est que le duc de La Rochefoucault étant mort en 1680, sa liaison avec madame de La Fayette, suivant ce calcul, se trouverait de la même époque que le mariage de cette dame en 1655;

« ce qui, ajoute-t-il, contrarierait un peu l'idée qu'on se fait de la délicatesse de madame de La Fayette. » Ce que je trouve de surprenant dans cette observation, c'est l'excès de délicatesse de M. Grouvelle. A l'époque de son mariage, madame de La Fayette était âgée de vingt-deux ans; le cardinal de Retz, qui s'y connaissait, nous dit qu'elle était *fort jolie* et *fort aimable;* mais cela ne suffit pas pour autoriser les soupçons de M. Grouvelle; l'amabilité et la beauté s'accordent très-bien avec la vertu; on sait d'ailleurs qu'à la même époque le duc de La Rochefoucault était en commerce de galanterie et d'intrigue avec la duchesse de Châtillon, dont il était forcé de ménager l'humeur violente et le caractère impérieux. C'est peut-être même à l'occasion de la rupture de cette liaison d'intérêt et d'amour, que madame La Fayette disait, en parlant du duc de La Rochefoucault : « *Il m'a donné de l'esprit; mais j'ai réformé son cœur.* »

M. Grouvelle, admirateur passionné de madame de Sévigné et de toute sa famille,

ce que je trouve tout simple dans un éditeur, me paraît avoir eu des préventions très-injustes sur le compte de madame de La Fayette; on en jugera par le trait suivant : « Le cardinal de Retz, dit-il, fait un portrait peu avantageux de madame de La Vergne, en racontant comment, pour lui complaire, elle se chargea de lui faciliter quelques entretiens avec une jeune beauté, qui depuis *se fit*, sous le nom de la comtesse d'Olonne, *un renom très-scandaleux*. Il est vrai qu'alors *elle passait* pour sage, et que le prélat hypocrite couvrait ses vues *des prétextes les plus édifians;* mais *il était si bien connu*, et surtout de cette dame, qu'il était difficile qu'*elle y crût de bonne foi*. Les *Mémoires de Retz* nous apprennent aussi que *madame d'Olonne* était alors l'intime amie de mademoiselle de La Vergne. Ainsi, lorsque madame de La Fayette peignit avec tant de charmes des passions vertueuses et des amours purs, ce n'est pas dans les mœurs du temps, ni même *de sa société*, qu'elle en trouva les modèles; elle

ne puisait que dans son cœur, ou du moins dans son imagination. »

Ce récit, où l'on ne trouve que l'apparence de la candeur, pourrait donner naissance à d'étranges conjectures. Je voudrais bien savoir sur quelle autorité M. Grouvelle se fonde pour assurer si positivement que la comtesse d'Olonne, avant son mariage, passait seulement pour être sage ; ce qui signifie, ou à peu près, qu'elle ne l'était pas. Serait-ce d'après le témoignage du cardinal de Retz? mais ce prélat, si glorieux de ses bonnes fortunes, et si enclin à s'en faire un trophée, avoue qu'il échoua dans cette entreprise amoureuse ; il voulut aussi tenter la sagesse de mademoiselle de La Vergne, et il ne cacha pas qu'il en fut dédaigné. Le fait est que la comtesse d'Olonne ne *se fit de renom scandaleux* qu'après son mariage avec un homme stupide et brutal, qui paraissait à Bussi-Rabutin tout-à-fait digne de sa destinée. L'éducation de la comtesse d'Olonne avait été soignée, sa jeunesse fut sans reproches; elle était liée, non-seulement avec

mademoiselle de La Vergne, mais avec d'autres personnes très-vertueuses; et peut-être, si le sort lui eût donné un autre époux, se fût-elle sauvée des déréglemens qui ont flétri sa mémoire.

Comment M. Grouvelle a-t-il su que le cardinal de Retz était bien connu de madame de La Vergne? Il dit lui-même que ce prélat *couvrait ses vues de prétextes édifians*. Qui lui a révélé que madame de La Vergne n'avait pas été dupe de ce tartufe titré? Ne voit-on pas tous les jours les passions les plus honteuses se couvrir avec succès du manteau de la religion? Combien de gens, très-éclairés d'ailleurs, tombent dans tous les piéges que l'hypocrisie tend à leur crédulité? Que d'exemples récens je pourrais en rapporter, si je ne craignais l'éloquence convulsive de quelque procureur général! Mais les tartufes exercent aujourd'hui une influence irrésistible, il ne faut pas en parler légèrement.

Je suis toujours surpris qu'un écrivain de notre époque juge les sociétés et les personnages d'un autre siècle, comme s'il

avait fait partie de ces mêmes sociétés, et qu'il eût vécu familièrement avec ces personnages. Cette observation ne s'adresse pas seulement à M. Grouvelle, qui s'est dédommagé sur madame de La Fayette de l'excès de son admiration du caractère de madame de Sévigné ; je veux aussi parler de La Beaumelle, qui s'exprime ainsi dans les *Mémoires de madame de Maintenon* : « Madame de La Fayette n'avait point ce liant qui rend aimable et solide le commerce d'une femme. Elle était trop impatiente ; tantôt caressante, tantôt impérieuse, souvent de mauvaise humeur ; avec cela elle exigeait des respects infinis, auxquels elle répondait quelquefois par des hauteurs... Elle fit payer cher à madame Scarron la gloire d'avoir été plus aimable et plus estimée qu'elle. »

Je demande s'il y a rien de plus ridicule que ce ton d'assurance et ces détails si précis, qui feraient supposer que La Beaumelle a été admis dans l'intimité de madame de La Fayette, qu'il a été à portée d'observer les nuances de son caractère,

les variations de son humeur; de savoir enfin par lui-même si elle n'avait pas, pour me servir de ses expressions, « ce liant qui rend aimable et solide le commerce d'une femme. » « Telle était, dit judicieusement M. Auger, la méthode de cet écrivain, mêlant à quelques vérités, sues de tout le monde, beaucoup de faussetés qu'il inventait, il a donné le premier modèle de ces écrits scandaleux, connus sous le nom de *vies privées*, dont les auteurs obscurs ont défiguré tous les personnages célèbres pour gagner quelque argent, tromper les étrangers et amuser les antichambres. »

La Beaumelle, qui écrivait les *Mémoires de madame de Maintenon*, comme on a écrit depuis tant d'autres mémoires tombés dans le mépris ou dans l'oubli, sacrifiait volontiers à son héroïne tous les écrivains qui ne se prosternaient pas devant elle! Il ne pouvait pardonner à madame de La Fayette, qui reconnut, comme toute la cour, madame de Maintenon dans le personnage d'Esther, d'avoir remarqué cette différence : « Qu'Esther était un peu plus jeune

et moins précieuse en fait de piété [1]. »
Il savait aussi que madame de Maintenon n'avait pu conserver, dans ses nouvelles grandeurs, l'amitié de madame de La Fayette. « Elle en mettait, dit-elle, la continuation à trop haut prix; je lui ai montré du moins que j'étais aussi vraie et aussi ferme qu'elle. » Beaucoup de raisons devaient éloigner madame de La Fayette de la fondatrice de Saint-Cyr. C'était l'époque où l'hypocrisie religieuse dominait à la cour, et prêtait son masque à tous les vices; où le jésuitisme en crédit, poursuivant à la fois les disciples de Port-Royal et le culte évangélique de la réformation, infligeait à la France des blessures qu'un siècle n'a pu cicatriser. Que seraient devenues la franchise et la loyauté du caractère dans ce foyer de corruption? Madame de La Fayette, ennemie de toute espèce d'imposture, devait fuir cette cour envahie par un fanatisme sombre et cruel. L'amie de madame Henriette d'Angleterre, de ma-

[1] *Mémoires de la cour de France.*

dame de Sévigné, de M. le duc de La Rochefoucault, l'admiratrice des grands génies qui ont illustré Port-Royal, ne pouvait conserver de liaisons avec la femme artificieuse qui sacrifiait à son ambition l'amitié, la paix de sa conscience et le repos de sa vieillesse.

Les ennemis de madame de La Fayette l'ont accusée de *sécheresse*. C'est encore là un de ces reproches vagues que la haine aime à répandre, parce qu'elle se dispense d'en fournir les preuves. Comment accorder cette sécheresse avec tant de faits qui prouvent que cette femme illustre était profondément sensible aux charmes de l'amitié? Qu'on relise, dans les *Lettres de madame de Sévigné*, la peinture si vive et si touchante de la douleur dont elle fut accablée à la mort du duc de La Rochefoucault! « M. le duc de la Rochefoucault est mort, écrit madame de Sévigné à sa fille. M. de Marsillac [1] est dans une affliction qu'on ne peut se représen-

[1] Fils de M. de La Rochefoucault.

ter; cependant, ma fille, il retrouvera le roi et la cour, toute la famille royale se retrouvera à sa place; mais où madame de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une considération pour elle et pour son fils? Elle est infirme; elle est toujours dans sa chambre; elle ne court point. M. de La Rochefoucault était sédentaire comme elle. Cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre. Rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Il ne sera pas au pouvoir du temps d'ôter à madame de La Fayette l'ennui de cette privation. Sa vie est tournée d'une manière qu'elle trouvera tous les jours un tel ami à dire..... Le temps, qui est si bon aux autres, augmente et augmentera sa tristesse;..... tout se consolera, hormis elle. »

M. Grouvelle prétend que le soupçon de sécheresse est confirmé par les *Mémoires de Gourville*. J'ai été curieux de vérifier le fait, non que j'attache beau-

coup d'importance au témoignage de ce valet parvenu, qui s'était enrichi dans les dilapidations financières du surintendant Fouquet, et que l'opulence rendait insolent; mais d'autres pourraient en avoir une meilleure opinion, et je regarde comme un devoir de les éclairer. Voici textuellement le passage de ses Mémoires, où il est question de madame de La Fayette:

« Je demandai à M. le prince[1] la capitainerie de Saint-Maur où il n'allait jamais pour lors. Son altesse me l'ayant accordée, avec la jouissance du peu de meubles qui y étaient, madame de La Fayette, qui venait s'y promener, me demanda d'y aller passer quelques jours pour prendre l'air; elle se logea dans le seul appartement qu'il y avait alors, et s'y trouva si bien à son aise, qu'elle se proposait déjà d'en faire sa maison de campagne : de l'autre côté de la maison, il y avait deux ou trois chambres que je fis abattre dans la suite; elle prétendait que j'en avais

[1] Le prince de Condé.

assez d'une pour y loger quand j'y viendrais, et destina, comme de raison, la plus propre pour M. de La Rochefoucault, qu'elle priait souvent d'y venir. Ayant demandé au concierge de lui faire avoir le peu de meubles qui étaient dans une chambre haute qui servait de garde-meuble, elle trouva une grande armoire en forme de cabinet, qui avait autrefois été fort à la mode et d'un grand prix, avec quelqu'autre vieillerie qui pouvait l'accommoder. Étant venue à Paris, elle pria M. le duc de lui permettre de les faire descendre dans son appartement; ce qu'il n'eut pas de peine à lui accorder; et, ayant découvert une très-belle promenade sur le bord de l'eau, qui avait de l'autre côté un bois, elle en fut si charmée, qu'elle y menait tous ceux qui la venaient voir; il y avait aussi de belles promenades dans le parc, de manière qu'elle était extrêmement contente de l'établissement qu'elle s'était fait; elle avait inventé, pour les promenades du parc, qu'elle faisait souvent avec quelqu'un de

ses amis, une chose qui réussit assez bien, qui était pour prendre mieux l'air : elle faisait abattre les vitres de devant du carrosse, et allonger les guides des chevaux, en sorte qu'elles passaient sur le carrosse, et que le cocher les gardait étant derrière. Je dis à quelqu'un que je trouvais son séjour bien long à Saint-Maur, et elle m'en fit des reproches, prétendant que cela ne pouvait que m'être commode, puisque, quand je voudrais y venir, je serais assuré d'y trouver compagnie; enfin, pour pouvoir jouir de Saint-Maur, je fus obligé de faire un traité par écrit avec M. le prince, par lequel il m'en donnait la jouissance ma vie durant, avec douze mille livres de rentes, à condition que j'y emploîrais jusqu'à deux cent quarante mille livres, entr'autres pour achever un côté du château, où il y avait seulement des murailles élevées jusqu'au second étage; le devant de la maison était une carrière d'où l'on avait tiré beaucoup de pierres, et l'on descendait en carrosse pour aller jusqu'à la prairie.

» En trois ou quatre années je mis Saint-Maur en l'état où il est présentement, à l'exception que M. le prince, depuis que je l'ai remis, a fait agrandir le parterre du côté de la plaine. J'avais fait bâtir un grand moulin, exprès pour élever des eaux qui m'en donnaient perpétuellement cinquante pouces, et qui, tombant dans un réservoir du côté de la capitainerie, faisaient aller quatre fontaines de ce côté-là, et deux dans le parterre du côté de la rivière. Il y avait devant la face du logis une fontaine qui venait du grand réservoir, pour en faire aller une autre au milieu du pré en bas, laquelle est environnée d'arbres, et jette si haut et si gros, qu'on n'en avait point encore vu de plus belle; mais M. le prince, tombant dans l'inconvénient de tous ceux qui veulent accommoder des maisons, a fait une dépense de quatre cent mille livres, au lieu de deux cent quarante, à quoi je m'étais obligé. Pour revenir à madame de La Fayette, elle s'aperçut bien qu'il n'y avait pas moyen de conserver plus long-temps sa conquête;

mais elle ne me l'a jamais pardonné, et ne manqua pas de m'en faire un espèce de crime auprès de M. de La Rochefoucault; mais, comme elle avait des raisons pour ne pas paraître en mauvaise intelligence avec moi, elle m'engageait d'aller passer presque toutes les soirées chez elle avec M. de La Rochefoucault; et, ayant trouvé dans la suite une occasion où elle crut pouvoir me faire quelque dépit, elle n'oublia rien pour y parvenir. »

Tel est le récit de Gourville; qu'on me dise maintenant quelle conséquence fâcheuse on peut en déduire contre le caractère de madame de La Fayette. Elle se plaisait à Saint-Maur, propriété de la maison de Condé; elle y recevait ses amis, se promenait avec eux dans le parc, et croyait sans doute Gourville trop heureux d'être admis dans une pareille réunion. J'aperçois bien là quelque nuance de cet esprit aristocratique qui était dans les mœurs du temps, et qui établissait une distance marquée entre la classe élevée et les classes inférieures de la société, et qui exigeait certains égards dont

nous sommes aujourd'hui dispensés. Mais que peut-on en conclure contre madame de La Fayette? c'est qu'elle était de son siècle et de son pays. La sotte vanité de Gourville avait été blessée, et il a voulu qu'on en gardât le souvenir; l'insinuation malicieuse qui termine son récit, n'est qu'une de ces accusations posthumes qui ne laissent aucune trace, parce qu'elles ne reposent sur aucun fait. La méchanceté serait trop à l'aise si l'on adoptait ses jugemens sans restriction.

Depuis la mort de M. le duc de La Rochefoucault, madame de La Fayette s'éloigna entièrement du monde, et chercha, dans les exercices d'une piété éclairée, une distraction, ou plutôt une consolation à l'amertume de sa douleur. Elle était dirigée dans les voies religieuses par l'abbé Duguet, l'un des meilleurs écrivains de Port-Royal, et dont le *Traité sur l'Institution d'un Prince* est encore recherché par les connaisseurs. Je remarquerai, en passant, que les personnages vraiment vertueux de cette époque, évitaient, autant

qu'il leur était possible, de confier aux jésuites les affaires de leur conscience. La volonté absolue de Louis XIV pouvait seule les maintenir auprès des princes de sa famille.

Madame de La Fayette ne survécut que de dix ans à M. de La Rochefoucault; elle mourut en 1673, dans sa soixantième année; elle avait deux fils, l'un suivit honorablement la carrière des armes, l'autre embrassa l'état ecclésiastique; on reproche à celui-ci d'avoir laissé perdre plusieurs manuscrits précieux de sa mère; j'ignore jusqu'à quel point ce reproche est fondé.

On a retenu de madame de La Fayette quelques mots heureux. C'est elle qui comparait les mauvais traducteurs à ces laquais ignorans, qui changent en sottises les complimens dont ils sont chargés. Elle disait de Montaigne: «Qu'il y aurait du plaisir à avoir un voisin comme lui; » pensée qui, sous une apparence naïve, renferme un jugement plein de finesse et de vérité. On lui attribue encore cette maxime: « Celui qui se met au-dessus des autres,

quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit. » La Rochefoucault ou La Bruyère n'aurait pas mieux dit.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir sur cette femme justement célèbre, qui créa un genre dans notre littérature; fit les délices d'une société brillante et polie; obtint, sans y songer, une réputation méritée, et laissa une mémoire sans tache. Son nom, déjà illustre, a reçu, depuis sa mort, une nouvelle illustration. Il rappelle à la fois les dons du génie et l'éclat des hautes vertus. Il rappellera, jusque dans la postérité la plus reculée, le triomphe le plus éclatant qui ait jamais frappé les regards des hommes; les deux mondes répètent avec amour le nom de La Fayette, il s'associera, dans tous les temps, aux plus beaux souvenirs de gloire et de liberté.

A. Jay.

DE L'ORIGINE
DES ROMANS.

LETTRE

DE MONSIEUR HUET

A MONSIEUR DE SEGRAIS.

DE L'ORIGINE DES ROMANS.

VOTRE curiosité est bien raisonnable, et il sied bien de vouloir savoir l'origine des romans à celui qui entend si parfaitement l'art de les faire; mais je ne sais, monsieur, s'il me sied bien aussi d'entreprendre de satisfaire votre désir. Je suis sans livres; j'ai présentement la tête remplie de toute autre chose, et je connais combien cette recherche est embarrassante. Ce n'est ni en Provence, ni en Espagne, comme plusieurs le croient, qu'il faut espérer de trouver les premiers commencemens de cet agréable amusement des honnêtes paresseux; il faut les aller chercher dans des pays plus éloignés, et dans l'antiquité la plus reculée. Je ferai pourtant ce que vous souhaitez; car, comme notre ancienne et étroite amitié vous donne droit de

me demander toutes choses, elle m'ôte aussi la liberté de vous rien refuser.

Autrefois, sous le nom de *romans*, on comprenait non-seulement ceux qui étaient écrits en prose, mais plus souvent encore ceux qui étaient écrits en vers. Le Giraldi, et le Pigna son disciple, dans leurs traités *de' Romanzi*, n'en reconnaissent presque point d'autres, et donnent le Boyardo et l'Arioste pour modèles : mais aujourd'hui l'usage contraire a prévalu, et ce que l'on appelle proprement *romans*, sont des fictions d'aventures amoureuses, écrites en prose avec art, pour le plaisir et l'instruction des lecteurs. Je dis *des fictions*, pour les distinguer des histoires véritables; j'ajoute d'*aventures amoureuses*, parce que l'amour doit être le principal sujet du roman. Il faut qu'elles soient écrites en prose, pour être conformes à l'usage de ce siècle; il faut qu'elles soient écrites avec art et sous de certaines règles : autrement ce sera un amas confus, sans ordre et sans beauté. La fin principale des romans, ou du moins celle qui le doit être, et que se doivent proposer ceux qui les composent, est l'instruction des lecteurs, à qui il faut toujours faire voir la vertu couronnée et le vice châtié. Mais, comme l'esprit de l'homme est naturellement ennemi des enseignemens, et que son amour-

propre le révolte contre les instructions, il le faut tromper par l'appât du plaisir, et adoucir la sévérité des préceptes par l'agrément des exemples, et corriger ses défauts en les condamnant dans un autre. Ainsi, le divertissement du lecteur, que le romancier habile semble se proposer pour but, n'est qu'une fin subordonnée à la principale, qui est l'instruction de l'esprit et la correction des mœurs; et les romans sont plus ou moins réguliers, selon qu'ils s'éloignent plus ou moins de cette définition et de cette fin. C'est seulement de ceux-là que je prétends vous entretenir, et je crois que c'est là aussi que se borne votre curiosité.

Je ne parle donc point ici des romans en vers, et moins encore des poëmes épiques, qui, outre qu'ils sont en vers, ont encore des différences essentielles qui les distinguent des romans, quoiqu'ils aient d'ailleurs un très-grand rapport, et que, suivant la maxime d'Aristote qui enseigne que le poëte est plus poëte par les fictions qu'il invente que par les vers qu'il compose, on puisse mettre les faiseurs de romans au nombre des poëtes. Pétrone dit que les poëmes doivent s'expliquer par de grands détours, par le ministère des dieux, par des expressions libres et hardies, de sorte qu'on les prenne plutôt pour des oracles qui partent d'un

esprit plein de fureur, que pour une narration exacte et fidèle. Les romans sont plus simples, moins élevés, moins figurés dans l'invention et dans l'expression : les poëmes ont plus de merveilleux, quoique toujours vraisemblables; les romans ont plus de vraisemblable, quoiqu'ils aient quelquefois du merveilleux. Les poëmes sont plus réglés et plus châtiés dans l'ordonnance, et reçoivent moins de matière, d'événemens et d'épisodes; les romans en reçoivent davantage, parce que, étant moins élevés et moins figurés, ils ne tendent pas tant l'esprit, et le laissent en état de se charger d'un plus grand nombre de différentes idées. Enfin, les poëmes ont pour sujet une action militaire ou politique, et ne traitent l'amour que par occasion; les romans, au contraire, ont l'amour pour sujet principal, et ne traitent la politique et la guerre que par incident. Je parle des romans réguliers; car la plupart des vieux romans français, italiens, espagnols, sont bien moins amoureux que militaires : c'est ce qui a fait croire à Giraldi que le nom de *roman* vient d'un mot grec qui signifie la force et la valeur, parce que ces livres ne sont faits que pour vanter la force et la valeur des paladins; mais Giraldi s'est abusé en cela, comme vous verrez dans la suite. Je ne comprends point ici non

plus ces histoires qui sont reconnues pour avoir beaucoup de faussetés, telles que sont celles d'Hérodote, qui pourtant en a bien moins que l'on ne croit, la navigation d'Hannon, la vie d'Apollonius écrite par Philostrate, et plusieurs semblables. Ces ouvrages sont véritables dans le gros, et faux seulement dans quelques parties : les romans, au contraire, sont véritables dans quelques parties, et faux dans le gros. Les uns sont des vérités mêlées de quelques faussetés, les autres sont des faussetés mêlées de quelques vérités. Je veux dire que la vérité tient le dessus dans ces histoires, et que la fausseté prédomine tellement dans les romans, qu'ils peuvent même être entièrement faux et en gros et en détail. Aristote enseigne que la tragédie dont l'argument est connu et pris dans l'histoire est la plus parfaite, parce qu'elle est plus vraisemblable que celle dont l'argument est nouveau et entièrement controuvé; et néanmoins il ne condamne pas cette dernière. Sa raison est, qu'encore que l'argument d'une tragédie soit tiré de l'histoire, il est pourtant ignoré de la plupart des spectateurs, et nouveau à leur égard, et que cependant il ne laisse pas de divertir tout le monde. Il faut dire la même chose des romans, avec cette distinction, toutefois, que la fiction totale de l'argument est plus

recevable dans les romans dont les acteurs sont de médiocre fortune, comme dans les romans comiques, que dans les grands romans, dont les princes et les conquérans sont les acteurs, et dont les aventures sont illustres et mémorables, parce qu'il ne serait pas vraisemblable que de grands événemens fussent demeurés cachés au monde et négligés par les historiens; et la vraisemblance, qui ne se trouve pas toujours dans l'histoire, est essentielle au roman. J'exclus aussi du nombre des romans, de certaines histoires entièrement controuvées et dans le tout et dans les parties, mais inventées seulement au défaut de la vérité : telles sont les origines imaginaires de la plupart des nations, et même des plus barbares; telles sont encore ces histoires si grossièrement supposées par le moine Annius de Viterbe, qui ont mérité l'indignation ou le mépris de tous les savans. Je mets la même différence entre les romans et ces sortes d'ouvrages, qu'entre ceux qui, par un artifice innocent, se travestissent et se masquent pour se divertir en divertissant les autres, et ces scélérats qui, prenant le nom et l'habit de gens morts ou absens, usurpent leur bien à la faveur de quelque ressemblance. Enfin, je mets aussi les fables hors de mon sujet; car les romans sont des fictions de choses qui ont pu être, et

qui n'ont point été, et les fables sont des fictions de choses qui n'ont point été, et qui n'ont pu être.

Après être convenu des ouvrages qui méritent proprement le nom de romans, je dis que l'invention en est due aux Orientaux; je veux dire aux Égyptiens, aux Arabes, aux Perses et aux Syriens. Vous l'avouerez, sans doute, quand je vous aurai montré que la plupart des grands romanciers de l'antiquité sont sortis de ces peuples. Cléarque, qui avait fait des livres d'amour, était de Cilicie, province voisine de Syrie; Iamblique, qui a écrit les aventures de Rhodanès et de Sidonis, était né de parens syriens, et fut élevé à Babylone; Héliodore, auteur du roman de Théagène et de Chariclée, était d'Émèse, ville de Phénicie; Lucien, qui a écrit la métamorphose de Lucius en âne, était de Samosate, capitale de Comagène, province de Syrie; Achillès-Tatius, qui nous a appris les amours de Clitophon et de Leucippe, était d'Alexandrie d'Égypte. L'histoire fabuleuse de Barlaam et de Josaphat a été composée par saint Jean, de Damas, capitale de Syrie. Damascius, qui avait fait quatre livres de fictions, non-seulement incroyables, comme il les avait intitulées, mais même grossières et éloignées de toute vraisemblance, comme l'assure Photius, était

aussi de Damas. Des trois Xénophon, romanciers, dont parle Suidas, l'un était d'Antioche de Syrie, et l'autre de Chypre, île voisine de la même contrée; de sorte que tout ce pays mérite bien mieux d'être appelé le pays des fables que la Grèce, où elles n'ont été que transplantées, mais où elles ont trouvé le terroir si bon, qu'elles y ont admirablement bien pris racine.

Aussi à peine est-il croyable combien tous ces peuples ont l'esprit poétique, inventif et amateur de fictions : tous leurs discours sont figurés; ils ne s'expliquent que par allégories; leur théologie, leur philosophie, et principalement leur politique et leur morale, sont toutes enveloppées sous des fables ou des paraboles.

Les hiéroglyphes des Égyptiens font voir à quel point cette nation était mystérieuse. Tout s'exprimait chez eux par images; tout y était déguisé : leur religion était toute voilée; on ne la faisait connaître aux profanes que sous le masque des fables, et on ne levait ce masque que pour ceux qu'ils jugeaient dignes d'être initiés dans leurs mystères. Hérodote dit que les Grecs avaient pris d'eux leur théologie mythologique, et il rapporte des contes qu'il avait appris des prêtres d'Égypte, et que, tout crédule et fabuleux qu'il est lui-même, il rapporte comme des sornettes. Ces sornettes ne laissaient

pas d'être agréables, et de toucher fort l'esprit curieux des Grecs, comme Héliodore le témoigne, gens désireux d'apprendre et amateurs des nouveautés. Ce fut sans doute de ces prêtres que Pythagore et Platon, aux voyages qu'ils firent en Égypte, apprirent à travestir leur philosophie, et à la cacher dans l'ombre des mystères et des déguisemens.

Pour les Arabes, si vous consultez leurs ouvrages, vous n'y trouverez que métaphores tirées par les cheveux, que similitudes et fictions : leur Alcoran est de cette sorte. Mahomet dit qu'il l'a fait ainsi, afin que les hommes pussent plus aisément l'apprendre, et plus difficilement l'oublier. Ils ont traduit les fables d'Ésope en leur langue, quelques-uns d'entre eux en ont composé de semblables. Ce Locman, si renommé dans tout l'Orient, n'était autre qu'Ésope. Ses fables, que les Arabes ont ramassées en un volume fort ample, lui acquirent tant d'estime parmi eux, que l'Alcoran vante son savoir dans un chapitre qui, pour cela, est intitulé du nom de Locman. Les vies de leurs patriarches, de leurs prophètes et de leurs apôtres, sont toutes fabuleuses. Ils font leurs délices de la poésie, et c'est l'étude la plus ordinaire de leurs beaux-esprits. Cette inclination ne leur est

pas nouvelle; elle les possédait même devant Mahomet, et ils ont des poëmes de ce temps-là. Erpenius assure que tout le reste du monde ensemble n'a point eu tant de poëtes que la seule Arabie. Ils en comptent soixante qui sont entre eux comme les princes de la poésie, et qui ont de grandes troupes de poëtes sous eux. Les plus habiles ont traité l'amour en des églogues, et quelques-uns de leurs livres sur cette matière ont passé en Occident. Plusieurs de leurs califes n'ont pas tenu la poésie indigne de leur application. Abdala, l'un d'entre eux, s'y signala, et fit un livre de similitudes, comme rapporte Elmacin. C'est des Arabes, à mon avis, que nous tenons l'art de rimer, et je vois assez d'apparence que les vers léonins ont été faits à l'exemple des leurs; car il ne paraît point que les rimes eussent eu cours dans l'Europe avant l'entrée de Taric et de Muça en Espagne; et l'on en vit quantité dans les siècles suivans, quoiqu'il me fût aisé de vous faire voir d'ailleurs que les vers rimés ne furent pas tout-à-fait inconnus aux anciens Romains.

Les Perses n'ont point cédé aux Arabes en l'art de mentir agréablement; car, encore que le mensonge leur fût autrefois fort odieux dans l'usage de la vie, et qu'ils ne défendissent rien à leurs enfans avec tant de sévérité, néanmoins

il leur plaisait infiniment dans les livres et dans le commerce des lettres, si toutefois les fictions doivent s'appeler mensonges. Pour en tomber d'accord, il ne faut que lire les aventures fabuleuses de leur législateur Zoroastre. Strabon dit que les maîtres, parmi eux, donnaient à leurs disciples des préceptes de morale enveloppés de fictions. Il dit, en un autre endroit, que l'on n'ajoute pas beaucoup de foi aux anciennes histoires des Perses, des Mèdes et des Syriens, à cause de l'inclination que leurs écrivains avaient à conter des fables; car, voyant que ceux qui en écrivaient de profession étaient en estime, ils crurent qu'on prendrait plaisir à lire des relations fausses et controuvées, si elles étaient écrites en forme d'histoire. Les fables d'Ésope ont été si fort à leur goût, qu'ils se sont approprié l'auteur: c'est ce même Locman de l'Alcoran, dont je vous ai parlé, qui est si renommé parmi tous les peuples du Levant, qu'ils ont voulu dérober à la Phrygie l'honneur de sa naissance, et se l'attribuer; car les Arabes disent qu'il était de la race des Hébreux, et les Perses disent qu'il était Arabe noir, et qu'il passa sa vie dans la ville de Caswin, qui était l'Arsacie des anciens; d'autres, au contraire, voyant que sa vie, écrite par Mirkond, a beaucoup de rapport avec celle d'Ésope, que Maxi-

mus Planudès nous a laissée, et ayant remarqué que, comme les anges donnent la sagesse à Locman dans Mirkond, Mercure donne la fable à Ésope dans Philostrate, ils se sont persuadés que les Grecs avaient dérobé Locman aux Orientaux, et en avaient fait leur Ésope. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir cette question : je dirai seulement en passant, qu'il faut se souvenir de ce que dit Strabon, que les histoires de ces peuples d'Orient sont pleines de mensonges, qu'ils sont peu exacts et peu fidèles, et qu'il est assez vraisemblable qu'ils ont été fabuleux en parlant de l'auteur et de l'origine des fables, comme en tout le reste; que les Grecs sont plus diligens et de meilleure foi dans la chronologie et dans l'histoire, et que la conformité du Locman de Mirkond avec l'Ésope de Planudès et de Philostrate ne prouve pas davantage qu'Ésope soit Locman, qu'elle prouve que Locman soit Ésope. Les Perses ont donné à Locman le surnom de *sage*, parce qu'en effet Ésope a été mis au nombre des sages. Ils disent qu'il était profondément savant dans la médecine, qu'il y trouva des secrets admirables, et entre autres celui de faire revivre les morts. Ils ont si bien glosé, paraphrasé, et augmenté ses fables, qu'ils en ont fait, comme les Arabes, un très-gros volume, dont on voit un exemplaire dans la bibliothèque du Vatican.

Sa réputation a passé jusqu'en Égypte et dans la Nubie, où son nom et son savoir sont en grande vénération. Les Turcs d'aujourd'hui n'en font pas moins de cas, et croient, comme Mirkond, qu'il a vécu du temps de David; en quoi, s'il est véritablement Ésope, et, s'il faut ajouter foi à la chronologie grecque, ils se trompent d'environ quatre cent cinquante ans : mais les Turcs n'y regardent pas de si près. Cela conviendrait mieux à Hésiode, qui fut contemporain de Salomon, et à qui, suivant le rapport de Quintilien, on doit la gloire de la première invention des fables, que l'on a attribuée à Ésope. Il n'y a point de poëtes qui égalent les Perses dans la licence qu'ils se donnent de mentir dans les vies de leurs saints, sur l'origine de leur religion, et dans leurs histoires. Ils ont tellement défiguré celles dont nous savons la vérité par les relations des Grecs et des Romains, qu'on ne les reconnaît pas; et même, dégénérant de cette louable aversion qu'ils avaient autrefois contre ceux qui se servaient du mensonge pour leurs intérêts, ils s'en font aujourd'hui un honneur. Ils aiment passionnément la poésie; c'est le divertissement des grands et du peuple : le principal manquerait à un régal, si la poésie y manquait; aussi tout y est plein de poëtes qui se font remarquer par leurs habillemens extraordinaires. Leurs

ouvrages de galanterie et leurs histoires amoureuses ont été célèbres, et découvrent l'esprit romancier de cette nation.

Les Indiens mêmes, voisins des Perses, avaient l'esprit porté, comme eux, aux inventions fabuleuses. Sandaber, Indien, avait composé des paraboles qui ont été traduites par les Hébreux, et que l'on trouve encore aujourd'hui dans les bibliothéques des curieux. Le père Poussin, jésuite, a joint à son Pachimère, qu'il a fait imprimer depuis peu à Rome, un dialogue entre Absalon, roi des Indes, et un gymnosophiste, sur diverses questions morales, où ce philosophe ne s'explique que par paraboles et par fables, à la manière d'Ésope. La préface porte que ce livre avait été composé par les plus sages et les plus savans de cette nation, et qu'il était soigneusement gardé dans le trésor des chartres du royaume; que Pezroës, médecin de Chosroës, roi de Perse, le traduisit d'indien en persan; un autre, de persan en arabe; et Siméon Sethi, d'arabe en grec. Ce livre est si peu différent des apologues qui portent le nom de l'indien Pilpay, et qui ont paru en français depuis quelques années, qu'on ne peut pas douter qu'il n'en soit l'original ou la copie; car on dit que ce Pilpay fut un bramine qui eut part aux grandes affaires et au gouvernement

de l'état des Indes sous le roi Dabchelin; qu'il renferma toute sa politique et toute sa morale dans ce livre, qui fut conservé par les rois des Indes comme un trésor de sagesse et d'érudition; que la réputation de ce livre étant allée jusqu'à Nouchirevon, roi de Perse, il en eut adroitement une copie, par le moyen de son médecin, qui le traduisit en persan; que le calife Abujafar Almanzor le fit traduire du persan en arabe, et un autre d'arabe en persan, et qu'après toutes ces traductions persiennes, on en fit encore une nouvelle, différente des précédentes, sur laquelle on a fait la française. Certainement qui lira l'histoire des prétendus patriarches des Indiens, Brammon et Bremmaw, de leurs descendans et de leurs peuplades, ne cherchera point d'autre preuve de l'amour de ce peuple pour les fables. Je croirais donc volontiers que, quand Horace a appelé fabuleux le fleuve Hydaspe, qui a sa source dans la Perse et son embouchure dans les Indes, il a voulu dire qu'il commence et qu'il finit sa course parmi des peuples fort adonnés aux feintes et aux déguisemens.

Ces feintes et ces paraboles que vous avez vues profanes, dans les nations dont je viens de vous parler, ont été sanctifiées dans la Syrie. Les auteurs sacrés, s'accommodant à l'esprit des

Juifs, s'en sont servis pour exprimer les inspirations qu'ils recevaient du ciel. L'Écriture Sainte est toute mystique, toute allégorique, toute énigmatique. Les talmudistes ont cru que le livre de Job n'est qu'une parabole de l'invention des Hébreux. Ce livre, celui de David, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, et tous les autres cantiques sacrés, sont des ouvrages poétiques pleins de figures qui paraîtraient hardies et violentes dans nos écrits, et qui sont ordinaires dans ceux de cette nation. Le livre des Proverbes est autrement intitulé les *Paraboles*, parce que les proverbes de cette sorte, selon la définition de Quintilien, ne sont que des fictions ou paraboles en raccourci. Le Cantique des Cantiques est une pièce dramatique, où les sentimens passionnés de l'époux et de l'épouse sont exprimés d'une manière si tendre et si touchante, que nous en serions charmés, si ces expressions et ces figures avaient un peu plus de rapport avec notre génie, ou que nous puissions nous défaire de cette injuste préoccupation qui nous fait désapprouver tout ce qui s'éloigne tant soit peu de nos mœurs, en quoi nous nous condamnons nous-mêmes, sans nous en apercevoir, puisque notre légèreté ne nous permet pas de persévérer long-temps dans les mêmes coutumes. Notre Seigneur lui-même

ne donne presque point de préceptes aux Juifs, que sous le voile des paraboles. Le Talmud contient un million de fables, toutes plus impertinentes les unes que les autres : plusieurs rabbins les ont depuis expliquées, conciliées, ou ramassées dans des ouvrages particuliers, et ont composé d'ailleurs beaucoup de poésies, de proverbes et d'apologues. Les Cypriotes et les Ciliciens, voisins de la Syrie, ont inventé de certaines fables qui portaient le nom de ces peuples; et l'habitude que les Ciliciens, en leur particulier, avaient au mensonge, a été décriée par un des plus anciens proverbes qui aient eu cours dans la Grèce. Enfin, les fables étaient en si grande vogue dans toutes ces contrées, que, parmi les Assyriens et les Arabes, selon le témoignage de Lucien, il y avait de certains personnages dont la seule profession était d'expliquer les fables; et ces gens menaient une vie si réglée, qu'ils vivaient beaucoup plus long-temps que les autres hommes.

Mais il ne suffit pas d'avoir découvert la source des romans; il faut voir par quel chemin ils se sont répandus dans la Grèce et dans l'Italie, et s'ils ont passé de là jusqu'à nous, ou si nous les tenons d'ailleurs. Les Ioniens, peuples de l'Asie mineure, s'étant élevés à une grande puissance, et ayant acquis beaucoup de ri-

chesses, s'étaient plongés dans le luxe et dans les voluptés, compagnes inséparables de l'abondance. Cyrus les ayant subjugués par la prise de Crésus, et toute l'Asie mineure étant tombée avec eux sous la puissance des Perses, ils reçurent leurs mœurs avec leurs lois; et, mêlant leurs débauches avec celles où leur inclination les avait déjà portés, ils devinrent la plus voluptueuse nation du monde. Ils raffinèrent sur les plaisirs de la table; ils y ajoutèrent les fleurs et les parfums; ils trouvèrent de nouveaux ornemens pour les bâtimens; les laines les plus fines et les plus belles tapisseries du monde venaient chez eux. Ils furent auteurs d'une danse lascive, que l'on nomma *Ionique;* et ils se signalèrent si bien par leur mollesse, qu'elle passa en proverbe. Mais, entre eux, les Milésiens l'emportèrent dans la science des plaisirs et en délicatesse ingénieuse. Ce furent eux qui les premiers apprirent des Perses l'art de faire des romans. et y travaillèrent si heureusement, que les fables milésiennes, c'est-à-dire leurs romans, pleines d'histoires amoureuses et de récits dissolus, furent en réputation. Il y a assez d'apparence que les romans avaient été innocens jusqu'à eux, et ne contenaient que des aventures singulières et mémorables; qu'ils les corrompirent les premiers, et les remplirent de narrations lascives

et d'événemens amoureux. Le temps a consumé tous ces ouvrages, et à peine a-t-il conservé le nom d'Aristide, le plus célèbre de leurs romanciers, qui avait écrit plusieurs livres de fables surnommées *Milésiennes*. Je trouve qu'un Denis, Milésien, qui vécut sous le premier Darius, avait écrit des histoires fabuleuses; mais n'étant pas certain que ce ne fût point quelque compilation de fables anciennes, et ne voyant pas assez de fondement pour croire que ce fussent des fables proprement appelées *Milésiennes*, je ne le mets point au rang des faiseurs de romans.

Les Ioniens, qui étaient sortis de l'Attique et du Péloponèse, se souvenaient de leur origine, et entretenaient un grand commerce avec les Grecs. Ils s'envoyaient réciproquement leurs enfans, pour les dépayser et leur faire apprendre les mœurs les uns des autres. Dans cette communication si fréquente, la Grèce, qui était assez portée aux fables d'elle-même, apprit aisément des Ioniens l'art de composer les romans, et le cultiva avec succès. Mais, pour ne point confondre les choses, j'essayerai de rapporter, selon l'ordre des temps, ceux des écrivains grecs qui se sont signalés dans cet art.

Je n'en vois aucun avant Alexandre-le-Grand, et cela me persuade que la science romanesque n'avait pas fait de grands progrès parmi les

Grecs, avant qu'ils l'eussent apprise des Perses mêmes, lorsqu'ils les subjuguèrent, et qu'ils eussent puisé à la source. Cléarque, de Soli, ville de Cilicie, qui vécut du temps d'Alexandre, et fut, comme lui, disciple d'Aristote, est le premier que je trouve avoir écrit des livres d'amour; encore ne sais-je pas bien si ce n'était point un recueil de plusieurs événemens amoureux tirés de l'histoire ou de la fable vulgaire, semblable à celui que Parthénius fit depuis, sous Auguste, et qui s'est conservé jusqu'à nous. Ce qui me donne ce soupçon, est une historiette qu'Athénée rapporte de lui, où sont racontées quelques marques d'estime et de passion que donna Gygès, roi de Lydie, à une courtisane qu'il aimait.

Antonius Diogenès vécut peu de temps après Alexandre, selon la conjecture de Photius; et, à l'imitation de l'Odyssée d'Homère et des voyages aventureux d'Ulysse, il fit un véritable roman des voyages et des amours de Dinias et de Dercillis. Ce roman, bien que défectueux en plusieurs choses, et rempli de fadaises et de récits peu vraisemblables, et à peine excusables même dans un poëte, se peut néanmoins appeler régulier. Photius en a mis un extrait dans sa bibliothèque, et dit qu'il le croit la source de ce que Lucien, Lucius, Iamblique, Achillès-Tatius,

Héliodore et Damascius ont écrit en ce genre. Cependant, il ajoute au même lieu, qu'Antonius Diogenès fait mention d'un certain Antiphanès, plus ancien que lui, qu'il dit avoir écrit des histoires prodigieuses semblables aux siennes; de sorte qu'il peut aussi-bien avoir fourni l'idée et la matière à ces romanciers qu'il nomme, qu'Antonius Diogenès. Je crois qu'il veut parler d'Antiphanès, poëte comique, que le géographe Stephanus et d'autres disent avoir fait un livre de relations incroyables, et même badines. Il était de Bergé, ville de Thrace; mais on ne sait point de quel pays était Antonius Diogenès.

Je ne puis vous dire précisément en quel temps a vécu Aristide de Milet, dont je vous ai parlé : ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'il a vécu devant les guerres de Marius et de Sylla; car Sisenna, historien romain, qui était de ce temps-là, a traduit ses fables milésiennes. Cet ouvrage était plein de beaucoup d'obscénités, et fit pourtant depuis les délices des Romains; de sorte que le Surena, ou lieutenant-général de l'état des Parthes, qui défit l'armée romaine commandée par Crassus, les ayant trouvées dans l'équipage de Roscius, prit de là occasion d'insulter, devant le sénat de Séleucie, à la mollesse des Romains, qui, même pendant la guerre, ne pouvaient se priver de semblables divertissemens.

Lucius de Patras, Lucien de Samosate et Iamblique, furent à peu près contemporains, et vécurent sous Antonin et Marc-Aurèle. Le premier ne doit pas être compté parmi les romanciers; car il n'avait fait qu'un recueil de métamorphoses et de changemens magiques d'hommes en bêtes, et de bêtes en hommes, y allant à la bonne foi, et croyant les choses comme il les disait. Mais Lucien, plus fin que lui, en a rapporté une partie, pour s'en moquer, selon sa coutume, dans le livre qu'il a intitulé l'*Ane de Lucius*, pour marquer que cette fiction était prise de lui. En effet, c'est un abrégé des deux premiers livres des métamorphoses de Lucius; et cet échantillon nous fait voir que Photius a eu raison de se plaindre des saletés dont il était rempli. Cet âne si ingénieux et si bien dressé, dont ces auteurs ont écrit l'histoire, a quelque rapport avec un autre de pareil mérite, dont parle ailleurs le même Photius, après Damascius. Il dit qu'il appartenait à un grammairien nommé Ammonius, et qu'il était doué d'un si gentil esprit, et tellement né pour les belles choses, qu'il quittait le boire et le manger pour entendre réciter des vers, et se montrait fort sensible aux beautés de la poésie. Le Brancaleonne est sans doute une copie de l'Ane de Lucien, ou de celui d'Apulée : c'est une

fiction italienne, fort divertissante et pleine d'esprit. Lucien, outre son Lucius, a fait deux livres d'histoires grotesques et ridicules, et qu'il donne pour telles, protestant d'abord qu'elles ne sont jamais arrivées, et qu'elles n'ont pu arriver. Quelques-uns, voyant ces livres joints à celui dans lequel il donne des préceptes pour bien écrire l'histoire, se sont persuadés qu'il avait voulu donner un exemple de ce qu'il avait enseigné : mais il déclare, dès l'entrée de son ouvrage, qu'il n'avait point d'autre dessein que de se moquer de tant de poëtes, d'historiens, et même de philosophes, qui débitaient impunément des fables pour des vérités, et écrivaient de fausses relations de pays étrangers, comme avaient fait Ctésias et Iambulus. S'il est donc vrai, comme l'assure Photius, que le roman d'Antonius Diogenès a été la source de ces deux livres de Lucien, il faut entendre que Lucien a pris occasion de ce roman, aussi-bien que des histoires fabuleuses de Ctésias et d'Iambulus, d'écrire les siennes, pour en faire voir l'impertinence et la vanité.

Ce fut dans ce même temps qu'Iamblique mit au jour ses Babyloniques : c'est ainsi qu'il a intitulé son roman, dans lequel il a surpassé de bien loin ceux qui l'avaient précédé; car, si l'on en peut juger par l'abrégé que nous en

a laissé Photius, son dessein ne comprend qu'une action revêtue d'ornemens convenables, et accompagnée d'épisodes pris dans la matière même. La vraisemblance y est observée avec assez d'exactitude, et les aventures y sont mêlées avec beaucoup de variété, et sans confusion. Toutefois, l'ordonnance de son dessein manque d'art; il a suivi grossièrement l'ordre des temps, et n'a pas jeté d'abord le lecteur, comme il le pouvait, dans le milieu du sujet, suivant l'exemple qu'Homère en a laissé dans son Odyssée. Le temps a respecté cet ouvrage, et on l'a vu dans la bibliothéque de l'Escurial.

Héliodore l'a surpassé dans la disposition du sujet, comme en tout le reste. Jusques alors on n'avait rien vu de mieux entendu ni de plus achevé dans l'art romanesque que les aventures de Théagène et de Chariclée. Rien n'est plus chaste que leurs amours: en quoi il paraît qu'outre la religion chrétienne dont l'auteur faisait profession, sa propre vertu lui avait donné cet air d'honnêteté qui éclate dans tout l'ouvrage; et en cela, non-seulement Iamblique, mais même presque tous les autres qui nous sont restés, lui sont beaucoup inférieurs : aussi son mérite l'éleva-t-il à la dignité de l'épiscopat : il fut évêque de Tricca, ville de Thessalie; et Socrate rapporte qu'il introduisit dans cette

province la coutume de déposer les ecclésiastiques qui ne s'abstenaient pas des femmes qu'ils avaient épousées avant leur entrée dans le clergé. Tout cela me rend fort suspect ce qu'ajoute Nicéphore, écrivain crédule, peu judicieux et peu fidèle, qu'un sinode provincial, voyant le péril où la lecture de ce roman, qui était autorisé par la dignité de son auteur, faisait tomber les jeunes gens, et lui ayant proposé cette alternative, ou de consentir que son ouvrage fût brûlé, ou de se défaire de son évêché, il accepta le dernier parti. Je ne puis, au reste, assez m'étonner qu'un savant homme de ce temps ait pu douter que ce livre fût d'Héliodore, évêque de Tricca, après le témoignage si évident de Socrate, de Photius et de Nicéphore. Quelques-uns ont cru qu'il a vécu sur la fin du deuxième siècle, le confondant avec Héliodore, Arabe, dont Philostrate a écrit la vie parmi celles des autres sophistes. Mais on sait qu'il a été contemporain d'Arcadius et d'Honorius : aussi voyons-nous que, dans le dénombrement que Photius a fait des romanciers qu'il croit avoir imité Antonius Diogenès, où il les a nommés selon l'ordre des temps, il a mis Héliodore après Iamblique, et devant Damascius, qui vécut du temps de l'empereur Justinien.

A ce compte, Achillès-Tatius, qui a fait un roman régulier des amours de Clitophon et de Leucippe, l'aurait précédé; car c'est le seul fondement que je trouve pour conjecturer son âge : d'autres le jugent plus récent par le style. Quoi qu'il en soit, il n'est pas comparable à Héliodore, ni en l'honnêteté des mœurs, ni en la variété des événemens, ni en l'artifice des dénoûmens. Son style, à mon gré, est préférable à celui d'Héliodore : il est plus simple et plus naturel, l'autre est plus forcé. On dit qu'il fut enfin chrétien et même évêque. Je m'étonne qu'on pût si aisément oublier l'obscénité de son livre, et bien plus encore, que l'empereur Léon, surnommé le philosophe, en ait loué la modestie par une épigramme qui nous est demeurée, et ait permis et même conseillé de le lire d'un bout à l'autre, à ceux qui font profession d'aimer la chasteté.

Je mets ici, peut-être avec trop de hardiesse, cet Athénagoras, sous le nom duquel on voit un roman intitulé : *Du vrai et parfait amour.* Ce livre n'a jamais paru qu'en français, de la traduction de Fumée, qui dit, dans sa préface, qu'il a eu l'original grec de M. de Lamané, protonotaire de M. le cardinal d'Armagnac, et qu'il ne l'avait jamais vu ailleurs. J'oserais quasi ajouter que personne ne l'a jamais

vu depuis ; car son nom n'a jamais paru, que je sache, dans les listes des bibliothéques ; et, s'il subsiste encore, il faut qu'il soit caché dans la poussière du cabinet de quelque ignorant qui possède ce trésor sans le savoir, ou de quelque envieux qui en peut faire part au public, sans le vouloir. Le traducteur dit ensuite qu'il le croit une production de ce célèbre Athénagoras, qui a écrit une apologie pour la religion chétienne, en forme de légation, adressée aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, et un traité de la résurrection. Il se fonde principalement sur le style, qu'il trouve conforme à celui de ces ouvrages, et dont il a pu juger, ayant les originaux en son pouvoir ; et il le prend enfin pour une véritable histoire, faute d'intelligence en l'art des romans. Pour moi, quoique je n'en puisse parler avec assurance, n'ayant pas vu l'exemplaire grec, néanmoins, sur la lecture que j'ai faite de la traduction, je ne laisserai pas de vous dire que ce n'est pas sans apparence qu'il l'attribue à Athénagoras, auteur de l'apologie. Voici mes raisons. L'apologiste était chrétien. Celui-ci parle de la divinité d'une manière qui ne peut convenir qu'à un chrétien ; comme quand il fait dire aux prêtres d'Hammon qu'il n'y a qu'un dieu, dont chaque nation, voulant représenter l'essence

aux simples, a inventé diverses images qui n'expriment qu'une même chose ; que leur véritable signification s'étant perdue avec le temps, le vulgaire avait cru qu'il y avait autant de dieux qu'on en voyait d'images; que de là est venue l'idolâtrie; que Bacchus, en bâtissant le temple d'Hammon, n'y mit point d'autre image que celle de Dieu, parce que, comme il n'y a qu'un ciel qui n'enferme qu'un monde, il n'y a aussi dans ce monde qu'un dieu qui se communique en esprit. Il en fait dire autant, et davantage, à de certains marchands égyptiens; savoir, que les dieux de la fable marquent les différentes actions de cette souveraine et unique divinité qui est sans commencement et sans fin, et qu'il appelle obscure et ténébreuse, parce qu'elle est invisible et incompréhensible. De plus, les raisonnemens que font ces prêtres et ces marchands sur l'essence divine, sont assez semblables à ceux d'Athénagoras dans sa légation. Cet apologiste était un prêtre d'Athènes; celui-ci était un philosophe d'Athènes : l'un et l'autre paraissent hommes de bon sens, d'érudition, et savans dans l'antiquité. Mais, d'un autre côté, plusieurs choses peuvent faire soupçonner, non-seulement qu'il n'est pas l'Athénagoras chrétien, mais même que cet ouvrage est sup-

posé. Photius, ayant parlé avec assez d'exactitude des faiseurs de romans qui l'ont précédé, ne dit rien de celui-ci : on n'en voit aucun exemplaire dans les bibliothèques, et celui même dont s'est servi le traducteur n'a point paru depuis. D'ailleurs, il représente la demeure, la vie et la conduite des prêtres et des religieuses d'Hammon, si semblables aux couvens et au gouvernement de nos moines et de nos religieuses, qu'elle s'accorde mal avec ce que l'histoire nous apprend du temps où la vie monastique a pris naissance et où elle s'est perfectionnée. Ce qui me paraît donc de plus vraisemblable dans cette obscurité, c'est que l'ouvrage est ancien, mais plus nouveau que l'apologie; car j'y vois un savoir si profond dans les choses de la nature et de l'art, tant de connaissance des siècles passés, tant de remarques curieuses, qui n'ont point été prises des anciens auteurs qui nous restent, mais qui s'y rapportent et les éclaircissent, tant d'expressions grecques que l'on aperçoit au travers de la traduction, et par-dessus tout, un certain caractère d'antiquité qu'on ne peut contrefaire, que je ne puis me persuader que ce soit une production de Fumée, dont la doctrine était médiocre, ni même que les plus habiles de son temps eussent pu rien

faire de semblable. Si Photius n'a rien dit de lui, combien d'autres grands et célèbres auteurs ont-ils échappé à sa connaissance ou à sa diligence? Et si, dans nos jours, il ne s'en est trouvé qu'un seul exemplaire, qui peut-être s'est perdu depuis, combien d'autres excellens ouvrages ont-ils eu la même destinée! Si cela ne vous satisfait pas, et que vous vouliez m'obliger à pousser plus loin mes conjectures pour essayer de trouver précisément le temps auquel il a vécu, je ne puis les appuyer que sur un passage de la préface de son roman, où il se plaint de la plaie sanglante qu'Athènes, sa patrie, venait de recevoir dans la désolation universelle de la Grèce : cela ne se peut entendre que de l'irruption des Scythes dans la Grèce, arrivée sous l'empire de Gallien, ou de celle d'Alaric, roi des Goths, arrivée du temps d'Arcadius et d'Honorius; car Athènes n'avait point été saccagée depuis Sylla; c'est-à-dire environ trois cent cinquante ans devant l'invasion des Scythes, et ne le fut point qu'environ sept cents ans après celle des Goths. Or, je vois plus de raison d'appliquer les paroles de l'auteur à la conquête d'Alaric qu'à celle des Scythes, parce que les Scythes furent promptement chassés d'Athènes, sans y avoir fait beaucoup de désordres, et

les Goths la traitèrent plus mal, et y laissèrent de tristes marques de leur barbarie. Synése, qui vécut de ce temps-là, en parle aux mêmes termes que notre auteur, et regrette comme lui la ruine des lettres, causée par ces barbares, dans le lieu de leur naissance et le siége de leur empire. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage d'Athénagoras est inventé avec esprit, conduit avec art, sentencieux, plein de beaux préceptes de morale; les événemens sont vraisemblables, les épisodes tirés du sujet, les caractères distingués, l'honnêteté partout observée; rien de bas, rien de forcé, ni de semblable à ce style puéril des sophistes. L'argument est double, ce qui faisait une des grandes beautés de la comédie ancienne; car, outre les aventures de Théogène et de Charide, il rapporte encore celles de Phérécyde et de Mélangénie; en quoi paraît l'erreur de Giraldi, qui a cru que la multiplicité d'actions était de l'invention des Italiens. Les Grecs et nos vieux Français les avaient multipliées devant eux. Les Grecs les avaient multipliées avec dépendance et subordination à une action principale, suivant les règles du poëme héroïque, comme l'a pratiqué Athénagoras, et même Héliodore, quoique moins nettement. Mais nos vieux Français les avaient multipliées sans

ordonnance, sans liaison et sans art. Ce sont eux que les Italiens ont imités. En prenant d'eux les romans, ils en ont pris les défauts; et c'est une autre erreur de Giraldi, pire que la précédente, de vouloir louer ce défaut, et en faire une vertu. S'il est vrai, comme il le reconnaît lui-même, que le roman doit ressembler à un corps parfait, et être composé de plusieurs parties différentes et proportionnées, sous un seul chef; il s'ensuit que l'action principale, qui est comme le chef du roman, doit être unique et illustre en comparaison des autres; et que les actions subordonnées, qui sont comme les membres, doivent se rapporter à ce chef, lui céder en beauté et en dignité, l'orner, le soutenir, et l'accompagner avec dépendance; autrement, ce sera un corps à plusieurs têtes, monstrueux et difforme. L'exemple d'Ovide, qu'il allègue en sa faveur, et celui des autres poëtes cycliques, qu'il pouvait aussi alléguer, ne le justifient pas; car les métamorphoses de l'ancienne fable, qu'Ovide s'était proposé de ramasser en un seul poëme, et celles qui composent les poëmes cycliques, étant toutes des actions détachées à peu près semblables et d'une beauté presque égale, il était autant impossible d'en faire un corps régulier, que de faire un bâtiment

parfait avec du sable seulement. L'applaudissement qu'ont eu ces romans défectueux de sa nation, et qu'il fait tant valoir, le justifie encore moins : il ne faut pas juger d'un livre par le nombre, mais par la suffisance de ses approbateurs. Tout le monde s'attribue la licence de juger de la poésie et des romans; tous les piliers de la grande salle du palais, et toutes les ruelles s'érigent en tribunaux où l'on décide souverainement du mérite des grands ouvrages : on y met hardiment le prix à un poëme épique, sur la lecture d'une comparaison ou d'une description; et un vers un peu rude à l'oreille, tel que le lieu et la matière le demandent quelquefois, l'y pourra perdre de réputation; un sentiment tendre y fait la fortune d'un roman; et une expression un peu forcée, ou un mot suranné le décrie. Mais ceux qui les composent ne se soumettent pas à ces décisions; et, semblables à cette comédienne d'Horace, qui, étant chassée du théâtre par le peuple, se contenta de l'approbation des chevaliers, ils se contentent de plaire à de plus fins connaisseurs, qui ont d'autres règles pour en juger; et ces règles sont connues de si peu de gens, que les bons juges, comme nous l'avons dit si souvent, ne sont pas moins rares que les bons romanciers ou les bons

poëtes; et que, dans le petit nombre de ceux qui se connaissent en vers, à peine en trouve-t-on un qui se connaisse en poésie, ou qui sache même que les vers et la poésie sont choses tout-à-fait différentes. Ces juges, dont le sentiment est la règle certaine de la valeur des poëmes et des romans, avoueront à Giraldi que les romans italiens ont de très-belles choses, et méritent beaucoup d'autres louanges, mais non pas celle de la régularité, de l'ordonnance, ni de la justesse du dessein. Je reviens au roman d'Athénagoras, dont le dénoûment, quoique sans machine, est moins heureux que le reste : il n'est pas assez piquant; il se présente avant que la passion et l'impatience du lecteur soient assez échauffées, et il se fait à trop de reprises; mais son plus grand défaut, c'est l'ostentation importune avec laquelle il étale son savoir dans l'architecture. Ce qu'il en a écrit serait admirable ailleurs; mais il est vicieux là où il l'a mis, et hors de sa place : *Nè dee anco il poeta*, dit Giraldi, *nel descrivere le fabbriche, volersi monstrare in guisa d'architettore, che descrivendo troppo minutamente le cose a tale arte appartenenti, lasci quello che conviene al poeta, alla quale cosa egli dee sovra ogni cosa mirare, se cerca loda : oltre che queste descrittioni di cose me-*

chaniche recano con loro viltà, e sono lontane, e dall' uso, e dal grande dell' heroico [1]. Il a pris plusieurs choses d'Héliodore, ou Héliodore de lui; car, comme je les crois de même âge, je ne sais auquel je dois donner la gloire de l'invention. Les noms et les caractères de Théogène et de Charide ressemblent à ceux de Théagène et de Chariclée; Théogène et Charide se virent et s'aimèrent en une fête de Minerve, comme Théagène et Chariclée en une fête d'Apollon : Athénagoras fait un Harondat gouverneur de la Basse-Égypte; Héliodore fait un Oroondate gouverneur d'Égypte : Athénagoras feint que Théogène est près d'être sacrifié par les Scythes; Héliodore feint que Théagène est près d'être sacrifié par les Éthiopiens; et Athénagoras enfin, comme Héliodore, a divisé son ouvrage en dix livres.

Je ne mettrai pas au nombre des romans les livres des paradoxes de Damascius, philosophe

---

[1] « Le poëte ne doit pas non plus, dans la description » des édifices, imiter l'architecte, qui, détaillant avec » trop d'exactitude les objets relatifs à son art, néglige » ceux qui sont du ressort de la poésie.... Ces descrip- » tions techniques et minutieuses ont une sorte de bas- » sesse, qui répugne à la noblesse accoutumée du genre » héroïque. »

païen, qui vécut sous Justinien; car, lorsque Photius dit qu'il a imité Antonius Diogenès, le modèle de la plupart des romanciers grecs, il faut entendre qu'il a écrit comme lui des histoires peu croyables et fabuleuses, mais non pas romanesques, ni en forme de romans. Ce n'étaient qu'apparitions de spectres et de lutins, et quelques événemens au-dessus de la nature, ou crus trop légèrement, ou imaginés avec peu d'adresse, et dignes de l'impiété et de l'athéisme de leur auteur.

Deux ans après Damascius, l'histoire de Barlaam et de Josaphat fut composée par saint Jean Damascène. Plusieurs manuscrits anciens l'attribuent à Jean le Sinaïte, qui vécut du temps de l'empereur Théodose; mais Billius fait voir que c'est sans raison, parce que les disputes contre les iconoclastes, qui sont insérées dans cet ouvrage, n'avaient pas été encore émues alors, et ne l'ont été que long-temps après, par l'empereur Léon Isaurique, sous lequel vécut saint Jean Damascène. C'est un roman, mais spirituel; il traite de l'amour, mais c'est de l'amour de Dieu; et l'on y voit beaucoup de sang répandu, mais c'est du sang des martyrs. Il est écrit en forme d'histoire, et non pas dans les règles du roman : et cependant, quoique la vraisemblance y soit assez exactement observée,

il porte tant de marques de fiction, qu'il ne faut que le lire avec un peu de discernement pour le reconnaître. L'on y découvre, au reste, l'esprit fabuleux de la nation de l'auteur, par le grand nombre de paraboles, de comparaisons et de similitudes qui y sont répandues.

Le roman de Théodorus Prodromus, et celui que l'on attribue à Eustathius, évêque de Thessalonique, qui fleurissait sous l'empire de Manuel Comnène, vers le milieu du douzième siècle, sont environ de même force. Le premier contient les amours de Dosiclès et de Rodanthe, et l'autre celles d'Ismenias et d'Ismène. M. Gaulmin a donné l'un et l'autre au public, avec sa traduction et ses notes. Comme il ne dit rien d'Eustathius dans la préface du livre qui porte son nom, je veux expliquer son silence en sa faveur, et croire qu'habile comme il était, il n'est pas tombé dans l'erreur de ceux qui se persuadent que ce savant commentateur d'Homère a été capable de faire un aussi misérable ouvrage qu'est celui-ci : aussi quelques manuscrits nomment-ils l'auteur Eumathius, et non pas Eustathius. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus froid, rien n'est plus plat, rien n'est plus ennuyeux : nulle bienséance, nulle vraisemblance, nulle conduite; c'est le travail d'un écolier, ou de quelque chétif sophiste qui mé-

Pour les trois Xénophon, romanciers, dont parle Suidas, je ne vous en puis rien dire que ce qu'il en dit : l'un était d'Antioche, l'autre d'Éphèse, et le troisième de Chypre; tous trois ont écrit des histoires amoureuses. Le premier avait donné à son livre le nom de Babyloniques, comme Iamblique; le second avait intitulé le sien, les Éphésiaques, et rapportait les amours d'Abrocomas et d'Anthie; et le troisième avait nommé le sien les Cypriaques, où il racontait les amours de Cinyras, de Myrrha, et d'Adonis.

Je ne crois pas devoir oublier Parthenius de Nicée, de qui nous avons un recueil d'histoires amoureuses qu'il dédia au poëte Cornelius Gallus, du temps d'Auguste. Plusieurs de ces histoires sont tirées de l'ancienne fable, et toutes d'anciens auteurs qu'il cite. Quelques-unes me semblent romanesques, et avoir été prises des fables milésiennes, comme celle d'Érippe et de Xanthus, au chapitre huitième; celle de Polycrite et de Diognète, au chapitre neuvième; celle de Leucone et de Cyanique, au chapitre dixième; et celle de Neæra, d'Hipsicréon et de Promedon, au chapitre dix-huitième; car, outre que ces aventures sont attribuées à des personnes milésiennes, il ne paraît point qu'elles aient été prises de la fable ni de l'histoire ancienne. Peut-être même que les amours de Cau-

nus et de Biblis, enfans du fondateur de Milet, qu'il rapporte au chapitre onzième, sont une fiction du pays, qui s'est rendue célèbre, et a été consacrée dans la mythologie antique; ce que je ne propose toutefois que comme une conjecture assez légère.

Dans ce dénombrement que je viens de faire, j'ai distingué les romans réguliers de ceux qui ne le sont pas : j'appelle *réguliers*, ceux qui sont dans les règles du poëme héroïque. Les Grecs, qui ont si heureusement perfectionné la plupart des sciences et des arts qu'on les en a crus les inventeurs, ont aussi cultivé l'art romanesque; et de brut et inculte qu'il était parmi les Orientaux, ils lui ont fait prendre une meilleure forme, en le resserrant dans les règles de l'épopée, et joignant en un corps parfait les diverses parties, sans ordre et sans rapport, qui composaient les romans avant eux. De tous les romanciers grecs que je vous ai nommés, les seuls qui se soient assujettis à ces règles, sont Antonius Diogenès, Lucien, Athénagoras, Iamblique, Héliodore, Achillès-Tatius, Eustathius et Théodorus Prodromus. Je ne dis rien de Lucius de Patras, ni de Damascius, que je n'ai pas mis au rang des faiseurs de romans. Pour saint Jean Damascène et Longus, il leur eût été aisé de réduire leurs ouvrages sous ces lois;

mais ils les ont ou ignorées ou méprisées. Je ne sais comment s'y sont pris les trois Xénophon, dont il ne nous est rien demeuré, ni même Aristide, et ceux qui, comme lui, ont écrit des fables milésiennes. Je crois toutefois que ces derniers ont gardé quelques mesures, et j'en juge par les ouvrages faits à leur imitation, que le temps nous a conservés, comme la métamorphose d'Apulée, qui est assez régulière.

Ces fables milésiennes, bien long-temps devant que de faire dans la Grèce le progrès que vous avez vu, avaient déjà passé dans l'Italie, et avaient été premièrement reçues par les Sybarites, peuple voluptueux au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Cette conformité d'humeur, qu'ils avaient avec les Milésiens, établit entre eux une communication réciproque de luxe et de plaisirs, et les unit si bien, que Hérodote assure qu'il ne connaissait point de peuples plus étroitement alliés. Ils apprirent donc des Milésiens l'art des fictions; et l'on vit des fables sybaritiques en Italie, comme l'on voyait des fables milésiennes en Asie. Il est malaisé de dire quelle en était la forme. Hesychius donne à entendre, dans un passage assez corrompu, qu'Ésope étant en Italie, ses fables y furent fort goûtées; qu'on renchérit par-dessus, qu'on les nomma

sybaritiques, après les avoir changées, et qu'elles passèrent en proverbes : mais il ne dit point en quoi consistait ce changement. Suidas a cru qu'elles étaient semblables à celles d'Ésope : il s'est trompé là, comme souvent ailleurs. Le vieux commentateur d'Aristophane dit que les Sybarites se servaient des bêtes dans leurs fables, et qu'Ésope se servait des hommes dans les siennes. Ce passage est assurément gâté ; car, comme on voit que les fables d'Ésope emploient des bêtes, il s'ensuit que celles des Sybarites emploient des hommes; aussi, en un autre endroit, le dit-il en termes exprès. Celles des Sybarites étaient plaisantes et faisaient rire. J'en ai trouvé un échantillon dans Élien : c'est un petit conte qu'il dit avoir pris des histoires sybarites ; c'est-à-dire, selon mon sens, des fables sybaritiques; vous en jugerez par l'historiette même. « Un enfant de Sybaris, conduit par son pédagogue, rencontra par la rue un vendeur de figues sèches, et lui en déroba une ; le pédagogue, l'ayant repris aigrement, lui arracha la figue et la mangea. » Mais ces fables n'étaient pas seulement facétieuses, elles étaient aussi fort lascives. Ovide met la Sybaritide, qui avait été composée peu de temps devant lui, au nombre des pièces les plus dissolues. Plusieurs

savans croient qu'il désigne l'ouvrage d'Hémithéon le sybarite, dont Lucien parle comme d'un amas de saletés. Cela me paraît sans fondement; car on ne voit point que la Sybaritide eût d'autre convenance avec le livre d'Hémithéon, qu'en ce que l'un et l'autre étaient des livres de débauches; et cela était commun à toutes les fables sybaritiques : outre que la Sybaritide avait été faite peu de temps devant Ovide, et que la ville de Sybaris avait été ruinée de fond en comble par les Crotoniates, cinq cents ans avant lui. Il est donc plus croyable que la Sybaritide avait été composée par quelque Romain, et ainsi nommée, parce qu'elle avait été faite à l'imitation des anciennes fables sybaritiques. Un certain vieux auteur, que je crois qu'il vous est assez indifférent de connaître, fait entendre que leur style était court et laconique; mais tout cela ne nous fait point voir que ces fables eussent rien de romanesque.

Ce passage d'Ovide montre assez que, de son temps, les Romains avaient déjà donné entrée chez eux aux fables des Sybarites; et il nous apprend, dans le même livre, que le célèbre historien Sisenna leur traduisit aussi les fables milésiennes d'Aristide. Ce Sisenna vécut du temps de Sylla, et était, comme lui, de la grande et illustre famille des Cornéliens. Il fut préteur

de Sicile et d'Achaïe ; il écrivit l'histoire de sa patrie, et fut préféré à tous les historiens de sa nation qui l'avaient précédé.

Si la république romaine ne dédaigna pas la lecture de ces fables, lorsqu'elle retenait encore une discipline austère et des mœurs rigides, il ne faut pas s'étonner si, étant tombée sous le pouvoir des empereurs, et, à leur exemple, s'étant abandonnée au luxe et aux plaisirs, elle fut sensible à ceux que les romans donnent à l'esprit. Virgile, qui vécut un peu après la naissance de l'empire, ne fait point prendre de plus agréable divertissement aux Naïades, filles du fleuve Penée, lorsqu'elles sont assemblées sous les eaux de leur père, que de se raconter les amours des dieux, qui faisaient les romans de l'antiquité. Ovide, contemporain de Virgile, fait faire des contes romanesques aux filles de Minée, pendant que le travail de leurs mains les occupe, sans leur ôter la liberté de la langue et de l'esprit : le premier est les amours de Pyrame et de Thisbé; le second, est celles de Mars et de Vénus ; et le troisième est celles de Salmacis pour Hermaphrodite.

En cela paraît l'estime que Rome avait alors pour les romans. Mais elle paraît encore mieux par le roman même que composa Pétrone,

l'un de ses consuls, et l'homme le plus poli de son temps. Il le fit en forme de satire, du genre de celles que Varron avait inventées, en mêlant agréablement la prose avec les vers, et le sérieux avec l'enjoué, et qu'il avait nommées *ménippées*, parce que Ménippe le cynique avait traité devant lui des matières graves d'un style plaisant et moqueur. Cette satire de Pétrone ne laissait pas d'être un véritable roman ; elle ne contenait que des fictions ingénieuses et agréables, et souvent fort sales et déshonnêtes, cachant sous l'écorce une raillerie fine et piquante contre les vices de la cour de Néron. Comme ce qui nous en reste n'est que des fragmens presque sans liaison, ou plutôt des collections de quelque studieux, on ne peut pas discerner nettement la forme et le tissu de toute la pièce. Néanmoins cela paraît conduit avec ordre, et il y a apparence que ces parties détachées composaient un corps parfait avec celles qui nous manquent. Quoique Pétrone paraisse avoir été grand critique, et d'un goût fort exquis dans les lettres, son style toutefois ne répond pas tout-à-fait à la délicatesse de son jugement : on y remarque quelque affectation ; il est un peu trop peint et trop étudié, et il dégénère déjà de cette simplicité naturelle et majestueuse de l'heureux

siècle d'Auguste : tant il est vrai que l'art de narrer, que tout le monde pratique, et que très-peu de gens entendent, est encore plus aisé à entendre qu'à bien pratiquer !

On dit que le poëte Lucain, qui vivait aussi du temps de Néron, avait laissé des fables saltiques, c'est-à-dire, selon quelques-uns, des fables dans lesquelles il racontait les amours des satyres et des nymphes. Cela ressemble bien à un roman; et l'esprit de ce siècle, qui était romancier, confirme mon soupçon. Mais, comme il ne nous en reste que le titre, qui même n'exprime pas trop clairement la nature de la pièce, je n'en dirai rien.

La métamorphose d'Apulée, si connue sous le nom de l'*Ane d'or*, fut faite sous les Antonins; elle eut la même origine que l'Ane de Lucien, ayant été tirée des deux premiers livres des métamorphoses de Lucius de Patras; avec cette différence toutefois, que ces livres furent abrégés par Lucien, et augmentés par Apulée. L'ouvrage de ce philosophe est régulier; car, encore qu'il semble le commencer par son enfance, néanmoins ce qu'il en dit n'est que par forme de préface, et pour excuser la barbarie de son style. Le véritable commencement de son histoire est à son voyage de Thessalie. Il nous a donné une idée des fables milé-

siennes par cette pièce, qu'il déclare d'abord être de ce genre. Il l'a enrichie de beaux épisodes, et entre autres de celui de Psyché, que personne n'ignore, et il n'a point retranché les saletés qui étaient dans les originaux qu'il a suivis. Son style est d'un sophiste, plein d'affectation et de figures violentes, dures, barbares, dignes d'un Africain.

On tient que Claudius Albinus, l'un des prétendans à l'empire qui furent vaincus et tués par l'empereur Sévère, ne dédaigna pas un semblable travail. Jules Capitolin rapporte, dans sa vie, qu'il paraissait de certaines fables milésiennes sous son nom, assez estimées, quoique médiocrement écrites, et que Sévère reprocha au sénat de l'avoir loué comme un savant homme, encore qu'il ne lût que les fables milésiennes d'Apulée, et qu'il fît toute son étude de contes de vieilles et de pareilles bagatelles, qu'il préférait à des occupations sérieuses.

Martianus Capella a donné, comme Pétrone, le nom de *satire* à son ouvrage, parce qu'il est écrit, comme le sien, en vers et en prose, et que l'utile et l'agréable y sont mêlés. Ayant eu dessein de traiter de tous les arts qu'on appelle libéraux, il a pris pour cela un détour, les personnifiant, et feignant que Mercure, qui les a à sa suite, épouse la Philologie, c'est-à-dire

l'amour des belles-lettres, et lui donne pour présent de noces ce qu'ils ont de plus beaù et de plus précieux; de sorte que c'est une allégorie continuelle, qui ne mérite pas proprement le nom de *roman*, mais plutôt de *fable*; car, comme je l'ai déjà remarqué, la fable représente des choses qui n'ont point été et n'ont pu être; et le roman représente des choses qui ont pu être, mais qui n'ont point été. L'artifice de cette allégorie n'est pas fort fin; le style est la barbarie même, si hardi et si immodéré dans ses figures, qu'on ne le pardonnerait pas au poëte le plus déterminé, et couvert d'une obscurité si épaisse qu'à peine est-il intelligible; savant au reste, et plein d'une érudition peu commune. On écrit que l'auteur était Africain : s'il ne l'était, il méritait de l'être, tant sa manière d'écrire est dure et forcée. On ignore le temps auquel il a vécu; on sait seulement qu'il était plus ancien que Justinien.

Jusqu'alors l'art des romans s'était maintenu dans quelque splendeur; mais il déclina ensuite avec les lettres et avec l'empire, lorsque ces nations farouches du nord portèrent partout leur ignorance et leur barbarie. L'on avait fait auparavant des romans pour le plaisir; on fit alors des histoires fabuleuses, parce qu'on n'en pouvait faire de véritables, faute de savoir la

vérité. Thelesin, que l'on dit avoir vécu vers le milieu du sixième siècle, sous le roi Arthur, tant célébré dans les romans, et Melkin, qui fut un peu plus jeune, écrivirent l'histoire d'Angleterre, leur patrie, du roi Arthur, et de la table ronde. Balæus, qui les a mis dans sa liste, en parle comme d'auteurs remplis de fables. Il faut dire la même chose d'Hunibaldus Francus, qui fut, comme l'on écrit, contemporain de Clovis, et dont l'histoire n'est presque qu'un amas de mensonges grossièrement imaginés.

Enfin, monsieur, nous voici à ce livre fameux des faits de Charlemagne, que l'on attribue fort mal à propos à l'archevêque Turpin, quoiqu'il lui soit postérieur de plus de deux cents ans. Le Pigna, et quelques autres ont cru ridiculement que les romans ont pris leur nom de la ville de Reims, dont il était archevêque, parce que son livre, au rapport du premier, a été la source où les romanciers de Provence ont le plus puisé, et qu'il a été, selon les autres, le principal entre les faiseurs de romans. Quoi qu'il en soit, l'on vit plusieurs autres histoires de la vie de Charlemagne pleines de fables à perte de vue, et semblables à celle qui porte le nom de Turpin. Telles étaient les histoires attribuées à Hancon et à Solcon Forteman, à Sivard le Sage, à Adel Adeling, et à Jean, fils d'un roi

de Frise, tous cinq Frisons, et qu'on dit aussi avoir vécu du temps de Charlemagne. Telle était encore l'histoire attribuée à Occon, qui, selon l'opinion commune, fut contemporain de l'empereur Othon le Grand, et petit-neveu de ce Solcon que je viens de nommer; et l'histoire de Gaufred de Montmout, qui écrivit les faits du roi Arthur et la vie de Merlin. Ces histoires, faites à plaisir, plurent à des lecteurs simples, et plus ignorans encore que ceux qui les composaient. On ne s'amusa donc plus à chercher de bons mémoires et à s'instruire de la vérité pour écrire l'histoire : on en trouvait la matière dans sa propre tête et dans son invention. Ainsi, les historiens dégénérèrent en de véritables romanciers. La langue latine fut méprisée dans ce siècle plein d'ignorance, comme la vérité l'avait été. Les troubadours, les chanterres, les conteurs et les jongleurs de Provence, et enfin ceux de ce pays qui exerçaient ce qu'on appelait *la science gaie*, commencèrent, dès le temps de Hugues Capet, à romaniser tout de bon, et à courir la France, débitant leurs romans et leurs *fabliaux*, composés en langage romain; car alors les Provençaux avaient plus d'usage des lettres et dc la poésie que tout le reste des Français. Ce langage romain était celui que les Romains introduisirent dans les

Gaules, après les avoir conquises, et qui, s'étant corrompu avec le temps, par le mélange du langage gaulois qui l'avait précédé, et du franc ou tudesque qui l'avait suivi, n'était ni latin, ni gaulois, ni franc, mais quelque chose de mixte, où le romain pourtant tenait le dessus, et qui, pour cela, s'appelait toujours *roman*, pour le distinguer du langage particulier et naturel de chaque pays, soit le franc, soit le gaulois ou le celtique, soit l'aquitanique, soit le belgique; car César écrit que ces trois langues étaient différentes entre elles, ce que Strabon explique d'une différence qui n'était que comme entre divers dialectes d'une même langue. Les Espagnols se servent du mot de *roman* en même signification que nous, et ils appellent leur langage ordinaire *romance*. Le roman étant donc plus universellement entendu, les conteurs de Provence s'en servirent pour écrire leurs contes, qui de là furent appelés *romans*. Les trouverres, allant ainsi par le monde, étaient bien payés de leurs peines, et bien traités des seigneurs qu'ils visitaient, dont quelques-uns étaient si ravis du plaisir de les entendre, qu'ils se dépouillaient quelquefois de leurs robes pour les en revêtir. Les Provençaux ne furent pas les seuls qui se plurent à cet agréable exercice; presque toutes

les provinces de France eurent leurs romanciers, jusqu'à la Picardie, où l'on composait des servantois, pièces amoureuses, et quelquefois satiriques : et de là nous sont venus tant et tant de vieux romans, dont une partie est imprimée, une autre pourrit dans les bibliothèques, et le reste a été consumé par la longueur des années. L'Espagne même, qui a été si fertile en romans, et l'Italie, tiennent de nous l'art de les composer : *Mi par di poter dire che questa sorte di poesia* (ce sont les paroles de Giraldi, parlant des romans) *abbia avuta la prima origine e il primo suo principio da' Francesi, dai quali a forse anco avuto il nome. Da' Francesi poi è passata questa maniera di poeteggiare agli Spagnuoli, e ultimamente è stata accettata dagli Italiani* [1].

Feu M. de Saumaise, dont la mémoire m'est en singulière vénération, et pour sa grande érudition, et pour l'amitié qui a été entre nous, a cru que l'Espagne, après avoir appris des Arabes l'art de romaniser, l'avait enseigné par son exemple à tout le reste de l'Europe. Pour

---

[1] « Je crois pouvoir dire que cette sorte de poésie est née » chez les Français, qui peut-être aussi lui ont donné son » nom ; des Français elle a passé aux Espagnols, et enfin » elle a été adoptée par les Italiens. »

soutenir cette opinion, il faut dire que Thelesin et Melkin, l'un et l'autre Anglais, et Hunibaldus Francus, que l'on croit avoir composé tous trois leurs histoires romanesques vers l'an 550, sont plus récens, du moins de près de deux cents ans, que l'on ne s'imagine; car la révolte du comte Julien, et l'entrée des Arabes en Espagne, n'arriva que l'an 91 de l'hégire, c'est-à-dire, l'an 712 de Notre-Seigneur; et il fallut quelque temps pour donner cours aux romans des Arabes en Espagne, et à ceux que l'on prétend que les Espagnols firent, à leur imitation, dans le reste de l'Europe. Je ne voudrais pas défendre l'antiquité de ces auteurs, quoique j'eusse quelque droit de le faire, puisque l'opinion commune et reçue est pour moi. Il est vrai que les Arabes étaient fort adonnés à la science gaie, comme je vous l'ai fait voir; je veux dire à la poésie, aux fables, aux fictions. Cette science étant demeurée dans sa grossièreté parmi eux, sans avoir reçu la culture des Grecs, ils la portèrent dans l'Afrique avec leurs armes, lorsqu'ils la subjuguèrent. Elle était toutefois déjà parmi les Africains; car Aristote, et après lui, Priscien, font mention des fables libyques; et les romans d'Apulée et de Martianus Capella, Africains, dont je vous ai parlé, montrent quel était l'esprit de ces peuples. Cela fortifia les

Arabes victorieux dans leur inclination : aussi apprenons-nous de Léon d'Afrique et de Marmol, que les Arabes africains aiment encore la poésie romanesque avec passion ; qu'ils chantent en vers et en prose les exploits de leur Buhalul, comme on a célébré parmi nous ceux de Renaud et de Roland ; que leurs morabites font des chansons d'amour ; que dans Fez, au jour de la naissance de Mahomet, les poëtes font des assemblées et des jeux publics, et récitent leurs vers devant le peuple, au jugement duquel celui qui a le mieux réussi est créé prince des poëtes pour cette année ; que les rois de la maison de Benimerinis, qui régnaient il y a trois cents ans, et que nos vieux écrivains appellent *de Bellemarine*, assemblaient tous les ans, à un certain jour, les plus savans de la ville de Fez, et leur faisaient un splendide festin, après quoi les poëtes récitaient des vers en l'honneur de Mahomet ; que le roi donnait au plus habile une somme d'argent, un cheval, un esclave et ses propres habits, dont il était vêtu ce jour-là, et qu'aucun ne s'en retournait sans récompense. L'Espagne ayant ensuite reçu le joug des Arabes, elle reçut aussi leurs mœurs, et prit d'eux la coutume de chanter des vers d'amour, et de célébrer les actions des grands hommes, à la manière des bardes parmi les Gaulois ; mais ces

chants, qu'ils nommaient *romances*, étaient bien différens de ce qu'on appelle *romans*. C'étaient des poésies faites pour être chantées, et par conséquent fort courtes. On en a ramassé plusieurs, entre lesquelles il s'en trouve de si anciennes, qu'à peine peuvent-elles être entendues, et elles ont quelquefois servi à éclaircir l'histoire d'Espagne, et à remettre les événemens dans l'ordre de la chronologie. Leurs romans sont beaucoup plus nouveaux, et les plus vieux sont postérieurs à nos Tristans et à nos Lancelots, de quelques centaines d'années. Miguel de Cervantes, un des plus beaux esprits que l'Espagne ait produits, en a fait une fine et judicieuse critique dans son Dom Quichotte; et à peine le curé de la Manche et maître Nicolas le Barbier en trouvent-ils dans ce grand nombre six qui méritent d'être conservés : le reste est *livré au bras séculier de la servante*, pour être mis au feu. Ceux qu'ils jugent dignes d'être gardés, sont les quatre livres d'Amadis de Gaule, qu'ils disent être le premier roman de chevalerie qu'on ait imprimé en Espagne, le modèle et le meilleur de tous les autres; Palmerin d'Angleterre, que l'on croit avoir été composé par un roi de Portugal, et qu'ils trouvent digne d'être mis dans un coffret semblable à celui de Darius, où Alexandre enferma les œuvres d'Ho-

mère; Dom Belianis, le Miroir de chevalerie; Tirante-le-Blanc; et Kyrie-eleyson de Montauban (car au bon vieux temps on croyait que Kyrie-eleyson et Paralipomenon étaient les noms de quelques saints), où *les Subtilités de damoiselle Plaisir-de-ma-vie, et les Tromperies de la veuve reposée* sont fort louées. Mais tout cela est récent, en comparaison de nos vieux romans, qui vraisemblablement en furent les modèles, comme la conformité des ouvrages et le voisinage des nations le persuadent. Il fait aussi la censure des romans en vers, et des autres poésies qui se trouvent dans la bibliothéque de Don Quichotte : mais cela est hors de notre sujet.

Si l'on m'objecte que, comme nous avons pris des Arabes l'art de rimer, il est croyable aussi que nous avons pris d'eux l'art de romaniser, puisque la plupart de nos vieux romans étaient en rimes, et que la coutume qu'avaient les seigneurs français de donner leurs habits aux meilleurs trouverres, et que Marmol dit avoir été pratiquée par les rois de Fez, donne encore lieu à ce soupçon. J'avouerai qu'il n'est pas impossible que les Français, en prenant la rime des Arabes, aient pris d'eux aussi l'usage de l'appliquer aux romans. J'avouerai même que l'amour que nous avions déjà pour

les fables a pu s'augmenter et se fortifier par leur exemple, et que notre art romanesque s'enrichit peut-être par le commerce que le voisinage de l'Espagne et les guerres nous donnèrent avec eux; mais non pas que nous leur devions cette inclination, puisqu'elle nous possédait longtemps avant qu'elle se soit fait remarquer en Espagne. Je ne puis croire non plus que nos princes aient pris des rois arabes la coutume de se dépouiller en faveur des trouverres; je crois plutôt que les uns et les autres, touchés de l'excellence des ouvrages qu'ils entendaient réciter, cherchaient avec empressement à satisfaire sur l'heure leur libéralité, et que, ne trouvant rien de plus présent que leurs habits, ils s'en servaient au besoin, comme nous lisons que quelques saints s'en sont servis envers des pauvres, et que, ce qui arrivait souvent en France par hasard, se faisait tous les ans à Fez, par une coutume, qui vraisemblablement y fut aussi d'abord introduite par le hasard.

Il est assez croyable que les Italiens furent portés à la composition des romans par l'exemple des Provençaux, lorsque les papes tinrent leur siége à Avignon, et même par l'exemple des autres Français, lorsque les Normands, et ensuite Charles, comte d'Anjou, frère de saint Louis, prince vertueux, amateur de la poésie, et poëte

lui-même, firent la guerre en Italie : car nos Normands se mêlaient aussi de la science gaie, et l'histoire rapporte qu'ils chantèrent les faits de Roland, avant que de donner cette mémorable bataille qui acquit la couronne d'Angleterre à Guillaume-le-Bâtard. Toute l'Europe était en ce temps-là couverte des ténèbres d'une épaisse ignorance, mais la France, l'Angleterre et l'Allemagne moins que l'Italie, qui ne produisit alors qu'un petit nombre d'écrivains, et presque point de faiseurs de romans. Ceux de ce pays qui voulaient se faire distinguer par quelque teinture de savoir, la venaient prendre dans l'université de Paris, qui était la mère des sciences et la nourrice des savans de l'Europe. Saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, le poëte Dante, et Bocace y vinrent étudier; et le président Fauchet montre que le dernier a pris la plupart de ses *Nouvelles* des romans français, et que Pétrarque et les autres poëtes italiens avaient pillé les plus beaux traits des chansons de Thibauld, roi de Navare, de Gaces Brussez, du châtelain de Coucy, et des vieux romanciers français. Ce fut donc, selon mon avis, dans ce mélange des deux nations, que les Italiens apprirent de nous la science des romans, qu'ils reconnaissent nous devoir, aussi-bien que la science des rimes.

Ainsi l'Espagne et l'Italie reçurent de nous un art qui était le fruit de notre ignorance et de notre grossièreté, et qui avait été le fruit de la politesse des Perses, des Ioniens, et des Grecs. En effet, comme, dans la nécessité, pour conserver notre vie, nous nourrissons nos corps d'herbes et de racines, lorsque le pain nous manque; de même, lorsque la connaissance de la vérité, qui est la nourriture propre et naturelle de l'esprit humain, vient à nous manquer, nous le nourrissons du mensonge, qui est l'imitation de la vérité : et comme, dans l'abondance, pour satisfaire à notre plaisir, nous quittons souvent le pain et les viandes ordinaires, et nous cherchons des ragoûts; de même, lorsque nos esprits connaissent la vérité, ils en quittent souvent l'étude et la spéculation, pour se divertir dans l'image de la vérité, qui est le mensonge; car l'image et l'imitation, selon Aristote, sont souvent plus agréables que la vérité même. De sorte que deux chemins tout-à-fait opposés, qui sont l'ignorance et l'érudition, la rudesse et la politesse, mènent souvent les hommes à une même fin, qui est l'étude des fictions, des fables et des romans : de là vient que les nations les plus barbares aiment les inventions romanesques, comme les aiment les plus polies. Les origines de tous les sauvages de l'Amérique, et

particulièrement celles du Pérou, ne contiennent que des fables, non plus que les origines des Goths, qu'ils écrivaient autrefois en leurs anciens caractères runiques, sur de grandes pierres, dont j'ai vu quelques restes en Danemarck; et s'il nous était resté quelque chose de ces ouvrages que composaient les Bardes, parmi les anciens Gaulois, pour éterniser la mémoire de leur nation, je ne doute pas que nous ne les trouvassions enrichis de beaucoup de fictions.

Cette inclination aux fables, qui est commune à tous les hommes, ne leur vient pas par raisonnement, par imitation, ou par coutume; elle leur est naturelle, et a son amorce dans la disposition même de leur esprit et de leur âme; car le désir d'apprendre et de savoir est particulier à l'homme, et ne le distingue pas moins des autres animaux que sa raison. On trouve même en quelques animaux des étincelles d'une raison imparfaite et ébauchée; mais l'envie de connaître ne se remarque que dans l'homme. Cela vient, selon mon sens, de ce que les facultés de notre âme étant d'une trop grande étendue et d'une capacité trop vaste pour être remplie par les objets présens, l'âme cherche dans le passé et dans l'avenir, dans la vérité et le mensonge, dans les espaces imaginaires et dans l'impossible même, de quoi les occuper et les exercer. Les bê-

tes trouvent dans les objets qui se présentent à leurs sens de quoi remplir les puissances de leur âme, et ne vont guère au delà; de sorte que l'on ne voit point en elles cette avidité inquiète, qui agite incessamment l'esprit de l'homme, et le porte à la recherche de nouvelles connaissances, pour proportionner, s'il se peut, l'objet à la puissance, et y trouver un plaisir semblable à celui qu'on trouve à apaiser une faim violente, ou à se désaltérer après une longue soif. C'est ce que Platon a voulu exprimer par la fable du mariage de Portus et de Pénie, c'est-à-dire, des Richesses et de la Pauvreté, d'où il dit que naquit le Plaisir. L'objet est marqué par les richesses, qui ne sont richesses que dans l'usage, et autrement demeurent infructueuses et ne font point naître le plaisir. La puissance est exprimée par la pauvreté, qui est stérile, et toujours accompagnée d'inquiétude, tant qu'elle est séparée des richesses; mais quand elle s'y joint, le plaisir naît de cette union. Cela se rencontre justement dans notre âme : la pauvreté, c'est-à-dire l'ignorance, lui est naturelle, et elle soupire incessamment après la science, qui est sa richesse; et quand elle la possède, cette jouissance est suivie de plaisir. Mais ce plaisir n'est pas toujours égal : il lui coûte quelquefois du travail et des peines, comme quand elle s'applique aux spécu-

lations difficiles et aux sciences cachées, dont la matière n'est pas présente à nos sens, et où l'imagination, qui agit avec facilité, a moins de part que l'entendement, dont les opérations sont plus laborieuses : et parce que naturellement le travail nous rebute, l'âme ne se porte à ces connaissances épineuses que dans la vue du fruit, ou dans l'espérance d'un plaisir éloigné, ou par nécessité. Mais les connaissances qui l'attirent et la flattent davantage, sont celles qu'elle acquiert sans peine, et où l'imagination agit presque seule, et sur des matières semblables à celles qui tombent d'ordinaire sous nos sens, et particulièrement si ces connaissances excitent nos passions, qui sont les grands mobiles de toutes les actions de notre vie. C'est ce que font les romans : il ne faut point de contention d'esprit pour les comprendre; il n'y a point de grands raisonnemens à faire; il ne faut point se fatiguer la mémoire; il ne faut qu'imaginer. Ils n'émeuvent nos passions que pour les apaiser; ils n'excitent notre crainte ou notre compassion, que pour nous faire voir hors du péril ou de la misère ceux pour qui nous craignons, ou que nous plaignons; ils ne touchent notre tendresse que pour nous faire voir heureux ceux que nous aimons; ils ne nous donnent de la haine que pour nous faire voir misérables ceux que nous haïssons;

enfin, toutes nos passions s'y trouvent agréablement excitées et calmées. C'est pourquoi ceux qui agissent plus par passion que par raison, et qui travaillent plus de l'imagination que de l'entendement, y sont les plus sensibles, quoique les derniers le soient aussi, mais d'une autre sorte. Ils sont touchés des beautés de l'art et de ce qui part de l'entendement; mais les premiers, tels que sont les enfans et les simples, le sont seulement de ce qui frappe leur imagination et agite leurs passions; et ils aiment les fictions en elles-mêmes, sans aller plus loin. Or, les fictions n'étant que des narrations vraies en apparence, et fausses en effet, les esprits des simples, qui ne voient que l'écorce, se contentent de cette apparence de vérité, et s'y plaisent; mais ceux qui pénètrent plus avant et vont au solide, se dégoûtent aisément de cette fausseté; de sorte que les premiers aiment la fausseté, à cause de la vérité apparente qui la cache, et les derniers se rebutent de cette image de vérité, à cause de la fausseté effective qu'elle cache, si cette fausseté n'est d'ailleurs ingénieuse, mystérieuse et instructive, et ne se soutient par l'excellence de l'invention et de l'art; et saint Augustin dit en quelque endroit que ces faussetés, qui sont significatives et enveloppent un sens caché, ne sont pas des mensonges, mais des fi-

gures de la vérité, dont les plus sages et les plus saints personnages, et notre Seigneur même, se sont servis.

Puisqu'il est donc vrai que l'ignorance et la grossièreté sont les grandes sources de mensonge, et que ce débordement de barbares, qui sortit du septentrion, inonda toute l'Europe, et la plongea dans une si parfaite ignorance, qu'elle n'en est sortie que depuis environ deux siècles, n'est-il pas bien vraisemblable que cette ignorance produisit dans l'Europe le même effet qu'elle a toujours produit partout ailleurs, et n'est-ce pas en vain que l'on cherche dans le hasard ce que nous trouvons dans la nature? Il n'y a donc pas lieu de contester que les romans français, allemands, anglais, et toutes les fables du nord, sont du cru du pays, nées sur les lieux, et n'y ont point été apportées d'ailleurs; qu'elles n'ont point d'autre origine que les histoires remplies de faussetés qui furent faites dans les temps obscurs, pleins d'ignorance, où l'industrie et la curiosité manquaient pour découvrir la vérité des choses, et l'art pour les écrire; que ces histoires, mêlées du vrai et du faux, ayant été bien reçues par des peuples demi-barbares, les historiens eurent la hardiesse d'en faire de purement supposées, qui sont les romans. C'est même

une opinion reçue, que le nom de *roman* se donnait autrefois aux histoires, et qu'il s'appliqua depuis aux fictions; ce qui est un témoignage invincible que les unes sont venues des autres. *Romanzi*, dit le Pigna, *secundo la commune opinione, in francese detti erano gli annali : e perciò le guerre di parte in parte notate sotto questo nome uscirono. Poscia alcuni dalla verità partendosi, quantunque favoleggiassero, cosí apunto chiamarono gli scritti loro...* [1]. Strabon, dans un passage que j'ai déjà allégué, dit que les histoires des Perses, des Mèdes et des Syriens, n'ont pas mérité beaucoup de créance, parce que ceux qui les ont écrites, voyant que les conteurs de fables étaient en réputation, crurent s'y mettre aussi en écrivant des fables en forme d'histoires, c'est-à-dire, des romans. D'où l'on peut conclure que les romans, selon toutes les apparences, ont eu parmi nous la même origine qu'ils ont eue autrefois parmi ces peuples.

---

[1] « Selon l'opinion commune, les annales s'appelaient » en français *Romans*. Aussi les relations des différentes » guerres parurent sous ce nom. Par la suite, quelques » écrivains, s'écartant de la vérité et donnant dans la fic- » tion, appelèrent également leurs ouvrages du nom de » *Romans*. »

Mais, pour revenir aux troubadours ou trouverres de Provence, qui furent, en France, les princes de la romancerie, dès la fin du dixième siècle, leur métier plut à tant de gens, que toutes les provinces de France, comme je l'ai dit, eurent aussi leurs trouverres. Elles produisirent, dans le onzième siècle et dans les suivans, une multitude non pareille de romans en prose et en vers, dont plusieurs, malgré l'envie du temps, se sont conservés jusqu'à nous. De ce nombre étaient les romans de Garinle Loheran, de Tristan, de Lancelot du Lac, de Bertain, de Saint-Gréal, de Merlin, d'Artus, de Perceval, de Perceforest, et de la plupart de ces cent vingt-sept poëtes qui ont vécu devant l'an 1300, dont le président Fauchet a fait la censure. Je n'entreprendrai pas de vous en faire la liste, ni d'examiner si les Amadis de Gaule sont originaires d'Espagne, de Flandre ou de France; et si le roman de Tiel Ulespiègle est une traduction de l'allemand; ni en quelle langue a premièrement été écrit le roman des sept sages de Rome ou de Dolopathos, qu'on dit qui a été pris des paraboles de Sandaber, Indien, qu'on dit même qui se trouve en grec dans quelques bibliothéques, qui a fourni la matière du livre italien intitulé *Erastus*, et

de plusieurs des Nouvelles de Booace, comme le même Fauchet l'a remarqué, qui fut écrit en latin par Jean, moine de l'abbaye de Hauteselve, dont on voit de vieux exemplaires, et traduit en français par le Clerc Hébert vers la fin du douzième siècle, et en allemand, depuis près de trois cents ans, et d'allemand en latin, depuis cent ans, par un savant homme, qui ignorait que cet allemand venait du latin, et qui en changea les noms. Il me suffira de vous dire que tous ces ouvrages, auxquels l'ignorance avait donné la naissance, portaient des marques de leur origine, et n'étaient qu'un amas de fictions grossièrement entassées les unes sur les autres, et bien éloignées de ce souverain degré d'art et d'élégance où notre nation a depuis porté les romans. Il est vrai qu'il y a sujet de s'étonner qu'ayant cédé aux autres le prix de la poésie épique et de l'histoire, nous ayons emporté celui-ci avec tant de hauteur, que leurs plus beaux romans n'égalent pas les moindres des nôtres. Je crois que nous devons cet avantage à la politesse de notre galanterie, qui vient, à mon avis, de la grande liberté dans laquelle les hommes vivent en France avec les femmes. Elles sont presque recluses en Italie et en Espagne, et sont séparées des

hommes par tant d'obstacles qu'on les voit peu, et qu'on ne leur parle presque jamais : de sorte que l'on a négligé l'art de les cajoler agréablement, parce que les occasions en étaient rares; l'on s'applique seulement à surmonter les difficultés de les aborder; et cela fait, on profite du temps, sans s'amuser aux formes; mais, en France, les dames vivant sur leur bonne foi, et n'ayant point d'autres défenses que leur propre cœur, elles s'en sont fait un rempart plus fort et plus sûr que toutes les clefs, que toutes les grilles et que toute la vigilance des duègnes. Les hommes ont donc été obligés d'assiéger ce rempart par les formes, et ont employé tant de soin et d'adresse pour le réduire, qu'ils s'en sont fait un art presque inconnu aux autres peuples. C'est cet art qui distingue les romans français des autres romans, et qui en a rendu la lecture si délicieuse, qu'elle a fait négliger des lectures plus utiles. Les dames ont été les premières prises à cet appât; elles ont fait toute leur étude des romans, et ont tellement méprisé celle de l'ancienne fable et de l'histoire, qu'elles n'ont plus entendu des ouvrages qui tiraient de là autrefois leur plus grand ornement. Pour ne rougir plus de cette ignorance, dont elles avaient si souvent occasion de

s'apercevoir, elles ont trouvé que c'était plutôt fait de désapprouver ce qu'elles ignoraient, que de l'apprendre. Les hommes les ont imitées pour leur plaire; ils ont condamné ce qu'elles condamnaient, et ont appelé *pédanterie* ce qui faisait une partie essentielle de la politesse, encore du temps de Malherbe. Les poëtes et les autres écrivains français qui l'ont suivi ont été contraints de se soumettre à ce jugement; et plusieurs, d'entre eux, voyant que la connaissance de l'antiquité leur était inutile, ont cessé d'étudier ce qu'ils n'osaient plus mettre en usage. Ainsi une bonne cause a produit un très-mauvais effet; et la beauté de nos romans a attiré le mépris des belles-lettres, et ensuite l'ignorance.

Je ne prétends pas pour cela en condamner la lecture. Les meilleures choses du monde ont toujours quelques suites fâcheuses. Les romans en peuvent avoir de pires encore que l'ignorance. Je sais de quoi on les accuse : ils dessèchent la dévotion; ils inspirent des passions déréglées : ils corrompent les mœurs. Tout cela peut arriver, et arrive quelquefois. Mais de quoi les esprits malfaits ne peuvent-ils point faire un mauvais usage? Les âmes faibles s'empoisonnent elles-mêmes, et font du venin de tout. Il leur faut donc interdire l'histoire, qui rap-

porte tant de pernicieux exemples, et la fable, où les crimes sont autorisés par l'exemple même des dieux. Une statue de marbre, qui faisait la dévotion publique parmi les païens, fit la passion, la brutalité et le désespoir d'un jeune homme. Le Cherea de Térence se fortifie dans un dessein criminel, à la vue d'un tableau de Jupiter, qui attirait peut-être le respect de tous les autres spectateurs. On a eu peu d'égard à l'honnêteté des mœurs dans la plupart des romans grecs et des vieux français, par le vice du temps où ils ont été composés. L'Astrée même, et quelques-uns de ceux qui l'ont suivie, sont encore un peu licencieux; mais ceux de ce temps, je parle des bons, sont si éloignés de ce défaut, qu'on n'y trouvera pas une parole, pas une expression qui puisse blesser les oreilles chastes, pas une action qui puisse offenser la pudeur. Si l'on dit que l'amour y est traité d'une manière si délicate et si insinuante que l'amorce d'une si dangereuse passion entre aisément dans de jeunes cœurs, je répondrai que non-seulement il n'est pas périlleux, mais qu'il est même en quelque sorte nécessaire que les jeunes personnes du monde connaissent cette passion, pour fermer les oreilles à celle qui est criminelle, et pouvoir se démêler de ses artifices, et pour savoir se conduire dans celle qui a une fin

des plus grands charmes de l'esprit humain, c'est le tissu d'une fable bien inventée et bien racontée, quel succès ne devez-vous pas espérer de Zayde, dont les aventures sont si nouvelles et si touchantes, et dont la narration est si juste et si polie. Je souhaiterais, pour l'intérêt que je prends à la gloire du grand roi que le ciel a mis sur nos têtes, que nous eussions l'histoire de son règne merveilleux écrite d'un style aussi noble, et avec autant d'exactitude et de discernement. La vertu qui conduit ses belles actions est si héroïque, et la fortune qui les accompagne est si surprenante, que la postérité douterait si ce serait une histoire ou un roman.

Honor pulcherrima merces ipse sibi.

ZAYDE,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

ZAYDE,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ESPAGNE commençait à s'affranchir de la domination des Maures. Ses peuples, qui s'étaient retirés dans les Asturies, avaient fondé le royaume de Léon; ceux qui s'étaient retirés dans les Pyrénées avaient donné naissance au royaume de Navarre; il s'était élevé des comtes de Barcelone et d'Aragon. Ainsi, cent cinquante ans après l'entrée des Maures, plus de la moitié de l'Espagne se trouvait délivrée de leur tyrannie.

De tous les princes chrétiens qui régnaient alors, il n'y en avait point de si redoutable qu'Alphonse, roi de Léon, surnommé le Grand. Ses prédécesseurs avaient joint la Castille à leur royaume. D'abord cette province avait été commandée par des gouverneurs, qui, dans la suite des temps, avaient rendu leur gouvernement héréditaire, et l'on commençait à craindre qu'ils ne s'en voulussent faire souverains. Ils s'appe-

laient tous *comtes de Castille* : les plus puissans étaient Diégo Porcellos et Nugnez Fernando. Ce dernier était considérable par ses grandes terres et par la grandeur de son esprit. Ses enfans servaient encore à soutenir sa fortune et à l'augmenter : il avait un fils et une fille d'une beauté extraordinaire ; le fils, qui s'appelait *Consalve*, ne voyait rien dans toute l'Espagne qu'on lui pût comparer, et son esprit et sa personne avaient quelque chose de si admirable, qu'il semblait que le ciel l'eût formé d'une manière différente du reste des hommes.

Des raisons importantes l'avaient obligé à quitter la cour de Léon, et les sensibles déplaisirs qu'il y avait reçus lui avaient inspiré le dessein de sortir de l'Espagne et de se retirer dans quelque solitude. Il vint dans l'extrémité de la Catalogne, à condition de s'embarquer sur le premier vaisseau qui ferait voile pour une des îles de la Grèce. Le peu d'attention qu'il avait à toutes choses lui faisait souvent prendre d'autres chemins que ceux qu'on lui avait enseignés. Au lieu de passer la rivière d'Èbre à Tortose, comme on lui avait dit qu'il le fallait faire, il suivit ses bords quasi jusqu'à son embouchure. Il s'aperçut alors qu'il s'était beaucoup détourné : il s'enquit s'il n'y avait point de barques ; on lui dit qu'il n'en trouverait pas au lieu où il

était; mais que, s'il voulait aller jusqu'à un petit port assez proche, il en trouverait qui le mènerait à Tarragone. Il marcha jusqu'à ce port; il descendit de cheval, et demanda à quelques pêcheurs s'il n'y avait point de chaloupes prêtes à partir.

Comme il leur parlait, un homme qui se promenait tristement le long de la mer, surpris de sa beauté et de sa bonne mine, s'arrêta pour le regarder, et ayant entendu ce qu'il demandait à ces pêcheurs, prit la parole, et lui dit que toutes les barques étaient allées à Tarragone, qu'elles ne reviendraient que le lendemain, et qu'il ne pourrait s'embarquer que le jour d'après. Consalve, qui ne l'avait point aperçu, tourna la tête pour voir d'où venait cette voix, qui ne lui paraissait pas celle d'un pêcheur. Il fut étonné de la bonne mine de cet inconnu, comme cet inconnu l'avait été de la sienne. Il lui trouva quelque chose de noble et de grand, et même de la beauté, quoiqu'on vît bien qu'il avait passé la première jeunesse. Consalve n'était guère en état de s'arrêter à d'autres choses qu'à ses pensées; néanmoins la rencontre de cet inconnu, dans un lieu si désert, lui donna quelque attention. Il le remercia de l'avoir instruit de ce qu'il voulait savoir, et il demanda ensuite aux pêcheurs où il pourrait aller passer

la nuit. Il n'y a que ces cabanes que vous voyez, lui dit l'inconnu, et vous n'y sauriez être commodément. Je ne laisserai pas d'y aller chercher du repos, reprit Consalve ; il y a quelques jours que je marche sans en avoir, et je sens bien que mon corps en a plus de besoin que mon esprit ne lui en laisse. L'inconnu fut touché de la manière triste dont il avait prononcé ce peu de paroles, et il ne douta point que ce ne fût quelque malheureux : la conformité qui lui parut dans leurs fortunes lui donna pour Consalve cette sorte d'inclination que nous avons pour les personnes dont nous croyons les dispositions pareilles aux nôtres.

Vous ne trouverez point ici de retraite digne de vous, lui dit-il; mais si vous voulez en accepter une que je vous offre derrière ce bois, vous y serez plus commodément que dans ces cabanes. Consalve avait tant d'aversion pour la société des hommes, qu'il refusa d'abord l'offre que lui faisait cet inconnu ; mais enfin les instantes prières qu'il lui en fit, et le besoin de prendre du repos, le contraignirent de l'accepter.

Il le suivit; et, après avoir marché quelque temps, il découvrit une maison assez basse, bâtie d'une manière simple, et néanmoins propre et régulière. La cour n'était fermée que de palissades de grenadiers, non plus que le jardin,

qui était séparé d'un bois par un petit ruisseau. Si Consalve eût pu prendre plaisir à quelque chose, l'agréable situation de cette demeure lui en aurait donné. Il demanda à l'inconnu si ce lieu était son séjour ordinaire, et si le hasard ou son choix l'y avait conduit. Il y a quatre ou cinq ans que je l'habite, lui répondit-il; je n'en sors que pour me promener sur le bord de la mer; et, depuis que j'y demeure, je puis vous dire que vous êtes la seule personne raisonnable que j'y aie vue. La tempête fait souvent briser des vaisseaux contre cette côte, qui est assez dangereuse. J'ai sauvé la vie à quelques malheureux que j'ai retirés chez moi; mais tous ceux que la fortune y a conduits n'ont été que des étrangers, avec qui je n'eusse pu trouver de conversation, quand j'en aurais cherché. Vous pouvez juger, par le lieu où je demeure, que je n'en cherche pas. J'avoue néanmoins que je suis sensible au plaisir de voir une personne comme vous. Pour moi, répartit Consalve, je fuis tous les hommes, et j'ai tant de sujet de les fuir, que, si vous le saviez, vous ne trouveriez pas étrange que j'eusse eu tant de peine à accepter l'offre que vous m'avez faite; vous jugeriez, au contraire, qu'après les malheurs qu'ils m'ont causés, je dois renoncer pour jamais à toute sorte de société. Si vous n'avez à vous plaindre que des autres, ré-

pliqua l'inconnu, et que vous n'ayez rien à vous reprocher, il y en a de plus malheureux que vous, et vous l'êtes moins que vous ne pensez. Le comble des malheurs, s'écria-t-il, c'est d'avoir à se plaindre de soi-même, c'est d'avoir creusé les abîmes où l'on est tombé, c'est d'avoir été injuste et déraisonnable; enfin, c'est d'avoir été la cause des infortunes dont on est accablé. Je vois bien, reprit Consalve, que vous ressentez les maux dont vous me parlez; mais qu'ils sont différens de ceux qu'on ressent, quand, sans l'avoir mérité, on est trompé, trahi, et abandonné de tout ce qu'on aimait davantage! A ce que j'en puis juger, lui repartit l'inconnu, vous abandonnez votre patrie, pour fuir des personnes qui vous ont trahi, et qui sont la cause de vos déplaisirs; mais jugez ce que vous auriez à souffrir s'il fallait que vous fussiez continuellement avec ces personnes qui font le malheur de votre vie! Songez que c'est l'état où je suis, que j'ai fait tout le malheur de la mienne, et que je ne puis me séparer de moi-même, pour qui j'ai tant d'horreur, pour qui j'ai tant de sujet d'en avoir, non-seulement parce que j'en souffre, mais par ce qu'en a souffert ce que j'aimais plus que toutes choses. Je ne me plaindrais pas, dit Consalve, si je n'avais à me plaindre que de moi. Vous vous trouvez malheu-

reux, parce que vous avez sujet de vous haïr; mais, si vous avez été aimé fidèlement de la personne que vous aimiez, pouvez-vous ne vous pas trouver heureux? Peut-être l'avez-vous perdue par votre faute; mais vous avez au moins la consolation de penser qu'elle vous a aimé, et qu'elle vous aimerait encore, si vous n'aviez rien fait qui lui eût pu déplaire. Vous ne connaissez point l'amour, si cette seule pensée ne vous empêche d'être malheureux; et vous vous aimez vous-même plus que votre maîtresse, si vous aimez mieux avoir sujet de vous plaindre d'elle que de vous. Le peu de part que vous avez sans doute à vos malheurs, répliqua l'inconnu, vous empêche de comprendre quel surcroît de douleur ce vous serait d'y avoir contribué; mais croyez, par la cruelle expérience que j'en fais, que de perdre par sa faute ce qu'on aime, est une sorte d'affliction qui se fait sentir plus vivement que toutes les autres.

Comme il achevait ces paroles, ils arrivèrent dans la maison, que Consalve trouva aussi jolie par dedans qu'elle lui avait paru par dehors. Il passa la nuit avec beaucoup d'inquiétude: le matin, la fièvre lui prit, et les jours suivans elle devint si violente, qu'on appréhenda pour sa vie. L'inconnu en fut sensiblement affligé, et son affliction augmenta encore par l'admiration que lui donnaient

toutes les paroles et toutes les actions de Consalve. Il ne put se défendre du désir de savoir qui était une personne qui lui paraissait si extraordinaire. Il fit plusieurs questions à celui qui le servait ; mais l'ignorance où cet homme était lui-même du nom et de la qualité de son maître, l'empêcha de satisfaire sa curiosité : il lui dit seulement qu'il se faisait appeler Théodoric, et qu'il ne croyait pas que ce fût son nom véritable. Enfin, après plusieurs jours de fièvre continue, les remèdes et la jeunesse tirèrent Consalve hors de péril. L'inconnu essayait de le divertir des tristes pensées dont il le voyait occupé ; il ne le quittait point; et, bien qu'ils ne parlassent que de choses générales parce qu'ils ne se connaissaient pas encore, ils se surprirent l'un et l'autre par la grandeur de leur esprit.

Cet inconnu avait caché son nom et sa naissance depuis qu'il était dans cette solitude ; mais il voulut bien l'apprendre à Consalve. Il lui dit qu'il était du royaume de Navarre, qu'il s'appelait Alphonse Ximénès, et que ses malheurs l'avaient obligé de chercher une retraite où il pût en liberté regretter ce qu'il avait perdu. Consalve fut surpris du nom de Ximénès ; il le connaissait pour un des plus illustres de la Navarre, et il fut vivement touché de la confiance qu'Alphonse lui témoignait. Quelque raison

qu'il eût de haïr les hommes, il ne put s'empêcher d'avoir pour lui une amitié dont il ne se croyait plus capable.

Cependant sa santé commençait à revenir; et, lorsqu'il se porta assez bien pour s'embarquer, il sentit qu'il ne quitterait Alphonse qu'avec peine. Il lui parla de leur séparation, et du dessein qu'il avait de se retirer aussi dans quelque solitude. Alphonse en fut surpris et affligé; il s'était tellement accoutumé à la douceur de la conversation de Consalve, qu'il n'en pouvait regarder la perte qu'avec douleur. Il lui dit d'abord qu'il n'était pas en état de partir, et il essaya ensuite de lui persuader de n'aller point chercher d'autre désert que celui où le hasard l'avait conduit.

Je n'oserais espérer, lui dit-il, de vous rendre cette demeure moins ennuyeuse; mais il me semble que, dans une retraite aussi longue que celle que vous entreprenez, il y a quelque douceur à n'être pas tout-à-fait seul. Mes malheurs ne pouvaient recevoir de consolation; je crois néanmoins que j'aurais trouvé du soulagement, si, dans de certains momens, j'avais eu quelqu'un avec qui me plaindre. Vous trouverez ici la même solitude qu'au lieu où vous voulez aller, et vous aurez la commodité de parler, quand vous le voudrez, à une per-

sonne qui a une admiration extraordinaire pour votre mérite, et une sensibilité pour vos malheurs égale à celle qu'elle a pour les siens.

Le discours d'Alphonse ne persuada pas d'abord Consalve ; mais peu à peu il fit de l'impression sur son esprit; et la considération d'une retraite privée de toute sorte de compagnie, jointe à l'amitié qu'il avait déjà pour lui, le fit résoudre à demeurer dans cette maison. La seule chose qui lui donnait de l'embarras, était la crainte d'être reconnu. Alphonse le rassura par son exemple, et lui dit que ce lieu était tellement éloigné de tout commerce, que, depuis tant d'années qu'il s'y était retiré, il n'avait jamais vu personne qui l'eût pu reconnaître. Consalve se rendit à ses raisons; et, après s'être dit l'un et l'autre tout ce que se peuvent dire les deux plus honnêtes hommes du monde qui s'engagent à vivre ensemble, il envoya de ses pierreries à un marchand de Tarragone, afin qu'il lui fît tenir les choses dont il pourrait avoir besoin. Voilà donc Consalve établi dans cette solitude, avec la résolution de n'en sortir jamais; le voilà abandonné à la réflexion de ses malheurs, où il ne trouvait d'autre consolation que de croire qu'il ne pouvait plus lui en arriver. Mais la fortune lui fit voir qu'elle trouve jus-

que dans les déserts ceux qu'elle a résolu de persécuter.

Sur la fin de l'automne, où les vents commencent à rendre la mer redoutable, il alla se promener plus matin que de coutume. Il y avait cependant la nuit une tempête épouvantable ; et la mer, qui était encore agitée, entretenait agréablement sa rêverie. Il considéra quelque temps l'inconstance de cet élément avec les mêmes réflexions qu'il avait accoutumé de faire sur sa fortune ; ensuite il jeta les yeux sur le rivage : il vit plusieurs marques du débris d'une chaloupe, et il regarda s'il ne verrait personne qui fût en état de recevoir du secours. Le soleil, qui se levait, fit briller à ses yeux quelque chose d'éclatant qu'il ne put distinguer d'abord, et qui lui donna seulement la curiosité de s'en approcher. Il tourna ses pas vers ce qu'il voyait ; et, en s'approchant, il connut que c'était une femme magnifiquement habillée, étendue sur le sable, et qui semblait y avoir été jetée par la tempête. Elle était tournée d'une sorte qu'il ne pouvait voir son visage. Il la releva, pour juger si elle était morte : mais quel fut son étonnement, quand il vit, au travers des horreurs de la mort, la plus grande beauté qu'il eût jamais vue ! Cette beauté augmenta sa compassion, et

lui fit désirer que cette personne fût encore en état d'être secourue. Dans ce moment, Alphonse, qui l'avait suivi par hasard, s'approcha, et lui aida à la secourir. Leur peine ne fut pas inutile, ils virent qu'elle n'était pas morte; mais ils jugèrent qu'elle avait besoin d'un plus grand secours que celui qu'ils lui pouvaient donner en ce lieu. Comme ils étaient assez proche de leur demeure, ils résolurent de l'y porter. Sitôt qu'elle y fut, Alphonse envoya chercher des remèdes pour la soulager, et des femmes pour la servir. Lorsque ces femmes furent venues, et qu'on leur eut laissé la liberté de la mettre au lit, Consalve revint dans la chambre, et regarda cette inconnue avec plus d'attention qu'il n'avait encore fait. Il fut surpris de la proportion de ses traits, et de la délicatesse de son visage; il regarda avec étonnement la beauté de sa bouche et la blancheur de sa gorge; enfin, il était si charmé de tout ce qu'il voyait dans cette étrangère, qu'il était près de s'imaginer que ce n'était pas une personne mortelle. Il passa une partie de la nuit sans pouvoir s'en éloigner. Alphonse lui conseilla d'aller prendre du repos; mais il lui répondit qu'il avait si peu accoutumé d'en trouver, qu'il était bien aise d'avoir une occasion de n'en pas chercher inutilement.

Sur le matin, on s'aperçût que cette inconnue commençait à revenir : elle ouvrit les yeux; et, comme la clarté lui fit d'abord quelque peine, elle les tourna languissamment du côté de Consalve, et lui fit voir de grands yeux noirs d'une beauté qui leur était si particulière, qu'il semblait qu'ils étaient faits pour donner tout ensemble du respect et de l'amour. Quelque temps après, il parut que la connaissance lui revenait, qu'elle distinguait les objets, et qu'elle était étonnée de ceux qui s'offraient à sa vue. Consalve ne pouvait exprimer par ses paroles l'admiration qu'il avait pour elle; il faisait remarquer sa beauté à Alphonse, avec cet empressement que l'on a pour les choses qui nous surprennent et qui nous charment.

Cependant la parole ne revenait point à cette étrangère. Consalve, jugeant qu'elle serait peut-être encore long-temps dans le même état, se retira dans sa chambre. Il ne se put empêcher de faire réflexion sur son aventure. J'admire, disait-il, que la fortune m'ait fait rencontrer une femme dans le seul état où je ne pouvais la fuir, et où la compassion m'engage au contraire à en avoir soin : j'ai même de l'admiration pour sa beauté; mais sitôt qu'elle sera guérie, je ne regarderai ses charmes que comme une chose dont elle ne se ser-

vira que pour faire plus de trahisons et plus de misérables. Qu'elle en fera, grands dieux! et qu'elle en a peut-être déjà faits! Quels yeux! quels regards! Que je plains ceux qui peuvent en être touchés, et que je suis heureux, dans mon malheur, que la cruelle expérience que j'ai faite de l'infidélité des femmes me garantisse d'en aimer jamais aucune! Après ces paroles, il eut quelque peine à s'endormir, et son sommeil ne fut pas long: il alla voir en quel état était l'étrangère; il la trouva beaucoup mieux; mais néanmoins elle ne parlait point encore, et la nuit et le jour suivant se passèrent sans qu'elle prononçât une seule parole. Alphonse ne put s'empêcher de faire voir à Consalve qu'il remarquait avec étonnement le soin qu'il avait d'elle. Consalve commença à s'en étonner lui-même; il s'aperçut qu'il lui était impossible de s'éloigner de cette belle personne; il croyait toujours qu'il arriverait quelque changement considérable à son mal pendant qu'il ne serait pas auprès d'elle. Comme il y était, elle prononça quelques paroles; il en sentit de la joie et du trouble: il s'approcha pour entendre ce qu'elle disait; elle parla encore, et il fut surpris de voir qu'elle parlait une langue qui lui était inconnue. Néanmoins il avait déjà jugé

par ses habits, qu'elle était étrangère ; mais, comme ses habits avaient quelque chose de ceux des Maures, et qu'il savait bien l'arabe, il ne doutait point qu'il ne pût s'en faire entendre. Il lui parla en cette langue, et il fut encore plus surpris de voir qu'elle ne l'entendait point. Il lui parla espagnol et italien ; mais tout était inutile, et il jugeait bien, par son air attentif et embarrassé, qu'elle ne l'entendait pas mieux. Elle continuait néanmoins à parler, et s'arrêtait quelquefois, comme pour attendre qu'on lui répondît. Consalve écoutait toutes ses paroles ; il lui semblait qu'à force de l'écouter, il pourrait l'entendre. Il fit approcher tous ceux qui la servaient, afin de voir s'ils ne l'entendraient point : il lui présenta un livre espagnol, pour juger si elle en connaissait les caractères ; il lui parut qu'elle les connaissait, mais qu'elle ignorait cette langue. Elle était triste et inquiète, et sa tristesse et son inquiétude augmentaient celle de Consalve.

Ils étaient en cet état, quand Alphonse entra dans la chambre, et y fit entrer avec lui une belle personne, habillée de la même façon que l'inconnue. Sitôt qu'elles se virent, elles s'embrassèrent avec beaucoup de témoignages d'amitié. Celle qui entrait prononça plusieurs fois

le mot de *Zayde*, d'une manière qui fit connaître que c'était le nom de celle à qui elle parlait ; et Zayde prononça aussi tant de fois celui de *Félime*, que l'on jugea bien que l'étrangère qui arrivait se nommait ainsi. Après qu'elles eurent parlé quelque temps, Zayde se mit à pleurer avec toutes les marques d'une grande affliction, et elle fit signe de la main qu'on se retirât. On sortit de sa chambre. Consalve s'en alla avec Alphonse pour lui demander où l'on avait rencontré cette autre étrangère. Alphonse lui dit que les pêcheurs des cabanes voisines l'avaient trouvée sur le rivage, le même jour et au même état qu'il avait trouvé sa compagne. Elles auront de la consolation d'être ensemble, reprit Consalve ; mais, Alphonse, que pensez-vous de ces deux personnes ? A en juger par leurs habits, elles sont d'un rang au-dessus du commun. Comment se sont-elles exposées sur la mer dans une petite barque ? Ce n'est point dans un grand vaisseau qu'elles ont fait naufrage. Celle que vous avez amenée à Zayde lui a appris une nouvelle qui lui a donné beaucoup de douleur ; enfin, il y a quelque chose d'extraordinaire dans leur fortune. Je le crois comme vous, répondit Alphonse ; je suis étonné de leur aventure et de leur beauté. Vous n'avez

peut-être pas remarqué celle de Félime; mais elle est grande, et vous en auriez été surpris, si vous n'aviez point vu Zayde.

A ces mots ils se séparèrent. Consalve se trouva encore plus triste qu'il n'avait accoutumé de l'être, et il sentit que la cause de sa tristesse venait de l'affliction qu'il avait de ne pouvoir se faire entendre de cette inconnue. Mais qu'ai-je à lui dire, reprenait-il en lui-même, et que veux-je apprendre d'elle? Ai-je dessein de lui conter mes malheurs? ai-je envie de savoir les siens? La curiosité peut-elle se trouver dans un homme aussi malheureux que moi? Quel intérêt puis-je prendre aux infortunes d'une personne que je ne connais point? Pourquoi faut-il que je sois triste de la voir affligée? Sont-ce les mots que j'ai soufferts qui m'ont appris à avoir pitié de ceux des autres? Non, sans doute, ajoutait-il, c'est la grande retraite où je suis qui me fait avoir de l'attention pour une aventure assez extraordinaire en effet, mais qui ne m'occuperait pas long-temps si j'étais diverti par d'autres objets.

Malgré cette réflexion, il passa la nuit sans dormir, et une partie du jour avec beaucoup d'inquiétude, parce qu'il ne put voir Zayde. Sur le soir, on lui dit qu'elle était levée, et qu'elle venait de prendre le chemin de la mer. Il la sui-

vit, et la trouva assise sur le rivage, les yeux tout baignés de larmes. Lorsqu'il s'approcha d'elle, elle s'avança vers lui avec beaucoup de civilité et de douceur : il fut surpris de trouver dans sa taille et dans ses actions autant de charmes qu'il en avait déjà trouvé dans son visage. Elle lui montra une petite barque qui était sur la mer, et lui nomma plusieurs fois Tunis, comme s'adressant à lui pour demander qu'on l'y fît conduire. Il lui fit signe, en lui montrant la lune, qu'elle serait obéie, lorsque cet astre, qui éclairait alors, aurait fait deux fois son tour. Elle parut comprendre ce qu'il lui disait, et bientôt après elle se mit à pleurer.

Le jour suivant, elle se trouva mal : il ne put la voir. Depuis qu'il était dans cette solitude, il n'avait point trouvé de journée si longue et si ennuyeuse.

Le lendemain, sans en savoir lui-même la cause, il quitta cette grande négligence où il était depuis sa retraite; et, comme il était l'homme du monde le mieux fait, la simple propreté le parait davantage que la magnificence ne pare les autres. Alphonse le rencontra dans le bois, et s'étonna de le voir si différent de ce qu'il avait accoutumé d'être. Il ne put s'empêcher de sourire en le regardant, et de lui dire qu'il était bien aise de juger, par son

habit, que son affliction commençait à diminuer, et qu'il trouvait enfin dans ce désert quelque adoucissement à ses malheurs. Je vous entends, Alphonse, répondit Consalve; vous croyez que la vue de Zayde est le soulagement que je trouve à mes maux : mais vous vous trompez; je n'ai pour Zayde que la compassion qui est due à son malheur et à sa beauté. J'ai de la compassion pour elle aussi-bien que pour vous, répliqua Alphonse; je la plains, et je voudrais la soulager; mais je ne suis pas si attaché auprès d'elle, je ne l'observe pas avec tant de soin, je ne suis pas affligé de ne la point entendre, je n'ai pas tant d'envie de lui parler, je ne fus point hier plus triste qu'à mon ordinaire parce qu'on ne la vit point, et je ne suis pas aujourd'hui moins négligé que de coutume; enfin, puisque j'ai de la pitié aussi-bien que vous, et que néanmoins nous sommes si différens, il faut que vous ayez quelque chose de plus.

Consalve n'interrompit point Alphonse, et il paraissait examiner en lui-même si tout ce qu'il lui disait était véritable. Comme il était près de lui répondre, on le vint avertir, selon l'ordre qu'il avait donné, que Zayde était sortie de sa chambre, et qu'elle se promenait du côté de la mer. Alors, sans considérer qu'il allait confirmer Alphonse dans ses soupçons, il le quitta

pour aller chercher Zayde. Il la vit de loin assise avec Félime, au même lieu où elles étaient deux jours auparavant. Il ne put se défendre de la curiosité d'observer leurs actions; il crut qu'il en pourrait tirer quelque connaissance de leurs fortunes. Il vit que Zayde pleurait; il jugea que Félime tâchait de la consoler. Zayde ne l'écoutait pas, et regardait toujours vers la mer, avec des actions qui firent penser à Consalve qu'elle regrettait quelqu'un qui avait fait naufrage avec elle. Il l'avait déjà vu pleurer au même lieu; mais, comme elle n'avait rien fait qui lui pût marquer le sujet de son affliction, il avait cru qu'elle pleurait seulement de se trouver si éloignée de son pays : il s'imagina alors que les larmes qu'il lui voyait verser étaient pour un amant qui avait péri; que c'était peut-être pour le suivre, qu'elle s'était exposée au péril de la mer; et enfin, il crut savoir, comme s'il l'eût appris d'elle-même, que l'amour était la cause de ses pleurs.

On ne peut exprimer ce que ces pensées produisirent dans l'âme de Consalve, et le trouble qu'apporta la jalousie dans un cœur où l'amour ne s'était pas encore déclaré. Il avait été amoureux; mais il n'avait jamais été jaloux. Cette passion, qui lui était inconnue, se fit sentir en lui pour la première fois, avec tant de violence,

qu'il crut être frappé de quelque douleur que les autres hommes ne connaissaient point. Il avait, ce lui semblait, éprouvé tous les maux de la vie; et cependant il sentait quelque chose de plus cruel que tout ce qu'il avait éprouvé. Sa raison ne put demeurer libre : il quitta le lieu où il était, pour s'approcher de Zayde, dans la pensée de savoir d'elle-même le sujet de son affliction; et assuré qu'elle ne lui pouvait répondre, il ne laissa pas de le lui demander. Elle était bien éloignée de comprendre ce qu'il lui voulait dire; elle essuya ses larmes, et se mit à se promener avec lui. Le plaisir de la voir et d'être regardé par ses beaux yeux calma l'agitation où il était : il s'aperçut de l'égarement de son esprit, et il remit son visage le mieux qu'il lui fut possible. Elle lui nomma encore plusieurs fois Tunis avec beaucoup d'empressement, et beaucoup de marques de vouloir y être conduite. Il n'entendait que trop bien ce qu'elle lui demandait : la pensée de la voir partir lui donnait déjà une douleur sensible; enfin, c'était seulement par les douleurs que donne l'amour, qu'il s'apercevait d'en avoir; et la jalousie et la crainte de l'absence le tourmentaient, avant même qu'il connût qu'il était amoureux. Il aurait cru avoir sujet de se plaindre de son malheur, quand il n'aurait fait que s'apercevoir

qu'il avait de l'amour; mais de se trouver tout d'un coup de l'amour et de la jalousie, ne pouvoir entendre celle qu'il aimait, n'en pouvoir être entendu, n'en rien connaître que la beauté, n'envisager qu'une absence éternelle, c'étaient tant de maux à la fois, qu'il lui était impossible d'y résister.

Pendant qu'il faisait ces tristes réflexions, Zayde continuait de se promener avec Félime, et après s'être promenée assez long-temps, elle alla s'asseoir sur le rocher, et se mit encore à pleurer, en regardant la mer, et en la montrant à Félime, comme si elle l'eût accusée du malheur qui lui faisait répandre tant de larmes. Consalve, pour la divertir, lui fit remarquer des pêcheurs qui étaient assez proche. Malgré la tristesse et le trouble de ce nouvel amant, la vue de celle qu'il aimait lui donnait une joie qui lui rendait sa première beauté; et, comme il était moins négligé que de coutume, il pouvait avec raison arrêter les yeux de tout le monde. Zayde commença à le regarder avec attention, ensuite avec étonnement; et, après l'avoir long-temps considéré, elle se tourna vers sa compagne, et lui fit observer Consalve, en lui disant quelque chose. Félime le regarda, et répondit à Zayde avec une action qui témoignait prouver ce qu'elle venait

de lui dire. Zayde regardait encore Consalve, et reparlait ensuite à Félime; Félime en faisait de même : enfin, elles firent juger à Consalve qu'il ressemblait à quelqu'un qu'elles connaissaient. D'abord cette pensée ne lui fit aucune impression; mais il trouva Zayde si occupée de cette ressemblance, et il lui parut si clairement qu'au milieu de sa tristesse elle avait quelque joie en le regardant, qu'il s'imagina qu'il ressemblait à cet amant qu'elle lui paraissait regretter.

Pendant tout le reste du jour, Zayde fit plusieurs actions qui lui confirmèrent son soupçon. Sur le soir, Félime et elle se mirent à chercher quelque chose parmi les débris de leur naufrage. Elles cherchèrent avec tant de soin, et Consalve leur vit tant de marques de chagrin d'avoir cherché inutilement, qu'il en prit encore de nouveaux sujets d'inquiétude. Alphonse vit bien le désordre de son esprit, et, après qu'ils eurent reconduit Zayde dans son appartement, il demeura dans la chambre de Consalve.

Vous ne m'avez point encore raconté tous vos malheurs passés, lui dit-il; mais il faut que vous m'avouiez ceux que Zayde commence de vous causer. Un homme aussi amoureux que vous me le paraissez trouve toujours de la dou-

ceur à parler de son amour; et, quoique votre mal soit grand, peut-être que mon secours et mes conseils ne vous seront pas inutiles. Ah! mon cher Alphonse, s'écria Consalve, que je suis malheureux, que je suis faible, que je suis désespéré, et que vous êtes sage d'avoir vu Zayde et de ne l'avoir pas aimée! J'avais bien jugé, reprit Alphonse, que vous l'aimiez; vous ne voulûtes pas me l'avouer. Je ne le savais pas moi-même, interrompit Consalve; la jalousie seule m'a fait sentir que j'étais amoureux. Zayde pleure quelque amant qui a fait naufrage; c'est ce qui la mène tous les jours sur le bord de la mer; elle va pleurer au même lieu où elle croit que cet amant a péri: enfin, j'aime Zayde, et Zayde en aime un autre; et c'est de tous les malheurs celui qui m'a paru le plus redoutable, et celui dont je me croyais le plus éloigné. Je m'étais flatté que ce n'était peut-être pas un amant que Zayde regrettait; mais je la trouve trop affligée pour en douter: j'en suis encore persuadé par le soin que je lui ai vu de chercher quelque chose qui vient sans doute de ce bienheureux amant: et, ce qui me paraît plus cruel que tout ce que je viens de vous dire, je ressemble, Alphonse, à celui qu'elle aime. Elle s'en est aperçue en se promenant; j'ai remarqué de la joie dans ses

yeux de voir quelque chose qui l'en fit souvenir. Elle m'a montré vingt fois à Félime ; elle lui a fait considérer tous mes traits; enfin elle m'a regardé tout le jour; mais ce n'est pas moi qu'elle voit, ni à qui elle pense. Quand elle me regarde, je la fais souvenir de la seule chose que je voudrais lui faire oublier; je suis même privé du plaisir de voir ses beaux yeux tournés sur moi, et elle ne peut plus me regarder sans me donner de la jalousie.

Consalve dit toutes ces paroles avec tant de rapidité, qu'Alphonse ne put l'interrompre ; mais, quand il eut cessé de parler : Est-il possible, lui dit-il, que tout ce que vous m'apprenez soit véritable? et la tristesse où vous vous êtes accoutumé ne forme-t-elle point l'idée d'un malheur si extraordinaire ? Non, Alphonse, je ne me trompe point, répondit Consalve ; Zayde regrette un amant qu'elle aime, et je l'en fais souvenir. La fortune m'empêche bien de me former des malheurs au-dessus de ceux qu'elle me cause; elle va au delà de ce que je pourrais imaginer; elle en invente pour moi, qui sont inconnus aux autres hommes : et, si je vous avais raconté la suite de ma vie, vous seriez contraint d'avouer que j'ai eu raison de vous soutenir que j'étais plus malheureux que vous. Je n'oserais vous dire, ré-

pliqua Alphonse, que, si vous n'aviez point de raison importante de vous cacher à moi, vous me donneriez toute la joie que je puis avoir de m'apprendre qui vous êtes, et quels sont les malheurs que vous jugez plus grands que les miens. Je sais bien qu'il n'y a pas de justice de vous demander ce que je vous demande, sans vous apprendre en même temps quelles sont mes infortunes; maïs pardonnez à un malheureux qui ne vous a pas caché son nom et sa naissance, et qui ne vous cacherait pas ses aventures, s'il vous était utile de les savoir, et s'il vous les pouvait dire sans renouveler des douleurs que plusieurs années ne commencent qu'à peine d'effacer. Je ne vous demanderai jamais, répliqua Consalve, ce qui pourra vous causer de la peine; mais je me reproche à moi-même de ne vous avoir pas dit qui je suis. Quoique j'eusse résolu de ne le déclarer à personne, le mérite extraordinaire qui me paraît en vous, et la reconnaissance que je dois à vos soins, me forcent de vous avouer que mon véritable nom est Consalve, et que je suis fils de Nugnez Fernando, comte de Castille, dont la réputation est sans doute parvenue jusqu'à vous. Serait-il possible, s'écria Alphonse, que vous fussiez ce Consalve si fameux, dès ses premières campagnes, par la défaite de tant de Maures, et par des actions d'une

valeur qui a donné de l'admiration à toute l'Espagne. Je sais les commencemens d'une si belle vie; et, lorsque je me retirai dans ce désert, j'avais déjà appris avec étonnement que, dans la fameuse bataille que le roi de Léon gagna contre Ayola, le plus grand capitaine des Maures, vous seul fîtes tourner la victoire du côté des chrétiens; et que, en montant le premier à l'assaut de Zamora, vous fûtes cause de la prise de cette place, qui contraignit les Maures à demander la paix. La solitude où j'ai vécu depuis m'a laissé ignorer la suite de ces heureux commencemens; mais je ne puis douter qu'elle n'y réponde. Je ne croyais pas que mon nom vous fût connu, répondit Consalve, et je me trouve heureux que vous soyez prévenu en ma faveur par une réputation que je n'ai peut-être pas méritée. Alphonse redoubla alors son attention, et Consalve commença en ces termes.

HISTOIRE DE CONSALVE.

Mon père était le plus considérable de la cour de Léon, lorsqu'il m'y fit paraître avec un éclat proportionné à sa fortune. Mon inclination, mon âge et mon devoir, m'attachèrent au prince dom Garcie, fils aîné du roi. Ce prince est jeune, bien fait, et ambitieux. Ses

bonnes qualités surpassent de beaucoup ses défauts, et l'on peut dire qu'il n'en paraît en lui que ceux que les passions y font naître. Je fus assez heureux pour avoir ses bonnes grâces sans les avoir méritées, et j'essayai ensuite de m'en rendre digne par ma fidélité. Mon bonheur voulut que, dans la première guerre où nous allâmes contre les Maures, je me trouvasse assez près de sa personne pour le dégager d'un péril où sa valeur trop inconsidérée l'avait précipité. Ce service augmenta la bonté qu'il avait pour moi. Il m'aimait comme un frère plutôt que comme un sujet : il ne me cachait rien, il ne me refusait rien, et il laissait voir à tout le monde qu'on ne pouvait être aimé de lui, si on ne l'était de Consalve. Une faveur si déclarée, jointe à la considération où était mon père, élevait notre maison à un si haut point, qu'elle commençait à donner de l'ombrage au roi, et à lui faire craindre qu'elle ne s'élevât trop.

Parmi un nombre infini de jeunes gens que la fortune avait attachés à moi, j'avais distingué dom Ramire de tous les autres : c'était un des plus considérables de la cour; mais il s'en fallait beaucoup que sa fortune approchât de la mienne. Il ne tenait pas à moi que je ne la rendisse égale, j'employais tous les jours le crédit de mon père et le mien pour son élévation. Je

m'étais appliqué avec beaucoup de soin à lui donner part dans les bonnes grâces du prince; et lui, de son côté, par son esprit doux et insinuant, avait si bien secondé mes soins, qu'il était, après moi, celui de toute la cour que dom Garcie traitait le mieux. Je faisais tous mes plaisirs de leur amitié. L'un et l'autre éprouvaient déjà le pouvoir de l'amour; ils me faisaient souvent la guerre de mon insensibilité, et me reprochaient comme un défaut de n'avoir point encore eu d'attachement.

Je leur reprochais à mon tour de n'en avoir point eu de véritable. Vous aimez, leur disais-je, ces sortes de galanteries que la coutume a établies en Espagne; mais vous n'aimez point vos maîtresses. Vous ne me persuaderez jamais que vous soyez amoureux d'une personne dont à peine vous connaissez le visage, et que vous ne reconnaîtriez pas, si vous la voyiez en un autre lieu qu'à la fenêtre où vous avez accoutumé de la voir.

Vous exagérez le peu de connaissance que nous avons de nos maîtresses, me repartit le prince; mais nous connaissons leur beauté, et, en amour, c'est le principal. Nous jugeons de leur esprit par leur physionomie, et ensuite par leurs lettres; et, quand nous venons à les voir de plus près, nous sommes charmés du plaisir de décou-

vrir ce que nous ne connaissions point encore. Tout ce qu'elles disent a la grâce de la nouveauté; leur manière nous surprend, la surprise augmente et réveille l'amour; au lieu que ceux qui connaissent leurs maîtresses avant que de les aimer sont tellement accoutumés à leur beauté et à leur esprit, qu'ils n'y sont plus sensibles quand ils sont aimés. Vous ne tomberez jamais dans ce malheur, lui répliquai-je; mais, seigneur, je vous laisse la liberté d'aimer tout ce que vous ne connaîtrez point, pourvu que vous me permettiez de n'aimer qu'une personne que je connaîtrai assez pour l'estimer, et pour être assuré de trouver en elle de quoi me rendre heureux quand j'en serai aimé. J'avoue encore que je voudrais qu'elle ne fût point prévenue en faveur d'un autre amant. Et moi, interrompit dom Ramire, je trouverais plus de plaisir à me rendre maître d'un cœur qui serait défendu par une passion, que d'en toucher un qui n'aurait jamais été touché; ce me serait une double victoire, et je serais aussi bien plus persuadé de la véritable inclination qu'on aurait pour moi, si je l'avais vue naître dans le plus fort de l'attachement qu'on aurait pour un autre; enfin, ma gloire et mon amour se trouveraient satisfaits d'avoir ôté une maîtresse à un rival. Consalve est si étonné de votre opinion,

lui répondit le prince, et il la trouve si mauvaise, qu'il ne veut pas même y répondre. En effet, je suis de son parti contre vous; mais je suis contre lui pour cette connaissance si particulière qu'il veut de sa maîtresse. Je serais incapable de devenir amoureux d'une personne avec qui je serais accoutumé; et, si je ne suis surpris d'abord, je ne puis être touché. Je crois que les inclinations naturelles se font sentir dans les premiers momens, et les passions qui ne viennent que par le temps ne se peuvent appeler de véritables passions. On est donc assuré, repris-je, que vous n'aimerez jamais ce que vous n'aurez pas aimé d'abord. Il faut, seigneur, ajoutai-je en riant, que je vous montre ma sœur pendant qu'elle n'est pas encore aussi belle qu'elle le sera apparemment, afin que vous vous accoutumiez à la voir, et que vous n'en soyez jamais touché. Vous craindriez donc que je ne le fusse? me dit dom Garcie: N'en doutez pas, seigneur, lui répondis-je, et je le craindrais même comme le plus grand malheur qui me pût arriver. Quel malheur y trouveriez-vous? repartit dom Ramire. Celui, répliquai-je, de ne pas entrer dans les sentimens du prince. S'il voulait épouser ma sœur, je n'y pourrais consentir, par l'intérêt de sa grandeur; et s'il ne la voulait pas épouser, et qu'elle l'aimât néanmoins, comme elle

vrir ce que nous ne r... j'aurais le déplaisir
Tout ce qu'elles d... [illegible]esse d'un maître que
veauté; leur mar... quoique je le dusse. Mon-
augmente et r... [illegible]rie, devant qu'elle me puisse
qui connais... [illegible], interrompit le prince; car
les aimer ... affligé d'avoir des sentimens qui vous
beauté ... que j'ai de l'impatience de la voir,
sibles ... pour m'assurer moi-même que je ne l'aimerai
jam... jamais. Je ne m'étonne plus, seigneur, dit dom
se... Ramire en s'adressant à dom Garcie, que vous n'ayez point été amoureux de toutes les belles personnes qui sont nourries dans le palais, et avec qui vous avez été accoutumé dès l'enfance; mais j'avoue que, jusqu'à cette heure, j'avais été surpris que pas une ne vous eût donné de l'amour, et surtout Nugna Bella, la fille de dom Diego Porcellos, qui me paraît si capable d'en donner. Il est vrai, repartit dom Garcie, que Nugna Bella est aimable; elle a les yeux admirables; elle a la bouche belle, l'air noble et délicat; enfin, j'en aurais été amoureux si je ne l'eusse point vue presque en même temps que j'ai vu le jour. Mais pourquoi ne l'avez-vous pas aimée, ajouta le prince, s'adressant à dom Ramire, vous qui la trouvez si belle? Parce qu'elle n'a jamais rien aimé, répliqua-t-il. Je n'aurais eu personne à chasser de son cœur, et je viens de vous avouer que c'est ce qui peut toucher le

st à Consalve, continua-t-il, à qui il
er pourquoi il ne l'a pas aimée; car
qu'il la trouve belle : elle n'a point
ent, et il la connaît il y a déjà long-
. Qui vous a dit que je ne l'aime pas? lui
pondis-je en souriant et en rougissant tout ensemble. Je ne sais, répliqua dom Ramire; mais, à voir comme vous rougissez, je crois que ceux qui me l'ont dit se sont trompés. Serait-il possible, s'écria le prince en s'adressant à moi, que vous fussiez amoureux? Si vous l'êtes, avouez-le promptement, je vous prie; car vous me donnerez une joie sensible de vous voir attaqué d'un mal que vous plaignez si peu. Sérieusement, répliquai-je, je ne suis point amoureux; mais, pour vous plaire, seigneur, je vous avouerai que je le pourrais être de Nugna Bella, si je la connaissais un peu davantage. S'il ne tient qu'à vous la faire connaître, dit le prince, soyez assuré que vous l'aimez déjà. Je n'irai jamais sans vous chez la reine ma mère, je me brouillerai encore plus souvent que je ne fais avec le roi, afin que le soin qu'elle prend toujours de nous raccommoder l'oblige à me faire aller chez elle à des heures particulières; enfin, je vous donnerai assez de lieu de parler à Nugna Bella, pour achever d'en devenir amoureux. Vous la trouverez très-aimable; et si son cœur est aussi

l'aimerait infailliblement, j'aurais le déplaisir de voir ma sœur la maîtresse d'un maître que je ne pourrais haïr, quoique je le dusse. Montrez-la-moi, je vous prie, devant qu'elle me puisse donner de l'amour, interrompit le prince; car je serais si affligé d'avoir des sentimens qui vous déplussent, que j'ai de l'impatience de la voir, pour m'assurer moi-même que je ne l'aimerai jamais. Je ne m'étonne plus, seigneur, dit dom Ramire en s'adressant à dom Garcie, que vous n'ayez point été amoureux de toutes les belles personnes qui sont nourries dans le palais, et avec qui vous avez été accoutumé dès l'enfance; mais j'avoue que, jusqu'à cette heure, j'avais été surpris que pas une ne vous eût donné de l'amour, et surtout Nugna Bella, la fille de dom Diego Porcellos, qui me paraît si capable d'en donner. Il est vrai, repartit dom Garcie, que Nugna Bella est aimable; elle a les yeux admirables; elle a la bouche belle, l'air noble et délicat; enfin, j'en aurais été amoureux si je ne l'eusse point vue presque en même temps que j'ai vu le jour. Mais pourquoi ne l'avez-vous pas aimée, ajouta le prince, s'adressant à dom Ramire, vous qui la trouvez si belle? Parce qu'elle n'a jamais rien aimé, répliqua-t-il. Je n'aurais eu personne à chasser de son cœur, et je viens de vous avouer que c'est ce qui peut toucher le

mien. C'est à Consalve, continua-t-il, à qui il faut demander pourquoi il ne l'a pas aimée; car je suis assuré qu'il la trouve belle : elle n'a point d'attachement, et il la connaît il y a déjà longtemps. Qui vous a dit que je ne l'aime pas ? lui répondis-je en souriant et en rougissant tout ensemble. Je ne sais, répliqua dom Ramire; mais, à voir comme vous rougissez, je crois que ceux qui me l'ont dit se sont trompés. Serait-il possible, s'écria le prince en s'adressant à moi, que vous fussiez amoureux ? Si vous l'êtes, avouez-le promptement, je vous prie; car vous me donnerez une joie sensible de vous voir attaqué d'un mal que vous plaignez si peu. Sérieusement, répliquai-je, je ne suis point amoureux; mais, pour vous plaire, seigneur, je vous avouerai que je le pourrais être de Nugna Bella, si je la connaissais un peu davantage. S'il ne tient qu'à vous la faire connaître, dit le prince, soyez assuré que vous l'aimez déjà. Je n'irai jamais sans vous chez la reine ma mère, je me brouillerai encore plus souvent que je ne fais avec le roi, afin que le soin qu'elle prend toujours de nous raccommoder l'oblige à me faire aller chez elle à des heures particulières; enfin, je vous donnerai assez de lieu de parler à Nugna Bella, pour achever d'en devenir amoureux. Vous la trouverez très-aimable; et si son cœur est aussi

bien fait que son esprit, vous n'aurez rien à souhaiter. Je vous supplie, seigneur, lui dis-je, ne prenez point tant de soin de me rendre malheureux, et surtout prenez d'autres prétextes pour aller chez la reine que de nouvelles brouilleries avec le roi : vous savez qu'il m'accuse souvent des choses que vous faites qui ne lui plaisent pas, et qu'il croit que mon père et moi, pour notre grandeur particulière, vous inspirons l'autorité que vous prenez quelquefois contre son gré. Dans l'humeur où je suis de vous faire aimer de Nugna Bella, repartit le prince, je ne serai pas si prudent que vous voulez que je le sois. Je me servirai de toutes sortes de prétextes pour vous mener chez la reine; et même, quoique je n'en aie point, je m'y en vais présentement, et je sacrifierai au plaisir de vous rendre amoureux un soir que j'avais destiné à passer sous ces fenêtres où vous croyez que je ne connais personne.

Je ne vous aurais pas fait le récit de cette conversation, dit alors Consalve à Alphonse; mais vous verrez par la suite qu'elle fut comme un présage de tout ce qui arriva depuis.

Le prince s'en alla chez la reine; il la trouva retirée pour tout le monde, excepté pour les dames qui avaient sa familiarité. Nugna Bella était de ce nombre : elle était si belle ce soir-là, qu'il

semblait que le hasard favorisât les desseins du prince. La conversation fut générale pendant quelque temps; et, comme il y avait plus de liberté qu'à d'autres heures, Nugna Bella parla aussi davantage, et elle me surprit en me faisant voir beaucoup plus d'esprit que je ne lui en connaissais. Le prince pria la reine de passer dans son cabinet, sans savoir néanmoins ce qu'il avait à lui dire. Pendant qu'elle y fut, je demeurai avec Nugna Bella et plusieurs autres personnes; je l'engageai insensiblement dans une conversation particulière; et, quoiqu'elle ne fût que de choses indifférentes, elle avait pourtant un air plus galant que les conversations ordinaires. Nous blâmâmes ensemble la manière retirée dont les femmes sont obligées de vivre en Espagne, comme éprouvant par nous-mêmes que nous perdions quelque chose de n'avoir pas la liberté entière de nous entretenir. Si je sentis dès ce moment que je commençais à aimer Nugna Bella, elle commença aussi, à ce qu'elle m'a avoué depuis, à s'apercevoir que je ne lui étais pas indifférent. De l'humeur dont elle était, ma conquête ne lui pouvait être désagréable; il y avait quelque chose de si brillant dans ma fortune qu'une personne moins ambitieuse qu'elle en pouvait être éblouie. Elle ne négligea pas de me paraître aimable, quoiqu'elle ne fit rien d'opposé à sa fierté natu-

relle. Éclairé par la pénétration que donne un amour naissant, je me flattai bientôt de l'espérance de lui plaire; et cette espérance était aussi propre à m'enflammer que la pensée d'avoir un rival aimé eût été propre à me guérir. Le prince fut ravi de voir que je m'attachais à Nugna Bella; il me donnait tous les jours quelque occasion de l'entretenir; il voulut même que je lui parlasse des brouilleries qu'il avait avec le roi, et que je lui disse la manière dont la reine devait agir pour le porter aux choses que le roi désirait de lui. Nugna Bella ne manquait pas de donner ces avis à la reine; et, lorsque la reine s'en servait, ils ne manquaient jamais aussi de faire leur effet; en sorte que la reine ne faisait plus rien dans ce qui regardait le prince, qu'elle n'en parlât à Nugna Bella, et que Nugna Bella ne m'en rendît compte. Ainsi nous avions de grandes conversations; et, dans ces conversations, je lui trouvai tant d'esprit, de sagesse et d'agrément, et elle s'imagina trouver tant de mérite en moi, et y trouva en effet tant d'amour, qu'il s'alluma entre nous une passion qui fut depuis très-violente. Le prince voulut en être le confident. Je n'avais rien de caché pour lui; mais je craignais que Nugna Bella ne se trouvât offensée que je lui eusse avoué qu'elle me témoignait quelque bonté. Dom Garcie m'assura que, de l'humeur

dont elle était, elle ne s'en offenserait pas. Il lui parla de moi; elle fut d'abord honteuse et embarrassée de ce qu'il lui dit; mais, comme il l'avait bien jugé, la grandeur du confident la consola de la confidence : elle s'accoutuma à souffrir qu'il l'entretînt de ma passion, et reçut par lui les premières lettres que je lui écrivis.

L'amour avait pour nous toute la grâce de la nouveauté, et nous trouvions ce charme secret qu'on ne trouve jamais que dans les premières passions. Comme mon ambition était pleinement satisfaite, et qu'elle l'était même avant que j'eusse de l'amour, cette dernière passion n'était point affaiblie par l'autre; mon âme s'y abandonnait comme à un plaisir qui jusque-là m'avait été inconnu, et que je trouvais infiniment au-dessus de ce que peut donner la grandeur. Nugna Bella n'était pas ainsi; ces deux passions s'étaient élevées dans son cœur en même temps, et le partageaient presque également. Son inclination naturelle la portait sans doute plus à l'ambition qu'à l'amour; mais, comme l'un et l'autre se rapportaient à moi, je trouvais en elle toute l'ardeur et toute l'application que je pouvais souhaiter. Ce n'est pas qu'elle ne fût quelquefois aussi occupée des affaires du prince que de ce qui regardait notre amour. Pour moi, qui n'étais rempli que de ma passion, je connus avec

douleur que Nugna Bella était capable d'avoir d'autres pensées. Je lui en fis quelques plaintes; mais je trouvai que ces plaintes étaient inutiles, ou qu'elles ne produisaient qu'une certaine conversation contrainte, qui me laissait voir que son esprit était occupé ailleurs. Néanmoins, comme j'avais ouï dire que l'on ne pouvait être parfaitement heureux dans l'amour, non plus que dans la vie, je souffrais ce malheur avec patience. Nugna Bella m'aimait avec une fidélité exacte, et je ne lui voyais que du mépris pour tous ceux qui osaient la regarder. J'étais persuadé qu'elle était exempte des faiblesses que j'avais appréhendées dans les femmes; cette pensée rendait mon bonheur si achevé, que je n'avais plus rien à souhaiter.

La fortune m'avait fait naître et m'avait placé dans un rang digne de l'envie des plus ambitieux : j'étais favori d'un prince que j'aimais d'une inclination naturelle; j'étais aimé de la plus belle personne d'Espagne, que j'adorais, et j'avais un ami que je croyais fidèle, et dont je faisais la fortune. La seule chose qui me donnait quelque trouble était de voir de l'injustice dans l'impatience que dom Garcie avait de commander, et de trouver dans Nugnez Fernando, mon père, un esprit inquiet, et porté, comme le roi l'en soupçonnait, à se vouloir faire une éléva-

tion qui ne laissât rien au-dessus de lui. J'appréhendais de me trouver attaché, par les devoirs de la reconnaissance et de la nature, à des personnes qui voudraient m'entraîner dans des choses qui ne me paraissaient pas justes. Cependant, comme ces malheurs étaient encore incertains, ils ne me troublaient que dans quelques momens, et je me consolais à en parler avec dom Ramire, en qui j'avais tant de confiance, que je lui disais jusqu'à mes craintes sur les choses les plus importantes et les plus éloignées.

Ce qui m'occupait alors était le dessein d'épouser Nugna Bella. Il y avait déjà long-temps que je l'aimais, sans oser en faire la proposition. Je savais qu'elle serait désapprouvée par le roi, parce que Nugna Bella étant fille d'un des comtes de Castille, dont on craignait la même révolte que de mon père, la politique ne voulait pas qu'on les laissât unir par mariage. Je savais encore que, bien que mon père ne fût point opposé à mon dessein, il ne voudrait pas néanmoins qu'on fît la proposition de mon mariage, de peur d'augmenter les soupçons du roi; de sorte que j'étais contraint d'attendre quelque conjoncture qui me fût plus favorable; mais en l'attendant, je ne cachais point l'attachement que j'avais pour Nugna Bella, je lui parlais toutes les fois que j'en avais l'occasion; le prince

lui parlait aussi très-souvent. Le roi remarqua cette intelligence, et prit pour une affaire d'état ce qui n'était en effet que de l'amour. Il crut que son fils favorisait mon dessein pour Nugna Bella, afin d'unir les deux comtes de Castille, et de les attacher à ses intérêts. Il crut qu'il voulait faire un parti considérable, et se donner une autorité qui balançât la sienne. Il ne douta point que les comtes de Castille n'entrassent dans ce parti, par l'espérance de se faire reconnaître souverains; enfin, l'union des deux maisons de Castille lui était si redoutable, qu'il déclara hautement qu'il ne voulait point que je pensasse à Nugna Bella, et défendit au prince de favoriser notre mariage.

Les comtes de Castille, qui avaient peut-être une partie des intentions dont le roi les soupçonnait, mais qui n'étaient pas en état de les faire paraître, nous ordonnèrent de ne plus penser l'un à l'autre. Ce commandement nous donna beaucoup de douleur; le prince nous promit de faire bientôt changer de sentimens au roi son père; il nous engagea à nous promettre une fidélité éternelle, et se chargea du soin de continuer notre commerce et de cacher notre intelligence. La reine, qui savait bien que, bien loin de porter le prince à la révolte, nous travaillions au contraire à l'en éloigner, approuva

les desseins du prince son fils, et voulut bien les favoriser.

Comme nous ne pouvions plus nous parler en public, nous cherchâmes le moyen de nous parler en particulier. Je pensai qu'il fallait que Nugna Bella changeât d'appartement, et qu'on la mît, avec quelque autre des dames du palais, dans un corps de logis dont toutes les fenêtres étaient sur une rue détournée, et qui étaient si basses, qu'un homme à cheval y pouvait parler commodément. J'en fis la proposition au prince; il la fit approuver à la reine, et on l'exécuta sur quelque prétexte assez vraisemblable. Je venais quasi tous les jours à cette fenêtre attendre les momens que Nugna Bella me pouvait parler. Quelquefois je m'en retournais charmé des sentimens qu'elle avait pour moi, et quelquefois je m'en retournais désespéré de la voir si occupée des commissions que la reine lui donnait. Jusqu'ici la fortune ne m'avait pas montré son inconstance; mais elle me fit bientôt voir qu'elle ne se fixe pour personne.

Mon père, qui avait connu les soupçons du roi, voulut lui faire voir, par une nouvelle marque d'attachement, combien ils étaient injustes; il se résolut de mettre ma sœur dans le palais, quelque dessein qu'il eût pris auparavant de la laisser en Castille. Un sentiment de

vanité lui aida à prendre cette résolution. Il fut bien aise de faire voir à la cour une beauté qu'il croyait des plus achevées de toute l'Espagne. Il était touché, plus qu'aucun père ne l'a jamais été, de la beauté de ses enfans, et en tirait une vanité qu'on pouvait appeler une faiblesse dans un homme comme lui. Il fit donc venir sa fille à la cour, et elle fut reçue dans le palais.

Dom Garcie était à la chasse le jour qu'elle y entra. Il vint le soir chez la reine, sans avoir vu personne qui lui en eût parlé; j'y étais aussi, mais retiré dans un endroit où il ne me voyait pas. La reine lui présenta Hermenesilde (c'est ainsi que s'appelait ma sœur); il fut surpris de sa beauté, et il parut de l'admiration dans cette surprise. Il dit qu'on n'avait jamais vu en une même personne de l'éclat, de la majesté et de l'agrément; qu'avec des cheveux noirs on n'avait jamais vu un si beau teint et des yeux si bleus; qu'elle avait de la gravité avec l'air de la première jeunesse; enfin, plus il la regardait, et plus il lui donnait des louanges. Dom Ramire remarqua cet empressement à louer Hermenesilde; il n'eut pas de peine à juger que je pensais les mêmes choses que lui; et, me voyant à l'autre bout de la chambre, il m'aborda pour me parler de la beauté de ma sœur. Je voudrais qu'il n'y eût que vous à la louer,

lui dis-je. Comme je prononçais ces paroles, dom Garcie s'approcha par hasard du lieu où j'étais. Il parut étonné de me voir; il se remit néanmoins; il me parla d'Hermenesilde, et me dit que je ne la lui avais pas dépeinte aussi belle qu'il l'avait trouvée. Le soir, on ne parla que d'elle au coucher de ce prince. Je l'observai avec beaucoup de soin, et je pris pour une confirmation de mes soupçons, de ce qu'il ne la louait pas devant moi aussi hardiment que les autres. Les jours suivans, il ne put s'empêcher de lui parler; il me parut que l'inclination qu'il avait pour elle l'emportait comme un torrent à quoi il ne pouvait résister. Je voulus découvrir ses sentimens, sans lui parler sérieusement. Un soir que nous sortions de chez la reine, où il avait entretenu assez long-temps Hermenesilde : Oserais-je vous demander, seigneur, lui dis-je, si je n'ai point trop attendu à vous montrer ma sœur, et si elle n'est point assez belle pour vous avoir causé de ces surprises que je craignais? J'ai été surpris de sa beauté, me répondit ce prince; mais encore que je croie qu'on ne puisse être touché sans être surpris, je ne crois pas qu'on ne puisse être surpris sans être touché.

L'intention de dom Garcie était de ne me pas répondre plus sérieusement que je lui avais parlé; mais, comme il avait été embarrassé de

ce que je lui avais dit, et qu'il avait senti son embarras, il y eut un air de chagrin dans sa réponse, qui me fit voir que je ne m'étais pas trompé. Il jugea bien aussi que je m'étais aperçu des sentimens qu'il avait pour ma sœur; il m'aimait encore assez pour avoir quelque douleur de s'embarquer dans une affaire dont il savait bien que je serais offensé; mais il aimait déjà trop Hermenesilde pour abandonner le dessein de s'en faire aimer. Je ne prétendais pas aussi que l'amitié qu'il avait pour moi lui fit surmonter l'amour qu'il avait pour elle. Je pensai seulement à prévenir ma sœur sur ce qu'elle devait faire, si le prince lui témoignait de l'amour, et je lui dis de suivre en toutes choses les conseils de Nugna Bella. Elle me le promit, et je confiai à Nugna Bella l'inquiétude que j'avais de l'amour de dom Garcie. Je lui dis toutes les fâcheuses suites que j'en appréhendais; elle entra dans mes sentimens, et m'assura qu'elle s'attacherait si fort auprès d'Hermenesilde, que difficilement le prince lui pourrait parler. En effet, elles devinrent tellement inséparables, sans qu'il y parût d'affectation, que dom Garcie ne trouvait jamais Hermenesilde sans Nugna Bella. Cet embarras lui donna tant de chagrin, qu'il n'en était pas connaissable; et, comme il avait accoutumé de me dire toutes ses pensées,

et qu'il ne me parlait point de celles qui l'occupaient alors, je trouvai bientôt un grand changement dans son procédé.

N'admirez-vous pas, disais-je à dom Ramire, l'injustice des hommes? Le prince me hait, parce qu'il sent dans son cœur une passion qui me doit déplaire; et, s'il était aimé de ma sœur, il me haïrait encore davantage. J'avais bien prévu le mal qui m'arriverait si elle faisait impression sur lui; et, s'il ne change point les sentimens qu'il a pour elle, je ne serai pas long-temps son favori, même aux yeux du public; car dans son cœur je ne le suis déjà plus. Dom Ramire était persuadé, comme moi, de l'amour du prince; mais pour m'ôter de l'esprit une chose qui me donnait de la peine: Je ne sais, me répondit-il, sur quoi vous vous fondez pour croire que dom Garcie soit amoureux d'Hermenesilde: il l'a louée d'abord, il est vrai; mais je ne lui ai rien vu depuis qui paraisse d'un homme amoureux: et, quand il l'aimerait, ajouta-t-il, serait-ce une chose si fâcheuse? Pourquoi ne la pourrait-il pas épouser? Ce n'est pas le premier prince qui a épousé une de ses sujettes; il ne saurait en trouver une plus digne de lui; et, s'il l'épousait, quelle grandeur ne serait-ce pas pour votre maison? C'est par cette raison même, lui répondis-je, que le roi n'y

consentira jamais. Je ne le voudrais pas sans son consentement; peut-être même que le prince ne le voudrait pas aussi, ou qu'il ne le voudrait ni assez fortement ni assez long-temps pour l'exécuter. Enfin, c'est une chose qui ne se peut faire, et je ne veux pas laisser croire au public que je hasarde la réputation de ma sœur, sur l'espérance mal fondée d'une grandeur où nous ne parviendrons jamais. Si dom Garcie continue à aimer Hermenesilde, je la retirerai de la cour. Dom Ramire fut surpris de ma résolution : il craignit que je ne me brouillasse avec dom Garcie; il résolut de lui apprendre mes sentimens, et il voulut s'imaginer qu'il pouvait les lui découvrir sans mon consentement, puisque ce n'était que pour mon avantage : mais l'envie de se faire un mérite auprès du prince, et d'entrer dans sa confidence, eut sans doute beaucoup de part à cette résolution.

Il prit son temps pour lui parler seul : il lui dit qu'il craignait de me faire une infidélité, en lui découvrant mes pensées contre mon intention; mais que le zèle qu'il avait pour son service l'obligeait à lui apprendre que je le croyais amoureux de ma sœur, et que j'en avais tant de chagrin que j'étais résolu de l'ôter de la cour. Dom Garcie fut si frappé du discours de dom Ramire, et de la pensée de voir éloigner Her-

menesilde, qu'il lui fut impossible de cacher son premier mouvement. Il jugea ensuite que, puisque dom Ramire ne pouvait plus douter de l'intérêt qu'il prenait pour ma sœur, il fallait le lui avouer, et l'engager par cette confidence à l'instruire de mes desseins. Il fut quelque temps à prendre cette résolution; puis, se déterminant tout d'un coup, il l'embrassa, et lui avoua qu'il était amoureux d'Hermenesilde. Il lui dit qu'il avait fait ce qu'il avait pu pour s'en défendre, en ma considération; mais qu'il lui était impossible de vivre sans être aimé d'elle; qu'il lui demandait son secours pour lui aider à cacher sa passion, et pour empêcher l'éloignement d'Hermenesilde. Le cœur de dom Ramire n'était pas d'une trempe à résister aux caresses d'un prince dont il voyait qu'il allait devenir le favori. L'amitié et la reconnaissance se trouvèrent faibles contre l'ambition. Il promit au prince de lui garder le secret, et de le servir auprès d'Hermenesilde. Le prince l'embrassa une seconde fois, et ils examinèrent ensemble comment ils se conduiraient dans cette entreprise.

Le premier obstacle qui leur vint dans l'esprit fut Nugna Bella, qui ne quittait point Hermenesilde. Ils résolurent de la gagner; et, quelque difficulté qui leur parût, par l'étroite

liaison qu'elle avait avec moi, dom Ramire se chargea d'en trouver les moyens : mais il dit au prince qu'il fallait qu'il travaillât lui-même à m'ôter la connaissance que j'avais de sa passion; qu'il lui conseillait de me dire en riant qu'il avait été bien aise de me faire peur pendant quelque temps, pour se venger des soupçons que j'avais eus d'abord; mais que cette peur allait trop loin; qu'il ne voulait pas me laisser croire plus long-temps qu'il eût des sentimens que je pusse désapprouver.

Cet expédient parut bon à dom Garcie; il l'exécuta aisément : et comme il savait, par dom Ramire, les choses qui m'avaient donné du soupçon, il lui était aisé de dire qu'il les avait faites exprès, et il m'était quasi impossible de n'en être pas persuadé. Ainsi, je le fus entièrement; je me crus mieux avec lui que je n'avais jamais été. Je ne laissai pas de penser qu'il s'était passé quelque chose dans son cœur qu'il ne m'avouait pas; mais je m'imaginai que ce n'avait été qu'une légère inclination qu'il avait surmontée, et je crus même lui en devoir être obligé, comme d'une chose qu'il avait faite en ma considération. Enfin, je demeurai satisfait de dom Garcie : dom Ramire le fut beaucoup de me voir l'esprit dans l'assiette qu'il désirait, et il commença à penser comment il engagerait Nugna Bella

dans la confidence où il voulait l'embarquer.

Après en avoir à peu près imaginé les moyens, il chercha l'occasion de lui parler : elle la lui donnait assez souvent, parce qu'elle savait que je n'avais rien de caché pour lui, et qu'elle pouvait lui parler de tout ce qui nous regardait. Il commença à l'entretenir de la joie qu'il avait du raccommodement qui s'était fait entre le prince et moi. J'en ai beaucoup, aussi-bien que vous, lui dit-elle, et j'ai trouvé Consalve si délicat sur le sujet de sa sœur, que je craignais qu'il ne se brouillât avec dom Garcie. Si je croyais, madame, lui répondit-il, que vous fussiez de celles qui sont capables de cacher quelque chose à leurs amans, lorsqu'il est nécessaire pour leur intérêt, ce me serait un grand soulagement de parler avec une personne aussi intéressée que vous dans ce qui regarde Consalve. Je prévois des choses qui me donnent de l'inquiétude ; vous êtes la seule à qui je les puisse dire : mais, madame, c'est à condition que vous n'en parlerez pas à Consalve même. Je vous le promets, lui dit-elle, et vous trouverez en moi tout le secret que vous pouvez désirer. Je sais que, comme il est dangereux de cacher quelque chose à nos amis, il l'est aussi beaucoup de ne leur cacher jamais rien. Vous verrez, madame, reprit-il, combien il est important de cacher ce que je

veux vous dire. Dom Garcie vient de donner de nouveaux témoignages d'amitié à Consalve; il vient de l'assurer qu'il ne pense plus à sa sœur; mais je suis trompé s'il ne l'aime passionnément. De l'humeur dont est ce prince, il ne peut cacher long-temps son amour; et de l'humeur aussi dont est Consalve, il n'en souffrira jamais la continuation. Il est infaillible qu'il se brouillera avec lui, et qu'il perdra entièrement ses bonnes grâces. Je vous avoue, lui dit Nugna Bella, que j'avais eu les mêmes soupçons, et que, par ce que j'en ai vu et par de certaines choses que m'a dites Hermenesilde, et que je n'ai pas voulu qu'elle redît à son frère, j'ai eu peine à croire que ce qu'a fait dom Garcie n'ait été qu'une affectation, et un dessein de faire peur à Consalve. Vous en avez usé avec beaucoup de prudence, dit dom Ramire, et je crois, madame, que vous ferez bien à l'avenir d'empêcher Hermenesilde de rien dire à son frère de ce qui regarde le prince. Il est inutile et dangereux de lui en parler. Si le prince n'a qu'une médiocre passion pour elle, il la cachera sans peine; et, par le soin que vous prendrez de conduire Hermenesilde, elle pourra facilement l'en guérir; Consalve n'en saura rien; et ainsi vous lui épargnerez un chagrin mortel, et vous lui conserverez les bonnes grâces du prince. Si,

au contraire, la passion de dom Garcie est grande et violente, trouvez-vous impossible qu'il épouse Hermenesilde? et trouveriez-vous que nous servissions mal Consalve de lui cacher quelque chose, si le secret que nous lui ferions pouvait lui donner son prince pour beau-frère? Assurément, madame, l'on doit penser plus d'une fois à empêcher l'amour de dom Garcie pour Hermenesilde, et vous y devez même penser plus qu'une autre, par l'intérêt que vous auriez d'avoir un jour pour reine une personne qui sera apparemment votre belle-sœur.

Ces dernières paroles firent voir à Nugna Bella ce qu'elle n'avait point encore envisagé. L'espérance d'être belle-sœur de la reine lui fit trouver les raisons de dom Ramire encore meilleures qu'elles n'étaient; et, enfin, il la conduisit si bien où il voulait l'amener, qu'ils convinrent ensemble qu'ils ne me diraient rien, qu'ils examineraient les sentimens du prince, et qu'ils agiraient ensuite selon les connaissances qu'ils en auraient.

Dom Ramire, ravi d'avoir si bien commencé, rendit compte au prince de ce qu'il avait fait. Dom Garcie en fut charmé, et lui laissa un plein pouvoir de dire à Nugna Bella tout ce qu'il voudrait de ses sentimens. Dom Ramire retourna bientôt la chercher; il lui fit un long récit de

la manière dont il s'était conduit, pour faire avouer au prince l'amour qu'il avait pour ma sœur ; il ajouta qu'il n'avait jamais vu un homme si transporté de passion ; qu'il s'étonnait de la violence que ce prince se faisait de peur de me déplaire ; qu'il n'y avait rien enfin qu'on ne dût attendre d'un homme si amoureux ; mais qu'il fallait au moins lui donner quelque espérance qui entretînt son amour. Nugna Bella demeura persuadée de ce que lui dit dom Ramire, et elle lui promit de servir dom Garcie auprès de ma sœur.

Dom Ramire s'en alla porter cette nouvelle au prince. Il la reçut avec une joie incroyable; il lui fit mille caresses : il ne pouvait se lasser de lui parler, et il eût voulu ne parler qu'à lui seul; mais il voyait bien qu'il ne fallait pas changer de conduite, ni cesser de vivre avec moi comme il avait accoutumé. Dom Ramire même avait soin de cacher sa nouvelle faveur, et les remords de sa trahison lui faisaient toujours craindre que je ne la soupçonnasse.

Dom Garcie parla bientôt à Hermenesilde; il lui témoigna la passion qu'il avait pour elle, avec le plus d'ardeur qu'il lui fut possible; et, comme il était véritablement amoureux, il n'eut pas de peine à lui persuader son amour. Elle était disposée à le recevoir favorablement; mais,

après ce que je lui avais dit, elle n'osait suivre les sentimens de son cœur. Elle rendit compte à Nugna Bella de la conversation qu'elle avait eue avec le prince. Nugna Bella, sur les mêmes prétextes que lui avait donnés dom Ramire, lui conseilla de ne me rien dire, et d'avoir une conduite qui pût augmenter l'amour du prince et conserver son estime. Elle lui dit encore que, quelque répugnance que j'eusse témoignée à l'attachement de dom Garcie, elle devait croire que j'aurais de la joie d'une chose qui pourrait m'être avantageuse; mais que, par de certaines raisons, je ne voulais point y avoir de part que les choses ne fussent plus avancées. Hermenesilde, qui avait une déférence entière pour les sentimens de Nugna Bella, entra aisément dans la conduite qu'elle lui inspirait; et son inclination pour dom Garcie se trouva fortement appuyée par d'aussi grandes espérances que celle d'une couronne.

La passion que le prince avait pour elle était conduite avec tant d'adresse, qu'excepté les premiers jours, où l'on s'aperçut qu'il l'avait trouvée aimable, personne ne soupçonna seulement qu'il en fût amoureux. Il ne l'entretenait jamais en public : Nugna Bella lui donnait les moyens de l'entretenir en particulier. Je voyais bien quelque diminution dans l'amitié de dom Gar-

cie, mais je l'attribuais à l'inégalité ordinaire des jeunes gens.

Les choses étaient en cet état lorsque Abdala, roi de Cordoue, avec qui le roi de Léon avait eu une assez longue trêve, recommença la guerre. La charge de Nugnez Fernando lui donnait de droit le commandement des armées; et, quoique le roi eût assez de peine à le mettre à la tête de ses troupes, il ne pouvait l'en ôter, à moins que de l'accuser de quelque crime, et de le faire arrêter. On pouvait bien envoyer commander dom Garcie au-dessus de lui; mais le roi se défiait encore plus de son fils que du comte de Castille, et il craignait de les voir ensemble avec un grand pouvoir entre les mains. D'un autre côté, la Biscaye commença à se révolter: il résolut d'y envoyer dom Garcie, et d'opposer Nugnez Fernando à l'armée des Maures. J'eusse été bien aise de servir avec mon père, mais le prince souhaita que je le suivisse en Biscaye; et le roi aima mieux que j'allasse avec son fils qu'avec le comte de Castille. Ainsi, il fallut céder à ce qu'on désirait de moi, et voir partir Nugnez Fernando qui s'en allait le premier. Il fut très-fâché de ne m'avoir pas auprès de lui; et, outre les raisons considérables qui lui faisaient désirer que je fusse dans son armée, celle de l'amitié tenait sa place. La ten-

dresse qu'il avait pour ma sœur et pour moi était infinie. Il emporta nos portraits, pour avoir le plaisir de nous voir toujours, et de montrer la beauté de ses enfans, dont je crois vous avoir dit qu'il était si préoccupé. Il marcha contre Abdala avec des forces assez considérables, mais beaucoup moindres que celles des Maures; et, au lieu de s'opposer simplement à leur passage dans des lieux où il fût fortifié par la situation, le désir de faire quelque chose d'extraordinaire lui fit hasarder la bataille dans une plaine qui ne lui donnait aucun avantage. Il la perdit si entière, qu'à peine put-il se sauver : toute son armée fut taillée en pièces, tous les bagages furent pris, et jamais les Maures n'ont peut-être remporté une si grande victoire sur les chrétiens.

Le roi apprit avec beaucoup de douleur une si grande perte; il en accusa le comte de Castille, et avec raison : mais, comme il était bien aise de l'abaisser, il se servit de cette conjoncture; et, lorsque mon père voulut venir se justifier, il lui fit dire qu'il ne le voulait jamais voir, qu'il lui ôtait toutes ses charges, qu'il était bien heureux qu'il ne lui ôtât pas la vie, et qu'il lui ordonnait de se retirer dans ses terres. Mon père lui obéit, et s'en alla en Castille, aussi désespéré que le peut être un homme ambitieux

dont la réputation et la fortune venaient de recevoir une si grande diminution.

Le prince n'était point encore parti pour la Biscaye; une maladie considérable le retenait. Le roi s'en alla en personne contre les Maures, avec tout ce qu'il put ramasser de forces. Je lui demandai la permission de le suivre, et il me l'accorda, mais avec peine : il avait envie de faire tomber sur moi la disgrâce de mon père. Cependant, comme je n'avais point eu de part à sa faute, et que le prince me témoignait toujours beaucoup d'amitié, le roi n'osa entreprendre de me reléguer en Castille. Je le suivis, et dom Ramire demeura auprès de dom Garcie. Nugna Bella parut extrêmement touchée de mon malheur et de notre séparation, et je m'en allai, au moins avec la consolation de me croire véritablement aimé de la personne du monde que j'aimais le plus.

Le prince n'étant point en état de partir, dom Ondogno, son frère, s'en alla en Biscaye. Il fut aussi malheureux dans son voyage que le roi fut heureux dans le sien. Dom Ondogno fut défait, et pensa être tué; et le roi défit les Maures, et les contraignit de demander la paix. Ma bonne fortune voulut que je rendisse quelque service considérable; mais le roi ne m'en traita pas mieux. La réputation que j'avais acquise ne

m'ôta pas l'air que donne la disgrâce; et, lorsque je revins à Léon, je connus bien que la gloire ne donne pas le même éclat que la faveur.

Dom Garcie avait profité de mon absence pour voir souvent Hermenesilde; et il l'avait vue avec tant de précautions, que personne ne s'en était aperçu. Il avait cherché avec soin tous les moyens de lui plaire; il lui avait laissé espérer qu'il la mettrait un jour sur le trône de Léon; enfin, il lui avait témoigné tant d'amour, qu'elle lui avait entièrement abandonné son cœur.

Comme dom Ramire et Nugna Bella conduisaient cette intelligence, ils étaient engagés à se voir souvent, et la beauté de Nugna Bella était de celles dont la vue ordinaire n'est pas sans danger. L'admiration que dom Ramire avait pour elle augmentait tous les jours; et elle admirait aussi l'esprit de dom Ramire, qui en effet était agréable. Le commerce particulier qu'elle avait avec lui, et l'occupation des affaires du prince et de Hermenesilde, lui avaient fait supporter mon absence avec moins de chagrin qu'elle ne s'était attendue d'en avoir.

Lorsque le roi fut de retour, il donna au père de dom Ramire les charges et les établissemens de Nugnez Fernando. Je fis en cette occasion au delà de ce qu'on pouvait attendre d'un véritable ami. Après les services que j'avais rendus

dans ces deux dernières guerres, je pouvais prétendre les charges qu'on ôtait à mon père; néanmoins je ne m'opposai point à la disposition qu'en fit le roi. J'allai trouver dom Ramire; je lui dis que, dans la douleur que j'avais de voir sortir de ma maison des établissemens si considérables, l'avantage qu'il en recevait me donnait la seule consolation que je pouvais recevoir. Quoique dom Ramire eût beaucoup d'esprit, il ne put me répondre; il fut embarrassé de recevoir des marques d'une amitié qu'il méritait si peu : mais je donnais pour lors un sens si avantageux à son embarras, qu'il ne m'eût pas mieux persuadé par ses paroles.

Les charges de mon père dans une autre maison firent croire à toute la cour que sa disgrâce était sans ressource. Dom Ramire se trouvait quasi en ma place, par les dignités que son père venait de recevoir, et par la faveur du prince. Cette faveur paraissait beaucoup, quelque soin qu'ils prissent l'un et l'autre de la cacher; et insensiblement tout le monde se tournait du côté de ce nouveau favori, et m'abandonnait peu à peu. Nugna Bella n'avait pas une passion si ferme, que ce changement n'en apportât dans son âme. Ma fortune, autant que ma personne, avait fait son attachement. J'étais disgracié : elle ne tenait plus à son amant que par l'amour,

et ce n'était pas assez pour un cœur comme le sien. Il y eut donc dans son procédé une impression de froideur qui me parut bientôt. J'en fis mes plaintes à dom Ramire; j'en parlai aussi à Nugna Bella : elle m'assura qu'elle n'était point changée; et, comme je n'avais point de sujet précis de me plaindre, et que je n'étais blessé que d'un certain air répandu dans toutes ses actions, il lui était aisé de se défendre : aussi le fit-elle avec tant de dissimulation et d'adresse, qu'elle me rassura pour quelque temps.

Dom Ramire lui parla du soupçon que j'avais de son changement, et il lui en parla dans le dessein de pénétrer ce qui en était, et sans doute avec l'envie de trouver que je ne me trompais pas. Je ne suis point changée, lui dit-elle; je l'aime autant que je l'ai aimée; mais quand je l'aimerais moins, il serait injuste de s'en plaindre : avons-nous du pouvoir sur le commencement ni sur la fin de nos passions? Elle dit ces paroles en le regardant avec un air qui l'assurait si bien qu'elle ne m'aimait plus, que cette certitude, qui donnait de l'espérance à dom Ramire, lui ouvrit entièrement les yeux sur la beauté de cette infidèle; et il en fut si touché dans ce moment, que n'étant plus maître de lui-même : Vous avez raison, madame, lui dit-il; nous ne pouvons rien sur nos passions;

j'en sens une qui m'entraîne sans que je m'en puisse défendre; mais souvenez-vous au moins que vous tombez d'accord qu'il ne dépend pas de nous d'y résister. Nugna Bella comprit aisément ce qu'il voulait dire; elle en parut embarrassée, et il en fut embarrassé lui-même. Comme il avait parlé sans l'avoir prémédité, il fut étonné de ce qu'il venait de faire : ce qu'il devait à mon amitié lui revint à l'esprit dans toute son étendue; il en fut troublé; il baissa les yeux, et demeura dans un profond silence. Nugna Bella, par des raisons à peu près semblables, ne lui parla point : ils se séparèrent sans se rien dire. Dom Ramire se repentit de ce qu'il avait dit; Nugna Bella se repentit de ne lui avoir rien répondu; et dom Ramire se retira si troublé et si combattu, qu'il était hors de lui-même. Après s'être un peu remis, il fit réflexion sur ses sentimens : mais plus il en fit, plus il trouva que son cœur était engagé : il connut alors le péril où il s'était exposé en voyant si souvent Nugna Bella; il connut que le plaisir qu'il avait trouvé dans sa conversation était d'une autre nature qu'il ne l'avait cru; enfin, il connut son amour, et qu'il avait commencé bien tard à le combattre.

La certitude qu'il venait d'avoir que Nugna Bella m'aimait moins, achevait de lui ôter la

force de se défendre. Il trouvait quelque excuse à ne s'attacher à elle que lorsqu'elle se détachait de moi : il trouvait des charmes à entreprendre de se rendre maître d'un cœur que je ne possédais plus si entièrement qu'il ne pût concevoir de l'espérance, mais que je possédais encore assez pour avoir de la gloire à m'en chasser. Toutefois, quand il venait à considérer que c'était Consalve qu'il voulait chasser de ce cœur, ce Consalve à qui il devait une amitié si véritable, ces sentimens lui faisaient honte, et il les combattit de sorte qu'il crut les avoir surmontés. Il résolut de ne plus rien dire de son amour à Nugna Bella, et d'éviter les occasions de lui parler.

Nugna Bella, qui n'avait à se repentir que de n'avoir pas répondu à dom Ramire comme elle l'aurait dû faire, ne fit pas de si grandes réflexions. Elle s'imagina qu'elle avait eu raison de ne pas faire semblant d'entendre ce qu'il lui avait dit; elle crut qu'elle devait avoir quelque douceur pour un homme avec qui elle avait de si grandes liaisons : elle se dit à elle-même qu'il ne lui avait pas parlé avec dessein, quoiqu'elle eût bien jugé, il y avait long-temps, qu'il avait de l'inclination pour elle. Enfin, pour ne se pas faire honte et pour ne s'engager pas à maltraiter dom Ramire, elle ne voulut pas

croire une chose dont elle ne pouvait douter.

Dom Ramire suivit pendant quelque temps le dessein qu'il avait pris; mais le moyen de l'exécuter! Il voyait tous les jours Nugna Bella: elle était belle, elle ne m'aimait plus, elle le traitait bien; il était impossible de résister à tant de choses. Il se résolut donc à suivre les mouvemens de son cœur, et il n'eut plus de remords sitôt qu'il en eut pris la résolution. La première trahison qu'il m'avait faite rendait la seconde plus facile. Il était accoutumé à me tromper et à me cacher ce qu'il disait à Nugna Bella. Il lui dit enfin qu'il l'aimait, et il le lui dit avec toutes les marques d'une passion véritable. En lui exagérant la douleur qu'il avait de manquer à notre amitié, il lui faisait comprendre qu'il était emporté par la plus violente inclination qu'on eût jamais eue. Il l'assura qu'il ne prétendait pas d'être aimé, qu'il connaissait les avantages que j'avais sur lui, et l'impossibilité de me chasser de son cœur; mais qu'il lui demandait seulement la grâce de l'écouter, de lui aider à se guérir et à me cacher sa faiblesse. Nugna Bella lui promit le dernier, comme une chose qu'elle croyait devoir faire, de crainte qu'il n'arrivât quelque désordre entre nous; et elle lui dit, avec beaucoup de douceur, qu'elle ne lui accorderait pas le reste, puisqu'elle se croi-

rait complice de son crime si elle en souffrait la continuation. Elle ne laissa pas néanmoins de la souffrir; l'amour qu'il avait pour elle, et l'amitié que le prince avait pour lui, l'entraînèrent entièrement de son côté. Je lui parus moins aimable; elle ne vit plus rien d'avantageux dans l'établissement qu'elle pouvait avoir avec moi; elle ne vit qu'un exil assuré en Castille; elle savait que le roi avait toujours envie de m'y reléguer, et que le prince ne s'y opposait plus que par honneur; elle ne voyait point d'apparence qu'il pût épouser Hermenesilde : elle était toujours la confidente de l'amour qu'il avait pour elle; et, par cet amour et par celui de dom Ramire, son crédit auprès de dom Garcie subsistait toujours. Elle croyait le roi moins disposé que jamais à consentir à notre mariage : il n'avait point de raison pour empêcher qu'elle n'épousât dom Ramire; elle retrouvait en lui les mêmes choses qui lui avaient plu en moi; enfin, elle s'imagina que la raison et la prudence autorisaient son changement, et qu'elle devait quitter un homme qui ne serait point son mari, pour un autre qui le serait assurément. Il ne faut pas toujours de si grandes raisons pour appuyer la légèreté des femmes. Nugna Bella se détermina donc à s'engager avec dom Ramire; mais elle était déjà engagée et par son cœur et

par ses paroles, quand elle crut s'y déterminer. Cependant, quelque résolution qu'elle eût prise, elle n'eut pas la force de me laisser voir qu'elle m'abandonnait dans le temps de ma disgrâce. Dom Ramire ne pouvait aussi se résoudre à déclarer sa perfidie. Ils convinrent ensemble que Nugna Bella continuerait à vivre avec moi comme elle avait accoutumé; et ils jugèrent qu'il serait aisé d'empêcher que je ne remarquasse son changement, parce que, comme je disais toujours à dom Ramire jusqu'à mes moindres soupçons, Nugna Bella, en étant avertie par lui, les préviendrait aisément. Ils résolurent aussi d'avouer au prince l'état où ils étaient, et de l'engager dans leurs intérêts. Dom Ramire se chargea de lui en parler. Ce n'était pas une chose qu'il pût faire sans peine; la honte et la crainte d'être désapprouvé l'embarrassaient; il se rassurait néanmoins par le pouvoir que lui donnait sur dom Garcie la confidence de son amour pour ma sœur. En effet, il tourna l'esprit de ce prince comme il le souhaitait; il l'engagea même à parler à Nugna Bella en sa faveur; et ce nouveau favori eut son maître pour confident, comme il était le confident de son maître. Nugna Bella, qui avait appréhendé que le prince ne condamnât son changement, eut de la joie de l'y trouver favorable; il se fit un re-

doublement de liaison entre eux : ils prirent leurs mesures pour bien cacher cette intelligence. Ils résolurent que, comme les conversations particulières du prince et de dom Ramire pourraient me donner du soupçon, parce que vraisemblablement ils ne devaient point avoir de secrets pour moi, dom Ramire irait chez le prince par un escalier dérobé, aux heures où il n'y avait personne, et qu'ils ne se parleraient jamais en public. Ainsi, j'étais trahi et abandonné par tout ce que j'aimais le mieux, sans m'en pouvoir défier.

Ma seule peine était de trouver quelque changement dans le cœur de Nugna Bella; je m'en plaignais à dom Ramire; dom Ramire l'en avertissait, afin qu'elle se déguisât mieux; mais, quand je lui paraissais en repos, il avait de l'inquiétude, et il craignait que je ne fusse rassuré par les véritables sentimens de Nugna Bella. Il voulait alors qu'elle ne me trompât pas si bien; elle lui obéissait, et me négligeait plus qu'à l'ordinaire. Ainsi, il avait le plaisir de voir son rival se venir plaindre à lui des mauvais traitemens qu'il recevait par ses ordres. Il avait même quelquefois la joie, lorsqu'il l'avait priée de se contraindre, d'apprendre, par mes plaintes, qu'elle ne se contraignait pas autant qu'il lui avait dit. C'était un tel charme pour sa

gloire et pour son amour d'avoir détruit un rival tel que je lui paraissais, et de voir mon repos dépendre de la moindre de ses paroles, que, si la jalousie ne l'eût point troublé, il aurait été l'homme du monde le plus heureux.

Pendant que je n'étais occupé que de mon amour, mon père ne l'était que de son ambition. Il fit tant de cabales et tant d'intrigues dans son exil, qu'il crut être en état de se révolter ouvertement.

Mais il fallait commencer par me retirer de la cour, et je lui étais un otage trop cher et trop considérable pour le laisser entre les mains du roi, à qui il voulait faire la guerre. Ma sœur ne lui donnait pas tant d'inquiétude; son sexe et sa beauté la garantissaient de ce qui pouvait lui arriver. Il m'envoya un homme de confiance pour m'apprendre l'état des choses, pour me commander de l'aller trouver à l'heure même, et de partir de la cour sans prendre congé du roi ni du prince. Cet envoyé fut bien surpris de me voir dans des sentimens si éloignés de ceux de mon père. Je lui dis que je ne consentirais jamais à une révolte si injuste; qu'il est vrai que le roi avait maltraité Nugnez Fernando en lui ôtant ses charges, mais qu'il fallait souffrir cette disgrâce, qu'il l'avait en quelque sorte méritée; que, pour moi, j'étais résolu de ne point

quitter la cour, et que je ne prendrais jamais les armes contre le roi. Cet envoyé porta ma réponse à mon père. Il fut désespéré de voir tant de desseins prêts à réussir, se renverser par ma désobéissance. Il me manda (quoiqu'en effet ce ne fût pas son dessein) qu'il continuerait ce qu'il avait entrepris, et que, puisque j'avais si peu de soumission pour ses volontés, il ne changerait point de résolution, quand même le roi de Léon me devrait faire trancher la tête.

Cependant la passion que dom Ramire avait pour Nugna Bella augmentait toujours, et il ne pouvait plus supporter la manière dont il fallait qu'il vécût avec moi. Enfin, madame, lui dit-il, un jour qu'elle m'avait entretenu assez long-temps, vous le regardez avec les mêmes yeux que vous l'avez regardé; vous lui dites les mêmes paroles; vous lui écrivez les mêmes choses : qui peut m'assurer que ce n'est plus avec les mêmes sentimens? Il vous a plu, madame, et c'est assez pour vous plaire encore. Mais vous savez, lui dit-elle, que je ne fais que ce que vous voulez. Il est vrai, lui répliqua-t-il, et c'est ce qui rend mon malheur plus insupportable, qu'il faille que, par prudence, je vous conseille de faire les choses qui me désespèrent quand vous les faites. Il est inouï qu'un amant ait consenti qu'on traitât bien on

rival. Je ne saurais plus souffrir, madame, que vous regardiez Consalve; il n'y a pas d'extrémité où je ne me porte pour le faire périr, plutôt que de vivre en l'état où je suis : aussi-bien, après lui avoir ôté votre cœur, je ne dois pas compter pour beaucoup de lui ôter la vie. Vous vous emportez avec tant de violence, lui repartit Nugna Bella, que je crois que vous ne suivrez pas votre emportement; vous considérerez combien de choses importantes vous découvririez en éclatant contre Consalve, et quelle honte vous vous feriez à vous-même. Je vois tout ce qu'il y a à voir, madame, répliqua dom Ramire; mais je vois aussi que, s'il faut n'avoir guère de raison pour faire ce que je propose, il faut l'avoir perdue entièrement pour souffrir qu'un homme aimable, et qui vous a plu, vous parle tous les jours en secret. Si je l'ignorais, j'aurais la cruelle douceur d'être trompé : mais je le sais : je vous vois lui parler; c'est moi qui lui porte vos lettres; c'est moi qui le rassure quand il doute de votre cœur. Ah ! madame, il m'est impossible de continuer à me faire tant de violence : si vous voulez me donner du repos, faites en sorte que Consalve sorte de la cour, et que le prince consente à l'envoyer en Castille, comme le roi l'en presse tous les jours. Voyez, je vous en conjure, reprit Nugna Bella,

quelle action vous me conseillez de faire ! Oui, madame, je la vois, reprit dom Ramire; mais, après tout ce que vous avez fait, il n'est plus temps d'avoir de ménagemens, et, si vous avez celui de ne pas faire éloigner Consalve, je serai persuadé que j'aurai encore plus de raison que je ne pense de le vouloir ôter d'auprès de vous. Encore une fois, madame, à quoi puis-je juger que vous ne l'aimez plus? Vous le voyez, vous lui parlez, vous savez qu'il vous aime : votre cœur, dites-vous, est changé; mais votre procédé ne l'est point : enfin, madame, rien ne peut me rassurer, si ce n'est que vous travailliez à l'éloigner; et, tant qu'il me paraîtra que vous ne le voudrez pas, je croirai que vous ne vous contraignez guère quand vous lui dites que vous l'aimez. Eh bien, dit alors Nugna Bella, j'ai déjà assez fait de trahisons pour l'amour de vous, il faut encore faire celle-ci; mais donnez-m'en les moyens : car le prince refuse tous les jours au roi l'éloignement de Consalve, et il n'y a pas d'apparence qu'il l'accorde à une prière aussi déraisonnable que la mienne. Je me charge, dit dom Ramire, d'en faire la proposition au prince; et, pourvu que vous lui fassiez voir que vous y consentez, je suis assuré de l'obtenir. Nugna Bella le lui promit; et, dès le soir, dom Ramire, sur le prétexte de leurs intérêts communs, pro-

posa au prince de m'éloigner, et de s'en faire un mérite auprès du roi. Le prince n'eut pas de peine à y consentir : il avait une si grande honte de tout ce qu'il faisait contre moi, que ma présence lui était un continuel reproche de sa faiblesse. Nugna Bella lui parla comme elle l'avait promis à dom Ramire; ils résolurent qu'à la première occasion le prince ferait dire au roi qu'il ne s'opposait plus à mon exil, et qu'il voulait bien qu'on m'éloignât de la cour, pourvu qu'il parût à tout le monde que c'était contre son consentement.

Cette occasion se trouva bientôt. Le roi se mit en colère contre son fils pour quelque chose qu'il avait fait sans son ordre, et dont il m'accusait d'avoir donné le conseil. Le prince, n'osant aller chez le roi, fit semblant d'être malade, et garda le lit quelques jours. La reine, selon sa coutume, travailla à les raccommoder : elle vint chez son fils pour lui dire, de la part du roi, les plaintes qu'il faisait de lui. Ce ne sont pas là, madame, répondit le prince, les sujets du chagrin du roi; j'en connais la cause : il a une aversion invincible pour Consalve; il l'accuse de tout ce qui lui déplaît; il veut l'éloigner : il sera toujours mal satisfait de moi tant que je n'y consentirai pas. J'aime tendrement Consalve; mais je vois bien qu'il faut que je me fasse la violence de m'en

priver, puisque je ne saurais qu'à ce prix avoir les bonnes grâces du roi. Dites-lui donc, s'il vous plaît, madame, que je consens à son éloignement, mais à condition qu'on ne saura point que j'y aie consenti. La reine fut surprise du discours du prince son fils. Ce n'est pas à moi, lui dit-elle, à trouver étrange que vous ayez de la complaisance pour les volontés du roi; mais j'avoue que je suis étonnée que vous consentiez à l'éloignement de Consalve. Le prince s'excusa par de mauvaises raisons, et passa ensuite à un autre discours.

Pendant qu'ils parlaient, une des filles de la reine, qui était mon amie et celle de Nugna Bella, s'était trouvée par hasard si proche du lit, qu'elle avait entendu tout ce que la reine et le prince avaient dit sur mon sujet. Elle demeura si surprise et si attentive à penser ce qui avait pu causer un si grand changement dans l'esprit du prince, que j'entrai dans la chambre, et que je commençai à lui parler devant qu'elle m'eût aperçu. Je lui fis la guerre de sa rêverie. Vous devez m'en être obligé, me dit-elle; je viens d'entendre une chose dont je suis si étonnée que je ne la puis comprendre. Elvire (c'est ainsi que s'appelait cette fille) me conta alors ce qu'elle avait entendu, et me donna une surprise encore plus grande que n'avait été la

sienne. Je lui fis redire la même chose une seconde fois : comme elle achevait, la reine sortit, et interrompit notre conversation. Je sortis avec elle ; et, n'ayant pas l'esprit de demeurer auprès du prince, je m'en allai seul dans les jardins du palais, pour faire réflexion sur une si étrange aventure.

Je ne pouvais m'imaginer qu'un prince qui me traitait si bien voulût me faire chasser de la cour sans sujet ; je ne pouvais comprendre ce qui lui pouvait faire souhaiter mon éloignement ; je ne pouvais deviner ce qui l'obligeait à me témoigner de l'amitié lorsqu'il n'en avait plus ; enfin, je ne pouvais croire que ce que je venais d'apprendre fût véritable, et que dom Garcie eût la faiblesse de m'abandonner. Comme je l'aimais beaucoup, j'étais touché de son changement jusqu'au fond de l'âme. Ne pouvant soutenir la douleur que je ressentais, je voulus chercher dom Ramire pour avoir le soulagement de me plaindre avec lui.

Dans cette pensée, je m'approchai du palais ; je trouvai un des officiers de la chambre de dom Garcie, que j'avais donné à ce prince, et qui était plus proche de sa personne qu'aucun autre. Je lui dis de voir si dom Ramire n'était point chez le prince, et de le prier, de ma part, de me venir trouver à l'heure même. Cet officier

me répondit qu'il n'y était pas; qu'il n'y viendrait sans doute, selon sa coutume, qu'après que tout le monde serait retiré. Je demeurai extrêmement surpris de ces paroles : je crus d'abord ne les avoir pas bien entendues; néanmoins elles me firent de l'impression; il me revint plusieurs choses dans l'esprit qui me firent soupçonner que dom Ramire avait quelque intelligence avec le prince, qu'il ne me disait pas. Dans un autre temps je n'eusse pas eu ce soupçon; mais ce que je venais d'apprendre de l'infidélité de dom Garcie me forçait à croire que tout le monde me pouvait tromper. Je demandai à cet officier si dom Ramire allait souvent chez dom Garcie aux heures où il n'y avait personne : il me répondit qu'il était surpris que je lui fisse cette demande, et qu'il croyait que je n'ignorais ni les conversations de dom Ramire avec le prince, ni le sujet de leurs conversations. Je lui répliquai que je ne savais ni l'un ni l'autre, et que je trouvais fort étrange qu'il ne m'en eût pas averti. Il crut que je feignais de n'en rien savoir, pour découvrir s'il me dirait la vérité; et, me voulant faire voir qu'il était incapable de me rien cacher, il me conta l'amour du prince pour ma sœur, et la part qu'y avait dom Ramire. Il me dit qu'il les en avait entendus parler plusieurs fois, lorsqu'ils croyaient

n'être écoutés de personne, et qu'il avait su le reste de celui à qui le prince confiait ses lettres pour Hermenesilde. Ainsi, j'appris tout ce qui se passait, à la réserve de ce qui regardait Nugna Bella.

Je ne cherche plus, m'écriai-je tout transporté de colère, d'où vient le changement de dom Garcie; la trahison qu'il me fait lui rend ma présence insupportable. Quoi! dom Garcie aime ma sœur; ma sœur le souffre; et dom Ramire est leur confident? Je m'arrêtai à ces mots, ne voulant pas faire voir mon ressentiment à cet officier, et je lui défendis de parler de ce qu'il venait de m'apprendre. Je me retirai chez moi avec un trouble qui m'ôtait la connaissance de moi-même. Lorsque je fus seul, je m'abandonnai à la rage et au désespoir : je formai mille fois le projet d'aller poignarder le prince et dom Ramire; j'eus toutes les pensées de colère et de vengeance que peut donner l'excès de l'emportement. Enfin, après avoir un peu remis mon esprit pour me donner le temps de choisir les moyens de me venger, je résolus de me battre contre dom Ramire, de porter Nugna Bella à se retirer en Castille, d'obtenir de son père la permission de l'épouser; et, comme il était dans le même dessein de révolte que le mien, de me joindre à eux, de les animer, de déclarer la

guerre au roi de Léon, et de renverser le trône où dom Garcie devait monter. Je m'arrêtai à cette résolution, bien qu'elle fût contraire à tous les sentimens que j'avais eus jusqu'alors; mais j'étais emporté par la violence de mon désespoir.

Je devais voir Nugna Bella ce même soir; j'en attendais l'heure avec impatience, et l'espérance de la trouver sensible à mon malheur me donnait le seul soulagement dont je pouvais être capable. Comme je me préparais à sortir, un homme à qui elle se fiait, et qui m'apportait souvent de ses lettres, m'en donna une de sa part, et me dit qu'elle était bien fâchée de ne me pouvoir entretenir ce soir-là, mais qu'il lui était impossible, pour les raisons que je trouverais dans sa lettre. Je lui repartis qu'il était absolument nécessaire que je lui parlasse; que j'allais lui faire réponse, et que je le priais d'attendre. J'entrai dans mon cabinet, j'ouvris la lettre de Nugna Bella, et j'y trouvai ces paroles:

« Je ne sais si je vous dois remercier de la » permission que vous me donnez de témoigner » de la douleur à Consalve lorsqu'il partira. » J'eusse été bien aise que vous me l'eussiez dé- » fendu, pour avoir quelque raison de ne pas faire » une chose qui me donnera tant de contrainte. » Quoique vous ayez souffert de la conduite que

» j'ai eue avec lui depuis son retour, j'en ai plus
» souffert que vous; vous n'en douteriez pas si
» vous saviez la peine que je trouve à dire à un
» homme que je n'aime plus, que je l'aime en-
» core, quand je suis même au désespoir de l'a-
» voir aimé, et que je rachèterais de ma vie de
» n'avoir jamais prononcé que pour vous toutes
» les paroles qu'il faut que je lui dise. Vous
» connaîtrez, lorsqu'il sera éloigné, les injus-
» tices que vous me faites; et la joie que vous
» me verrez à son départ vous persuadera mieux
» que toutes mes paroles. Hermenesilde est en
» colère contre le prince de ce qu'il parla hier
» assez long-temps à une personne dont elle lui
» a déjà témoigné quelque jalousie; c'est ce qui
» l'a empêchée de suivre la reine lorsqu'elle est
» allée chez lui; qu'il ne lui fasse pas con-
» naître qu'il le sait; je lui ai promis de n'en
» rien dire : il est si véritablement aimé d'elle,
» qu'il....

» Ma lettre a été interrompue en cet endroit
» par une chose qui me met dans une inquiétude
» mortelle : une de mes compagnes a entendu
» aujourd'hui tout ce que le prince a dit à la
» reine sur le sujet de Consalve; elle l'en a
» averti à l'heure même, et elle vient de me le
» dire, comme une chose qui doit me surpren-
» dre et m'affliger. Il est impossible que Con-

» salve ne vous soupçonne d'avoir su quelque » chose des desseins du prince, et qu'il ne dé» mêle une grande partie de la vérité. Voyez » quel embarras cela peut faire! Cette pensée » me trouble à un point, que je ne sais ce que » je fais. Je vais lui écrire que je ne puis le voir » ce soir; car je ne saurais m'exposer à lui par» ler que vous ne l'ayez vu, et que je ne sache » par vous ce que je dois lui dire. Adieu: jugez » de mon inquiétude. »

Je fus si hors de moi-même en achevant de lire cette lettre, que je ne savais ce que je voyais ni ce que je faisais. Mon emportement et ma colère avaient été au dernier degré sur les trahisons que j'avais découvertes; mais c'étaient des sentimens trop faibles et trop communs pour celle que le hasard venait encore de me découvrir. Je demeurai sans parole et sans mouvement, et je fus long-temps en cet état, sans avoir que des pensées confuses qui tenaient mon esprit accablé sous le poids de ma douleur.

Vous m'êtes infidèle, Nugna Bella, m'écriai-je tout d'un coup, vous joignez à votre changement l'outrage de me tromper, et de consentir que je sois trompé par ce que j'aimais le mieux après vous! C'est trop de malheurs à la fois, et ils sont d'une nature, qu'il serait plus honteux d'y résister que d'en être accablé. Je cède à la

un maître, disais-je, que j'ai servi dom Garcie? puis-je mieux aimer un ami que j'ai aimé dom Ramire ? et puis-je avoir plus d'amour pour une maîtresse que j'en ai pour Nugna Bella? Cependant ils m'ont trahi. Il faut donc, par une retraite entière, me dérober à la tromperie des hommes et au dangereux pouvoir des femmes.

Comme je prenais cette résolution, je vis entrer dans mon cabinet un homme de qualité et de mérite, appelé dom Olmond, qui s'était toujours attaché à moi. Il était frère de cette Elvire qui m'avait averti de la trahison du prince, et il venait d'apprendre par elle ce que dom Garcie avait dit à la reine. Sa surprise fut extrême de voir sur mon visage une agitation et une douleur si extraordinaire. Il me connaissait assez pour avoir peine à s'imaginer que la fortune seule pût me donner tant de trouble. Il crut néanmoins que j'étais touché de l'infidélité du prince, et il commença à m'en vouloir consoler. J'avais toujours aimé dom Olmond, et je l'avais servi en plusieurs occasions, quoique je lui eusse préféré dom Ramire en toutes choses. L'ingratitude de ce dernier me fit sentir dans ce moment l'injustice que j'avais faite à dom Olmond. Pour la réparer, ou peut-être pour avoir le soulagement de me plaindre, je lui découvris l'état où j'étais, et toutes les trahisons qu'on m'avait faites. Il en

fut aussi surpris qu'il le devait être; mais il ne le fut pas autant que je le pensais de l'infidélité de Nugna Bella. Il me dit que sa sœur, en lui racontant l'infidélité du prince, lui avait dit aussi que Nugna Bella était sans doute changée pour moi, et qu'elle me cachait beaucoup de choses. Voyez, dom Olmond, lui dis-je, en lui montrant la lettre de Nugna Bella, voyez son changement, et les choses qu'elle m'a cachées. Elle m'a envoyé cette lettre au lieu de celle qu'elle m'écrivait, et il est aisé de juger que cette lettre s'adresse à dom Ramire. Dom Olmond était si touché de l'état où il me voyait, et mes malheurs lui paraissaient si cruels, qu'il n'entreprenait pas de me consoler. Il me laissait soulager ma douleur par les plaintes. N'avais-je pas raison, lui dis-je, de vouloir connaître Nugna Bella devant que de l'aimer? Mais je prétendais une chose impossible: on ne connaît point les femmes; elles ne se connaissent pas elles-mêmes, et ce sont les occasions qui décident des sentimens de leur cœur. Nugna Bella a cru m'aimer; elle n'aimait que ma fortune; elle n'aime peut-être que la même chose en dom Ramire. Cependant, m'écriai-je, elle ne m'a dit depuis quelque temps que les paroles qu'il lui a permis de me dire. C'était à mon rival que je faisais mes plaintes du changement qu'il avait causé. Il lui parlait pour lui, lorsque je croyais

qu'il lui parlait pour moi. Est-il possible que j'aie été l'objet d'une si outrageante tromperie, et l'avais-je méritée? Le perfide me trahissait donc auprès de Nugna Bella, comme il me trahissait auprès de dom Garcie? Je leur avais confié ma sœur, et ils l'ont engagée avec le prince. Cette union, qui me paraissait entre eux, et qui ne me donnait que de la joie, n'avait pour but que de me tromper! O Dieu! m'écriai-je encore, pour qui réservez-vous le tonnerre, si ce n'est pour des personnes si indignes de vivre?

Après ce violent transport de ma douleur, l'idée de Nugna Bella infidèle, qui ne me laissait que de l'indifférence pour mes autres malheurs, me remit dans une tristesse où le désespoir paraissait sans emportement. Je dis à dom Olmond le dessein où j'étais d'abandonner toutes choses: il en fut surpris; il s'y opposa; mais je lui fis si bien voir que j'y étais résolu, qu'il crut inutile d'y résister, du moins dans ces premiers momens. Je pris tout ce que je trouvai de pierreries, et nous montâmes à cheval, afin de sortir de chez moi devant qu'on me pût apporter l'ordre de me retirer. Nous marchâmes jusqu'à ce que le soleil parût. Dom Olmond me conduisit dans la maison d'un homme qui avait été à lui, et dont il se tenait assuré. Je voulais qu'il me quittât en ce lieu, et qu'il me laissât atten-

dre la nuit pour entrer dans le chemin que j'avais dessein de prendre. Après une longue contestation, il me dit qu'il consentirait à me quitter, comme je le souhaitais, pourvu que je lui promisse de l'attendre au lieu où nous étions; que cependant il irait à Léon pour apprendre quel effet mon départ y avait produit, et que peut-être serait-il arrivé quelque changement qui me ferait quitter la triste résolution que j'avais prise; qu'enfin il me demandait en grâce d'attendre son retour. J'y consentis, à condition qu'il ne dirait à personne qu'il m'eût vu, ni qu'il sût le lieu où j'étais; mais, si j'y consentis, ce fut plutôt par une curiosité involontaire d'apprendre de quelle manière Nugna Bella parlait de moi, que par la pensée qu'il pût être arrivé quelque chose qui diminuât mes malheurs.

Allez, lui dis-je, mon cher Olmond, voyez Nugna Bella, et, s'il est possible, sachez ses sentimens par votre sœur; tâchez d'apprendre depuis quel temps elle a cessé de m'aimer, et si elle ne m'a abandonné que parce que la fortune m'a quitté. Dom Olmond m'assura qu'il ferait tout ce que je souhaitais; et, deux jours après, il revint me trouver avec une tristesse qui me fit bien voir qu'il n'avait rien à me dire qu'il crût propre à me faire changer de dessein.

Il m'apprit que tout le monde ignorait la cause de mon départ; que le prince feignait, aussi-bien que dom Ramire, d'en être affligé, et que le roi croyait que j'étais parti d'intelligence avec le prince son fils. Il me dit qu'il avait vu sa sœur; que tout ce que je croyais était véritable; que le détail qu'il en avait appris n'était propre qu'à augmenter mes douleurs, et qu'il me priait de ne le pas obliger à m'en faire le récit. Je n'étais pas en état de pouvoir craindre une augmentation à mes maux, et ce qu'il me voulait taire était la seule chose qui me pouvait donner encore quelque curiosité. Je le priai donc de ne me rien cacher. Je ne vous redirai point tout ce qu'il me dit, parce que je vous en ai déjà raconté la plus grande partie, pour donner quelque ordre à mon récit. Ce fut par lui que j'appris toutes les choses que j'avais ignorées dans le temps qu'elles se passaient, comme vous l'avez pu juger. Je vous dirai seulement que sa sœur lui conta que le soir, avant mon départ, comme elle était revenue de chez la reine, où Nugna Bella n'avait point paru, elle l'avait été chercher dans sa chambre; qu'elle l'avait trouvée fondant en larmes, avec une lettre entre ses mains; qu'elles avaient été fort surprises l'une et l'autre par des raisons différentes; qu'enfin Nugna Bella, après avoir été long-temps sans

parler, avait fermé la porte, et lui avait dit qu'elle allait lui confier tout le secret de sa vie; qu'elle la priait de la plaindre, et de la consoler dans le plus cruel état où une personne se fût jamais trouvée; qu'alors elle lui avait appris tout ce qui s'était passé entre le prince, dom Ramire, ma sœur et elle, de la manière dont je viens de vous le raconter; et qu'ensuite elle lui avait dit que dom Ramire venait de lui renvoyer cette lettre qu'elle tenait entre ses mains, parce qu'elle n'était pas pour lui; que c'était celle qu'elle m'écrivait; que j'avais reçu celle qui était pour dom Ramire, et qu'en la recevant j'avais appris tout ce qu'ils me cachaient depuis si longtemps.

Elvire dit à son frère qu'elle n'avait jamais vu une personne si troublée et si affligée que Nugna Bella. Elle craignait que je n'avertisse le roi de l'intelligence de ma sœur et du prince; que je ne fisse chasser dom Ramire de la cour, et que je ne l'en fisse éloigner elle-même; que surtout elle appréhendait la honte de mes reproches, et que les infidélités qu'elle m'avait faites lui donnaient pour moi une haine extraordinaire.

Vous jugez bien que tout ce que m'apprit dom Olmond ne diminua pas mes déplaisirs, et ne me fit pas changer de dessein. Il s'opiniâtra,

avec des marques d'amitié extraordinaires, à me vouloir suivre et à me tenir compagnie dans le désert où je m'en allais. Je lui dis si fortement que je ne le souffrirais jamais, qu'enfin nous nous séparâmes. Il me quitta, à condition qu'en quelque lieu que je pusse aller, je lui donnerais de mes nouvelles. Il s'en retourna à Léon, et je partis, dans la pensée de m'embarquer au premier port que je trouverais. Mais, quand je fus seul et abandonné à la réflexion de mes malheurs, le reste de ma vie me parut une si longue souffrance, que je me résolus d'aller chercher la mort dans la guerre que le roi de Navarre avait contre les Maures. Je ne m'y fis connaître que sous le nom de Théodoric, et je fus assez malheureux pour trouver quelque gloire que je ne cherchais pas, au lieu de la mort que j'avais cherchée. La paix fut conclue; je repris mon premier dessein, et votre rencontre fit changer une solitude affreuse, où je m'en allais, en une retraite agréable.

J'y trouvais le repos et la tranquillité que j'avais perdus. Ce n'est pas que l'ambition ne se soit réveillée quelquefois dans mon cœur; mais ce que j'ai éprouvé de l'inconstance de la fortune me l'a rendue méprisable; et l'amour que j'ai eu pour Nugna Bella était tellement effacé par le mépris qu'elle m'a donné pour elle, que je

pouvais dire qu'il ne me restait aucune passion, quoiqu'il me restât encore beaucoup de tristesse. La vue de Zayde vient m'ôter ce triste repos *dont* je jouissais, et me jette dans de nouveaux malheurs, beaucoup plus cruels que ceux que j'ai déjà éprouvés.

Alphonse demeura surpris et charmé du récit de Consalve. J'avais conçu, lui dit-il, une grande idée de votre mérite et de votre vertu; mais j'avoue que ce que je viens d'apprendre est encore au-dessus de ce que j'en avais pensé. Je dois plutôt craindre, répondit Consalve, que je n'aie diminué la bonne opinion que vous aviez de moi, en vous faisant voir combien j'ai été facile à tromper. Mais j'étais jeune; j'ignorais les trahisons de la cour; j'étais incapable d'en faire : je n'avais aimé que Nugna Bella; l'amour que j'avais pour elle ne me laissait pas imaginer que les passions pussent finir; ainsi, rien ne me portait à la défiance ni sur l'amitié ni sur l'amour. Vous ne pouviez vous garantir d'être trompé, repartit Alphonse, à moins que d'être naturellement soupçonneux; encore vos soupçons, quoique bien fondés, vous auraient paru injustes, puisque vous n'aviez eu jusqu'alors aucun sujet de vous défier des personnes qui vous trompaient; et leur tromperie était con-

duite avec tant d'habileté, que la raison ne voulait pas qu'on la soupçonnât. Ne parlons point de mes malheurs passés, reprit Consalve, ils ne me sont plus sensibles; Zayde m'en ôte même le souvenir, et je m'étonne que j'aie pu vous les raconter. Mais considérez que je n'avais jamais cru pouvoir être amoureux par la beauté seule, ni pouvoir être touché d'une personne qui aurait eu quelque attachement : cependant j'adore Zayde, dont je ne connais rien, sinon qu'elle est belle, et qu'elle est prévenue pour un autre. Puisque j'ai été trompé dans l'opinion que j'avais conçue de Nugna Bella, que je connaissais, que puis-je attendre de Zayde, que je ne connais point? Mais qu'en veux-je attendre, et quelles prétentions puis-je avoir sur Zayde? Elle m'est entièrement inconnue; le hasard l'a jetée sur cette côte : elle brûle d'impatience de s'en aller; je ne puis la retenir sans injustice et avec bienséance. Quand je l'y retiendrais, en serais-je plus heureux? Je la verrais tous les jours pleurer un homme qu'elle aime, et se souvenir de lui en me regardant. Ah! Alphonse, quel mal que la jalousie! Ah! dom Garcie, vous aviez raison; il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord, et qui nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur : les vé-

ritables inclinations nous l'arrachent malgré nous, et l'amour que j'ai pour Zayde est un torrent qui m'entraîne, sans me laisser un moment le pouvoir d'y résister. Mais, Alphonse, ajouta-t-il, je vous fais passer la nuit à vous entretenir de mes peines, et il est juste de vous laisser en repos.

Après ces paroles, Alphonse se retira dans sa chambre, et Consalve passa le reste de la nuit sans donner un moment au sommeil. Le jour suivant, Zayde parut encore occupée du désir de retrouver ce qu'elle avait déjà cherché; mais tout le soin qu'elle prit fut inutile. Consalve ne la quittait point : il oubliait mille fois le jour qu'elle ne pouvait l'entendre, et qu'elle ne lui pouvait répondre; il lui demandait la cause de sa douleur avec la même circonspection et la même crainte de lui déplaire que si elle l'avait entendu. Quand la raison lui revenait, et qu'il avait le déplaisir de voir qu'elle ne pouvait lui répondre, il cherchait le soulagement de lui dire tout ce que sa passion lui inspirait.

Je vous aime, belle Zayde, disait-il en la regardant, je vous aime, je vous adore; j'ai au moins le plaisir de vous le dire, et de ne pas attirer votre colère : toutes vos actions me persuadent qu'on n'oserait vous le déclarer sans vous déplaire; mais cet amant que vous pleurez vous

a parlé sans doute de son amour, et vous vous êtes accoutumée à l'entendre. Que d'un mot, belle Zayde, vous m'éclairciriez de doutes!

Lorsqu'il lui parlait ainsi, elle se tournait quelquefois vers Félime avec étonnement, et comme pour lui faire remarquer une ressemblance dont elle était toujours surprise. C'était une douleur si vive pour Consalve de s'imaginer qu'il la faisait souvenir de son rival, qu'il eût aisément renoncé aux avantages de sa beauté et de sa bonne mine pour n'avoir point une telle ressemblance. Cette douleur lui était si insupportable qu'il ne pouvait presque plus se résoudre à paraître devant Zayde; il aimait mieux se priver de sa vue que de lui représenter l'image de celui qu'elle aimait; et, lorsque ses regards lui paraissaient favorables, il ne les pouvait supporter, tant il était persuadé qu'ils ne s'adressaient pas à lui. Il la quittait, et s'en allait passer des après-dînées entières dans le bois. Quand il revenait auprès d'elle, il lui trouvait plus de froideur et plus de chagrin qu'elle n'avait accoutumé d'en avoir : il crut même, dans la suite, remarquer quelque inégalité dans la manière dont elle le traitait; mais, comme il n'en pouvait deviner la cause, il s'imagina que le déplaisir de se trouver dans un pays inconnu faisait les changemens qui paraissaient dans son humeur. Il

voyait bien néanmoins que l'affliction qu'elle avait eue les premiers jours commençait à diminuer. Félime était plus triste que Zayde; mais sa tristesse était toujours égale; elle en paraissait accablée, et il semblait qu'elle ne cherchait qu'à être seule et à entretenir sa rêverie. Alphonse en parlait quelquefois à Consalve avec étonnement, et il était surpris que sa grande mélancolie ne diminuât point sa beauté. Cependant Consalve ne songeait qu'à plaire à Zayde, et à lui donner tous les divertissemens que la promenade, la chasse et la pêche lui pouvaient fournir. Elle s'occupa aussi à ce qui la pouvait divertir; elle travailla pendant quelques jours à un bracelet de ses cheveux; et, après l'avoir achevé, elle se l'attacha au bras avec cet empressement que l'on a pour les choses qui viennent d'être achevées. Le jour même qu'elle le mit, le hasard voulut qu'elle le laissât tomber dans le bois, Consalve, qui l'avait vue sortir, allait la chercher, et en marchant sur ses pas, il trouva ce bracelet qu'il n'eut pas de peine à reconnaître. Il eut une joie sensible de l'avoir trouvé. Cette joie aurait été encore plus grande s'il l'eût reçu des mains de Zayde; mais, comme il ne l'avait pas espéré, il se tenait heureux de le devoir à la fortune. Zayde, qui s'était déjà aperçue de la perte qu'elle avait faite, revenait chercher dans les lieux où

elle avait passé. Elle fit entendre à Consalve ce qu'elle avait perdu, et lui en témoigna même beaucoup de chagrin. Quelque peine qu'il sentît de lui causer de l'inquiétude, il ne put se résoudre à lui rendre une chose qui lui était si chère : il fit semblant de chercher avec elle, et enfin il l'obligea à ne plus chercher inutilement. Sitôt qu'il fut retiré dans sa chambre, il baisa mille fois ce bracelet, et y mit une attache de pierreries d'un grand prix. Quelquefois il allait se promener avant que Zayde fût éveillée; et, lorsqu'il était en un lieu où il croyait ne pouvoir être vu, il détachait ce bracelet, afin de le mieux considérer.

Un matin qu'il était dans cette occupation, et qu'il s'était assis sur des rochers avancés dans la mer, il entendit quelqu'un proche de lui; il se retourna brusquement, et il fut bien surpris de voir que c'était Zayde. Tout ce qu'il put faire fut de cacher ce bracelet; mais ce ne put être si promptement que Zayde ne vît qu'il avait caché quelque chose. Il s'imagina qu'elle avait vu ce qu'il avait caché : il remarqua sur son visage tant de froideur et de chagrin, qu'il ne douta point qu'elle ne fût en colère de ce qu'il ne lui avait pas rendu son bracelet : il n'osait lever les yeux sur elle; il craignait qu'elle ne lui fît entendre qu'elle le voulait ravoir; mais il ne pou-

vait se résoudre à le lui rendre. Elle paraissait triste et embarrassée; et, sans regarder Consalve, elle s'assit sur le rocher, et tourna la tête vers la mer. Le vent emporta, sans qu'elle y prît garde, un voile qu'elle tenait entre ses mains. Consalve se leva pour le ramasser; mais en se levant il laissa tomber le bracelet, qu'il n'avait pu rattacher, par la crainte qu'il avait eue de le laisser voir. Zayde se tourna au bruit que fit Consalve; elle vit son bracelet, et le ramassa devant qu'il s'en fût aperçu. Il fut extrêmement troublé, lorsqu'il le vit entre ses mains, et par le désespoir de le perdre, et par l'appréhension de sa colère. Il se rassura néanmoins en lui voyant un visage où il ne paraissait plus ni chagrin ni dépit, où il crut voir au contraire quelque impression de douceur, et il ne fut pas moins ému par l'espérance que lui donnait le visage de Zayde, qu'il l'avait été, un moment auparavant, par la crainte de lui avoir déplu. Elle regarda avec admiration la beauté de l'attache de pierreries, et, après l'avoir regardée, elle la défit, la rendit à Consalve, et serra le bracelet. Lorsque Consalve vit que Zayde ne lui avait rendu que les pierreries, il se tourna du côté de la mer, et y jeta cette attache avec un air de rêverie et de tristesse, comme s'il l'eût laissé tomber par hasard. Zayde fit un grand cri, et

s'avança pour voir si on ne la pourrait point retrouver; mais il lui montra qu'on chercherait inutilement; et, sans vouloir qu'elle fit une plus longue réflexion sur ce qu'il venait de faire, il lui donna la main pour l'éloigner du lieu où ils étaient. Ils marchèrent sans se regarder, et reprirent insensiblement le chemin de la maison d'Alphonse, si embarrassés l'un et l'autre, qu'il semblait qu'ils cherchassent à se quitter.

Sitôt que Consalve l'eut remise dans sa chambre, il alla rêver à son aventure. Quoique Zayde ne lui eût pas témoigné autant de colère qu'il en avait appréhendé, il s'imagina que la joie de ravoir son bracelet avait dissipé son premier chagrin; ainsi, il n'en eut pas moins de déplaisir. Quelque passion qu'il eût d'obtenir ce bracelet, il crut qu'il offenserait Zayde de la lui témoigner, et il demeura accablé de la douleur que donne l'amour quand il est séparé de l'espérance. Toute sa consolation était de se plaindre avec Alphonse, et de se blâmer lui-même de la faiblesse qu'il avait d'aimer Zayde.

Vous vous accusez avec injustice, lui disait quelquefois Alphonse ; il n'est pas aisé de se défendre, au milieu d'un désert, contre une aussi grande beauté que celle de Zayde : ce serait tout ce que vous pourriez faire au milieu de la cour, où d'autres beautés feraient quel-

que diversion, et où du moins l'ambition partagerait votre cœur. Mais aime-t-on sans espérance, disait Consalve? Et comment pourrais-je espérer d'être aimé, puisque je ne puis seulement dire que j'aime? Comment le persuaderai-je, si je ne puis le dire? Quelles de mes actions peuvent en assurer Zayde, dans un lieu où je ne vois qu'elle, et où je ne puis lui faire connaître que je la préfère aux autres? Comment effacer de son esprit celui qu'elle aime? Ce ne pourrait être que par l'agrément qu'elle trouverait en ma personne; et le malheur veut que mon visage lui conserve le souvenir de son amant. Ah! mon cher Alphonse, ne me flattez point; il faut que j'aie perdu la raison pour aimer Zayde, pour l'aimer autant que je fais, et même pour ne me pas souvenir d'en avoir aimé une autre, et d'en avoir été trompé. Je crois aussi, répondit Alphonse, que vous n'avez aimé qu'elle, puisque vous ne connaissez la jalousie que depuis que vous l'aimez. Je n'avais pas sujet d'être jaloux de Nugna Bella, repartit Consalve, tant elle savait bien me tromper.

On est jaloux sans sujet, répliqua Alphonse, quand on est bien amoureux. Vous le voyez par votre expérience : faites réflexion sur la douleur que vous donnent les pleurs de Zayde, et remarquez comme la jalousie vous a fait imaginer

qu'elle pleure un amant plutôt qu'un frère. Je ne suis que trop persuadé, reprit Consalve, que j'aime beaucoup plus Zayde que je n'ai aimé Nugna Bella. L'ambition de cette dernière, et son application aux affaires du prince, ont souvent ralenti mon amour; et tout ce que je trouve en Zayde d'opposé à mon humeur, comme de croire qu'elle en aime un autre, et de ne connaître ni son cœur ni ses sentimens, ne peut affaiblir ma passion. Mais, Alphonse, pour aimer beaucoup plus Zayde que je n'ai aimé Nugna Bella, je n'en suis que plus déraisonnable. Le succès de l'amour que j'ai eu pour Nugna Bella a été cruel, je l'avoue; néanmoins tout homme qui aime peut en avoir un pareil. Il n'y avait point d'aveuglement à l'aimer : je la connaissais; elle n'en aimait point d'autre; je lui plaisais; je pouvais l'épouser; mais Zayde, Alphonse, mais Zayde, qui est-elle? qu'en puis-je prétendre? et, hormis son admirable beauté, qui m'excuse, tout le reste ne me condamne-t-il pas?

Consalve avait souvent de pareilles conversations avec Alphonse; cependant son amour augmentait tous les jours; il ne pouvait s'empêcher de laisser parler ses yeux d'une manière si forte, qu'il croyait voir dans ceux de Zayde que leur langage était entendu, et il la trouvait quelquefois dans un certain embarras qui ne

l'en laissait pas douter. Comme elle ne pouvait se faire entendre par ses paroles, ce n'était quasi que par ses regards qu'elle expliquait à Consalve une partie des choses qu'elle lui voulait dire; mais il y avait je ne sais quoi de si beau et de si passionné dans ses regards, que Consalve en était pénétré. Belle Zayde, disait-il quelquefois, est-ce ainsi que vous regardez ceux que vous n'aimez pas? que réservez-vous donc pour cet heureux amant dont j'ai le malheur de vous faire souvenir? S'il n'eût point été prévenu de cette pensée, il ne se fût pas cru si infortuné, et les actions de Zayde ne lui devaient pas persuader qu'elle n'eût pour lui que de l'indifférence.

Un jour qu'il l'avait quittée pour quelques momens, il alla se promener sur le bord de la mer, et revint ensuite auprès d'une fontaine qui était dans le bois, dans un endroit agréable où elle allait assez souvent. Lorsqu'il s'en approcha, il entendit quelque bruit, et il vit au travers des arbres Zayde assise auprès de Félime. La surprise que causa cette rencontre à Consalve lui donna la même joie que si le hasard l'eût ramené auprès de Zayde après une année d'absence. Il s'avança vers le lieu où elle était: quoiqu'il fît assez de bruit, elle parlait avec tant d'attention qu'elle ne l'entendit point. Lorsqu'il fut devant elle, elle parut embarras-

sée, comme une personne qui venait de parler haut, qui craignait qu'on n'eût entendu ce qu'elle avait dit, et qui avait oublié que Consalve ne pouvait l'entendre. L'émotion que lui avait causée cette surprise avait en quelque sorte augmenté sa beauté; et Consalve, qui s'était assis auprès d'elle, ne pouvant plus être maître de lui-même, se jeta tout d'un coup à ses genoux, et lui parla de son amour d'une manière si passionnée, qu'il n'était pas nécessaire d'entendre ses paroles pour savoir ce qu'elles voulaient dire. Il parut à Consalve qu'elle ne les entendait que trop : elle rougit; et, après avoir fait une action de la main, qui semblait le repousser, elle se leva avec une civilité froide, comme pour le faire lever d'un lieu où il pourrait être incommodé. Alphonse passa dans l'allée en ce moment, et elle marcha vers lui, sans jeter les yeux sur Consalve. Il demeura à la place où il était, sans avoir la force de se relever.

Voilà, dit-il en lui-même, la manière dont on me traite, quand on ne me regarde pas comme le portrait de mon rival. Vous tournez les yeux sur moi, belle Zayde, d'une manière à charmer et à embraser tout le monde, lorsque mon visage vous fait souvenir du sien; mais, si j'ose vous témoigner que je vous aime, vous ne laissez pas seulement tomber sur moi des re-

gards de colère, vous me trouvez indigne d'être regardé: Si je pouvais au moins vous apprendre que je sais que vous pleurez un amant, je me trouverais heureux, et j'avoue que ma jalousie serait vengée par le dépit que vous en recevriez. N'est-ce point aussi que je veux vous paraître persuadé que vous aimez quelque chose, pour avoir la joie d'être assuré par vous-même que vous n'aimez rien? Ah! Zayde, ma vengeance est intéressée, et elle cherche moins à vous offenser qu'à vous donner lieu de me satisfaire.

Dans ces pensées, il reprit le chemin du logis, pour s'ôter du lieu où était Zayde, et pour être seul dans une galerie où il se promenait quelquefois. Il y rêva long-temps aux moyens de faire entendre à Zayde qu'il la soupçonnait d'en aimer un autre; mais il était difficile d'en trouver, et ce n'était pas une chose qui se pût faire comprendre sans paroles. Après s'être lassé de rêver et de se promener, il voulut sortir de la galerie, lorsqu'un peintre qui travaillait à des tableaux qu'Alphonse faisait faire, le pria avec beaucoup d'empressement de regarder son ouvrage. Consalve eût bien voulu s'en dispenser; mais, pour ne pas fâcher ce peintre, il s'arrêta à considérer ce qu'il faisait. C'était un grand tableau, où Alphonse avait voulu qu'il représentât la mer comme on la voyait de ses fenêtres; et, pour

rendre ce tableau plus agréable, il y avait fait peindre une tempête. Il paraissait, d'un côté, des vaisseaux qui périssaient en pleine mer; de l'autre, des navires qui se brisaient contre des rochers : on voyait des hommes qui tâchaient de se sauver à la nage, et on en voyait qui avaient déjà péri, et dont la mer avait jeté les corps sur le sable. Cette tempête fit souvenir Consalve du naufrage de Zayde, et lui mit dans l'esprit un moyen de lui faire connaître ce qu'il pensait de son affliction. Il dit au peintre qu'il fallait ajouter encore quelques figures dans son tableau, et mettre sur un des rochers qui étaient représentés, une jeune et belle personne penchée sur le corps d'un homme mort étendu sur le sable; qu'il fallait qu'elle pleurât en le regardant; qu'il y eût un autre homme à ses genoux qui essayât de l'ôter d'auprès de ce mort : que cette belle personne, sans tourner les yeux du côté de celui qui lui parlait, le repoussât d'une main, et que de l'autre elle parût essuyer ses larmes. Le peintre promit à Consalve de suivre sa pensée, et commença à la dessiner. Consalve en fut satisfait, et le pria de travailler avec diligence; ensuite il sortit de la galerie. Il alla pour retrouver Zayde, ne pouvant, malgré son dépit, être plus long-temps séparé d'elle; mais il sut que, au retour de la promenade, elle

s'était retirée dans sa chambre, et il ne put la voir de tout le reste du jour. Il en eut de la tristesse et de l'inquiétude, et il craignit qu'elle ne l'eût privé de sa vue pour le punir de ce qu'il avait osé lui faire entendre. Le lendemain elle lui parut plus sérieuse qu'à l'ordinaire; mais, les jours suivans, il la trouva comme elle avait accoutumé d'être.

Cependant le peintre travaillait à ce que Consalve lui avait ordonné, et Consalve attendait avec beaucoup d'impatience que cet ouvrage fût achevé : sitôt qu'il le fut, il conduisit Zayde dans la galerie, comme pour lui donner le divertissement de voir travailler le peintre. Il lui fit d'abord regarder tous les tableaux qui étaient déjà faits, et ensuite il lui fit considérer avec plus d'attention celui de la mer, où l'on travaillait encore. Il lui fit remarquer cette jeune personne qui pleurait un homme mort; et, lorsqu'il vit que ses yeux y étaient attachés, et qu'il semblait qu'elle reconnût le rocher où elle allait si souvent, il prit le crayon du peintre, et écrivit le nom de Zayde au-dessus de cette belle personne, et celui de Théodoric au-dessus de ce jeune homme qui était à genoux. Zayde, qui lisait ce qu'écrivait Consalve, rougit lorsqu'il eut achevé; et, après l'avoir regardé avec des yeux qui témoignaient de la colère, elle prit un pinceau,

et effaça entièrement cet homme mort, qu'elle jugea bién que Consalve l'accusait de pleurer. Quoiqu'il connût aisément qu'il avait fâché Zayde, il ne laissa pas d'avoir une joie sensible de lui voir effacer celui qu'il en croyait aimé. Encore qu'il pût s'imaginer que cette action de Zayde fût plutôt un effet de sa fierté qu'une preuve qu'elle ne regrettait personne, il trouvait néanmoins qu'après l'amour qu'il lui avait témoigné, elle lui faisait une faveur de ne vouloir pas lui laisser croire qu'elle en aimât un autre; mais le peu d'espérance que lui donnait cette pensée ne pouvait détruire tant de sujets de crainte qu'il croyait avoir.

Alphonse, qui n'était prévenu d'aucune passion, jugeait des sentimens de cette belle étrangère d'une manière bien différente de Consalve. Je trouve, lui disait-il, que vous avez tort de vous croire malheureux : vous l'êtes sans doute de vous être attaché à une personne que vraisemblablement vous ne pouvez épouser; mais vous ne l'êtes pas de la manière dont vous croyez l'être, et les apparences sont trompeuses si vous n'êtes véritablement aimé de Zayde. Il est vrai, répondit Consalve, que, si je jugeais de ses sentimens par ses regards, je pourrais me flatter de quelque espérance; mais, comme je vous l'ai dit, elle ne me regarde que par cette ressem-

blance qui me donne tant de jalousie. Je ne sais, répliqua Alphonse, si tout ce que vous pensez est véritable; mais, si j'étais à la place de celui que vous croyez qu'elle regrette, je ne serais pas satisfait que ma ressemblance fît regarder quelqu'un avec des yeux si favorables, et il est impossible que l'idée d'un autre produise les sentimens que Zayde a pour vous. L'espérance est naturelle aux amans: si quelques actions de Zayde en avaient déjà fait concevoir à Consalve, le discours d'Alphonse acheva de lui en donner: il crut voir que Zayde ne le haïssait pas, et il en ressentit une joie extraordinaire. Mais cette joie ne dura pas long-temps; il s'imagina qu'il ne devait qu'à la ressemblance de son rival le penchant qu'elle avait pour lui; il pensa qu'après avoir perdu un homme qu'elle avait fort aimé, elle avait des dispositions favorables pour un autre qui lui ressemblait. Son amour, sa jalousie et sa gloire ne pouvaient se satisfaire d'une inclination qu'il n'avait pas fait naître, et qui ne venait que par celle qu'elle avait eue pour un autre. Il crut que, quand il serait aimé de Zayde, ce ne serait toujours que son rival qu'elle aimerait en lui; enfin, il trouvait qu'il serait malheureux, quand même il serait assuré d'être aimé. Néanmoins il ne pouvait se défendre de voir avec plaisir, dans la manière d'agir de cette belle étran-

gère, un air fort différent de celui qu'elle avait eu d'abord; et la passion qu'il avait pour elle était si ardente, qu'à quelque cause qu'il crût devoir les marques de son inclination, il lui était impossible de ne les pas recevoir avec transport.

Un jour qu'il faisait assez beau, voyant qu'elle ne sortait point de sa chambre, il y entra pour savoir si elle ne voulait point se promener. Elle écrivait; et, bien qu'il fit du bruit en entrant, il s'approcha d'elle sans qu'elle s'en aperçût, et se mit à la regarder écrire. Elle tourna la tête par hasard, et, voyant Consalve, elle rougit, et cacha ce qu'elle écrivait avec une émotion qui ne causa pas un médiocre trouble à Consalve. Il s'imagina qu'elle ne pouvait avoir tant d'application et tant de surprise pour une lettre qui n'aurait pas eu quelque chose de mystérieux. Cette pensée lui donna de l'inquiétude; il se retira, et s'en alla chercher Alphonse, pour raisonner sur une aventure qui lui donnait des idées tout-à-fait différentes de celles qu'il avait eues jusque alors. Après l'avoir cherché long-temps sans le trouver, tout d'un coup un sentiment de jalousie le fit retourner dans la chambre de Zayde. Il y entra, mais il ne l'y trouva pas; elle avait passé dans un cabinet où Félime était d'ordinaire. Consalve vit sur la table un papier écrit,

à demi-plié; il ne put se défendre de l'envie de le voir; il l'ouvrit, et il ne douta point que ce ne fût le même qu'il avait vu écrire à Zayde un moment auparavant. Il trouva dans ce papier le bracelet de cheveux qu'elle lui avait ôté. Elle rentra comme il tenait ce papier et ce bracelet; elle s'avança pour le reprendre. Consalve se retira de quelques pas, comme s'il eût voulu les garder, mais néanmoins avec une action soumise, qui semblait lui en demander la permission. Zayde lui témoigna qu'elle les voulait ravoir, et avec un air où il y avait tant d'autorité, qu'il était impossible à un homme aussi amoureux que lui de ne pas obéir. Ce fut néanmoins avec la plus grande douleur qu'il eût jamais sentie, qu'il remit entre les mains de Zayde ce qu'il croyait qu'elle destinait à un autre. Il ne put être maître de son chagrin : il sortit assez brusquement de la chambre, et s'en alla dans la sienne. Il y rencontra Alphonse qui le venait trouver, sur ce qu'on lui avait dit qu'il le cherchait. Sitôt qu'ils furent assis : Je suis bien plus malheureux que je ne l'ai pensé, mon cher Alphonse, lui dit-il; ce rival dont j'étais si jaloux, tout mort que je le croyais, n'est pas mort assurément : je viens de trouver Zayde qui lui écrit; je viens de voir ce bracelet qu'elle m'a ôté, qu'elle lui envoie. Il faut qu'elle

ait eu de ses nouvelles : il faut qu'il y ait ici quelqu'un de caché qui lui doive porter des siennes ; enfin toutes ces espérances de bonheur que j'ai eues ne sont qu'imaginaires, et ne viennent que de mal expliquer les actions de Zayde. Elle avait raison d'effacer ce mort que je lui faisais entendre qu'elle pleurait ; elle savait bien que celui pour qui coulaient ses larmes vivait encore. Elle avait raison d'avoir tant de colère de voir son bracelet entre mes mains, et tant de joie de l'avoir repris, puisqu'elle l'avait fait pour un autre. Ah! Zayde, il y a de la cruauté à me laisser prendre de l'espérance ; car enfin, vous m'en laissez prendre, et vos beaux yeux ne me la défendent pas. La douleur de Consalve était si vive qu'il put à peine achever ces paroles. Après qu'Alphonse lui eut laissé le temps de se remettre, il le pria de lui dire comment il avait appris ce qu'il venait de lui raconter, et si Zayde avait trouvé en un moment le moyen de se faire entendre. Consalve lui conta ce qu'il venait de voir du trouble de Zayde, lorsqu'il l'avait surprise en écrivant ; comme il avait trouvé ce bracelet dans le même papier qu'elle avait écrit, et comme elle l'avait retiré de ses mains. Enfin, Alphonse, ajouta-t-il, on n'est point si troublé pour une lettre indifférente. Zayde n'a ici aucun commerce ni

aucune affaire; elle ne peut écrire avec tant d'attention que ce qui se passe dans son cœur, et ce n'est pas à moi qu'elle écrit: ainsi, que voulez-vous que je pense de ce que je viens de voir? Je veux, repartit Alphonse, que vous ne pensiez pas des choses si peu vraisemblables, et qui vous donnent tant de douleur. Parce que Zayde rougit lorsque vous la surprenez en écrivant, vous croyez qu'elle écrit à votre rival; et moi je crois qu'elle vous aime assez pour rougir toutes les fois qu'elle sera surprise de vous voir auprès d'elle. Peut-être a-t-elle écrit ce que vous avez vu, sans autre dessein que de se divertir: elle ne vous l'a pas laissé, parce que c'est une chose qui vous aurait été inutile, puisque vous ne pouvez l'entendre; et, si elle vous a ôté son bracelet, je vous avoue que je n'en suis point surpris, et qu'encore que je sois persuadé qu'elle vous aime, je la crois assez sage pour ne vouloir pas donner de ses cheveux à un homme qui lui est entièrement inconnu; mais je ne vois pas les raisons qui vous persuadent qu'elle les veut envoyer à quelque autre. Nous ne l'avons presque pas quittée depuis qu'elle est ici; personne ne lui a parlé; ceux-mêmes qui lui pourraient parler ne l'entendent pas: comment voudriez-vous qu'elle eût appris des nouvelles de cet amant qui vous donne tant

de jalousie, et qu'elle pût lui faire recevoir des siennes? je l'avoue, répondit Consalve, je me tourmente plus que je ne dois; mais l'incertitude où je suis est un état insupportable. Les autres n'ont que des incertitudes médiocres; ils se croient plus ou moins aimés; et moi, je passe de l'espérance d'être aimé de Zayde, à la pensée qu'elle en aime un autre; et je ne suis jamais assuré un moment si ce que je vois en elle me doit rendre heureux ou misérable. Alphonse, reprit-il, vous prenez plaisir à me tromper: quoi que vous me puissiez dire, ce n'est qu'à un amant qu'elle écrit, et je me trouverais heureux si j'avais, sur ce que je viens de voir, l'incertitude dont je me plains comme du plus grand de tous les maux. Alphonse lui dit encore tant de raisons pour lui persuader que son inquiétude était mal fondée, qu'enfin il le rassura en quelque sorte; et Zayde, qu'ils trouvèrent en allant se promener, acheva de le remettre. Elle les vit de loin, et s'approcha d'eux avec tant de douceur, et avec des regards si obligeans pour Consalve, qu'elle dissipa une partie des cruelles inquiétudes qu'elle lui venait de donner.

Le temps qu'il avait marqué à cette belle étrangère pour son départ, et qui était celui que les grands vaisseaux partaient de Tarragone pour l'Afrique, commençait à s'approcher, et

lui donnait une tristesse mortelle. Il ne pouvait se résoudre à se priver lui-même de Zayde; et, quelque injustice qu'il trouvât à la retenir, il fallait toute sa raison et toute sa vertu pour l'en empêcher. Quoi ! disait-il à Alphonse, je me priverai pour jamais de Zayde! ce sera un adieu sans espérance de retour! je ne saurai en quel endroit de la terre la chercher! Elle veut aller en Afrique; mais elle n'est pas Africaine, et j'ignore quel lieu du monde l'a vu naître. Je la suivrai, Alphonse, continua-t-il; quoiqu'en la suivant je n'espère plus le plaisir de la voir, quoique je sache que sa vertu et les coutumes de l'Afrique ne me permettent pas de demeurer auprès d'elle, j'irai au moins finir ma triste vie dans les lieux qu'elle habitera, et je trouverai de la douceur à respirer le même air: aussi-bien je suis un malheureux qui n'ai plus de patrie; le hasard m'a retenu ici, et l'amour m'en fera sortir.

Consalve se confirmait dans cette résolution, quelque peine que prît Alphonse de l'en détourner. Il était plus tourmenté que jamais de la peine de ne pouvoir entendre Zayde, et de n'en pouvoir être entendu. Il fit réflexion sur la lettre qu'il lui avait vu écrire, et il lui sembla qu'elle était écrite en caractères grecs : quoiqu'il n'en fût pas bien assuré, l'envie de s'en éclaircir lui

donna la pensée d'aller à Tarragone pour trouver quelqu'un qui entendît la langue grecque. Il y avait déjà envoyé plusieurs fois chercher des étrangers qui lui pussent servir de truchement; mais, comme il ne savait quelle langue parlait Zayde, on ne savait aussi quels étrangers il fallait demander; et les voyages de tous ceux qu'il y avait envoyés ayant été inutiles, il se résolut d'y aller lui-même. C'était néanmoins une résolution difficile à prendre; car il fallait s'exposer, dans une grande ville, au hasard d'être reconnu, et il fallait quitter Zayde : mais l'envie de pouvoir s'expliquer avec elle le fit passer par-dessus ces raisons. Il tâcha de lui faire entendre qu'il allait chercher un truchement, et partit pour aller à Tarragone. Il se déguisa le mieux qu'il lui fut possible; il alla dans les lieux où étaient les étrangers; il en trouva un grand nombre, mais leur langue n'était point celle de Zayde. Enfin, il demanda s'il n'y avait point quelqu'un qui entendît la langue grecque. Celui à qui il s'adressa lui répondit en espagnol qu'il était d'une des îles de la Grèce. Consalve le pria de parler sa langue; il le fit, et Consalve connut que c'était celle de Zayde. Par bonheur les affaires de cet étranger ne le retenaient point à Tarragone : il voulut bien suivre Consalve, qui lui donna une plus grande récompense qu'il n'aurait osé la lui de-

mander. Ils partirent le lendemain à la pointe du jour; et Consalve s'estimait plus heureux d'avoir un truchement que s'il eût eu la couronne de Léon sur la tête.

Pendant que le chemin dura, il commença à s'instruire de la langue grecque; il apprit d'abord, *je vous aime;* et, quand il pensa qu'il le pourrait dire à Zayde et qu'elle l'entendrait, il crut qu'il ne pourrait plus être malheureux. Il arriva de bonne heure à la maison d'Alphonse; il le trouva qui se promenait : il lui fit part de sa joie, et lui demanda où était Zayde. Alphonse lui dit qu'il y avait long-temps qu'elle se promenait du côté de la mer. Il en prit le chemin avec son truchement. Il alla au rocher où elle avait accoutumé d'être; il fut surpris de ne l'y pas trouver; néanmoins il ne s'en étonna point : il la chercha jusqu'au port, où elle allait quelquefois. Il revint au logis, il retourna dans le bois; sa peine fut inutile : il envoya dans tous les lieux où il s'imagina qu'elle pouvait être; mais, comme on ne la trouva point, il commença à avoir quelque pressentiment de son malheur. La nuit vint, sans qu'il pût en apprendre de nouvelles : il était désespéré de l'avoir perdue; il craignait qu'il ne lui fût arrivé quelque accident; il se blâmait de l'avoir quittée; enfin, il n'y a point de douleur qui fût comparable à la sienne. Il passa toute la

nuit dans la campagne avec des flambeaux; et, n'ayant même plus d'espérance de la revoir, il ne laissait pas de la chercher. Il avait déjà été plusieurs fois aux cabanes des pêcheurs pour savoir si personne ne l'avait vue, et il n'avait pu en apprendre aucune nouvelle. Sur le matin, deux femmes, qui revenaient d'un lieu où elles avaient été coucher le jour d'auparavant, lui apprirent qu'en sortant de leurs cabanes, elles avaient vu de loin Zayde et Félime se promener le long de la mer; que, pendant qu'elles se promenaient, une chaloupe avait abordé la côte; qu'il était descendu des hommes de cette chaloupe; que Zayde et Félime s'étaient éloignées lorsqu'elles les avaient vus; mais que ces hommes les ayant appelées, elles étaient revenues sur leurs pas; et qu'après avoir parlé longtemps, et avoir fait des actions qui témoignaient qu'elles étaient bien aises de les voir, elles étaient montées dans la chaloupe et avaient pris la pleine mer.

Alors Consalve regarda Alphonse d'une manière qui exprimait mieux sa douleur que n'auraient pu faire toutes ses paroles. Alphonse ne savait que lui dire pour le consoler. Quand tous ceux qui les environnaient se furent retirés, Consalve, rompant le silence : Je perds Zayde, dit-il, et je la perds dans le moment que je pou-

vais m'en faire entendre; je la perds, Alphonse, et c'est son amant qui me l'enlève; il est aisé de le juger par le rapport de ces femmes. La fortune ne m'a pas voulu laisser ignorer la seule chose qui pouvait augmenter ma douleur de perdre Zayde. Je l'ai donc perdue pour jamais, et elle est entre les mains d'un rival, et d'un rival aimé! C'était à lui sans doute qu'elle écrivait cette lettre que je surpris, et c'était pour lui apprendre le lieu où il devait la trouver. C'en est trop, s'écria-t-il tout d'un coup, c'en est trop; mes maux suffiraient à faire plusieurs misérables. J'avoue que j'y succombe, et qu'après avoir tout abandonné, je ne puis supporter d'être plus tourmenté au milieu d'un désert que je ne l'ai été au milieu de la cour. Oui, Alphonse, ajoutait-il, je suis plus malheureux mille fois par la seule perte de Zayde que je ne l'ai été par toutes celles que j'ai faites. Est-il possible que je ne puisse espérer de revoir Zayde? Si je savais au moins si je lui ai plu, ou si je lui ai été indifférent, mon malheur ne serait pas si insupportable, et je saurais à quelle sorte de douleur je dois m'abandonner. Mais, si j'ai plu à Zayde, puis-je penser à l'oublier? et ne dois-je pas passer ma vie à courir toutes les parties du monde pour la trouver? Que si elle en aime un autre, ne dois-je pas faire tous mes efforts pour ne m'en souvenir jamais?

Alphonse, ayez pitié de moi; tâchez de me faire croire que Zayde m'a aimé, ou persuadez-moi que je lui suis indifférent. Quoi! reprenait-il, je serais aimé de Zayde, et je ne la verrais jamais! Ce malheur passerait encore celui d'en être haï. Mais non, je ne puis être malheureux si Zayde m'a aimé. Hélas! je l'allais savoir dans le moment que je l'ai perdue; et, quelque soin qu'elle eût pris de se déguiser, j'aurais démêlé ses sentimens, j'aurais su la cause de ses larmes, j'aurais su son pays, sa fortune, ses aventures, et je saurais maintenant si je dois la suivre, et où je dois la chercher.

Alphonse ne savait que répondre à Consalve, par l'impossibilité de se déterminer à ce qu'il devait dire pour calmer sa douleur. Enfin, après lui avoir représenté que son esprit n'était pas en état de prendre une résolution, et qu'il fallait se servir de sa raison pour supporter son malheur, il l'obligea de retourner chez lui. Sitôt que Consalve fut dans sa chambre, il fit approcher son truchement pour se faire expliquer quelques mots qu'il avait entendu dire à Zayde, et qu'il avait retenus. Le truchement lui en expliqua plusieurs, et entre autres ceux que Zayde avait souvent dits à Félime en le regardant. Il les expliqua en sorte que Consalve fut assuré qu'il ne s'était pas trompé, lorsqu'il avait cru qu'elle par-

lait d'une ressemblance; et il ne douta plus alors que ce ne fût un amant de Zayde à qui il ressemblait. Dans cette pensée, il envoya chercher ces femmes qui avaient vu partir cette belle étrangère, pour savoir d'elles si, parmi ces hommes qui l'avaient emmenée, il n'y avait point quelqu'un qui lui ressemblât. Sa curiosité ne put être satisfaite : ces femmes les avaient vus de trop loin pour remarquer cette ressemblance, et elles lui dirent seulement qu'il y en avait un que Zayde avait embrassé. Consalve ne put entendre ces paroles sans s'abandonner au désespoir, et sans prendre le dessein d'aller chercher Zayde pour tuer son amant à ses yeux. Alphonse lui représenta qu'il y aurait de l'injustice et de l'impossibilité dans ce dessein; qu'il n'avait point de droits sur Zayde; qu'elle était engagée avec cet amant devant que de l'avoir vu; que c'était peut-être son mari; qu'il ne savait en quel lieu du monde la chercher; que, quand il l'aurait trouvée, ce serait apparemment dans un pays où ce rival aurait tant d'autorité qu'il ne pourrait exécuter ce que la colère lui conseillait d'entreprendre. Que voulez-vous donc que je devienne, répliqua Consalve, et croyez-vous qu'il me soit possible de demeurer en l'état où je suis? Je voudrais, dit Alphonse, que vous supportassiez ce malheur, qui ne regarde que l'amour, comme

vous avez déjà supporté ceux qui regardaient et l'amour et la fortune. C'est pour avoir trop souffert que je ne puis plus souffrir, répondit Consalve : je veux aller chercher Zayde, la revoir, savoir d'elle qu'elle en aime un autre, et mourir à ses pieds. Mais non, reprit-il, je serais digne de mon malheur si j'allais chercher Zayde, après la manière dont elle m'a quitté. Le respect et l'adoration que j'ai eus pour elle l'engageaient à me faire dire au moins qu'elle s'en allait. La seule reconnaissance l'y devait obliger; et, puisqu'elle ne l'a pas fait, il faut qu'elle joigne le mépris à l'indifférence. Je me suis trop flatté quand j'ai pu m'imaginer qu'elle ne me haïssait pas; je ne dois jamais penser à la suivre ni à la chercher. Non, Zayde, je ne vous suivrai point. Alphonse, je me rends à vos raisons, et je vois bien que je ne dois prétendre qu'à finir le plus tôt que je pourrai le reste d'une misérable vie.

Consalve parut déterminé à cette résolution, et son esprit en fut plus calme. Il était néanmoins dans une tristesse qui faisait pitié; il passait les journées entières dans les lieux où il avait vu Zayde, et il semblait l'y chercher encore. Il garda son truchement pour apprendre la langue grecque : et, quoiqu'il fût persuadé qu'il ne verrait jamais Zayde, il trouvait quelque douceur à s'assurer au moins qu'il la pourrait entendre, s'il la

revoyait. Il apprit en peu de temps ce que les autres n'apprennent qu'en plusieurs années. Mais lorsqu'il n'eut plus cette occupation, qui avait quelque rapport avec Zayde, il se trouva encore plus affligé qu'auparavant.

Il faisait souvent réflexion sur la cruauté de sa destinée, qui, après l'avoir accablé à Léon de tant de malheurs, lui en faisait encore éprouver un incomparablement plus sensible, en le privant d'une personne qui seule lui était plus chère que la fortune, l'ami et la maîtresse qu'il avait perdus. En faisant cette triste différence de ses malheurs passés à son malheur présent, il se souvint de la promesse qu'il avait faite à dom Olmond de lui donner de ses nouvelles; et, quelque peine qu'il eût à penser à autre chose qu'à Zayde, il jugea qu'il devait cette marque de reconnaissance à un homme qui lui avait témoigné tant d'amitié. Il ne voulut pas lui apprendre précisément le lieu où il était : il lui manda seulement qu'il le priait de lui écrire à Tarragone; que sa retraite n'en était pas éloignée; qu'il s'y trouvait sans ambition; qu'il n'avait plus de ressentiment contre dom Garcie, de haine pour dom Ramire, ni d'amour pour Nugna Bella; que cependant il était encore plus malheureux que lorsqu'il partit de Léon.

Alphonse était sensiblement touché de l'état

où il voyait Consalve ; il ne l'abandonnait point, et tâchait, autant qu'il lui était possible, de diminuer son affliction. Vous avez perdu Zayde, lui disait-il un jour ; mais vous n'avez pas contribué à la perdre, et, quelque malheureux que vous soyez, il y a du moins une sorte de malheur que votre destinée vous laisse ignorer. Être la cause de son infortune est un malheur qui vous est inconnu, et c'est celui qui fera éternellement mon supplice. Si vous trouvez quelque consolation, continua-t-il, d'apprendre, par mon exemple, que vous pourriez être plus infortuné que vous ne l'êtes, je veux bien vous raconter les accidens de ma vie, quelque douleur que me puisse donner un si triste souvenir. Consalve ne put s'empêcher de lui laisser voir tant de désir de savoir ce qui l'avait obligé à se confiner dans un désert, qu'Alphonse, pour satisfaire sa curiosité et pour lui faire connaître qu'il était plus malheureux que lui, commença ainsi l'histoire de ses déplaisirs.

HISTOIRE D'ALPHONSE ET DE BELASIRE.

Vous savez, seigneur, que je m'appelle Alphonse Ximenès, et que ma maison a quelque lustre dans l'Espagne pour être descendue des premiers rois de Navarre. Comme je n'ai dessein

que de vous conter l'histoire de mes derniers malheurs, je ne vous ferai pas celle de toute ma vie : il y a néanmoins des choses assez remarquables; mais comme, jusqu'au temps dont je veux vous parler, je n'avais été malheureux que par la faute des autres, et non pas par la mienne, je ne vous en dirai rien, et vous saurez seulement que j'avais éprouvé tout ce que l'infidélité et l'inconstance des femmes peuvent faire souffrir de plus douloureux; aussi étais-je très-éloigné d'en vouloir aimer aucune : les attachemens me paraissaient des supplices; et, quoiqu'il y eût plusieurs belles personnes à la cour dont je pouvais être aimé, je n'avais pour elles que les sentimens de respect qui sont dus à leur sexe. Mon père, qui vivait encore, souhaitait de me marier, par cette chimère si ordinaire à tous les hommes de vouloir conserver leur nom. Je n'avais pas de répugnance au mariage; mais la connaissance que j'avais des femmes m'avait fait prendre la résolution de n'en épouser jamais de belle; et, après avoir tant souffert par la jalousie, je ne voulais pas me mettre au hasard d'avoir, tout ensemble, celle d'un amant et celle d'un mari. J'étais dans ces dispositions, lorsqu'un jour mon père me dit que Belasire, fille du comte de Guevarre, était arrivée à la cour; que c'était un parti considérable et par son bien et par sa nais-

sance, et qu'il eût fort souhaité de l'avoir pour belle-fille. Je lui répondis qu'il faisait un souhait inutile; que j'avais déjà ouï parler de Belasire, et que je savais que personne n'avait encore pu lui plaire; que je savais aussi qu'elle était belle, et que c'était assez pour m'ôter la pensée de l'épouser. Il me demanda si je l'avais vue; je lui répondis que toutes les fois qu'elle était venue à la cour, je m'étais trouvé à l'armée, et que je ne la connaissais que de réputation. Voyez-la, je vous en prie, répliqua-t-il, et si j'étais aussi assuré que vous lui puissiez plaire que je suis persuadé qu'elle vous fera changer de résolution de n'épouser jamais une belle femme, je ne douterais pas de votre mariage. Quelques jours après, je trouvai Belasire chez la reine : je demandai son nom, me doutant bien que c'était elle, et elle demanda le mien, croyant bien aussi que j'étais Alphonse. Nous devinâmes l'un et l'autre ce que nous avions demandé, nous nous le dîmes, et nous parlâmes ensemble avec un air plus libre qu'apparemment nous ne le devions avoir dans une première conversation. Je trouvai la personne de Belasire très-charmante, et son esprit beaucoup au-dessus de ce que j'en avais pensé. Je lui dis que j'avais de la honte de ne la connaître pas encore; que néanmoins je serais bien aise de ne la pas connaître davantage; que

je n'ignorais pas combien il était inutile de songer à lui plaire, et combien il était difficile de se garantir de le désirer. J'ajoutai que, quelque difficulté qu'il y eût à toucher son cœur, je ne pourrais m'empêcher d'en former le dessein si elle cessait d'être belle; mais que tant qu'elle serait comme je la voyais, je n'y penserais de ma vie; que je la suppliais même de m'assurer qu'il était impossible de se faire aimer d'elle, de peur qu'une fausse espérance ne me fît changer la résolution que j'avais prise de ne m'attacher jamais à une belle femme. Cette conversation, qui avait quelque chose d'extraordinaire, plut à Belasire; elle parla de moi assez favorablement, et je parlais d'elle comme d'une personne en qui je trouvais un mérite et un agrément au-dessus des autres femmes. Je m'enquis, avec plus de soin que je n'avais fait, quels étaient ceux qui s'étaient attachés à elle. On me dit que le comte de Lare l'avait passionnément aimée; que sa passion avait duré long-temps; qu'il avait été tué à l'armée, et qu'il s'était précipité dans le péril, après avoir perdu l'espérance de l'épouser. On me dit aussi que plusieurs autres personnes avaient essayé de lui plaire, mais inutilement, et que l'on n'y pensait plus, parce qu'on croyait impossible d'y réussir. Cette impossibilité dont on me parlait me fit imaginer

quelque plaisir à la surmonter. Je n'en fis pas néanmoins le dessein; mais je vis Belasire le plus souvent qu'il me fut possible; et, comme la cour de Navarre n'est pas si austère que celle de Léon, je trouvais aisément les occasions de la voir. Il n'y avait pourtant rien de sérieux entre elle et moi ; je lui parlais en riant de l'éloignement où nous étions l'un pour l'autre, et de la joie que j'aurais qu'elle changeât de visage et de sentimens. Il me parut que ma conversation ne lui déplaisait pas, et que mon esprit lui plaisait, parce qu'elle trouvait que je connaissais tout le sien. Comme elle avait même pour moi une confiance qui me donnait une entière liberté de lui parler, je la priai de me dire les raisons qu'elle avait eues de refuser si opiniâtrément ceux qui s'étaient attachés à lui plaire. Je vais vous répondre sincèrement, me dit-elle : Je suis née avec aversion pour le mariage; les liens m'en ont toujours paru très-rudes, et j'ai cru qu'il n'y avait qu'une passion qui pût assez aveugler pour faire passer par-dessus toutes les raisons qui s'opposent à cet engagement. Vous ne voulez pas vous marier par amour, ajouta-t-elle, et moi je ne comprends pas qu'on puisse se marier sans amour, et sans amour violent; et, bien loin d'avoir eu de la passion, je n'ai même jamais eu d'inclination pour personne : ainsi, Al-

phonse, si je ne suis point mariée, c'est parce que je n'ai rien aimé. Quoi! madame, lui répondis-je, personne ne vous a plu? votre cœur n'a jamais reçu d'impression? il n'a jamais été troublé au nom et à la vue de ceux qui vous adoraient? Non, me dit-elle, je ne connais aucun des sentimens de l'amour. Quoi! pas même la jalousie? lui dis-je. Non, pas même la jalousie, me répliqua-t-elle. Ah! si cela est, madame, lui répondis-je, je suis persuadé que vous n'avez jamais eu d'inclination pour personne. Il est vrai, reprit-elle, personne ne m'a jamais plu, et je n'ai pas même trouvé d'esprit qui me fût agréable et qui eût du rapport avec le mien. Je ne sais quel effet me firent les paroles de Belasire; je ne sais si j'en étais déjà amoureux sans le savoir; mais l'idée d'un cœur fait comme le sien, qui n'avait jamais reçu d'impression, me parut une chose si admirable et si nouvelle, que je fus frappé dans ce moment du désir de lui plaire, et d'avoir la gloire de toucher ce cœur que tout le monde croyait insensible. Je ne fus plus cet homme qui avait commencé à parler sans dessein. Je repassai dans mon esprit tout ce qu'elle venait de me dire. Je crus que, lorsqu'elle m'avait dit qu'elle n'avait trouvé personne qui lui eût plu, j'avais vu dans ses yeux qu'elle m'en avait excepté; enfin, j'eus assez d'espérance pour

achever de me donner de l'amour; et, dès ce moment, je devins plus amoureux de Belasire que je ne l'avais été d'aucune autre. Je ne vous redirai point comment j'osai lui déclarer que je l'aimais : j'avais commencé à lui parler par une espèce de raillerie; il était difficile de lui parler sérieusement : mais aussi cette raillerie me donna bientôt lieu de lui dire des choses que je n'aurais osé lui dire de long-temps. Ainsi, j'aimai Belasire, et je fus assez heureux pour toucher son inclination; mais je ne le fus pas assez pour lui persuader mon amour. Elle avait une défiance naturelle de tous les hommes : quoiqu'elle m'estimât beaucoup plus que tous ceux qu'elle avait jamais vus, et par conséquent plus que je ne méritais, elle n'ajoutait pas foi à mes paroles. Elle eut néanmoins un procédé avec moi tout différent de celui des autres femmes, et j'y trouvai quelque chose de si noble et de si sincère, que j'en fus surpris. Elle ne demeura pas long-temps sans m'avouer l'inclination qu'elle avait pour moi; elle m'apprit ensuite le progrès que je faisais dans son cœur : mais, comme elle ne me cachait point ce qui m'était avantageux, elle m'apprenait aussi ce qui ne m'était pas favorable. Elle me dit qu'elle ne croyait pas que je l'aimasse véritablement; et que, tant qu'elle ne serait pas mieux persuadée de mon amour, elle ne con-

sentirait jamais à m'épouser. Je ne vous saurais exprimer la joie que je trouvais à toucher ce cœur qui n'avait jamais été touché, et à voir l'embarras et le trouble qu'y apportait une passion qui lui était inconnue. Quel charme c'était pour moi de connaître l'étonnement qu'avait Belasire de n'être plus maîtresse d'elle-même, et de se trouver des sentimens sur lesquels elle n'avait point de pouvoir! Je goûtai des délices, dans ces commencemens, que je n'avais pas imaginées; et qui n'a point senti le plaisir de donner une violente passion à une personne qui n'en a jamais eu, même de médiocre, peut dire qu'il ignore les véritables plaisirs de l'amour. Si j'eus de sensibles joies par la connaissance de l'inclination que Belasire avait pour moi, j'eus aussi de cruels chagrins par le doute où elle était de ma passion, et par l'impossibilité qui me paraissait à l'en persuader. Lorsque cette pensée me donnait de l'inquiétude, je rappelais les sentimens que j'avais eus sur le mariage; je trouvais que j'allais tomber dans les malheurs que j'avais appréhendés; je pensais que j'aurais la douleur de ne pouvoir assurer Belasire de l'amour que j'avais pour elle; ou que, si je l'en assurais et qu'elle m'aimât véritablement, je serais exposé au malheur de cesser d'être aimé. Je me disais que le mariage diminuerait l'attachement qu'elle

avait pour moi; qu'elle ne m'aimerait plus que par devoir; qu'elle en aimerait peut-être quelque autre; enfin, je me représentais tellement l'horreur d'en être jaloux, que, quelque estime et quelque passion que j'eusse pour elle, je me résolvais quasi à abandonner l'entreprise que j'avais faite, et je préférais le malheur de vivre sans Belasire à celui de vivre avec elle sans en être aimé. Belasire avait à peu près des incertitudes pareilles aux miennes. Elle ne me cachait point ses sentimens, non plus que je ne lui cachais pas les miens. Nous parlions des raisons que nous avions de ne nous point engager: nous résolûmes plusieurs fois de rompre notre attachement: nous nous dîmes adieu, dans la pensée d'exécuter nos résolutions; mais nos adieux étaient si tendres, et notre inclination si forte, qu'aussitôt que nous nous étions quittés, nous ne pensions plus qu'à nous revoir. Enfin, après bien des irrésolutions de part et d'autre, je surmontai les doutes de Belasire; elle rassura tous les miens; elle me promit qu'elle consentirait à notre mariage, sitôt que ceux dont nous dépendions auraient réglé ce qui était nécessaire pour l'achever. Son père fut obligé de partir devant que de le pouvoir conclure: le roi l'envoya sur la frontière signer un traité avec les Maures, et nous fûmes contraints d'at-

tendre son retour. J'étais cependant le plus heureux homme du monde : je n'étais occupé que de l'amour que j'avais pour Belasire ; j'en étais passionnément aimé ; je l'estimais plus que toutes les femmes du monde, et je me croyais sur le point de la posséder.

Je la voyais avec toute la liberté que devait avoir un homme qui l'allait bientôt épouser. Un jour, mon malheur fit que je la priai de me dire tout ce que ses amans avaient fait pour elle. Je prenais plaisir à voir la différence du procédé qu'elle avait eu avec eux, d'avec celui qu'elle avait avec moi. Elle me nomma tous ceux qui l'avaient aimée ; elle me conta tout ce qu'ils avaient fait pour lui plaire : elle me dit que ceux qui avaient eu plus de persévérance étaient ceux pour qui elle avait eu plus d'éloignement ; et que le comte de Lare, qui l'avait aimée jusqu'à sa mort, ne lui avait jamais plu. Je ne sais pourquoi, après ce qu'elle me disait, j'eus plus de curiosité pour ce qui regardait le comte de Lare que pour les autres. Cette longue persévérance me frappa l'esprit ; je la priai de me redire encore tout ce qui s'était passé entre eux ; elle le fit ; et, quoiqu'elle ne me dît rien qui me dût déplaire, je fus touché d'une espèce de jalousie. Je trouvai que, si elle ne lui avait pas témoigné de l'inclination, au moins elle lui avait

témoigné beaucoup d'estime. Le soupçon m'entra dans l'esprit qu'elle ne me disait pas tous les sentimens qu'elle avait eus pour lui. Je ne voulus point lui témoigner ce que je pensais. Je me retirai chez moi plus chagrin que de coutume; je dormis peu, et je n'eus point de repos que je ne la visse le lendemain, et que je ne lui fisse encore raconter tout ce qu'elle m'avait dit le jour précédent. Il était impossible qu'elle m'eût conté d'abord toutes les circonstances d'une passion qui avait duré plusieurs années; elle me dit des choses qu'elle ne m'avait pas encore dites; je crus qu'elle avait eu dessein de me les cacher. Je lui fis mille questions, et je lui demandai à genoux de me répondre avec sincérité. Mais, quand ce qu'elle me répondait était comme je le pouvais désirer, je croyais qu'elle ne me parlait ainsi que pour me plaire : si elle me disait des choses un peu avantageuses pour le comte de Lare, je croyais qu'elle m'en cachait bien davantage; enfin, la jalousie, avec toutes les horreurs dont on la représente, se saisit de mon esprit. Je ne lui donnais plus de repos; je ne pouvais plus lui témoigner ni passion ni tendresse; j'étais incapable de lui parler d'autre chose que du comte de Lare : j'étais pourtant au désespoir de l'en faire souvenir, et de remettre dans sa mémoire tout c

qu'il avait fait pour elle. Je résolvais de ne lui en plus parler; mais je trouvais toujours que j'avais oublié de me faire expliquer quelque circonstance; et sitôt que j'avais commencé ce discours, c'était pour moi un labyrinthe, je n'en sortais plus, et j'étais également désespéré de lui parler du comte de Lare, ou de ne lui en parler pas.

Je passais les nuits entières sans dormir. Belasire ne me paraissait plus la même personne. Quoi! disais-je, c'est ce qui a fait le charme de ma passion que de croire que Belasire n'a jamais rien aimé, et qu'elle n'a jamais eu d'inclination pour personne; cependant, par tout ce qu'elle me dit d'elle-même, il faut qu'elle n'ait pas eu d'aversion pour le comte de Lare. Elle lui a témoigné trop d'estime, et elle l'a traité avec trop de civilité; si elle ne l'avait point aimé, elle l'aurait haï, par la longue persécution qu'il lui a faite, et qu'il lui a fait faire par ses parens. Non, disais-je, Belasire, vous m'avez trompé; vous n'étiez point telle que je vous ai crue; c'était comme une personne qui n'avait jamais rien aimé, que je vous ai adorée; c'était le fondement de ma passion; je ne le trouve plus, il est juste que je reprenne tout l'amour que j'ai eu pour vous. Mais, si elle me dit vrai, reprenais-je, quelle injustice ne lui

fais-je point! et quel mal ne me fais-je point à moi-même de m'ôter tout le plaisir que je trouvais à être aimé d'elle!

Dans ces sentimens, je prenais la résolution de parler encore une fois à Belasire : il me semblait que je lui dirais mieux que je n'avais fait, ce qui me donnait de la peine, et que je m'éclaircirais avec elle d'une manière qui ne me laisserait plus de soupçon. Je faisais ce que j'avais résolu; je lui parlais, mais ce n'était pas pour la dernière fois; et le lendemain je reprenais le même discours avec plus de chaleur que le jour précédent. Enfin, Belasire, qui avait eu jusqu'alors une patience et une douceur admirables, qui avait souffert tous mes soupçons, et qui avait travaillé à me les ôter, commença à se lasser de la continuation d'une jalousie si violente et si mal fondée.

Alphonse, me dit-elle un jour, je vois bien que le caprice que vous avez dans l'esprit va détruire la passion que vous aviez pour moi; mais il faut que vous sachiez aussi qu'elle détruira infailliblement celle que j'ai pour vous. Considérez, je vous en conjure, sur quoi vous me tourmentez, et sur quoi vous vous tourmentez vous-même; sur un homme mort, que vous ne sauriez croire que j'aie aimé, puisque je ne l'ai pas épousé; car, si je l'avais aimé, mes parens voulaient

notre mariage, et rien ne s'y opposait. Il est vrai, madame, lui répondis-je, je suis jaloux d'un mort, et c'est ce qui me désespère. Si le comte de Lare était vivant, je jugerais, par la manière dont vous seriez ensemble, de celle dont vous y auriez été, et ce que vous faites pour moi me convaincrait que vous ne l'aimeriez pas. J'aurais le plaisir, en vous épousant, de lui ôter l'espérance que vous lui aviez donnée, quoi que vous me puissiez dire; mais il est mort, et il est peut-être mort persuadé que vous l'auriez aimé, s'il avait vécu. Ah! madame, je ne saurais être heureux toutes les fois que je penserai qu'un autre que moi a pu se flatter d'être aimé de vous. Mais, Alphonse, me dit-elle encore, si je l'avais aimé, pourquoi ne l'aurais-je pas épousé? Parce que vous ne l'avez pas assez aimé, madame, lui répliquai-je, et que la répugnance que vous aviez pour le mariage ne pouvait être surmontée par une inclination médiocre. Je sais bien que vous m'aimez davantage que vous n'avez aimé le comte de Lare; mais, pour peu que vous l'ayez aimé, tout mon bonheur est détruit; je ne suis plus le seul homme qui vous ait plu; je ne suis plus que le premier qui vous a fait connaître l'amour; votre cœur a été touché par d'autres sentimens que ceux que je lui ai donnés. Enfin,

madame, ce n'est plus ce qui m'avait rendu le plus heureux homme du monde, et vous ne me paraissez plus du même prix dont je vous ai trouvée d'abord. Mais, Alphonse, me dit-elle, comment avez-vous pu vivre en repos avec celles que vous avez aimées? Je voudrais bien savoir si vous avez trouvé en elles un cœur qui n'eût jamais senti de passion. Je ne l'y cherchais pas, madame, lui répliquai-je, et je n'avais pas espéré de l'y trouver : je ne les avais point regardées comme des personnes incapables d'en aimer d'autres que moi; je m'étais contenté de croire qu'elles m'aimaient beaucoup plus que tous ceux qu'elles avaient aimés; mais pour vous, madame, ce n'est pas de même; je vous ai toujours regardée comme une personne au-dessus de l'amour, et qui ne l'aurait jamais connu sans moi. Je me suis trouvé heureux et glorieux tout ensemble d'avoir pu faire une conquête si extraordinaire. Par pitié, ne me laissez plus dans l'incertitude où je suis; si vous m'avez caché quelque chose sur le comte de Lare, avouez-le-moi; le mérite de l'aveu et votre sincérité me consoleront peut-être de ce que vous m'avouerez; éclaircissez mes soupçons, et ne me laissez pas vous donner un plus grand prix que je ne dois, ou moindre que vous ne méritez. Si vous n'aviez point perdu la raison, me dit

Belasire, vous verriez bien que, puisque je ne vous ai pas persuadé, je ne vous persuaderai pas; mais si je pouvais ajouter quelque chose à ce que je vous ai déjà dit, ce serait qu'une marque infaillible que je n'ai pas eu d'inclination pour le comte de Lare, est de vous en assurer comme je fais. Si je l'avais aimé, il n'y aurait rien qui pût me le faire désavouer; je croirais faire un crime de renoncer à des sentimens que j'aurais eus pour un homme mort qui les aurait mérités. Ainsi, Alphonse, soyez assuré que je n'en ai point eu qui vous puissent déplaire. Persuadez-le-moi donc, madame, m'écriai-je; dites-le-moi mille fois de suite, écrivez-le-moi; enfin, redonnez-moi le plaisir de vous aimer comme je faisais, et surtout pardonnez-moi le tourment que je vous donne. Je me fais plus de mal qu'à vous; et, si l'état où je suis pouvait se racheter, je le rachèterais par la perte de ma vie.

Ces dernières paroles firent de l'impression sur Belasire; elle vit bien qu'en effet je n'étais plus le maître de mes sentimens; elle me promit d'écrire tout ce qu'elle avait pensé et tout ce qu'elle avait fait pour le comte de Lare; et, quoique ce fussent des choses qu'elle m'avait déjà dites mille fois, j'eus du plaisir de m'imaginer que je les verrais écrites de sa main. Le

jour suivant, elle m'envoya ce qu'elle m'avait promis; j'y trouvai une narration fort exacte de ce que le comte de Lare avait fait pour lui plaire, et de tout ce qu'elle avait fait pour le guérir de sa passion, avec toutes les raisons qui pouvaient me persuader que ce qu'elle me disait était véritable. Cette narration était faite d'une manière qui devait me guérir de tous mes caprices; mais elle fit un effet contraire. Je commençai par être en colère contre moi-même d'avoir obligé Belasire à employer tant de temps à penser au comte de Lare. Les endroits de son récit où elle entrait dans le détail m'étaient insupportables; je trouvais qu'elle avait bien de la mémoire pour les actions d'un homme qui lui avait été indifférent. Ceux qu'elle avait passés légèrement me persuadaient qu'il y avait des choses qu'elle ne m'avait osé dire; enfin, je fis du poison de tout, et je vins voir Belasire, plus désespéré et plus en colère que je ne l'avais jamais été. Elle, qui savait combien j'avais sujet d'être satisfait, fut offensée de me voir si injuste; elle me le fit connaître avec plus de force qu'elle ne l'avait encore fait. Je m'excusai le mieux que je pus: tout en colère que j'étais, je voyais bien que j'avais tort; mais il ne dépendait pas de moi d'être raisonnable. Je lui dis que ma grande délicatesse sur les sentimens qu'elle avait eus pour

le comte de Lare était une marque de la passion et de l'estime que j'avais pour elle, et que ce n'était que par le prix infini que je donnais à son cœur que je craignais si fort qu'un autre n'en eût touché la moindre partie; enfin, je dis tout ce que je pus m'imaginer pour rendre ma jalousie plus excusable. Belasire n'approuva point mes raisons; elle me dit que de légers chagrins pouvaient être produits par ce que je venais de lui dire; mais qu'un caprice si long ne pouvait venir que du défaut et du déréglement de mon humeur; que je lui faisais peur pour la suite de sa vie; et que, si je continuais, elle serait obligée de changer de sentimens. Ces menaces me firent trembler; je me jetai à ses genoux, je l'assurai que je ne lui parlerais plus de mon chagrin, et je crus moi-même pouvoir en être le maître; mais ce ne fut que pour quelques jours. Je recommençai bientôt à la tourmenter : je lui redemandai souvent pardon; mais souvent aussi je lui fis voir que je croyais toujours qu'elle avait aimé le comte de Lare, et que cette pensée me rendrait éternellement malheureux.

Il y avait déjà long-temps que j'avais fait une amitié particulière avec un homme de qualité appelé dom Manrique. C'était un des hommes du monde qui avaient le plus de mérite et d'agrément. La liaison qui était entre nous en avait

fait une très-grande entre Belasire et lui : leur amitié ne m'avait jamais déplu ; au contraire, j'avais pris plaisir à l'augmenter. Il s'était aperçu plusieurs fois du chagrin que j'avais depuis quelque temps. Quoique je n'eusse rien de caché pour lui, la honte de mon caprice m'avait empêché de le lui avouer. Il vint chez Belasire un jour que j'étais encore plus déraisonnable que je n'avais accoutumé, et qu'elle était aussi plus lasse qu'à l'ordinaire de ma jalousie. Dom Manrique connut, à l'altération de nos visages, que nous avions quelque démêlé. J'avais toujours prié Belasire de ne lui point parler de ma faiblesse ; je lui fis encore la même prière quand il entra : mais elle voulut m'en faire honte ; et, sans me donner le loisir de m'y opposer, elle dit à dom Manrique ce qui faisait mon chagrin. Il en parut si étonné, il le trouva si mal fondé, et il m'en fit tant de reproches, qu'il acheva de troubler ma raison. Jugez, seigneur, si elle fut troublée, et quelle disposition j'avais à la jalousie. Il me parut que, de la manière dont m'avait condamné dom Manrique, il fallait qu'il fût prévenu pour Belasire. Je croyais bien que je passais les bornes de la raison ; mais je ne croyais pas aussi qu'on me dût condamner entièrement, à moins que d'être amoureux de Belasire. Je m'imaginai alors que dom Manrique

l'était, il y avait déjà long-temps, et que je lui paraissais si heureux d'en être aimé, qu'il ne trouvait pas que je me dusse plaindre, quand elle en aurait aimé un autre. Je crus même que Belasire s'était bien aperçue que dom Manrique avait pour elle plus que de l'amitié : je pensai qu'elle était bien aise d'être aimée (comme le sont d'ordinaire toutes les femmes); et, sans la soupçonner de me faire une infidélité, je fus jaloux de l'amitié qu'elle avait pour un homme que je croyais son amant. Belasire et dom Manrique, qui me voyaient si troublé et si agité, étaient bien éloignés de juger ce qui causait le désordre de mon esprit. Ils tâchèrent de me remettre par toutes les raisons dont ils pouvaient s'aviser; mais tout ce qu'ils me disaient achevait de me troubler et de m'aigrir. Je les quittai; et, quand je fus seul, je me représentai le nouveau malheur que je croyais avoir infiniment au-dessus de celui que j'avais eu. Je connus alors que j'avais été déraisonnable de craindre un homme qui ne me pouvait plus faire de mal. Je trouvai que dom Manrique m'était redoutable en toutes façons : il était aimable; Belasire avait beaucoup d'estime et d'amitié pour lui; elle était accoutumée à le voir; elle était lasse de mes chagrins et de mes caprices : il me semblait qu'elle cherchait à s'en consoler avec lui, et

qu'insensiblement elle lui donnerait la place que j'occupais dans son cœur ; enfin, je fus plus jaloux de dom Manrique que je ne l'avais été du comte de Lare. Je savais bien qu'il était amoureux d'une autre personne il y avait long-temps ; mais cette personne était si inférieure en toutes choses à Belasire, que cet amour ne me rassurait pas. Comme ma destinée voulait que je ne pusse m'abandonner entièrement à mon caprice, et qu'il me restât toujours assez de raison pour me laisser dans l'incertitude, je ne fus pas si injuste que de croire que dom Manrique travaillât à m'ôter Belasire. Je m'imaginai qu'il en était devenu amoureux sans s'en être aperçu et sans le vouloir : je pensai qu'il essayait de combattre sa passion à cause de notre amitié, et qu'encore qu'il n'en dit rien à Belasire, il lui laissait voir qu'il l'aimait sans espérance. Il me parut que je n'avais pas sujet de me plaindre de dom Manrique, puisque je croyais que ma considération l'avait empêché de se déclarer. Enfin je trouvai que, comme j'avais été jaloux d'un homme mort sans savoir si je le devais être, j'étais jaloux de mon ami, et que je le croyais mon rival sans croire avoir sujet de le haïr. Il serait inutile de vous dire ce que des sentimens aussi extraordinaires que les miens me firent souffrir,

et il est aisé de l'imaginer. Lorsque je vis dom Manrique, je lui fis des excuses de lui avoir caché mon chagrin sur le sujet du comte de Lare; mais je ne lui dis rien de ma nouvelle jalousie; je n'en dis rien aussi à Belasire, de peur que la connaissance qu'elle en aurait n'achevât de l'éloigner de moi. Comme j'étais toujours persuadé qu'elle m'aimait beaucoup, je croyais que, si je pouvais obtenir de moi-même de ne lui plus paraître déraisonnable, elle ne m'abandonnerait pas pour dom Manrique : ainsi, l'intérêt même de ma jalousie m'obligeait à la cacher. Je demandai encore pardon à Belasire, et je l'assurai que la raison m'était entièrement revenue. Elle fut bien aise de me voir dans ces sentimens, quoiqu'elle pénétrât aisément, par la grande connaissance qu'elle avait de mon humeur, que je n'étais pas si tranquille que je le voulais paraître.

Dom Manrique continua de la voir comme il avait accoutumé, et même davantage, à cause de la confidence où ils étaient ensemble de ma jalousie. Comme Belasire avait vu que j'avais été offensé qu'elle lui en eût parlé, elle ne lui en parlait plus en ma présence; mais, quand elle s'apercevait que j'étais chagrin, elle s'en plaignait à lui, et le priait de lui aider à me guérir. Mon malheur voulut que je m'aper-

eusse deux ou trois fois qu'elle avait cessé de parler à dom Manrique lorsque j'étais entré. Jugez ce qu'une pareille chose pouvait produire dans un esprit aussi jaloux que le mien. Néanmoins je voyais tant de tendresse pour moi dans le cœur de Belasire, et il me paraissait qu'elle avait tant de joie lorsqu'elle me voyait l'esprit en repos, que je ne pouvais croire qu'elle aimât assez dom Manrique pour être en intelligence avec lui. Je ne pouvais croire aussi que dom Manrique, qui ne songeait qu'à empêcher que je ne me brouillasse avec elle, songeât à s'en faire aimer. Je ne pouvais donc démêler quels sentimens il avait pour elle, ni quels étaient ceux qu'elle avait pour lui. Je ne savais même très-souvent quels étaient les miens ; enfin, j'étais dans le plus misérable état où un homme ait jamais été. Un jour que j'étais entré lorsqu'elle parlait bas à dom Manrique, il me parut qu'elle ne s'était pas souciée que je visse qu'elle lui parlait : je me souvins alors qu'elle m'avait dit plusieurs fois, pendant que je la persécutais sur le sujet du comte de Lare, qu'elle me donnerait de la jalousie d'un homme vivant, pour me guérir de celle d'un homme mort. Je crus que c'était pour exécuter cette menace qu'elle traitait si bien dom Manrique, et qu'elle me laissait voir qu'elle avait des secrets avec lui.

Cette pensée diminua le trouble où j'étais. Je fus encore quelques jours sans lui en rien dire; mais enfin je me résolus de lui en parler.

J'allai la trouver dans cette intention; et, me jetant à genoux devant elle : Je veux bien vous avouer, madame, lui dis-je, que le dessein que vous avez eu de me tourmenter a réussi. Vous m'avez donné toute l'inquiétude que vous pouviez souhaiter, et vous m'avez fait sentir, comme vous me l'aviez promis tant de fois, que la jalousie qu'on a des vivans est plus cruelle que celle qu'on peut avoir des morts. Je méritais d'être puni de ma folie; mais je ne le suis que trop, et, si vous saviez ce que j'ai souffert des choses mêmes que j'ai cru que vous faisiez à dessein, vous verriez bien que vous me rendrez aisément malheureux quand vous le voudrez. Que voulez-vous dire, Alphonse, me repartit-elle? vous croyez que j'ai pensé à vous donner de la jalousie : et ne savez-vous pas que j'ai été trop affligée de celle que vous avez eue malgré moi, pour avoir envie de vous en donner? Ah! madame, lui dis-je, ne continuez pas davantage à me donner de l'inquiétude : encore une fois, j'ai assez souffert; et, quoique j'aie bien vu que la manière dont vous vivez avec dom Manrique n'était que pour exécuter les menaces que vous m'aviez faites, je n'ai pas laissé d'en avoir une

douleur mortelle. Vous avez perdu la raison, Alphonse, répliqua Belasire, ou vous voulez me tourmenter à dessein, comme vous dites que je vous tourmente. Vous ne me persuaderez pas que vous puissiez croire que j'aie pensé à vous donner de la jalousie, et vous ne me persuaderez pas aussi que vous en ayez pu prendre. Je voudrais, ajouta-t-elle en me regardant, qu'après avoir été jaloux d'un homme mort que je n'ai pas aimé, vous le fussiez d'un homme vivant qui ne m'aime pas. Quoi! madame, lui répondis-je, vous n'avez pas eu l'intention de me rendre jaloux de dom Manrique? Vous suivez simplement votre inclination en le traitant comme vous faites? Ce n'est pas pour me donner du soupçon que vous avez cessé de lui parler bas, ou que vous avez changé de discours quand je me suis approché de vous? Ah! madame, si cela est, je suis bien plus malheureux que je ne pense, et je suis même le plus malheureux homme du monde. Vous n'êtes pas le plus malheureux homme du monde, reprit Belasire; mais vous êtes le plus déraisonnable; et, si je suivais ma raison, je romprais avec vous et je ne vous verrais de ma vie. Mais est-il possible, Alphonse, ajouta-t-elle, que vous soyez jaloux de dom Manrique? Et comment ne le serais-je pas, madame, lui dis-

je, quand je vois que vous avez avec lui une intelligence que vous me cachez? Je vous la cache, me répondit-elle, parce que vous vous offensâtes lorsque je lui parlai de votre bizarrerie, et que je n'ai pas voulu que vous vissiez que je lui parlais encore de vos chagrins et de la peine que j'en souffre. Quoi! madame, repris-je, vous vous plaignez de mon humeur à mon rival, et vous trouvez que j'ai tort d'être jaloux? Je m'en plains à votre ami, répliqua-t-elle, mais non pas à votre rival. Dom Manrique est mon rival, repartis-je, et je ne crois pas que vous puissiez vous défendre de l'avouer. Et moi, dit-elle, je ne crois pas que vous m'osiez dire qu'il le soit, sachant, comme vous faites, qu'il passe des jours entiers à ne me parler que de vous. Il est vrai, lui dis-je, que je ne soupçonne pas dom Manrique de travailler à me détruire; mais cela n'empêche pas qu'il ne vous aime : je crois même qu'il ne vous le dit pas encore; mais, de la manière dont vous le traitez, il vous le dira bientôt, et les espérances que votre procédé lui donne le feront passer aisément sur les scrupules que notre amitié lui donnait. Peut-on avoir perdu la raison au point que vous l'avez perdue, me répondit Belasire? Songez-vous bien à vos paroles? Vous dites que dom Manrique me parle pour

vous, qu'il est amoureux de moi, et qu'il ne me parle point pour lui : où pouvez-vous prendre des choses si peu vraisemblables? N'est-il pas vrai que vous croyez que je vous aime et que vous croyez que dom Manrique vous aime aussi? Il est vrai, lui répondis-je, que je crois l'un et l'autre. Et, si vous le croyez, s'écria-t-elle, comment pouvez-vous vous imaginer que je vous aime, et que j'aime dom Manrique? que dom Manrique m'aime, et qu'il vous aime encore? Alphonse, vous me donnez un déplaisir mortel de me faire connaître le déréglement de votre esprit : je vois bien que c'est un mal incurable, et qu'il faudrait qu'en me résolvant à vous épouser, je me résolusse en même temps à être la plus malheureuse personne du monde. Je vous aime assurément beaucoup, mais non pas assez pour vous acheter à ce prix. Les jalousies des amans ne sont que fâcheuses, mais celles des maris sont fâcheuses et offensantes. Vous me faites voir si clairement tout ce que j'aurais à souffrir si je vous avais épousé, que je ne crois pas que je vous épouse jamais. Je vous aime trop pour n'être pas sensiblement touchée de voir que je ne passerai pas ma vie avec vous comme je l'avais espéré : laissez-moi seule, je vous en conjure; vos paroles et votre vue ne feraient qu'augmenter ma douleur.

A ces mots elle se leva sans vouloir m'entendre, et s'en alla dans son cabinet dont elle ferma la porte sans la rouvrir, quelque prière que je lui en fisse. Je fus contraint de m'en aller chez moi si désespéré et si incertain de mes sentimens, que je m'étonne que je n'en perdis pas le peu de raison qui me restait. Je revins dès le lendemain voir Belasire; je la trouvai triste et affligée : elle me parla sans aigreur, et même avec bonté; mais, sans me rien dire qui dût me faire craindre qu'elle voulût m'abandonner, il me parut qu'elle essayait d'en prendre la résolution. Comme on se flatte aisément, je crus qu'elle ne demeurerait pas dans les sentimens où je la voyais : je lui demandai pardon de mes caprices comme j'avais déjà fait cent fois; je la priai de n'en rien dire à dom Manrique, et je la conjurai à genoux de changer de conduite avec lui, et de ne le plus traiter assez bien pour me donner de l'inquiétude. Je ne dirai rien de votre folie à dom Manrique, me dit-elle; mais je ne changerai rien à la manière dont je vis avec lui. S'il avait de l'amour pour moi, je ne le verrais de ma vie, quand même vous n'en auriez pas d'inquiétude; mais il n'a que de l'amitié; vous savez même qu'il a de l'amour pour d'autres : je l'estime, je l'aime. Vous avez consenti que je l'aimasse; il n'y a donc que de la folie et du déréglement dans

le chagrin qu'il vous donne. Si je vous satisfaisais, vous seriez bientôt pour quelque autre comme vous êtes pour lui. C'est pourquoi ne vous opiniâtrez pas à me faire changer de conduite, car assurément je n'en changerai point. Je veux croire, lui répondis-je, que tout ce que vous me dites est véritable, et que vous ne croyez point que dom Manrique vous aime; mais je le crois, madame, et c'est assez. Je sais bien que vous n'avez que de l'amitié pour lui; mais c'est une sorte d'amitié si tendre et si pleine de confiance, d'estime et d'agrément, que, quand elle ne pourrait jamais devenir de l'amour, j'aurais sujet d'en être jaloux, et de craindre qu'elle n'occupât trop votre cœur. Le refus que vous venez de me faire de changer de conduite avec lui, me fait voir que c'est avec raison qu'il m'est redoutable. Pour vous montrer, me dit-elle, que le refus que je vous fais ne regarde pas dom Manrique, et qu'il ne regarde que votre caprice, c'est que, si vous me demandiez de ne plus voir l'homme du monde que je méprise le plus, je vous le refuserais, comme je vous refuse de cesser d'avoir de l'amitié pour dom Manrique. Je le crois, madame, lui répondis-je, mais ce n'est pas de l'homme du monde que vous méprisez le plus que j'ai de la jalousie; c'est d'un homme que vous aimez assez pour le préférer à mon re-

pos. Je ne vous soupçonne pas de faiblesse et de changement ; mais j'avoue que je ne puis souffrir qu'il y ait des sentimens de tendresse dans votre cœur pour un autre que pour moi. J'avoue aussi que je suis blessé de voir que vous ne haïssez pas dom Manrique, encore que vous connaissiez bien qu'il vous aime, et qu'il me semble que ce n'était qu'à moi seul qu'était dû l'avantage de vous avoir aimée sans être haï. Ainsi, madame, accordez-moi ce que je vous demande, et considérez combien ma jalousie est éloignée de vous devoir offenser. J'ajoutai à ces paroles toutes celles dont je pus m'aviser pour obtenir ce que je souhaitais : il me fut entièrement impossible.

Il se passa beaucoup de temps, pendant lequel je devins toujours plus jaloux de dom Manrique. J'eus le pouvoir sur moi de le lui cacher ; Belasire eut la sagesse de ne lui en rien dire ; et elle lui fit croire que mon chagrin venait encore de ma jalousie du comte de Lare. Cependant elle ne changea point de procédé avec dom Manrique. Comme il ignorait mes sentimens, il vécut aussi avec elle comme il avait accoutumé : ainsi, ma jalousie ne fit qu'augmenter, et vint à un tel point, que j'en persécutais incessamment Belasire.

Après que cette persécution eut duré longtemps, et que cette belle personne eut en vain es-

sayé de me guérir de mon caprice, on me dit pendant deux jours qu'elle se trouvait mal, et qu'elle n'était pas même en ëtat que je la visse. Le troisième elle m'envoya quérir. Je la trouvai fort abattue, et je crus que c'était sa maladie. Elle me fit asseoir auprès d'un petit lit sur lequel elle était couchée; et, après avoir demeuré quelques momens sans parler : Alphonse, me dit-elle, je pense que vous voyez bien, il y a long-temps, que j'essaye de prendre la résolution de me détacher de vous. Quelques raisons qui m'y dussent obliger, je ne crois pas que je l'eusse pu faire, si vous ne m'en eussiez donné la force, par les bizarreries extraordinaires que vous m'avez fait paraître. Si ces bizarreries n'avaient été que médiocres, et que j'eusse pu croire qu'il eût été possible de vous en guérir par une bonne conduite, quelque austère qu'elle eût été, la passion que j'ai pour vous me l'eût fait embrasser avec joie; mais comme je vois que le déréglement de votre esprit est sans remède, et que, lorsque vous ne trouvez point de sujets de vous tourmenter, vous vous en faites sur des choses qui n'ont jamais été et sur d'autres qui ne seront jamais, je suis contrainte, pour votre repos et pour le mien, de vous apprendre que je suis absolument résolue de rompre avec vous et de ne vous point épouser. Je vous dis encore dans ce

moment, qui sera le dernier que nous aurons de conversation particulière, que je n'ai jamais eu d'inclination pour personne que pour vous, et que vous seul étiez capable de me donner de la passion. Mais puisque vous m'avez confirmée dans l'opinion que j'avais qu'on ne peut être heureux en aimant quelqu'un, vous que j'ai trouvé le seul homme digne d'être aimé, soyez persuadé que je n'aimerai personne, et que les impressions que vous avez faites dans mon cœur sont les seules qu'il avait reçues et les seules qu'il recevra jamais. Je ne veux pas même que vous puissiez penser que j'aie trop d'amitié pour dom Manrique : je n'ai refusé de changer de conduite avec lui que pour voir si la raison ne vous reviendrait point, et pour me donner lieu de me redonner à vous si j'eusse connu que votre esprit eût été capable de se guérir. Je n'ai pas été assez heureuse : c'était la seule raison qui m'a empêchée de vous satisfaire. Cette raison est cessée : je vous sacrifie dom Manrique ; je viens de le prier de ne me voir jamais. Je vous demande pardon de lui avoir découvert votre jalousie; mais je ne pouvais faire autrement, et notre rupture la lui aurait toujours apprise. Mon père arriva hier au soir; je lui ai dit ma résolution ; il est allé, à ma prière, l'apprendre au vôtre. Ainsi, Alphonse, ne songez point à me

faire changer; j'ai fait ce qui pouvait confirmer mon dessein devant que de vous le déclarer; j'ai retardé autant que j'ai pu, et peut-être plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous: croyez que personne ne sera jamais si uniquement ni si fidèlement aimé que vous l'avez été.

Je ne sais si Belasire continua de parler; mais comme mon saisissement avait été si grand d'abord qu'elle eut commencé, qu'il m'avait été impossible de l'interrompre, les forces me manquèrent aux dernières paroles que je viens de vous dire; je m'évanouis, et je ne sais ce que fit Belasire ni ses gens; mais, quand je revins, je me trouvai dans mon lit, et dom Manrique auprès de moi, avec toutes les actions d'un homme aussi désespéré que je l'étais.

Lorsque tout le monde se fut retiré, il n'oublia rien pour se justifier des soupçons que j'avais de lui, et pour me témoigner son désespoir d'être la cause innocente de mon malheur. Comme il m'aimait fort, il était en effet extraordinairement touché de l'état où j'étais. Je tombai malade, et ma maladie fut violente : je connus bien alors, mais trop tard, les injustices que j'avais faites à mon ami; je le conjurai de me les pardonner, et de voir Belasire pour lui demander pardon de ma part, et pour tâcher de la fléchir. Dom Manrique alla chez elle; on lui dit

qu'on ne pouvait la voir : il y retourna tous les jours pendant que je fus malade, mais aussi inutilement : j'y allai moi-même sitôt que je pus marcher ; on me dit la même chose ; et, à la seconde fois que j'y retournai, une de ses femmes me vint dire de sa part que je n'y allasse plus, et qu'elle ne me verrait pas. Je pensai mourir lorsque je me vis sans espérance de voir Belasire. J'avais toujours cru que cette grande inclination qu'elle avait pour moi la ferait revenir si je lui parlais ; mais, voyant qu'elle ne me voulait point parler, je n'espérai plus ; et il faut avouer que de n'espérer plus de posséder Belasire était une cruelle chose pour un homme qui s'en était vu si proche, et qui l'aimait si éperdument. Je cherchai tous les moyens de la voir : elle m'évitait avec tant de soin, et faisait une vie si retirée, qu'il m'était absolument impossible.

Toute ma consolation était d'aller passer la nuit sous ses fenêtres : je n'avais pas même le plaisir de les voir ouvertes. Je crus un jour les avoir entendu ouvrir dans le temps que je m'en étais allé ; le lendemain je crus encore la même chose ; enfin, je me flattai de la pensée que Belasire me voulait voir sans que je la visse, et qu'elle se mettait à sa fenêtre lorsqu'elle entendait que je me retirais. Je résolus de faire semblant de m'en aller à l'heure que j'avais accou-

tumé, et de retourner brusquement sur mes pas pour voir si elle ne paraîtrait point. Je fis ce que j'avais résolu; j'allai jusqu'au bout de la rue, comme si je me fusse retiré. J'entendis distinctement ouvrir la fenêtre; je retournai en diligence : je crus entrevoir Belasire; mais, en m'approchant, je vis un homme qui se rangeait proche de la muraille au-dessous de la fenêtre, comme un homme qui avait dessein de se cacher. Je ne sais comment, malgré l'obscurité de la nuit, je crus reconnaître dom Manrique. Cette pensée me troubla l'esprit; je m'imaginai que Belasire l'aimait, qu'il était là pour lui parler, qu'elle ouvrait ses fenêtres pour lui; je crus enfin que c'était dom Manrique qui m'ôtait Belasire. Dans le transport qui me saisit, je mis l'épée à la main; nous commençâmes à nous battre avec beaucoup d'ardeur : je sentis que je l'avais blessé en deux endroits; mais il se défendait toujours. Au bruit de nos épées, ou par les ordres de Belasire, on sortit de chez elle pour venir nous séparer. Dom Manrique me reconnut à la lueur des flambeaux; il recula quelques pas. Je m'avançai pour arracher son épée; mais il la baissa et me dit d'une voix faible : Est-ce vous, Alphonse? est-il possible que j'aie été assez malheureux pour me battre contre vous? Oui, traître, lui dis-je, et c'est moi qui t'arracherai la vie puis-

que tu m'ôtes Belasire, et que tu passes les nuits sous ses fenêtres pendant qu'elles me sont fermées. Dom Manrique, qui était appuyé contre une muraille, et que quelques personnes soutenaient, parce qu'on voyait bien qu'il n'en pouvait plus, me regarda avec des yeux trempés de larmes : Je suis bien malheureux, me dit-il, de vous donner toujours de l'inquiétude ; la cruauté de ma destinée me console de la perte de la vie que vous m'ôtez. Je me meurs, ajouta-t-il, et l'état où je suis doit vous persuader de la vérité de mes paroles. Je vous jure que je n'ai jamais eu de pensée pour Belasire qui vous ait pu déplaire ; l'amour que j'ai pour une autre, et que je ne vous ai pas caché, m'a fait sortir cette nuit : j'ai cru être épié, j'ai cru être suivi ; j'ai marché fort vite ; j'ai tourné dans plusieurs rues ; enfin, je me suis arrêté où vous m'avez trouvé, sans savoir que ce fût le logis de Belasire. Voilà la vérité, mon cher Alphonse : je vous conjure de ne vous pas affliger de ma mort ; je vous la pardonne de tout mon cœur, continua-t-il, en me tendant les bras pour m'embrasser. Alors les forces lui manquèrent, et il tomba sur les personnes qui le soutenaient.

Les paroles, seigneur, ne peuvent représenter ce que je devins, et la rage où je fus contre moi-même ; je voulus vingt fois me passer mon épée

au travers du corps, et surtout lorsque je vis expirer dom Manrique. On m'ôta d'auprès de lui. Le comte de Guevarre, père de Belasire, qui était sorti au nom de dom Manrique et au mien, me conduisit chez moi, et me remit entre les mains de mon père. On ne me quittait point, à cause du désespoir où j'étais; mais le soin de me garder aurait été inutile si ma religion m'eût laissé la liberté de m'ôter la vie. La douleur que je savais que recevait Belasire de l'accident qui était arrivé pour elle, et le bruit qu'il faisait à la cour, achevaient de me désespérer. Quand je pensais que tout le mal qu'elle souffrait, et tout celui dont j'étais accablé, n'était arrivé que par ma faute, j'étais dans une fureur qui ne peut être imaginée. Le comte de Guevarre, qui avait conservé beaucoup d'amitié pour moi, me venait voir très-souvent, et pardonnait à la passion que j'avais pour sa fille l'éclat que j'avais fait. J'appris par lui qu'elle était inconsolable, et que sa douleur passait les bornes de la raison. Je connaissais assez son humeur et sa délicatesse sur sa réputation pour savoir, sans qu'on me le dît, tout ce qu'elle pouvait sentir dans une si fâcheuse aventure. Quelques jours après cet accident, on me dit qu'un écuyer de Belasire demandait à me parler de sa part. Je fus transporté au nom de Belasire qui m'était si cher; je fis entrer celui

qui me demandait : il me donna une lettre où je trouvai ces paroles :

« Notre séparation m'avait rendu le monde » si insupportable que je ne pouvais plus y vivre » avec plaisir ; et l'accident qui vient d'arriver » blesse si fort ma réputation, que je ne puis y » demeurer avec honneur. Je vais me retirer » dans un lieu où je n'aurai pas la honte de » voir les divers jugemens qu'on fait de moi. » Ceux que vous en avez faits ont causé tous » mes malheurs ; cependant je n'ai pu me ré- » soudre à partir sans vous dire adieu, et sans » vous avouer que je vous aime encore, quelque » déraisonnable que vous soyez. Ce sera tout ce » que j'aurai à sacrifier à Dieu, en me donnant » à lui, que l'attachement que j'ai pour vous, » et le souvenir de celui que vous avez eu pour » moi. La vie austère que je vais embrasser me » paraîtra douce : on ne peut trouver rien de » fâcheux quand on a éprouvé la douleur de » s'arracher à ce qui nous aime et à ce qu'on » aimait plus que toutes choses. Je veux bien » vous avouer encore que le seul parti que je » prends me pouvait mettre en sûreté contre » l'inclination que j'ai pour vous ; et que, de- » puis notre séparation, vous n'êtes jamais venu » dans ce lieu, où vous avez causé tant de dés- » ordre, que je n'aie été prête à vous parler et

» à vous dire que je ne pouvais vivre sans vous.
» Je ne sais même si je ne vous l'aurais point
» dit le soir que vous attaquâtes dom Manrique,
» et que vous me donnâtes de nouvelles marques
» de ces soupçons qui ont fait tous nos malheurs.
» Adieu, Alphonse, souvenez-vous quelquefois
» de moi, et souhaitez, pour mon repos, que
» je ne me souvienne jamais de vous. »

Il ne manquait plus à mon malheur que d'apprendre que Belasire m'aimait encore, qu'elle se fût peut-être redonnée à moi sans le dernier effet de mon extravagance, et que le même accident qui m'avait fait tuer mon meilleur ami me faisait perdre ma maîtresse, et la contraignait à se rendre malheureuse pour le reste de sa vie.

Je demandai à celui qui m'avait apporté cette lettre où était Belasire : il me dit qu'il l'avait conduite dans un monastère de religieuses fort austères, qui étaient venues de France depuis peu ; qu'en y entrant elle lui avait donné une lettre pour son père et une autre pour moi. Je courus à ce monastère : je demandai à la voir, mais inutilement. Je trouvai le comte de Guevarre qui en sortait : toute son autorité et toutes ses prières avaient été inutiles pour la faire changer de résolution. Elle prit l'habit quelque temps après. Pendant l'année qu'elle pouvait encore

sortir, son père et moi fîmes tous nos efforts pour l'y obliger. Je ne voulus point quitter la Navarre, comme j'en avais formé le dessein, que je n'eusse entièrement perdu l'espérance de revoir Belasire; mais, le jour que je sus qu'elle était engagée pour jamais, je partis sans rien dire. Mon père était mort, et je n'avais personne qui me pût retenir. Je m'en vins en Catalogne dans le dessein de m'embarquer, et d'aller finir mes jours dans les déserts de l'Afrique. Je couchai par hasard dans cette maison; elle me plut; je la trouvai solitaire, et telle que je la pouvais désirer; je l'achetai. J'y mène depuis cinq ans une vie aussi triste que doit faire un homme qui a tué son ami, qui a rendu malheureuse la plus estimable personne du monde, et qui a perdu, par sa faute, le plaisir de passer sa vie avec elle. Croirez-vous encore, seigneur, que vos malheurs soient comparables aux miens?

Alphonse se tut à ces mots, et il parut si accablé de tristesse par le renouvellement de douleur que lui apportait le souvenir de ses malheurs, que Consalve crut plusieurs fois qu'il allait expirer. Il lui dit tout ce qu'il crut capable de lui donner quelque consolation; mais il ne put s'empêcher d'avouer en lui-même que les malheurs qu'il venait d'entendre pouvaient au

moins entrer en comparaison avec ceux qu'il avait soufferts.

Cependant la douleur qu'il sentait de la perte de Zayde augmentait tous les jours. Il dit à Alphonse qu'il voulait sortir d'Espagne, et aller servir l'empereur dans la guerre qu'il avait contre les Sarrasins, qui, s'étant rendus maîtres de la Sicile, faisaient de continuelles courses en Italie. Alphonse fut sensiblement touché de cette résolution; il fit tous ses efforts pour l'en détourner, mais ses efforts furent inutiles.

L'inquiétude que donne l'amour ne pouvait laisser Consalve dans cette solitude, et il était pressé d'en sortir par une secrète espérance, qu'il ne connaissait pas lui-même, de pouvoir retrouver Zayde. Il résolut donc de partir et de quitter Alphonse. Il n'y eut jamais une plus triste séparation : ils parlèrent de tous les malheurs de leur vie; ils y ajoutèrent celui de ne se plus voir; et, après s'être promis de se donner de leurs nouvelles, Alphonse demeura dans sa solitude, et Consalve s'en alla coucher à Tortose.

Il se logea proche d'une maison dont les jardins faisaient une des plus grandes beautés de la ville; il se promena tout le soir, et même pendant une partie de la nuit, sur les bords de l'Èbre. S'étant lassé de se promener, il s'assit

au pied d'une terrasse de ces beaux jardins : elle était si basse qu'il entendit parler des personnes qui s'y promenaient. Ce bruit ne le détourna pas d'abord de sa rêverie ; mais enfin il en fut détourné par un son de voix qui lui parut semblable à celui de Zayde, et qui lui donna, malgré lui, de l'attention et de la curiosité. Il se leva pour être plus proche du haut de la terrasse. D'abord il n'entendit rien, parce que l'allée où se promenaient ces personnes finissait au bord de la terrasse où il était, et que, lorsqu'elles étaient à ce bord, elles retournaient sur leurs pas et s'éloignaient de lui. Il demeura au même lieu pour voir si elles ne reviendraient point. Elles revinrent comme il l'avait espéré, et il entendit cette même voix qui l'avait surpris. Il y a trop d'opposition, disait-elle, dans les choses qui pourraient faire mon bonheur. Je ne puis espérer d'être heureuse ; mais je serais moins à plaindre si j'avais pu lui faire connaître mes sentimens, et si j'étais assurée des siens. Après ces paroles, Consalve n'en entendit plus de bien distinctes, parce que celle qui parlait commençait à s'éloigner. Elle revint une seconde fois, parlant encore. Il est vrai, disait-elle, que le pouvoir des premières inclinations peut excuser celle que j'ai laissée naître dans mon cœur ; mais quel bizarre

effet du hasard s'il arrive que cette inclination, qui semble s'accorder avec ma destinée, ne serve peut-être quelque jour qu'à me la faire suivre avec douleur! Ce fut tout ce que Consalve put entendre. La grande ressemblance de cette voix avec celle de Zayde lui causa de l'étonnement, et peut-être aurait-il soupçonné que c'était elle-même, si cette personne n'eût parlé espagnol. Quoiqu'il eût trouvé quelque chose d'étranger dans l'accent, il n'y fit aucune réflexion, parce qu'il était dans une extrémité de l'Espagne où l'on ne parle pas comme en Castille : il eut seulement pitié de celle qui avait parlé, et ces paroles lui firent juger qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans sa fortune.

Le lendemain il partit de Tortose pour s'aller embarquer. Après avoir marché quelque temps, il vit au milieu de l'Èbre une barque fort ornée, couverte d'un pavillon magnifique, relevé de tous les côtés, et dessous plusieurs femmes, parmi lesquelles il reconnut Zayde. Elle était debout comme pour mieux voir la beauté de la rivière : il paraissait néanmoins qu'elle rêvait profondément. Il faudrait, comme Consalve, avoir perdu une maîtresse, sans espérance de la revoir, pour pouvoir exprimer ce qu'il sentit en revoyant Zayde. Sa surprise et sa joie furent

si grandes, qu'il ne savait où il était ni ce qu'il voyait : il la regardait attentivement, et, reconnaissant tous ses traits, il craignait de se méprendre. Il ne pouvait s'imaginer que cette personne, dont il se croyait séparé par tant de mers, ne le fût que par une rivière. Il voulait pourtant aller à elle; il voulait lui parler; il voulait qu'elle le vît; il craignait de lui déplaire, et n'osait se faire remarquer ni témoigner sa joie devant ceux qui étaient avec elle. Un bonheur si imprévu et tant de pensées différentes ne lui laissaient pas la liberté de prendre une résolution ; mais enfin, après s'être un peu remis, et s'être assuré qu'il ne se trompait pas, il se détermina à ne se point faire connaître à Zayde, et à suivre sa barque jusqu'au port. Il espéra d'y trouver quelque moyen de lui parler en particulier ; il crut qu'il apprendrait le lieu de sa naissance et celui où elle allait; il s'imagina même qu'il pourrait juger, en voyant ceux qui étaient dans la barque, si ce rival, à qui il croyait ressembler, était avec elle; enfin, il pensa qu'il allait sortir de toutes ses incertitudes, et qu'il pourrait au moins témoigner à Zayde l'amour qu'il avait pour elle. Il eût bien souhaité que ses yeux eussent été tournés de son côté; mais elle rêvait si profondément, que ses regards demeuraient toujours attachés

sur la rivière. Au milieu de sa joie il se souvint de la personne qu'il avait entendue dans le jardin de Tortose; et, quoiqu'elle eût parlé espagnol, l'accent étranger qu'il avait remarqué, et la vue de Zayde si près du même lieu, lui firent croire que ce pouvait être elle-même. Cette pensée troubla le plaisir qu'il avait de la revoir; il se souvint de ce qu'il lui avait oui dire d'une première inclination; et, quelque disposition qu'on ait à se flatter, il était trop persuadé que Zayde avait pleuré un amant qu'elle aimait, pour croire qu'il pût prendre part à cette première inclination; mais les autres paroles qu'elle avait dites, et qu'il avait retenues, lui laissaient de l'espérance. Il s'imaginait qu'il n'était pas impossible qu'il y eût quelque chose d'avantageux pour lui; il revint ensuite à douter que ce fût Zayde qu'il eût entendue, et il trouvait peu d'apparence qu'elle eût appris l'espagnol en si peu de temps.

Le trouble que lui causaient ces incertitudes se dissipa : il s'abandonna enfin à la joie d'avoir retrouvé Zayde; et, sans penser davantage s'il était aimé ou s'il ne l'était pas, il pensa seulement au plaisir qu'il allait avoir d'être encore regardé par ses beaux yeux. Cependant il marchait toujours le long de la rivière en suivant la barque; et, quoiqu'il allât assez vite, des gens

à cheval, qui venaient derrière lui, le passèrent. Il se détourna de quelques pas pour empêcher qu'ils ne le vissent; mais, comme il y en avait un qui venait seul un peu après les autres, la curiosité d'apprendre quelque chose de Zayde lui fit oublier le soin de ne se pas faire voir, et il demanda à ce cavalier s'il ne savait point qui étaient ces personnes qu'il voyait dans cette barque. Ce sont, lui répondit-il, des personnes considérables parmi les Maures, qui sont à Tortose il y a déjà quelques jours, et qui s'en vont prendre un grand vaisseau pour s'en retourner en leur pays. En parlant ainsi, il regarda Consalve avec beaucoup d'attention, et prit le galop pour rejoindre ses compagnons. Consalve demeura fort surpris de ce qu'il venait d'apprendre, et il ne douta plus, puisque Zayde avait couché à Tortose, que ce ne fût elle-même qu'il avait entendue parler dans ce jardin. Un tour que la rivière faisait en cet endroit, et un chemin escarpé qui se trouva sur le bord, lui firent perdre la vue de Zayde. Dans ce moment, tous ces hommes à cheval, qui l'avaient passé, revinrent à lui. Il ne douta point alors qu'ils ne l'eussent reconnu : il voulut se détourner; mais ils l'environnèrent d'une manière qui lui fit voir qu'il ne pouvait les éviter. Il reconnut celui qui était à leur tête pour Oliban, un des princi-

paux officiers de la garde du prince de Léon, et il eut une douleur sensible de voir qu'il le reconnaissait aussi. Sa douleur augmenta de beaucoup lorsque cet officier lui dit qu'il y avait plusieurs jours qu'il le cherchait, et qu'il avait ordre du prince de le conduire à la cour. Quoi! s'écria Consalve, le prince n'est pas content du traitement qu'il m'a fait, il veut encore m'ôter la liberté! C'est le seul bien qui me reste, et je périrai plutôt que de souffrir qu'on me la ravisse. A ces mots, il mit l'épée à la main, et, sans considérer le nombre de ceux qui l'environnaient, il les attaqua avec une valeur si extraordinaire, que deux ou trois étaient déjà hors de combat avant qu'il leur eût donné le loisir de se reconnaître. Oliban commanda aux gardes de ne penser qu'à l'arrêter et de conserver sa vie. Ils lui obéissaient avec peine, et Consalve fondait sur eux avec tant de furie, qu'ils ne pouvaient plus se défendre sans l'attaquer. Enfin, leur chef, étonné des actions incroyables de Consalve, et craignant de ne pouvoir exécuter l'ordre du prince de Léon, mit pied à terre, et tua d'un coup d'épée le cheval de Consalve. Ce cheval, en tombant, embarrassa tellement son maître dans sa chute, qu'il lui fut impossible de se dégager: son épée se rompit; tous ceux qui l'attaquaient l'environnèrent, et Oliban lui représenta avec

beaucoup de civilité le grand nombre qu'ils étaient contre lui seul, et l'impossibilité de ne pas obéir. Consalve ne le voyait que trop; mais il trouvait un si grand malheur d'être conduit à Léon, qu'il ne pouvait s'y résoudre. Zayde, qu'il venait de quitter et qu'il allait perdre, mettait le comble à son désespoir; et il parut dans un si étrange état, que l'officier de dom Garcie s'imagina que la pensée des mauvais traitemens qu'il attendait de ce prince lui donnait cette grande répugnance à l'aller trouver. Il faut, seigneur, lui dit-il, que vous ignoriez ce qui s'est passé à Léon depuis quelque temps pour craindre, autant que vous le faites, d'y retourner. J'ignore toutes choses, répondit Consalve; je sais seulement que vous me feriez plus de plaisir de m'ôter la vie que de me conduire au prince de Léon. Je vous en dirais davantage, répliqua Olibän, si ce prince ne me l'avait expressément défendu; mais je me contente de vous assurer que vous n'avez rien à craindre. J'espère, répondit Consalve, que la douleur d'être conduit à Léon m'empêchera d'y arriver en état de satisfaire la cruauté de dom Garcie. Comme il achevait ces paroles, il revit la barque de Zayde, mais il ne vit plus son visage : elle était assise et tournée du côté opposé au sien. Quelle destinée que la mienne! dit-il en lui-même. Je

perds Zayde dans le même moment que je la retrouve. Quand je la voyais, et que je lui parlais dans la maison d'Alphonse, elle ne pouvait m'entendre; lorsque je l'ai rencontrée à Tortose, et que j'en pouvais être entendu, je ne l'ai pas reconnue; maintenant que je la vois, que je la reconnais, et qu'elle pourrait m'entendre, je ne saurais lui parler, et je n'espère plus de la revoir. Il demeura quelque temps dans ces diverses pensées, puis tout à coup se tournant vers ceux qui le conduisaient : Je ne crois pas, leur dit-il, que vous craigniez que je puisse vous échapper; je vous demande la grâce de me laisser approcher du bord de la rivière pour parler pendant quelques momens à des personnes que je vois dans cette barque. Je suis très-fâché, lui répondit Oliban, d'avoir des ordres contraires à ce que vous désirez; mais il m'est défendu de vous laisser parler à qui que ce soit, et vous me permettrez d'exécuter ce qui m'a été ordonné. Consalve sentit si vivement ce refus, que cet officier, qui remarqua la violence de ses sentimens, et qui craignit qu'il n'appelât à son secours ceux qui étaient dans la barque, ordonna à ses gens de l'éloigner de la rivière. Ils s'en éloignèrent à l'heure même, et conduisirent Consalve au lieu le plus commode pour passer la nuit. Le lendemain ils prirent le che-

min de Léon, et marchèrent avec tant de diligence, qu'ils y arrivèrent en peu de jours. Oliban envoya un des siens avertir le prince de leur arrivée, et attendit son retour à deux cents pas de la ville. Celui qu'il avait envoyé apporta l'ordre de conduire Consalve dans le palais par un chemin détourné, et de le faire entrer dans le cabinet de dom Garcie. Consalve était si affligé, qu'il se laissait conduire sans demander seulement en quel lieu on le voulait mener.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ZAYDE,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

SECONDE PARTIE.

Lorsque Consalve se trouva dans le palais de Léon, la vue d'un lieu où il avait été si heureux lui redonna les idées de sa fortune, et renouvela sa haine pour dom Garcie. La douleur d'avoir perdu Zayde céda pour quelques momens aux sentimens impétueux de la colère, et il ne fut occupé que du désir de faire connaître à ce prince qu'il méprisait tous les mauvais traitemens qu'il pouvait recevoir de lui.

Comme il était dans ces pensées, il vit entrer Hermenesilde suivie seulement du prince de Léon. La vue de ces deux personnes ensemble, dans un lieu si particulier et au milieu de la nuit, lui causa une telle surprise, qu'il lui fut impossible de la cacher. Il recula quelques pas, et son étonnement fit si bien voir sur son visage toutes les pensées qui se présentaient en foule à son imagination, que dom Garcie, prenant la parole :

Ne me trompé-je point, mon cher Consalve? lui dit-il; ne sauriez-vous point encore les changemens qui sont arrivés dans cette cour, et douteriez-vous que je ne fusse légitime possesseur de Hermenesilde? Je le suis, ajouta-t-il, et il ne manque rien à mon bonheur, sinon que vous y consentiez, et que vous en soyez le témoin. Il l'embrassa en disant ces paroles; Hermenesilde fit la même chose, et l'un et l'autre le prièrent de leur pardonner les malheurs qu'ils lui avaient causés. C'est à moi, seigneur, dit Consalve en se jetant aux pieds du prince, c'est à moi à vous demander pardon d'avoir laissé paraître des soupçons dont j'avoue que je n'ai pu me défendre; mais j'espère que vous accorderez ce pardon au premier mouvement d'une surprise si extraordinaire, et au peu d'apparence que je voyais à la grâce que vous avez faite à ma sœur. Vous pouviez tout espérer de sa beauté et de mon amour, répliqua dom Garcie, et je vous conjure d'oublier ce qu'elle a fait, sans votre aveu, pour un prince dont elle connaissait les sentimens. Le succès, seigneur, a si bien justifié sa conduite, répondit Consalve, que c'est à elle à se plaindre de l'obstacle que je voulais apporter à son bonheur.

Après ces paroles, dom Garcie dit à Hermenesilde qu'il était déjà si tard, qu'elle serait

peut-être bien aise de se retirer, et qu'il serait bien aise aussi de demeurer encore quelques momens avec Consalve.

Lorsqu'ils furent seuls, il l'embrassa avec beaucoup de témoignages d'amitié. Je n'oserais espérer, lui dit-il, que vous oubliiez les choses passées; je vous conjure seulement de vous souvenir de l'amitié qui a été entre nous, et de penser que je n'ai manqué à celle que je vous devais, que par une passion qui ôte la raison à ceux qui en sont possédés. Je suis si surpris, seigneur, repartit Consalve, que je ne puis vous répondre; je doute de ce que je vois, et je ne puis croire que je sois assez heureux pour retrouver en vous cette même bonté que j'y ai vue autrefois. Mais, seigneur, permettez-moi de vous demander à qui je dois cet heureux retour. Vous me demandez bien des choses, répondit le prince; et, bien que j'eusse besoin d'un plus long temps pour vous les apprendre, je vous les dirai en peu de paroles, et je ne veux pas retarder d'un moment ce qui peut servir à me justifier auprès de vous.

Alors il voulut lui raconter le commencement de sa passion pour Hermenesilde, et la part qu'y avait eue dom Ramire; mais, pour lui en épargner la peine, Consalve lui dit qu'il avait appris tout ce qui s'était passé jusqu'au jour

qu'il était parti de Léon, et qu'il ne lui restait à savoir que ce qui était arrivé depuis son départ.

HISTOIRE DE DOM GARCIE ET DE HERMENESILDE.

Vous partîtes sans doute, reprit dom Garcie, sur la connaissance que vous eûtes que j'avais eu la faiblesse de consentir à votre éloignement; et la méprise que fit Nugna Bella de vous envoyer une lettre qu'elle écrivait à dom Ramire, vous apprit ce qu'on vous avait caché avec tant de soin. Dom Ramire reçut la lettre qui s'adressait à vous, et ne douta point que vous n'eussiez reçu celle qui s'adressait à lui. Il en fut extrêmement troublé; je ne le fus pas moins: nos fautes étaient communes, quoiqu'elles fussent différentes. Votre départ lui donna de la joie; j'en eus aussi d'abord; mais, quand je fis réflexion à l'état où vous étiez, quand je considérai que j'en étais la cause, je pensai mourir de douleur. Je trouvais que j'avais perdu la raison de vous avoir caché si soigneusement l'amour que j'avais pour Hermenesilde; il me semblait que les sentimens que j'avais pour elle étaient d'une nature à n'être pas désapprouvés: j'eus plusieurs fois envie de faire courir après vous, et je l'aurais fait si j'eusse été le seul

coupable; mais l'intérêt de Nugna Bella et de dom Ramire était un obstacle invincible à votre retour. Je leur cachai mes sentimens, et j'essayai, autant qu'il me fut possible, de vous oublier. Votre éloignement fit beaucoup de bruit, et chacun en parla selon son caprice. Sitôt que je ne fus plus retenu par vos conseils, et que je suivis ceux de dom Ramire, qui souhaitait, pour son intérêt, de me voir de l'autorité, je me brouillai entièrement avec le roi, et il connut alors qu'il s'était trompé quand il avait cru que vous me portiez à faire les choses qui lui étaient désagréables. Notre mésintelligence éclata; les soins de la reine ma mère furent inutiles; et les choses vinrent à un tel point, que l'on ne douta plus que je n'eusse dessein de former un parti. Je ne crois pas néanmoins que j'en eusse pris la résolution si le comte votre père, qui sut, par des personnes qu'il avait mises auprès de sa fille, l'amour que j'avais pour elle, ne m'eût fait dire que, si je voulais l'épouser, il m'offrait une armée considérable, des places, de l'argent, et enfin tout ce qui m'était nécessaire pour obliger le roi à me faire part de sa couronne. Vous savez ce que les passions peuvent sur moi, et à quel point l'amour et l'ambition régnaient dans mon âme. L'une et l'autre étaient satisfaites par les offres qu'on me faisait; ma vertu était trop

faible pour y résister, et je ne vous avais plus pour la soutenir. J'acceptai ces offres avec joie; mais, avant que de m'engager entièrement, je voulus savoir qui entrait dans ce parti dont je me faisais le chef. J'appris qu'il y avait plusieurs personnes considérables, entre autres le père de Nugna Bella, un des comtes de Castille, et je trouvai que Nugnez Fernando et lui demandaient que je les reconnusse pour souverains. Cette proposition me surprit, et j'eus quelque honte de faire une chose si préjudiciable à l'état, par une impatience précipitée de régner; mais dom Ramire aida, pour son intérêt, à me déterminer. Il promit, à ceux qui traitaient pour les comtes de Castille, de me porter à faire ce qu'ils désiraient, pourvu qu'on lui promît de lui donner Nugna Bella. Il m'engagea à la demander; je le fis avec joie : on me l'accorda, et notre traité fut conclu en peu de temps. Je ne pus me résoudre à attendre la fin de la guerre pour être possesseur de Hermenesilde, et je fis dire à Nugnez Fernando que j'étais résolu d'enlever sa fille en me retirant de la cour. Il y consentit, et il ne me resta plus qu'à trouver les moyens de cet enlèvement. Dom Ramire y avait le même intérêt que moi, parce que Diego Porcellos trouvait bon qu'on enlevât Nugna Bella avec Hermenesilde. Nous résolûmes de prendre un jour que

la reine irait se promener hors de la ville, d'obliger celui qui conduirait le chariot où seraient Nugna Bella et Hermenesilde à s'éloigner de celui de la reine, de les enlever, et de les mener à Palence qui était en ma disposition, et où Nugnez Fernando devait se trouver.

Tout ce que je viens de vous dire s'exécuta plus heureusement que nous ne l'avions espéré. J'épousai Hermenesilde dès le soir même que nous fûmes arrivés : la bienséance et mon amour le voulaient ainsi, et je le devais faire pour engager entièrement le comte de Castille dans mes intérêts. Au milieu de la joie que nous avions l'un et l'autre, nous parlâmes de vous avec beaucoup de douleur. Je lui avouai ce qui avait causé votre éloignement. Nous plaignîmes ensemble le malheur où nous étions de ne savoir en quel lieu du monde vous étiez allé. Je ne pouvais me consoler de votre perte, et je regardais dom Ramire avec horreur, comme la cause de ma faute. Son mariage fut retardé, parce que Nugna Bella voulut qu'on attendît Diego Porcellos, qui était demeuré en Castille pour rassembler les troupes qu'on avait levées.

Cependant la plus grande partie du royaume se déclara pour moi. Le roi ne laissa pas d'avoir une armée considérable, et de s'opposer à la mienne : il y eut plusieurs combats; et, dans

l'un des premiers, dom Ramire fut tué sur la place. Nugna Bella en fut très-affligée : votre sœur fut témoin de son affliction, et prit le soin de la consoler. Je fis en moins de deux mois des progrès si considérables, que la reine ma mère, connaissant qu'il était impossible de me résister, porta le roi à un accommodement, et lui en fit voir la nécessité. Elle avança vers le lieu où j'étais: elle me dit que le roi était résolu de chercher du repos ; qu'il se démettrait de la couronne en ma faveur, et qu'il se réserverait seulement la souveraineté de Zamora pour y finir ses jours, et celle d'Oviedo pour la donner à mon frère. Il eût été difficile de refuser des offres si avantageuses; je les acceptai : on fit tout ce qui était nécessaire pour l'exécution de ce traité. Je vins à Léon, je vis le roi; il se démit de sa couronne, et partit le même jour pour s'en aller à Zamora.

Permettez-moi, seigneur, interrompit Consalve, de vous faire voir mon étonnement. Attendez encore, reprit dom Garcie, que je vous aie appris ce qui regarde Nugna Bella. Je ne sais si ce que je vais vous dire vous donnera de la joie ou de la douleur; car j'ignore quels sentimens vous conservez pour elle. Ceux de l'indifférence, seigneur, répondit Consalve. Vous m'écouterez donc sans peine, répliqua le roi. Incontinent après la paix, elle vint à Léon avec la reine : il

me parut qu'elle souhaitait votre retour; je lui parlai de vous, et je lui vis de violens repentirs de l'infidélité qu'elle vous avait faite. Nous résolûmes de vous faire chercher, quoiqu'il fût assez difficile, ne sachant en quel endroit du monde vous étiez allé. Elle me dit que, si quelqu'un le pouvait savoir, c'était dom Olmond. Je l'envoyai chercher à l'heure même; je le conjurai de m'apprendre de vos nouvelles : il me répondit que, depuis mon mariage et la mort de dom Ramire, il avait eu plusieurs fois la pensée de me parler de vous, jugeant bien que les raisons qui avaient causé votre éloignement avaient cessé; mais qu'ignorant où vous étiez, il avait cru que c'était une chose inutile; qu'enfin il venait de recevoir une de vos lettres; que vous ne lui mandiez point le lieu de votre séjour, mais que vous le priiez de vous écrire à Tarragone, ce qui lui faisait juger que vous n'étiez pas hors de l'Espagne. Je fis partir à l'heure même plusieurs officiers de mes gardes pour vous aller chercher. J'avais jugé, par la lettre que vous aviez écrite à dom Olmond, que vous ignoriez les changemens qui étaient arrivés. Je leur donnai ordre de ne vous rien dire de l'état de la cour et de mes sentimens, et j'imaginai un plaisir extrême à vous apprendre l'un et l'autre. Quelques jours après, dom Olmond partit aussi pour vous aller chercher, et il

crut qu'il vous trouverait plutôt que ceux que j'y avais déjà envoyés. Nugna Bella me parut touchée d'une grande joie par l'espérance de vous revoir : mais son père, que j'avais reconnu pour souverain aussi-bien que le vôtre, envoya demander à la reine la permission de la rappeler auprès de lui. Quelque douleur qu'elles eussent de cette séparation, Nugna Bella ne put l'éviter : elle partit; et, sitôt qu'elle fut arrivée en Castille, son père la maria, contre son gré, à un prince allemand, que la dévotion a attiré en Espagne. Il a cru voir dans cet étranger un mérite extraordinaire, et l'a choisi pour lui donner sa fille : peut-être a-t-il de la valeur et de la sagesse; mais son humeur et sa personne ne sont pas agréables, et Nugna Bella est très-malheureuse.

Voilà, dit le roi en finissant son discours, ce qui s'est passé depuis votre éloignement; si vous n'aimez plus Nugna Bella, et que vous m'aimiez encore, je n'ai rien à souhaiter, puisque vous serez aussi heureux que vous l'avez été, et que je le serai entièrement par le retour de votre amitié. Je suis confus, seigneur, de toutes vos bontés, répondit Consalve; je crains de ne vous pas faire assez paraître ma reconnaissance et ma joie; mais l'habitude que mes malheurs et la solitude m'ont donnée à la tristesse m'en laisse

encore une impression qui cache les sentimens de mon cœur. Après ces paroles, dom Garcie se retira, et l'on conduisit Consalve dans un appartement qu'on lui avait préparé dans le palais. Lorsqu'il se vit seul, et qu'il fit réflexion sur le peu de joie que lui donnait un changement si avantageux, quels reproches ne se fit-il point de s'être si entièrement abandonné à l'amour!

C'est vous seule, Zayde, dit-il, qui m'empêchez de jouir du retour de ma fortune, et d'une fortune encore au-dessus de celle que j'avais perdue. Mon père est souverain, ma sœur est reine, et je suis vengé de tous ceux qui m'avaient trahi. Cependant je suis malheureux, et je rachèterais, de tous les avantages que je possède, l'occasion que j'ai perdue de vous suivre et de vous revoir.

Le lendemain toute la cour sut le retour de Consalve. Le roi ne pouvait se lasser de faire voir l'amitié qu'il avait pour lui, et il prenait soin d'en donner des témoignages publics pour réparer, en quelque sorte, les choses qui s'étaient passées. Une si éclatante faveur ne consolait point cet amant de la perte de Zayde : il n'était pas en son pouvoir de cacher son affliction. Le roi s'en aperçut, et le pressa si fortement de lui en avouer la cause, que Consalve ne put s'en défendre. Après lui avoir raconté sa passion pour Zayde;

et tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de Léon : Voilà, seigneur, lui dit-il, comme j'ai été puni d'avoir osé soutenir contre vous qu'on ne devait aimer qu'après une longue connaissance. J'ai été trompé par une personne que je croyais connaître; cette expérience ne m'a pu défendre contre Zayde que je ne connaissais pas, que je ne connais point encore, et qui cependant trouble l'heureux état où vous me mettez. Le roi était trop sensible à l'amour, et trop sensible à ce qui regardait Consalve, pour n'être pas touché de son malheur. Il examina avec lui ce qu'on pouvait faire pour apprendre des nouvelles de Zayde. Ils résolurent d'envoyer à Tortose, dans cette maison où il l'avait entendue parler, pour tâcher au moins de s'instruire de sa patrie, et du lieu où elle était allée. Consalve, qui avait dessein de faire savoir à Alphonse tout ce qui lui était arrivé, depuis qu'il était sorti de sa solitude, se servit de cette occasion pour lui écrire, et pour lui renouveler les assurances de son amitié.

Cependant les Maures avaient profité des désordres du royaume de Léon; ils avaient surpris plusieurs villes, et continuaient encore à étendre leurs limites, sans avoir néanmoins déclaré la guerre. Dom Garcie, poussé par son ambition naturelle, et se trouvant fortifié par la valeur de

Consalve, résolut d'entrer dans leur pays et de reprendre tout ce qu'ils avaient usurpé. Dom Ordogno, son frère, se joignit à lui, et ils mirent une puissante armée en campagne : Consalve en fut le général. Il fit en peu de temps des progrès considérables ; il prit des villes, il eut l'avantage en plusieurs combats, et enfin il assiégea Talavera, qui était une place importante par sa situation et par sa grandeur. Abderame, roi de Cordoue, successeur d'Abdala, vint lui-même s'opposer au roi de Léon. Il s'approcha de Talavera dans l'espérance d'en faire lever le siége. Dom Garcie, avec le prince Ordogno son frère, prit la plus grande partie de l'armée pour l'aller combattre, et laissa Consalve avec le reste pour continuer le siége. Consalve s'en chargea avec joie ; et l'assurance d'y réussir ou d'y trouver la mort ne lui laissa pas appréhender de mauvais succès. Il n'avait point eu de nouvelles de Zayde ; il était plus tourmenté que jamais de la passion qu'il avait pour elle, et du désir de la revoir ; de sorte qu'au milieu de sa fortune et de sa gloire il n'envisageait qu'une vie si désagréable, qu'il courait avec ardeur aux occasions de la finir. Le roi marcha contre Abderame : il le trouva campé dans un poste avantageux, à une journée de Talavera. Quelques jours se passèrent sans qu'ils en vinssent aux mains : les Maures ne voulaient

pas sortir de leur poste, et dom Garcie se trouvait trop faible pour les y attaquer. Cependant Consalve jugea qu'il était impossible de continuer le siége, parce que, n'ayant pas assez de troupes pour enfermer toute la place, il y entrait du secours toutes les nuits, et que ce secours pouvait enfin mettre les assiégés en état de faire des sorties qu'il ne pourrait soutenir. Comme il avait déjà fait une brèche considérable, il résolut de hasarder un assaut général, et d'essayer, par une action si hardie, de réussir dans une chose qu'il croyait désespérée. Il exécuta ce qu'il avait résolu; et, après avoir donné tous les ordres nécessaires, il attaqua la ville avant que le jour parût, mais avec tant de courage et d'espérance de vaincre, qu'il inspira ces mêmes sentimens aux soldats. Ils firent des actions incroyables; et enfin, en moins de deux heures, Consalve se rendit maître de Talavera. Il fit tous ses efforts pour empêcher le pillage; mais il était impossible d'arrêter des troupes qui avaient été animées par l'espérance du butin.

Comme il allait lui-même par la ville pour prévenir le désordre, il vit un homme qui se défendait seul contre plusieurs autres avec une valeur admirable, et qui, en se retirant, tâchait de gagner un château qui ne s'était pas encore rendu. Ceux qui attaquaient cet homme le pres-

saient si vivement, qu'ils l'allaient percer de plusieurs coups, si Consalve ne se fût jeté au milieu d'eux, et ne leur eût commandé de se retirer. Il leur fit honte de l'action qu'ils voulaient faire : ils s'en excusèrent, en lui disant que celui qu'ils attaquaient était le prince Zulema, qui venait de tuer un nombre infini des leurs, et qui voulait se jeter dans le château. Ce nom était trop célèbre par la grandeur de ce prince, et par le commandement général qu'il avait dans les armées des Maures, pour n'être pas connu de Consalve. Il s'avança vers lui ; et ce vaillant homme, voyant bien qu'il ne pouvait plus se défendre, rendit son épée avec un air si noble et si hardi, que Consalve ne douta point qu'il ne fût digne de la grande réputation qu'il avait acquise. Il le donna en garde à des officiers qui le suivaient, et marcha vers ce château pour le sommer de se rendre. Il promit la vie à ceux qui étaient dedans ; on lui en ouvrit les portes : il apprit, en y entrant, qu'il y avait beaucoup de dames arabes qui s'y étaient retirées. On le conduisit au lieu où elles étaient. Il entra dans un appartement superbe, orné avec toute la politesse des Maures. Plusieurs dames, à demi couchées sur des carreaux, ne faisaient voir que par un triste silence la douleur qu'elles avaient d'être captives. Elles étaient un peu éloignées, comme par respect,

d'une personne magnifiquement habillée et assise sur un lit de repos. Sa tête était appuyée sur une de ses mains, de l'autre elle essuyait ses larmes et cachait son visage, comme si elle eût voulu retarder de quelques momens la vue de ses ennemis. Enfin, au bruit que firent ceux dont Consalve était suivi, elle se tourna, et lui fit reconnaître Zayde, mais Zayde plus belle qu'il ne l'avait jamais vue, malgré la douleur et le trouble qui paraissaient sur son visage. Consalve fut si surpris, qu'il parut plus troublé que Zayde, et Zayde sembla se rassurer et perdre une partie de ses craintes à la vue de Consalve. Ils s'avancèrent l'un vers l'autre; et, prenant tous deux la parole, Consalve se servit de la langue grecque pour lui demander pardon de paraître devant elle comme un ennemi, dans le même moment que Zayde lui disait en espagnol qu'elle ne craignait plus les malheurs qu'elle avait appréhendés, et que ce ne serait pas le premier péril dont il l'aurait garantie. Ils furent si étonnés de s'entendre parler leurs langues, et leur surprise leur jeta si vivement dans l'esprit les raisons qui les avaient obligés de les apprendre, qu'ils en rougirent, et demeurèrent quelque temps dans un profond silence. Enfin, Consalve reprit la parole, et, continuant de se servir de la langue grecque : Je ne sais, madame, lui dit-il, si j'ai eu raison de sou-

haiter, autant que je l'ai fait, que vous me pussiez entendre; peut-être n'en serai-je pas moins malheureux; mais, quoi qu'il puisse m'arriver, puisque j'ai la joie de vous revoir, après en avoir tant de fois perdu l'espérance, je ne me plaindrai plus de ma fortune. Zayde parut embarrassée de ce que lui disait Consalve, et, le regardant avec ses beaux yeux, où il ne paraissait néanmoins que de la tristesse: Je ne sais encore, lui dit-elle en sa langue, ne voulant plus lui parler espagnol, si mon père a pu échapper des périls où il s'est exposé dans cette journée; vous me permettrez bien de ne vous pas répondre pour demander de ses nouvelles. Consalve appela ceux qui se trouvaient proche de lui pour savoir ce qu'elle désirait: il eut le plaisir d'apprendre que ce prince à qui il venait de sauver la vie était le père de Zayde, et elle parut avoir beaucoup de joie de savoir par quel bonheur son père avait été garanti de la mort. Ensuite Consalve fut obligé de faire des civilités à toutes les autres dames qui étaient dans le château. Il fut fort surpris d'y trouver dom Olmond, dont on n'avait point eu de nouvelles depuis qu'il était parti de Léon pour le chercher. Après avoir satisfait à ce qu'il devait à un ami si fidèle, il revint dans le lieu où était Zayde. Comme il commençait à lui parler, on le vint avertir que le désordre était si grand

dans la ville que sa présence seule pouvait l'arrêter. Il fut contraint d'aller où son devoir l'appelait. Il donna tous les ordres qu'il jugea nécessaires pour apaiser le tumulte que faisaient naître l'avarice des soldats et la terreur des habitans; ensuite il dépêcha un courrier au roi pour lui donner avis de la prise de la ville, et revint avec empressement auprès de Zayde. Toutes les dames qui étaient auprès d'elle s'éloignèrent par hasard: il voulut profiter des momens où il pouvait l'entretenir; mais, comme il avait dessein de lui parler de sa passion, il sentit un trouble extraordinaire, et il connut bien que ce n'était pas toujours assez de pouvoir être entendu pour se déterminer à vouloir se faire entendre. Il craignit néanmoins de perdre une occasion qu'il avait tant souhaitée; et, après avoir admiré quelque temps la bizarrerie de leur aventure, d'avoir été long-temps ensemble sans se connaître et sans se parler : Nous sommes bien éloignés, dit Zayde, de retomber dans le même embarras, puisque j'entends la langue espagnole, et que vous entendez la mienne. Je m'étais trouvé si malheureux de ne la pas entendre, répondit Consalve, que je l'ai apprise, sans espérer même qu'elle pût me servir à réparer ce que j'avais souffert de ne la pas savoir. Pour moi, reprit Zayde en rougissant, j'ai appris l'espagnol, parce

qu'il est difficile de n'apprendre pas la langue du pays où l'on demeure, et que l'on est dans une peine continuelle lorsqu'on ne peut se faire entendre. Je vous entendais souvent, madame, répliqua Consalve; et, quoique je ne susse pas votre langue, il y a eu bien des heures où j'aurais pu rendre un compte exact de vos sentimens, et je suis persuadé que vous voyiez encore mieux les miens que je ne voyais les vôtres. Je vous assure, répondit Zayde, que je suis moins habile que vous ne pensez, et que tout ce que j'ai pu juger, c'est que vous aviez quelquefois beaucoup de tristesse. Je vous en disais la cause, répondit Consalve, et je crois que, sans savoir ce que signifiaient mes paroles, vous n'avez pas laissé de m'entendre. Ne vous en défendez point, madame; vous m'avez répondu, sans me parler, avec une sévérité dont vous devez être satisfaite; mais, puisque j'ai pu connaître votre indifférence, comment n'auriez-vous pas connu des sentimens qui paraissent plus aisément que l'indifférence, et qui s'expliquent souvent malgré nous? J'avoue néanmoins que j'ai vu quelquefois vos beaux yeux tournés sur moi d'une manière qui m'aurait donné de la joie, si je n'avais cru devoir ce qu'ils avaient de favorable à la ressemblance de quelque autre. Je ne vous désavouerai pas, reprit Zayde, que je n'aie trouvé

que vous ressembliez à quelqu'un ; mais vous n'auriez pas sujet de vous plaindre, si je vous disais que j'ai souvent souhaité que vous pussiez être celui à qui vous ressemblez. Je ne sais, madame, répondit Consalve, si ce que vous me dites m'est favorable, et je ne puis vous en rendre grâces, si vous ne me l'expliquez mieux. Je vous en ai trop dit pour vous l'expliquer, répliqua Zayde, et mes dernières paroles m'engagent à vous en faire un secret. Je suis bien destiné au malheur de ne vous pas entendre, reprit Consalve, puisque, même en me parlant espagnol, je ne sais ce que vous me dites. Mais, madame, avez-vous la cruauté d'ajouter encore des incertitudes à celles où je vis depuis si long-temps ? Il faut que je meure à vos pieds, ou que vous me disiez qui vous avez pleuré dans la solitude d'Alphonse, et qui est celui à qui mon malheur ou mon bonheur veulent que je ressemble. Ma curiosité ne s'arrêterait pas sans doute à ces deux choses, si le respect que j'ai pour vous ne la retenait; mais j'attendrai que le temps et votre bonté me permettent de vous en demander davantage.

Comme Zayde allait répondre, des dames arabes, qui étaient dans le château, demandèrent à parler à Consalve ; et il vint ensuite tant d'autres personnes, qu'avec le soin qu'apporta cette

princesse à éviter de l'entretenir en particulier, il lui fut impossible d'en retrouver l'occasion.

Il se renferma seul pour s'abandonner au plaisir d'avoir retrouvé Zayde, et de l'avoir retrouvée dans un lieu dont il était le maître ; il croyait même avoir remarqué dans ses yeux quelque joie de le revoir. Il était bien aise qu'elle eût appris l'espagnol, et elle s'était servie de cette langue avec tant de promptitude, sitôt qu'elle l'avait vu, qu'il se flattait d'avoir eu quelque part au soin qu'elle avait eu de l'apprendre. Enfin, la vue de Zayde, et l'espérance de n'en être pas haï, faisaient sentir à Consalve ce qu'un amant qui n'est pas assuré d'être aimé peut sentir de plus agréable.

Dom Olmond revint du château où il l'avait envoyé pour y faire entrer des troupes, et interrompit sa rêverie. Comme il l'avait trouvé dans le même lieu que Zayde, il crut qu'il pourrait l'instruire de la naissance et des aventures de cette belle princesse. Il appréhenda néanmoins qu'il n'en fût amoureux ; et la crainte de trouver encore un rival en un homme qu'il croyait son ami, arrêta long-temps sa curiosité, mais il ne put en être le maître ; et, après avoir demandé à dom Olmond quelle aventure l'avait conduit à Talavera, et avoir su qu'il avait été fait prisonnier en allant le chercher à

Tarragone, il lui parla de Zulema pour lui parler ensuite de Zayde.

Vous savez, lui dit dom Olmond, qu'il est neveu du calife Osman, et qu'il serait à la place du Caïmadan qui règne aujourd'hui, s'il avait eu autant de bonheur qu'il mérite d'en avoir. Il tient un rang considérable parmi les Arabes; il est venu en Espagne pour être général des armées du roi de Cordoue, et il y vit avec une grandeur et une dignité dont j'ai été surpris. Je trouvai ici, en y arrivant, une cour très-agréable. Belenie, femme du prince Osmin, frère de Zulema, y était alors. Cette princesse n'est pas moins révérée par sa vertu que par sa naissance. Elle avait avec elle la princesse Félime, sa fille, dont l'esprit et le visage sont pleins de charmes, bien qu'il y ait dans l'un et dans l'autre beaucoup de langueur et de mélancolie. Vous avez vu l'incomparable beauté de Zayde, et vous pouvez juger quel fut mon étonnement de trouver à Talavera tant de personnes dignes d'admiration. Il est vrai, répondit Consalve, que Zayde est la plus parfaite beauté que j'aie jamais vue, et je ne doute point qu'elle n'ait ici un grand nombre d'amans attachés à elle. Alamir, prince de Tharse, en est passionnément amoureux, répliqua dom Olmond; il a commencé à l'aimer en Chypre, et il en était parti avec elle. Zulema

fit naufrage aux côtes de Catalogne; il est venu depuis en Espagne, et Alamir est venu à Talavera chercher Zayde.

Les paroles de dom Olmond donnèrent un coup mortel à Consalve : il y trouva la confirmation de ses soupçons, et il vit en un moment que tout ce qu'il s'était imaginé était véritable. L'espérance de s'être trompé, dont il s'était flatté tant de fois, l'abandonna entièrement, et la joie que lui avait donnée la conversation qu'il venait d'avoir avec Zayde, ne servit qu'à augmenter sa douleur. Il ne douta plus que les larmes qu'elle avait répandues chez Alphonse ne fussent pour Alamir; que ce ne fût à lui qu'il ressemblait, et que ce ne fût par lui qu'elle eût été enlevée des côtes de Catalogne. Ces pensées lui donnèrent une si cruelle douleur, que dom Olmond crut qu'il était malade, et lui en témoigna de l'inquiétude. Consalve ne voulut pas lui apprendre le sujet de son affliction ; il trouva de la honte à lui avouer qu'il était encore amoureux , après avoir été si maltraité par l'amour : il lui dit que son mal se passerait bientôt, et il lui demanda s'il avait vu Alamir , s'il était digne de Zayde, et s'il en était aimé. Je ne l'ai point vu, reprit dom Olmond; il était allé joindre Abderame avant que l'on m'eût conduit en cette ville. Sa réputation est grande;

je ne sais s'il est aimé de Zayde, mais je crois qu'il est difficile qu'elle méprise un prince aussi aimable que j'ai ouï dépeindre Alamir; et il paraît si attaché à elle, qu'il est difficile de croire qu'il en soit entièrement dédaigné. La princesse Félime, avec qui j'ai lié une amitié particulière, malgré la retraite où vivent les personnes de sa nation et de sa naissance, m'a souvent parlé d'Alamir; et, à en juger par ce qu'elle m'en a dit, on ne peut être ni plus honnête homme, ni plus amoureux. Si Consalve eût suivi ses sentimens, il eût fait encore plusieurs questions à dom Olmond; mais il était retenu par la crainte de découvrir ce qu'il lui voulait cacher. Il lui demanda seulement ce qu'était devenue Félime : dom Olmond lui répondit qu'elle avait suivi la princesse sa mère à Oropèze, où Osmin commandait un corps d'armée.

Consalve se retira ensuite, sous le prétexte de chercher du repos; mais ce ne fut en effet que pour être en liberté de s'affliger et de faire réflexion sur l'opiniâtreté de son malheur. Pourquoi ai-je retrouvé Zayde, disait-il, avant d'apprendre qu'Alamir en est aimé? Si j'en eusse été assuré dans le temps que je l'avais perdue, j'aurais moins souffert de son absence, je me serais moins abandonné à la joie de la revoir, et je ne

sentirais pas la cruelle douleur de perdre les espérances qu'elle vient de me donner. Quelle destinée est la mienne, que même la douceur de Zayde ne serve qu'à me rendre malheureux! Pourquoi témoigner qu'elle souffre mon amour, si elle approuve celui d'Alamir? Et que veut dire ce souhait, que je puisse être celui à qui je ressemble?

De pareilles réflexions augmentaient encore sa tristesse; et le jour suivant, qu'il devait attendre avec tant d'impatience, et qui lui devait être si agréable, puisqu'il était assuré de voir Zayde et de lui parler, lui parut le plus affreux de sa vie, quand il pensa qu'en la voyant il n'avait rien à espérer que la confirmation de son malheur.

Sur le milieu de la nuit, celui qui était allé porter au roi la nouvelle de la prise de la ville, revint avec un ordre pour Consalve de partir à l'heure même, et d'aller joindre l'armée avec toute la cavalerie. Dom Garcie savait que les Maures attendaient un secours considérable; et, quand il eut appris que Consalve avait emporté Talavera, il crut qu'il fallait profiter de cette victoire, et rassembler toutes ses troupes pour attaquer les ennemis avant qu'ils fussent fortifiés par ce nouveau secours. Quelque difficulté que Consalve trouvât à exécuter l'ordre du roi, par

l'embarras de faire marcher des soldats qui étaient encore fatigués du travail de la nuit précédente, le désir d'être à la bataille le fit agir avec tant d'ardeur, qu'il les mit en peu de temps en état de partir, et il se fit la cruelle violence de quitter Zayde sans lui dire adieu. Il ordonna que l'on conduisît Zulema dans le château où était cette princesse, et il commanda à celui qui la gardait de lui dire les raisons qui l'obligeaient à quitter Talavera avec tant de précipitation.

A la pointe du jour il se mit à la tête de la cavalerie, et commença à marcher avec une tristesse proportionnée au sujet qu'il en croyait avoir. En approchant du camp, il rencontra le roi qui venait au-devant de lui. Il mit pied à terre, et alla lui rendre compte de ce qui s'était passé à la prise de Talavera. Après lui avoir parlé de ce qui regardait la guerre, il lui parla de ce qui regardait son amour. Il lui apprit qu'il avait retrouvé Zayde ; mais qu'il avait aussi trouvé ce rival, dont la seule idée lui avait donné tant d'inquiétude. Le roi lui témoigna combien il s'intéressait dans toutes les choses qui le touchaient, et combien il était satisfait de la victoire qu'il venait de remporter. Consalve alla ensuite faire camper ses troupes, et les mettre en état, par quelques heures de repos,

de se préparer à la bataille que l'on avait dessein de donner. La résolution n'en était pas encore prise : le poste avantageux des ennemis, leur nombre, et le chemin qu'il fallait faire pour aller à eux, rendaient cette résolution difficile à prendre, et périlleuse à exécuter. Consalve néanmoins opina à la donner; et l'espérance de trouver Alamir dans le combat lui fit soutenir son opinion avec tant de force, que la bataille fut résolue pour le lendemain.

Les Arabes étaient campés dans une plaine à la vue d'Almaras. Leur camp était environné d'un grand bois, en sorte que l'on ne pouvait aller à eux que par un défilé si dangereux à passer, qu'il ne semblait pas qu'on dût l'entreprendre. Toutefois Consalve, à la tête de la cavalerie, commença le premier à traverser ce bois, et parut dans la plaine suivi de quelques escadrons. Les Arabes, surpris de voir leurs ennemis si proche, employèrent à prendre leur résolution le temps qu'ils devaient employer à combattre, et donnèrent le loisir aux Espagnols de passer toutes leurs troupes et de se ranger en bataille. Consalve marcha droit à eux avec l'aile gauche, enfonça leurs escadrons, et les mit en fuite. Il ne s'abandonna pas à poursuivre les fuyards, et, cherchant partout le prince de Tharse et de nouvelles victoires, il tourna tout

court sur l'infanterie des Arabes. Cependant l'aile droite n'avait pas eu un succès si favorable : les Arabes l'avaient rompue et poussée jusqu'au corps de réserve que commandait le roi de Léon; mais ce roi avait arrêté leur victoire, et les avait repoussés jusqu'aux portes d'Almaras; en sorte qu'il ne restait de leur armée que l'infanterie, où était Abderame, et que Consalve venait d'attaquer. Cette infanterie l'attendit de pied ferme, et, ouvrant ses bataillons, les gens de trait firent un effet si prodigieux, que les troupes espagnoles ne les purent soutenir. Consalve les remit en ordre, et recommença la même attaque jusqu'à trois fois. Enfin, il enveloppa cette infanterie de tous côtés; et, touché de voir périr de si braves gens, il cria qu'on leur fît quartier. Ils mirent tous les armes bas; et, se jetant en foule autour de lui, ils semblaient n'avoir d'autre application qu'à admirer sa clémence après avoir éprouvé sa valeur. Dans ce moment, le roi de Léon vint joindre Consalve, et lui donna toutes les louanges que méritait sa valeur. Ils surent que le roi Abderame s'était dégagé pendant le dernier combat, et s'était retiré dans Almaras.

La gloire que Consalve avait acquise dans cette journée devait lui donner quelque joie; mais il ne sentit que la douleur de n'y avoir pas laissé la vie, et de n'avoir pu trouver Alamir.

Il sut des prisonniers que ce prince n'était pas dans l'armée, qu'il commandait le secours que les ennemis attendaient, et que c'était l'espérance de ce secours qui leur avait fait essayer de retarder la bataille.

Comme les Arabes avaient ramassé une partie de leur armée, qu'ils étaient fortifiés par les troupes qu'Alamir avait amenées, et qu'ils avaient devant eux une grande ville que l'on n'osait assiéger à leur vue, le roi de Léon ne pouvait espérer d'autre avantage de sa victoire que la gloire de l'avoir remportée. Néanmoins Abderame, sous le prétexte d'enterrer les morts, demanda une trêve de quelques jours, dans le dessein de commencer une négociation pour la paix.

Pendant cette trêve, un jour que Consalve passait d'un quartier à l'autre, il vit, sur une petite éminence, deux cavaliers de l'armée ennemie qui se défendaient contre plusieurs cavaliers espagnols, et qui, malgré leur résistance, étaient près d'être accablés par le nombre de ceux qui les attaquaient. Il fut étonné de voir ce combat pendant la trêve, et de le voir si inégal. Il envoya quelqu'un des siens, à toute bride, pour le faire cesser et pour en savoir la cause. On lui vint dire que ces deux cavaliers arabes avaient voulu passer auprès des gardes avancées;

qu'on les avait arrêtés avec insolence; qu'ils avaient mis l'épée à la main, et que la cavalerie qui s'était trouvée en ce lieu les avait attaqués. Consalve commanda à un officier d'aller de sa part faire des excuses à ces deux cavaliers, et de les conduire jusque hors du camp, du côté qu'ils voudraient aller. Il continua ensuite la visite des quartiers, et alla passer à celui du roi, en sorte qu'il ne revint que fort tard à son logement. Le lendemain l'officier, qui avait conduit ces deux cavaliers arabes, le vint trouver: Seigneur, lui dit-il, un de ceux que vous nous aviez donné ordre d'escorter nous a chargés de vous dire qu'il est bien fâché qu'une affaire importante, qui n'a rien de commun avec la guerre, l'empêche de vous venir remercier, et qu'il est bien aise de vous apprendre que c'est le prince Alamir qui vous est redevable de la vie. Lorsque Consalve entendit le nom d'Alamir, et qu'il pensa que ce rival, qu'il avait eu tant d'envie d'aller chercher par toute la terre, lors même qu'il n'en connaissait ni le nom, ni la patrie, venait de passer dans le camp et à sa vue, pour aller sans doute trouver Zayde, il demeura comme accablé, et il ne lui resta de force que pour demander quel chemin avait pris Alamir. Quand on lui eut répondu que c'était celui de Talavera, il congédia tous ceux qui étaient dans

sa tente, et demeura abandonné au désespoir de n'avoir pas connu le prince de Tharse.

Quoi! disait-il, non-seulement il échappe à ma vengeance, mais je lui ouvre encore les chemins pour aller voir Zayde! A l'heure que je parle, il la voit, il est auprès d'elle, il lui apprend son passage dans ce camp; et ce n'est que pour insulter à mon malheur qu'ila voulu que je susse qu'il était Alamir! Peut-être ne jouira-t-il pas long-temps de mon infortune, et je soulagerai ma douleur par le plaisir de me venger.

Il prit dans ce moment la résolution de se dérober de l'armée, de s'en aller à Talavera troubler, par sa présence, l'entrevue d'Alamir et de Zayde, et d'ôter la vie à son rival, ou de mourir aux yeux de cette princesse. Comme il cherchait les moyens d'exécuter ce qu'il avait résolu, on lui vint dire qu'il paraissait des troupes ennemies à quelques lieues du camp, et que le roi lui ordonnait de les aller reconnaître. Il fut contraint d'obéir et de retarder l'exécution de son dessein. Il monta à cheval; mais, quand il eut marché quelque temps, il apprit, en sortant d'un bois, que les troupes qu'on avait vues n'étaient composées que de quelques Arabes qui revenaient d'escorter un convoi. Il fit prendre le chemin du camp à la cavalerie qui était avec

lui, et, suivi seulement de quelques-uns des siens, il commença à marcher lentement, afin de demeurer dans le bois, et de prendre le chemin de Talavera sitôt que les troupes seraient un peu éloignées. Lorsqu'il fut au milieu d'une grande route, il rencontra un cavalier arabe de fort bonne mine, qui suivait assez tristement le même chemin. Ceux qui accompagnaient Consalve prononcèrent son nom par hasard. A ce nom de Consalve, ce cavalier revint de la rêverie où il était plongé, et leur demanda si celui qui marchait seul était Consalve. Sitôt qu'on lui eut répondu que c'était lui-même : Je serai bien aise, dit-il assez haut, de voir un homme d'un mérite si extraordinaire, et de le pouvoir remercier de la grâce que j'en ai reçue. En disant ces paroles il s'avança vers Consalve, en portant la main à la visière de son casque pour le saluer; mais lorsqu'il eut jeté les yeux sur son visage : O Dieu! s'écria-t-il, est-il possible que ce soit Consalve? Et, le regardant attentivement, il demeura immobile, comme un homme frappé d'une grande surprise et combattu par des sentimens bien différens. Après avoir demeuré quelque temps en cet état, Alamir s'écria tout d'un coup : Non, je ne dois pas laisser vivre celui à qui Zayde est destinée, ou celui à qui elle se destine elle-même. Consalve, qui avait paru

étonné de l'action et des premières paroles de ce cavalier, et qui néanmoins en attendait la suite avec tranquillité, fut frappé, à son tour, d'une surprise extraordinaire, lorsqu'il entendit les noms de Zayde et d'Alamir, et qu'il jugea qu'il avait devant lui ce redoutable rival qu'il allait chercher avec tant de haine et de désir de vengeance. Je ne sais, lui répondit-il, si Zayde m'est destinée; mais si vous êtes le prince de Tharse, comme vous me donnez lieu de le croire, n'espérez pas d'en être possesseur que par ma mort. Vous ne le serez aussi que par la mienne, répliqua Alamir; et je ne vois que trop, par vos paroles, que vous êtes celui qui cause mon infortune. Consalve n'entendit ces derniers mots que confusément; il se retira de quelques pas, et retint l'impatience qui l'emportait à combattre. Pour empêcher que leur combat ne fût interrompu, il ordonna à ceux qui le suivaient de s'éloigner, et il le leur ordonna avec tant d'autorité, qu'ils n'osèrent lui désobéir; mais ils s'en allèrent en diligence pour faire revenir quelques-uns des principaux officiers de l'armée qui venaient de quitter Consalve, et qui ne pouvaient encore être fort éloignés : en même temps Consalve et Alamir commencèrent un combat où l'adresse et le courage firent paraître tout ce qu'ils ont jamais eu de grand et d'admirable.

Alamir fut blessé en tant d'endroits, que les forces commencérent à lui manquer; et, bien que Consalve le fût aussi, la vue d'une prochaine victoire lui donnait une nouvelle ardeur qui le rendait maître de la vie de ce prince. Le roi, qui s'était trouvé proche du bois, attiré par les cris de ceux que Consalve avait fait éloigner, arriva dans cet endroit et sépara les combattans. Il apprit par l'écuyer d'Alamir, qui survint dans ce moment, le nom de son maître; et Consalve, voyant que ce prince perdait des ruisseaux de sang, commanda qu'on le secourût.

Si le roi eût suivi ses sentimens, il aurait donné des ordres contraires; il se contenta néanmoins d'ordonner qu'on lui répondit de la personne du prince de Tharse, et tourna toutes ses pensées à la conservation de son favori. Il le fit transporter au camp. Alamir n'était pas en état d'être porté si loin, et on le mit dans un château qui se trouva assez proche. Sitôt que Consalve fut arrivé, le roi voulut voir le jugement des médecins sur ses blessures : ils l'assurèrent qu'il n'y avait rien à craindre pour sa vie. Dom Garcie ne put le quitter sans apprendre de sa bouche la cause de ce combat. Consalve, qui ne lui cachait rien, lui en avoua la vérité; et le roi, craignant de nuire à sa santé par une trop lon-

gue conversation, voulut le laisser en repos. Mais Consalve le retenant : Ne m'abandonnez pas, seigneur, lui dit-il, au désordre et à la confusion de mes pensées; aidez-moi à démêler le nouvel embarras où me mettent les actions et les paroles d'Alamir. Il me rencontre sans qu'il paraisse me chercher; il m'aborde comme un homme qui veut me faire des remercîmens, et, tout d'un coup, je le vois surpris, troublé, et prêt à mettre l'épée à la main. Qu'a-t-il appris, en me voyant, qui lui ait fait changer de sentimens? Qui lui fait imaginer que Zayde m'est destinée ou par Zulema ou par elle-même? Il ne peut avoir appris que de sa propre bouche que je suis son rival; et, si elle lui a rendu compte de mon amour, ce n'est pas d'une manière qui puisse lui donner lieu de me craindre. Il sait bien aussi qu'elle ne m'est pas destinée par Zulema, qui ne me connaît point, qui ignore les sentimens que j'ai pour sa fille, et dont la religion est si opposée à la mienne. Quel fondement peuvent donc avoir ses paroles, et par quelle raison mon visage attire-t-il sa colère plutôt que mon nom? Il est difficile, mon cher Consalve, répondit le roi, de démêler cette aventure : j'y pense avec attention; mais je n'imagine rien où je me puisse arrêter. Ne serait-ce point, reprit-il tout d'un coup, qu'Alamir vous aurait vu

dans la solitude d'Alphonse lorsque vous portiez le nom de Théodoric, et que ce n'est qu'à votre visage qu'il vous a reconnu pour son rival? Ah! seigneur, répliqua Consalve, j'ai déjà eu la même pensée; mais je l'ai trouvée si cruelle, que je n'ai pu m'y arrêter. Serait-il possible qu'Alamir eût été caché dans ce désert? Serait-il possible que la joie qui me paraissait quelquefois dans les yeux de Zayde, et qui faisait tout mon bonheur, n'eût été que les restes de ce qu'avait produit la vue d'Alamir? Mais, seigneur, continua-t-il, je ne quittais quasi point Zayde; j'aurais vu ce prince s'il était venu chez Alphonse; et, de plus, cette princesse sait qui je suis: il vient de la voir, il ne faut pas douter qu'elle ne le lui ait appris; ainsi, il connaissait Consalve pour l'amant de Zayde, lorsqu'il m'a rencontré. Je ne puis comprendre qui a causé un changement si prompt, et je trouve de l'impossibilité à tout ce que j'imagine. Êtes-vous bien assuré, repartit le roi, qu'Alamir ait vu Zayde? Il passa hier assez tard dans le camp; vous l'avez rencontré ce matin : il me semble qu'il est difficile d'avoir été à Talavera, et d'en être revenu en si peu de temps. Mais il m'est aisé de m'en éclaircir, ajouta-t-il; deux officiers de mes troupes ont dit qu'ils avaient passé la nuit au même lieu que ce prince, et nous saurons d'eux où ils l'ont

rencontré. Le roi commanda à l'heure même qu'on lui fît venir ces officiers; et, lorsqu'ils furent venus, il leur ordonna de dire en quel lieu et à quelle heure ils avaient trouvé Alamir.

Seigneur, répondit l'un des deux, nous revenions hier d'Ariobisbe, où l'on nous avait envoyés; nous passâmes le soir dans un grand bois qui est à trois ou quatre lieues du camp; nous mîmes pied à terre, et nous nous endormîmes dans ce bois. J'entendis du bruit; je m'éveillai, et je vis d'assez loin, au travers des arbres, ce prince arabe qui parlait à une femme magnifiquement habillée. Après une longue conversation, cette femme le quitta, et vint s'asseoir avec une autre près du lieu où j'étais. Elles parlaient assez haut; mais je n'entendais pas ce qu'elles disaient, parce qu'elles parlaient une langue que je ne connais point, et qui n'est pas celle des Arabes. Elles nommèrent plusieurs fois Alamir; et, quoiqu'elles fussent tournées en sorte que je ne pouvais voir leur visage, il me sembla que celle qui avait parlé à ce prince pleurait extrêmement. Enfin, elles s'en allèrent; j'entendis marcher des chariots et beaucoup de chevaux du côté de Talavera. J'éveillai mon camarade; nous reprîmes notre chemin, et nous vîmes de loin Alamir couché au pied d'un arbre, comme un homme qui se trouvait mal. Son

écuyer me demanda s'il pourrait arriver de jour au camp des Arabes; je lui dis que non, et ils ont passé la nuit dans le même village que nous.

Le roi se repentit d'avoir fait parler ces officiers, et, sitôt qu'ils furent retirés: Vous voyez, seigneur, dit Consalve, si j'ai eu tort de croire qu'Alamir avait vu Zayde. Mais trouvez-vous possible qu'elle soit sortie de Talavera, répondit le roi, puisqu'elle y est prisonnière? Mon malheur, répliqua Consalve, ne me laisse pas manquer aux choses qui me peuvent nuire. J'ai donné ordre, en partant, que Zayde eût la liberté de se promener hors de la ville toutes les fois qu'elle le voudrait : elle attendait Alamir dans ce bois. Il avait raison de me mander qu'une affaire importante, qui ne regardait point la guerre, l'empêchait de s'arrêter dans ce camp. Il la vit donc hier; elle pleurait après l'avoir quitté : il est donc vrai que Zayde aime Alamir, et il ne me reste plus d'incertitude. Laissez-moi mourir, seigneur; abandonnez le soin d'un homme qui est trop persécuté de la fortune pour mériter vos bontés; je suis honteux d'être aimé de vous et d'être misérable.

Dom Garcie était sensiblement touché de l'état où il voyait Consalve, et il essayait de lui faire trouver quelque consolation dans les témoignages de son amitié.

Le lendemain on sut que le prince de Tharse était très-dangereusement blessé; et, les jours suivans, la fièvre lui prit si violemment, qu'on désespéra quasi de sa vie. Consalve s'imagina que Zayde ne pourrait savoir le danger où était ce prince sans envoyer apprendre de ses nouvelles; il donna charge à un de ses gens, à qui il se fiait, d'aller tous les jours au château où l'on gardait Alamir, et de découvrir s'il ne venait personne pour essayer de le voir. Il eût bien voulu aussi s'éclaircir de cette ressemblance qui lui avait donné tant de curiosité; mais l'état dans lequel était ce prince avait tellement changé son visage, qu'il était impossible de distinguer aucun de ses traits.

Celui qui avait été chargé d'aller à ce château s'acquitta de sa commission avec soin; il apprit à Consalve que, depuis qu'Alamir était malade, on n'avait point demandé à lui parler; mais que des gens inconnus venaient tous les jours savoir l'état de sa santé, sans dire le nom de ceux qui les y envoyaient. Quoique Consalve ne doutât point qu'Alamir ne fût aimé de Zayde, toutes les choses qui l'en assuraient lui donnaient une nouvelle douleur. Le roi entra dans sa tente, qu'il était encore agité de l'affliction qu'il venait de recevoir; et, craignant que tant de déplaisirs ne missent enfin sa vie en danger, il défen-

dit à ceux qui l'approchaient de lui parler d'Alamir et de la princesse Zayde.

Cependant la trêve était finie, et les deux armées ne demeuraient pas inutiles. Abderame assiégea une petite place dont la faiblesse ne lui faisait pas appréhender de résistance; néanmoins il arriva que le prince de Galice, proche parent de dom Garcie, qui s'était retiré dans cette place pour se guérir de quelques blessures qu'il avait reçues à la bataille, entreprit de la défendre, par une résolution où il y avait plus de témérité que de courage. Abderame s'en trouva si indigné, que, lorsque cette ville fut contrainte de se rendre, il fit trancher la tête à ce prince. Ce n'était pas la première fois que les Maures avaient abusé de leur victoire, et traité les plus grands seigneurs d'Espagne avec une inhumanité sans exemple. Dom Garcie fut extrêmement irrité de la mort du prince de Galice. Les troupes espagnoles ne le furent pas moins; elles aimaient ce prince, et, déjà lassées de tant de cruautés dont on n'avait point tiré vengeance, elles s'assemblèrent en tumulte, et demandèrent au roi qu'on traitât Alamir de la même manière qu'on avait traité le prince de Galice. Le roi y consentit; il aurait été dangereux de refuser des troupes aussi animées. Il manda au roi de Cordoue, qu'il ferait trancher la tête au prince

de Tharse sitôt qu'il serait en meilleur état, et que ses blessures permettraient d'en faire un spectacle public, et de lui ôter la vie sans qu'il parût qu'on n'eût fait que hâter sa mort.

Consalve ignorait, par les ordres que le roi avait donnés, ce qui se passait au sujet de ce prince. Quelques jours après, on lui vint dire qu'un écuyer de dom Olmond demandait à le voir. Il commanda qu'on le fît entrer; et cet écuyer, après lui avoir dit que son maître était bien fâché que les ordres du roi le retinssent à Bazagel et l'empêchassent de venir apprendre de ses nouvelles, lui remit plusieurs lettres entre les mains. Consalve ouvrit celle qui s'adressait à lui, et y lut ces paroles :

Lettre de dom Olmond à Consalve.

« Si je ne savais combien vous aimez à faire » de grandes actions, je ne vous enverrais pas » la lettre que je vous envoie, et je croirais » faire une chose inutile de vous parler en » faveur de votre ennemi; mais je vous con- » nais trop pour douter que vous ne receviez » avec joie la prière que l'on m'oblige de vous » faire. Quelque justice qu'il y ait à traiter le » prince de Tharse comme on a traité le prince » de Galice, ce sera une action digne de vous

» de conserver un homme du mérite et de la » qualité d'Alamir. Il me semble aussi que » vous devez accorder quelque pitié à une » passion qui ne vous est pas inconnue. »

Le nom d'Alamir et la fin de cette lettre causèrent un trouble extraordinaire à Consalve: il demanda à l'écuyer de dom Olmond l'explication de ce que son maître lui mandait du prince de Galice; et, quoique cet écuyer ne dût pas croire qu'il ignorât ce qui s'était passé, il ne laissa pas de le lui apprendre en peu de mots. Consalve lut la lettre que dom Olmond lui envoyait; elle ne contenait que ces paroles:

Lettre de Félime à dom Olmond.

« Vous pouvez tout sur Consalve; faites qu'il » sauve Alamir de la colère du roi de Léon. » En le garantissant de la mort qu'on lui pré» pare, il ne lui sauvera pas la vie; ses bles» sures la lui ôteront bientôt; et Consalve est » déjà assez vengé de ce malheureux prince, » puisqu'on est contraint de recourir à lui pour » sa conservation. Travaillez-y, je vous en » conjure; vous sauverez plus d'une vie en » sauvant celle d'Alamir. »

Ah! Zayde, s'écria Consalve, Félime n'écrit que par vos ordres, et vous m'ordonnez, par

cette lettre, de vous conserver Alamir. Quelle inhumanité est la vôtre, et à quelle extrémité me réduisez-vous! N'est-ce pas assez que je supporte mes malheurs? Faut-il encore que je travaille à conserver celui qui les cause? Dois-je m'opposer à la résolution du roi? Elle est juste; il a été contraint de la prendre, et je n'y ai point eu de part. Je devrais laisser périr Alamir, si je ne savais point qu'il est mon rival et qu'il est aimé de Zayde; mais je le sais, et cette raison, toute cruelle qu'elle est, ne me permet pas de consentir à sa perte. Quelle loi, reprit-il, me veux-je imposer, et quelle générosité m'oblige à conserver Alamir? Parce que je sais qu'il m'ôte Zayde, faut-il que je lui sauve la vie? Dois-je prétendre que, pour me l'accorder, le roi se mette au hasard de faire révolter son armée? Abandonnerai-je les intérêts de dom Garcie, pour m'arracher la douce espérance dont la mort d'Alamir vient me flatter? Ce prince seul me dispute Zayde; et, quelque prévenue qu'elle soit en sa faveur, si elle ne doit jamais le revoir, je pourrais m'assurer d'être heureux.

Après ces paroles, il demeura long-temps dans un silence où il paraissait enseveli; ensuite il se leva tout d'un coup; et, quoiqu'il fût dans une faiblesse extraordinaire, il se fit conduire

chez le roi. Ce prince fut très-surpris de le voir, et il le fut encore davantage lorsqu'il sut ce qu'il venait lui demander.

Seigneur, lui dit Consalve, si vous avez quelque considération pour moi, il faut m'accorder la vie d'Alamir; je ne puis vivre, si vous consentez à sa mort. Que dites-vous, Consalve, lui repartit le roi; et par quelle aventure la vie d'un homme qui fait votre malheur devient-elle nécessaire à votre repos? Zayde, seigneur, m'ordonne de la conserver, répliqua-t-il; je dois répondre à la bonne opinion qu'elle a de moi. Elle sait que je l'adore, et que je dois haïr ce prince; cependant elle m'estime assez pour croire que, loin de consentir à sa perte, je travaillerai à le garantir de la mort qu'on lui prépare. Elle veut bien tenir de moi la vie de son amant; je vous la demande par toutes vos bontés. Je ne dois pas écouter, lui repartit le roi, les sentimens que vous inspirent une générosité aveugle et un amour qui ne vous laisse plus de raison. Je dois agir selon mes intérêts et selon les vôtres. Le prince de Tharse doit mourir pour apprendre au roi de Cordoue à mieux user des droits de la guerre, pour apaiser mes troupes qui sont prêtes à se révolter. Il doit mourir pour vous laisser possesseur de Zayde, et ne plus troubler votre repos. Ah! seigneur, reprit Consalve, trouverais-je du repos

à voir Zayde irritée contre moi et désespérée de la mort de son amant? Je ne dois plus penser à disputer Zayde à Alamir vivant, ni à Alamir mort. Il ne faut pas se rendre digne du mauvais traitement de la fortune par une opiniâtreté déraisonnable. Je veux que Zayde me plaigne de ne m'avoir pas aimé, et je ne veux pas qu'elle puisse me mépriser ni me haïr. Prenez du temps, lui dit le roi, pour examiner ce que vous me demandez, et résolvez avec vous-même si vous le devez vouloir. Non, seigneur, répondit Consalve, je ne veux point avoir le loisir de changer de sentimens, et m'exposer à combattre une seconde fois les fausses et flatteuses espérances que la pensée de la mort d'Alamir m'a déjà données. Je ne veux pas même que Zayde puisse croire que je sois irrésolu sur le parti que je dois prendre, et je vous demande la grâce de publier dès aujourd'hui que vous m'accordez la vie de ce prince. Je vous promets, lui répondit le roi, de vous en laisser le maître; mais attendez encore à le publier. Vous savez l'entreprise qui est faite sur Oropéze : les habitans doivent cette nuit nous en ouvrir les portes. Si ce dessein réussit, la joie d'un heureux succès mettra peut-être l'armée dans une disposition dont nous aurons moins à craindre. Félime sera entre nos mains : sachez par elle si Alamir est aimé. Éclaircissez votre

destinée, avant que de décider de celle de ce prince, et mettez-vous en état de prendre une résolution dont vous ne puissiez vous repentir. Mais, seigneur, répliqua Consalve, peut-être que Félime ne voudra pas m'apprendre les sentimens de Zayde. Pour l'obliger à vous en instruire, interrompit le roi, mandez à dom Olmond que vous ne ferez pas ce qu'elle désire, si vous ne savez les véritables raisons qui lui font prendre tant de part à la conservation d'Alamir. C'est dom Olmond qui est commandé pour entrer dans Oropéze, et vous saurez par lui tout ce qu'il vous est important de savoir. J'y consens, seigneur, répondit Consalve, à condition que vous me permettrez d'obliger les soldats à vous venir demander eux-mêmes la conservation d'Alamir, dans le même moment qu'on saura la prise d'Oropèze. Comme Félime sera prisonnière, dom Olmond pourra lui cacher la grâce que vous m'aurez accordée, jusqu'à ce qu'elle lui ait appris tout ce qui regarde ce prince. Zayde saura que j'ai obéi à ses ordres dans le moment que je les ai reçus, et elle jugera, par cette obéissance aveugle, que, si je renonce aux prétentions que j'avais sur son cœur, je n'étais pas indigne de le posséder.

Le roi consentit à tout ce que voulait Consalve; mais en même temps il l'obligea d'écrire à dom

Olmond de la manière dont ils l'avaient résolu. Ce prince passa une partie de la nuit avec son favori, qui succombait sous l'effort qu'il venait de faire, et qui sacrifiait à une exacte générosité, dont il n'attendait point de gloire, toutes les espérances d'une passion dont son âme était possédée.

Le lendemain dom Garcie reçut des nouvelles de l'entreprise d'Oropèze, qui avait réussi comme on l'avait espéré. Il le fit savoir à Consalve, et lui manda en même temps qu'il lui donnait la liberté de travailler à la conservation d'Alamir. Consalve, avec la même ardeur que si le succès de son dessein lui eût assuré la conquête de Zayde, se fit porter dans le camp; et, avec ce même visage et cette même voix dont il s'était servi en tant d'occasions pour inspirer aux soldats le courage de le suivre, il leur fit voir quelle honte ils attireraient sur lui en voulant ôter la vie à un prince qui n'était entre leurs mains que pour l'avoir attaqué. Il leur dit que, par cette mort, dont on le croirait à jamais la cause, ils lui faisaient perdre l'honneur qu'il avait acquis avec eux en tant de combats; qu'il allait à l'heure même se démettre du commandement de l'armée, et quitter l'Espagne; qu'ils choisissent de lui voir prendre congé du roi ou d'aller dans ce moment lui demander la vie du prince de

Tharse. Les soldats lui laissèrent à peine achever ce qu'il avait résolu de leur dire; se jetant en foule autour de lui comme pour empêcher qu'il ne les quittât, ils le suivirent chez dom Garcie, si animés par les paroles de leur général, qu'il eût été aussi dangereux de leur refuser alors la conservation d'Alamir, qu'il l'aurait été quelques jours auparavant de leur refuser sa mort.

Cependant dom Olmond, parmi tous les soins que lui donnait une place dont il venait de se rendre maître, ne laissa pas de penser que l'intérêt de Consalve l'obligeait à entretenir Félime. Il demanda à la voir, avec autant de respect que si le droit de la guerre ne lui en eût pas donné une entière liberté. Il la trouva dans une tristesse profonde : ce qui s'était passé pendant cette journée, et une maladie considérable que sa mère avait depuis quelques jours, paraissaient le sujet de cette tristesse.

Sitôt qu'ils purent se parler sans être entendus : Eh bien, lui dit-elle, dom Olmond, avez-vous travaillé auprès de Consalve, et sauverez-vous Alamir? La destinée de ce prince est entre vos mains, madame, lui répondit-il. Entre mes mains! s'écria-t-elle; hélas! et par quelle aventure pourrais-je quelque chose pour le salut d'Alamir? Je vous réponds de sa vie, repartit-il

mais, pour me mettre en pouvoir de tenir ma parole, il faut m'apprendre les raisons qui vous font prendre un intérêt si vif à sa conservation; et il faut me les apprendre avec une vérité exacte, aussi-bien que tout ce qui regarde les aventures de ce prince. Ah! dom Olmond, que me demandez-vous? répondit Félime. A ces mots elle demeura quelque temps sans parler; puis, tout d'un coup, reprenant la parole : Mais ne savez-vous pas, lui dit-elle, qu'il est parent d'Osmin et de Zulema; que nous le connaissons il y a long-temps; que son mérite est extraordinaire; et n'est-ce pas assez pour avoir soin de sa vie? Le soin que vous en prenez, madame, répliqua dom Olmond, a des raisons plus pressantes; s'il vous coûte trop de me les apprendre, il dépend de vous de ne le pas faire; mais vous trouverez bon aussi que je me dégage de ce que je viens de vous promettre. Quoi! dom Olmond, répliqua-t-elle, la vie d'Alamir n'est qu'à ce prix! Et que vous importe de savoir ce que vous me demandez? Je suis bien fâché de ne pouvoir vous le dire, reprit dom Olmond; mais, madame, encore une fois, je ne puis rien autrement, et c'est à vous de choisir. Félime demeura long-temps les yeux baissés, dans un si profond silence, que dom Olmond en était surpris. Enfin, se déterminant tout d'un coup : Je vais

faire, lui dit-elle, la chose du monde que j'aurais le moins cru pouvoir obtenir de moi-même. La bonne opinion que j'ai de vous, et la confiance que j'ai en votre amitié, aident sans doute à me déterminer, aussi-bien que la conservation d'Alamir. Gardez-moi un secret inviolable, ajouta-t-elle, et écoutez avec patience le récit que j'ai à vous faire, qui ne peut être qu'un peu long.

HISTOIRE DE ZAYDE ET DE FÉLIME.

Cid Rahis, frère du calife Osman, et qui pouvait lui disputer l'empire par le droit de la naissance, se trouva si malheureux et si abandonné de tous ceux qui lui avaient fait espérer de se déclarer pour lui, qu'il fut contraint de renoncer à ses prétentions, et de consentir à être relégué dans l'île de Chypre, sous le prétexte d'y commander. Zulema et Osmin, que vous connaissez, étaient ses enfans; ils étaient jeunes, bien faits, et avaient donné plusieurs marques de leur valeur. Ils devinrent amoureux de deux personnes d'une beauté extraordinaire et d'une grande qualité; elles étaient sœurs, et sortaient de plusieurs princes qui avaient gouverné cette île avant qu'elle fût sous l'obéissance des Arabes. L'une s'appelait Alasinthe, et l'autre Be-

lenie. Comme Osmin et Zulema savaient bien la langue grecque, ils se firent aisément entendre de celles qu'ils aimaient. Elles étaient chrétiennes; mais la différence de leur religion n'en apporta point dans leurs sentimens : ils s'aimèrent; et, sitôt que la mort de Cid Rahis leur en eut laissé la liberté, Zulema épousa Alasinthe, et Osmin épousa Belenie. Ils consentirent à laisser élever leurs enfans dans la religion chrétienne, et firent espérer alors que dans peu de temps ils l'embrasseraient eux-mêmes. Je naquis d'Osmin et de Belenie; et Zayde, de Zulema et d'Alasinthe. La passion de Zulema et celle d'Osmin les obligèrent de passer quelques années dans l'île de Chypre; mais enfin, le désir de trouver quelques conjonctures favorables pour renouveler les prétentions de leur père, les rappela en Afrique. Ils eurent d'abord de grandes espérances; et, contre les règles de la politique, le calife qui succéda à Osman leur donna des emplois si considérables, qu'Alasinthe et Belenie ne pouvaient se plaindre de leur éloignement; mais, après cinq ou six années d'absence, elles commencèrent à s'en plaindre et à s'en affliger. Elles surent qu'ils avaient d'autres occupations que celles de la guerre; elles avaient de leurs nouvelles; mais, comme ils ne revenaient point, elles se crurent abandonnées. Alasinthe ne son-

gea plus qu'à Zayde, qui méritait déjà toute son attention, et Belenie ne pensa qu'à m'élever avec beaucoup de soin.

Lorsque nous commençâmes à sortir de l'enfance, Alasinthe et Belenie se retirèrent dans un château sur le bord de la mer. Elles y faisaient une vie conforme à leur tristesse : le soin qu'elles avaient de Zayde et de moi les obligeait néanmoins à vivre avec une grandeur et une magnificence qu'elles auraient peut-être abandonnées par leur propre inclination. Nous avions auprès de nous plusieurs jeunes personnes de qualité, et rien ne manquait à ce qui pouvait contribuer à notre éducation et aux divertissemens conformes à la retraite où l'on nous élevait. Zayde et moi n'étions pas moins liées par l'amitié que par le sang. J'avais deux années plus qu'elle; il y avait aussi quelque différence dans nos humeurs; la mienne penchait moins à la joie; il était aisé de le connaître en nous voyant, aussi-bien que l'avantage que la beauté de Zayde avait sur la mienne.

Peu de temps avant que l'empereur Léon envoyât attaquer l'île de Chypre, nous étions un jour sur le rivage; la mer était tranquille; nous priâmes Alasinthe et Belenie de trouver bon que nous entrassions dans des barques pour nous promener. Nous prîmes plusieurs jeunes person-

nes avec nous, et nous fîmes tourner vers de grands vaisseaux qui étaient à la rade. Comme nous approchâmes de ces vaisseaux, nous en vîmes détacher des chaloupes, et nous jugeâmes que c'étaient des Arabes qui venaient prendre terre. Ces chaloupes venaient vers nous comme nous allions vers elles. Il y avait dans la première plusieurs hommes magnifiquement habillés, et un, entre autres, qui, par son air noble et la beauté de sa taille, se faisait distinguer de tous ceux qui l'environnaient. Cette rencontre nous surprit; nous trouvâmes que nous ne devions pas avancer davantage, et qu'il ne fallait pas donner lieu de croire, à ceux qui étaient dans cette chaloupe, que la curiosité de les voir nous eût conduites de leur côté. Nous fîmes tourner notre barque sur la main droite; la chaloupe que nous voulions éviter tourna comme nous, les autres allèrent droit à terre; celle-là nous suivit, et nous approcha assez pour nous faire voir que cet homme que nous avions distingué des autres était attaché à nous regarder, et qu'il était même bien aise de nous faire remarquer qu'il prenait plaisir à nous suivre. Zayde trouva notre aventure agréable, et fit encore tourner notre barque pour voir s'il nous suivrait toujours : pour moi j'en étais embarrassée sans en pouvoir dire la cause. Je regardai avec attention

celui qui paraissait le maître des autres, et, en le voyant de plus près, je lui trouvai dans le visage quelque chose de si fin et de si agréable, que je crus n'avoir jamais vu personne si capable de plaire. Je dis à Zayde qu'il fallait retourner auprès d'Alasinthe et de Belenie, et que, sans doute, lorsqu'elles nous avaient permis de nous promener, elles n'avaient pas cru que nous dussions trouver une pareille aventure. Elle fut de mon avis. Nous fîmes tourner vers la terre: la barque qui nous suivait passa devant nous, et alla débarquer près des autres chaloupes qui étaient déjà arrivées.

Lorsque nous abordâmes, celui que nous avions remarqué, suivi d'un grand nombre des siens, s'avança pour nous donner la main, avec un air qui nous fit juger qu'il avait déjà appris qui nous étions de ceux qui étaient sur le rivage. Mon étonnement et celui de Zayde étaient extrêmes : nous n'étions pas accoutumées à nous voir aborder avec tant de liberté, et surtout par les Arabes, pour lesquels on nous avait inspiré une grande aversion. Nous crûmes que celui qui venait nous parler serait bien surpris, lorsqu'il trouverait que nous n'entendions pas sa langue; mais nous fûmes bien surprises nous-mêmes de l'entendre parler la nôtre avec toute la politesse de l'ancienne Grèce.

Je sais, madame, dit-il en s'adressant à Zayde, qui marchait la première, qu'un Arabe ne devrait pas être assez hardi pour vous approcher sans vous en avoir demandé la permission; mais je crois que ce qui serait un crime à un autre est pardonnable à un homme qui a l'honneur d'être allié des princes Zulema et Osmin. Touché du désir de voir ce qu'il y a de plus beau dans la Grèce, j'ai cru ne pouvoir mieux satisfaire ma curiosité qu'en commençant par l'île de Chypre; et mon bonheur me fait trouver, en y arrivant, ce que j'aurais cherché en vain dans toutes les autres parties du monde.

En disant ces paroles, il attachait ses regards tantôt sur Zayde et tantôt sur moi, mais avec tant de marques d'une véritable admiration, que nous ne pouvions quasi douter qu'il ne pensât ce qu'il venait de nous dire. Je ne sais si j'étais déjà prévenue, ou si la solitude où nous vivions servit à me rendre cette aventure plus agréable; mais j'avoue que je n'ai jamais rien vu de si surprenant. Alasinthe et Belenie, qui étaient assez éloignées, s'avancèrent vers nous, et envoyèrent en même temps demander le nom de celui qui venait d'arriver. Elles surent que c'était Alamir, prince de Tharse, fils de cet Alamir qui prenait la qualité de calife, et dont la puissance était si redoutable aux chrétiens. Elles savaient l'alliance qui était

entre ce prince et Zulema; de sorte que, le respect qui lui était dû par sa naissance se joignant à la curiosité d'apprendre de leurs nouvelles, elles le reçurent avec moins de répugnance qu'elles n'en avaient d'ordinaire pour les Arabes. Alamir augmenta par ses paroles la disposition qu'elles avaient à le recevoir favorablement; il leur parla de Zulema et d'Osmin, qu'il avait vus il n'y avait pas long-temps, et il les blâma d'être capables d'abandonner deux personnes si dignes de les retenir. La conversation fut si longue sur le bord de la mer, et Alamir parut si agréable aux yeux même d'Alasinthe et de Belenie, que, contre l'habitude qu'elles avaient prise de fuir tout le monde, elles ne purent s'empêcher de lui offrir une retraite dans le lieu qu'elles habitaient. Alamir fit voir qu'il savait bien que la civilité devait l'empêcher d'accepter ce qu'on lui offrait; mais il fit voir aussi qu'il ne s'en pouvait défendre, par le plaisir de ne pas se séparer sitôt d'une compagnie qui lui donnait tant d'admiration. Il vint donc avec nous, et nous présenta un homme de qualité, pour qui il avait beaucoup de considération, qui s'appelait Mulziman. Le soir, Alamir continua à nous paraître tel que nous l'avions trouvé d'abord: j'étais surprise à tous momens de l'agrément de son esprit et de sa personne; et cet étonne-

ment m'occupait si fort, que je devais bien soupçonner dès lors qu'il y avait quelque chose de plus que de la surprise. Il me sembla qu'il me regardait avec beaucoup d'attention, et qu'il me donnait de certaines louanges qui me faisaient voir que ma personne lui plaisait pour le moins autant que celle de Zayde.

Le lendemain, au lieu de partir, comme vraisemblablement il le devait faire, il engagea Alasinthe et Belenie à le retenir. Il envoya querir des chevaux arabes qu'il avait amenés; il les fit monter par plusieurs personnes qui étaient à lui, et les monta lui-même avec cette adresse si particulière à ceux de sa nation. Il trouva le moyen de passer trois ou quatre jours avec nous, et de gagner si bien l'esprit d'Alasinthe et de Belenie, qu'elles consentirent qu'il vînt les revoir pendant le séjour qu'il ferait en Chypre. En nous quittant, il me fit entendre que, si j'avais été importunée de sa présence, et que, si je l'étais encore à l'avenir, je devais n'en accuser que moi-même. J'avais néanmoins remarqué que ses regards avaient souvent été attachés sur Zayde; mais souvent aussi je les avais vus attachés sur moi d'une manière qui m'avait paru si naturelle, que, joignant le langage de ses yeux à plusieurs choses qu'il m'avait dites, j'étais demeurée per-

lorsqu'il nous revit, il continua à me témoigner les mêmes sentimens qu'il m'avait déjà fait paraître. Il fallait que je me servisse de toute ma raison pour ne lui pas laisser voir les dispositions que j'avais pour lui. Peut-être que ma raison aurait été inutile, si les soins que je lui voyais quelquefois pour Zayde n'eussent aidé à me retenir. Je n'attribuais pourtant qu'à une politesse naturelle ce qu'il faisait pour lui plaire, et son adresse savait me cacher ce qui m'aurait pu donner d'autres pensées.

Nous fûmes avertis que l'armée navale de l'empereur était proche de nos côtes. Alamir persuada Alasinthe et Belenie de quitter le lieu où nous étions; et, quoique notre religion ne nous fît pas appréhender les troupes de l'empereur, l'alliance que nous avions avec les Arabes, et les désordres que cause la guerre, nous obligèrent à suivre le conseil d'Alamir et d'aller à Famagouste. J'en eus de la joie, parce que je pensai que je serais dans le même lieu qu'Alamir, et que Zayde et moi ne serions plus logées ensemble. Sa beauté m'était si redoutable, que j'étais bien aise qu'Alamir me vît sans la voir. Je crus que je m'assurerais entièrement des sentimens qu'il avait pour moi, et que je verrais si je devais m'abandonner à ceux que j'avais pour lui: mais il y avait déjà long-temps qu'il n'était

plus en mon pouvoir de disposer de mon cœur. Je suis néanmoins persuadée que, si j'eusse eu alors la même connaissance de l'humeur d'Alamir, que celle que j'ai eue depuis, j'aurais pu me défendre de l'inclination qui m'entraînait vers lui; mais, comme je ne connaissais que les qualités agréables de son esprit et de sa personne, et qu'il paraissait attaché à moi, il était difficile de résister à cette inclination qui était si violente et si naturelle.

Le jour que nous arrivâmes à Famagouste, il vint au-devant de nous. Zayde était ce jour-là d'une beauté si admirable, qu'elle parut aux yeux d'Alamir ce qu'Alamir paraissait aux miens, c'est-à-dire la seule personne que l'on pût aimer. Je m'aperçus de l'attention extraordinaire qu'il avait à la regarder. Lorsque nous fûmes arrivées, Alasinthe et Belenie se séparèrent: Alamir suivit Zayde sans chercher même un prétexte à me quitter. Je demeurai pénétrée de la plus grande douleur que j'eusse jamais sentie. Je connus, par sa violence, le véritable attachement que j'avais pour ce prince. Cette connaissance augmenta ma tristesse; j'envisageai l'horrible malheur où j'étais plongée par ma faute; mais, après m'être bien affligée, il me revint quelque rayon d'espérance: je me flattai, comme toutes les personnes qui aiment, et je

m'imaginai que des raisons que j'ignorais avaient causé ce qui venait de me déplaire. Je ne fus pas long-temps dans cette faible espérance. Alamir avait voulu, pendant quelque temps, nous laisser croire, à Zayde et à moi, qu'il nous aimait, pour se déterminer ensuite selon la manière dont il serait traité de l'une et de l'autre; mais la beauté de Zayde, sans le secours de l'espérance, l'entraîna entièrement; il oublia même qu'il avait voulu me persuader qu'il s'était attaché à moi; je ne le vis presque plus, il ne me chercha que pour chercher Zayde; il l'aima avec une passion ardente; et enfin je le vis pour elle, comme j'eusse été pour lui, si la bienséance m'eût permis de faire voir mes sentimens.

Je ne sais s'il est nécessaire que je vous dise ce que je souffrais, et les divers mouvemens dont mon cœur était combattu : je ne pouvais supporter de le voir auprès de Zayde, et de l'y voir si amoureux; et, d'un autre côté, je ne pouvais vivre sans lui. J'aimais mieux le voir avec Zayde que de ne le point voir. Cependant, au lieu que ce qu'il faisait pour elle diminuât ma passion, il ne servait qu'à l'augmenter. Toutes ses paroles et toutes ses actions étaient tellement propres à me plaire, que, si j'eusse pu inspirer une conduite à ceux qui m'auraient

aimée, je l'aurais prescrite telle qu'Alamir l'avait pour Zayde. Il est vrai aussi que l'amour est si dangereux à voir, qu'il ne laisse pas d'enflammer, lors même qu'il ne s'adresse pas à nous. Zayde me rendait compte des sentimens qu'il avait pour elle et de l'éloignement qu'elle avait pour lui. Quand elle m'en parlait ainsi, j'étais quelquefois prête à lui avouer l'état où j'étais, afin de l'engager, par cet aveu, à ne pas souffrir la continuation de l'amour de ce prince; mais je craignais de le lui faire paraître plus aimable, en lui montrant combien il était aimé : néanmoins je me fis une loi de ne point rendre de mauvais offices à Alamir. Je connaissais si bien l'horrible malheur de n'être pas aimée, que je ne voulais pas contribuer à le faire sentir à un homme que j'aimais si véritablement. Peut-être que ce qui m'aida à soutenir ce que j'avais résolu, ce fut le peu d'inclination que Zayde avait pour lui.

Les troupes de l'empereur étaient si considérables, que l'on ne douta point que Chypre ne fût bientôt en sa puissance. Sur le bruit de ce siége, Zulema et Osmin sortirent enfin du profond oubli où ils étaient depuis si long-temps. Le calife commençait à les craindre, et paraissait dans le dessein de les éloigner. Ils voulurent le prévenir; ils demandèrent le comman-

dement des troupes que l'on envoyait au secours de Chypre, et nous les vîmes arriver, lorsque nous les attendions le moins. Ce fut une joie sensible pour Alasinthe et pour Belenie : c'en aurait été une pour moi si j'en avais été capable; mais j'étais accablée de tristesse; et l'arrivée de Zulema m'en donna une nouvelle, par la crainte qu'il ne favorisât les desseins d'Alamir. Ce que j'appréhendais arriva. Zulema, que son séjour en Afrique avait attaché plus fortement que jamais à sa religion, souhaitait avec ardeur que Zayde quittât la sienne. Il était parti de Tunis dans le dessein de l'y mener et de la faire épouser au prince de Fez, de la maison des Ydris; mais le prince de Tharse lui parut si digne de sa fille, qu'il approuva les sentimens qu'il avait pour elle. Je sentis bien alors que, si je ne voulais pas contribuer à empêcher Zayde d'aimer Alamir, c'était pourtant la chose du monde que je craignais le plus que de le voir heureux par elle.

La passion de ce prince était devenue si violente, que tous ceux qui le connaissaient ne pouvaient assez s'en étonner. Mulziman, dont je vous ai parlé, et que j'entretenais quelquefois parce qu'il était aimé d'Alamir, m'en paraissait dans un étonnement qui me fit juger qu'il fallait que ce prince eût été bien éloigné jusques alors

d'avoir des passions violentes. Alamir fit connaître à Zulema les sentimens qu'il avait pour Zayde, et Zulema fit entendre à Zayde qu'il souhaitait qu'elle épousât Alamir. Sitôt qu'elle eut appris une chose qu'elle avait tant appréhendée, elle me le vint dire avec beaucoup de marques d'inquiétude. J'avoue que j'avais peine à comprendre sa douleur, et qu'il me paraissait difficile d'avoir tant d'affliction pour être destinée à passer sa vie avec Alamir. Cet infidèle avait si bien oublié les sentimens qu'il m'avait fait paraître, que, ayant appris par Zulema la répugnance que Zayde avait témoignée pour lui, il vint m'en faire ses plaintes et implorer mon secours. Toute ma raison et toute ma constance furent prêtes à m'abandonner : je sentis un trouble et une émotion dont il se serait aperçu, s'il n'eût été troublé lui-même par la même passion qui m'agitait. Enfin, après un silence qui ne parlait peut-être que trop : Je suis plus étonnée que personne, lui dis-je, de la répugnance que Zayde témoigne aux volontés de Zulema; mais je suis aussi moins propre que personne à la faire changer. Je parlerais contre mes propres sentimens; et le malheur d'être attachée à une personne de votre nation m'est si connu, que je ne puis conseiller à Zayde de s'y exposer. Belenie m'a fait connaître ce malheur depuis que je suis née, et je crois

qu'Alasinthe en a si bien instruit sa fille, qu'il sera difficile de la faire consentir à ce que vous souhaitez; et, pour moi, je vous assure, encore une fois, que j'en suis moins capable que personne. Alamir fut très-affligé de me trouver dans des dispositions qui lui étaient si peu favorables; il espéra de me gagner en me laissant voir toute sa douleur et toute la passion qu'il avait pour Zayde. J'étais au désespoir de tout ce qu'il me disait; mais je ne laissais pas de le plaindre, par la conformité de nos malheurs. Je n'avais pas un sentiment qui ne fût combattu par un autre: l'éloignement que Zayde avait pour lui me donnait quelque joie, par le plaisir de la vengeance que je goûtais pleinement; et néanmoins ma gloire était blessée de voir mépriser un homme que j'adorais.

Je résolus d'avouer à Zayde l'état de mon cœur; et, devant que de le faire, je la pressai d'examiner avec elle-même si elle était capable de résister toujours au dessein qu'avait Zulema de lui faire épouser Alamir. Elle me dit qu'il n'y avait point d'extrémité où elle ne se portât, plutôt que de se résoudre à épouser un homme d'une religion si opposée à la sienne, et dont la loi permettait de prendre autant de femmes qu'on en trouvait d'agréables; mais qu'elle ne croyait pas que Zulema la voulût contraindre,

et que, quand il le voudrait, Alasinthe trouverait les moyens de l'en empêcher. Ce que me dit Zayde me donna toute la joie dont j'étais capable, et je commençai à lui vouloir dire ce que j'avais résolu de lui avouer; mais j'y trouvai plus de peine et plus d'embarras que je ne l'avais pensé. Enfin, je surmontai tous les mouvemens d'orgueil et de honte qui s'opposaient à ma résolution, et je lui appris, avec beaucoup de larmes, l'état où j'étais. Elle en fut dans un étonnement extrême, et me parut aussi touchée de mon malheur que je pouvais le désirer. Mais pourquoi, me dit-elle, avez-vous caché si soigneusement vos sentimens à celui qui les a fait naître? Je ne doute point que, s'il les avait découverts d'abord, il ne vous eût aimée; et je crois que, s'il en savait quelque chose, l'espérance d'être aimé de vous, et les traitemens qu'il reçoit de moi, l'obligeraient bientôt à me quitter. Ne voulez-vous point, ajouta-t-elle en m'embrassant, que j'essaie à lui faire entendre qu'il doit s'attacher à vous plutôt qu'à moi? Ah! Zayde, repris-je, ne m'ôtez pas la seule chose qui m'empêche de mourir de douleur; je ne survivrais pas à celle que j'aurais, si Alamir avait appris mes sentimens; j'en serais inconsolable, par le seul intérêt de ma gloire; mais je le serais encore par l'intérêt de ma passion. Je puis me flatter qu'il

m'aimerait, s'il savait que je l'aimasse. Je sais bien néanmoins que l'on n'est pas aimée pour aimer; mais enfin, c'est une espérance, et, quelque faible qu'elle soit, je ne veux pas me l'ôter, puisque c'est la seule chose qui me reste. Je dis encore tant d'autres raisons à Zayde, pour lui faire voir que je ne devais pas découvrir mes sentimens à Alamir, qu'elle en demeura d'accord avec moi, et je trouvai beaucoup de soulagement à lui avoir ouvert mon cœur et à me plaindre avec elle.

Cependant la guerre continuait toujours, et l'on voyait bien qu'il était impossible de la soutenir encore long-temps. Tout le plat pays était conquis, et Famagouste était la seule ville qui ne se fût pas rendue. Alamir s'exposait tous les jours avec une valeur où il paraissait du désespoir. Mulziman m'en parlait avec une affliction extrême. Il me fit voir si souvent combie nil était surpris de l'attachement que ce prince avait pour Zayde, que je ne pus m'empêcher de lui en demander la cause, et de le presser de me dire si Alamir n'avait jamais été amoureux avant que d'avoir vu Zayde. Il eut quelque peine à m'avouer ce qui faisait son étonnement; mais je l'en conjurai si fortement, qu'enfin il me conta les aventures de ce prince. Je ne vous en dirai pas tout le détail, parce qu'il serait trop long; je vous

apprendrai seulement ce qui est nécessaire pour vous faire connaître Alamir et mon malheur.

HISTOIRE D'ALAMIR, PRINCE DE THARSE.

Je vous ai déjà appris la naissance de ce prince : ce que je vous ai dit de sa personne et de mes sentimens vous a dû persuader qu'il est aussi aimable qu'un homme peut l'être; aussi avait-il pensé, dès sa première jeunesse, à se faire aimer; et, quoique la manière dont vivent les femmes arabes soit entièrement opposée à la galanterie, l'adresse d'Alamir et le plaisir de surmonter des difficultés lui avaient rendu facile ce qui aurait été impossible à un autre. Comme ce prince n'est point marié, et que sa religion permet d'avoir plusieurs femmes, il n'y avait point à Tharse de jeune personne qui ne se flattât de l'espérance de l'épouser. Il était bien aise que cette espérance servît à le faire traiter plus favorablement; mais il était bien éloigné, par son inclination, de prendre un engagement qu'il ne pût rompre. Il ne cherchait que le plaisir d'être aimé, celui d'aimer lui était inconnu. Il n'avait jamais eu de véritable passion; mais, sans en ressentir, il savait si bien l'art d'en faire paraître, qu'il avait persuadé son amour à toutes celles qu'il en avait trouvées dignes. Il est vrai

aussi que, dans le temps qu'il songeait à plaire, le désir de se faire aimer lui donnait une sorte d'ardeur qu'on pouvait prendre pour de la passion; mais, sitôt qu'il était aimé, comme il n'avait plus rien à désirer, et qu'il n'était pas assez amoureux pour trouver du plaisir dans l'amour seul, séparé des difficultés et des mystères, il ne songeait qu'à rompre avec celle qu'il avait aimée, et à se faire aimer d'une autre.

Un de ses favoris, appelé Selemin, était le confident de toutes ses passions, et en avait lui-même d'aussi légères. Les Arabes célèbrent de certaines fêtes en divers temps de l'année; c'est le seul temps qui donne quelque liberté aux femmes : il leur est permis alors de se promener dans les villes et dans les jardins; elles assistent, mais toujours voilées, à des jeux publics qui se font durant quelques jours. Alamir et Selemin attendaient ce temps avec impatience : il ne se passait jamais sans qu'ils eussent découvert quelques beautés qui leur étaient inconnues, et qu'ils n'eussent trouvé le moyen de leur parler et d'avoir quelque intelligence avec elles.

A une de ces fêtes, Alamir vit une jeune veuve appelée Naria, dont la beauté, la richesse et la vertu étaient extraordinaires. Le hasard la lui fit voir dévoilée, comme elle parlait à une de ses

esclaves. Il fut surpris des charmes de son visage : elle fut troublée de la vue de ce prince, et demeura quelque temps à le regarder. Il s'en aperçut, il la suivit, et essaya de lui faire remarquer qu'il la suivait. Enfin, il avait vu une belle personne et en avait été regardé ; c'était assez pour lui donner de l'amour et de l'espérance. Ce qu'il apprit de la vertu et de l'esprit de Naria, lui redoubla l'envie de s'en faire aimer et le désir de la revoir. Il la chercha avec soin ; il passait incessamment autour de chez elle sans l'apercevoir, ni sans croire en être vu ; il se trouvait sur son chemin, lorsqu'elle allait aux bains. Deux ou trois fois il fut assez heureux pour voir son visage ; et, toutes les fois qu'il le vit, il le trouva si beau, et en fut si touché, qu'il crut que Naria était destinée pour arrêter ses inconstances.

Plusieurs jours se passèrent sans que ce prince reçût aucune marque qui lui pût faire juger que Naria approuvait son amour, et il commençait à en avoir un chagrin qui troublait sa joie ordinaire. Néanmoins il n'abandonnait pas le dessein de se faire aimer de deux ou trois autres belles personnes, et surtout d'une fille appelée Zoromade, très-considérable par le rang de son père et par sa beauté. Les difficultés de la voir surpassaient encore, s'il était possible, celles de

voir Naria; mais il était persuadé que cette belle fille les aurait surmontées, si elle n'eût pas été en la puissance d'une mère qui la gardait avec un soin extrême. Ainsi, il n'était pas si pressé du désir de vaincre ces obstacles que la résistance de Naria, qui ne venait que d'elle seule. Il avait tenté plusieurs fois, mais inutilement, de gagner ses esclaves, pour savoir les jours qu'elle sortait et les lieux où il la pouvait voir; enfin, un de ceux qui lui avaient résisté avec le plus d'opiniâtreté lui promit de l'avertir de tout ce qu'elle ferait. Deux jours après il lui dit qu'elle allait à un jardin admirable qu'elle avait hors de la ville, et que, s'il voulait se promener autour des murailles de ce jardin, il y avait des lieux élevés d'où il pourrait la voir. Alamir ne manqua pas de se servir de cet avis; il sortit de Tharse déguisé, et passa toute l'après-dînée autour de ces jardins.

Sur le soir, comme il était près de s'en retourner, il entendit ouvrir une porte; il regarda, et aperçut l'esclave qu'il avait gagné, qui lui faisait signe de s'approcher. Il crut que Naria se promenait, et qu'il la verrait de cette porte; il s'avança, et se trouva dans un cabinet superbe et rempli de tous les ornemens qui pouvaient l'embellir; mais aucun ne le frappa si vivement que la vue de Naria assise sur des carreaux sous un

pavillon magnifique, comme on représente la déesse des amours : deux ou trois de ses femmes étaient dans un coin du cabinet. Alamir ne put s'empêcher d'aller se jeter à ses pieds, avec un air si rempli de transport et d'étonnement, qu'il augmenta le trouble modeste qui paraissait sur le visage de cette belle personne.

Je ne sais, lui dit-elle en l'obligeant à se relever, je devais vous montrer tout d'un coup l'inclination que j'ai eue pour vous, après vous l'avoir cachée si long-temps. Je crois que je vous l'aurais cachée toute ma vie, si vous aviez pris moins de soin de me faire voir celle que vous avez eue pour moi; mais j'avoue que je n'ai pu résister à une passion soutenue par si peu d'espérance. Vous m'avez paru aimable dès le premier moment que je vous ai vu; j'ai cherché à vous voir sans que vous me vissiez, avec plus de soin que vous ne m'avez cherchée; enfin, j'ai voulu mieux connaître la passion que vous avez pour moi, et m'en assurer par vos paroles, comme vous m'en avez assurée par vos actions.

Quelles assurances, grand Dieu! cherchait Naria dans les paroles d'Alamir? Elle n'en connaissait guère le charme trompeur et inévitable. Il surpassa les espérances qu'elle avait conçues de son amour, et, par son esprit flatteur et insinuant, il acheva de se rendre maître du cœur de

cette belle personne. Elle lui promit de le revoir au même lieu. Il s'en revint à Tharse, persuadé qu'il était l'homme du monde le plus amoureux, et il s'en fallut peu qu'il ne le persuadât à Mulziman et à Selemin. Il revit plusieurs fois Naria, qui lui fit voir la plus grande inclination et le plus véritable attachement que l'on ait jamais eus; mais elle lui apprit qu'elle savait la disposition qu'il avait au changement; qu'elle était incapable de partager son cœur avec quelque autre; que, s'il voulait conserver le sien, il fallait qu'il ne pensât qu'à elle seule; et qu'elle romprait avec lui sur le premier sujet de jalousie qu'il lui donnerait. Alamir répondit avec tant de sermens et tant d'adresse, qu'il persuada Naria d'une fidélité éternelle; mais il fut blessé de la seule pensée d'un engagement si exact; et, comme il n'y avait plus d'obstacles ni de difficultés à la voir, son amour commença à se ralentir; néanmoins il lui témoigna toujours la même passion. Comme elle n'avait point eu d'autre pensée que de l'épouser, elle croyait qu'il n'y avait point d'obstacles, puisqu'elle l'aimait et qu'elle en était aimée; si bien qu'elle commença à lui parler de leur mariage. Alamir fut surpris de ce discours; mais son adresse empêcha sa surprise de paraître, et Naria crut que dans peu de jours elle épouserait ce prince.

Depuis que l'amour qu'il avait pour elle avait commencé à diminuer, il avait redoublé ses soins pour Zoromade ; et, par le secours d'une tante de Selemin, que la faveur de son neveu rendait complaisante aux passions du prince, il avait trouvé le moyen de lui écrire. L'impossibilité de la voir était toujours pareille, et par-là sa passion était toujours augmentée.

Il n'avait d'espérance qu'en une fête qui se fait au commencement de l'année. La coutume a établi de se faire des présens magnifiques pendant cette fête, et l'on ne voit dans les rues que des esclaves chargés de tout ce qu'il y a de plus rare. Alamir envoya des présens à plusieurs personnes. Comme Naria avait de la fierté et de la grandeur, elle n'en voulait point recevoir de considérables. Il lui donna des parfums d'Arabie qui étaient si rares qu'il n'y avait que ce prince qui en eût : il les lui envoya avec tous les ornemens qui pouvaient les rendre agréables.

Jamais Naria n'avait été plus vivement touchée de passion pour ce prince ; et, si elle eût suivi les mouvemens de son cœur, elle serait demeurée chez elle à penser à lui, et aurait renoncé à tous les divertissemens où elle ne l'aurait pu voir. Néanmoins, comme elle était priée par la mère de Zoromade d'aller chez elle à une sorte de festin qui se faisait pendant la fête, elle ne

put s'en dispenser ; elle y alla, et, en entrant dans un grand cabinet, elle fut surprise de sentir les mêmes parfums qu'Alamir lui avait envoyés. Elle s'arrêta avec étonnement pour demander d'où venait une odeur aussi agréable. Zoromade, qui était fort jeune et peu accoutumée à cacher quelque chose, rougit, et fut embarrassée. Sa mère, voyant qu'elle ne répondait point, prit la parole, et dit, comme elle le pensait en effet, que c'était la tante de Selemin qui les avait envoyés à sa fille. Cette réponse ne laissa plus de doute à Naria que ces présens ne vinssent du prince. Elle les vit avec les mêmes ornemens qu'elle avait reçu les siens, et même avec quelque chose de plus. Cette connaissance lui donna une douleur si vive, qu'elle feignit de se trouver mal, et s'en alla chez elle aussi malade en effet qu'elle voulait le paraître. Elle était fière et sensible : l'idée d'être trompée par un homme qu'elle adorait la mettait, dans un état pitoyable; mais avant que de s'abandonner au désespoir, elle résolut de s'éclaircir de l'infidélité de ce prince.

Elle lui manda qu'elle était malade, et qu'elle ne pourrait aller, pendant la fête, à aucun des divertissemens publics. Alamir la vint voir ; il l'assura qu'il abandonnerait aussi tous ses divertissemens, puisqu'elle ne s'y trouverait pas;

enfin il lui parla d'une manière qui la persuada quasi qu'elle lui faisait injustice de le soupçonner. Néanmoins, sitôt qu'il fut sorti, elle se leva, et se déguisa de manière qu'il ne pouvait la reconnaître. Elle alla dans les lieux où elle crut pouvoir le trouver; et le premier objet qui s'offrit à sa vue, fut Alamir déguisé; mais il ne le pouvait être pour elle; elle le reconnut qui suivait Zoromade; et, pendant les jeux qui se faisaient, elle le vit toujours attaché auprès de cette belle fille. Le lendemain elle le suivit encore; mais, au lieu de le voir chercher Zoromade, elle le vit déguisé d'une autre façon, et attaché auprès d'une autre personne. D'abord sa douleur fut moindre, et elle eut de la joie de penser qu'Alamir n'avait parlé à Zoromade que par occasion ou par divertissement. Elle se mêla parmi les femmes qni étaient avec cette jeune personne qu'Alamir suivait; et elle s'en approcha de si près, qu'au tournant d'une place où cette jeune personne était arrêtée, elle entendit Alamir lui parler avec ce même air et ces mêmes paroles qui lui avaient si bien persuadé son amour. Jugez de ce que devint Naria, et la cruelle douleur qu'elle sentit. Elle se serait trouvée heureuse dans ce moment, si elle avait pu croire que Zoromade eût été le seul attachement d'Alamir; elle aurait cru au moins que

l'inclination qu'il aurait eue pour cette belle personne aurait causé son changement : elle aurait pu se flatter d'avoir été aimée de lui, devant qu'il se fût attaché à Zoromade; mais, en voyant qu'il était capable de donner les mêmes soins et de dire les mêmes paroles à deux ou trois en même temps, elle voyait qu'elle n'avait occupé que son esprit et non pas son cœur, et qu'elle n'avait fait que son amusement sans faire sa félicité.

C'était une aventure si cruelle pour une personne de son humeur, qu'elle n'avait pas la force de la supporter. Elle s'en retourna chez elle, accablée de douleur et d'affliction. Elle y trouva une lettre d'Alamir, qui l'assurait qu'il était renfermé chez lui, et qu'il ne pouvait rien voir, puisqu'il ne la voyait pas. Cette tromperie lui faisait juger de quel prix avaient été toutes les actions passées d'Alamir, et elle mourait de honte d'avoir fait si long-temps son bonheur d'un attachement qui n'avait été qu'une trahison. Elle se détermina bientôt à ce qu'elle devait faire : elle lui écrivit tout ce que la douleur, la tendresse et le désespoir peuvent faire penser de plus vif et de plus passionné; et, sans lui apprendre ce qu'elle devenait, elle lui disait un éternel adieu. Il fut surpris de cette lettre, et même il en fut affligé. La beauté et l'esprit de Naria étaient à un si haut point, qu'ils ren-

daient sa perte fâcheuse, même à l'humeur inconstante d'Alamir.

Il alla conter son aventure à Mulziman, qui lui fit quelque honte de son procédé. Vous vous trompez, lui dit-il, si vous êtes persuadé que la manière dont vous en usez avec les femmes ne soit pas contraire aux véritables sentimens d'un honnête homme. Alamir fut touché de ce reproche. Je veux me justifier auprès de vous, lui répondit-il, et je vous estime trop pour vouloir vous laisser une méchante opinion de moi. Croyez-vous que je fusse assez déraisonnable pour ne pas aimer avec fidélité une personne qui m'aimerait véritablement? Mais croyez-vous vous justifier, interrompit Mulziman, en accusant celles que vous avez aimées? Y en a-t-il quelqu'une qui vous ait trompé? et Naria ne vous aimait-elle pas avec une passion sincère et véritable? Naria croyait m'aimer, répliqua Alamir; mais elle aimait mon rang, et celui où je pouvais l'élever. Je n'ai trouvé que de la vanité et de l'ambition dans toutes les femmes; elles ont aimé le prince, et non pas Alamir. L'envie de faire une conquête éclatante, et le désir de s'élever et de sortir de cette vie ennuyeuse où elles sont assujetties, a fait en elles ce que vous appelez de l'amour, comme le plaisir d'être aimé et l'envie de surmonter des difficultés font en moi ce qui leur

paraît de la passion. Je crois que vous faites injustice à Naria, dit Mulziman, et qu'elle aimait véritablement votre personne. Naria m'a parlé de m'épouser aussi-bien que les autres, répondit Alamir, et je ne sais si sa passion était plus véritable. Quoi ! reprit Mulziman, vous voulez qu'on vous aime, et qu'on ne pense pas à vous épouser ? Non, dit Alamir, je ne veux pas qu'on pense à m'épouser, quand je suis au-dessus de celles qui y prétendent. Je voudrais qu'on y pensât, si l'on ne me connaissait pas pour ce que je suis, et qu'on crût faire une faute en m'épousant. Mais, tant qu'on me regardera comme un prince qui peut donner de l'élévation et quelque liberté, je ne me croirai pas obligé à une grande reconnaissance du dessein qu'on aura de m'épouser, et je ne le prendrai jamais pour de l'amour. Vous verrez, ajouta-t-il, que je ne serais pas incapable d'aimer fidèlement, si je pouvais trouver une personne qui m'aimât sans connaître ce que je suis. Vous voulez une chose impossible pour faire voir votre fidélité, repartit Mulziman ; et, si vous étiez capable de constance, vous en auriez, sans attendre des occasions extraordinaires.

L'impatience de savoir ce qu'était devenue Naria, fit finir cette conversation. Alamir alla chez elle ; il apprit qu'elle était partie pour aller à la Mecque, et que l'on ne savait ni le chemin

qu'elle avait pris, ni le temps qu'elle reviendrait. C'était assez pour lui faire oublier Naria; il ne pensa plus qu'à Zoromade, qui était gardée avec un soin qui rendait quasi toute son adresse inutile. Ne sachant plus ce qu'il pouvait faire pour la voir, il résolut de hasarder la chose du monde la plus hardie, qui était de se cacher dans une des maisons où les femmes vont se baigner.

Les bains sont des palais magnifiques : les femmes y vont trois ou quatre fois la semaine; elles prennent plaisir à faire paraître leur magnificence, en faisant marcher devant et après elles un nombre infini d'esclaves qui portent toutes les choses qui leur sont nécessaires. L'entrée de ces maisons est défendue aux hommes, sur peine de la vie, et il n'y a point de puissance qui pût les sauver, s'ils y étaient trouvés. La qualité d'Alamir le garantissait de la rigueur des lois ordinaires; mais son rang l'exposait à une révolte et à une sédition dont il n'aurait pu sauver ni sa vie ni son état.

Des raisons si considérables ne purent le retenir : il écrivit à Zoromade; il lui manda ce qu'il était résolu de hasarder pour la voir, et il la pria de l'instruire de ce qu'il devait faire pour lui parler. Zoromade eut de la peine à consentir au hasard où Alamir voulait s'exposer; mais

enfin, emportée par la passion qu'elle avait pour lui, et forcée par cette contrainte insupportable où vivent les femmes arabes, elle lui manda que, s'il trouvait le moyen d'entrer dans la maison des bains, il fallait qu'il sût l'appartement où elle avait accoutumé d'aller; que, dans cet appartement, il y avait un cabinet où il pourrait se cacher; qu'elle ne se baignerait point; et que, pendant que sa mère irait dans les bains, elle pourrait l'entretenir. Alamir sentit un plaisir sensible d'avoir une si difficile entreprise à exécuter : il gagna le maître des bains par des présens considérables; il sut le jour que Zoromade y devait aller; il entra pendant la nuit; il se fit conduire dans l'appartement où était ce cabinet, et y attendit le matin avec toute l'impatience qu'aurait pu avoir un homme véritablement amoureux.

A peu près à l'heure que Zoromade devait venir, il entendit, dans la chambre, le bruit que font plusieurs personnes qui y entrent; quelque temps après ce bruit diminua, et on ouvrit la porte de ce cabinet. Il s'attendait à voir entrer Zoromade; mais, au lieu d'elle, il vit une personne qu'il ne connaissait pas, magnifiquement habillée, d'une beauté qui avait toute la fleur et toute la naïveté de la première jeunesse. Cette personne fut aussi surprise de la vue d'A-

lamir, qu'Alamir l'était de la sienne : il n'était pas moins propre qu'elle à donner de l'étonnement, par l'agrément de sa personne et par la beauté de ses habits; et c'était une chose si extraordinaire de voir un homme en ce lieu, que, si Alamir n'eût fait signe à cette jeune personne de ne rien dire, elle se fût écriée d'une manière qui aurait fait venir à elle ceux qui étaient dans la chambre. Elle s'approcha d'Alamir, qui était charmé de cette aventure, et lui demanda par quel hasard il s'était trouvé en ce lieu. Il lui répondit que ce serait une chose trop longue à lui raconter; mais qu'il la conjurait de ne vouloir rien dire, et de ne pas perdre un homme qui ne comptait pour rien le péril où il se trouvait, puisqu'il devait à ce péril le plaisir de voir la plus belle personne du monde. Elle rougit avec un air d'innocence et de modestie propre à toucher un cœur moins sensible que celui d'Alamir. Je serais bien fâchée, lui répondit-elle, de rien faire qui pût vous nuire; mais vous avez bien hasardé en entrant ici, et je ne sais si vous savez le danger où vous vous êtes exposé. Oui, madame, repartit Alamir, je le sais; et ce n'est pas le plus grand dont je sois menacé aujourd'hui. Après ces paroles, dont il jugea bien qu'elle entendrait le sens, il la supplia de lui dire qui elle était, et comment

elle était entrée dans ce cabinet. Je m'appelle Elsibery, lui répondit-elle; je suis fille du gouverneur de Lemnos; ma mère n'est à Tharse que depuis deux jours, où elle n'était jamais venue, non plus que moi : elle se baigne présentement, je n'ai pas voulu me baigner, et le hasard m'a fait entrer dans ce cabinet. Mais je vous conjure, ajouta-t-elle, de m'apprendre aussi qui vous êtes. Alamir fut bien aise de trouver une jeune personne qui ne le connût pas : il lui dit qu'il s'appelait Selemin (ce fut le nom qui s'offrit le premier à son esprit). Comme il parlait, il entendit du bruit : Elsibery s'avança vers la porte du cabinet pour empêcher qu'on n'entrât; Alamir la suivit de quelques pas, oubliant le péril où il se mettait. Ne saurait-on espérer de vous revoir, madame? lui dit-il. Je ne sais, repartit-elle avec un air plein de trouble; mais il me semble qu'il n'est pas impossible. En disant ces mots, elle sortit et ferma la porte.

Alamir demeura charmé de son aventure; il n'avait jamais rien vu de si beau ni de si aimable qu'Elsibery; il croyait avoir remarqué qu'il ne lui déplaisait pas. Elle ne le connaissait point pour le prince de Tharse; enfin, il y trouvait tout ce qui pouvait le toucher, et il demeura jusqu'à la nuit dans ce cabinet, sans songer qu'il

y était venu pour voir Zoromade, tant il était rempli de l'idée d'Elsibery.

Zoromade n'était pas si tranquille : elle aimait véritablement Alamir; le péril où elle savait qu'il était exposé, lui donnait une inquiétude mortelle et un déplaisir sensible de n'avoir pu en profiter. Sa mère s'était trouvée mal; elle n'avait pas voulu aller aux bains, et l'on avait donné l'appartement où elle allait d'ordinaire à la mère d'Elsibery. Alamir trouva, à son retour, une lettre de Zoromade, qui lui apprenait ce que je viens de vous dire, et qui lui apprenait aussi qu'on parlait de la marier; mais qu'elle n'en avait pas d'inquiétude, puisqu'il pouvait empêcher ce mariage, en découvrant à son père les intentions qu'il avait pour elle. Il montra cette lettre à Mulziman, pour lui faire voir que toutes les femmes n'étaient touchées que du désir de l'épouser. Il lui conta l'aventure qui lui était arrivée aux bains, il exagéra les charmes d'Elsibery, et la joie qu'il avait de croire que, sans le connaître pour le prince de Tharse, elle avait de l'inclination pour lui. Il l'assura qu'il avait enfin trouvé ce qui méritait d'engager son cœur, et qu'on verrait s'il n'aurait pas un véritable attachement pour Elsibery. En effet, il résolut d'abandonner toutes les autres galanteries, pour ne plus penser qu'à se faire

aimer de cette belle personne. Il lui était quasi impossible de la voir, surtout étant résolu de ne se pas faire connaître pour le prince de Tharse. La première chose qui lui vint dans l'esprit, fut de se cacher encore dans la maison des bains; mais il apprit que la mère d'Elsibery était malade, et que sa fille ne sortait point sans elle.

Cependant le mariage de Zoromade s'avançait, et le désespoir de se voir abandonnée du prince l'obligea d'y consentir. Comme son père était un homme très-considérable, et que celui qu'elle épousait ne l'était pas moins, on résolut de faire de grandes cérémonies à ses noces. Alamir apprit qu'Elsibery devait s'y trouver. La manière dont les noces se font chez les Arabes ne lui donnait aucune espérance de l'y voir, parce que les femmes sont entièrement séparées des hommes, et dans les mosquées et dans les festins. Il résolut néanmoins de hasarder une chose aussi périlleuse que celle qu'il avait hasardée pour Zoromade. Il feignit de se trouver mal le jour de la cérémonie, afin de se dispenser d'y assister publiquement. Il s'habilla en femme, mit un grand voile sur sa tête, comme en ont toutes celles qui sortent, et s'en alla à la mosquée avec la tante de Selemin. Il vit arriver Elsibery; et, bien qu'elle fût voilée, sa taille

avait quelque chose de si particulier, et son habillement était si différent de ceux de Tharse, qu'il ne craignait pas de s'y méprendre. Il la suivit jusques auprès du lieu où se faisait la cérémonie, et il se trouva si près de Zoromade, que, poussé par un reste de son humeur naturelle, il ne put s'empêcher de se faire connaître à elle, et de parler comme s'il ne se fût déguisé que pour la voir. Cette vue apporta un si grand trouble à Zoromade, qu'elle fut contrainte de reculer quelques pas; et, se tournant du côté d'Alamir : Il y a de l'inhumanité, lui dit-elle, à venir troubler mon repos par une action qui devrait me persuader que vous m'aimez, si je ne savais trop bien le contraire; mais j'espère que je ne souffrirai pas long-temps les maux où vous m'avez plongée. Elle n'en put dire davantage, et Alamir ne put répondre. La cérémonie s'acheva, et toutes les femmes se remirent à leur place.

Alamir ne pensa pas seulement à la douleur où il avait vu Zoromade, et ne fut occupé que du soin de parler à Elsibery. Il se mit à genoux auprès d'elle, et commença à faire ses prières assez haut, selon la manière des Arabes. Ce murmure confus de ce grand nombre de personnes qui parlent en même temps, fait qu'il est difficile d'être entendu que de ceux de qui l'on

est fort près. Alamir, sans tourner la tête du côté d'Elsibery, et sans changer le ton de ses prières ; l'appela plusieurs fois. Elle se tourna vers lui : comme il vit qu'elle le regardait, il laissa tomber un livre, et, en le ramassant, il releva un peu son voile, en sorte qu'Elsibery seule pouvait le remarquer, et lui fit voir un visage dont la beauté et la jeunesse ne démentaient point l'habillement de femme. Il vit bien que ce déguisement ne l'avait pas rendu méconnaissable à Elsibery ; il lui demanda néanmoins s'il était assez heureux pour être reconnu. Elsibery, dont le voile n'était pas entièrement baissé, tournant les yeux du côté d'Alamir sans tourner la tête : Je ne vous connais que trop, lui dit-elle ; mais je tremble pour le péril où vous êtes. Il n'y en a point où je ne m'expose, lui répondit-il, plutôt que de ne vous point voir. Ce n'était pas pour me voir, lui dit-elle, que vous vous étiez exposé dans la maison des bains, et peut-être n'est-ce pas encore pour moi que vous êtes ici. C'est pour vous seule, madame, répliqua-t-il, et vous me verrez tous les jours dans ce même hasard, si vous ne me donnez quelque moyen de vous parler. Je vais demain avec ma mère au palais du calife, reprit-elle, trouvez-vous-y avec le prince ; mon voile sera levé, parce que c'est la première fois que j'y entre. Elle se tut, et ne

voulut plus rien dire, de peur d'être entendue des femmes qui étaient proche d'elle.

Alamir demeura bien embarrassé sur le rendez-vous qu'elle lui donnait. Il savait bien que la première fois que l'on mène les femmes de qualité au palais du calife, si le calife ou les princes ses enfans entrent dans le lieu où elles sont, elles ne baissent pas leur voile; et, hors cette première fois, on ne les y revoit jamais que voilées. Ainsi, Alamir était assuré de voir Elsibery; mais, pour la voir, il fallait se faire connaître pour le prince de Tharse, et c'était à quoi il ne pouvait se résoudre. Le plaisir d'être aimé par le seul agrément de sa personne le touchait si fort, qu'il ne voulait pas s'en priver. C'était aussi une chose fâcheuse de perdre une occasion de voir Elsibery, et une occasion qu'elle lui donnait elle-même. Cette légère jalousie qu'elle lui avait témoignée de l'avoir trouvé dans la maison des bains, où il n'était pas pour elle, l'engageait encore à ne manquer à rien de ce qui pouvait la persuader d'un véritable attachement. Cet embarras le fit demeurer long-temps sans lui répondre; enfin, il lui demanda s'il ne pourrait point lui écrire. Je n'oserais me fier à personne, lui dit-elle; mais gagnez, s'il vous est possible, un esclave qui s'appelle Zabelec.

Alamir demeura satisfait de ces paroles. On

sortit du temple; il alla changer d'habit, et penser à ce qu'il devait faire le lendemain. Quelque difficulté qu'il lui parût à cacher sa qualité à Elsibery, et quelque peine que cette entreprise lui donnât, parce qu'elle l'obligeait à fuir la personne du monde qu'il avait le plus d'envie de rencontrer, il résolut de l'exécuter, et il voulut voir s'il serait véritablement aimé sans le secours de sa naissance. Après avoir résolu de quelle manière il devait se conduire, il écrivit cette lettre à Elsibery :

« Si j'avais déjà mérité quelque chose auprès » de vous, ou si vous m'aviez donné quelque es» pérance, peut-être je ne vous demanderais pas » ce que je vais vous demander, quoiqu'il sem» blât que j'eusse plus de raison de le prétendre. » Mais, madame, à peine me connaissez-vous; » je n'oserais me flatter d'avoir fait quelque im» pression dans votre cœur : vous n'êtes engagée » ni par vos sentimens, ni par vos paroles, et » vous allez demain dans un lieu où vous verrez » un prince qui n'a jamais rien vu de beau qu'il » ne l'ait aimé. Que ne dois-je point craindre, » madame, de cette entrevue? Je ne puis douter » qu'Alamir ne vous aime; et, quoiqu'il y ait » peut-être du caprice à craindre, autant que je » le crains, que vous ne voyiez ce prince, et qu'il » ne soit assez heureux pour vous plaire, je ne

» puis m'empêcher de vous supplier de ne le pas » voir. Pourquoi me refuseriez-vous, madame? » Ce n'est point une faveur que je vous demande, » et je suis peut-être le seul homme du monde » qui ait jamais souhaité une pareille chose: je » sais bien qu'elle doit vous paraître bizarre; elle » me le paraît encore plus qu'à vous; mais ne » refusez pas cette grâce à un homme qui vient » d'exposer sa vie pour pouvoir vous dire seule- » ment qu'il vous aime. »

Après avoir écrit cette lettre, il se déguisa, afin d'aller lui-même, avec des gens à qui il se fiait, tâcher d'apprendre qui était celui dont Elsibery lui avait parlé. Il fit tant de diligence autour de la maison du gouverneur de Lemnos, qu'enfin un vieil esclave qu'il gagna lui alla querir Zabelec. Il vit de loin venir ce jeune esclave; il fut surpris de la beauté de sa taille et de la délicatesse de son visage. Alamir se cachait dans l'enfoncement d'un portique où il faisait assez obscur, et ce jeune esclave, en s'approchant, regardait Alamir, comme s'il eût été de sa connaissance. Enfin, lorsqu'il fut près de lui, ce prince, sans se faire voir, commença à lui parler d'Elsibery. L'esclave, entendant cette voix qu'il ne connaissait point, changea tout d'un coup de visage, et, après avoir fait un grand soupir, il baissa les yeux et demeura sans parler,

avec une tristesse si profonde, qu'Alamir ne put s'empêcher de lui en demander la cause. Je croyais connaître celui qui me demandait, lui répondit-il, et je ne croyais pas que ce fût d'Elsibery dont on me voulût parler; mais achevez; tout ce qui regarde Elsibery me touche sensiblement. Alamir fut surpris et embarrassé de la manière dont cet esclave lui parlait. Il acheva néanmoins ce qu'il avait commencé, et lui donna une lettre, ne se faisant connaître que sous le nom de Selemin. La tristesse et la beauté de cet esclave firent imaginer à ce prince que c'était quelque amant d'Elsibery qui s'était déguisé pour être auprès d'elle. Le trouble qu'il lui avait vu, lorsqu'il lui avait parlé de lui donner des lettres, ne l'en laissait pas douter; mais il pensait aussi que, si Elsibery eût connu cet esclave pour son amant, elle ne l'aurait pas choisi pour lui donner des lettres d'un rival; enfin, cette aventure l'embarrassait, et, de quelque manière qu'elle pût être, l'esclave lui paraissait trop aimable et d'un air trop au-dessus de sa condition, pour le souffrir sans peine auprès d'Elsibery.

Il attendit le lendemain avec diverses sortes d'inquiétudes : il alla de bonne heure chez la princesse, sa mère. Jamais amant n'a eu tant d'impatience de voir sa maîtresse, qu'Alamir avait de desir de ne pas voir la sienne, et ja-

mais un amant n'a eu tant de raison de souhaiter de ne pas la voir. Il pensait que, si Elsibery ne venait point au palais, c'était lui accorder la grâce qu'il lui avait demandée; que c'était aussi une marque qu'elle avait reçu la lettre qu'il avait mise entre les mains de Zabelec; et que, si cet esclave la lui avait rendue, il fallait qu'il ne fût pas son rival. Enfin, en ne voyant point arriver Elsibery avec sa mère, il apprenait qu'il avait un commerce établi avec elle, qu'il n'avait point de rival, et qu'il pouvait espérer d'être aimé. Il était occupé de ces pensées, lorsqu'on vint l'avertir que la mère d'Elsibery arrivait, et il eut le plaisir de voir qu'elle n'était pas suivie de sa fille. Jamais transport n'a été pareil au sien. Il se retira, ne voulant pas même que son visage fût connu de la mère de sa maîtresse, et s'en alla attendre chez lui l'heure qu'il avait prise pour parler à Zabelec.

Le bel esclave revint le trouver, avec autant de tristesse sur le visage qu'il en avait le jour précédent, et lui apporta la réponse d'Elsibery. Ce prince fut charmé de cette lettre; il y trouva de la modestie mêlée avec beaucoup d'inclination. Elle l'assurait qu'elle aurait pour lui la complaisance de ne point voir le prince de Tharse, et qu'elle n'aurait jamais de répugnance à lui accorder de pareilles grâces : elle le priait aussi

de ne rien hasarder pour lui parler, parce que sa timidité naturelle, et la manière dont elle était gardée, rendaient inutile tout ce qu'il pourrait entreprendre. Alamir, quoique très-satisfait de cette lettre, ne pouvait s'accoutumer à la beauté et à la tristesse de l'esclave : il lui fit plusieurs questions sur les moyens dont il pourrait se servir pour voir Elsibery; mais l'esclave n'y répondit qu'avec beaucoup de froideur. Ce procédé augmenta les soupçons du prince; et, comme il se trouvait plus touché de la beauté d'Elsibery qu'il ne l'avait jamais été d'aucune autre, il craignait d'entrer dans le même état où il avait mis toutes celles qu'il avait aimées, et de s'engager avec une personne qui aurait d'autres attachemens. Cependant il lui écrivait tous les jours; il l'obligeait à lui apprendre les lieux où elle allait; et son amour lui donnait autant de soin de la fuir dans les lieux publics où elle le pouvait connaître pour le prince, qu'il avait d'application à chercher les moyens de la voir en particulier. Il considéra si bien tous les environs de la maison où elle logeait, qu'il remarqua que le haut, qui était couvert en terrasse, avait une espèce de balcon avancé sur une petite rue si étroite, que l'on pouvait se parler de la maison qui était de l'autre côté. Il trouva bientôt le moyen de se rendre maître

de cette maison; il écrivit à Elsibery qu'il la conjurait de venir la nuit sur sa terrasse, et qu'il pourrait l'y entretenir. Elle y vint. Alamir pouvait facilement lui parler sans être entendu, et l'obscurité n'était pas si grande, qu'il n'eût le plaisir de distinguer cette beauté dont il était si touché.

Ils entrèrent dans une longue conversation sur les sentimens qu'ils avaient l'un pour l'autre. Elsibery voulut être éclaircie de l'aventure qui l'avait conduit dans la maison des bains. Il lui avoua la vérité, et lui conta tout ce qui s'était passé entre Zoromade et lui. Les jeunes personnes sont trop touchées de ces sortes de sacrifices, pour en craindre les conséquences pour elles-mêmes. Elsibery avait une inclination violente pour Alamir; elle s'engagea entièrement dans cette conversation, et ils résolurent de se revoir dans le même lieu. Comme il était près de se retirer, il tourna la tête par hasard, et fut bien surpris de voir, dans un coin de la terrasse, ce bel esclave qui lui avait déjà donné tant d'inquiétude.

Il ne put cacher son chagrin; et, prenant la parole : Si je vous ai témoigné de la jalousie, dit-il à Elsibery, la première fois que je vous ai écrit, oserai-je, madame, vous en témoigner encore la première fois que je vous parle? Je sais que les personnes de votre qualité ont tou-

jours des esclaves auprès d'elles; mais il me semble qu'ils ne sont point de l'âge et de l'air de celui que je vois auprès de vous : j'avoue que ce que je connais de la personne et de l'esprit de Zabelec, me le rend aussi redoutable que me le pourrait être le prince de Tharse. Elsibery sourit de ce discours; et, appelant le bel esclave: Venez, Zabelec, lui dit-elle, venez guérir Selemin de la jalousie que vous lui donnez; je n'oserais le faire sans votre consentement. Je voudrais, madame, lui répondit Zabelec, que vous eussiez la force de lui laisser la jalousie. Ce n'est pas pour mon intérêt que je le souhaite; c'est pour le vôtre, et par la crainte des malheurs où je vois bien que vous vous plongez. Mais, seigneur, continua l'esclave en s'adressant au prince, qu'elle ne connaissait que pour Selemin, il n'est pas juste de vous laisser soupçonner la vertu d'Elsibery.

Je suis une malheureuse que le hasard a mise à son service : je suis chrétienne grecque, et d'une naissance fort au-dessus de la condition où vous me voyez. Quelque beauté, dont il ne paraît peut-être plus de marques, m'avait attiré plusieurs amans pendant ma première jeunesse : je trouvai en eux si peu de fidélité et tant de trahisons, que je ne les regardai qu'avec mépris. Un, plus infidèle que les autres, mais qui sa-

vait mieux se déguiser, se fit aimer de moi. Je rompis, à cause de lui, un mariage très-considérable pour ma fortune. Mes parens nous persécutèrent; il fut obligé de se retirer : il m'épousa. Je me déguisai en homme, et je le suivis. Nous nous embarquâmes : il se trouva dans notre vaisseau une personne assez aimable, que quelque aventure extraordinaire obligeait, aussi-bien que moi, à passer en Asie. Mon mari en devint amoureux. Nous fûmes attaqués et pris par les Arabes; ils partagèrent les esclaves : on donna le choix à mon mari et à un de ses parens d'être du nombre des esclaves qui appartenaient au lieutenant du navire, ou de ceux qui appartenaient au capitaine : le sort m'avait donnée à ce dernier; et, par une ingratitude sans exemple, je vis mon mari choisir d'aller avec le lieutenant pour suivre cette personne qu'il aimait. Ma présence, mes larmes, ni ce que j'avais fait pour lui, et l'état où il me laissait, ne le purent toucher. Jugez de ma douleur! On me conduisit ici : ma bonne fortune me donna au père d'Elsibery. Quoi que j'aie vu de l'infidélité de mon mari, je ne saurais perdre entièrement l'espérance de son retour, et ce fut ce qui causa les changemens que vous remarquâtes à mon visage le premier jour que j'allai vous parler. J'avais espéré que c'était lui qui me demandait; et,

quelque mal fondé que fût cet espoir, je ne pus le perdre sans douleur. Je ne m'oppose point à l'inclination qu'Elsibery a pour vous; je sais par une cruelle expérience combien il est inutile de s'opposer à ces sortes de sentimens; mais je la plains, et je prévois les vives douleurs que vous lui causerez : elle n'a jamais eu de passion; elle va avoir pour vous un attachement sincère et véritable, qu'aucun homme qui a déjà aimé ne peut mériter.

Quand elle eut cessé de parler, Elsibery dit à Alamir que son père et sa mère connaissaient sa qualité, son sexe et son mérite; mais que des raisons qu'elle avait de demeurer inconnue faisaient qu'on la traitait en apparence comme un esclave. Ce prince demeura surpris de l'esprit et de la vertu de Zabelec; et il eut beaucoup de joie de connaître combien la jalousie qu'il en avait eue avait été mal fondée. Il trouva dans la suite tant de charmes et tant de sincérité dans les sentimens d'Elsibery, qu'il était persuadé qu'il n'avait jamais été aimé que par elle. Elle l'aimait, sans autre dessein que de l'aimer, et sans penser quelle fin aurait sa passion; elle ne s'informait ni de sa fortune ni de ses intentions; elle hasardait toutes choses pour le voir, et faisait aveuglément tout ce qu'il pouvait souhaiter. Une autre personne aurait trouvé de la

contrainte dans la conduite qu'il désirait d'elle; car, comme il voulait toujours qu'elle le crût Selemin, il était forcé de l'empêcher de se trouver à de certaines fêtes publiques où il était obligé de paraître pour le prince; mais elle ne trouvait rien de difficile pour lui plaire.

Alamir se trouva heureux pendant quelque temps d'être aimé pour l'amour de lui-même; mais enfin il lui vint dans l'esprit, qu'encore qu'Elsibery l'eût aimé sans savoir qu'il était le prince de Tharse, peut-être ne laisserait-elle pas de l'abandonner pour un homme qui aurait cette qualité. Il résolut de mettre son cœur à cette épreuve, de lui faire passer le véritable Selemin pour le prince de Tharse, de faire en sorte qu'il lui témoignât de l'amour, et de voir de ses propres yeux de quelle manière elle le traiterait. Il apprit son intention à Selemin, et ils trouvèrent ensemble les moyens de l'exécuter. Alamir fit une course de chevaux, et dit à Elsibery que, pour lui donner quelque part de ce divertissement, il engagerait le prince à passer, avec sa troupe, devant ses fenêtres; qu'ils auraient les mêmes habits; qu'il marcherait à côté de lui; et que, bien qu'il eût toujours appréhendé qu'elle ne vît Alamir, il se croyait trop assuré de son cœur pour craindre que ce prince attirât ses regards, surtout dans un lieu où il

serait assez proche pour les partager. Elsibery demeura persuadée que celui qu'elle verrait auprès de son amant serait le prince de Tharse; et, le lendemain, voyant le véritable Selemin auprès d'Alamir, elle ne douta point que ce ne fût ce prince ; elle trouva même que son amant avait tort de lui avoir dépeint Alamir comme un homme si redoutable, et il lui parut qu'il n'était pas si agréable que celui qu'elle croyait son favori. Elle n'oublia pas de dire à Alamir le jugement qu'elle avait fait : mais ce n'était pas assez pour le satisfaire; il voulut encore éprouver si ce faux prince ne lui plairait point, lorsqu'il lui paraîtrait amoureux d'elle, et qu'il lui proposerait de l'épouser.

A une de ces fêtes des Arabes, où le prince n'était point obligé de paraître en public, il dit à Elsibery qu'il se déguiserait pour se trouver auprès d'elle. Il se déguisa en effet, et mena Selemin avec lui. Ils se mirent près d'Elsibery, et Selemin l'appela deux ou trois fois. Comme elle avait Alamir dans l'esprit, elle ne douta point que ce ne fût lui; et, prenant un temps où personne ne la regardait, elle leva son voile pour se faire voir et pour lui parler; mais elle fut bien surprise de trouver auprès d'elle celui qu'elle croyait le prince de Tharse. Selemin témoigna être surpris et touché de sa beauté : il voulut lui

parler; mais elle ne l'écouta point; et, troublée de cette aventure, elle se rapprocha de sa mère, en sorte que Selemin ne put l'aborder de tout le reste du jour. La nuit, Alamir vint lui parler sur la terrasse; elle lui conta ce qui lui était arrivé, avec une vérité si exacte et une si grande crainte qu'il ne la soupçonnât d'y avoir contribué, qu'il devait en être satisfait. Néanmoins il ne s'en contenta pas; il fit gagner le vieil esclave qu'il avait déjà trouvé sensible aux présens, pour donner une lettre à Elsibery de la part du prince. Lorsque cet esclave voulut la lui donner, elle la refusa, et lui fit une sévère réprimande. Elle en rendit compte à Alamir, qui le savait déjà, et qui jouissait du plaisir de sa tromperie. Pour achever ce qu'il avait résolu, il mena Selemin sur la terrasse où il avait accoutumé de parler à Elsibery, et se cacha, en sorte qu'elle ne pouvait le voir, mais qu'il pouvait entendre toutes leurs paroles. La surprise d'Elsibery fut extrême, lorsqu'elle vit sur la terrasse celui qu'elle croyait le prince. Son premier mouvement fut de s'en aller; mais le soupçon que son amant la sacrifiait au prince, et l'envie de s'en éclaircir, la retinrent pour quelques momens. Je ne vous dirai point, madame, lui dit Selemin, si c'est par mon adresse ou du consentement de celui que vous croyiez trouver ici, que j'occupe

la place qui lui était destinée. Je ne vous dirai pas même s'il ignore les sentimens que j'ai pour vous; vous en jugerez par la vraisemblance et par le pouvoir que la qualité de prince peut me donner. Je veux seulement vous apprendre que, d'une seule vue, vous avez fait en moi ce que de longs attachemens n'avaient pu faire. Je n'ai jamais voulu m'engager, et je ne regarde présentement d'autre bonheur que celui de vous faire accepter la dignité où je me trouve. Vous êtes la seule à qui je l'aie offerte, et vous serez la seule à qui je l'offrirai. Songez plus d'une fois, madame, à me refuser, et songez qu'en refusant le prince de Tharse, vous refusez la seule chose qui peut vous retirer de cette captivité éternelle où vous êtes destinée.

Elsibery n'entendit plus tout ce que lui dit celui qu'elle croyait le prince, sitôt qu'il lui eut donné lieu de croire que son amant la sacrifiait à son ambition; et, sans répondre à ce qu'il lui venait de dire : Je ne sais, seigneur, lui dit-elle, par quelle aventure vous vous trouvez ici; mais de quelque manière que ce puisse être, je ne dois pas avoir une plus longue conversation avec vous, et je vous supplie de trouver bon que je me retire. En disant ces paroles, elle quitta la terrasse avec Zabelec qui l'avait suivie, et s'en alla dans sa chambre avec

autant d'inquiétude qu'Alamir avait de joie et de tranquillité. Il voyait avec plaisir qu'elle méprisait les offres d'une si grande fortune, dans le même moment qu'elle avait lieu de croire qu'il l'avait trompée, et il ne pouvait plus douter qu'elle ne fût à l'épreuve des sentimens d'ambition qu'il avait appréhendés. Le lendemain il essaya encore de lui faire donner une lettre de la part du prince, pour voir si le dépit ne l'aurait point fait changer ; mais le vieil esclave qui la voulut donner, fut aussi mal traité qu'il l'avait été la première fois.

Elsibery avait passé la nuit avec une douleur incroyable. Toutes les apparences étaient que son amant l'avait trahie ; lui seul pouvait avoir appris leur intelligence et le lieu où ils se parlaient. Néanmoins la tendresse qu'elle avait pour lui, ne lui permettait pas de le condamner sans l'entendre. Elle le revit le jour suivant, et il sut si bien lui persuader qu'il avait été trahi par un de ses gens, et que le calife, à la prière de son fils, l'avait retenu une partie de la nuit pour l'empêcher de venir sur la terrasse, qu'il se justifia entièrement auprès d'Elsibery, et lui persuada même qu'il avait un déplaisir sensible de la passion que le prince avait pour elle. La belle esclave n'était pas si aisée à persuader qu'Elsibery, et son expérience de la

tromperie des hommes ne lui permettait pas d'ajouter foi aux paroles du faux Selemin. Elle tâcha enfin de faire voir à Elsibery qu'il la trompait; mais, peu de temps après, le hasard lui donna lieu de l'en convaincre.

Le véritable Selemin n'était pas si occupé des galanteries du prince qu'il n'en eût pour lui-même. La personne qu'il aimait alors avait pour confidente une jeune esclave qui était touchée d'une passion violente pour Zabelec, qu'elle prenait pour un homme. Elle lui conta l'amour de Selemin et de sa maîtresse, et la manière dont ils se voyaient. Zabelec, qui ne connaissait Alamir que sous le nom de Selemin, se fit instruire par cette esclave de tout ce qui pouvait faire voir à Elsibery l'infidélité de son amant, et alla le lui apprendre à l'heure même. On ne peut être plus sensiblement affligé que le fut cette belle personne; mais elle s'abandonna à son affliction, sans s'emporter contre celui qui la causait. Zabelec fit tous ses efforts pour lui persuader de cesser entièrement de voir Alamir, et de ne plus écouter des justifications qui ne pouvaient être que de nouvelles tromperies. Elsibery eût bien voulu suivre ses conseils, mais elle n'en avait pas la force.

Alamir vint le soir même sur la terrasse, et il fut bien étonné lorsque Elsibery commença

la conversation par un torrent de larmes, et ensuite par des reproches si tendres, que ceux mêmes qui ne l'auraient pas aimée en auraient été touchés. Il ne pouvait comprendre de quoi on pouvait l'accuser, ni par quel bizarre effet du hasard, n'ayant jamais été fidèle que pour Elsibery, elle fût presque la seule qui l'eût accusé d'infidélité. Il se défendit avec toute la force que donne la vérité; mais, malgré la disposition qu'avait Elsibery à le croire innocent, elle ne pouvait ajouter foi à ses paroles. Il la pressa de lui nommer celle qu'elle l'accusait d'aimer; elle le fit, et lui conta toutes les circonstances de leur commerce. Alamir fut bien surpris lorsqu'il vit que c'était le nom de Selemin qui le faisait paraître coupable, et il fut bien embarrassé sur la manière dont il devait se justifier. Il ne put se déterminer sur l'heure, et il se contenta de faire de nouveaux sermens de son innocence, sans entrer dans d'autres justifications. Son embarras, et des paroles si générales ne laissèrent plus douter Elsibery de son infidélité.

Cependant ce prince vint conter son malheur à Selemin, et chercher avec lui les moyens de faire paraître son innocence. Je romprais, pour l'amour de vous, lui dit Selemin, avec la personne que j'aime, si vous en pouviez tirer quel-

que avantage ; mais, quand je cesserais de la voir, Elsibery croirait toujours qu'au moins il y a eu un temps où vous lui avez été infidèle; et ainsi, elle ne pourrait plus avoir de confiance en vos paroles. Si vous voulez la guérir entièrement de ses soupçons, je crois que vous devez lui avouer qui vous êtes et qui je suis. Elle vous a aimé sans que votre qualité ait contribué à sa passion; elle m'a cru le prince de Tharse, et m'a méprisé pour l'amour de vous; il me semble que c'est tout ce que vous aviez à souhaiter. Vous avez raison, mon cher Selemin, s'écria le prince; mais je ne saurais me résoudre à apprendre ma naissance à Elsibery; je perdrai, en la lui apprenant, ce qui a fait le charme de mon amour. Je hasarderai le seul véritable plaisir que j'aie jamais eu ; et je ne sais si je ne perdrai point la passion que j'ai pour elle. Songez aussi, seigneur, répondit Selemin, qu'en paraissant encore sous mon nom, vous perdrez le cœur d'Elsibery, et qu'en le perdant vous perdrez, en effet, tous les plaisirs qu'une fausse imagination vous fait craindre de ne plus trouver.

Selemin parla avec tant de force à Alamir, qu'enfin il le fit résoudre à déclarer la vérité à Elsibery. Il le fit dès le même soir; et jamais personne n'a passé en un moment d'un état si déplorable à un état si heureux. Elle trouvait

des marques d'une passion très-sincère et très-délicate dans tout ce qui lui avait paru des tromperies; elle avait le plaisir d'avoir persuadé son attachement à Alamir, sans le connaître pour le prince; enfin, elle était dans une joie que son cœur était à peine capable de contenir; elle la laissa voir toute entière à Alamir; mais cette joie lui fut suspecte; il crut que le prince de Tharse y avait part, et qu'Elsibery était touchée du plaisir de l'avoir pour amant. Néanmoins il ne le lui témoigna pas, et continua de la voir avec soin. Zabelec était surprise de s'être trompée, en se défiant de la passion des hommes, et elle enviait le bonheur d Elsibery d'en avoir trouvé un si fidèle. Elle n'eut pas long-temps sujet de l'envier. Il était impossible que des choses aussi extraordinaires que celles qu'Alamir avait faites pour Elsibery n'apportassent une nouvelle vivacité à la passion qu'elle avait pour lui. Ce prince s'en aperçut; ce redoublement d'amour lui parut une infidélité, et lui causa le même chagrin que la diminution lui en aurait dû causer. Enfin, il se persuada si bien que le prince de Tharse était plus aimé qu'Alamir ne l'avait été sous le nom de Selemin, que sa passion commença à diminuer, sans qu'il prît même de nouvel attachement. Il en avait déjà eu de tant de sortes, et celui qu'il venait d'avoir

avait eu d'abord quelque chose de si piquant, qu'il se trouva insensible à tous les autres. Elsibery vit finir insensiblement l'amour et les soins qu'il avait pour elle; et, quoiqu'elle tâchât de se tromper elle-même, elle ne put douter de son malheur, lorsqu'elle apprit que le prince s'en allait voyager par toute la Grèce; et elle l'apprit avant qu'il lui en eût parlé. L'ennui qu'il éprouvait à Tharse lui avait inspiré ce dessein; et il l'exécuta, sans que les prières et les larmes d'Elsibery pussent le retenir.

La belle esclave trouva alors que sa destinée n'était pas plus malheureuse que celle d'Elsibery, et Elsibery chercha toute sa consolation à se plaindre avec elle. Son mari fut tué; elle le sut, et en eut une vive douleur, malgré l'horrible infidélité qu'il lui avait faite. Comme sa mort faisait cesser les raisons qu'elle avait eues de se cacher, elle pria le père d'Elsibery de lui donner la liberté qu'il lui avait offerte tant de fois. Il la lui accorda, et elle résolut de s'en retourner passer le reste de sa vie dans son pays, éloignée du commerce de tous les hommes. Elle avait parlé plusieurs fois à Elsibery de la religion chrétienne; et cette belle personne, touchée de ce qu'elle lui en avait dit, et de l'inconstance d'Alamir, dont elle n'espérait point de se consoler, se résolut de se faire chrétienne, de suivre Zabe-

lec, et d'aller vivre avec elle dans un profond oubli de tous les attachemens de la terre. Elle partit sans en avertir ses parens, que par une lettre qu'elle leur laissa.

Alamir avait déjà commencé ses voyages; et ce ne fut que par une lettre de Selemin qu'il apprit ce que je viens de vous dire d'Elsibery. En quelque lieu qu'elle soit, peut-être trouverait-elle de la consolation, si elle avait pu apprendre combien elle fut vengée de l'infidélité d'Alamir, par la passion violente que lui donna la beauté de Zayde.

Il arriva en Chypre, et aima cette princesse, comme je vous l'ai dit, après avoir balancé quelque temps entre elle et moi; mais il l'aima avec une passion si différente de toutes celles qu'il avait eues, qu'il ne se reconnaissait pas lui-même. Il avait toujours déclaré son amour aussitôt qu'il l'avait senti; il n'avait jamais appréhendé d'offenser celles à qui il le déclarait; et à peine osait-il le laisser deviner à Zayde. Il fut surpris de ce changement; mais lorsque, forcé par sa passion, il l'eut déclarée à Zayde, et qu'il trouva que l'indifférence qu'elle avait pour lui ne faisait qu'augmenter l'amour qu'il avait pour elle; quand il vit qu'il était désespéré du traitement qu'il en recevait, sans cesser d'en être amoureux, et sans croire qu'il pût cesser de l'être,

il sentit une douleur qui ne peut se représenter.

Quoi! disait-il à Mulziman, l'amour n'a jamais eu de pouvoir sur moi qu'autant que j'ai voulu lui en donner; quand il m'aurait surmonté entièrement, il ne m'aurait donné que de la joie dans tous les lieux où j'ai aimé; et il faut que, par la seule personne du monde en qui j'ai trouvé de la résistance, il me domine avec un empire si absolu, qu'il ne me reste aucun pouvoir de me dégager. Je n'ai pu aimer toutes celles qui m'ont aimé; Zayde me méprise, et je l'adore. Est-ce son admirable beauté qui produit un effet si extraordinaire? ou serait-il possible que le seul moyen de m'attacher fût de ne pas m'aimer? Ah! Zayde, ne me mettrez-vous jamais en état de connaître que ce ne sont pas vos rigueurs qui m'attachent à vous?

Mulziman ne savait que lui répondre, tant il était surpris de l'état où il le voyait. Il tâchait néanmoins de le consoler et d'adoucir ses inquiétudes. Depuis que le père de Zayde était arrivé, et qu'elle s'était si fortement déclarée sur la résolution de ne vouloir pas épouser ce prince, son désespoir était encore augmenté, et le portait à chercher la mort avec joie.

Voilà à peu près ce que j'appris de Mulziman, continua Félime; peut-être ne vous l'ai-je ra-

conté qu'avec trop de soin; mais pardonnez aux charmes que trouvent celles qui ont de la passion, à parler des personnes qu'elles aiment, quoique ce soit même sur des sujets désagréables. Dom Olmond témoigna à cette princesse que, bien loin qu'elle lui dût faire des excuses de la longueur de son récit, il lui devait des remercîmens de l'avoir instruit des aventures d'Alamir. Il la conjura d'achever ce qu'elle avait commencé à lui dire, et elle reprit ainsi son discours :

Vous pouvez juger que ce que je sus des aventures et de l'humeur d'Alamir ne me donna pas d'espérance, puisque j'appris que le seul moyen d'être aimée de lui était de ne pas l'aimer. Cependant je ne l'en aimai pas moins. Les dangers où il s'exposait tous les jours me donnaient des inquiétudes mortelles; je croyais que tous les coups devaient tomber sur sa tête, et qu'il n'y avait de péril que pour lui. J'étais si accablée, qu'il me semblait que mes maux ne pouvaient plus augmenter; mais la fortune m'exposa à une sorte de douleur plus cruelle que tout ce que j'avais encore senti.

Quelques jours après que Mulziman m'eut raconté les aventures d'Alamir, j'en parlais avec Zayde, et je faisais de si tristes réflexions sur la cruauté de ma destinée, que mon visage était

tout baigné de mes larmes. Une des femmes de Zayde passa dans le lieu où nous étions, et laissa la porte ouverte sans que je m'en aperçusse. Il faut avouer que je suis bien malheureuse, disais-je à Zayde, de m'être attachée à un homme si indigne en toutes façons des sentimens que j'ai pour lui. Comme j'achevais ces paroles, j'entendis quelqu'un dans la chambre; je crus que c'était cette même femme qui venait de passer; mais à quel point fus-je surprise et troublée quand je vis que c'était Alamir, et qu'il était si près de moi, que je ne pus douter qu'il n'eût entendu mes dernières paroles. Mon trouble et les larmes qui coulaient sur mon visage m'ôtaient tous les moyens de lui cacher que ce que je venais de dire ne fût véritable. Les forces me manquèrent, je perdis la parole, je souhaitai la mort; enfin, je me sentis dans le plus violent état où une personne se soit jamais trouvée. Pour achever la cruauté de mon aventure, la princesse Alasinthe arriva, suivie de plusieurs dames qui se mirent à parler avec Zayde, en sorte que je demeurai seule avec Alamir.

Ce prince me regarda avec un air qui témoignait de la crainte d'augmenter encore l'embarras où il me voyait. J'ai bien du déplaisir, madame, me dit-il, d'être arrivé dans un temps où apparemment vous ne vouliez être entendue que de

Zayde; mais, madame, puisque le hasard en a disposé autrement, trouvez bon que je vous demande s'il est possible qu'un homme, qui a été assez heureux pour ne pas vous déplaire, puisse vous obliger à dire qu'il est indigne en toutes façons de l'attachement que vous avez pour lui. Je sais bien qu'il n'y a point d'homme qui puisse être digne de la moindre de vos bontés; mais y en a-t-il quelqu'un qui puisse vous donner lieu de vous plaindre de ses sentimens? Ne soyez point fâchée, madame, que j'aie quelque part à votre confiance; vous ne m'en trouverez pas indigne; et, avec quelque soin que vous m'ayez caché ce que je viens d'apprendre, j'aurai néanmoins une extrême reconnaissance d'une chose que je ne devrai qu'au hasard.

Alamir eût encore parlé long-temps, s'il eût attendu que j'eusse eu la force de l'interrompre : j'étais si hors de moi-même, et si combattue de la crainte de lui faire connaître qu'il était celui dont je me plaignais, et de la douleur de le voir persuadé que j'en aimais un autre, qu'il m'était impossible de lui répondre. Vous croirez peut-être que, lui ayant caché avec tant de soin la passion que j'avais pour lui, et le voyant si attaché à Zayde, il me devait être indifférent qu'il s'imaginât que quelque autre eût pu me déplaire; mais l'amour se fait déjà une si grande

violence de se cacher à la personne qui l'a fait naître, qu'il ne se peut faire encore la cruelle douleur de lui laisser croire qu'il ait été allumé par un autre. Alamir attribuait tout mon embarras au chagrin de le voir persuadé que j'avais quelque attachement. Je vois bien, madame, reprit-il, que vous souffrez avec peine que je sois votre confident; mais il y a de l'injustice au chagrin que vous en avez : peut-on avoir plus de respect pour vous que j'en ai, et plus d'intérêt à vous plaire? Vous avez un pouvoir absolu sur cette belle princesse de qui dépend ma destinée; apprenez-moi, madame, qui est celui dont vous vous plaignez; et, si j'ai autant de pouvoir sur lui que vous en avez sur celle que j'adore, vous verrez si je ne saurai pas lui faire connaître son bonheur et le rendre digne de vos bontés.

Les paroles d'Alamir augmentaient mon trouble et mon agitation. Il me pressa encore de lui dire de qui je me plaignais. Mais que toutes les raisons qui lui donnaient envie de le savoir, me le faisaient paraître indigne de l'apprendre! Enfin Zayde, qui jugea de l'embarras où j'étais, vint nous interrompre, sans qu'il eût été en mon pouvoir de dire une seule parole à Alamir. Je m'en allai sans jeter les yeux sur lui. Mon corps ne put soutenir l'agitation de mon esprit; je

tombai malade dès la même nuit, et ma maladie fut très-longue.

Dans le nombre des gens de qualité qui demeuraient dans l'île de Chypre, il était difficile que quelqu'un ne se fût attaché à moi et ne prît intérêt à la conservation de ma vie. J'apprenais les soins qu'ils avaient de savoir de mes nouvelles; je considérais le peu d'effet que leur amour avait produit; et, quand je pensais que, si Alamir avait connu mon attachement, il n'aurait pas fait plus d'impression sur lui qu'en faisait sur moi la passion de ceux qui m'aimaient, je me trouvais heureuse d'être assurée qu'il ignorait mes sentimens. Mais il faut pourtant avouer que c'était un bonheur qui n'était goûté que de ma raison, et à quoi mon cœur ne prenait aucune part. Quand je commençai à me porter assez bien pour être vue, je retardai, autant que je pus, les occasions de voir Alamir; et, lorsque je le revis, je remarquai qu'il m'observait avec beaucoup de soin, afin d'apprendre par mes actions qui était celui dont je me plaignais. Plus je voyais qu'il m'observait, plus je maltraitais ceux qui s'étaient attachés à moi. Quoiqu'il y en eût plusieurs dont le mérite et la qualité ne me dussent point faire de honte, il n'y en avait aucun dont je ne trouvasse ma gloire blessée. Je ne pouvais supporter qu'il

crût que j'aimais sans être aimée, et il me semblait que je lui en paraissais moins digne de lui.

Les troupes de l'empereur pressèrent si fort Famagouste, que tous les Arabes jugèrent qu'il fallait l'abandonner. Zulema et Osmin résolurent de nous faire embarquer avec les princesses Alasinthe et Belenie. Alamir prit aussi la résolution de quitter Chypre, et pour suivre Zayde, et pour sortir d'un lieu où sa valeur ne pouvait plus être utile. Il avait conservé une extrême curiosité de savoir quel était celui dont il m'avait ouï parler; et lorsque nous fûmes prêts à partir, et qu'il vit que ma tristesse n'augmentait point : Quoique vous abandonniez Chypre, me dit-il, sans qu'il paraisse en vous de nouvelles marques d'affliction, il n'est pas impossible, madame, que vous ne sentiez ce départ; faites-moi la grâce de m'apprendre qui est celui à qui vous prenez intérêt. Il n'y a point d'homme, de tous ceux qui sont ici, que je n'engage aisément à faire le voyage d'Afrique, et vous aurez le plaisir de le voir, sans qu'il sache même que vous l'avez désiré. Je n'ai point voulu m'opiniâtrer, lui répondis-je, à vous ôter une opinion que vous avez prise sur des apparences assez vraisemblables; mais je vous assure néanmoins que ces apparences sont trompeuses. Je

ne laisse personne à Famagouste à qui je prenne intérêt, et ce n'est point par aucun changement qui soit arrivé dans mon cœur. Je vous entends, madame, repartit Alamir; celui qui a été assez heureux pour vous plaire n'est point ici; je le cherchais inutilement parmi ceux qui vous adorent, et il était sans doute parti de Chypre devant que j'eusse l'honneur de vous voir. Ce n'est ni devant que vous m'eussiez vue, ni depuis que vous êtes ici, lui répliquai-je assez brusquement, que quelqu'un a été assez heureux pour me plaire, et je vous supplie de ne plus me parler d'une chose qui m'offense.

Alamir, voyant bien que je lui avais répondu avec colère, ne m'en dit pas davantage, et m'assura qu'il ne m'en parlerait jamais. Je fus bien aise d'avoir fini des conversations où j'étais toujours en hasard de laisser voir ce que je souhaitais si ardemment de cacher. Enfin nous nous embarquâmes, et notre navigation fut d'abord si heureuse, que nous ne devions pas croire qu'elle finît par un naufrage aussi malheureux que celui que nous fîmes aux côtes d'Espagne, comme je vous le dirai bientôt.

Félime allait continuer son récit lorqu'on vint l'avertir que sa mère se trouvait plus mal que de coutume. Quoique j'eusse encore beaucoup de choses à vous apprendre, dit-elle à dom Olmond

en le quittant, je vous en ai assez appris pour vous faire juger que ma vie est attachée à celle d'Alamir, et pour vous engager à me tenir la parole que vous m'avez donnée. Je vous la tiendrai exactement, madame, lui répondit-il; mais je vous supplie de vous souvenir aussi que vous devez m'instruire du reste de vos aventures.

Le lendemain il alla trouver le roi. Sitôt que ce prince le vit, il voulut satisfaire l'impatience et l'inquiétude qui paraissaient sur le visage de Consalve; et, les amenant tous deux dans son cabinet, il ordonna à dom Olmond de lui dire s'il avait vu Félime, et si elle lui avait appris quel intérêt elle prenait à la conservation d'Alamir. Dom Olmond, sans faire paraître qu'il pénétrât dans les raisons qui donnaient au roi tant de curiosité pour les aventures de ce prince, fit un récit exact de tout ce qu'il avait su par Félime de sa passion pour Alamir, de celle d'Alamir pour Zayde, et de tout ce qui leur était arrivé jusqu'à leur départ de Chypre. Lorsqu'il eut achevé, il jugea bien que la conversation n'était pas aussi libre entre le roi et Consalve que s'il n'eût pas été présent; et, pour les laisser en liberté, il feignit d'être obligé de s'en retourner à Oropèze.

Sitôt qu'il fut parti, le roi, regardant son favori avec un air qui témoignait les sentimens

qu'il avait pour lui : Croyez-vous encore, lui dit-il, qu'Alamir soit aimé de Zayde? croyez-vous que ce soit elle qui ait fait écrire Félime, et ne voyez-vous pas combien vos craintes ont été mal fondées? Non, seigneur, reprit tristement Consalve, tout ce que dom Olmond vient de raconter ne me persuade pas encore que je n'aie point sujet de craindre. Zayde n'a peut-être pas d'abord aimé Alamir, ou elle l'a caché à Félime, voyant l'amour qu'elle avait pour ce prince. Mais qui pleurait Zayde lorsqu'elle fit naufrage aux côtes d'Espagne, si ce n'était Alamir qu'elle croyait mort? A qui puis-je ressembler, si ce n'est à ce prince? Félime n'a parlé que de lui dans son récit. Zayde l'a trompée, seigneur, ou Zayde ne lui a avoué les sentimens qu'elle avait pour lui, que depuis qu'elle a été chez Alphonse. Tout ce que j'ai appris ne détruit pas les opinions que j'ai eues, et je crains bien que ce qui me reste encore à apprendre ne les confirme plutôt que de les détruire.

Il était si tard lorsque Consalve quitta le roi, qu'il ne devait penser qu'à chercher du repos; mais son inquiétude ne lui permit pas d'en trouver. Le récit de Félime augmentait sa curiosité, et le laissait encore dans cette cruelle incertitude où il était depuis si long-temps. Sur le matin, un officier de l'armée, qui revenait

d'Oropèze, lui apporta un billet de dom Olmond; il l'ouvrit, et y trouva ces mots :

« Félime m'a tenu sa parole, et m'a conté le » reste de ses aventures. Le seul amour qu'elle » a pour Alamir, a causé les soins qu'elle a eus de » sa vie. Zayde n'y prend point d'intérêt, et si » quelqu'un en prenait à Zayde, ce n'est pas » d'Alamir qu'il devrait être jaloux. »

Ce billet jeta Consalve dans un nouvel embarras, et lui fit penser qu'il s'était trompé seulement lorsqu'il avait cru qu'Alamir était aimé; mais qu'il ne s'était pas trompé lorsqu'il avait cru que Zayde avait quelque passion. La lettre qu'il lui avait vu écrire chez Alphonse, ce qu'il lui avait ouï dire à Tortose d'une première inclination, et le billet qu'il venait de recevoir de dom Olmond ne lui permettaient pas d'en douter. Il lui parut qu'il devait être également malheureux, puisque le cœur de Zayde avait été touché. Néanmoins, par un sentiment dont il ne pouvait démêler la cause, il sentit quelque soulagement en apprenant que ce n'était pas par le prince de Tharse.

Cependant les Maures firent des propositions pour la paix, et elles étaient si avantageuses, qu'il semblait difficile de les refuser. On nomma des députés de part et d'autre pour en régler les articles, et on accorda une nouvelle tréve. Con-

salve avait part à tous les conseils; mais, quelque occupé qu'il pût être par l'importance des affaires dont le roi lui laissait le soin, il l'était encore davantage par l'impatience de savoir qui était ce rival dont il n'avait jamais ouï parler. Il attendit dom Olmond avec une inquiétude qui ne lui laissait pas de repos; et enfin il supplia le roi de le faire venir au camp, ou de permettre qu'il l'allât trouver à Oropèze. Dom Garcie, qui avait de la curiosité pour la suite des aventures de Zayde, voulut être présent au récit qu'en ferait dom Olmond, et lui envoya commander de venir à l'heure même. Lorsque Consalve le vit arriver, et qu'il le regarda comme un homme qui allait lui apprendre les véritables sentimens de Zayde, il fut quasi prêt à l'empêcher de parler, tant il craignait la certitude de son malheur, bien qu'il souhaitât d'en être éclairci. Dom Olmond, avec la même discrétion qu'il avait déjà eue, et sans faire voir à Consalve qu'il remarquait son embarras, raconta ainsi ce qu'il avait appris de Félime dans leur dernière conversation, après que le roi lui en eut fait le commandement.

SUITE DE L'HISTOIRE DE FÉLIME ET DE ZAYDE.

Les princes Zulema et Osmin avaient quitté

Chypre dans le dessein de s'en aller en Afrique et de débarquer à Tunis. Alamir les avait suivis, et leur navigation avait été assez heureuse, lorsqu'un vent impétueux les repoussa vers Alexandrie. Comme Zulema s'en vit proche, il voulut y aborder, pour voir Albumazar, ce grand astrologue, si célèbre dans toute l'Afrique, qu'il connaissait depuis long-temps. Les princesses, qui n'étaient pas accoutumées à la fatigue de la mer, furent bien aises de descendre à terre et de se reposer. Le vent demeura si contraire, qu'ils ne purent sitôt se remettre à la voile.

Un jour que Zulema montrait à Albumazar plusieurs choses rares qu'il avait rapportées de ses voyages, Zayde vit, dans une cassette, le portrait d'un jeune homme d'une beauté extraordinaire, et d'une physionomie très-agréable. L'habillement, qui était pareil à celui des princes arabes, lui fit imaginer que ce portrait était celui d'un des fils du calife. Elle demanda à son père si elle ne se trompait pas; il lui répondit qu'il ne savait point pour qui ce portrait avait été fait, qu'il l'avait acheté de quelques soldats, et qu'il le conservait pour sa beauté. Zayde parut surprise de l'agrément de cette peinture. Albumazar remarqua l'attention qu'elle avait à le regarder; il lui en fit la guerre, et lui dit qu'il voyait bien qu'un homme qui ressemblerait à ce

portrait, pourrait espérer de lui plaire. Comme les Grecs ont une grande opinion de l'astrologie, et que les jeunes personnes ont une grande curiosité de l'avenir, Zayde pria plusieurs fois ce fameux astrologue de lui dire quelque chose de sa destinée; mais il s'en défendait toujours : il passait avec Zulema le peu de temps qu'il dérobait à l'étude, et semblait éviter de faire paraître son savoir extraordinaire. Enfin, un jour qu'elle le trouva dans la chambre de son père, elle le pressa plus fortement qu'elle n'avait encore fait de consulter les astres sur sa fortune. Il n'est pas nécessaire que je les consulte, lui dit-il en souriant, pour vous assurer, madame, que vous êtes destinée à celui dont Zulema vous a fait voir le portrait. Peu de princes dans l'Afrique peuvent s'égaler à lui. Vous serez heureuse si vous l'épousez; prenez garde de laisser engager votre cœur à quelque autre. Zayde ne reçut les paroles d'Albumazar que comme un reproche de l'attention qu'elle avait eue à regarder ce portrait; mais Zulema lui dit, avec toute l'autorité d'un père, qu'elle ne devait point douter de la vérité de cette prédiction; qu'il n'en doutait pas lui-même; et que, de son consentement, elle n'épouserait jamais que celui pour qui cette peinture avait été faite.

Zayde et Félime avaient peine à croire que

Zulema parlât selon ses véritables sentimens; mais elles n'en doutèrent pas, lorsqu'il dit à la princesse sa fille qu'il ne pensait plus à lui faire épouser le prince de Tharse. Félime ne sentit pas une médiocre joie de savoir que Zayde n'était pas destinée pour Alamir; elle s'imagina un plaisir sensible à l'apprendre à ce prince, et elle se flatta de l'espérance qu'il reviendrait à elle, s'il n'espérait plus que Zayde pût être à lui. Elle pria cette belle personne de lui permettre de dire à Alamir la prédiction d'Albumazar et les sentimens de Zulema. Cette permission n'était pas difficile à obtenir : Zayde consentait sans peine à tout ce qui pouvait guérir le prince de Tharse de la passion qu'il avait pour elle.

Félime chercha les occasions de parler à ce prince; et, sans faire paraître de joie de ce qu'elle avait à lui dire, elle lui conseilla de se détacher de Zayde, puisqu'elle était destinée pour un autre, et que Zulema ne lui était plus favorable. Elle lui apprit ensuite ce qui avait fait changer les sentimens de ce prince, et lui montra ce portrait qui devait décider de la fortune de Zayde. Alamir parut accablé des paroles de Félime, et surpris de la beauté du portrait qu'on lui faisait voir; il demeura long-temps sans parler : enfin, levant les yeux avec un air où sa douleur était peinte : Je le crois, madame, lui dit-il, celui que

je vois est destiné pour Zayde; il est digne d'elle par sa beauté; mais il ne la possédera jamais, et je lui ôterai la vie avant qu'il puisse m'enlever Zayde. Mais si vous entreprenez, lui répondit Félime, d'attaquer tous les hommes qui pourraient ressembler à ce portrait, vous en attaqueriez peut-être un grand nombre, sans trouver celui pour qui il a été fait. Je ne suis pas assez heureux, repartit Alamir, pour être au hasard de me méprendre. Il y a une beauté si grande et si particulière dans ce portrait, que peu de gens peuvent lui ressembler. Mais, madame, ajouta-t-il, cette physionomie agréable peut cacher un esprit si fâcheux et des mœurs si opposées à celles qui doivent plaire à Zayde, que, quelque beauté qu'ait ce prétendu rival, peut-être ne sera-t-il pas aimé d'elle; et, quelque favorables que lui puissent être et la fortune et Zulema, s'il ne touche pas l'inclination de Zayde, je ne me trouverai pas entièrement malheureux. Je serai moins désespéré de la voir possédée par un homme qu'elle n'aimera pas, que de lui en voir aimer un autre à qui elle ne pourrait jamais être. Cependant, madame, continua-t-il, quoique ce portrait ait fait une impression dans mon esprit qui se peut difficilement effacer, je vous conjure de me le laisser quelque temps, afin que je le considère avec loisir, et

que l'idée s'en imprime plus fortement dans ma mémoire.

Félime était si troublée de voir que ce qu'elle venait de dire n'avait pu diminuer les espérances d'Alamir, qu'elle lui laissa emporter ce portrait; et ce prince le lui rendit quelques jours après, malgré l'envie qu'il eût eue de l'ôter pour jamais des yeux de Zayde.

Après quelque séjour dans Alexandrie, le vent leur permit d'en partir. Alamir reçut des nouvelles de son père, qui l'obligèrent de quitter Zayde pour retourner à Tharse; mais, comme il ne s'y croyait nécessaire que pour peu de jours, il dit à Zulema qu'il serait quasi dans le même temps que lui à Tunis. Félime fut aussi affligée de leur séparation que si elle eût été aimée de lui. Elle était accoutumée à toutes les douleurs que l'amour peut donner; mais elle n'avait point eu celle de l'absence, et elle la sentit si vivement, qu'elle connut bien que le seul plaisir de voir celui qu'elle aimait lui avait donné la force de supporter le malheur de n'en être pas aimée.

Alamir s'en alla à Tharse, et Zulema et Osmin, sur différens vaisseaux, prirent la route de Tunis. Zayde et Félime ne voulurent pas se quitter, et demeurèrent ensemble dans le vaisseau de Zulema. Après quelques jours de navigation, il survint une tempête épouvantable:

tous les vaisseaux furent séparés; celui où était Zayde perdit son grand mât, et Zulema jugea qu'il n'y avait plus d'espérance. Comme il connut qu'ils étaient assez proche de terre, il résolut de se jeter dans la chaloupe. Il y fit descendre sa femme, sa fille et Félime, et prit avec lui ce qu'il avait de plus précieux; mais, comme il y voulait entrer aussi, un coup de vent rompit la corde qui la tenait attachée au vaisseau, et la chaloupe vint se briser contre le rivage. Zayde fut jetée sur la côte de Catalogne, à demi morte, et Félime, qui s'était soutenue sur une planche, fut poussée sur la même côte, après avoir vu périr la princesse Alasinthe. Lorsque Zayde revint de l'état où elle était, elle fut bien étonnée de se voir parmi des personnes qu'elle ne connaissait point, et dont elle n'entendait pas la langue.

Deux Espagnols, qui demeuraient sur le bord de la mer, l'avaient trouvée évanouie, et l'avaient fait porter chez eux. Des pêcheurs y amenèrent Félime. Zayde eut beaucoup de joie de la revoir; mais elle fut très-affligée d'apprendre par elle la mort de la princesse sa mère. Après avoir donné beaucoup de larmes à cette perte, elle pensa à sortir du lieu où elle était, et fit entendre qu'elle désirait d'aller à Tunis, où elle espérait trouver Osmin et Belenie.

En regardant le plus jeune de ces Espagnols, qui s'appelait Théodoric, elle s'aperçut qu'il ressemblait à ce portrait qu'elle avait trouvé si agréable. Cette ressemblance la surprit, et le lui fit regarder avec plus d'attention. Elle alla chercher le long du rivage, pour voir si elle ne trouverait point une cassette où était ce portrait, et qu'elle croyait avoir vu mettre dans la chaloupe, lorsqu'elles avaient fait naufrage. Sa peine fut inutile. Elle sentit un chagrin extraordinaire de ne pouvoir trouver ce qu'elle cherchait. Il lui parut, pendant quelques jours, que Théodoric avait de la passion pour elle. Quoiqu'elle n'en pût juger par ses paroles, il y avait un air, dans ses actions, qui le lui faisait soupçonner, et ces soupçons ne lui étaient pas désagréables.

Quelque temps après, elle crut s'être trompée : elle le vit triste, sans qu'elle lui donnât sujet de l'être; elle vit qu'il la quittait souvent pour aller rêver ; enfin, elle s'imagina qu'il avait quelque autre passion qui le rendait malheureux. Cette pensée lui donna un trouble et un chagrin qui la surprirent, et qui la rendirent aussi mélancolique que Théodoric le lui paraissait. Quoique Félime fût assez occupée de ses propres pensées, elle connaissait trop bien l'amour, pour ne pas s'apercevoir de celui que Théodoric avait pour Zayde, et de l'inclination

que Zayde avait pour Théodoric. Elle lui en parla plusieurs fois; et, quelque répugnance qu'eût cette belle princesse à se l'avouer à elle-même, elle ne put s'empêcher de l'avouer à Félime.

Il est vrai, lui dit-elle, j'ai des sentimens pour Théodoric dont je ne suis pas la maîtresse; mais, Félime, n'est-ce point lui dont Albumazar m'a voulu parler; et ce portrait que nous avons vu ne serait-il point fait pour lui? Il n'y a pas d'apparence, répondit Félime : la fortune et la patrie de Théodoric n'ont rien qui puisse se rapporter aux paroles d'Albumazar. Considérez, madame, que, n'ayant jamais cru à cette prédiction, vous commencez à y croire, pour vous imaginer que Théodoric peut être celui qui vous est destiné; et jugez par-là quels sont les sentimens que vous avez pour lui. Jusqu'ici, répliqua Zayde, je n'avais point pris les paroles d'Albumazar pour une véritable prédiction; mais je vous avoue que, depuis que j'ai vu Théodoric, elles ont commencé à faire impression dans mon esprit. Il m'a paru extraordinaire d'avoir trouvé un homme qui ressemble à ce portrait, et d'avoir senti de l'inclination pour lui. Je suis surprise, quand je pense qu'Albumazar m'a défendu de laisser engager mon cœur; il me semble qu'il prévoyait les sentimens que j'ai

pour Théodoric; et sa personne me plaît d'une telle sorte, que, si je suis destinée à un autre homme qui lui ressemble, ce qui devrait faire mon bonheur va faire le malheur de ma vie. Mon inclination se trompe à cette ressemblance; elle me porte à celui à qui je ne dois pas être, et me prévient peut-être d'une telle sorte, que je ne pourrai plus aimer celui qu'il faudra que j'aime. Il n'y a point de remède, continua-t-elle, pour éviter tous ces malheurs, que d'abandonner un lieu où je cours tant de périls, et où même la bienséance ne nous permet pas de demeurer. Il ne dépend pas de nous d'en sortir, reprit Félime; nous sommes dans un pays qui nous est inconnu, et où notre langue n'est pas seulement entendue. Il faut que nous attendions les vaisseaux; mais souvenez-vous que, quelque soin que vous apportiez à quitter Théodoric, vous n'effacerez pas aisément l'impression qu'il a faite en votre cœur. Je vois en vous les mêmes choses que j'ai senties lorsque j'ai commencé à aimer Alamir; et plût au ciel que j'eusse vu en lui les mêmes choses que vous voyez en Théodoric! Vous vous trompez, lui dit Zayde, lorsque vous croyez qu'il a de l'inclination pour moi; il en a sans doute pour quelque autre, et la tristesse que je lui vois vient d'une passion dont je ne suis pas la cause.

J'ai au moins la consolation, dans mon malheur, que l'impossibilité de lui parler m'empêche d'avoir la faiblesse de lui dire que je l'aime.

Peu de jours après cette conversation, Zayde vit de loin Théodoric qui regardait avec attention quelque chose qu'il tenait entre ses mains. La jalousie lui fit imaginer que c'était un portrait : elle résolut de s'en éclaircir, et s'approcha de lui le plus doucement qu'il lui fut possible. Ce ne put être avec si peu de bruit, qu'il ne l'entendît. Il se tourna et cacha ce qu'il tenait, en sorte qu'elle vit seulement briller des pierreries. Elle ne douta plus que ce ne fût une boîte de portrait. Quoiqu'elle l'eût déjà soupçonné, la certitude qu'elle crut en avoir lui donna tant de douleur, qu'elle ne put cacher sa tritesse, ni regarder Théodoric, et elle demeura pénétrée de douleur de sentir une inclination si vive pour un homme qui soupirait pour une autre. Le hasard voulut que Théodoric laissât tomber ce qu'il avait caché : elle vit que c'était une attache de diamans qui tenait à un bracelet de ses cheveux, qu'elle avait perdu quelques jours auparavant. La joie qu'elle eut de s'être trompée ne lui permit pas de témoigner de la colère : elle prit son bracelet, et rendit les pierreries à Théodoric, qui les jeta dans la mer à l'heure même, pour lui faire entendre qu'il les

méprisait, lorsqu'ils étaient séparés de ses cheveux. Cette action persuada à Zayde l'amour et la magnificence de cet Espagnol, et ne fit pas un médiocre effet dans son cœur.

Ensuite il lui fit entendre, par le moyen d'un tableau où il avait fait représenter une belle personne qui pleurait un homme mort, qu'il était persuadé que les rigueurs qu'elle avait pour lui, venaient de l'attachement qu'elle avait pour cet homme qu'elle regrettait. Ce fut une douleur sensible pour Zayde de voir que Théodoric croyait qu'elle en aimât un autre; elle ne doutait quasi plus de son amour, et elle l'aimait avec une tendresse qu'elle n'essayait plus de surmonter.

Le temps où elle devait partir s'approchait; et, ne pouvant se résoudre à le quitter, qu'il ne sût au moins qu'elle l'avait aimé, elle dit à Félime qu'elle était résolue de lui écrire tous ses sentimens, et de ne lui donner ce qu'elle aurait écrit que dans le moment où elle s'embarquerait. Je ne veux lui apprendre, ajouta-t-elle, l'inclination que j'ai eue pour lui, que dans un temps où je serai assurée de ne le voir jamais. Ce me sera une consolation qu'il sache que je ne pensais qu'à lui, lorsqu'il croyait que je n'étais occupée que du souvenir d'un autre. Je trouverai une douceur infinie à lui expliquer

toutes mes actions, et à m'abandonner à lui dire combien je l'ai aimé. J'aurai cette douceur, sans manquer à mon devoir. Il ne sait qui je suis; il ne me verra jamais : et qu'importe qu'il sache qu'il a touché le cœur de cette étrangère qu'il a sauvée du naufrage? Vous avez oublié, lui dit Félime, que Théodoric n'entend pas votre langue, en sorte que ce que vous lui écrirez lui sera inutile. Ah! madame, reprit Zayde, s'il a de la passion pour moi, il trouvera à la fin les moyens de se faire expliquer ce que je lui aurai écrit; s'il n'en a pas, je serai consolée qu'il ignore que je l'aime; et je suis résolue de lui laisser, avec ma lettre, le bracelet de mes cheveux, que je lui ôtai si cruellement, et qu'il ne mérite que trop.

Zayde commença, dès le lendemain, à écrire ce qu'elle voulait laisser à Théodoric. Il la surprit comme elle écrivait, et elle jugea aisément que cette lettre lui donnait de la jalousie. Si elle eût suivi les mouvemens de son cœur, elle lui aurait fait entendre, à l'heure même, qu'elle n'écrivait que pour lui; mais sa sagesse, et le peu de connaissance qu'elle avait de la qualité et de la fortune de cet inconnu, l'obligeaient à ne rien faire qu'il pût prendre pour des engagemens, et à lui cacher ce qu'elle souhaitait qu'il sût lorsqu'il ne la verrait plus.

Peu de temps avant qu'elle dût partir, Théodoric la quitta, et lui fit comprendre qu'il reviendrait le lendemain. Le jour suivant, elle s'alla promener avec Félime sur le bord de la mer : ce n'était pas sans impatience pour le retour de Théodoric. Cette impatience la rendait plus rêveuse qu'à l'ordinaire; en sorte que, voyant aborder une chaloupe sur le rivage, au lieu d'avoir de la curiosité pour ceux qui étaient dedans, elle tourna ses pas d'un autre côté; mais elle fut bien surprise de s'entendre appeler, et de reconnaître la voix du prince son père. Elle courut à lui avec beaucoup de joie, et il en eut une extrême de la revoir. Après qu'elle lui eut appris comment elle était échappée du naufrage, il lui dit en peu de mots que son vaisseau était allé échouer aux côtes de France, dont il n'avait pu partir que depuis quelques jours, et qu'il était venu à Tarragone attendre les vaisseaux qui devaient faire voile pour l'Afrique; que cependant il avait voulu parcourir la côte où Alasinthe, Félime et elle avaient fait naufrage, pour voir si par hasard quelqu'une ne se serait point sauvée. Au nom d'Alasinthe, Zayde ne put s'empêcher de pleurer. Ses larmes firent connaître à Zulema la perte qu'il avait faite; et, après avoir employé quelque temps à la regretter, il commanda à ces jeunes princesses de pas-

ser dans sa chaloupe, pour s'en aller à Tarragone. Zayde se trouva bien embarrassée pour persuader à son père de ne pas l'emmener à l'heure même. Elle lui dit les obligations qu'elle avait aux Espagnols qui l'avaient reçue chez eux, pour le faire consentir qu'elle allât leur dire adieu; mais, quelques raisons dont elle pût se servir, il ne jugea pas à propos de la remettre au pouvoir de ces Espagnols, et il la fit embarquer, malgré toute sa résistance. Elle fut si touchée de l'opinion qu'aurait Théodoric de l'ingratitude avec laquelle elle le quittait, ou, pour mieux dire, elle fut si touchée de le quitter, sans espérance de le revoir jamais, que, n'étant pas maitresse de sa douleur, elle fut contrainte de dire qu'elle était malade. Le seul soulagement qu'elle eut dans son affliction fut de voir que son père avait sauvé du naufrage le portrait qu'elle avait trouvé si agréable, et qui était devenu celui de son amant. Mais cette consolation ne fut pas assez forte pour lui aider à soutenir l'absence de Théodoric : elle ne put y résister, elle tomba dangereusement malade, et Zulema fut long-temps dans la crainte de voir mourir une personne si parfaite, dans les premières années de sa jeunesse et de sa beauté. Enfin, l'on cessa de craindre pour sa vie; mais elle demeura dans une langueur qui ne permettait pas de l'ex-

poser à la fatigue de la mer. Elle fit toute son occupation d'apprendre la langue espagnole; et, comme elle avait des truchemens, et qu'elle ne voyait que des Espagnols, elle l'apprit aisément pendant l'hiver qu'elle passa en Catalogne. Elle voulut aussi que Félime la sût, et elle trouvait quelque plaisir à ne parler que cette langue.

Cependant les grands vaisseaux étaient partis de Tarragone pour l'Afrique; et, quoique Zulema ignorât ce qu'était devenu Osmin, lorsque la tempête les avait séparés, il lui avait écrit pour lui apprendre son naufrage et la raison qui le retenait en Catalogne. Les vaisseaux furent revenus d'Afrique avant que Zayde eût recouvré sa santé. Osmin manda au prince son frère qu'il était arrivé heureusement; qu'il avait trouvé le calife dans le dessein de les tenir toujours éloignés, et que le roi Abderame lui ayant demandé des généraux, il les avait destinés pour passer en Espagne, et qu'il lui envoyait ses ordres. Zulema jugea aisément qu'il serait dangereux de ne pas obéir au calife; il résolut de prendre un brigantin, pour aller par mer jusqu'à Valence joindre le roi de Cordoue; et, sitôt que la princesse, sa fille, se porta mieux, il la fit conduire à Tortose. Il y demeura quelques jours, pour lui donner encore du repos; mais

elle était bien éloignée d'en trouver. Pendant le temps de sa maladie, et depuis qu'elle commençait à se mieux porter, l'envie de faire savoir de ses nouvelles à Théodoric, et la difficulté de le pouvoir, lui avaient donné et lui donnaient encore une cruelle inquiétude. Elle ne pouvait se consoler d'avoir eu sur elle, le jour de son départ, la lettre qu'elle lui avait écrite, et de ne l'avoir pas laissée dans un lieu où le hasard l'eût pu faire tomber entre ses mains. Enfin, la veille de son départ de Tortose, elle ne put résister à l'envie de la lui envoyer; elle la confia à un des écuyers de Zulema, et lui fit entendre le lieu où demeurait Théodoric, en lui nommant le port qui en était près. Elle lui défendit de dire qui l'avait chargé de cette lettre, et de prendre garde qu'on ne le suivît et qu'on ne le pût connaître. Quoiqu'elle n'eût pas espéré de voir Théodoric, elle sentit néanmoins un renouvellement de douleur d'abandonner le pays qu'il habitait, et elle passa une partie de la nuit dans les beaux jardins de la maison où elle était logée, à s'en plaindre avec Félime. Le lendemain, comme elle était près de s'embarquer, cet écuyer, qui était parti devant que le soleil commençât à paraître, revint lui dire qu'il avait été au lieu qu'elle lui avait marqué, mais qu'il avait appris que Théodoric en était parti le jour d'auparavant, et qu'il

n'y devait plus retourner. Zayde se[illegible] ment cette bizarrerie du hasard, qui la privait de la seule consolation qu'elle avait cherchée, et qui privait son amant de la seule faveur qu'elle lui eût jamais faite. Elle s'embarqua avec une tristesse mortelle, et arriva à Cordoue dans peu de jours. Osmin et Belenie l'y attendaient, le prince de Tharse y était aussi. Ayant su à Tunis qu'elle était en Espagne, il s'était servi du prétexte de la guerre pour la venir chercher. Félime ne sentit point, en revoyant Alamir, que l'absence l'eût guérie de la passion qu'elle avait pour lui. Alamir ne trouva que de l'augmentation aux rigueurs de Zayde, et Zayde ne sentit qu'un redoublement d'aversion pour Alamir.

Le roi de Cordoue mit entre les mains de Zulema le commandement général de ses troupes, avec le gouvernement de Talavera, et celui d'Oropèze à Osmin. Ces deux princes, peu de temps après, eurent quelque sujet de se plaindre d'Abderame; et, ne voulant pas le faire paraître, ils se retirèrent dans leurs gouvernemens, sous prétexte d'en visiter les fortifications. Alamir suivit Zulema, pour être auprès de Zayde; mais, peu après, la guerre l'appela auprès d'Abderame. Je partis dans ce même temps pour aller chercher Consalve; je fus fait prisonnier par les Arabes, et on me conduisit à Talavera. Be-

lenie et Félime s'en allèrent à Oropèze, et Zayde ne voulut point quitter le prince, son père.

Après que Consalve eut pris Talavera, et pendant qu'on proposait la dernière trêve, Alamir fit savoir à Zulema qu'il profiterait de la liberté de cette trêve pour l'aller voir, et qu'en y allant il passerait à Oropèze. Zayde, ayant su du prince son père ce que je viens de vous dire, écrivit à Félime, et lui manda qu'elle avait retrouvé Théodoric; qu'elle ne voulait pas qu'il pût croire que le prince de Tharse fût celui qu'il l'avait soupçonnée de pleurer chez Alphonse, et qu'elle la priait de défendre, de sa part, à ce prince d'aller à Talavera.

Félime n'eut pas de peine à se résoudre à faire ce commandement à Alamir. Le lendemain de la trêve, Belenie, qui se trouvait mal, voulut profiter de la liberté qu'elle avait de sortir de la ville, et s'aller promener dans un grand bois qui n'en était pas fort éloigné. Comme elle s'y promenait avec Osmin et Félime, ils virent arriver le prince de Tharse; ils en eurent beaucoup de joie; et, après qu'ils eurent parlé long-temps ensemble, Félime trouva le moyen d'entretenir Alamir en particulier.

Je suis bien fâchée, lui dit-elle, d'avoir à vous apprendre une chose qui empêchera le voyage que vous avez dessein de faire; mais Zayde vous prie

de ne point aller à Talavera, et elle vous en prie d'une manière qui peut passer pour un commandement. Par quel excès de cruauté, madame, s'écria Alamir, Zayde veut-elle m'ôter la seule joie que ses rigueurs m'aient laissée, qui est celle de la voir? Je crois, lui répondit Félime, qu'elle veut faire finir la passion que vous lui témoignez. Vous connaissez sa répugnance pour épouser un homme de votre religion; vous savez même qu'elle a lieu de croire qu'elle ne vous est pas destinée, et vous savez aussi que Zulema a changé de sentiment. Tous ces obstacles, repartit Alamir, ne me feront pas changer, non plus que la continuation des rigueurs de Zayde; et, malgré la destinée et la manière dont elle me traite, je n'abandonnerai jamais l'espérance d'en être aimé. Félime, plus touchée que de coutume de voir l'opiniâtreté de la passion d'Alamir, disputa long-temps contre lui sur les raisons qui devaient le guérir; mais, voyant que tout ce qu'elle lui disait était inutile, le dépit s'alluma dans son âme, et cessant, pour la première fois, d'être maîtresse d'elle-même : Si les ordonnances du ciel et les rigueurs de Zayde, lui dit-elle, ne vous font point perdre l'espérance, je ne sais pas ce qui vous la pourrait ôter. Ce serait, madame, répondit le prince de Tharse, de voir qu'un autre eût touché son inclination. N'espérez

donc plus, répliqua Félime : Zayde a trouvé un homme qui a su lui plaire, et dont elle est aimée. Et quel est ce bienheureux, madame? s'écria Alamir. Un Espagnol, répondit-elle, qui ressemble au portrait que vous avez vu. Ce n'est pas apparemment celui pour qui il a été fait, et celui dont Albumazar a prétendu parler; mais, comme vous ne craignez que ceux qui peuvent plaire à Zayde, et non pas ceux qui la doivent épouser, il vous suffit d'apprendre qu'elle l'aime, et que c'est la crainte de lui donner de la jalousie qui fait qu'elle ne veut pas vous voir. Ce que vous dites ne peut être, répliqua Alamir; le cœur de Zayde ne se touche pas si aisément. Si quelqu'un l'avait touché, vous ne me le diriez pas; Zayde vous aurait engagée au secret, et vous n'avez point de raison qui puisse vous obliger à me l'apprendre. Je n'en ai que trop, répliqua-t-elle, emportée par sa passion, et vous... Elle allait continuer; mais tout d'un coup la raison lui revint; elle vit avec étonnement tout ce qu'elle venait de dire; elle en fut troublée : elle sentit son trouble; cette connaissance redoubla son embarras : elle demeura quelque temps sans parler et quasi hors d'elle-même; enfin, elle jeta les yeux sur Alamir; et, croyant voir dans les siens qu'il démêlait une partie de la vérité, elle fit un effort, et reprit un visage où il paraissait plus de tran-

quillité qu'il n'y en avait dans son âme. Vous avez raison de croire, lui dit-elle, que, si Zayde aimait quelque chose, je ne vous le dirais pas; j'ai voulu seulement vous le faire craindre. Il est vrai que nous avons trouvé un Espagnol qui est amoureux de Zayde, et qui ressemble au portrait que vous avez vu ; mais vous m'avez fait apercevoir que j'ai peut-être fait une faute de vous l'avoir dit, et j'ai une inquiétude extrême que Zayde n'en soit offensée.

Il y eut quelque chose de si naturel à ce que dit Félime, qu'elle crut que ses paroles avaient fait une partie de l'effet qu'elle pouvait souhaiter; néanmoins son embarras avait été si grand, et ce qu'elle avait dit avait été si remarquable, que, sans le trouble où elle voyait le prince de Tharse, elle n'eût pu se flatter de l'espérance que ses paroles n'eussent pas découvert ses sentimens. Osmin, qui vint dans ce moment, interrompit leur conversation. Félime, pressée par ses soupirs et par ses larmes, qu'elle ne pouvait retenir, entra dans le bois pour cacher sa douleur, et pour la soulager en la contant à une personne en qui elle se confiait entièrement. La princesse sa mère la fit rappeler pour retourner à Oropèze. Elle n'osa jeter les yeux sur Alamir, de peur d'y voir trop de douleur de ce qu'elle lui avait dit de Zayde, ou

trop d'intelligence de ce qu'elle lui avait dit d'elle-même. Elle remarqua néanmoins qu'il reprenait le chemin du camp, et elle eut quelque joie de penser qu'il n'allait pas voir Zayde.

Le roi ne put s'empêcher d'interrompre en cet endroit le récit de dom Olmond. Je ne m'étonne plus, dit-il à Consalve, de la tristesse où vous parut Alamir lorsque vous le rencontrâtes après qu'il eut quitté Félime : c'était elle à qui ces cavaliers l'avaient vu parler dans le bois; ce qu'elle venait de lui dire fut cause qu'il vous reconnut, et nous entendons présentement les paroles que vous dit ce prince, en mettant l'épée à la main, qui vous parurent si obscures, et qui nous donnèrent tant de curiosité. Consalve ne répondit que des yeux au roi de Léon, et dom Olmond reprit ainsi son discours :

Il est aisé de juger en quel état Félime passa la nuit, et de combien de sortes de douleurs son esprit était accablé : elle trouvait qu'elle avait trahi Zayde; elle craignait d'avoir désespéré Alamir; et, malgré sa jalousie, elle était affligée de l'avoir rendu si malheureux. Elle souhaitait néanmoins qu'il sût que Zayde était touchée par une autre inclination; elle craignait de lui avoir trop bien ôté l'opinion qu'elle lui en avait donnée, et elle appréhendait plus que toutes choses de lui faire connaître la passion

qu'elle avait pour lui. Le lendemain, une nouvelle douleur effaça toutes les autres : elle sut le combat d'Alamir contre Consalve, et elle ne sentit que la crainte de le perdre : elle envoya tous les jours savoir de ses nouvelles au château où il était; et, quand elle commença à avoir quelque espérance de sa guérison, elle apprit ce que le roi avait ordonné de sa vie, pour se venger de la mort du prince de Galice. Vous avez vu la lettre qu'elle m'écrivit ces jours passés, pour m'obliger à travailler à sa conservation. Je lui ai appris ce qu'a fait Consalve à sa prière, et il ne me reste rien à vous dire, sinon que je n'ai jamais vu, en une même personne, tant d'amour, tant de raison et tant de douleur.

Dom Olmond finit ainsi son récit; et, tant qu'il dura, il fit sentir à Consalve ce qui ne se peut exprimer. Apprendre qu'il était aimé de Zayde, trouver des marques de tendresse dans tout ce qu'il avait jugé des marques d'indifférence, c'était un excès de bonheur qui l'emportait hors de lui-même, et qui lui faisait goûter dans un moment tous les plaisirs que les autres amans ne goûtent qu'interrompus et séparés. Le roi allait découvrir à dom Olmond que Consalve était Théodoric, lorsqu'on vint l'avertir

que les députés qui traitaient de la paix demandaient à lui parler. Il laissa ces deux amis ensemble; et dom Olmond prenant la parole : Je pourrais me plaindre avec justice, dit-il à Consalve, de ne devoir qu'à moi seul la connaissance de Théodoric, et notre amitié m'avait mis en état d'espérer de le connaître par vous-même. Je m'étonne que vous ayez pu croire qu'il fût possible de me le cacher, en me laissant voir tant de curiosité pour ce qui regardait Zayde. Je connus que vous l'aimiez le premier jour que vous me parlâtes d'elle, et je fus étonné que ce que je croyais une première vue, eût produit en vous une passion qui me paraissait déjà si violente. Ce que j'ai appris de Félime, m'a fait voir depuis, qu'un homme tel qu'elle m'a dépeint Théodoric, ne pouvait être que Consalve. Je n'ai point voulu d'autre vengeance du secret que vous m'en aviez fait, que le billet que je vous ai écrit avec quelque intention de vous donner de l'inquiétude : ma vengeance est satisfaite, et le plaisir que je viens de vous donner par mon récit, me fait oublier tout ce qui m'avait pu déplaire. Mais je ne veux pas, ajouta-t-il, vous laisser prendre plus de joie que vous n'en devez avoir; et je dois vous dire, qu'à moins que votre dernière vue n'ait produit un grand changement dans l'esprit de Zayde, elle est résolue

à combattre l'inclination qu'elle a pour vous, et à suivre les volontés du prince son père.

Consalve avait abandonné son âme à une joie trop sensible, pour être en état de concevoir de la crainte. Ce que lui dit dom Olmond ne lui en put donner; et, après l'avoir assuré que la honte seule l'avait obligé à lui cacher son amour, il s'en alla penser à tout ce qu'il avait appris, et le rapporter aux actions de Zayde. Il n'eut plus de peine à comprendre ce qu'il lui avait ouï dire à Tortose, sur la bizarrerie de sa destinée, et il vit qu'il avait raison d'être content qu'elle eût souhaité qu'il pût être celui à qui il ressemblait.

La certitude d'être aimé lui inspira un si violent désir de voir cette princesse, qu'il supplia le roi de lui permettre d'aller à Talavera. Dom Garcie le lui permit avec joie; et Consalve partit, dans l'espérance de recevoir du moins des beaux yeux de Zayde la confirmation de tout ce qu'il avait appris de dom Olmond. Il sut, en arrivant dans le château, que Zulema se trouvait mal. Zayde le vint recevoir à l'entrée de l'appartement du prince son père, et lui témoigna la douleur qu'il avait de n'être pas en état de le voir. Consalve demeura si surpris et si ébloui de l'éclatante beauté de cette princesse, qu'il s'arrêta, et ne put s'empêcher de faire paraître son

étonnement. Elle le remarqua; elle en rougit, et demeura dans un embarras de modestie qui lui donna de nouveaux charmes. Il la conduisit chez elle, et lui parla de son amour avec moins de crainte qu'il n'avait fait dans sa première conversation; mais, comme il vit qu'elle lui répondait avec une sagesse et une retenue qui lui auraient ôté la connaissance des dispositions de son cœur, s'il ne les avait apprises par dom Olmond, il se résolut de lui faire entendre qu'il savait une partie de ses sentimens.

Ne m'expliquerez-vous jamais, madame, lui dit-il, les raisons qui vous ont fait souhaiter que je puisse être celui à qui je ressemble? Ne savez-vous pas, lui répondit-elle, que c'est un secret que je ne puis vous apprendre? Est-il possible, madame, reprit-il en la regardant, que la passion que j'ai pour vous, et les obstacles que vous voyez à mon bonheur, ne vous fassent pas assez de pitié pour me laisser voir que vous souhaiteriez au moins que ma destinée fût heureuse? Ce n'est que ce simple souhait de mon bonheur que vous me cachez avec tant de soin. Ah! madame, est-ce trop pour un homme qui vous a adorée du moment qu'il vous a vue, que de le préférer, seulement par des souhaits, à quelque Africain que vous n'avez jamais vu?

Zayde demeura si surprise du discours de Consalve, qu'elle ne put y répondre. Ne soyez point étonnée, madame, lui dit-il, craignant qu'elle n'accusât Félime d'avoir découvert ses sentimens, ne soyez point étonnée que le hasard m'ait appris ce que je viens de vous dire; je vous entendis dans le jardin où vous étiez la veille que vous partîtes de Tortose, et je sus par vous-même ce que vous avez la cruauté de me cacher. Quoi! Consalve, s'écria Zayde, vous m'entendîtes dans les jardins de Tortose; vous étiez près de moi, et vous ne me parlâtes point! Ah! madame, répondit Consalve en se jetant à ses genoux, quelle joie me donnez-vous par ce reproche, et quels charmes ne trouvé-je point à vous voir oublier que je vous ai écoutée, pour vous souvenir que je ne vous ai pas parlé! Ne vous repentez pas, madame, continua-t-il, en voyant combien elle était troublée d'avoir laissé voir les sentimens de son cœur, ne vous repentez point de me donner quelque joie, et laissez-moi croire que je ne vous suis pas tout-à-fait indifférent. Mais, pour me justifier de ce reproche que vous venez de me faire, il faut vous dire, madame, que je vous entendis à Tortose sans vous connaître, et que mon imagination était si frappée d'être séparé de vous par des mers, qu'encore que j'entendisse votre voix,

comme il était nuit, que je ne vous voyais pas, et que vous parliez la langue espagnole, je ne soupçonnai jamais que je fusse si proche de vous. Je vous vis le lendemain dans une barque; mais, quand je vous vis et que je vous connus, je n'étais plus en état de vous parler, et j'étais au pouvoir de ceux que le roi avait envoyés pour me chercher. Puisque vous m'avez entendue, répondit Zayde, il serait inutile de vouloir donner un autre sens à mes paroles; mais je vous supplie de ne m'en pas demander davantage, et de souffrir que je vous quitte; car j'avoue que la honte de ce que vous avez entendu sans que je le susse, et la honte de ce que je viens de vous dire sans en avoir eu le dessein, me donnent une telle confusion, que, si j'ai quelque pouvoir sur vous, je vous conjure de vous retirer. Consalve était si content de ce qu'il venait de voir, qu'il ne voulut pas presser Zayde de lui faire un aveu plus sincère de ses sentimens. Il la quitta comme elle le souhaitait, et revint au camp, rempli de l'espérance de lui faire bientôt changer les résolutions qu'elle avait prises.

Les forces de dom Garcie et la valeur de Consalve s'étaient rendues si redoutables, que les Maures accordèrent tous les articles de la paix, comme le roi de Léon le souhaitait. Le traité fut signé de part et d'autre; et, comme ils de-

vaient remettre de certaines places éloignées, on résolut que dom Garcie, pour sa sûreté, garderait les prisonniers qu'il avait entre les mains jusqu'à l'entière exécution de ce traité. Cependant, il voulut séjourner quelque temps dans les places qu'il avait conquises, et il alla à Almaras, que les Maures lui avaient cédé. La reine, qui aimait passionnément le roi son mari, l'avait presque toujours suivi depuis que la guerre était commencée. Pendant le siége de Talavera, elle était demeurée à un lieu qui n'en était pas fort éloigné : une légère indisposition l'y retenait encore; mais elle devait bientôt se rendre auprès de lui. Consalve, impatient de voir Zayde, pria dom Garcie de mander à la reine de passer à Talavera, sur le prétexte de voir cette nouvelle conquête, et d'emmener avec elle toutes les dames arabes qui y étaient prisonnières. La reine savait l'intérêt que son frère prenait à Zayde, et elle fut bien aise de réparer, dans cette passion, les traverses qu'elle lui avait causées dans celle de Nugna Bella. Elle alla à Talavera, et toutes les dames consentirent avec joie de passer auprès d'elle le temps qu'elles devaient être en Espagne. Zulema, qui demeurait prisonnier à Talavera, eut quelque peine à se résoudre que Zayde le quittât; et le rang qu'il avait toujours tenu lui faisait voir avec

douleur que la princesse sa fille fût obligée de suivre la reine comme les autres dames; il s'y résolut néanmoins, et Consalve eut la joie de savoir qu'il verrait bientôt cette admirable beauté qui lui avait donné tant d'amour. Le jour que la reine arriva, le roi alla deux lieues au-devant d'elle; il la trouva à cheval avec toutes les dames de sa suite. Sitôt qu'elle fut assez proche, elle lui présenta Zayde, dont la beauté était encore augmentée par le soin de se parer, que lui avait peut-être inspiré le désir de paraître aux yeux de Consalve avec tous ses charmes. Les grâces de sa personne, l'agrément de son esprit et de sa modestie surprirent tout le monde. Elle fut traitée comme le devait être une princesse de sa naissance, de son mérite et de sa beauté, et elle se vit en peu de jours les délices et l'admiration de la cour de Léon. Consalve ne la regardait qu'avec transport, et l'assurance d'en être aimé ne lui laissait pas envisager les obstacles qui s'opposaient à son bonheur. S'il l'avait aimée par la seule vue de sa beauté, la connaissance de son esprit et de sa vertu lui donnait de l'adoration. Il cherchait avec autant de soin les occasions de lui parler en particulier, qu'elle en prenait de les éviter. Enfin, l'ayant trouvée un soir dans le cabinet de la reine, où il y avait peu de monde, il la conjura avec tant

d'ardeur et de respect de lui apprendre les dispositions où elle était pour lui, qu'elle ne put le refuser.

S'il m'était possible de vous les cacher, lui dit-elle, je le ferais, quelque estime que j'aie pour vous, et je m'épargnerais la honte de laisser voir de l'inclination à un homme à qui je ne suis pas destinée; mais puisque malgré moi vous avez su mes sentimens, je veux bien vous les avouer, et vous expliquer ce que vous n'avez pu savoir que confusément. Alors elle lui dit tout ce qu'il avait déjà appris par dom Olmond des prédictions d'Albumazar et des résolutions de Zulema. Vous voyez, ajouta-t-elle, que tout ce que je puis est de vous plaindre et de m'affliger, et vous êtes trop raisonnable pour me demander de ne pas suivre les volontés de mon père. Laissez-moi croire au moins, madame, lui dit-il, que, s'il était capable de changer, vous ne vous y opposeriez pas. Je ne saurais vous dire si je m'y opposerais, répondit-elle; mais je crois que je le devrais faire, puisqu'il y va du bonheur de toute ma vie. Si vous croyez, madame, repartit Consalve, être malheureuse en me rendant heureux, vous avez raison de demeurer dans les résolutions que vous avez prises; mais j'ose vous dire que, si vous aviez les sentimens dont vous voulez bien que je me flatte, il n'y aurait rien

qui vous pût persuader que vous puissiez être malheureuse. Vous vous trompez, madame, lorsque vous pensez avoir quelque bonté pour moi, et je me suis trompé, chez Alphonse, lorsque j'ai cru voir en vous des dispositions qui m'étaient favorables. Ne parlons point, reprit Zayde, de ce que nous avons eu lieu de croire l'un et l'autre pendant que nous étions dans cette solitude, et ne me faites pas souvenir de tout ce qui m'a dû persuader que vous étiez occupé par d'autres chagrins que par ceux que je pouvais vous donner; j'ai appris, depuis que je vous ai vu à Talavera, ce qui vous avait obligé à quitter la cour, et je ne doute point que vous ne donnassiez au souvenir de Nugna Bella tout le temps que vous ne passiez pas auprès de moi. Consalve fut bien aise que Zayde lui donnât lieu de la rassurer sur tous les doutes qu'elle avait eus de sa passion; il lui apprit le véritable état où était son cœur, lorsqu'il l'avait connue; il lui dit ensuite tout ce qu'il avait souffert de ne la point entendre, et tout ce qu'il s'était imaginé de son affliction. Je ne m'étais pas, néanmoins, entièrement trompé, madame, ajouta-t-il, lorsque j'avais cru avoir un rival, et j'ai su depuis la passion que le prince de Tharse avait pour vous. Il est vrai, répondit Zayde, qu'Alamir m'en a témoigné, et que mon père avait résolu de me

donner à lui, avant qu'il eût vu ce portrait qu'il conserve avec un soin si extraordinaire, tant il est persuadé que mon bonheur dépend de me faire épouser celui pour qui il a été fait. Eh bien! madame, reprit Consalve, vous êtes résolue d'y consentir, et de vous donner à celui à qui vous trouvez que je ressemble? S'il est vrai que vous n'ayez pas d'aversion pour moi, vous devez croire que vous n'en aurez pas pour lui. Ainsi, madame, l'assurance que j'ai que je ne vous déplais pas m'est une certitude que vous épouserez mon rival sans répugnance. C'est une sorte de malheur que nul autre que moi n'a jamais éprouvé, et je ne sais comment l'état où je suis ne vous fait point de pitié. Ne vous plaignez point de moi, lui dit-elle, plaignez-vous d'être né Espagnol; quand je serais pour vous comme vous le pouvez désirer, et quand mon père ne serait point prévenu, votre patrie serait toujours un obstacle invincible à ce que vous souhaitez, et Zulema ne consentirait jamais que je fusse à vous. Permettez-moi au moins, madame, répliqua Consalve, de lui faire savoir mes sentimens. La répugnance que vous avez témoignée pour Alamir lui a dû ôter l'espérance de vous faire épouser un homme de sa religion; peut-être n'est-il pas si attaché aux paroles d'Albumazar que vous le pensez; enfin, madame, permettez-

moi de tenter toutes choses pour parvenir à un bonheur sans lequel il m'est impossible de vivre. Je consens à ce que vous voulez, dit Zayde, et je veux bien même que vous croyiez que je crains que tout ce que vous tenterez ne soit inutile.

Consalve s'en alla à l'heure même trouver le roi, pour le supplier de l'aider dans le dessein qu'il avait de savoir les sentimens de Zulema, et d'essayer de se les rendre favorables. Ils résolurent de donner cette commission à dom Olmond, que son adresse et son amitié pour Consalve rendaient plus capable qu'aucun autre d'y réussir. Le roi écrivit par lui à Zulema, et lui demanda Zayde pour Consalve, de la même manière qu'il l'aurait demandée pour lui-même. Le voyage de dom Olmond et la lettre de dom Garcie furent inutiles. Zulema répondit que le roi lui faisait trop d'honneur, qu'il avait sa fille entre les mains, qu'il en pouvait disposer; mais que, de son consentement, elle n'épouserait jamais un homme d'une religion contraire à la sienne. Cette réponse donna à Consalve toute la douleur qu'il pouvait sentir : étant aimé de Zayde, il ne voulut pas la lui apprendre aussi fâcheuse qu'elle était, de peur que la certitude de ne pouvoir être à lui ne l'obligeât à changer les sentimens qu'elle lui faisait paraître; il lui dit seulement qu'il ne désespérait pas de gagner

Zulema, et d'obtenir de lui ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur.

La princesse Belenie, mère de Félime, qui était demeurée malade à Oropèze, mourut quelque temps après la paix. On envoya Osmin à Talavera avec Zulema, en attendant le temps que l'on avait arrêté pour rendre les prisonniers, et l'on conduisit Félime à la cour. Elle n'y parut pas avec tous ses charmes. Les maux de son esprit avaient tellement abattu son corps, que sa beauté en était diminuée; mais il était aisé de s'apercevoir que le mauvais état de sa santé était cause de ce changement. Cette princesse fut bien surprise de trouver que ce Consalve, qu'elle croyait ne pas connaître, et qu'elle ne pouvait entendre nommer sans douleur, à cause de l'état où il avait mis le prince de Tharse, était le même Théodoric qu'elle avait vu chez Alphonse, et qui avait su plaire à Zayde. Son affliction redoubla, par la pensée que ce qu'elle avait dit à Alamir dans le bois d'Oropèze lui avait fait connaître Consalve pour son rival, et avait été la cause de leur combat.

On avait transporté ce prince à Almaras : elle avait la consolation d'apprendre tous les jours de ses nouvelles, et de ne point cacher son affliction, que l'on attribuait à la mort de sa mère. Alamir, dont la jeunesse avait soutenu la vie

pendant quelque temps, se trouva enfin si affaibli, que les médecins désespérèrent de sa guérison. Félime était avec Zayde et Consalve, lorsqu'on vint leur dire qu'un écuyer de ce malheureux prince demandait à parler à Zayde. Elle rougit; et, après avoir été quelque temps embarrassée, elle le fit entrer, et lui demanda tout haut ce que souhaitait le prince de Tharse. Mon maître est près d'expirer, madame, répondit-il; il vous demande l'honneur de vous voir avant que de mourir, et il espère que l'état où il est vous empêchera de lui refuser cette grâce. Zayde fut touchée et surprise du discours de cet écuyer; elle demeura quelque temps sans répondre; enfin, elle tourna les yeux du côté de Consalve, comme pour lui demander ce qu'il désirait qu'elle fît, mais voyant qu'il ne parlait point, et jugeant même, par l'air de son visage, qu'il appréhendait qu'elle ne vît Alamir : Je suis très-fâchée, dit-elle à son écuyer, de ne pouvoir accorder au prince de Tharse ce qu'il souhaite de moi. Si je croyais que ma présence pût contribuer à sa guérison, je le verrais avec joie; mais, comme je suis persuadée qu'elle lui serait inutile, je le supplie de trouver bon que je ne le voie pas, et je vous conjure de l'assurer que j'ai beaucoup de déplaisir de l'état où il est. L'écuyer se retira après cette réponse. Félime demeura abîmée

dans une douleur dont elle ne donnait néanmoins d'autres marques que son silence. Zayde avait de la tristesse de celle de Félime, et elle avait aussi quelque pitié de la misérable destinée du prince de Tharse. Consalve était combattu entre la joie d'avoir vu la complaisance de Zayde pour des sentimens qu'il ne lui avait pas même expliqués, et entre la peine d'avoir privé ce prince mourant de la vue de cette princesse.

Comme toutes ces personnes étaient occupées de ces divers sentimens, l'écuyer d'Alamir revint, et dit à Félime que son maître demandait à la voir, et qu'il n'y avait point de momens à perdre, si elle voulait lui accorder cette grâce. Félime se leva du lieu où elle était assise : il ne lui resta rien d'une personne vivante, que la force de marcher. Elle donna la main à cet écuyer ; et, suivie de ses femmes, elle s'en alla au lieu où était le prince de Tharse. Elle s'assit auprès de son lit, et, sans lui rien dire, elle demeura immobile à le regarder. Je suis bien heureux, madame, lui dit ce prince, que l'exemple de Zayde ne vous ait pas inspiré la cruauté de me refuser la consolation de vous voir ; c'est la seule que je pouvais espérer, puisque j'ai été privé de celle que j'avais osé prétendre. Je vous supplie, madame, de lui vouloir dire que c'est avec raison qu'elle m'a

jugé indigne de l'honneur que Zulema m'avait voulu faire. Mon cœur avait brûlé de tant de flammes, et s'était profané par tant de fausses adorations, qu'il ne méritait pas de toucher le sien; mais, si une inconstance qui a fini en la voyant, pouvait avoir été réparée par une passion qui m'a rendu entièrement opposé à ce que j'étais, et par un attachement le plus respectueux qu'on ait jamais eu, je crois, madame, que j'aurais expié tous les crimes de ma vie. Assurez-la, je vous conjure, que j'ai eu pour elle l'adoration qu'on a pour les dieux, et que je meurs bien moins des blessures que j'ai reçues de Consalve, que de la douleur de savoir qu'il est aimé d'elle. Vous m'aviez dit la vérité dans les bois d'Oropèze, lorsque vous m'apprîtes que son cœur avait été touché; je ne le crus que trop, quoique je vous disse d'abord que je ne le croyais pas. Je venais de vous quitter, et je n'étais rempli que de l'idée de cet heureux Espagnol, quand je rencontrai Consalve. Sa ressemblance avec le portrait que j'avais vu, et ce que vous veniez de me dire, me frappèrent d'abord, et je ne balançai point à croire qu'il ne fût celui dont vous m'aviez parlé. Je lui fis connaître que j'étais Alamir : il m'attaqua avec l'animosité d'un homme qui savait que j'étais son rival. J'ai su depuis que je ne m'étais pas

trompé en le croyant celui qui avait su plaire à Zayde. Il mérite de toucher son cœur : j'envie son bonheur, sans l'en trouver indigne. Je meurs accablé de mes malheurs, sans en murmurer; et, si j'osais, je me plaindrais seulement de l'inhumanité de Zayde d'avoir privé de sa vue un homme qui va la perdre pour jamais. On peut juger de combien de douleurs mortelles les paroles d'Alamir percèrent le cœur de Félime. Elle voulut parler deux ou trois fois, mais ses sanglots et ses larmes lui empêchèrent la parole; enfin, avec une voix entrecoupée de soupirs, et emportée par une tendresse qu'elle ne put retenir : Croyez, lui dit-elle, que si j'avais été à la place de Zayde, nul autre n'aurait été préféré au prince de Tharse. Malgré sa douleur, elle sentit la force de ses paroles, et elle tourna la tête pour cacher l'abondance de ses larmes, et pour éviter les yeux d'Alamir. Hélas! madame, reprit ce prince mourant, serait-il possible que ce que vous me laissez voir fût véritable? Je vous avoue que le jour où je vous parlai dans le bois, je crus une partie de ce que j'ose croire présentement; mais j'étais si troublé, et vous sûtes si bien donner un autre sens à vos paroles, qu'il ne m'en resta qu'une légère impression. Pardonnez-moi, madame, ce que j'ose penser, et pardonnez-moi d'avoir causé un mal-

heur qui a été plus grand pour moi que pour vous. Je ne méritais pas d'être heureux ; je l'aurais trop été, si .....

Une faiblesse l'empêcha de continuer ; il perdit la parole, et tourna les yeux vers Félime, comme pour lui dire adieu ; ensuite il les ferma pour jamais, et mourut quasi dans le même moment. Les larmes de Félime s'arrêtèrent : elle demeura saisie de douleur, et elle regarda mourir ce prince avec des yeux qui n'avaient plus de mouvement. Ses femmes, voyant qu'elle demeurait dans la place où elle était assise, l'emmenèrent d'un lieu où il ne restait que des objets funestes. Elle se laissa conduire sans prononcer une seule parole : mais, lorsqu'elle fut dans sa chambre, la vue de Zayde aigrit sa douleur, et lui donna la force de parler. Vous êtes contente, madame, lui dit-elle d'une voix assez faible ; Alamir est mort. Alamir est mort! continua-t-elle ; et, comme si elle se l'eût appris à elle-même : Je ne le verrai donc plus! j'ai donc perdu pour jamais l'espérance d'en être aimée ! Il n'est plus au pouvoir de l'amour de faire qu'il soit attaché à moi. Mes yeux ne trouveront plus les siens ! sa présence, qui adoucissait tous mes malheurs, n'est plus un bien que je puisse recouvrer. Ah ! madame, dit-elle à Zayde, est-il possible que quelqu'un pût vous plaire, et que

Alamir ne vous ait pas plu ! Quelle inhumanité est la vôtre ! Pourquoi ne l'aimiez-vous pas ? Il vous adorait : que lui manquait-il pour être aimable ? Mais, reprit doucement Zayde, vous savez bien que j'eusse augmenté vos souffrances si je l'eusse aimé, et que c'était la chose du monde que vous craigniez le plus. Il est vrai, madame, répliqua-t-elle, il est vrai ; je ne voulais pas que vous le rendissiez heureux ; mais je ne voulais pas que vous lui ôtassiez la vie. Ah ! pourquoi lui ai-je si soigneusement caché la passion que j'avais pour lui ? reprit-elle ; peut-être l'aurait-elle touché ; peut-être aurait-elle fait quelque diversion à ce fatal amour qu'il a eu pour vous. Que craignais-je ? pourquoi ne voulais-je pas qu'il sût que je l'adorais ? La seule consolation qui me reste, c'est qu'il en ait deviné quelque chose. Eh bien ! quand il l'aurait su, il aurait feint de m'aimer, et m'aurait trompée : qu'importe qu'il m'eût trompée, comme il avait commencé ? Ils sont encore chers à mon souvenir ces momens précieux, où il voulut bien me laisser croire qu'il m'aimait. Est-il possible, qu'après tant de maux que j'ai soufferts, il m'en restât encore de si grands à souffrir ? J'espère au moins que j'aurai assez de douleur pour n'avoir pas la force de les supporter.

Comme elle parlait ainsi, Consalve parut à la porte de sa chambre, qui, croyant qu'elle était dans une autre, venait savoir en quel état elle était revenue de chez Alamir. Il se retira à l'heure même, pour ne pas irriter sa douleur par sa présence; mais ce ne put être si promptement qu'elle ne le vît, et que cette vue ne lui fit faire des cris si douloureux, que les cœurs les plus durs en auraient été touchés. Faites en sorte, madame, dit-elle à Zayde, que je ne voie point Consalve : je ne saurais supporter la vue d'un homme par qui Alamir a reçu la mort, et qui lui a ôté ce qu'il préférait à sa vie.

La violence de sa douleur lui fit perdre la parole et la connaissance; et, comme sa santé était déjà fort affaiblie, on jugea aisément qu'elle était dans un grand péril. Le roi et la reine, avertis de son mal, vinrent la voir, et envoyèrent querir tous ceux qui la pouvaient soulager. Après cinq ou six heures d'une espèce de léthargie, la quantité des remèdes la fit revenir. De tout ce qui s'offrit à sa vue, elle ne reconnut que Zayde, qui pleurait auprès d'elle avec beaucoup de douleur. Ne me regrettez point, lui dit-elle, si bas qu'à peine pouvait-on l'entendre; je n'aurais plus été digne de votre amitié, et je n'aurais pu aimer une personne qui aurait causé la mort d'Alamir. Elle n'en put dire davantage : elle

retomba dans les accidens dont on venait de la tirer, et le lendemain, à la même heure qu'elle avait vu mourir le prince de Tharse, elle finit une vie que l'amour avait rendue si malheureuse.

La mort de deux personnes d'un mérite si extraordinaire parut si digne de compassion, que toute la cour de Léon en fut affligée. Zayde demeura dans une douleur inconcevable : elle aimait tendrement Félime, et la manière dont elle était morte redoublait encore son affliction. Plusieurs jours se passèrent, sans que les soins et les prières de Consalve pussent apporter quelque modération à sa tristesse. Mais enfin, la crainte de partir d'Espagne et d'abandonner Consalve fit faire quelque trêve à ses larmes, et lui donna une autre sorte de douleur. Le roi s'en retourna à Léon, et il restait si peu de choses à faire pour l'entière exécution de la paix, que, selon les apparences, Zulema devait bientôt repasser en Afrique. Il n'était pas néanmoins en état de partir : il avait été dangereusement malade dans le même temps que Félime était morte, et on avait caché à Zayde l'extrémité de sa maladie, pour ne pas l'accabler de tant de déplaisirs à la fois. Consalve était dans des inquiétudes mortelles, et ne songeait qu'aux moyens de faire consentir ce prince à son bonheur, ou d'obtenir de Zayde de demeurer en Espagne auprès de la

reine, puisque la bienséance lui permettait de ne pas suivre un père qui paraissait résolu à la faire changer de religion. Quelques jours après qu'on fut arrivé à Léon, Consalve entra un soir dans le cabinet de la reine; Zayde y était, mais si attachée à regarder un portrait de Consalve, qu'elle ne le vit point entrer. Je suis bien destiné, madame, lui dit-il, à être jaloux d'un portrait, puisque je le suis même du mien, et que j'envie l'attention que vous avez à le regarder. De votre portrait! reprit Zayde avec un étonnement extrême. Oui, madame, de mon portrait, reprit Consalve. Je vois bien que vous avez peine à le croire, par sa beauté; mais je vous assure néanmoins qu'il a été fait pour moi. Consalve, lui dit-elle, n'a-t-on point fait pour vous quelque autre portrait semblable à celui que je vois? Ah! madame, s'écria-t-il, avec ce trouble que donnent les joies incertaines, puis-je croire ce que vous me laissez deviner, et que je n'ose même vous dire? Oui, madame, continua-t-il, d'autres portraits, pareils à celui que vous voyez, ont été faits pour moi; mais je n'oserais m'abandonner à croire ce que je vois bien que vous pensez, et ce que j'aurais pensé, il y a long-temps, si je m'étais cru digne des prédictions qu'on vous a faites, et si vous ne m'aviez pas toujours dit que le portrait à qui je ressemblais était celui

d'un Africain. Je l'avais cru à l'habillement, répondit Zayde, et les paroles d'Albumazar m'en avaient persuadée. Vous savez, ajouta-t-elle, combien j'ai souhaité que vous pussiez être celui à qui vous ressembliez; mais ce qui m'étonne, est que, l'ayant tant souhaité, la préoccupation m'ait empêchée de le croire. J'en parlai à Félime, sitôt que je vous vis chez Alphonse. Lorsque je vous revis à Talavera, et que je sus votre naissance, cette pensée me revint dans l'esprit, et je ne la regardai pourtant que comme un effet de mes souhaits. Mais qu'il sera difficile, reprit-elle en soupirant, de persuader mon père de cette vérité! et que je crains que ces prédictions, qui lui ont paru véritables quand il a cru qu'elles regardaient un homme de sa religion, ne lui paraissent fausses lorsqu'elles regarderont un Espagnol! Comme elle parlait, la reine entra dans le cabinet : Consalve lui fit part de sa joie; elle ne voulut pas retarder d'un moment celle qu'en aurait le roi. Elle alla lui dire ce qu'ils venaient de découvrir, et le roi vint à l'heure même savoir de Consalve ce qui restait à faire pour rendre son bonheur accompli. Après avoir examiné assez long-temps par quelle manière on pourrait gagner Zulema, ils résolurent de le faire venir à Léon. On dépêcha aussitôt à Talavera, pour lui faire savoir que le roi souhaitait

qu'il fût conduit à la cour; et, comme sa santé était entièrement rétablie, il y arriva en peu de temps. Le roi le reçut avec beaucoup de témoignages d'estime, et le fit entrer dans son cabinet. Vous ne m'avez pas voulu accorder Zayde, lui dit-il, pour l'homme que je considère le plus; mais j'espère que vous ne la refuserez pas pour celui dont voici le portrait, et à qui je sais qu'elle est destinée par les prédictions d'Albumazar. A ces mots, il lui fit voir le portrait de Consalve, et lui présenta Consalve même, qui s'était un peu retiré. Zulema les regardait l'un et l'autre, et paraissait enseveli dans une profonde rêverie. Le roi crut que son silence venait de son incertitude. Si vous n'étiez pas assez persuadé par la ressemblance, lui dit-il, que ce portrait ne soit celui de Consalve, on vous en donnerait tant d'autres marques, que vous n'en pourriez douter. Le portrait que vous avez, et qui est pareil à celui-ci, ne peut être tombé entre vos mains que depuis la bataille que perdit Nugnez Fernando, père de Consalve, contre les Maures. Il le fit faire par un excellent peintre qui avait voyagé par tout le monde, et à qui les habillemens d'Afrique avaient paru si beaux, qu'il les donnait à tous ses portraits. Il est vrai, seigneur, repartit Zulema, que je n'ai ce portrait que depuis le temps que vous me marquez; il est

vrai aussi que, par ce que vous me faites l'honneur de me dire, et par la grande ressemblance, je ne puis douter que ce ne soit celui de Consalve; mais ce n'est pas ce qui cause mon silence et mon étonnement : j'admire les décrets du ciel et les effets de sa providence. On ne m'a point fait de prédiction, seigneur, et les paroles d'Albumazar, dont je vois bien que vous avez entendu parler, ont été prises, par ma fille, dans un autre sens qu'elles ne doivent l'être; mais, puisque vous avez la bonté de vous intéresser à sa fortune, trouvez bon, seigneur, que je vous informe de ce que vous ne pouvez savoir que par moi, et que je vous apprenne les commencemens d'une vie dont vous seul pouvez présentement faire le bonheur.

Les justes prétentions de mon père sur l'empire du calife le firent reléguer en Chypre; j'y allai avec lui; j'y devins amoureux d'Alasinthe, et je l'épousai. Elle était chrétienne; je résolus d'embrasser sa religion, qui me paraissait la seule que l'on dût suivre; néanmoins l'austérité m'en fit peur, et retarda l'exécution de mon dessein. Je m'en retournai en Afrique; les délices et la corruption des mœurs me rengagèrent plus que jamais dans ma religion, et me donnèrent une nouvelle aversion pour les chrétiens. J'oubliai Alasinthe pendant plusieurs années; mais

enfin, touché du désir de la revoir, et de revoir Zayde que j'avais laissée dans la première enfance, je résolus de l'aller querir en Chypre, pour lui faire changer de religion, et pour la faire épouser au prince de Fez, de la maison des Ydris. Il avait entendu parler d'elle; il la désirait avec passion, et son père avait pour moi une amitié particulière. La guerre qui était en Chypre me fit hâter mon dessein. Lorsque j'y arrivai, j'y trouvai le prince de Tharse amoureux de Zayde; il me parut aimable; je ne doutai pas qu'il n'en fût aimé. Je crus que ma fille se résoudrait aisément à l'épouser. Je n'étais pas entièrement engagé au prince de Fez: sa mère était chrétienne, et je craignis qu'elle ne fût un obstacle au dessein que j'avais que Zayde changeât de religion. Je consentis donc aux sentimens qu'Alamir avait pour elle; mais je fus fort surpris de la répugnance qu'elle me témoigna pour lui; et, tant que le siége de Famagouste dura, quelques efforts que je fisse, je ne pus l'obliger à recevoir ce prince pour son mari. Je pensai que je ne devais pas m'opiniâtrer à vaincre une aversion qui me paraissait naturelle, et je résolus de la donner au prince de Fez sitôt que nous serions en Afrique. Il m'avait écrit depuis que j'étais en Chypre; j'avais su que sa mère était morte; ainsi, je n'avais rien à désirer

pour ce mariage. Nous quittâmes Famagouste, nous abordâmes à Alexandrie, et j'y trouvai Albumazar, que je connaissais il y avait long-temps. Il remarqua que ma fille regardait avec attention et avec plaisir un portrait pareil à celui que je viens de voir. Le lendemain, comme je parlais à ce savant homme de l'aversion qu'elle avait témoignée pour Alamir, je lui dis la résolution où j'étais de lui faire épouser le prince de Fez, quelque répugnance qu'elle y pût avoir.

Je doute qu'elle en ait pour sa personne, me répondit Albumazar. Ce portrait, qui lui a paru si agréable, ressemble si fort à ce prince, que je crois qu'il a été fait pour lui. Je n'en saurais juger, repartis-je, parce que je ne l'ai jamais vu. Il n'est pas impossible que ce soit son portrait; mais j'ignore pour qui il a été fait, et je ne le tiens que du hasard. Je souhaite que ce prince plaise à Zayde; et, quand il lui déplairait, je n'aurais pas pour elle la même complaisance que j'ai eue sur le sujet du prince de Tharse. Peu de jours après, ma fille pria Albumazar de lui dire quelque chose de sa fortune. Comme il savait mes intentions, et qu'il croyait que le portrait qu'elle avait vu était celui du prince de Fez, il lui dit, sans aucun dessein de faire passer ses paroles pour une prédiction, qu'elle était destinée à celui dont elle avait vu le por-

trait. Je feignis de croire qu'Albumazar parlait par une connaissance particulière des choses à venir, et j'ai toujours paru à Zayde dans ce même sentiment. Lorsque je quittai Alexandrie, Albumazar m'assura que je ne réussirais pas dans les desseins que j'avais pour elle; néanmoins je n'en pouvais perdre l'espérance. Pendant la maladie dont je viens de sortir, les pensées que j'avais eues autrefois d'embrasser la véritable religion me sont revenues si fortement dans l'esprit, que je n'ai songé, depuis ma guérison, qu'à me confirmer dans ce dessein. J'avoue toutefois que cette heureuse résolution n'était pas encore aussi ferme qu'elle le devait être; mais je me rends à ce que le ciel fait en ma faveur; il me conduit, par les mêmes moyens dont j'ai prétendu me servir pour faire épouser à ma fille un homme de ma religion, à lui en faire épouser un de la sienne. Les paroles d'Albumazar, qu'il a dites sans dessein, et sur une ressemblance où il s'est mépris, se trouvent une véritable prédiction, et cette prédiction s'accomplit entièrement par le bonheur que trouve ma fille à épouser un homme qui est l'admiration de son siècle. Il me reste seulement, seigneur, à vous demander la grâce de me vouloir recevoir au nombre de vos sujets, et de me permettre de finir mes jours dans votre royaume.

Le roi et Consalve furent si surpris et si touchés du discours de Zulema, qu'ils l'embrassèrent sans lui rien dire, ne pouvant trouver de paroles qui expliquassent leurs sentimens. Enfin, après lui avoir témoigné leur joie, ils admirèrent long-temps toutes les circonstances d'une si étrange aventure. Néanmoins Consalve ne fut pas surpris qu'Albumazar se fût trompé à la ressemblance du prince de Fez; il savait que plusieurs personnes s'y étaient trompées, et il apprit à Zulema que la mère de ce prince était sœur de Nugnez Fernando, son père, et qu'ayant été prise dans une irruption des Maures, elle fut conduite en Afrique, où sa beauté la rendit femme légitime du père du prince de Fez.

Zulema s'en alla apprendre à sa fille ce qui venait de se passer, et il lui fut facile de juger, par la manière dont elle reçut cette nouvelle, qu'elle n'était pas insensible au mérite de Consalve. Peu de jours après, Zulema embrassa publiquement la religion chrétienne; on ne songea ensuite qu'aux préparatifs des noces, qui se firent avec toute la galanterie des Maures et toute la politesse d'Espagne.

FIN DE ZAYDE ET DU TOME PREMIER.

TABLE
DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE,

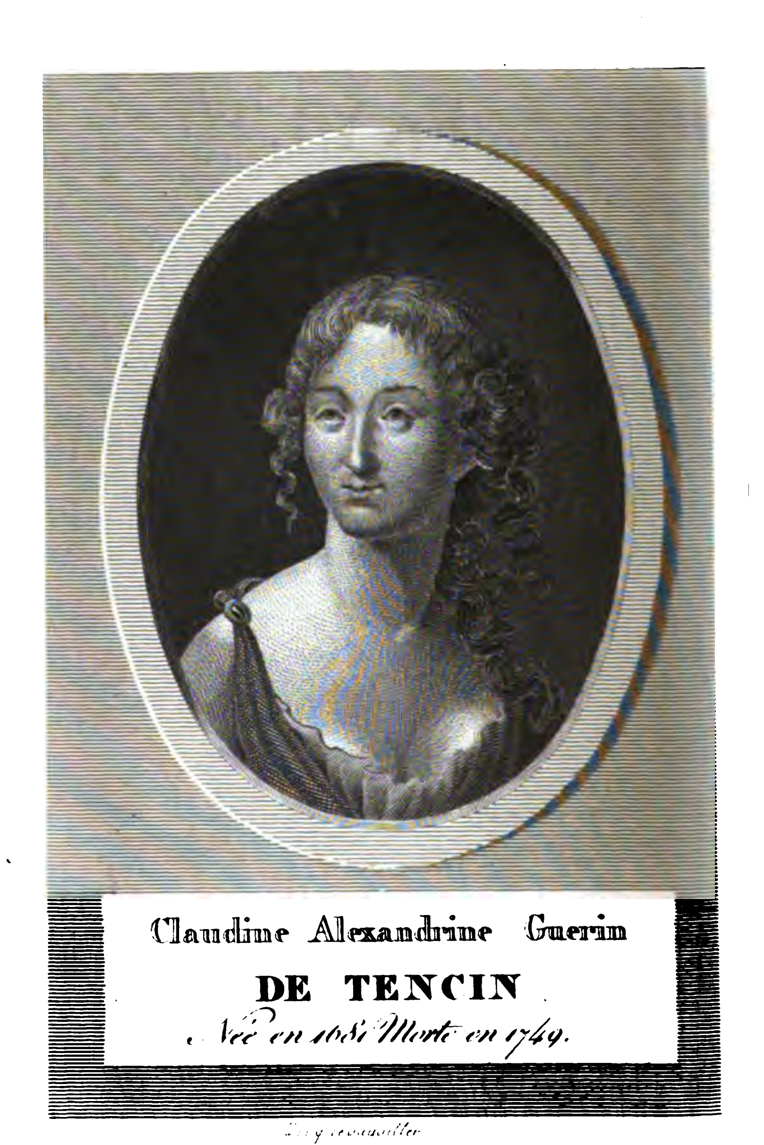
DE TENCIN ET DE FONTAINES.

—

TOME IIe.

—

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.



Claudine Alexandrine Guerin
DE TENCIN.
Née en 1681 Morte en 1749.

OEUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE,

DE TENCIN

ET DE FONTAINES,

PRÉCÉDÉES

DE NOTICES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR

MM. ÉTIENNE ET A. JAY,

MEMBRES DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Nouvelle Édition,

ORNÉE DES PORTRAITS DE MESDAMES DE LAFAYETTE ET DE TENCIN.

Tome Deuxième.

PARIS,

P.-A. MOUTARDIER, LIBRAIRE,

RUE GIT-LE-CŒUR, N° 4.

1832.



NOTICE

SUR

MADAME DE TENCIN.

C'est un usage aujourd'hui consacré d'imprimer les Œuvres de madame de Tencin à la suite de celles de madame de La Fayette. Jamais, cependant, deux femmes n'eurent moins d'analogie par leur caractère, par leur conduite et par leurs habitudes sociales. Il y a pour ainsi dire, entre elles, la même différence qu'entre les beaux jours du siècle de Louis XIV et les temps scandaleux de la Régence. Autant madame de La Fayette était douce, réservée, ennemie de toute cabale, autant madame de Tencin était passionnée pour le bruit, le plaisir et l'intrigue. L'une fut l'amie de madame de Sévigné et de l'illustre auteur des Maximes; l'autre fut la familière de l'abbé Dubois, et la créature de Law.

Jamais un soupçon ne s'éleva sur la vertu de l'auteur de *la princesse de Clèves*, et la vie de madame de Tencin ferait à elle seule un roman qui pourrait être agréable, mais qui à coup sûr ne serait pas très-moral. On a prétendu qu'elle avait raconté ses propres aventures dans *les Malheurs de l'amour*: c'est une erreur; il peut bien s'y trouver quelques détails puisés dans les souvenirs des orages qui ont agité sa jeunesse; mais très-certainement elle n'a pas tout dit. Il est fâcheux qu'elle n'ait pas écrit ses mémoires, ce serait aujourd'hui une bonne fortune pour l'éditeur qui les publierait, dans le cas où elle aurait été sincère, mérite rare dans les femmes d'esprit qui écrivent leur histoire. On a dit des mémoires de mademoiselle Delaunay qu'elle ne s'était peinte qu'en buste; les femmes célèbres de nos jours ne vont pas même jusque-là. Elles ne nous donnent plus que des têtes de fantaisie.

Aujourd'hui, il y aurait dans des mémoires fidèles de madame de Tencin tous les élémens possibles de succès, car on y

trouverait tous les genres possibles de scandale. Ils seraient une histoire secrète de la politique et des mœurs de la Régence, ainsi que de la première partie du règne de Louis XV, et s'ils ne formaient pas un recueil très-édifiant, ils offriraient du moins des détails instructifs pour les hommes qui aiment à expliquer les effets par les causes; ils prouveraient d'ailleurs que la corruption des mœurs ne vient pas des idées philosophiques; que malgré ce déluge de pieux écrits qui nous accusent de valoir moins que nos pères, nous sommes encore loin de la dépravation de ces temps si regrettés par nos moralistes rétrogrades. Si nous y retournons, c'est que nous aurons pris la même route où s'étaient égarés les hommes qui nous ont légué tant de scandales et tant de malheurs. C'est l'hypocrisie qui les y avait conduits, elle seule pourrait nous y ramener encore.

Madame de Tencin fut mêlée, dans toutes les affaires d'amour, de religion, de finance et de littérature. Elle a présidé aux cabales de cour et aux

cabales académiques; elle fut ambitieuse et jolie, ultramontaine et galante; elle unit tous les secrets de l'intrigue à toutes les séductions de la flatterie; elle fit des cardinaux et des ministres, des généraux et des académiciens; enfin elle fut la maîtresse de Dubois et la mère de d'Alembert.

L'éducation des femmes ne se faisait alors que dans les couvens; c'est là que furent cultivées toutes les vertus qui brillèrent à la cour galante de Louis XIV et à la cour voluptueuse du régent; c'est là que se formèrent les Fontange, les Montespan, les Parabère; et, plus tard, les Mailly, les Châteauroux et les Pompadour; c'est aussi là que fut élevée Madame de Tencin. Fille d'un conseiller au parlement de Grenoble, peu favorisé de la fortune, elle naquit dans cette ville en 1681. Il convenait à ses parens qu'elle fût religieuse, ils décidèrent qu'elle le serait; on s'occupa peu de savoir si le sacrifice de sa liberté serait agréable au ciel. Née avec une imagination vive, une âme ardente, un cœur passionné, elle avait peu de penchant pour la vie aus-

tère et monotone du cloître; mais on consultait bien plus alors les convenances de la famille que la vocation des novices ; quand il était nécessaire d'assurer la fortune d'un aîné, il était plus facile de donner un voile qu'une dot aux sœurs qui auraient pu amoindrir l'héritage, et l'on croyait faire une chose sainte en réglant une affaire toute mondaine. Il y a encore aujourd'hui beaucoup de gens qui regrettent ces dévotes spéculations, et qui ne trouveraient rien de mieux que d'amoindrir la famille pour concentrer la propriété ; mais les unions forcées portent tôt ou tard des fruits amers, la contrainte ne dicte que de faux sermens, on se promet à Dieu et l'on reste attaché au monde. La vie n'est alors qu'une longue captivité ; l'infortunée qui supporte des liens contre nature meurt dans une lente agonie, ou ne rêve qu'aux moyens de les briser. Madame de Tencin aima mieux les rompre que de les subir, et préféra le scandale d'une rupture ouverte au crime d'un parjure de tous les instans.

Il paraît que le relâchement des mœurs s'étendait jusqu'aux asiles de la piété et de la pénitence ; le cloître où elle avait pris le voile n'avait pas des règles très-austères ou du moins le joug s'en était singulièrement affaibli. La beauté, l'esprit, les grâces piquantes de la jeune religieuse faisaient grand bruit dans toute la province ; son couvent était le rendez-vous de toute la jeune noblesse qui allait s'y sanctifier par partie de plaisir. Le duc de Saint-Simon, écrivain un peu morose, mais qui, né avec des principes d'honneur et de vertu, se trouvait au milieu des saturnales de la Régence aussi dépaysé qu'un Spartiate l'eût été au milieu des voluptés d'Athènes, raconte des particularités passablement scandaleuses sur le couvent des Augustines de Montfleuri, où mademoiselle Guérin de Tencin avait prononcé ses vœux. Le cardinal Lecamus s'éleva en vain contre cette vie mondaine de chastes filles qui avaient juré de ne songer qu'à leur salut. Il se trouvait là, sans doute, quelques-unes de ces abbesses compatissantes, de ces tendres

victimes des passions, qui aimaient à tempérer la sévérité des règles par la facilité des relations, et à retrouver au sein de la pénitence l'image de ce monde, où leur cœur était resté. On recevait nombreuse compagnie dans le cloître des Augustines : aussi était-il plutôt situé comme une maison de plaisance que comme un lieu de retraite. Il se trouvait au bout d'une longue promenade où affluait toute la jeunesse de la ville. Il n'était guère de famille un peu considérable qui n'y eût quelque religieuse ou quelque pensionnaire ; il ne faut pas dès lors s'étonner qu'on eût une grande dévotion au couvent des Augustines, de brillans pèlerins ne cessaient de le fréquenter ; on couronnait une cavalcade par une pieuse visite ; mais tant de frères qui allaient voir leurs sœurs y rencontraient les sœurs de leurs amis, l'amour était au parloir et finissait par se glisser à travers les grilles.

Mademoiselle de Tencin était la religieuse à la mode ; on ne s'entretenait de toute part que des charmes de sa figure

et des grâces de son esprit; chacun voulait la voir ou l'entendre : elle avait subjugué son abbesse, elle séduisit bientôt jusqu'à son confesseur. On avait souffert d'abord qu'elle reçût des visites, on finit par lui permettre d'en faire; mais elle ne se trouva pas encore assez de liberté ou plutôt elle en prit trop. *Saint-Simon* assure que les suites de ses tendres imprudences devinrent si évidentes, qu'il fallut, de toute nécessité, pour l'honneur du couvent, qu'elle trouvât le moyen d'en sortir. D'après Duclos, qui l'a beaucoup connue et qui a même vécu dans sa société intime, dès le moment même où elle prononça ses vœux, elle ne songea qu'au moyen de les rompre. « Son » directeur, dit-il, fut l'instrument aveu» gle qu'elle employa pour ses desseins. » C'était un bon ecclésiastique, fort borné, » qui devint amoureux d'elle sans qu'il » s'en doutât le moins du monde. La péni» tente ne s'y trompa nullement, profita » habilement du faible du saint homme, » en fit son commissionnaire zélé, en tira » tous les éclaircissemens nécessaires, et,

» lorsque les choses furent au point où elle » les désirait, elle réclama contre ses vœux, » réussit enfin à passer de son cloître dans » un chapitre de Neuville, près de Lyon, » en qualité de chanoinesse, et bientôt elle » devint aussi libre qu'elle pouvait le dési- » rer. Je tiens tout ceci d'elle-même. »

Il est possible que madame de Tencin ait mis quelque réticence dans ses aveux; il en est qu'une femme ne fait pas, surtout à un homme qu'elle sait écrire l'histoire; elle connaissait assez l'humeur caustique de Duclos pour ne pas hasarder indiscrètement une confidence anssi délicate : une demi-franchise est souvent un moyen adroit de taire ce que la vérité a de plus fâcheux.

Ce qui est certain, c'est que dans presque tous ses romans, madame de Tencin place ses héroïnes dans des cloîtres, et qu'elle ne fait retentir les voûtes de ces demeures saintes que de brûlantes ardeurs et de soupirs étouffés; on y aime toujours, et on n'y prie guère que pour son amant.

Dans *les Malheurs de l'amour*, le chevalier Barbasan est constamment établi dans le parloir, il y passe des journées entières avec sa maîtresse. Ce sont à chaque page des entretiens passionnés, de tendres confidences et des lettres amoureuses. Ses épisodes mêmes retracent des scènes semblables; le marquis de La Valette se déguise en valet de chambre pour pénétrer dans le couvent de mademoiselle d'Essey, il se jette à ses pieds, il lui répète cent fois qu'il l'adore, et celle-ci, à la suite d'un mariage secret dont l'abbesse reçoit la confidence, porte dans son sein le triste gage d'une union qu'elle forma sans amour.

Dans *le Siége de Calais*, Milord Arondel s'introduit aussi dans le couvent où mademoiselle de *Roye* est sur le point de prendre le voile; il gagne le jardinier, la tourière; il se déguise en tapissier, et, sous le prétexte de porter des meubles, il s'introduit jusque dans la chambre de sa maîtresse. Bientôt, malgré toutes les recommandations d'une implacable tante, les entrevues deviennent de plus en plus fré-

quentes; celles de la grille ne suffisent plus : à l'aide d'une échelle de corde, l'amoureux lord escalade les murs du couvent, les remonte en portant sa maîtresse dans ses bras, et la mène à une église peu éloignée, où il avait fait venir un prêtre. Il la remet ensuite dans le jardin, et il y revient de la même manière les nuits suivantes. Cet enclos sacré devient le théâtre de leurs mystérieuses ardeurs, et il en résulte une grossesse comme dans *les Malheurs de l'amour*.

Il serait injuste de conclure de ces singuliers rapprochemens que, dans tous ses ouvrages, madame de Tencin, involontairement préocupée de ses souvenirs, plaçait ses héroïnes dans une situation qui avait été la sienne; mais cette peinture de la vie des cloîtres cause du moins quelque étonnement à une époque où il régnait une dévotion si austère et presque si farouche, car c'était dans les dernières années du règne de Louis XIV, sous la toute-puissance de madame de Maintenon et du père Letellier, au moment où l'on détruisait

Port-Royal, comme un repaire d'hérésie; qu'il régnait une liberté si édifiante dans le cloître où mademoiselle de Tencin feignait d'aimer son confesseur, pour qu'il l'aidât à rompre les vœux qu'elle avait faits au cie l

Il se peut que la malignité publique, qui se plaît à grossir tous les scandales, ait attribué l'évasion de la jeune religieuse à des motifs peu honorables pour sa vertu. Il est si aisé de passer de la médisance à la calomnie! Madame de Tencin a d'ailleurs joué, dans la suite, un assez grand rôle, pour que la méchanceté et l'envie ne l'aient pas épargnée. Elle leur avait fait si beau jeu, qu'une faiblesse de plus ou de moins ne pouvait pas tirer à conséquence. Il n'y a rien de tel pour les gens qui ont de l'intrigue et de l'ambition que d'entrer dans le monde avec une mauvaise réputation toute faite. Rien ne surprend de leur part, aucune faute ne peut ternir leur vertu. Le moindre écart, qui suffirait pour perdre un honnête homme, n'effleure pas même leur tranquillité. Il semble que

le public ait pris son parti envers eux, comme ils l'ont pris envers le public. On ne s'étonne que du bien qu'ils font; il a tout le mérite, toute la vogue de la nouveauté; il y a plus, on admire dans eux ce qu'on ne remarque pas même dans les autres. C'est une spéculation qui réussit assez bien dans les temps de corruption, on a de l'éclat sans estime, on arrive à la fortune sans passer par la considération; c'est la route la moins longue et celle que prennent tous les gens pressés. Il y a encore aujourd'hui beaucoup d'hommes, et même quelques femmes, qui s'y jettent et qui n'ont pas mal fait leur chemin.

Quoi qu'il en soit des raisons vraies ou supposées de l'escapade de madame de Tencin, sa petite négociation avec son directeur annonce qu'elle était faite pour briller dans la carrière de l'intrigue; elle préludait par ce premier succès à tous ceux qui l'attendaient sur un plus grand théâtre.

La nouvelle chanoinesse usa largement de toutes les douceurs de la liberté, mais

elle était loin d'être parvenue à son but. Il lui fallait de l'éclat, du bruit; bientôt elle se trouva aussi gênée dans sa province que dans son cloître: toutes ses pensées se dirigeaient vers Paris; cette grande ville fut toujours le point de mire des esprits aventureux. En province on a besoin d'estime, si l'on veut y être quelque chose; à Paris on s'en passe aisément pour jouer un rôle. Le scandale, soutenu d'un peu d'audace, aide même à la fortune; madame de Tencin se trouva tout ce qu'il fallait pour y réussir.

Elle avait un frère abbé, qui l'avait devancée dans la capitale, et qui y était venu avec les mêmes espérances et avec les mêmes moyens de succès. Il n'avait pas plus de vocation pour l'état ecclésiastique que sa sœur n'en avait pour la vie religieuse. Ils avaient même morale, même piété, et le petit collet allait à peu près au frère comme le voile à la sœur. S'il eût été un obstacle à sa fortune, il aurait répudié tout aussi aisément l'un qu'elle avait quitté l'autre; mais il sentit qu'avec lui il pouvait

arriver à tout et il le garda. La religieuse et l'abbé, dit Duclos, s'aimaient avec passion; indépendamment des liens de famille, il faut convenir que jamais sympathie ne fut plus parfaite. Doués tous deux d'une jolie figure et d'un esprit insinuant, faux, ambitieux, flatteurs, aimant la fortune et le plaisir, ne se rebutant d'aucun obstacle, ne reculant devant aucun scrupule, ils semblaient avoir été créés l'un pour l'autre. Supposez que la nature eût fait la sœur du frère et le frère de la sœur; leur destinée eût été la même, le cardinal aurait joué le rôle de la religieuse et la religieuse le rôle du cardinal. Quelques mémoires du temps disent que ce fut l'abbé qui attira madame de Tencin à Paris; il sentait qu'elle serait utile à sa fortune, et, de son côté, elle avait deviné qu'il était indispensable à la sienne. Après l'éclat qu'avaient fait ses aventures, il lui était difficile d'en couvrir le scandale sous le nom d'un mari; elle pensa qu'il était plus sage de mettre ses faiblesses à l'abri d'un caractère sacré. Son frère était dans les ordres

ecclésiastiques, elle vint s'établir chez lui, et ils ne tardèrent pas à tenir une assez bonne maison. L'abbé courait depuis long-temps les bénéfices, et cherchait partout des protecteurs; d'abord il s'était enveloppé de tous les dehors d'une piété austère. Louis XIV vivait encore et il crut indispensable de faire relever sa sœur de ses vœux. Fontenelle, qui avait probablement quelque crédit en cour de Rome, sollicita et obtint le rescrit qui dégageait madame de Tencin de toute espèce de lien religieux. Madame de Tencin avait su lui inspirer un vif intérêt, et c'est une preuve de l'empire de ses charmes et de son esprit, car on sait que Fontenelle ne s'enflammait pas aisément pour rendre un service. Il fut bientôt reconnu que le rescrit avait été rendu sur un exposé peu exact des faits, et il ne fut point fulminé; mais madame de Tencin s'en passa et n'en demeura pas moins libre. Le vieux roi n'était plus, la Régence avait commencé, le moment de la fortune était arrivé pour les Tencin.

On se figure sans peine le succès que devait avoir à cette époque une jolie femme sortie de son couvent avec tant d'éclat. Elle était jeune, charmante, passionnée, il n'en fallait pas tant pour avoir la vogue : la sienne fut promptement décidée. Il y avait dans sa position quelque chose de piquant pour la curiosité publique et pour ce libertinage d'esprit, dont ne sont pas exempts ceux-là même qui paraissent les plus sages; aussi ne parlait-on à la cour et à la ville que de *la religieuse Tencin*, c'est le nom qu'on lui donnait dans le monde. On pouvait la voir sans se compromettre, la demeure d'un ecclésiastique sanctifie tout, et les gens les plus scrupuleux venaient chez le frère, dans l'intention secrète de faire leur cour à la sœur.

L'abbé, qui n'avait que l'ambition de son état sans en avoir les mœurs, réussissait auprès des femmes, et la religieuse, avec ce genre de beauté qui séduit et de réputation qui ne décourage pas, était l'idole de tous les hommes. Elle ne désirait que la grandeur de son frère, c'était un refuge qu'elle

s'assurait pour le temps où l'on se souviendrait moins de ses grâces que de ses faiblesses; aussi comblait-on l'abbé pour s'avancer auprès de la sœur: chaque bénéfice, chaque faveur de plus était un moyen de succès, et l'abbé devint ambassadeur, archevêque, cardinal et ministre d'état; alors on se mit à flatter la sœur pour gagner la bienveillance du frère, et, comme ils mirent toujours en commun leur crédit, leur intrigue et leur savoir-faire, ils arrivèrent à toute la fortune qu'ils pouvaient espérer et même à tout le bonheur dont on peut jouir, quand on est heureux sans l'estime d'autrui et sans l'estime de soi-même.

On se trouvait alors dans la chaleur des débats de la bulle Unigenitus, guerre ridicule où se jetèrent tous les brouillons et tous les ambitieux, et que soutenaient au nom de la religion les prélats qui en avaient le moins contre les membres les plus pieux du clergé. Née sous la vieillessse austère et bigote de Louis XIV, elle fut un malheur pour la France; continuée sous le gouvernement voluptueux et impie du régent, elle

devint un scandale. La bulle était un moyen de fortune, et Tencin s'en fit un des plus intrépides défenseurs ; il était sans foi et sans scrupule, il se fit jésuite.

Sa sœur, qui n'était pour ainsi dire que lui-même, devint une zélée *constitutionnaire*. Menant de front les intrigues religieuses et les intrigues galantes, elle recevait tour à tour les évêques et ses amans, et faisait à la fois de la théologie et de l'amour. Ce qui était remarquable dans madame de Tencin, c'est qu'avec un esprit de calcul qui suppose de la froideur, elle portait le goût de la volupté jusqu'à la passion. Aussi Duclos dit-il qu'elle a aussi souvent employé la galanterie pour ses plaisirs que pour ses succès. Ce fut dans un de ces momens où l'ambition même s'oublie, qu'elle s'éprit très-vivement du chevalier Destouches, fort joli homme qui ne pouvait assurément rien pour l'avancement de son frère. Cette liaison clandestine devint bientôt d'une évidence embarrassante ; il fallut en cacher les suites. L'enfant qui en naquit eu

1717 fut déposé par des mains inconnues sur les marches de l'église St.-Jean-Lerond; cet enfant devint un grand homme, ce fut d'Alembert. Recueilli par un commissaire du quartier qui, au lieu de l'envoyer aux enfans trouvés, lui donna pour nourrice la femme d'un pauvre vitrier, il trouva dans le triste réduit de sa mère adoptive, des soins plus tendres et de meilleurs exemples qu'il n'aurait pu en recevoir dans la demeure brillante de sa véritable mère. Cette action n'est certes pas la plus belle de la vie de madame de Tencin; mais telle était la situation où elle était placée, qu'il devenait un peu difficile d'accoucher publiquement d'un enfant illégitime dans la maison d'un prêtre qui était prieur de Sorbonne et qui voulait devenir cardinal. Quelque relâchée que fût l'époque, il y aurait eu, dans l'ostentation d'une telle impudeur, un cynisme qui eût révolté les moins difficiles en fait de mœurs. Dans les temps de la plus profonde corruption, le scandale a toujours besoin d'une sorte de voile, car il n'est que dans la publicité. Madame de

Tencin, toute à son frère, aima mieux être mère dénaturée que sœur imprudente, et l'ambition fit taire dans son cœur le cri de la nature. On dirait que le souvenir de cette triste époque l'agitait encore, lorsqu'elle écrivait son roman du *Siége de Calais*. Dans un de ses nombreux épisodes, il est question d'un enfant déposé sur la voie publique, sans doute avec des circonstances moins odieuses ; mais un tel incident dans un ouvrage de madame de Tencin semble prouver qu'il est des souvenirs auxquels la pensée ramène toujours le cœur qui veut les fuir. Dans le cours de ses prospérités, elle se rappela cependant qu'elle était mère, mais il est fâcheux pour sa mémoire que ce soit son orgueil qui ait réveillé sa tendresse. On sait que d'Alembert, enfant sans berceau, élevé au sein de la douleur et de la misère, annonça de très-bonne heure ce génie qui devait le placer un jour parmi les hommes illustres de son pays ; le bruit de ses premiers succès dans les hautes sciences retentit jusqu'à madame de Tencin, il fit battre son cœur.

Elle désira voir le jeune géomètre, le fit venir chez elle, le combla de caresses, et lui ayant révélé le mystère de sa naissance, elle lui tendit les bras. *Que me dites-vous là, madame*, s'écria d'Alembert avec une noble chaleur, *c'est la vitrière qui est ma mère!* et il courut presser la bonne femme contre son sein. Il resta près de trente années dans cette humble demeure où son enfance abandonnée avait trouvé un abri, et ne revit plus le séjour de l'opulence, où la honte l'avait dévoué en victime à l'ambition. Quelle scène pour une mère! Dans ses romans, où abondent les situations et les coups de théâtre, madame de Tencin n'a rien imaginé d'aussi fort et d'aussi dramatique.

Jetée dans un tourbillon d'intrigues, livrée au mouvement d'une société désordonnée, et à cet enivrement des plaisirs du monde auquel on se laisse si doucement aller, quand la vertu n'est pas un moyen de succès, Madame de Tencin s'étourdit sans peine dans le tumulte des passions, et au milieu des triomphes

nouveaux qu'obtenait chaque jour sa beauté. Elle fit, selon Duclos, une conquête plus illustre et plus importante que celle du chevalier Destouches. Le prince voluptueux qui gouvernait alors la France parut épris de ses charmes : elle dut se croire au comble de tous ses désirs; déjà son ambition se berçait des rêves les plus doux, mais elle se pressa trop; elle crut avoir allumé une passion, elle n'avait inspiré qu'une fantaisie, elle eut l'imprudence de parler d'affaires à un prince qui ne venait chercher que des plaisirs, et l'abandon le plus froid succéda soudain au feu des premiers empressemens. Duclos rapporte, dans toute sa crudité un mot du régent au sujet de cette intrigue passagère; il est en tout digne de lui, et il le caractérise à merveille; mais il est d'une énergie qui répugne trop à la délicatesse d'un goût sévère, pour qu'il soit convenable de le répéter dans cette notice. Tous les historiens s'accordent à dire que le duc d'Orléans ne confondit jamais les secrets

de l'état avec les mystères des petits appartemens. Il ne se livrait à demi ni aux soins du gouvernement ni aux désordres d'une vie licencieuse; le matin c'était le chef du gouvernement, le prince dans tout l'éclat de sa dignité : le soir ce n'était plus que l'égal de tous les débauchés, au niveau desquels il était descendu.

Son premier ministre Dubois était partout le même; ce trop célèbre personnage savait fort bien allier le cynisme des mœurs à la gravité des affaires ; et la conspiration de *Cellamar* prouve que la débauche même était un moyen de sa politique. Il ne fut pas aussi scrupuleux que son maître : il permit à madame de Tencin tous les genres de conversation. La maison de la belle chanoinesse devint le rendez-vous de tous les courtisans du pouvoir; on y distribua les grâces, on y donna les bénéfices, il paraît même qu'on les y vendit. Ce n'est malheureusement pas une calomnie historique, on

verra bientôt qu'il y a preuve légale de l'accusation.

On éprouve un sentiment qui a quelque chose de triste et même de douloureux, lorsqu'on voit une femme jeune, brillante et spirituelle, s'abaisser jusqu'à devenir la favorite d'un être aussi dégradé que Dubois; mais cette femme était ambitieuse, et Dubois était tout-puissant. On ne réfléchit pas d'ailleurs que la justice historique n'a commencé pour lui que le jour de sa mort; jamais Sully et Fénélon n'obtinrent, de leur vivant, plus de louanges, plus d'hommages que ce colosse de fortune et de vices. Les gens de cour lui prodiguèrent l'encens, les poëtes célébrèrent ses vertus, il osa s'asseoir sur le siége de Cambray, et le précepteur du Régent y porta la pourpre romaine qui n'avait pas décoré le mentor du duc de Bourgogne. L'assemblée générale du clergé le nomma son président; l'Académie française lui donna le fauteuil, dont elle avait exilé le vertueux abbé de Saint-Pierre; l'Acadé-

mie des belles-lettres se crut heureuse de lui décerner les palmes du savoir, et l'Académie des sciences humilia le brevet de membre honoraire en le mettant à ses pieds. Tout ce qu'il y avait de grand s'abaissa devant son pouvoir, tous les premiers hommages du royaume se prostituèrent à sa fortune. Est-il donc si étonnant qu'une femme, qui avait peu de réputation à perdre et peu de bienséances à garder, n'ait pas dédaigné la conquête d'un homme devant lequel s'évanouissaient les plus hautes résistances!

Il faut du reste se souvenir que madame de Tencin aimait passionnément son frère, que son élévation était pour ainsi dire le rêve de sa vie toute entière. Qui, mieux que le premier ministre, que le dispensateur de toutes les grâces, pouvait combler ses désirs ambitieux? La maison des Tencin convenait parfaitement à Dubois; il y trouva tout ce qui convenait à ses goûts et à sa politique : de la volupté et de l'intrigue, point de scrupule et beaucoup de dévoue-

ment. Le frère devait lui être aussi utile que la sœur lui était agréable; l'un n'était pas de moins bonne composition que l'autre; leur conquête fut pour lui une double bonne fortune. C'était le règne des aventuriers. Le royaume était épuisé par les profusions de la guerre et par les prodigalités de la paix. Comme dans toutes les positions désespérées, on eut recours aux charlatans; il s'en présenta un, qui promit des richesses à une cour avide et corrompue, et il fut pris au mot. C'était l'écossais Law; son système ayant fait tourner toutes les têtes, il voulut être ministre; Dubois l'était bien, aucune ambition ne devait se décourager. Mais Dubois était évêque et Français, Law était Anglais et protestant. Il fallait, pour devenir contrôleur-général, qu'il fût naturalisé; et, depuis la révocation de l'édit de Nantes, pour être naturalisé, il fallait d'abord être converti. Dubois s'en chargea; et il n'eut pas de peine à faire de Law un aussi bon Français et un aussi bon catholique que lui.

Il avait besoin, pour cette opération, d'un théologien discret, facile, expéditif; il ne le chercha pas long-temps : il voyait tous les jours l'abbé de Tencin ; il savait que le frère et la sœur ne faisaient, comme dit Duclos, qu'une âme et qu'un cœur, et il avait dû juger que l'abbé n'était pas un casuiste bien rigoureux; ce fut à lui qu'il confia cette honorable mission; Law, comme on le pense bien, se laissa aisément persuader, que le trésor public valait bien une messe. Si on l'eut exigé, il était homme à se faire jésuite pour être ministre; d'autres, en pareil cas, seraient d'aussi bonne composition que lui. Ce fut à Melun que se fit l'abjuration; on pensa prudemment qu'elle serait un sujet trop riche de ridicules pour le public malin de la capitale, car les conversions, à propos de finances, ne réussissent guère à Paris.

Law catholique ne fut point ingrat; le duc de Saint-Simon prétend qu'il fit pleuvoir les billets de banque et les actions sur la maison Tencin. Le frère et la sœur

aimaient beaucoup l'argent, non par avarice, mais par ambition. Ils y voyaient un moyen de parvenir à tout, et ils croyaient n'en avoir jamais assez. Une telle opulence donna lieu aux plus mauvais bruits : on accusa l'abbé du trafic des choses saintes; on répéta partout que la conversion n'avait été qu'un marché, et, par malheur pour lui, une affaire scandaleuse, qui le couvrit de ridicule et de honte, acheva de donner une fatale vraisemblance aux soupçons élevés contre lui. Il fut prouvé légalement qu'il faisait commerce de bénéfices. Un certain abbé de Vaissière lui intenta un procès en simonie, et l'accusa d'avoir dérobé une partie du marché fait d'un prieuré.

Avec la moindre pudeur il se fût empressé d'étouffer cette honteuse affaire; mais soit que la vanité de la faveur lui fît illusion, soit qu'il connût assez bien son indigne patron pour ne pas s'effaroucher d'un scandale de plus, il osa paraître en personne à la barre du parlement. Il nia

effrontément le marché ; la partie adverse, ayant paru faiblir sur les preuves, Tencin demanda que le serment lui fut déféré par la cour. Déjà il s'apprêtait à le prononcer, quand l'avocat de l'abbé de Vaissière s'écrie : Arrêtez ; voici le marché écrit de la main que vous levez pour en nier l'existence ; et à l'instant il le fait passer sous les yeux du parlement indigné. Qu'on juge de l'effet d'un pareil coup de théâtre ! Tencin, foudroyé, veut en vain balbutier quelques mots ; il est publiquement admonesté par le premier président, et se retire au milieu des huées qui s'élèvent sur son passage. La sentence était flétrissante ; elle devait le perdre ; mais elle prouvait qu'il était capable de tout, et Dubois jugea que c'était le seul homme qui pût le faire cardinal. Ce fut avec de pareilles lettres de crédit qu'il l'envoya à Rome pour acheter la pourpre que rêvait son insatiable ambition. Le marché n'était pas moins honteux que l'autre, mais il fallait à Dubois un homme aguerri, et il venait d'avoir une preuve flagrante du savoir-faire de son en-

voyé. Déjà le jésuite Lafiteau, évêque de Sisteron, se trouvait dans la capitale du monde chrétien pour négocier la première dignité de l'Église, au profit de l'homme le plus immoral peut-être de la chrétienté. Dubois se défiait de lui, et lui avait cependant promis le chapeau s'il parvenait à le lui faire obtenir. Ce brocantage de toutes les choses saintes excite le dégoût, et n'est certes pas une des causes les moins puissantes des catastrophes qui ont affligé le clergé. L'histoire lui a fait plus de tort que la philosophie.

Lafiteau regarda Tencin comme un surveillant plutôt que comme un aide, et ces deux prêtres se haïrent bientôt cordialement; ils se dénonçaient mutuellement à Dubois comme des hommes sans mœurs, sans conscience, et ils ne mentaient ni l'un ni l'autre. C'est à sa sœur la religieuse que l'abbé envoyait tous ces petits bulletins scandaleux, dont les subalternes et les chefs mêmes de la diplomatie amusent les ennuis des rois et des premiers ministres.

Madame de Tencin était l'intermédiaire

de toutes ces honnêtetés diplomatiques. Le cardinal Fabroni entretenait une correspondance avec quelques ecclésiastiques de Paris, et il remettait ses lettres à l'ambassade française, comme étant la voie la plus commode et la plus sûre. Tencin, au lieu de les faire parvenir à leur adresse, les envoyait à Dubois; dans une lettre datée du 20 janvier 1722, il s'exprime ainsi: « Nous » n'avons pu ouvrir ces lettres, parce que je » n'ai pas le secret pour lever les cachets, » qu'il serait bon que vous eussiez la bonté » de m'envoyer. Quand votre éminence en » aura fait l'usage qu'elle jugera à propos, » elle aura la bonté de les envoyer, sans » perdre de temps, à madame de Tencin, » à qui j'ai donné mes instructions pour » les faire rendre à leur adresse. » On voit que la violation du secret des lettres remonte assez haut, et ce sont deux ministres de l'Évangile qui faisaient cet honnête commerce. Faut-il s'étonner qu'il répugne si peu à la dévotion mondaine des politiques de nos jours?

Madame de Tencin paraissait peu se sou-

cier de l'estime de l'avenir; dans sa vieillesse, elle communiqua la correspondance secrète de son frère à Duclos, qui en a publié de curieux extraits. Tencin écrit à sa sœur que l'évêque Lafiteau est un débauché, un indigne fripon; qu'il n'a ni religion, ni honneur, ni sentimens; qu'il est parti de Rome pour la campagne, et qu'il va se guérir d'une maladie honteuse : confidence tout-à-fait édifiante de la part d'un prêtre à une ancienne religieuse.

Dubois devint enfin cardinal, et Tencin n'était pas encore évêque que déjà il aspirait à la pourpre romaine. Avant de quitter la France, il y avait pensé, car il écrivait à sa sœur, au mois de janvier 1723, que le roi d'Angleterre (Jacques II) lui avait parlé de manière à lui faire voir qu'il lui donnerait de tout son cœur sa nomination. « La chose, ajoute-t-il, sera bientôt » faite quand une fois je serai évêque, si » M. le cardinal Dubois le veut un peu. » Mon chapeau serait plus sûr que n'a été » le sien, j'ose le dire, avant que je ne » m'en sois mêlé.

Tencin n'attendit pas long-temps ; il fut fait archevêque d'Embrun. C'est dans cette dernière ville qu'il présida une espèce de concile où l'évêque de Sénez fut déposé comme coupable d'hérésie. Ainsi, après avoir fait un catholique d'un étranger dont la foi était très-équivoque, il fit un schismatique du prélat le plus croyant et le plus vertueux du royaume. Tandis qu'il procédait à cette religieuse exécution, sa sœur échauffait à Paris le zèle des constitutionnaires. Son boudoir était devenu un autre concile où elle rassemblait des évêques; l'ardeur de son zèle finit par inquiéter le gouvernement. Elle reçut l'ordre secret de quitter Paris, et se retira dans les environs d'Orléans. Le séjour de la province était le supplice le plus cruel qu'on pût infliger à une femme de ce caractère ; mais elle resta peu dans son exil. Son frère était devenu un homme assez important pour la protéger à son tour. Cette disgrâce passagère n'arriva d'ailleurs qu'après la mort de Dubois. Le pacifique Fleuri ne pouvait s'accommoder d'une ardeur sans mesure, il

lui fallait un genre d'intrigue plus souple et moins bruyante; mais les Tencin étaient gens à prendre toutes les teintes de la politique du moment; Fleuri jugea qu'ils seraient toujours dangereux s'ils n'étaient pas utiles. Il aima mieux les avoir pour auxiliaires que pour ennemis; il sacrifia sa rancune à sa politique; il ne les aima point, et il s'en servit.

On sait qu'à la mort du régent, M. le Duc fut fait premier ministre. Le royaume tomba sous le sceptre d'une courtisane, et les grands, qui s'étaient humiliés devant le cynisme de Dubois, fléchirent le genou devant les volontés capricieuses de madame de Prie. M. le Duc et sa maîtresse haïssaient Fleuri; précepteur du jeune roi, ils craignaient qu'il ne devînt le mentor de son gouvernement; et les Tencin, toujours à l'affût de la faveur du jour, prirent parti pour le prince du sang, premier ministre, contre le timide évêque de Fréjus. En juillet 1723, l'abbé écrivait à sa sœur : « Ce que vous me mandez relativement au premier ministre (M. le

» Duc), est très-important : je me suis heu-
» reusement conduit à merveille; je n'ai
» témoigné aucun empressement pour la
» promotion de l'évêque de Fréjus, parce
» que je n'en avais aucun et que je la regar-
» dais comme une folie. J'ai représenté
» qu'elle était impraticable. Je n'exilerais
» pas l'homme en question (toujours l'é-
» vêque de Fréjus), je le mépriserais et
» lui donnerais des dégoûts qui l'oblige-
» raient de lui-même à prendre le parti de
» fuir comme il fit l'année passée (1). »

M. le Duc fut disgracié peu de temps après; l'*homme en question* le remplaça, et l'abbé de Tencin fut à ses pieds. Cette souplesse, qui survit à toutes les disgrâces et qui s'accommode de tous les pouvoirs, n'appartient pas seulement à l'époque de la régence, c'est la religion de tous les courtisans; mais il est fâcheux que ce soit celle d'un prince de l'église. Tencin y mettait,

---

[1] On se rappelle qu'au moment de l'exil du maréchal de Villeroi, gouverneur du jeune roi, l'évêque de Fréjus avait disparu un moment, et qu'il s'était retiré à Saint-Sulpice.

pour ainsi dire, du luxe; en général, les hommes ne font point parade de leurs vices, et les moins vertueux cherchent à se faire illusion sur les bassesses de leur caractère; il est des choses qu'on ne s'avoue pas à soi-même, et Tencin les écrivait naïvement à sa sœur.

Après avoir, dans une de ses lettres, traité de sot, d'ignorantissime, le pape Benoît XIII, pontife doux et vertueux, qui ne s'associait pas en aveugle à toutes les fureurs des constitutionnaires; après avoir dit qu'il était aussi incapable de gouverner qu'un laquais, il ajoute : « J'eus hier une » première audience du Saint-Père; je puis » dire, en vérité, que j'ai le vol de ces » messieurs-là. Je fus reçu comme un » ange, loué, caressé, et m'étant déjà fait » jour à la confiance; il est vrai que j'ai » un talent singulier pour leur dire des » douceurs avec un air de candeur et de » vérité auquel je sens moi-même qu'il est » très-difficile de résister. »

Toutefois, au milieu de ses prospérités diplomatiques, il avait toujours la fâcheuse

aventure du parlement sur le cœur; il disait à sa sœur : « Je fais un château en
» Espagne; n'y aurait-il pas un moyen
» de revenir sur mon procès? Consultez
» si on peut faire reprendre l'instance par
» mon chapitre, et trouver le moyen
» qu'elle fût jugée par écrit et non pas à
» l'audience, où la grande chambre ne voudrait pas se démentir publiquement. Ce
» diable de procès est celui des événemens
» de ma vie qui me fait le plus de peine. »

Madame de Tencin elle-même fut jetée dans une procédure beaucoup plus sérieuse. Lafresnaye, conseiller au grand conseil, se tua chez elle d'un coup de pistolet. Cette catastrophe, on le pense bien, produisit une grande sensation; le bruit courut qu'il s'était donné la mort dans un accès de jalousie. Madame de Tencin fut arrêtée et conduite au Châtelet, où elle subit un interrogatoire. Un voile épais couvre cette tragique aventure. Il n'en existe aucune trace dans les archives du Châtelet et du grand conseil; toutes les minutes, tous les registres de l'année 1726

ont disparu ; il est probable que Tencin, devenu ministre, eut l'art de les soustraire. D'après un mémoire du temps, imprimé dans la collection des Œuvres du duc de Saint-Simon, l'archevêque eut le crédit d'ôter au Châtelet la connaissance de cette affaire, de faire transférer sa sœur à la Bastille, et d'évoquer la procédure au grand conseil, qui condamna la mémoire de Lafresnaye, et qui déchargea madame de Tencin de l'accusation.

Ce fut le 12 avril 1726 qu'elle fut mise à la Bastille. Elle y entra cinq jours avant Voltaire. On ne trouve sur les livres originaux de la Bastille [1] que l'indication suivante : « La dame Tencin, entrée à la Bastille le 12 avril 1726. L'ordre contresigné *Maurepas*. »

Les évocations de ce temps ressemblaient beaucoup aux *conflits* de nos jours. Quand on voulait cacher un scandale, on dépouillait la magistrature de ses préroga-

[1] Ils font partie de la bibliothèque de M. Guilbert-Pixérécourt, qui a bien voulu me les communiquer.

tives. C'est une remarque bien honorable pour les tribunaux français, que toutes les fois qu'on a eu besoin de soutenir l'arbitraire ou d'assurer l'impunité au crime heureux, on a presque toujours décliné leur juridiction. Mais si les archives du Châtelet et du grand conseil ont disparu, on n'est point parvenu à soustraire le testament du malheureux Lafresnaye. Par quelle insouciance de la vérité, ou par quelle faiblesse les divers hommes de lettres qui ont écrit la vie de madame de Tencin, ont-ils gardé le silence sur cette pièce historique? Se croyaient-ils donc encore sous le poignard des hypocrites défenseurs de la bulle *Unigenitus?* Nous publions textuellement, à la suite de cette Notice, le testament qui précéda de quelques jours le suicide du conseiller [1]. Si les faits qu'il contient sont exacts, il flétrit la mémoire de madame de Tencin. En ne voulant même y voir que la fureur d'un jaloux, il est difficile de penser que tout

[1] Voir la fin de la Notice.

soit calomnieux dans les terribles accusations que renferme cette pièce accablante. A une époque où l'on parlait tant de religion, et où l'on avait si peu de mœurs, on n'aurait fait que rire des infortunes galantes de l'amoureux conseiller, mais le tromper et le ruiner tout à la fois, ajouter l'escroquerie à l'infidélité, c'était abuser même de la licence du temps.

Si l'on pense d'ailleurs à toutes les précautions qu'on a prises pour envelopper cet odieux procès des ombres du mystère, et pour en faire disparaître tous les vestiges, il est impossible de ne pas croire que l'affaire était excessivement grave, et les plus terribles soupçons deviennent en quelque sorte légitimes.

Les amis de madame de Tencin prétendirent que Lafresnaye, en déclarant dans son testament qu'il n'écrivait ses dernières volontés que parce qu'elle l'avait plusieurs fois menacé de l'assassiner, et en se tuant lui-même quelques jours après dans l'appartement de sa maîtresse, n'avait obéi qu'au sentiment d'une vengeance cruelle

et raffinée qui veut immoler dans sa réputation la femme vertueuse qu'il n'a pu séduire, ou la maîtresse qu'il n'a pas su conserver.

Il paraît certain que madame de Tencin elle-même n'allégua pas d'autre moyen de justification, et cette manière d'échapper aux poursuites de la justice, laissa subsister contre elle les plus fâcheuses préventions; car, disait-on, si elle est réellement innocente, pourquoi a-t-elle recours à un acte d'autorité arbitraire, au lieu de se justifier par les voies légales ?

Ce qu'il y a de plus piquant dans le testament de Lafresnaye, c'est le passage qui est relatif à Fontenelle. Il paraît que ce philosophe insensible n'avait pas résisté aux séductions de madame de Tencin, et l'on n'est plus étonné des démarches qu'il avait faites dans le temps pour ravir à Dieu un cœur qui s'était donné à lui.

Lord Bolingbroke, qui avait longtemps vécu à Paris dans la société de madame de Tencin, et qui passait même pour

avoir été l'un de ses nombreux amans, parle de cette tragique aventure dans une lettre qu'il adressait de Londres à l'abbé *Alari*, le 20 mai 1726. « La mort de ce La-
» fresnaye, lui dit-il, a fait du train, même
» dans ce pays-ci. Le gentil Fontenelle me
» paraît jouer le beau rôle dans cette tra-
» gédie. Il a donc été pris sur le fait, comme
» il nous assure dans ses ouvrages que les
» philosophes prennent la nature. »

Cette aventure extraordinaire occupa long-temps Paris, et donna lieu à de malins vaudevilles, seule justice qui atteignit alors les coupables protégés [1].

Quelques biographes de cette femme célèbre prétendent que ce fut l'époque où elle renonça aux agitations des intrigues politiques, pour se renfermer dans le cercle plus paisible des jouissances littéraires; c'est une erreur dans laquelle ils sont tombés. La fortune de Tencin n'était pas faite; il n'était encore qu'archevêque, il fallait qu'il fût cardinal; il le devint, et ne fut

---

[1] Voir la fin de la Notice.

point satisfait. Dubois avait été premier ministre, et madame de Tencin rêvait pour son frère toute la fortune de son ancien amant. L'évêque de Fréjus était parvenu au timon des affaires, à cet âge où l'on pense déjà à les quitter; les années s'amassaient sur sa tête, et l'abbé de Tencin était aussi impatient qu'un héritier présomptif. Jamais il ne se montra plus patelin, plus obséquieux qu'envers l'homme dont il pressentait que la dernière volonté serait encore une loi pour le monarque. Il ne négligea ni soins, ni caresses, ni flatteries pour qu'il l'instituât le légataire universel de son pouvoir. Il lui semblait tout simple qu'un cardinal en remplaçât un autre, et dans le fait il était, de tous les princes de l'église, celui qui avait remué le plus d'affaires, et qui paraissait le plus apte à en avoir le maniement. La correspondance des deux prélats est extrêmement curieuse; on y voit d'une part toute la finesse d'un vieux homme d'état, qui semble fatigué d'un pouvoir qu'il ne veut pas quitter, et de l'autre toute la fausse bon-

homie d'un ambitieux qui cache ses espérances sous le voile du désintéressement. Tencin perdait patience; soudain il conçoit l'idée de faire un pape du premier ministre, bien certain qu'il succédera dans le conseil à toute la puissance du nouveau pontife. Le cardinal de Fleuri, qui ne s'y méprend pas, répond en souriant qu'il ne peut prendre la chose au sérieux; puis, pour montrer qu'il a bien pénétré le but de cette singulière insinuation, il ajoute : « Ma santé » s'affaiblit tous les jours, mon estomac » ne fait plus ses fonctions, et je songe » très-sérieusement à me retirer. Votre » éminence connaît trop depuis long-temps » le cas que je fais de ses talens et de ses » lumières, pour être surprise que je pense » à l'avoir pour successeur. Votre émi» nence est dans la maturité de l'âge, et » elle a toute la vigueur de son esprit; on » se doit tout entier à son maître et à sa pa» trie. » Tencin, jugeant qu'il était deviné, se garda bien de se laisser prendre à l'amorce de si douces paroles. Il refusa en homme qui a renoncé à toutes les vanités

terrestres, et qui veut prouver qu'il n'y avait aucune arrière-pensée d'ambition personnelle dans le dessein qu'il avait conçu de placer le premier ministre sur le trône de Saint-Pierre; à la vérité, le cardinal de Fleuri lui avait proposé, comme pour le soulager du poids et du détail des affaires, de lui adjoindre M. d'Argenson le jeune, qui n'était pas d'un caractère à jouer le second rôle dans l'administration, et dont on verra bientôt qu'il fut le plus ardent ennemi.

Après de longs pourparlers, Tencin parut se laisser vaincre. Il entra au ministère, mais sans portefeuille; c'était beaucoup : avec l'aide de Rome et de sa sœur, il ne doutait pas qu'il n'en fût bientôt le chef. D'Argenson étant nommé le même jour que lui, le cardinal, dit Duclos, voulut se faire un mérite d'avoir contribué à son élévation, et il lui communiqua une copie de la lettre du premier ministre Fleuri, dont il a été question plus haut, ainsi que de la réponse qu'il y avait faite; mais, par une petite supercherie fort peu

édifiante, il y ajouta un article qui n'était pas dans l'original, et qu'il se serait bien gardé d'y insérer, dans la crainte de rendre son refus suspect de dissimulation au cardinal, tout détail étant inutile quand on a la ferme intention de ne pas accepter.

Voici l'article qu'il eut la précaution d'ajouter à sa réponse : « Au reste, si la vue » de votre éminence avait lieu, elle ne » pourrait me proposer un secours plus » conforme à mon inclination et à mon » goût que M. d'Argenson. »

Celui-ci, qui avait le regard perçant, ne fut point dupe de cette hypocrisie. Après la mort du cardinal de Fleuri, Tencin fut pour ainsi dire annulé dans le conseil, et ne pouvant y avoir d'influence, n'y porta que de l'esprit d'intrigue. Soit que le cardinal qui le ménageait, mais qui au fond ne pouvait guère l'estimer, eût inspiré contre lui des préventions défavorables à son royal élève; soit que le monarque lui-même fût fatigué d'un joug qui commençait à lui devenir pesant, et qu'il ne vou-

lût pas se donner un nouveau maître dans un prélat qui, comme Fleuri, ne l'avait pas guidé depuis le berceau jusqu'au trône, Tencin n'eut jamais entièrement sa confiance, et il l'écarta avec soin de tous les postes où il aurait pu prendre un ascendant marqué dans les affaires.

Peut-être aussi la politique du cabinet de Versailles repoussait-elle alors l'influence de Rome des conseils de la France? Le souvenir des querelles ignobles de la constitution, qui avaient si long-temps troublé la paix de l'état et la paix de l'église; les misérables intrigues, les scandales diplomatiques par lesquels la régence avait acheté le chapeau de Dubois, et la part trop manifeste qu'y avait prise le cardinal de Tencin, contribuèrent sans doute à l'éloigner de cette haute direction des affaires que rêvait son insatiable ambition et surtout celle de sa sœur, qui eût gouverné la France, si Tencin eût été premier ministre. Ce fut alors qu'elle déploya ce génie de cabale et d'intrigue qui a rempli sa vie toute entière. Le repos lui était mortel; il fallait qu'elle

remuât des passions. L'instant où se développèrent celles du jeune roi ralluma toute son énergie.

Le caractère pacifique de l'administration du cardinal de Fleuri, la douceur, la sagesse de ce ministre avaient enchaîné l'activité turbulente de madame de Tencin; tous les manéges de la coquetterie et de l'intrigue échouèrent devant un politique octogénaire, comme les traits de l'amour s'émoussent dans l'île de Calipso sur le cœur de Mentor. Mais celui de Télémaque n'était pas insensible, et l'ambition épiait avec inquiétude l'instant où il s'abandonnerait aux charmes de l'inconstance.

Les premières ardeurs de l'hymen avaient captivé le jeune roi; pieux, modeste, réservé, les courtisans craignirent d'abord qu'il ne fût fidèle; c'eût été un miracle qu'il résistât long-temps aux mœurs d'une cour qui s'était formée sous la régence; toutes les séductions conspirèrent contre sa vertu. Les Armides multipliaient sur ses pas les enchantemens de

la beauté et les prestiges de l'amour; faible comme Renaud, il s'enivra comme lui à la coupe des plaisirs; et, par malheur pour sa gloire et pour celle de la France, aucun bouclier magique ne vint rompre le charme qui le tenait captif. L'intrigue, l'ambition se réveillèrent aussitôt qu'il s'endormit, et son règne ne fut qu'un long sommeil.

Dès les premiers instans, les Tencin jugèrent bien qu'ils cesseraient d'être puissans, s'il persistait à rester vertueux. Le cardinal s'agitait vainement dans sa nullité politique; il siégeait au conseil, mais il était étranger aux affaires; et c'est pour un ambitieux le supplice de Tantale, de se trouver à la source des grâces sans pouvoir y puiser, de vivre dans l'atmosphère de la puissance sans en jouir, de toucher au but sans l'atteindre!

Sous un nouveau règne, et surtout sous un jeune monarque, il est rare que l'influence reste aux conseillers du règne précédent; on en conserve quelques-uns pour ne pas perdre certaines traditions, on les

regarde à peu près comme des ministres honoraires ; c'est un dernier hommage rendu au pouvoir qui s'éteint. Des hommes de la régence, il ne restait au conseil de Louis XV que le maréchal de Noailles et le cardinal de Tencin; mais ils n'y avaient que leurs voix, et ils y étaient paralysés, parce que, n'exerçant aucune autorité, ils ne pouvaient se faire aucun parti.

Ce rôle subalterne de ministre à la suite fatiguait surtout madame de Tencin ; c'est à elle qu'échappait la puissance, car si son frère eût été placé à la tête des affaires, elle aurait gouverné l'état. Sous le règne de Dubois, elle était ambitieuse et jolie ; mais six lustres s'étaient écoulés, et son ambition seule lui était restée; elle sentit qu'il fallait suppléer à l'empire éteint de ses charmes par une autre influence. Alors se formait un nouveau pouvoir qui grandissait insensiblement, et qui se plaça même au-dessus des répugnances de la cour ; tout en le redoutant, elle s'en laissait pénétrer ; elle croyait le combattre, et elle lui obéissait.

Long-temps esclave ou tributaire, la littérature avait peu à peu dominé la société ; on brûlait en vain les écrits philosophiques, leurs doctrines sortaient triomphantes de la flamme des bûchers comme les cendres des martyrs. Le pays, fatigué des guerres atroces ou ridicules qu'allumaient dans son sein, depuis plusieurs siècles, l'orgueil aristocratique et le fanatisme religieux, salua avec transport une nouvelle ère de tolérance universelle, au sein de laquelle il espérait cicatriser ses plaies toujours saignantes, et se reposer des longues agitations qui l'avaient bouleversé.

L'astre de Voltaire s'était levé sur la France ; son vif éclat, dissipant tous les nuages des préjugés et de l'erreur, éblouissait jusqu'à ses ennemis. L'enthousiasme dévorait chaque nouvelle production de ce grand écrivain. On avait beau condamner ses succès, les grands faisaient en secret leurs délices des essais audacieux que frappait en public leur timide réprobation ; fascinés sous le charme d'une puissance

magique, ils aspiraient à un regard du philosophe comme à un sourire du monarque. Les esclaves de la faveur étaient devenus les courtisans du génie disgracié. Du fond de sa retraite, il régnait sur cette France dont il était banni; un seul mot de sa main était un trophée pour les heureux qui pouvaient le conquérir; chaque parole qu'il laissait tomber retentissait à la cour; tous les échos de l'Europe étaient glorieux de la répéter. Les rois briguaient son suffrage et semblaient se disputer l'honneur d'offrir un refuge à sa gloire exilée. Alors tous les esprits étaient en mouvement; le grand Montesquieu versait des flots de lumière, et l'étincelante allégorie des *Lettres persanes* avait révélé le génie audacieux et profond qui promettait à l'humanité le chef-d'œuvre de l'*Esprit des lois*.

Une foule d'autres écrivains agrandissaient la sphère des connaissances; toutes les sources de la pensée semblaient s'être ouvertes à la fois, et il en jaillissait des flots abondans qui fécondaient l'intelligence

et qui portaient de toute part le mouvement et la vie.

L'esprit pénétrant de madame de Tencin ne se trompa point sur cette grande révolution sociale; elle se hâta de grouper autour d'elle tous les élémens de la puissance qu'elle voyait grandir, et de rassembler en quelque sorte tous les rayons de ce foyer lumineux pour en devenir le centre, et peut-être pour régler le cours de l'astre nouveau qui se levait sur la France.

Quelle métamorphose? Ces salons, ouverts jadis aux débats théologiques des partisans de la constitution, devinrent le rendez-vous de toutes les illustrations littéraires; aux âpres emportemens d'un zèle fanatique, succédèrent les saillies brillantes de l'esprit et les discussions profondes et lumineuses du génie. Les grands intérêts de l'humanité prirent la place des plus misérables arguties; Montesquieu, Fontenelle, Astruc, Mairan, et tous les flambeaux de la science brillèrent aux mêmes lieux où régnaient les ténèbres épaisses d'une superstition étroite. La Bulle *Uni-*

genitus s'éclipsa devant l'*Esprit des lois*; et la protégée des jésuites devint la protectrice des philosophes.

Mais ce ne fut pas d'abord, comme l'ont dit quelques écrivains, pour se distraire des ennuis d'une vie agitée par de si longs orages, que madame de Tencin fit un appel à toutes les supériorités intellectuelles du siècle; il est permis de croire qu'elle y cherchait un nouveau moyen de le dominer, en s'entourant de toutes les puissances qui le maîtrisaient déjà. Il est hors de doute qu'elle fit servir leurs talens à une ambition que l'âge était loin d'avoir éteinte.

Ministre sans attributions, et dès lors sans crédit, son frère rêvait toujours la suprême puissance, et elle n'avait point renoncé à l'espoir de l'en décorer. Il en était réduit au rôle de tous les mécontens. Il écrivait souvent au roi, et lui faisait parvenir, sur la marche des affaires, de longs mémoires critiques qui n'étaient que de véritables placets. Quelquefois même il en lisait au conseil; et, bien qu'ils fissent

peu d'impression sur les ministres dirigeans, on n'était pas moins frappé du talent distingué et de la hauteur de vues dont ils étaient empreints. Il s'était d'abord montré extrêmement médiocre, et on ne lui avait jamais soupçonné tant de génie, mais la société de sa sœur expliquait aisément le prodige.

Grimm raconte en effet, dans sa correspondance, que le jeune Mably ayant été admis chez madame de Tencin, dont sa famille était alliée, à peine elle l'eut entendu parler des affaires publiques, qu'elle jugea que c'était l'homme qu'il fallait à son frère pour conquérir l'influence dans le ministère où il venait d'entrer.

« Le cardinal, dit Grimm, sentait sa » faiblesse dans le conseil; pour le tirer » d'embarras, Mably lui persuada de de» mander au roi la permission de donner » ses avis par écrit : c'était Mably qui » préparait ses rapports et faisait ses mé» moires. Ce fut lui qui, en 1743, né» gocia secrètement à Paris avec le mi» nistre du roi de Prusse, et dressa le traité

» que Voltaire allait porter à ce prince.
» C'est une singularité digne de remarque, que deux hommes de lettres, sans caractère public, fussent chargés de cette négociation qui allait changer la face de l'Europe. »

M. Auger, dans une notice pleine d'élégance et de goût sur cette femme célèbre, semble croire que la seconde moitié de sa vie fut aussi exempte d'intrigues que la première avait été troublée par les orages de l'ambition et de l'amour.

C'est de la part de ce critique exact une erreur qui ne peut s'expliquer que par cette séduction que le talent exerce même sur le jugement le plus sain; on dirait que l'écrivain s'est cru transporté dans ces brillans salons, où l'habile magicienne avait su grouper toutes les célébrités littéraires de son temps, et qu'il s'est laissé captiver avec Fontenelle et avec Montesquieu.

Mais quand on a joué un rôle politique, quand on a mêlé son nom à toutes les intrigues et à tous les scandales de son temps, on ne doit pas s'attendre à le voir passer

à la postérité pur de tout alliage ; le mérite le plus rare ne saurait absoudre des torts du caractère. Il est des taches que tous les succès ne sauraient couvrir, et il faut s'en féliciter, car il serait trop malheureux pour l'humanité et pour la gloire des lettres que le talent pût dispenser de la vertu. Aujourd'hui surtout que la littérature sert d'instrument à la politique, on ne saurait exercer une justice trop sévère contre les écrivains qui se prostituent aux plus honteuses passions, et qui ravalent le génie en le rendant tributaire du vice heureux ou de la médiocrité puissante. Il faut que les hommes de lettres sachent bien que, s'il n'est aucune lâcheté qu'un siècle corrompu ne récompense, il n'en est point que l'indépendant avenir ne flétrisse.

Il existe, de la main même de madame de Tencin, des preuves trop évidentes que l'âge n'avait point amorti cette ardeur pour l'intrigue, qu'elle avait su allier à toutes les jouissances d'une vie galante et dissipée. Il suffit de lire les lettres qu'elle adressait, en

1743, au duc de Richelieu, qui avait été, dit-on, l'Alcibiade de cette nouvelle Aspasie. C'est là que se trouve développée toute la théorie de la politique intérieure des cours, que paraissent à nu tous les ressorts honteux que font mouvoir les passions les plus viles, et qu'on voit l'ambition à l'affût de tous les vices pour se frayer un chemin à toutes les grandeurs.

Madame de Tencin était alors parvenue à sa soixante-deuxième année, et jamais tous les manéges d'un esprit inquiet et d'une activité turbulente n'éclatèrent avec moins de réserve que dans cette correspondance historique; car elle a surtout le mérite de peindre une époque, et seule elle suffirait pour donner une idée de ce règne, qui semblait prendre à tâche d'élargir l'abîme où devait tomber la royauté.

On y voit percer le dépit d'une ambition trompée, et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'en couvrant d'un juste mépris cette époque d'avilissement, l'auteur se dégrade lui-même par ses regrets et par ses espérances. Il est impossible de

peindre sous de plus vives couleurs cette superbe nonchalance d'un monarque qui fermait les yeux pour s'épargner le spectacle des malheurs publics, et qui, dans son insouciance de l'avenir, semblait n'avoir reçu de ses ancêtres qu'une couronne viagère. Mais ce n'est point l'indignation d'un cœur français et d'une âme vertueuse qui éclate dans les plaintes de madame de Tencin, c'est le chagrin de ne point gouverner cette longue enfance du pouvoir royal et de voir dans d'autres mains les lisières qu'elle aurait voulu tenir dans les siennes; ainsi, quand son courroux s'exhale contre Amelot, d'Argenson, Maurepas et tous les ministres dirigeans, elle n'éprouve d'autre peine que de voir la tutelle du trône exercée par les ennemis de son frère. Si elle parle de la violation du secret des lettres, ce n'est point cette action infâme qui la révolte, c'est le chagrin de ne pas voir tomber une mission aussi odieuse dans des mains qui lui soient dévouées! Le faible et voluptueux monarque donne à ses sujets le scandale d'un amour illégitime, et ma-

dame de Tencin ne rêve qu'aux moyens de s'emparer de la sultane pour gouverner son royal amant. Toutes les ressources de son esprit se consument à unir le cardinal à la maîtresse, et à fonder la fortune d'un prêtre sur le succès d'un adultère.

On éprouve un profond dégoût en voyant le juge du vertueux Soánes aux genoux de la marquise de La Tournelle, et l'agent le plus actif, le plus dévoué de la cour de Rome, traîner la pourpre de l'église dans le boudoir de la favorite. C'étaient sans doute les mœurs de l'époque; mais faut-il alors s'étonner du mépris où était tombé un pouvoir qui proscrivait la philosophie, et qui outrageait si cruellement la morale; qui voulait que le peuple fût religieux, et qui foulait aux pieds toutes les vertus publiques et privées? Ce ne sont pas les écrits chagrins des moralistes qu'il faut accuser du désenchantement des peuples. La condamnation de l'ancien régime est écrite dans les scandales qu'il nous a légués. Les archives des cours leur ont été plus funestes que tous les écrits des philosophes.

Tant d'efforts furent néanmoins infructueux; l'influence du cardinal, dans les conseils, baissait de jour en jour, et la mort de la duchesse de Châteauroux vint lui ravir les honnêtes espérances qu'il avait fondées sur sa faveur. Madame de Pompadour, qui lui succéda, n'était pas d'un caractère si facile; elle était femme à gouverner par elle-même le cœur et le royaume de son esclave couronné; et madame de Tencin, qui sut la juger, ne renonça qu'alors à la brillante chimère qui avait rempli toute sa vie. Le cardinal, réduit à son premier rôle, ne fut plus à Paris que l'agent secret et dévoué de la cour de Rome; la mort de madame de Tencin fut le terme de la vie politique du prélat; séparé d'elle, il redevint ce que la nature l'avait fait, un homme faible et médiocre. Son génie s'éteignit avec sa sœur; elle le devança dans la tombe, mais son pouvoir, dès long-temps chancelant, s'y ensevelit avec elle.

En 1751, il offrit à Louis XV la démission d'un ministère que dès long-temps il n'avait plus, et le monarque s'empressa

de la recevoir. Une réponse froide et polie fut le prix de tous ses services et de toutes ses intrigues. Sa chute fut à peine remarquée; depuis le règne de la nouvelle favorite, il n'avait fait que tomber. Rome seule l'honora de quelques regrets. Le dernier espoir de la puissance ultramontaine en France s'évanouissait en lui; Benoît XIV, dont sa sœur avait été l'amie zélée et la fidèle correspondante, en exprime naïvement son déplaisir, dans une lettre qu'a publiée l'éditeur des *Mémoires de Saint-Simon*.

« Vous aviez l'oreille du roi, lui dit le » pontife; après vous, qu'est-ce qui reste? A » qui le pape peut-il écrire confidentielle- » ment pour faire savoir à Sa Majesté ce » qu'il faut qu'elle sache? Qui, dans le con- » seil, voudra ou pourra parler pour nous » dans les différentes occasions? Notre très- » cher cardinal, nous vous conjurons de » ne pas nous abandonner. Souvenez-vous » qu'un bon soldat meurt sur la brèche. »

Cette pathétique exhortation fut en pure perte; Tencin, septuagénaire, s'exila dans

son diocèse de Lyon ; la disgrâce du pouvoir le rendit à un troupeau dont il avait si long-temps oublié qu'il était le pasteur. Il faut lui rendre cette justice, qu'il s'y montra doux et tolérant, et qu'il y fut le protecteur de ces mêmes jansénistes qu'il avait toujours poursuivis. La persécution n'était plus un moyen de succès, il cessa d'être persécuteur.

Le maréchal de Richelieu racontait que passant à Lyon, pour se rendre à son commandement de Languedoc, il alla voir le cardinal de Tencin à sa maison de campagne, et qu'étant entré brusquement, il l'avait surpris en contemplation devant une jeune beauté demi-nue, dont les doigts se promenaient sur une harpe élégante, et qui charmait la vieille éminence des accens enchanteurs d'une musique voluptueuse. C'est justement à cette époque qu'il fulminait contre les encyclopédistes des mandemens, où il les dénonçait comme ennemis de la religion et des mœurs.

Les dernières années de madame de Tencin ne furent pas les moins brillantes de sa

vie : elle ne chercha point dans la dévotion l'oubli des orages qui avaient agité sa jeunesse ; son âme n'avait point vieilli, elle avait conservé toute son énergie, et ce besoin d'activité qui ne saurait s'accommoder du calme monotone d'une vie contemplative. Elle s'était fait une autre cour de toutes les célébrités littéraires de son époque, elle en était en quelque sorte la reine, et n'ayant pu devenir la directrice des affaires de l'état, elle s'était résignée à tenir le sceptre de la philosophie et du bel-esprit.

La république des lettres a ses vanités, ses jalousies et ses cabales ; c'était toujours du mouvement. Elle y retrouvait encore l'image de ce monde politique où elle avait joué un si grand rôle. Douée d'un esprit brillant et délié, de ce ton exquis, de cette élégance de manières que donne une longue expérience des cours, initiée à tous les mystères du demi-siècle qui venait de s'écouler ; gracieuse, séduisante, riche de souvenirs, tenant une bonne maison, ayant une belle fortune dont elle faisait les hon-

neurs avec autant de goût que de magnificence, elle n'eut pas de peine à fixer autour d'elle l'élite brillante des talens et des illustrations littéraires, et ses dernières années s'écoulèrent au milieu de toutes les jouissances des arts et de tous les plaisirs de l'esprit.

Marmontel a tracé, de sa société, l'esquisse suivante, qui peut en donner une juste idée :

« M. de La Popelinière, dit-il, me mena » chez madame de Tencin pour lui lire » ma tragédie d'*Aristomène*. L'auditoire » était respectable. J'y vis rassemblés Mon- » tesquieu, Fontenelle, Mairan, Marivaux, » le jeune Helvétius, Astruc, je ne sais qui » encore, tous gens de lettres ou savans, et » au milieu d'eux une femme d'un esprit et » d'un sens profond, mais qui, enveloppée » dans son extérieur de bonhomie et de » simplicité, avait plutôt l'air de la ména- » gère que de la maîtresse de la maison. » C'était là madame de Tencin. J'eus be- » soin de tous mes poumons pour me faire » entendre de Fontenelle; et, quoique bien

» près de son oreille, il me fallait encore
» prononcer chaque mot avec force et à
» haute voix ; mais il m'écoutait avec tant
» de bonté, qu'il me rendait doux les ef-
» forts de cette lecture pénible.

» Elle fut, comme vous pensez bien,
» d'une monotonie extrême, sans inflexion,
» sans nuances. Cependant je fus honoré
» des suffrages de l'assemblée. J'eus même
» l'honneur d'être du dîner de madame de
» Tencin, et, dès ce jour-là, j'aurais été in-
» scrit sur la liste de ses convives, mais
» M. de La Popelinière n'eut pas de peine
» à me persuader qu'il y avait là trop d'es-
» prit pour moi, et en effet je m'aperçus
» bientôt qu'on y arrivait préparé à jouer
» son rôle ; et que l'envie d'entrer en scène
» n'y laissait pas toujours à la conversation
» la liberté de suivre son cours facile et na-
» turel. C'était à qui saisirait le plus vîte,
» et comme à la volée, le moment de pla-
» cer son mot, son conte, son anecdote,
» sa maxime ou son trait léger et piquant ;
» et pour amener l'à-propos, on le tirait
» quelquefois d'un peu loin. Dans Mari-

» vaux, l'impatience de faire preuve de fi-
» nesse et de sagacité, perçait visible-
» ment; Montesquieu, avec plus de calme,
» attendait que la balle vînt à lui, mais
» il l'attendait; Mairan guettait l'occasion;
» Astruc ne daignait pas l'attendre; Fonte-
» nelle seul la laissait venir sans la cher-
» cher; Helvétius, attentif et discret, re-
» cueillait pour semer un jour. »

Ce tableau piquant et dramatique de la société de madame de Tencin ressemble un peu à celui de tous les bureaux d'esprit; mais quelle réunion d'hommes célèbres! quel foyer de lumières et de génie! Toutes les supériorités sociales cherchaient alors à se mettre au niveau des supériorités intellectuelles; les titres que donne la naissance recherchaient l'alliance des titres que donne le talent; la cour était fière d'être admise aux petites entrées du Parnasse : c'était le siècle d'or des lettres et de la philosophie. De nos jours, quelques coteries sont restées avec tout ce que les anciennes avaient de ridicule, avec rien de ce qu'elles avaient d'illustre. Humble et inconstante sollici-

teuse de tous les pouvoirs du moment, la littérature, qui voyait les grands s'élever jusqu'à elle, s'abaisse sous le joug de la protection dégradante des commis. Les académies recherchent les preuves de mérite dans les preuves de noblesse, et le blazon des grandes familles est désormais le livre où elles trouvent la raison de leurs choix. A peine de loin en loin notre institut, par un reste de pudeur, fait quelques sacrifices aux muses; l'opinion est une puissance qui ne donne ni place ni pension, et c'est la seule que n'encensent pas les représentans officiels des lettres. Sous le dernier siècle, elles étaient un noble véhicule. Le nôtre n'a voulu en faire qu'un flexible instrument; et, en abdiquant leur indépendance, elles ont perdu leur éclat et leur dignité.

Marmontel, dans le passage de ses Mémoires qui vient d'être cité, ne nous fait connaître que la société de madame de Tencin. Il en est un autre, non moins curieux, où il la peint elle-même, et qui

donne une juste idée du caractère de cette femme extraordinaire.

« J'allais, dit-il, voir quelquefois tête » à tête madame de Tencin à sa maison » de campagne de Passy. Je m'étais refusé » à l'honneur d'être admis à ses dîners de » gens de lettres ; mais lorsqu'elle venait se » reposer dans sa retraite, j'allais y passer » avec elle les momens où elle était seule, et » je ne puis exprimer l'illusion que me fai- » sait son air de nonchalance et d'abandon. » Madame de Tencin, la femme du royau- » me qui dans sa politique remuait le » plus de ressorts à la ville et à la cour, » n'était pour moi qu'une vieille indolente. » Vous n'aimez pas, me disait-elle, ces » assemblées de beaux-esprits; leur pré- » sence vous intimide ; eh bien! venez » causer avec moi dans ma solitude, vous » y serez plus à votre aise, et votre natu- » rel s'accommodera mieux de mon épais » bon sens. Elle me faisait raconter mon » histoire dès mon enfance, entrait dans » tous mes intérêts, s'affectait de tous mes » chagrins, raisonnait avec moi mes vues

» et mes espérances, et semblait n'avoir » dans la tête autre chose que mes soucis. » Ah! que de finesse d'esprit, de souplesse » et d'activité, cet air naïf, cette appa- » rence de calme et de loisir ne me ca- » chaient-ils pas? Je ris encore de la sim- » plicité avec laquelle je m'écriais en » la quittant : *La bonne femme!* Le » fruit que je tirai de ses conversations, » sans m'en apercevoir, fut une connais- » sance du monde plus saine et plus ap- » profondie. Par exemple, je me souviens » de deux conseils qu'elle me donna : l'un » fut de m'assurer une existence indépen- » dante des succès littéraires, et de ne » mettre à cette loterie que le superflu de » mon temps. Malheur, me disait-elle, » à qui attend tout de sa plume; rien de » plus casuel. L'homme qui fait des sou- » liers est sûr de son salaire; l'homme qui » fait un livre ou une tragédie n'est jamais » sûr de rien.

» L'autre conseil fut de me faire des » amies plutôt que des amis; car au moyen » des femmes, disait-elle, on fait tout ce

» qu'on veut des hommes, et puis ils sont
» les uns trop dissipés, les autres trop
» préoccupés de leurs intérêts personnels
» pour ne pas négliger les vôtres, au lieu
» que les femmes y pensent, ne fût-ce que
» par oisiveté. Parlez ce soir à votre amie
» de quelque affaire qui vous touche; de-
» main à son rouet, à sa tapisserie, vous
» la trouverez y rêvant, cherchant dans sa
» tête le moyen de vous servir. Mais de
» celle que vous croirez pouvoir vous être
» utile, gardez-vous bien d'être autre chose
» que l'ami; car, entre amans, dès qu'il
» survient des nuages, des brouilleries, des
» ruptures, tout est perdu. Soyez donc
» auprès d'elle assidu, complaisant, galant
» même si vous voulez, mais rien de plus,
» entendez-vous?

» Ainsi, dans nos entretiens, le naturel
» de son langage m'en imposait si bien, que
» je ne pris jamais son esprit que pour du
» bon sens. »

On retrouve dans ce portrait madame de Tencin telle qu'elle est dépeinte dans cette Notice. On y voit cet art de s'insinuer

dans la confiance, cette séduction qui sait entrer dans tous les cœurs, et cette longue expérience d'une vie agitée par les intrigues et les passions les plus orageuses. Les conseils qu'elle donne aux gens de lettres de s'assurer d'abord une honorable indépendance sont extrêmement sages, et le sont peut-être plus encore aujourd'hui qu'à l'époque dont parle Marmontel ; car la littérature ne dépendait alors que du public, maître en effet bien capricieux et bien inconstant, et de nos jours elle est sous la tutelle mille fois plus ombrageuse et plus despotique d'un pouvoir qui n'encourage que pour corrompre, et qui persécute tout ce qui refuse d'être corrompu.

A la vérité il est un certain nombre de littérateurs qui savent fort bien se mettre à l'abri des inconvéniens que signale madame de Tencin ; leurs ouvrages sont d'avance assurés et, comme ils font un livre de même qu'on fait une paire de souliers, ils sont toujours sûrs de leur salaire.

Marmontel, d'après son récit, ne semble pas profondément convaincu de la

honté de madame de Tencin; on dirait qu'il se reproche d'avoir été un instant la dupe de cet air de nonchalance et d'abandon qu'elle affectait dans ses entretiens intimes. L'abbé Trublet a dit, sur cette femme célèbre, un mot plus caractéristique. On vantait un jour devant lui son affabilité et sa douceur : « Oui, dit-il, si elle » avait intérêt de vous empoisonner, elle » choisirait le poison le plus doux. » Il y a dans cette saillie une cruauté qui décèle le ressentiment d'une vanité blessée, et rien n'est si implacable que l'orgueil d'un homme de lettres renforcé de tout celui d'un homme d'église.

Duclos, qu'on ne saurait accuser de partialité pour madame de Tencin, la présente sous un aspect moins odieux; il assure qu'elle était aussi ardente dans ses amitiés que dans ses haines, et ce caractère explique très-bien l'empire qu'elle exerça sur les hommes de lettres de son temps. Les gens médiocres la recherchaient parce qu'ils en avaient besoin, et les gens de mérite parce qu'ils en avaient peur. Ce qui

est honorable pour elle, c'est la constance de Fontenelle, qui resta son ami après tant d'aventures qui auraient dû l'éloigner d'elle; il est vrai qu'il n'était pas homme à se tourmenter d'une infidélité, et qu'il n'a jamais pu être assez amoureux pour être jaloux. Il savait que les passions ardentes usent la vie, et il a voulu vivre long-temps. Personne ne pouvait le mieux connaître que madame de Tencin; aussi disait-elle un jour en lui posant la main sur le cœur: « Ce n'est pas un cœur que vous avez là, » mon cher Fontenelle, c'est de la cervelle » comme dans la tête. »

On a cité d'elle une multitude de mots, à la fois piquans et profonds, qui prouvent qu'elle avait bien observé cette scène du monde sur laquelle elle avait joué un si grand rôle. « Les gens d'esprit, disait-elle, » font beaucoup de fautes en conduite » parce qu'ils ne croient jamais le monde » assez bête, aussi bête qu'il est. »

Elle leur donnait deux fois par semaine des dîners où régnait une aimable liberté et dont elle faisait les honneurs avec cette

aisance, avec ce ton exquis que donnent l'habitude de la meilleure compagnie et cette facilité de mœurs qui caractérisait l'époque où commença sa célébrité.

On a fait beaucoup de bonnes et de mauvaises plaisanteries sur les petits présens à l'aide desquels elle entretenait l'amitié des gens d'esprit, que, par une piquante contre-vérité, elle appelait *ses bêtes*. Au premier jour de l'an, elle les gratifiait tous de deux aunes de velours, et cette générosité bizarre, il est vrai, a donné lieu à une multitude de quolibets d'assez mauvais goût. Quelques critiques ont fait éclater contre cette distribution gratuite, un courroux qui a quelque chose de trop sérieux et de trop pédantesque.

Il faut être de bien mauvaise humeur pour s'armer d'une lourde massue contre un de ces usages de société dont l'origine est presque toujours fort innocente. Il y avait du moins, il faut en convenir, un véritable esprit d'égalité dans les singulières étrennes que donnait madame de Tencin

car elles étaient les mêmes pour toutes les fortunes et pour tous les rangs. Certes, ce n'était pas là un grand moyen de corruption; on s'entend mieux maintenant à séduire les gens d'esprit, et s'il en est quelques-uns qui croient que c'est même trop de deux aunes de velours, le plus grand nombre trouverait probablement que ce n'est pas assez.

Avec une imagination si ardente et un esprit si distingué, il était difficile que madame de Tencin se bornât à être la protectrice des lettres et qu'elle ne les cultivât pas elle-même. Héroïne de tant de romans, elle devait se livrer de préférence à l'attrait d'un genre de composition qui a illustré tant de personnes de son sexe, et qui exigeant surtout une observation exacte de la société, et une connaissance profonde des passions les plus orageuses de la vie, lui ouvrait une carrière où tous les succès seraient faciles à son esprit et à son expérience.

Les ouvrages qu'elle a laissés ont été jugés dignes de figurer parmi les modèles du

genre, et c'est déjà avoir jugé leur mérite que de les avoir placés dans la même collection que les romans de madame de La Fayette. La Harpe, dans son Cours de Littérature, a aussi fait ce rapprochement honorable pour madame de Tencin. Après avoir fait l'éloge le plus complet et le plus mérité de *la Princesse de Cleves*, il ajoute: « Il n'a été donné qu'à une autre femme » de peindre un siècle après, avec un succès » égal, l'amour luttant contre les obsta» cles et la vertu. »

C'est à propos du *Comte de Comminges* qu'il s'exprimait ainsi, et c'est à coup sûr le chef-d'œuvre de son auteur. Il est peu de romans qui produisent des émotions si vives et si profondes, et qui offrent en même temps des leçons plus utiles. La mort sublime d'Adélaïde, ses adieux à l'objet infortuné de son amour, offrent un des tableaux les plus pathétiques et les plus déchirans qu'il soit possible de tracer; aussi cette catastrophe a-t-elle inspiré à Dorat une héroïde, et à d'Arnaud-Baculard un drame qui, joué dans les pre-

mières années de la révolution, a fait couler des larmes abondantes sur tous les théâtres du royaume. Cet ouvrage dramatique, d'ailleurs assez pauvrement conçu et assez médiocrement écrit, n'a dû la vogue qu'il a obtenue qu'au seul mérite du sujet, et toute la gloire de son succès revient de droit à madame de Tencin

Les Malheurs de l'amour et *le Siége de Calais* ne sont pas d'une lecture moins attachante; les épisodes y sont peut-être un peu prodigués, mais ils se rattachent au fond du sujet avec tant d'art qu'ils augmentent l'intérêt alors même qu'ils semblent le suspendre; les caractères sont tracés avec vigueur, ceux de Barbazan et du comte de Canaple sont d'un pinceau original et gracieux. Il y a dans ces deux romans un tumulte d'événemens et de passions qui ne laisse pas un instant le lecteur en repos, et qui cependant ne produit jamais d'obscurité et de confusion. On dirait que l'auteur a mis dans ses ouvrages, toute l'activité de sa vie et tous les orages de son cœur. Une demi-teinte de volupté

en révèle souvent les tendres faiblesses, mais un goût exquis n'en laisse paraître que ce qui n'est pas de nature à effaroucher la pudeur. On voit que si madame de Tencin a vécu dans la société de Dubois, elle a passé sa vie dans l'intimité de Fontenelle.

Il faut avouer que c'est une situation un peu scabreuse que celle du comte de Canaple, qu'une méprise nocturne met dans les bras de la vertueuse madame de Granson; c'est le bonheur de cet amant qui est la source de toutes ses peines; il l'expose à autant de traverses que les héros de roman en éprouvent ordinairement pour jouir de la faveur qu'il a obtenue. On assure que cet ouvrage est dû à la gageure qu'avait faite madame de Tencin de commencer un roman par où les autres le finissent. C'est un tour de force dont elle s'est tirée avec un art infini; il est vrai que c'est de cette manière que presque tous les romans commençaient sous la Régence.

Elle n'a point fini son dernier ouvrage intitulé : *Anecdotes de la cour et du*

règne d'Edouard II, roi d'Angleterre. Il a été achevé par madame Élie de Beaumont qui en a fait la troisième partie. Ce n'est pas une chose facile de reprendre le fil d'une composition au secret de laquelle le premier auteur n'a point initié celui qui la continue, d'imiter si parfaitement sa manière et son style que l'œil le plus exercé ne puisse y apercevoir aucune différence. Madame Élie de Beaumont a complétement vaincu cette difficulté.

Les ouvrages de madame de Tencin n'ont paru qu'après sa mort. La malignité, ou plutôt l'envie de quelques écrivains, qui a toujours voulu dérober aux femmes célèbres une partie de leur gloire littéraire, n'a pas manqué de publier que les romans de madame de Tencin appartenaient à ses nombreux amis, et la société au sein de laquelle elle a terminé sa vie leur a servi de prétexte pour donner quelque poids à cette injuste accusation. Quelques auteurs, plus impartiaux, croient seulement qu'elle a été aidée par

son neveu Pont de Veyle; mais cette allégation ne repose sur aucune preuve, et n'a d'ailleurs rien de vraisemblable, car il n'y a aucune espèce d'analogie entre les romans de madame de Tencin et le genre de talent qu'a montré Pont de Veyle dans *le Somnambule*, *le Fat puni*, *le Complaisant*, et quelques autres bagatelles échappées à sa plume.

Cet écrivain était fils de madame de Ferriol, sœur de madame de Tencin, qui avait épousé un receveur général des finances du Dauphiné, et qui, sans jouer à Paris un aussi grand rôle que la Chanoinesse, fut cependant mêlée dans quelques intrigues de son temps. Elle était fort liée avec lord Bolingbroke, qui lui a adressé un grand nombre de lettres, et c'est par le crédit de ce seigneur étranger qu'elle fit obtenir à son frère l'abbé la riche abbaye d'*Abondance* qui dépendait de l'évêché de Genève, et qui était à la nomination du duc de Savoie.

Madame de Ferriol eut deux fils, Pont de Veyle, et d'Argental devenu si célèbre par l'amitié et la correspondance de Vol-

taire. L'éditeur des œuvres de Bolingbroke prétend que le comte de Comminges a été écrit par d'Argental, mais on ne sait sur quelle autorité il appuie cette assertion qui est tout-à-fait invraisemblable.

D'après l'auteur de l'*Histoire de Paris*, madame de Tencin avait composé, dans sa jeunesse, un autre ouvrage qui n'a pas été imprimé et qui ne le sera vraisemblablement jamais. Il avait pour titre : *La Chronique scandaleuse du genre humain*, et c'est le cardinal Dubois qui, voulant plonger de plus en plus le régent dans la débauche, avait donné à madame de Tencin l'idée de ce singulier ouvrage. Elle avait recherché dans les Annales de la Grèce et de Rome tout ce qu'il y avait de plus voluptueux dans les fêtes des courtisanes, et en avait formé un tableau capable de réveiller les sens engourdis du prince et de lui faire désirer la réprésentation de ces spectacles impudiques. Le duc de Richelieu parle de ce livre comme existant, et assure même l'avoir lu.

Madame de Tencin mourut le 4 décem-

bre 1749, à l'âge de 68 ans, et termina dans le sein des lettres et de l'amitié une carrière qui avait été agitée par tant d'intrigues et par tant de scandales. On a recueilli, dans cette Notice, tous les faits qui se rattachent au rôle qu'elle a joué sur la scène du monde. Comme le nom de cette femme célèbre se trouve mêlé à toute l'histoire de son temps, et que son influence ou son crédit ont fait mouvoir presque tous les ressorts secrets des événemens qui se sont passés sous la Régence et sous une grande partie du règne de Louis XV, il a paru indispensable de jeter un coup d'œil rapide sur deux époques où elle a figuré d'une manière si remarquable. Son frère occupe une grande partie de ce travail, mais on ne peut écrire la vie de l'un sans tracer à la fois celle de l'autre, et leurs noms sont inséparables.

La mémoire de madame de Tencin n'est pas à l'abri de reproches; on n'a dissimulé ni ses défauts, ni ses faiblesses; et, quelque enclin que soit un éditeur à peindre sous des couleurs flatteuses l'écrivain dont

il publie les ouvrages, on a pensé que la vérité historique était due aux personnages qui, comme madame de Tencin, appartiennent à l'histoire.

Les grâces de son esprit doivent rendre la postérité indulgente sur les torts de sa conduite. Nous lui devons des compositions charmantes, et nous lui devons d'Alembert.

ÉTIENNE.

NOTES.

N°., I.

TESTAMENT DE M. DE LAFRESNAYE.

Sur l'avis et les menaces que m'a faites depuis long-temps madame de Tencin, de m'assassiner ou de me faire assassiner, ce que j'ai même cru qu'elle exécuterait il y a quelques jours, sur ce qu'elle m'emprunta un de mes pistolets de poche que j'ai eu le courage de lui donner; et comme, de ma connaissance particulière elle a fait tout ce qu'elle a pu pour faire assassiner M. de Nocé, et que son caractère la rend capable des plus grands crimes, j'ai cru que la précaution de faire mon testament, ainsi qu'il suit, était raisonnable.

Je déclare que je veux vivre et mourir dans la foi catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je persévérerai jusqu'au dernier moment de ma vie.

J'ai le cœur pénétré de la plus vive douleur en voyant que mon bien suffit à peine pour payer mes dettes. J'ai perdu plus de cinq cent mille livres

pendant le cours de l'année 1725, et depuis ce temps j'ai vécu dans la plus grande économie, me plaignant même le nécessaire pour tâcher de purger mes dettes. J'ai rempli enfin ce qu'exigeait de moi la probité. J'en prends à témoin tous ceux avec lesquels j'ai vécu.

Je déclare que M. Cotin n'a crédité de quatre-vingt-mille livres reçues de M. de Saint-Mars, sans que M. de Saint-Mars l'ait approuvé dans aucun temps; ainsi M. Cotin n'est débiteur de M. de Saint-Mars de cette partie. C'est un témoignage que j'ai toujours cru devoir à la vérité.

Madame de Tencin a, à moi appartenant, entre ses mains, un certificat de dix actions primées par le sieur Chabert pour mon compte, ainsi qu'il l'a déclaré. Outre cela, elle a le transport d'un contrat de cinquante mille livres sur l'île de Rhé, que j'ai acquis de M. Poncet et mis sous son nom. M. Jourdain, qui a passé le contrat, a fait passer la contre-lettre à mon profit. Elle a un contrat de quarante-cinq mille livres, ou du moins une obligation passée par Massuau à mon profit, dont je lui ai fait un transport simulé. M. Chèvre, qui a passé le transport, a fait faire la contre-lettre; l'un et l'autre le déclareront. Je lui ai remis le total entre ses mains, aussi-bien qu'un billet de quarante mille livres, dont je n'ai reçu aucune valeur, parce que ce dépôt, me disait-elle, la rendrait sûre de moi. Elle est coutumière du fait. On trouvera dans mes papiers une protestation contre un billet de deux cent mille

livres qu'elle m'avait fait faire, qui a été remis à M. Cotin. Je joins, à ce testament, une lettre qu'elle écrivit audit sieur Cotin, dans le temps d'une querelle que j'eus avec elle; cette lettre prouve le commerce qu'il y a entre elle et moi. Quand j'ai voulu retirer mes effets d'entre ses mains, j'ai été surpris de trouver une scélérate qui m'a dit qu'elle ne me rendrait rien que je ne lui eusse payé le billet de quarante mille livres, que c'était le moindre paiement qu'elle pût recevoir pour avoir couché avec moi. Cette misérable a eu pour moi les façons les plus indignes, et si monstrueuses que le souvenir m'en fait frémir : mépris public, noirceurs, cruautés, tout cela est trop faible pour exprimer la moitié de tout ce que j'ai essuyé; mais sa grande haine est venue de ce que je l'ai surprise, il y a un an, me faisant infidélité avec Fontenelle, son vieil amant, et de ce que j'ai découvert qu'elle avait, avec son neveu d'Argental, le même commerce qu'avec moi. Cette infâme a couché avec moi pendant quatre ans, au vu et au su de tous ses domestiques, d'une partie de ses parens et de ses amis; et après cela, elle n'a pas eu honte de me traiter publiquement comme un valet, et par ses friponneries m'a mis hors d'état de payer mes dettes, sans jamais s'être souvenu un instant qu'elle seule avait causé ma ruine, pour m'avoir lié avec des fripons, avec lesquels pourtant elle ne s'est jamais entendue, comme on l'a soupçonné.

Je finis en réclamant la justice de M. le Duc et celle de M. le garde-des-sceaux. Ils ne doivent pas

souffrir que cette malheureuse continue plus long-temps sa vie infâme. Elle est entrée religieuse au couvent de Mont-Fleuri, près Grenoble; ils doivent l'obliger d'y retourner, pour faire pénitence de ses péchés.

Les déclarations que je fais par le présent testament m'ont paru nécessaires pour l'intérêt de mes créanciers. Je prends Dieu à témoin qu'elles sont dans l'exacte vérité, et que la passion ne m'y a rien fait ni changer ni ajouter.

Paris, le 18 février 1726.

Signé LAFRESNAYE.

N°. II.

AIR *des Pèlerins de Saint-Jacques.*

Te passerai-je sous silence,
Sœur de Tencin?
Monstre enrichi par l'impudence
Et le larcin,
Vestale peu rebelle aux lois
De Cythérée,
Combien méritas-tu de fois
D'être vive brûlée?

Toujours chez toi, vieille Rhodope,
Furent reçus
Les favoris de Calliope
Et de Plutus.

Jamais ta belle âme à l'argent
Ne fut rebelle;
Et ce ne fut que l'indigent
Qui te trouva cruelle.

Écoute ma preuve, elle est vraie,
Sans contredit :
Tant que l'insensé Lafresnaye
Eut du crédit,
Tant que l'argent chez lui roulait,
Il sut te plaire.
N'eut-il plus rien, un pistolet
Vint bientôt t'en défaire.

Tu diras, sans doute, âme noire,
Qu'il se tua :
Sans examen, je veux le croire;
Que fait cela,
S'il n'eût par ta cupidité
Fait sa ruine?
C'est donc toujours la vérité,
Que ta main l'assassine.

Je connais bien d'autres victimes,
Ame sans foi,
Que vous égorgez par vos crimes,
Ton frère et toi.
Vos noires fourbes font périr
De saintes filles,
Dont les bienfaits pourraient nourrir
Mille pauvres familles.

Pour Tencin la pourpre romaine
A des appas;
Le chemin qu'il a pris y mène
Nos renégats.
De Dubois il a les vertus
Et l'opulence;
Il soutient l'*Unigenitus*,
Il doit être éminence.

Pour sa sœur, qu'elle aille à Cythère;
Ce seul endroit
Peut lui fournir le monastère
Qu'il lui faudrait.
Elle est un peu vieille à présent
Pour chanoinesse:
Mais des novices du couvent
Elle sera maîtresse

LA PRINCESSE

DE CLÈVES.

PREMIÈRE PARTIE.

La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat, que dans les dernières années du règne de Henri II. Ce prince était galant, bien fait et amoureux. Quoique sa passion pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, eût commencé il y avait plus de vingt ans, elle n'en était pas moins violente, et il n'en donnait pas des témoignages moins éclatans.

Comme il réussissait admirablement dans tous les exercices du corps, il en faisait une de ses plus grandes occupations : c'était tous les jours des parties de chasse et de paume, des ballets, des courses de bagues, ou de semblables divertissemens. Les couleurs et les chiffres de madame de Valentinois paraissaient partout, et elle paraissait elle-même avec tous les ajustemens que pouvait avoir mademoiselle de La Marck, sa petite-fille, qui était alors à marier.

La présence de la reine autorisait la sienne : cette princesse était belle, quoiqu'elle eût passé la première jeunesse ; elle aimait la grandeur, la magnificence et les plaisirs. Le roi l'avait épousée, lorsqu'il était encore duc d'Orléans, et qu'il avait pour aîné le dauphin, qui mourut à Tournon, prince que sa naissance et ses grandes qualités destinaient à remplir dignement la place du roi François Ier., son père.

L'humeur ambitieuse de la reine lui faisait trouver une grande douceur à régner. Il semblait qu'elle souffrît sans peine l'attachement du roi pour la duchesse de Valentinois, et elle n'en témoignait aucune jalousie ; mais elle avait une si profonde dissimulation, qu'il était difficile de juger de ses sentimens ; et la politique l'obligeait d'approcher cette duchesse de sa personne, afin d'en approcher aussi le roi. Ce prince aimait le commerce des femmes, même de celles dont il n'était pas amoureux. Il demeurait tous les jours chez la reine à l'heure du cercle, où tout ce qu'il y avait de plus beau et de mieux fait de l'un et de l'autre sexe ne manquait pas de se trouver.

Jamais cour n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement bien faits ; et il semblait que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau dans les plus gran-

des princesses et dans les plus grands princes. Madame Élisabeth de France, qui fut depuis reine d'Espagne, commençait à faire paraître un esprit surprenant, et cette incomparable beauté qui lui a été si funeste. Marie Stuart, reine d'Écosse, qui venait d'épouser M. le dauphin, et qu'on appelait la Reine-Dauphine, était une personne parfaite pour l'esprit et pour le corps; elle avait été élevée à la cour de France, elle en avait pris toute la politesse; et elle était née avec tant de disposition pour toutes les belles choses, que, malgré sa grande jeunesse, elle les aimait et s'y connaissait mieux que personne. La reine, sa belle-mère, et Madame, sœur du roi, aimaient aussi les vers, la comédie et la musique. Le goût que le roi François Ier. avait eu pour la poésie et pour les lettres régnait encore en France; et le roi, son fils, aimant les exercices du corps, tous les plaisirs étaient à la cour. Mais ce qui rendait cette cour belle et majestueuse, était le nombre infini de princes et de grands seigneurs d'un mérite extraordinaire. Ceux que je vais nommer étaient, en des manières différentes, l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Le roi de Navarre attirait le respect de tout le monde par la grandeur de son rang et par celle qui paraissait en sa personne. Il excellait dans

la guerre, et le duc de Guise lui donnait une émulation qui l'avait porté plusieurs fois à quitter sa place de général, pour aller combattre auprès de lui, comme un simple soldat, dans les lieux les plus périlleux. Il est vrai aussi que ce duc avait donné des marques d'une valeur si admirable, et avait eu de si heureux succès, qu'il n'y avait point de grand capitaine qui ne dût le regarder avec envie. Sa valeur était soutenue de toutes les autres grandes qualités : il avait un esprit vaste et profond, une âme noble et élevée, et une égale capacité pour la guerre et pour les affaires. Le cardinal de Lorraine, son frère, était né avec une ambition démesurée, avec un esprit vif et une éloquence admirable, et il avait acquis une science profonde, dont il se servait pour se rendre considérable en défendant la religion catholique, qui commençait d'être attaquée. Le chevalier de Guise, que l'on appela depuis le grand Prieur, était un prince aimé de tout le monde, bien fait, plein d'esprit, plein d'adressé, et d'une valeur célèbre par toute l'Europe. Le prince de Condé, dans un petit corps peu favorisé de la nature, avait une âme grande et hautaine, et un esprit qui le rendait aimable aux yeux mêmes des plus belles femmes. Le duc de Nevers, dont la vie était glorieuse par la guerre et par les grands emplois qu'il

avait eus, quoique dans un âge un peu avancé, faisait les délices de la cour. Il avait trois fils parfaitement bien faits : le second, qu'on appelait le prince de Clèves, était digne de soutenir la gloire de son nom; il était brave et magnifique, et il avait une prudence qui ne se trouve guère avec la jeunesse. Le vidame de Chartres, descendu de cette ancienne maison de Vendôme, dont les princes du sang n'ont point dédaigné de porter le nom, était également distingué dans la guerre et dans la galanterie; il était beau, de bonne mine, vaillant, hardi, libéral; toutes ces bonnes qualités étaient vives et éclatantes : enfin il était seul digne d'être comparé au duc de Nemours, si quelqu'un lui eût pu être comparable; mais ce prince était un chef-d'œuvre de la nature; ce qu'il avait de moins admirable, était d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau. Ce qui le mettait au-dessus des autres, était une valeur incomparable, et un agrément dans son esprit, dans son visage et dans ses actions, que l'on n'a jamais vu qu'à lui seul. Il avait un enjouement qui plaisait également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui était toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, et enfin un air dans toute sa personne qui faisait qu'on

ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait. Il n'y avait aucune dame, dans la cour, dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle : peu de celles à qui il s'était attaché se pouvaient vanter de lui avoir résisté; et même plusieurs à qui il n'avait point témoigné de passion n'avaient pas laissé d'en avoir pour lui. Il avait tant de douceur et tant de disposition à la galanterie, qu'il ne pouvait refuser quelques soins à celles qui tâchaient de lui plaire : ainsi il avait plusieurs maîtresses, mais il était difficile de deviner celle qu'il aimait véritablement. Il allait souvent chez la reine-dauphine : la beauté de cette princesse, sa douceur, le soin qu'elle avait de plaire à tout le monde, et l'estime particulière qu'elle témoignait à ce prince, avaient souvent donné lieu de croire qu'il levait les yeux jusqu'à elle. MM. de Guise, dont elle était nièce, avaient beaucoup augmenté leur crédit et leur considération par son mariage; leur ambition les faisait aspirer à s'égaler aux princes du sang, et à partager le pouvoir du connétable de Montmorency. Le roi se reposait sur lui de la plus grande partie du gouvernement des affaires, et traitait le duc de Guise et le maréchal de Saint-André comme ses favoris. Mais ceux que la faveur ou les affaires approchaient de sa personne, ne s'y pouvaient maintenir qu'en

se soumettant à la duchesse de Valentinois; et, quoiqu'elle n'eût plus de jeunesse, ni de beauté, elle le gouvernait avec un empire si absolu, que l'on peut dire qu'elle était maîtresse de sa personne et de l'état.

Le roi avait toujours aimé le connétable; et sitôt qu'il avait commencé à régner, il l'avait rappelé de l'exil où le roi François Ier. l'avait envoyé. La cour était partagée entre MM. de Guise et le connétable, qui était soutenu des princes du sang. L'un et l'autre parti avait toujours songé à gagner la duchesse de Valentinois. Le duc d'Aumale, frère du duc de Guise, avait épousé une de ses filles. Le connétable aspirait à la même alliance : il ne se contentait pas d'avoir marié son fils aîné avec madame Diane, fille du roi et d'une dame de Piémont, qui se fit religieuse aussitôt qu'elle fut accouchée. Ce mariage avait eu beaucoup d'obstacles par les promesses que M. de Montmorency avait faites à mademoiselle de Piennes, une des filles d'honneur de la reine; et, bien que le roi les eût surmontés avec une patience et une bonté extrême, ce connétable ne se trouvait pas encore assez appuyé, s'il ne s'assurait de madame de Valentinois, et s'il ne la séparait de MM. de Guise, dont la grandeur commençait à donner de l'inquiétude à cette duchesse. Elle avait retardé, autant qu'elle avait

pu, le mariage du dauphin avec la reine d'Écosse. La beauté et l'esprit capable et avancé de cette jeune reine, et l'élévation que ce mariage donnait à MM. de Guise, lui étaient insupportables. Elle haïssait particulièrement le cardinal de Lorraine; il lui avait parlé avec aigreur, et même avec mépris; elle voyait qu'il prenait des liaisons avec la reine; de sorte que le connétable la trouva disposée à s'unir avec lui, et à entrer dans son alliance par le mariage de mademoiselle de La Marck, sa petite-fille, avec M. d'Anville, son second fils, qui succéda depuis à sa charge sous le règne de Charles IX. Le connétable ne crut pas trouver d'obstacles dans l'esprit de M. d'Anville pour un mariage, comme il en avait trouvé dans l'esprit de M. de Montmorency; mais, quoique les raisons lui en fussent cachées, les difficultés n'en furent guère moindres. M. d'Anville était éperdument amoureux de la reine-dauphine; et, quelque peu d'espérance qu'il eût dans cette passion, il ne pouvait se résoudre à prendre un engagement qui partagerait ses soins. Le maréchal de Saint-André était le seul dans la cour qui n'eût point pris de parti; il était un des favoris, et sa faveur ne tenait qu'à sa personne : le roi l'avait aimé dès le temps qu'il était dauphin; et depuis il l'avait fait maréchal de France, dans un âge où l'on n'a pas

encore accoutumé de prétendre aux moindres dignités. Sa faveur lui donnait un éclat qu'il soutenait par son mérite et par l'agrément de sa personne, par une grande délicatesse pour sa table et pour ses meubles, et par la plus grande magnificence qu'on eût jamais vue en un particulier. La libéralité du roi fournissait à cette dépense. Ce prince allait jusqu'à la prodigalité pour ceux qu'il aimait : il n'avait pas toutes les grandes qualités, mais il en avait plusieurs, et surtout celle d'aimer la guerre et de l'entendre : aussi avait-il eu d'heureux succès; et, si on en excepte la bataille de Saint-Quentin, son règne n'avait été qu'une suite de victoires : il avait gagné en personne la bataille de Renty; le Piémont avait été conquis, les Anglais avaient été chassés de France, et l'empereur Charles-Quint avait vu finir sa bonne fortune devant la ville de Metz, qu'il avait assiégée inutilement avec toutes les forces de l'Empire et de l'Espagne. Néanmoins, comme le malheur de Saint-Quentin avait diminué l'espérance de nos conquêtes, et que depuis la fortune avait semblé se partager entre les deux rois, ils se trouvèrent insensiblement disposés à la paix.

La duchesse douairière de Lorraine avait commencé à en faire des propositions dans le temps du mariage de M. le dauphin; il y avait tou-

jours eu depuis quelque négociation secrète. Enfin Cercamp, dans le pays d'Artois, fut choisi pour le lieu où l'on devait s'assembler. Le cardinal de Lorraine, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André s'y trouvèrent pour le roi; le duc d'Albe et le prince d'Orange, pour Philippe II; et le duc et la duchesse de Lorraine furent les médiateurs. Les principaux articles étaient le mariage de madame Élisabeth de France avec dom Carlos, infant d'Espagne, et celui de Madame, sœur du roi, avec M. de Savoie.

Le roi demeura cependant sur la frontière, et il y reçut la nouvelle de la mort de Marie, reine d'Angleterre. Il envoya le comte de Randan à Élisabeth, sur son avénement à la couronne. Elle le reçut avec joie : ses droits étaient si mal établis, qu'il lui était avantageux de se voir reconnue par le roi. Ce comte la trouva instruite des intérêts de la cour de France, et du mérite de ceux qui la composaient; mais surtout il la trouva si remplie de la réputation du duc de Nemours, elle lui parla tant de fois de ce prince, et avec tant d'empressement, que, quand M. de Randan fut revenu et qu'il rendit compte au roi de son voyage, il lui dit qu'il n'y avait rien que M. de Nemours ne pût prétendre auprès de cette princesse, et qu'il ne doutait point qu'elle

ne fût capable de l'épouser. Le roi en parla à ce prince dès le soir même ; il lui fit conter par M. de Randan toutes ses conversations avec Élisabeth, et lui conseilla de tenter cette grande fortune. M. de Nemours crut d'abord que le roi ne lui parlait pas sérieusement ; mais comme il vit le contraire : « Au moins, sire, lui dit-il, si je » m'embarque dans une entreprise chimérique, » par le conseil et pour le service de votre ma- » jesté, je la supplie de me garder le secret, » jusqu'à ce que le succès me justifie vers le » public, et de vouloir bien ne me pas faire pa- » raître rempli d'une assez grande vanité pour » prétendre qu'une reine, qui ne m'a jamais vu, » me veuille épouser par amour. » Le roi lui promit de ne parler qu'au connétable de ce dessein, et il jugea même le secret nécessaire pour le succès. M. de Randan conseillait à M. de Nemours d'aller en Angleterre sur le simple prétexte de voyager, mais ce prince ne put s'y résoudre. Il envoya Lignerolles, qui était un jeune homme d'esprit, son favori, pour voir les sentimens de la reine, et pour tâcher de commencer quelque liaison. En attendant l'événement de ce voyage, il alla voir le duc de Savoie, qui était alors à Bruxelles avec le roi d'Espagne. La mort de Marie d'Angleterre apporta de grands obstacles à la paix. L'assemblée se rompit

à la fin de novembre, et le roi revint à Paris.

Il parut alors une beauté à la cour qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner : madame de Chartres avait une opinion opposée; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour, elle lui montrait ce qu'il a d'agréable, pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies, et leur infidélité; les malheurs domestiques où plongent les enga-

gemens; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance; mais elle lui faisait voir aussi qu'elle ne pouvait conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France; et, quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille. La voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle; il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison : la blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

Le lendemain qu'elle fut arrivée, elle alla pour assortir des pierreries chez un Italien qui en trafiquait par tout le monde. Cet homme

était venu de Florence avec la reine, et s'était tellement enrichi dans son trafic, que sa maison paraissait plutôt celle d'un grand seigneur que d'un marchand. Comme elle y était, le prince de Clèves y arriva : il fut tellement surpris de sa beauté, qu'il ne put cacher sa surprise; et mademoiselle de Chartres ne put s'empêcher de rougir en voyant l'étonnement qu'elle lui avait donné; elle se remit néanmoins, sans témoigner d'autre attention aux actions de ce prince, que celle que la civilité devait lui donner pour un homme tel qu'il paraissait. M. de Clèves la regardait avec admiration, et il ne pouvait comprendre qui était cette belle personne qu'il ne connaissait point. Il voyait bien, par son air et par tout ce qui était à sa suite, qu'elle devait être d'une grande qualité. Sa jeunesse lui faisait croire que c'était une fille; mais, ne lui voyant point de mère, et l'Italien, qui ne la connaissait point, l'appelant madame, il ne savait que penser, et il la regardait toujours avec étonnement. Il s'aperçut que ses regards l'embarrassaient, contre l'ordinaire des jeunes personnes, qui voient toujours avec plaisir l'effet de leur beauté; il lui parut même qu'il était cause qu'elle avait de l'impatience de s'en aller, et en effet elle sortit assez promptement. M. de Clèves se consola de la perdre de vue, dans l'espérance

de savoir qui elle était; mais il fut bien surpris quand il sut qu'on ne la connaissait point : il demeura si touché de sa beauté et de l'air modeste qu'il avait remarqué dans ses actions, qu'on peut dire qu'il conçut pour elle, dès ce moment, une passion et une estime extraordinaires. Il alla le soir chez Madame, sœur du roi.

Cette princesse était dans une grande considération par le crédit qu'elle avait sur le roi son frère; et ce crédit était si grand, que le roi, en faisant la paix, consentait à rendre le Piémont pour lui faire épouser le duc de Savoie. Quoiqu'elle eût désiré toute sa vie de se marier, elle n'avait jamais voulu épouser qu'un souverain, et elle avait refusé pour cette raison le roi de Navarre, lorsqu'il était duc de Vendôme, et avait toujours souhaité M. de Savoie; elle avait conservé de l'inclination pour lui depuis qu'elle l'avait vu à Nice, à l'entrevue du roi François Ier. et du pape Paul III. Comme elle avait beaucoup d'esprit, et un grand discernement pour les belles choses, elle attirait tous les honnêtes gens, et il y avait de certaines heures où toute la cour était chez elle.

M. de Clèves y vint comme à l'ordinaire. Il était si rempli de l'esprit et de la beauté de mademoiselle de Chartres, qu'il ne pouvait parler d'autre chose. Il conta tout haut son aventure,

et ne pouvait se lasser de donner des louanges à cette personne qu'il avait vue, qu'il ne connaissait point. Madame lui dit qu'il n'y avait point de personnes comme celle qu'il dépeignait; et que, s'il y en avait eu quelqu'une, elle serait connue de tout le monde. Madame de Dampierre, qui était sa dame d'honneur et amie de madame de Chartres, entendant cette conversation, s'approcha de cette princesse, et lui dit tout bas que c'était sans doute mademoiselle de Chartres que M. de Clèves avait vue. Madame se retourna vers lui, et lui dit que, s'il voulait revenir chez elle le lendemain, elle lui ferait voir cette beauté dont il était si touché. Mademoiselle de Chartres parut en effet le jour suivant : elle fut reçue des reines avec tous les agrémens qu'on peut s'imaginer, et avec une telle admiration de tout le monde, qu'elle n'entendait autour d'elle que des louanges. Elle les recevait avec une modestie si noble, qu'il ne semblait pas qu'elle les entendît, ou du moins qu'elle en fût touchée. Elle alla ensuite chez Madame, sœur du roi. Cette princesse, après avoir loué sa beauté, lui conta l'étonnement qu'elle avait donné à M. de Clèves. Ce prince entra un moment après : Venez, lui dit-elle, voyez si je ne vous tiens pas ma parole, et si, en vous montrant mademoiselle de Chartres, je

ne vous fais pas voir cette beauté que vous cherchiez; remerciez-moi au moins de lui avoir appris l'admiration que vous aviez déjà pour elle.

M. de Clèves sentit de la joie de voir que cette personne, qu'il avait trouvée si aimable, était d'une qualité proportionnée à sa beauté : il s'approcha d'elle, et il la supplia de se souvenir qu'il avait été le premier à l'admirer, et que, sans la connaître, il avait eu pour elle tous les sentimens de respect et d'estime qui lui étaient dus.

Le chevalier de Guise et lui, qui étaient amis, sortirent ensemble de chez Madame. Ils louèrent d'abord mademoiselle de Chartres sans se contraindre : ils trouvèrent enfin qu'ils la louaient trop, et ils cessèrent l'un et l'autre de dire ce qu'ils en pensaient; mais ils furent contraints d'en parler les jours suivans partout où ils se rencontrèrent. Cette nouvelle beauté fut long-temps le sujet de toutes les conversations. La reine lui donna de grandes louanges, et eut pour elle une considération extraordinaire; la reine-dauphine en fit une de ses favorites, et pria madame de Chartres de la mener souvent chez elle; Mesdames, filles du roi, l'envoyaient chercher pour être de tous leurs divertissemens : enfin, elle était aimée

et admirée de toute la cour, excepté de madame de Valentinois. Ce n'est pas que cette beauté lui donnât de l'ombrage; une trop longue expérience lui avait appris qu'elle n'avait rien à craindre auprès du roi; mais elle avait tant de haine pour le vidame de Chartres, qu'elle avait souhaité d'attacher à elle par le mariage d'une de ses filles, et qui s'était attaché à la reine, qu'elle ne pouvait regarder favorablement une personne qui portait son nom, et pour qui il faisait paraître une grande amitié.

Le prince de Clèves devint passionnément amoureux de mademoiselle de Chartres, et souhaitait ardemment de l'épouser; mais il craignait que l'orgueil de madame de Chartres ne fût blessé de donner sa fille à un homme qui n'était pas l'aîné de sa maison. Cependant cette maison était si grande, et le comte d'Eu, qui en était l'aîné, venait d'épouser une personne si proche de la maison royale, que c'était plutôt la timidité que donne l'amour, que de véritables raisons, qui causait les craintes de M. de Clèves. Il avait un grand nombre de rivaux: le chevalier de Guise lui paraissait le plus redoutable par sa naissance, par son mérite, et par l'éclat que la faveur donnait à sa maison. Ce prince était devenu amoureux de

mademoiselle de Chartres le premier jour qu'il l'avait vue; il s'était aperçu de la passion de M. de Clèves, comme M. de Clèves s'était aperçu de la sienne. Quoiqu'ils fussent amis, l'éloignement que donnent les mêmes prétentions ne leur avait pas permis de s'expliquer ensemble, et leur amitié s'était refroidie, sans qu'ils eussent eu la force de s'éclaircir. L'aventure qui était arrivée à M. de Clèves, d'avoir vu le premier mademoiselle de Chartres, lui paraissait un heureux présage, et semblait lui donner quelque avantage sur ses rivaux; mais il prévoyait de grands obstacles par le duc de Nevers, son père. Ce duc avait d'étroites liaisons avec la duchesse de Valentinois; elle était ennemie du vidame, et cette raison était suffisante pour empêcher le duc de Nevers de consentir que son fils pensât à sa nièce.

Madame de Chartres, qui avait eu tant d'application pour inspirer la vertu à sa fille, ne discontinua pas de prendre les mêmes soins dans un lieu où ils étaient si nécessaires, et où il y avait tant d'exemples si dangereux. L'ambition et la galanterie étaient l'âme de cette cour, et occupaient également les hommes et les femmes. Il y avait tant d'intérêts et tant de cabales différentes, et les dames y avaient tant de part, que l'amour était toujours mêlé

aux affaires, et les affaires à l'amour. Personne n'était tranquille ni indifférent : on songeait à s'élever, à plaire, à servir, ou à nuire; on ne connaissait ni l'ennui ni l'oisiveté, et on était toujours occupé des plaisirs ou des intrigues. Les dames avaient des attachemens particuliers pour la reine, pour la reine-dauphine, pour la reine de Navarre, pour Madame, sœur du roi, ou pour la duchesse de Valentinois. Les inclinations, les raisons de bienséance, ou le rapport d'humeur, faisaient ces différens attachemens. Celles qui avaient passé la première jeunesse, et qui faisaient profession d'une vertu plus austère, étaient attachées à la reine; celles qui étaient plus jeunes, et qui cherchaient la joie et la galanterie, faisaient leur cour à la reine-dauphine. La reine de Navarre avait ses favorites : elle était jeune, et elle avait du pouvoir sur le roi son mari; il était joint au connétable, et avait par-là beaucoup de crédit. Madame, sœur du roi, conservait encore de la beauté, et attirait plusieurs dames auprès d'elle. La duchesse de Valentinois avait toutes celles qu'elle daignait regarder; mais peu de femmes lui étaient agréables; et, excepté quelques-unes qui avaient sa familiarité et sa confiance, et dont l'humeur avait du rapport avec la sienne, elle n'en re-

cevait chez elle que les jours où elle prenait plaisir à avoir une cour comme celle de la reine.

Toutes ces différentes cabales avaient de l'émulation et de l'envie les unes contre les autres. Les dames qui les composaient avaient aussi de la jalousie entre elles, ou pour la faveur, ou pour les amans; les intérêts de grandeur et d'élévation se trouvaient souvent joints à ces autres intérêts moins importans, mais qui n'étaient pas moins sensibles. Ainsi, il y avait une sorte d'agitation sans désordre dans cette cour qui la rendait très-agréable, mais aussi très-dangereuse pour une jeune personne. Madame de Chartres voyait ce péril, et ne songeait qu'aux moyens d'en garantir sa fille. Elle la pria, non pas comme sa mère, mais comme son amie, de lui faire confidence de toutes les galanteries qu'on lui dirait, et elle lui promit de lui aider à se conduire dans des choses où l'on était souvent embarrassée quand on était jeune.

Le chevalier de Guise fit tellement paraître les sentimens et les desseins qu'il avait pour mademoiselle de Chartres, qu'ils ne furent ignorés de personne. Il ne voyait néanmoins que de l'impossibilité dans ce qu'il désirait : il savait bien qu'il n'était point un parti qui convînt à

mademoiselle de Chartres, par le peu de bien qu'il avait pour soutenir son rang; et il savait bien aussi que ses frères n'approuveraient pas qu'il se mariât, par la crainte de l'abaissement que les mariages des cadets apportent d'ordinaire dans les grandes maisons. Le cardinal de Lorraine lui fit bientôt voir qu'il ne se trompait pas; il condamna l'attachement qu'il témoignait pour mademoiselle de Chartres, avec une chaleur extraordinaire, mais il ne lui en dit pas les véritables raisons. Ce cardinal avait une haine pour le vidame, qui était secrète alors, et qui éclata depuis. Il eut plutôt consenti à voir son frère entrer dans toute autre alliance que dans celle de ce vidame; et il déclara si publiquement combien il en était éloigné, que madame de Chartres en fut sensiblement offensée. Elle prit de grands soins de faire voir que le cardinal de Lorraine n'avait rien à craindre, et qu'elle ne songeait pas à ce mariage. Le vidame prit la même conduite, et sentit encore plus que madame de Chartres celle du cardinal de Lorraine, parce qu'il en savait mieux la cause.

Le prince de Clèves n'avait pas donné des marques moins publiques de sa passion, qu'avait fait le chevalier de Guise. Le duc de Nevers apprit cet attachement avec chagrin; il crut néanmoins qu'il n'avait qu'à parler à son fils, pour le faire

changer de conduite; mais il fut bien surpris de trouver en lui le dessein formé d'épouser mademoiselle de Chartres. Il blâma ce dessein, il s'emporta, et cacha si peu son emportement, que le sujet s'en répandit bientôt à la cour, et alla jusqu'à madame de Chartres. Elle n'avait pas mis en doute que M. de Nevers ne regardât le mariage de sa fille comme un avantage pour son fils: elle fut bien étonnée que la maison de Clèves et celle de Guise craignissent son alliance, au lieu de la souhaiter. Le dépit qu'elle eut lui fit penser à trouver un parti pour sa fille, qui la mît au-dessus de ceux qui se croyaient au-dessus d'elle. Après avoir tout examiné, elle s'arrêta au prince-dauphin, fils du duc de Montpensier. Il était alors à marier, et c'était ce qu'il y avait de plus grand à la cour. Comme madame de Chartres avait beaucoup d'esprit, qu'elle était aidée du vidame, qui était dans une grande considération, et qu'en effet sa fille était un parti considérable, elle agit avec tant d'adresse et tant de succès, que M. de Montpensier parut souhaiter ce mariage, et il semblait qu'il ne s'y pouvait trouver de difficultés.

Le vidame, qui savait l'attachement de M. d'Anville pour la reine-dauphine, crut néanmoins qu'il fallait employer le pouvoir que cette princesse avait sur lui, pour l'engager à servir

mademoiselle de Chartres auprès du roi et auprès du prince de Montpensier, dont il était ami intime. Il en parla à cette reine, et elle entra avec joie dans une affaire où il s'agissait de l'élévation d'une personne qu'elle aimait beaucoup; elle le témoigna au vidame, et l'assura que, quoiqu'elle sût bien qu'elle ferait une chose désagréable au cardinal de Lorraine, son oncle, elle passerait avec joie par-dessus cette considération, parce qu'elle avait sujet de se plaindre de lui, et qu'il prenait tous les jours les intérêts de la reine contre les siens propres.

Les personnes galantes sont toujours bien aises qu'un prétexte leur donne lieu de parler à ceux qui les aiment. Sitôt que le vidame eut quitté madame la dauphine, elle ordonna à Chastelart, qui était favori de M. d'Anville, et qui savait la passion qu'il avait pour elle, de lui aller dire de sa part de se trouver le soir chez la reine. Chastelart reçut cette commission avec beaucoup de joie et de respect. Ce gentilhomme était d'une bonne maison de Dauphiné; mais son mérite et son esprit le mettaient au-dessus de sa naissance. Il était reçu et bien traité de tout ce qu'il y avait de grands seigneurs à la cour, et la faveur de la maison de Montmorency l'avait particulièrement attaché à M. d'Anville : il était bien fait de sa personne, adroit à toutes

sortes d'exercices ; il chantait agréablement, il faisait des vers, et avait un esprit galant et passionné qui plut si fort à M. d'Anville, qu'il le fit confident de l'amour qu'il avait pour la reine-dauphine. Cette confidence l'approchait de cette princesse, et ce fut en la voyant souvent qu'il prit le commencement de cette malheureuse passion qui lui ôta la raison, et qui lui coûta enfin la vie.

M. d'Anville ne manqua pas d'être le soir chez la reine ; il se trouva heureux que madame la dauphine l'eût choisi pour travailler à une chose qu'elle désirait, et il lui promit d'obéir exactement à ses ordres : mais madame de Valentinois, ayant été avertie du dessein de ce mariage, l'avait traversé avec tant de soin, et avait tellement prévenu le roi, que, lorsque M. d'Anville lui en parla, il lui fit paraître qu'il ne l'approuvait pas, et lui ordonna même de le dire au prince de Montpensier. L'on peut juger ce que sentit madame de Chartres par la rupture d'une chose qu'elle avait tant désirée, dont le mauvais succès donnait un si grand avantage à ses ennemis, et faisait un si grand tort à sa fille.

La reine-dauphine témoigna à mademoiselle de Chartres, avec beaucoup d'amitié, le déplaisir qu'elle avait de lui avoir été inutile :

Vous voyez, lui dit-elle, que j'ai un médiocre pouvoir ; je suis si haïe de la reine et de la duchesse de Valentinois, qu'il est difficile que, par elles ou par ceux qui sont dans leur dépendance, elles ne traversent toujours toutes les choses que je désire : cependant, ajouta-t-elle, je n'ai jamais pensé qu'à leur plaire ; aussi elles ne me haïssent qu'à cause de la reine ma mère, qui leur a donné autrefois de l'inquiétude et de la jalousie. Le roi en avait été amoureux avant qu'il le fût de madame de Valentinois ; et, dans les premières années de son mariage, qu'il n'avait point encore d'enfans, quoiqu'il aimât cette duchesse, il parut quasi résolu de se démarier pour épouser la reine ma mère. Madame de Valentinois, qui craignait une femme qu'il avait déjà aimée, et dont la beauté et l'esprit pouvaient diminuer sa faveur, s'unit au connétable, qui ne souhaitait pas aussi que le roi épousât une sœur de MM. de Guise : ils mirent le feu roi dans leurs sentimens ; et, quoiqu'il haït mortellement la duchesse de Valentinois, comme il aimait la reine, il travailla avec eux pour empêcher le roi de se démarier ; mais, pour lui ôter absolument la pensée d'épouser la reine ma mère, ils firent son mariage avec le roi d'Écosse, qui était veuf de madame Magdeleine, sœur du roi, et ils le firent parce qu'il était le

plus prêt à conclure, et manquèrent aux engagemens qu'on avait avec le roi d'Angleterre, qui la souhaitait ardemment. Il s'en fallut peu même que ce manquement ne fît une rupture entre les deux rois. Henri VIII ne pouvait se consoler de n'avoir pas épousé la reine ma mère; et, quelque autre princesse française qu'on lui proposât, il disait toujours qu'elle ne remplacerait jamais celle qu'on lui avait ôtée. Il est vrai aussi que la reine ma mère était une parfaite beauté; et que c'est une chose remarquable, que, veuve d'un duc de Longueville, trois rois aient souhaité de l'épouser : son malheur l'a donnée au moindre, et l'a mise dans un royaume où elle ne trouve que des peines. On dit que je lui ressemble : je crains de lui ressembler aussi par sa malheureuse destinée; et, quelque bonheur qui semble se préparer pour moi, je ne saurais croire que j'en jouisse.

Mademoiselle de Chartres dit à la reine que ces tristes pressentimens étaient si mal fondés, qu'elle ne les conserverait pas long-temps, et qu'elle ne devait point douter que son bonheur ne répondît aux apparences.

Personne n'osait plus penser à mademoiselle de Chartres, par la crainte de déplaire au roi, ou par la pensée de ne pas réussir auprès d'une personne qui avait espéré un prince du sang.

M. de Clèves ne fut retenu par aucune de ces considérations. La mort du duc de Nevers, son père, qui arriva alors, le mit dans une entière liberté de suivre son inclination, et, sitôt que le temps de la bienséance du deuil fut passé, il ne songea plus qu'aux moyens d'épouser mademoiselle de Chartres. Il se trouvait heureux d'en faire la proposition dans un temps où ce qui s'était passé avait éloigné les autres partis, et où il était quasi assuré qu'on ne la lui refuserait pas. Ce qui troublait sa joie était la crainte de ne lui être pas agréable, et il eût préféré le bonheur de lui plaire à la certitude de l'épouser sans en être aimé.

Le chevalier de Guise lui avait donné quelque sorte de jalousie; mais comme elle était plutôt fondée sur le mérite de ce prince que sur aucune des actions de mademoiselle de Chartres, il songea seulement à tâcher de découvrir s'il était assez heureux pour qu'elle approuvât la pensée qu'il avait pour elle. Il ne la voyait que chez les reines ou aux assemblées; il était difficile d'avoir une conversation particulière. Il en trouva pourtant les moyens, et il lui parla de son dessein et de sa passion avec tout le respect imaginable; il la pressa de lui faire connaître quels étaient les sentimens qu'elle avait pour lui, et il lui dit que ceux qu'il avait pour elle étaient d'une na-

ture qui le rendraient éternellement malheureux, si elle n'obéissait que par devoir aux volontés de madame sa mère.

Comme mademoiselle de Chartres avait le cœur très-noble et très-bien fait, elle fut véritablement touchée de reconnaissance du procédé du prince de Clèves. Cette reconnaissance donna à ses réponses et à ses paroles un certain air de douceur qui suffisait pour donner de l'espérance à un homme aussi éperdument amoureux que l'était ce prince; de sorte qu'il se flatta d'une partie de ce qu'il souhaitait.

Elle rendit compte à sa mère de cette conversation; et madame de Chartres lui dit qu'il y avait tant de grandeur et de bonnes qualités dans M. de Clèves, et qu'il faisait paraître tant de sagesse pour son âge, que, si elle sentait son inclination portée à l'épouser, elle y consentirait avec joie. Mademoiselle de Chartres répondit qu'elle lui remarquait les mêmes bonnes qualités, qu'elle l'épouserait même avec moins de répugnance qu'un autre, mais qu'elle n'avait aucune inclination particulière pour sa personne.

Dès le lendemain, ce prince fit parler à madame de Chartres. Elle reçut la proposition qu'on lui faisait, et elle ne craignit point de donner à sa fille un mari qu'elle ne pût aimer, en lui don-

nant le prince de Clèves. Les articles furent conclus : on parla au roi, et ce mariage fut su de tout le monde.

M. de Clèves se trouvait heureux sans être néanmoins entièrement content; il voyait avec beaucoup de peine que les sentimens de mademoiselle de Chartres ne passaient pas ceux de l'estime et de la reconnaissance; et il ne pouvait se flatter qu'elle en cachât de plus obligeans, puisque l'état où ils étaient lui permettait de les faire paraître sans choquer son extrême modestie. Il ne se passait guère de jours qu'il ne lui en fît ses plaintes. Est-il possible, lui disait-il, que je puisse n'être pas heureux en vous épousant? Cependant il est vrai que je ne le suis pas. Vous n'avez pour moi qu'une sorte de bonté qui ne me peut satisfaire; vous n'avez ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin; vous n'êtes pas plus touchée de ma passion que vous le seriez d'un attachement qui ne serait fondé que sur les avantages de votre fortune, et non pas sur les charmes de votre personne. Il y a de l'injustice à vous plaindre, lui répondit-elle; je ne sais ce que vous pouvez souhaiter au delà de ce que je fais, et il me semble que la bienséance ne permet pas que j'en fasse davantage. Il est vrai, lui répliqua-t-il, que vous me donnez de certaines apparences dont je serais content, s'il

y avait quelque chose au delà; mais, au lieu que la bienséance vous retienne, c'est elle seule qui vous fait faire ce que vous faites. Je ne touche ni votre inclination ni votre cœur, et ma présence ne vous donne ni de plaisir ni de trouble. Vous ne sauriez douter, reprit-elle, que je n'aie de la joie de vous voir; et je rougis si souvent en vous voyant, que vous ne sauriez douter aussi que votre vue ne me donne du trouble. Je ne me trompe pas à votre rougeur, répondit-il; c'est un sentiment de modestie et non pas un mouvement de votre cœur, et je n'en tire que l'avantage que j'en dois tirer.

Mademoiselle de Chartres ne savait que répondre, et ces distinctions étaient au-dessus de ses connaissances. M. de Clèves ne voyait que trop combien elle était éloignée d'avoir pour lui des sentimens qui le pouvaient satisfaire, puisqu'il lui paraissait même qu'elle ne les entendait pas.

Le chevalier de Guise revint d'un voyage peu de jours avant les noces. Il avait vu tant d'obstacles insurmontables au dessein qu'il avait eu d'épouser mademoiselle de Chartres, qu'il n'avait pu se flatter d'y réussir; et néanmoins il fut sensiblement affligé de la voir devenir la femme d'un autre: cette douleur n'éteignit pas sa passion, et il ne demeura pas moins amoureux.

Mademoiselle de Chartres n'avait pas ignoré les sentimens que ce prince avait eus pour elle. Il lui fit connaître, à son retour, qu'elle était cause de l'extrême tristesse qui paraissait sur son visage, et il avait tant de mérite et tant d'agrément, qu'il était difficile de le rendre malheureux sans en avoir quelque pitié. Aussi ne se pouvait-elle défendre d'en avoir; mais cette pitié ne la conduisait pas à d'autres sentimens : elle contait à sa mère la peine que lui donnait l'affection de ce prince.

Madame de Chartres admirait la sincérité de sa fille, et elle l'admirait avec raison; car jamais personne n'en a eu une si grande et si naturelle; mais elle n'admirait pas moins que son cœur ne fût point touché, et d'autant plus qu'elle voyait bien que le prince de Clèves ne l'avait pas touchée, non plus que les autres. Cela fut cause qu'elle prit de grands soins de l'attacher à son mari, et de lui faire comprendre ce qu'elle devait à l'inclination qu'il avait eue pour elle, avant que de la connaître, et à la passion qu'il lui avait témoignée, en la préférant à tous les autres partis, dans un temps où personne n'osait plus penser à elle.

Ce mariage s'acheva; la cérémonie s'en fit au Louvre, et le soir le roi et les reines vinrent souper chez madame de Chartres avec toute la

cour, où ils furent reçus avec une magnificence admirable. Le chevalier de Guise n'osa se distinguer des autres, et ne pas assister à cette cérémonie; mais il y fut si peu maître de sa tristesse qu'il était aisé de la remarquer.

M. de Clèves ne trouva pas que mademoiselle de Chartres eût changé de sentimens en changeant de nom. La qualité de mari lui donna de plus grands priviléges, mais elle ne lui donna pas une autre place dans le cœur de sa femme. Cela fit aussi que, pour être son mari, il ne laissa pas d'être son amant, parce qu'il avait toujours quelque chose à souhaiter au delà de sa possession; et, quoiqu'elle vécût parfaitement bien avec lui, il n'était pas entièrement heureux. Il conservait pour elle une passion violente et inquiète qui troublait sa joie. La jalousie n'avait point de part à ce trouble; jamais mari n'a été si loin d'en prendre, et jamais femme n'a été si loin d'en donner. Elle était néanmoins exposée au milieu de la cour; elle allait tous les jours chez les reines et chez Madame. Tout ce qu'il y avait d'hommes jeunes et galans la voyaient chez elle et chez le duc de Nevers, son beau-frère, dont la maison était ouverte à tout le monde; mais elle avait un air qui inspirait un si grand respect, et qui paraissait si éloigné de la galanterie, que le maréchal de Saint-André,

quoique audacieux et soutenu de la faveur du roi, était touché de sa beauté, sans oser le lui faire paraître que par des soins et des devoirs. Plusieurs autres étaient dans le même état; et madame de Chartres joignait à la sagesse de sa fille une conduite si exacte pour toutes les bienséances, qu'elle achevait de la faire paraître une personne où l'on ne pouvait atteindre.

La duchesse de Lorraine, en travaillant à la paix, avait aussi travaillé pour le mariage du duc de Lorraine, son fils; il avait été conclu avec madame Claude de France, seconde fille du roi. Les noces en furent résolues pour le mois de février.

Cependant le duc de Nemours était demeuré à Bruxelles, entièrement rempli et occupé de ses desseins pour l'Angleterre. Il en recevait ou y envoyait continuellement des courriers. Ses espérances augmentaient tous les jours; et enfin Lignerolles lui manda qu'il était temps que sa présence vînt achever ce qui était si bien commencé. Il reçut cette nouvelle avec toute la joie que peut avoir un jeune homme ambitieux, qui se voit porté au trône par sa seule réputation. Son esprit s'était insensiblement accoutumé à la grandeur de cette fortune; et, au lieu qu'il l'avait rejetée d'abord comme une chose où il ne pouvait parvenir, les difficultés s'étaient effa-

cées de son imagination, et il ne voyait plus d'obstacles.

Il envoya en diligence à Paris donner tous les ordres nécessaires pour faire un équipage magnifique, afin de paraître en Angleterre avec un éclat proportionné au dessein qui l'y conduisait, et il se hâta lui-même de venir à la cour pour assister au mariage de M. de Lorraine.

Il arriva la veille des fiançailles; et, dès le même soir qu'il fut arrivé, il alla rendre compte au roi de l'état de son dessein, et recevoir ses ordres et ses conseils pour ce qui lui restait à faire. Il alla ensuite chez les reines. Madame de Clèves n'y était pas, de sorte qu'elle ne le vit point, et ne sut pas même qu'il fût arrivé. Elle avait ouï parler de ce prince à tout le monde, comme de ce qu'il y avait de mieux fait et de plus agréable à la cour; et surtout madame la dauphine le lui avait dépeint d'une sorte, et lui en avait parlé tant de fois, qu'elle lui avait donné de la curiosité, et même de l'impatience de le voir.

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure. Le bal commença; et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers

la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Madame de Clèves acheva de danser ; et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna, et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelque siége pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir, quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir madame de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté, que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini, sans leur donner le loisir de parler à personne, et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils

étaient, et s'ils ne s'en doutaient point. Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude; mais, comme madame de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que votre majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom. Je crois, dit madame la dauphine, qu'elle le sait aussi-bien que vous savez le sien. Je vous assure, madame, reprit madame de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez. Vous devinez fort bien, répondit madame la dauphine; et il y a même quelque chose d'obligeant pour M. de Nemours à ne vouloir pas avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu. La reine les interrompit pour faire continuer le bal : M. de Nemours prit la reine-dauphine. Cette princesse était d'une parfaite beauté, et avait paru telle aux yeux de M. de Nemours avant qu'il allât en Flandre; mais, de tout le soir, il ne put admirer que madame de Clèves.

Le chevalier de Guise, qui l'adorait toujours, était à ses pieds, et ce qui venait de se passer lui avait donné une douleur sensible. Il le prit comme un présage que la fortune destinait M. de Nemours à être amoureux de madame de Clèves : et, soit qu'en effet il eût paru quelque trouble sur son visage, ou que la jalousie fît voir au chevalier

de Guise au delà de la vérité, il crut qu'elle avait été touchée de la vue de ce prince, et il ne put s'empêcher de lui dire que M. de Nemours était bien heureux de commencer à être connu d'elle par une aventure qui avait quelque chose de galant et d'extraordinaire.

Madame de Clèves revint chez elle, l'esprit si rempli de ce qui s'était passé au bal, que, quoiqu'il fût fort tard, elle alla dans la chambre de sa mère pour lui en rendre compte; et elle lui loua M. de Nemours avec un certain air qui donna à madame de Chartres la même pensée qu'avait eue le chevalier de Guise.

Le lendemain, la cérémonie des noces se fit. Madame de Clèves y vit le duc de Nemours avec une mine et une grâce si admirables qu'elle en fut encore plus surprise.

Les jours suivans, elle le vit chez la reine-dauphine, elle le vit jouer à la paume avec le roi, elle le vit courre la bague, elle l'entendit parler; mais elle le vit toujours surpasser de si loin tous les autres, et se rendre tellement maître de la conversation dans tous les lieux où il était, par l'air de sa personne, et par l'agrément de son esprit, qu'il fit en peu de temps une grande impression dans son cœur.

Il est vrai aussi que, comme M. de Nemours sentait pour elle une inclination violente, qui

lui donnait cette douceur et cet enjouement qu'inspirent les premiers désirs de plaire, il était encore plus aimable qu'il n'avait accoutumé de l'être. De sorte que, se voyant souvent, et se voyant l'un et l'autre ce qu'il y avait de plus parfait à la cour, il était difficile qu'ils ne se plussent infiniment.

La duchesse de Valentinois était de toutes les parties de plaisir, et le roi avait pour elle la même vivacité et les mêmes soins que dans les commencemens de sa passion. Madame de Clèves, qui était dans cet âge où l'on ne croit pas qu'une femme puisse être aimée quand elle a passé vingt-cinq ans, regardait avec un extrême étonnement l'attachement que le roi avait pour cette duchesse, qui était grand'mère, et qui venait de marier sa petite-fille. Elle en parlait souvent à madame de Chartres : Est-il possible, madame, lui disait-elle, qu'il y ait si long-temps que le roi en soit amoureux? Comment s'est-il pu attacher à une personne qui était beaucoup plus âgée que lui, qui avait été maîtresse de son père, et qui l'est encore de beaucoup d'autres, à ce que j'ai ouï dire? Il est vrai, répondit-elle, que ce n'est ni le mérite, ni la fidélité de madame de Valentinois, qui a fait naître la passion du roi, ni qui l'a conservée; et c'est aussi en quoi il n'est pas excusable; car si cette femme avait eu de la jeu-

nesse et de la beauté jointe à sa naissance, qu'elle eût eu le mérite de n'avoir jamais rien aimé, qu'elle eût aimé le roi avec une fidélité exacte, qu'elle l'eût aimé par rapport à sa seule personne, sans intérêt de grandeur ni de fortune, et sans se servir de son pouvoir que pour des choses honnêtes ou agréables au roi même, il faut avouer qu'on aurait eu de la peine à s'empêcher de louer ce prince du grand attachement qu'il a pour elle. Si je ne craignais, continua madame de Chartres, que vous disiez de moi ce que l'on dit de toutes les femmes de mon âge, qu'elles aiment à conter les histoires de leur temps, je vous apprendrais le commencement de la passion du roi pour cette duchesse, et plusieurs choses de la cour du feu roi, qui ont même beaucoup de rapport avec celles qui se passent encore présentement. Bien loin de vous accuser, reprit madame de Clèves, de redire les histoires passées, je me plains, madame, que vous ne m'ayez pas instruite des présentes, et que vous ne m'ayez point appris les divers intérêts et les diverses liaisons de la cour. Je les ignore si entièrement, que je croyais, il y a peu de jours, que M. le connétable était fort bien avec la reine. Vous aviez une opinion bien opposée à la vérité, répondit madame de Chartres. La reine hait M. le connétable; et, si elle a jamais quelque

pouvoir, il ne s'en apercevra que trop. Elle sait qu'il a dit plusieurs fois au roi, que de tous ses enfans il n'y avait que les naturels qui lui ressemblassent. Je n'eusse jamais soupçonné cette haine, interrompit madame de Clèves, après avoir vu le soin que la reine avait d'écrire à M. le connétable pendant sa prison, la joie qu'elle a témoignée à son retour, et comme elle l'appelle toujours mon compère, aussi-bien que le roi. Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci, répondit madame de Chartres, vous serez souvent trompée ; ce qui paraît n'est presque jamais la vérité.

Mais pour revenir à madame de Valentinois, vous savez qu'elle s'appelle Diane de Poitiers ; sa maison est très-illustre ; elle vient des anciens ducs d'Aquitaine ; son aïeule était fille naturelle de Louis XI, et enfin il n'y a rien que de grand dans sa naissance. Saint-Valier, son père, se trouva embarrassé dans l'affaire du connétable de Bourbon, dont vous avez ouï parler. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, et conduit sur l'échafaud. Sa fille, dont la beauté était admirable, et qui avait déjà plu au feu roi, fit si bien (je ne sais par quels moyens) qu'elle obtint la vie de son père. On lui porta sa grâce, comme il n'attendait que le coup de la mort ; mais la peur l'avait tellement saisi, qu'il n'avait plus de

connaissance, et il mourut peu de jours après. Sa fille parut à la cour comme la maîtresse du roi. Le voyage d'Italie et la prison de ce prince interrompirent cette passion. Lorsqu'il revint d'Espagne, et que madame la régente alla au-devant de lui à Bayonne, elle mena toutes ses filles, parmi lesquelles était mademoiselle de Pisseleu, qui a été depuis la duchesse d'Estampes. Le roi en devint amoureux. Elle était inférieure en naissance, en esprit et en beauté à madame de Valentinois, et elle n'avait au-dessus d'elle que l'avantage de la grande jeunesse. Je lui ai ouï dire plusieurs fois qu'elle était née le jour que Diane de Poitiers avait été mariée : la haine le lui faisait dire, et non pas la vérité; car je suis bien trompée si la duchesse de Valentinois n'épousa M. de Brezé, grand sénéchal de Normandie, dans le même temps que le roi devint amoureux de madame d'Estampes. Jamais il n'y a eu une si grande haine que l'a été celle de ces deux femmes. La duchesse de Valentinois ne pouvait pardonner à madame d'Estampes de lui avoir ôté le titre de maîtresse du roi. Madame d'Estampes avait une jalousie violente contre madame de Valentinois, parce que le roi conservait un commerce avec elle. Ce prince n'avait pas une fidélité exacte pour ses maîtresses; il y en avait toujours une qui avait le titre et les

honneurs, mais les dames que l'on appelait *de la petite bande* le partageaient tour à tour. La perte du dauphin son fils, qui mourut à Tournon, et que l'on crut empoisonné, lui donna une sensible affliction. Il n'avait pas la même tendresse, ni le même goût pour son second fils, qui règne présentement; il ne lui trouvait pas assez de hardiesse, ni assez de vivacité. Il s'en plaignit un jour à madame de Valentinois, et elle lui dit qu'elle voulait le faire devenir amoureux d'elle, pour le rendre plus vif et plus agréable. Elle y réussit comme vous le voyez. Il y a plus de vingt ans que cette passion dure, sans qu'elle ait été altérée, ni par le temps, ni par les obstacles.

Le feu roi s'y opposa d'abord; et, soit qu'il eût encore assez d'amour pour madame de Valentinois pour avoir de la jalousie, ou qu'il fût poussé par la duchesse d'Estampes, qui était au désespoir que M. le dauphin fût attaché à son ennemie, il est certain qu'il vit cette passion avec une colère et un chagrin dont il donnait tous les jours des marques. Son fils ne craignit ni sa colère ni sa haine, et rien ne put l'obliger à diminuer son attachement, ni à le cacher; il fallut que le roi s'accoutumât à le souffrir. Aussi cette opposition à ses volontés l'éloigna encore de lui, et l'attacha davantage au duc d'Or-

léans, son troisième fils. C'était un prince bien fait, beau, plein de feu et d'ambition, d'une jeunesse fougueuse, qui avait besoin d'être modéré, mais qui eût fait aussi un prince d'une grande élévation, si l'âge eût mûri son esprit.

Le rang d'aîné qu'avait le dauphin, et la faveur du roi qu'avait le duc d'Orléans, faisaient entre eux une sorte d'émulation qui allait jusqu'à la haine. Cette émulation avait commencé dès leur enfance, et s'était toujours conservée. Lorsque l'empereur passa en France, il donna une préférence entière au duc d'Orléans sur M. le dauphin, qui la ressentit si vivement, que, comme cet empereur était à Chantilly, il voulut obliger M. le connétable à l'arrêter, sans attendre le commandement du roi. M. le connétable ne le voulut pas : le roi le blâma, dans la suite, de n'avoir pas suivi le conseil de son fils; et, lorsqu'il l'éloigna de la cour, cette raison y eut beaucoup de part.

La division des deux frères donna la pensée à la duchesse d'Estampes de s'appuyer de M. le duc d'Orléans, pour la soutenir auprès du roi contre madame de Valentinois. Elle y réussit : ce prince, sans être amoureux d'elle, n'entra guère moins dans ses intérêts, que le dauphin était dans ceux de madame de Valentinois. Cela fit deux cabales dans la cour, telles que vous pou-

vez vous les imaginer; mais ces intrigues ne se bornèrent pas seulement à des démêlés de femmes.

L'empereur, qui avait conservé de l'amitié pour le duc d'Orléans, avait offert plusieurs fois de lui remettre le duché de Milan. Dans les propositions qui se firent depuis pour la paix, il faisait espérer de lui donner les dix-sept provinces, et de lui faire épouser sa fille. M. le dauphin ne souhaitait ni la paix, ni ce mariage. Il se servit de M. le connétable, qu'il a toujours aimé, pour faire voir au roi de quelle importance il était de ne pas donner à son successeur un frère aussi puissant que le serait un duc d'Orléans, avec l'alliance de l'empereur et les dix-sept provinces. M. le connétable entra d'autant mieux dans les sentimens de M. le dauphin, qu'il s'opposait par-là à ceux de madame d'Estampes, qui était son ennemie déclarée, et qui souhaitait ardemment l'élévation de M. le duc d'Orléans.

M. le dauphin commandait alors l'armée du roi en Champagne, et avait réduit celle de l'empereur en une telle extrémité, qu'elle eût péri entièrement, si la duchesse d'Estampes, craignant que de trop grands avantages ne nous fissent refuser la paix et l'alliance de l'empereur pour M. le duc d'Orléans, n'eût fait secrète-

ment avertir les ennemis de surprendre Épernay et Château-Thierry, qui étaient pleins de vivres. Ils le firent, et sauvèrent par ce moyen toute leur armée.

Cette duchesse ne jouit pas long-temps du succès de sa trahison. Peu après, M. le duc d'Orléans mourut à Farmoutiers, d'une espèce de maladie contagieuse. Il aimait une des plus belles femmes de la cour, et en était aimé. Je ne vous la nommerai pas, parce qu'elle a vécu depuis avec tant de sagesse, et qu'elle a même caché avec tant de soin la passion qu'elle avait pour ce prince, qu'elle a mérité que l'on conserve sa réputation. Le hasard fit qu'elle reçut la nouvelle de la mort de son mari, le même jour qu'elle apprit celle de M. le duc d'Orléans; de sorte qu'elle eut ce prétexte pour cacher sa véritable affliction, sans avoir la peine de se contraindre.

Le roi ne survécut guère au prince son fils; il mourut deux ans après. Il recommanda à M. le dauphin de se servir du cardinal de Tournon et de l'amiral d'Annebault, et ne parla point de M. le connétable, qui était pour lors relégué à Chantilly. Ce fut néanmoins la première chose que fit le roi son fils, de le rappeler, et de lui donner le gouvernement des affaires.

Madame d'Estampes fut chassée, et reçut tous les mauvais traitemens qu'elle pouvait attendre d'une ennemie toute-puissante. La duchesse de Valentinois se vengea alors pleinement, et de cette duchesse, et de tous ceux qui lui avaient déplu. Son pouvoir parut plus absolu sur l'esprit du roi, qu'il ne paraissait encore pendant qu'il était dauphin. Depuis douze ans que ce prince règne, elle est maîtresse absolue de toutes choses : elle dispose des charges et des affaires; elle a fait chasser le cardinal de Tournon, le chancelier Olivier et Villeroy. Ceux qui ont voulu éclairer le roi sur sa conduite ont péri dans cette entreprise. Le comte de Taix, grand-maître de l'artillerie, qui ne l'aimait pas, ne put s'empêcher de parler de ses galanteries, et surtout de celle du comte de Brissac, dont le roi avait déjà eu beaucoup de jalousie : néanmoins, elle fit si bien, que le comte de Taix fut disgracié; on lui ôta sa charge; et, ce qui est presque incroyable, elle la fit donner au comte de Brissac, et l'a fait ensuite maréchal de France. La jalousie du roi augmenta néanmoins d'une telle sorte, qu'il ne put souffrir que ce maréchal demeurât à la cour : mais la jalousie, qui est aigre et violente en tous les autres, est douce et modérée en lui par l'extrême respect qu'il a pour sa maîtresse; en sorte qu'il n'osa

éloigner son rival que sur le prétexte de lui donner le gouvernement de Piémont. Il y a passé plusieurs années : il revint, l'hiver dernier, sur le prétexte de demander des troupes et d'autres choses nécessaires pour l'armée qu'il commande. Le désir de revoir madame de Valentinois, et la crainte d'en être oublié, avaient peut-être beaucoup de part à ce voyage. Le roi le reçut avec une grande froideur. MM. de Guise, qui ne l'aiment pas, mais qui n'osent le témoigner à cause de madame de Valentinois, se servirent de M. le vidame, qui est son ennemi déclaré, pour empêcher qu'il n'obtînt aucune des choses qu'il était venu demander. Il n'était pas difficile de lui nuire ; le roi le haïssait, et sa présence lui donnait de l'inquiétude : de sorte qu'il fut contraint de s'en retourner sans remporter aucun fruit de son voyage, que d'avoir peut-être rallumé dans le cœur de madame de Valentinois des sentimens que l'absence commençait d'éteindre. Le roi a bien eu d'autres sujets de jalousie ; mais, ou il ne les a pas connus, ou il n'a osé s'en plaindre.

Je ne sais, ma fille, ajouta madame de Chartres, si vous ne trouverez point que je vous ai plus appris de choses que vous n'aviez envie d'en savoir. Je suis très-éloignée, madame, de faire cette plainte, répondit madame de Clèves ; et,

sans la peur de vous importuner, je vous demanderais encore plusieurs circonstances que j'ignore.

La passion de M. de Nemours pour madame de Clèves fut d'abord si violente, qu'elle lui ôta le goût et même le souvenir de toutes les personnes qu'il avait aimées, et avec qui il avait conservé des commerces pendant son absence. Il ne prit pas seulement le soin de chercher des prétextes pour rompre avec elles; il ne put se donner la patience d'écouter leurs plaintes, et de répondre à leurs reproches. Madame la dauphine, pour qui il avait eu des sentimens assez passionnés, ne put tenir dans son cœur contre madame de Clèves. Son impatience pour le voyage d'Angleterre commença même à se ralentir, et il ne pressa plus avec tant d'ardeur les choses qui étaient nécessaires pour son départ. Il allait souvent chez la reine-dauphine, parce que madame de Clèves y allait souvent, et il n'était pas fâché de laisser imaginer ce que l'on avait cru de ses sentimens pour cette reine. Madame de Clèves lui paraissait d'un si grand prix, qu'il se résolut de manquer plutôt à lui donner des marques de sa passion, que de hasarder de la faire connaître au public. Il n'en parla pas même au vidame de Chartres, qui était son ami intime, et pour qui il n'avait rien de caché. Il prit une

conduite si sage, et s'observa avec tant de soin, que personne ne le soupçonna d'être amoureux de madame de Clèves, que le chevalier de Guise; et elle aurait eu peine à s'en apercevoir elle-même, si l'inclination qu'elle avait pour lui ne lui eût donné une attention particulière pour ses actions, qui ne lui permit pas d'en douter.

Elle ne se trouva pas la même disposition à dire à sa mère ce qu'elle pensait des sentimens de ce prince, qu'elle avait eue à lui parler de ses autres amans : sans avoir un dessein formé de le lui cacher, elle ne lui en parla point. Mais madame de Chartres ne le voyait que trop, aussi-bien que le penchant que sa fille avait pour lui. Cette connaissance lui donna une douleur sensible : elle jugeait bien le péril où était cette jeune personne, d'être aimée d'un homme fait comme M. de Nemours, pour qui elle avait de l'inclination. Elle fut entièrement confirmée dans les soupçons qu'elle avait de cette inclination, par une chose qui arriva peu de jours après.

Le maréchal de Saint-André, qui cherchait toutes les occasions de faire voir sa magnificence, supplia le roi, sur le prétexte de lui montrer sa maison, qui ne venait que d'être achevée, de lui vouloir faire l'honneur d'y aller souper avec les reines. Ce maréchal était bien aise aussi de

faire paraître aux yeux de madame de Clèves cette dépense éclatante qui allait jusqu'à la profusion.

Quelques jours avant celui qui avait été choisi pour ce souper, le roi-dauphin, dont la santé était assez mauvaise, s'était trouvé mal, et n'avait vu personne. La reine sa femme avait passé tout le jour auprès de lui. Sur le soir, comme il se portait mieux, il fit entrer toutes les personnes de qualité qui étaient dans son antichambre. La reine-dauphine s'en alla chez elle; elle y trouva madame de Clèves et quelques autres dames qui étaient les plus dans sa familiarité.

Comme il était déjà assez tard, et qu'elle n'était point habillée, elle n'alla pas chez la reine; elle fit dire qu'on ne la voyait point, et fit apporter ses pierreries, afin d'en choisir pour le bal du maréchal de Saint-André, et pour en donner à madame de Clèves, à qui elle en avait promis. Comme elles étaient dans cette occupation, le prince de Condé arriva. Sa qualité lui rendait toutes les entrées libres. La reine-dauphine lui dit qu'il venait sans doute de chez le roi son mari, et lui demanda ce que l'on y faisait. L'on dispute contre M. de Nemours, madame, répondit-il, et il défend avec tant de chaleur la cause qu'il soutient, qu'il faut que

ce soit la sienne. Je crois qu'il a quelque maîtresse qui lui donne de l'inquiétude quand elle est au bal, tant il trouve que c'est une chose fâcheuse pour un amant, que d'y voir la personne qu'il aime.

Comment, reprit madame la dauphine, M. de Nemours ne veut pas que sa maîtresse aille au bal! J'avais bien cru que les maris pouvaient souhaiter que leurs femmes n'y allassent pas; mais, pour leurs amans, je n'avais jamais pensé qu'ils pussent être de ce sentiment. M. de Nemours trouve, repliqua le prince de Condé, que le bal est ce qu'il y a de plus insupportable pour les amans, soit qu'ils soient aimés ou qu'ils ne le soient pas. Il dit que, s'ils sont aimés, ils ont le chagrin de l'être moins pendant plusieurs jours; qu'il n'y a point de femme que le soin de sa parure n'empêche de songer à son amant; qu'elles en sont entièrement occupées; que ce soin de se parer est pour tout le monde, aussi-bien que pour celui qu'elles aiment; que, lorsqu'elles sont au bal, elles veulent plaire à tous ceux qui les regardent; que, quand elles sont contentes de leur beauté, elles en ont une joie dont leur amant ne fait pas la plus grande partie. Il dit aussi que, quand on n'est point aimé, on souffre encore davantage de voir sa maîtresse dans une assemblée; que plus elle est

admirée du public, plus on se trouve malheureux de n'en être point aimé ; que l'on craint toujours que sa beauté ne fasse naître quelque amour plus heureux que le sien : enfin il trouve qu'il n'y a point de souffrance pareille à celle de voir sa maîtresse au bal, si ce n'est de savoir qu'elle y est, et de n'y être pas.

Madame de Clèves ne faisait pas semblant d'entendre ce que disait le prince de Condé, mais elle l'écoutait avec attention. Elle jugeait aisément quelle part elle avait à l'opinion que soutenait M. de Nemours, et surtout à ce qu'il disait du chagrin de n'être pas au bal où était sa maîtresse, parce qu'il ne devait pas être à celui du maréchal de Saint-André, et que le roi l'envoyait au-devant du duc de Ferrare.

La reine-dauphine riait avec le prince de Condé, et n'approuvait pas l'opinion de M. de Nemours. Il n'y a qu'une occasion, madame, lui dit ce prince, où M. de Nemours consente que sa maîtresse aille au bal, c'est lorsque c'est lui qui le donne; et il dit que l'année passée qu'il en donna un à votre majesté, il trouva que sa maîtresse lui faisait une faveur d'y venir, quoiqu'elle ne semblât que vous y suivre; que c'est toujours faire une grâce à un amant, que d'aller prendre sa part à un plaisir qu'il donne; que c'est aussi une chose agréable pour l'amant,

que sa maîtresse le voie le maître d'un lieu où est toute la cour, et qu'elle le voie se bien acquitter d'en faire les honneurs. M. de Nemours avait raison, dit la reine-dauphine en souriant, d'approuver que sa maîtresse allât au bal : il y avait alors un si grand nombre de femmes à qui il donnait cette qualité, que, si elles n'y fussent point venues, il y aurait eu peu de monde.

Sitôt que le prince de Condé avait commencé à conter les sentimens de M. de Nemours sur le bal, madame de Clèves avait senti une grande envie de ne point aller à celui du maréchal de Saint-André. Elle entra aisément dans l'opinion qu'il ne fallait pas aller chez un homme dont on était aimée, et elle fut bien aise d'avoir une raison de sévérité pour faire une chose qui était une faveur pour M. de Nemours. Elle emporta néanmoins la parure que lui avait donnée la reine-dauphine; mais le soir, lorsqu'elle la montra à sa mère, elle lui dit qu'elle n'avait pas dessein de s'en servir; que le maréchal de Saint-André prenait tant de soin de faire voir qu'il était attaché à elle, qu'elle ne doutait point qu'il ne voulût aussi faire croire qu'elle aurait part au divertissement qu'il devait donner au roi, et que, sous prétexte de faire l'honneur de chez lui, il lui rendrait des soins dont peut-être elle serait embarrassée.

Madame de Chartres combattit quelque-temps l'opinion de sa fille, comme la trouvant particulière; mais, voyant qu'elle s'y opiniâtrait, elle s'y rendit, et lui dit qu'il fallait donc qu'elle fit la malade, pour avoir un prétexte de n'y pas aller, parce que les raisons qui l'en empêchaient ne seraient pas approuvées, et qu'il fallait même empêcher qu'on ne les soupçonnât. Madame de Clèves consentit volontiers à passer quelques jours chez elle, pour ne point aller dans un lieu où M. de Nemours ne devait pas être : et il partit sans avoir le plaisir de savoir qu'elle n'y irait pas.

Il revint le lendemain du bal : il sut qu'elle ne s'y était pas trouvée; mais, comme il ne savait pas que l'on eût redit devant elle la conversation de chez le roi-dauphin, il était bien éloigné de croire qu'il fût assez heureux pour l'avoir empêchée d'y aller.

Le lendemain, comme il était chez la reine, et qu'il parlait à madame la dauphine, madame de Chartres et madame de Clèves y vinrent, et s'approchèrent de cette princesse. Madame de Clèves était un peu négligée, comme une personne qui s'était trouvée mal; mais son visage ne répondait pas à son habillement. Vous voilà si belle, lui dit madame la dauphine, que je ne saurais croire que vous ayez été malade. Je pense

que M. le prince de Condé, en vous contant l'avis de M. de Nemours sur le bal, vous a persuadée que vous feriez une faveur au maréchal de Saint-André d'aller chez lui, et que c'est ce qui vous a empêchée d'y venir. Madame de Clèves rougit de ce que madame la dauphine devinait si juste, et de ce qu'elle disait devant M. de Nemours ce qu'elle avait deviné.

Madame de Chartres vit dans ce moment pourquoi sa fille n'avait pas voulu aller au bal; et, pour empêcher que M. de Nemours ne le jugeât aussi-bien qu'elle, elle prit la parole avec un air qui semblait être appuyé sur la vérité. Je vous assure, madame, dit-elle à madame la dauphine, que votre majesté fait plus d'honneur à ma fille qu'elle n'en mérite. Elle était véritablement malade; mais je crois que, si je ne l'en eusse empêchée, elle n'eût pas laissé de vous suivre et de se montrer aussi changée qu'elle était, pour avoir le plaisir de voir tout ce qu'il y a eu d'extraordinaire au divertissement d'hier au soir. Madame la dauphine crut ce que disait madame de Chartres: M. de Nemours fut bien fâché d'y trouver de l'apparence; néanmoins la rougeur de madame de Clèves lui fit soupçonner que ce que madame la dauphine avait dit n'était pas entièrement éloigné de la vérité. Madame de Clèves avait d'abord été fâ-

chée que M. de Nemours eût eu lieu de croire que c'était lui qui l'avait empêchée d'aller chez le maréchal de Saint-André; mais ensuite elle sentit quelque espèce de chagrin, que sa mère lui en eût entièrement ôté l'opinion.

Quoique l'assemblée de Cercamp eût été rompue, les négociations pour la paix avaient toujours continué, et les choses s'y disposèrent d'une telle sorte, que, sur la fin de février, on se rassembla à Cateau-Cambrésis. Les mêmes députés y retournèrent; et l'absence du maréchal de Saint-André défit M. de Nemours du rival qui lui était le plus redoutable, tant par l'attention qu'il avait à observer ceux qui approchaient madame de Clèves, que par le progrès qu'il pouvait faire auprès d'elle.

Madame de Chartres n'avait pas voulu laisser voir à sa fille qu'elle connaissait ses sentimens pour ce prince, de peur de se rendre suspecte sur les choses qu'elle avait envie de lui dire. Elle se mit un jour à parler de lui; elle lui en dit du bien, et y mêla beaucoup de louanges empoisonnées sur la sagesse qu'il avait d'être incapable de devenir amoureux, et sur ce qu'il ne se faisait qu'un plaisir, et non pas un attachement sérieux du commerce des femmes. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que l'on ne l'ait soupçonné d'avoir une grande passion pour la reine-

dauphine; je vois même qu'il y va très-souvent, et je vous conseille d'éviter autant que vous pourrez de lui parler, et surtout en particulier, parce que, madame la dauphine vous traitant comme elle fait, on dirait bientôt que vous êtes leur confidente, et vous savez combien cette réputation est désagréable. Je suis d'avis, si ce bruit continue, que vous alliez un peu moins chez madame la dauphine, afin de ne vous pas trouver mêlée dans des aventures de galanterie.

Madame de Clèves n'avait jamais ouï parler de M. de Nemours et de madame la dauphine : elle fut si surprise de ce que lui dit sa mère, et elle crut si bien voir combien elle s'était trompée dans tout ce qu'elle avait pensé des sentimens de ce prince, qu'elle en changea de visage. Madame de Chartres s'en aperçut : il vint du monde dans ce moment; madame de Clèves s'en alla chez elle, et s'enferma dans son cabinet.

L'on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connaître, par ce que lui venait de dire sa mère, l'intérêt qu'elle prenait à M. de Nemours : elle n'avait encore osé se l'avouer à elle-même. Elle vit alors que les sentimens qu'elle avait pour lui étaient ceux que M. de Clèves lui avait tant demandés; elle trouva combien il était honteux de les avoir pour un autre que pour un mari qui les méritait. Elle se sentit

blessée et embarrassée de la crainte que M. de Nemours ne la voulût faire servir de prétexte à madame la dauphine, et cette pensée la détermina à conter à madame de Chartres ce qu'elle ne lui avait point encore dit.

Elle alla le lendemain matin dans sa chambre pour exécuter ce qu'elle avait résolu; mais elle trouva que madame de Chartres avait un peu de fièvre, de sorte qu'elle ne voulut pas lui parler. Ce mal paraissait néanmoins si peu de chose, que madame de Clèves ne laissa pas d'aller l'après-dînée chez madame la dauphine: elle était dans son cabinet avec deux ou trois dames qui étaient le plus avant dans sa familiarité. Nous parlions de M. de Nemours, lui dit cette reine en la voyant, et nous admirions combien il est changé depuis son retour de Bruxelles : devant que d'y aller, il avait un nombre infini de maîtresses, et c'était même un défaut en lui, car il ménageait également celles qui avaient du mérite et celles qui n'en avaient pas; depuis qu'il est revenu, il ne connaît ni les unes ni les autres : il n'y a jamais eu un si grand changement; je trouve même qu'il y en a dans son humeur, et qu'il est moins gai que de coutume.

Madame de Clèves ne répondit rien, et elle pensait avec honte qu'elle aurait pris tout ce

que l'on disait du changement de ce prince pour des marques de sa passion, si elle n'avait point été détrompée. Elle se sentait quelque aigreur contre madame la dauphine, de lui voir chercher des raisons et s'étonner d'une chose dont apparemment elle savait mieux la vérité que personne. Elle ne put s'empêcher de lui en témoigner quelque chose; et, comme les autres dames s'éloignèrent, elle s'approcha d'elle, et lui dit tout bas : Est-ce aussi pour moi, madame, que vous venez de parler, et voudriez-vous me cacher que vous fussiez celle qui a fait changer de conduite à M. de Nemours? Vous êtes injuste, lui dit madame la dauphine; vous savez que je n'ai rien de caché pour vous. Il est vrai que M. de Nemours, devant que d'aller à Bruxelles, a eu, je crois, intention de me laisser entendre qu'il ne me haïssait pas; mais, depuis qu'il est revenu, il ne m'a pas même paru qu'il se souvînt des choses qu'il avait faites : et j'avoue que j'ai de la curiosité de savoir ce qui l'a fait changer. Il sera bien difficile que je ne le démêle, ajouta-t-elle : le vidame de Chartres, qui est son ami intime, est amoureux d'une personne sur qui j'ai quelque pouvoir, et je saurai par ce moyen ce qui a fait ce changement. Madame la dauphine parla d'un air qui persuada madame de Clèves, et elle se trouva malgré elle dans un

état plus calme et plus doux que celui où elle était auparavant.

Lorsqu'elle revint chez sa mère, elle sut qu'elle était beaucoup plus mal qu'elle ne l'avait laissée. La fièvre lui avait redoublé, et les jours suivans elle augmenta de telle sorte qu'il parut que ce serait une maladie considérable. Madame de Clèves était dans une affliction extrême, elle ne sortait point de la chambre de sa mère; M. de Clèves y passait aussi presque tous les jours, et par l'intérêt qu'il prenait à madame de Chartres, et pour empêcher sa femme de s'abandonner à la tristesse, mais pour avoir aussi le plaisir de la voir : sa passion n'était point diminuée.

M. de Nemours, qui avait toujours eu beaucoup d'amitié pour lui, n'avait pas cessé de lui en témoigner depuis son retour de Bruxelles. Pendant la maladie de madame de Chartres, ce prince trouva le moyen de voir plusieurs fois madame de Clèves, en faisant semblant de chercher son mari, ou de le venir prendre pour le mener promener. Il le cherchait, même à des heures où il savait bien qu'il n'y était pas; et, sous le prétexte de l'attendre, il demeurait dans l'antichambre de madame de Chartres, où il y avait toujours plusieurs personnes de qualité. Madame de Clèves y venait souvent; et, pour

être affligée, elle n'en paraissait pas moins belle à M. de Nemours. Il lui faisait voir combien il prenait d'intérêt à son affliction, et il lui en parlait avec un air si doux et si soumis, qu'il la persuadait aisément que ce n'était pas madame la dauphine dont il était amoureux.

Elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée de sa vue, et d'avoir pourtant du plaisir à le voir; mais, quand elle ne le voyait plus, et qu'elle pensait que ce charme qu'elle trouvait dans sa vue était le commencement des passions, il s'en fallait peu qu'elle ne crût le haïr, par la douleur que lui donnait cette pensée.

Madame de Chartres empira si considérablement, que l'on commença à désespérer de sa vie; elle reçut ce que les médecins lui dirent du péril où elle était, avec un courage digne de sa vertu et de sa piété. Après qu'ils furent sortis, elle fit retirer tout le monde et appeler madame de Clèves.

Il faut nous quitter, ma fille, lui dit-elle en lui tendant la main; le péril où je vous laisse et le besoin que vous avez de moi augmentent le déplaisir que j'ai de vous quitter. Vous avez de l'inclination pour M. de Nemours : je ne vous demande point de me l'avouer; je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité pour vous conduire. Il y a déjà long-temps que je me

suis aperçue de cette inclination; mais je ne vous en ai pas voulu parler d'abord, de peur de vous en faire apercevoir vous-même. Vous ne la connaissez que trop présentement : vous êtes sur le bord du précipice; il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir. Songez ce que vous devez à votre mari, songez ce que vous vous devez à vous-même, et pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes acquise, et que je vous ai tant souhaitée. Ayez de la force et du courage, ma fille; retirez-vous de la cour, obligez votre mari de vous emmener, ne craignez point de prendre des partis trop rudes et trop difficiles; quelque affreux qu'ils vous paraissent d'abord, ils seront plus doux dans les suites que les malheurs d'une galanterie. Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvaient obliger à ce que je souhaite, je vous dirais que, si quelque chose était capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce serait de vous voir tomber comme les autres femmes; mais, si ce malheur vous doit arriver, je reçois la mort avec joie, pour n'en être pas le témoin.

Madame de Clèves fondait en larmes sur la main de sa mère, qu'elle tenait serrée entre les siennes; et madame de Chartres se sen-

tant touchée elle-même : Adieu, ma fille, lui dit-elle, finissons une conversation qui nous attendrit trop l'une et l'autre, et souvenez-vous, si vous pouvez, de tout ce que je viens de vous dire.

Elle se tourna de l'autre côté en achevant ces paroles, et commanda à sa fille d'appeler ses femmes, sans vouloir l'écouter ni parler davantage. Madame de Clèves sortit de la chambre de sa mère en l'état que l'on peut s'imaginer, et madame de Chartres ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Elle vécut encore deux jours, pendant lesquels elle ne voulut plus revoir sa fille, qui était la seule chose à quoi elle se sentait attachée.

Madame de Clèves était dans une affliction extrême; son mari ne la quittait point, et, sitôt que madame de Chartres fut expirée, il l'emmena à la campagne, pour l'éloigner d'un lieu qui ne faisait qu'aigrir sa douleur. On n'en a jamais vu de pareille. Quoique la tendresse et la reconnaissance y eussent la plus grande part, le besoin qu'elle sentait qu'elle avait de sa mère pour se défendre contre M. de Nemours, ne laissait pas d'y en avoir beaucoup. Elle se trouvait malheureuse d'être abandonnée à elle-même, dans un temps où elle était si peu maitresse de ses sentimens, et où elle eût tant sou-

haité d'avoir quelqu'un qui pût la plaindre et lui donner de la force. La manière dont M. de Clèves en usait pour elle, lui faisait souhaiter plus fortement que jamais de ne manquer à rien de ce qu'elle lui devait. Elle lui témoignait aussi plus d'amitié et plus de tendresse qu'elle n'avait encore fait; elle ne voulait point qu'il la quittât, et il lui semblait qu'à force de s'attacher à lui, il la défendrait contre M. de Nemours.

Ce prince vint voir M. de Clèves à la campagne : il fit ce qu'il put pour rendre aussi une visite à madame de Clèves; mais elle ne le voulut point recevoir; et, sentant bien qu'elle ne pouvait s'empêcher de le trouver aimable, elle avait fait une forte résolution de s'empêcher de le voir, et d'en éviter toutes les occasions qui dépendraient d'elle.

M. de Clèves vint à Paris pour faire sa cour, et promit à sa femme de s'en retourner le lendemain; il ne revint néanmoins que le jour d'après. Je vous attendis tout hier, lui dit madame de Clèves, lorsqu'il arriva, et je vous dois faire des reproches de n'être pas venu comme vous me l'aviez promis. Vous savez que si je pouvais sentir une nouvelle affliction en l'état où je suis, ce serait la mort de madame de Tournon, que j'ai apprise ce matin : j'en au-

rais été touchée quand je ne l'aurais point connue ; c'est toujours une chose digne de pitié, qu'une femme jeune et belle comme celle-là soit morte en deux jours ; mais de plus, c'était une des personnes du monde qui me plaisait davantage, et qui paraissait avoir autant de sagesse que de mérite.

Je fus très-fâché de ne pas revenir hier, répondit M. de Clèves ; mais j'étais si nécessaire à la consolation d'un malheureux, qu'il m'était impossible de le quitter. Pour madame de Tournon, je ne vous conseille pas d'en être affligée, si vous la regrettez comme une femme pleine de sagesse et digne de votre estime. Vous m'étonnez, reprit madame de Clèves, et je vous ai ouï dire plusieurs fois qu'il n'y avait point de femme à la cour que vous estimassiez davantage. Il est vrai, répondit-il, mais les femmes sont incompréhensibles; et quand je les vois toutes, je me trouve si heureux de vous avoir, que je ne saurais assez admirer mon bonheur. Vous m'estimez plus que je ne vaux, répliqua madame de Clèves en soupirant, et il n'est pas encore temps de me trouver digne de vous. Apprenez-moi, je vous en supplie, ce qui vous a détrompé de madame de Tournon. Il y a longtemps que je le suis, répliqua-t-il, et que je sais qu'elle aimait le comte de Sancerre, à qui

elle donnait des espérances de l'épouser. Je ne saurais croire, interrompit madame de Clèves, que madame de Tournon, après cet éloignement si extraordinaire qu'elle a témoigné pour le mariage depuis qu'elle est veuve, et après les déclarations publiques qu'elle a faites de ne se remarier jamais, ait donné des espérances à Sancerre. Si elle n'en eût donné qu'à lui, répliqua M. de Clèves, il ne faudrait pas s'étonner; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle en donnait aussi à Estouteville dans le même temps; et je vais vous apprendre toute cette histoire.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LA PRINCESSE

DE CLÈVES.

SECONDE PARTIE.

Vous savez l'amitié qu'il y a entre Sancerre et moi; néanmoins il devint amoureux de madame de Tournon, il y a environ deux ans, et me le cacha avec beaucoup de soin, aussi-bien qu'à tout le reste du monde: j'étais bien éloigné de le soupçonner. Madame de Tournon paraissait encore inconsolable de la mort de son mari, et vivait dans une retraite austère. La sœur de Sancerre était quasi la seule personne qu'elle vît, et c'était chez elle qu'il en était devenu amoureux.

Un soir qu'il devait y avoir une comédie au Louvre, et que l'on n'attendait plus que le roi et madame de Valentinois pour commencer, l'on vint dire qu'elle s'était trouvée mal, et que le roi ne viendrait pas. On jugea aisément que le mal de cette duchesse était quelque démêlé avec le roi : nous savions les jalousies

qu'il avait eues du maréchal de Brissac pendant qu'il avait été à la cour, mais il était retourné en Piémont depuis quelques jours, et nous ne pouvions imaginer le sujet de cette brouillerie.

Comme j'en parlais avec Sancerre, M. d'Anville arriva dans la salle, et me dit tout bas que le roi était dans une affliction et dans une colère qui faisait pitié; qu'en un raccommodement qui s'était fait entre lui et madame de Valentinois, il y avait quelques jours, sur des démêlés qu'ils avaient eus pour le maréchal de Brissac, le roi lui avait donné une bague, et l'avait priée de la porter; que, pendant qu'elle s'habillait pour venir à la comédie, il avait remarqué qu'elle n'avait point cette bague, et lui en avait demandé la raison; qu'elle avait paru étonnée de ne la pas avoir; qu'elle l'avait demandée à ses femmes, lesquelles, par malheur, ou faute d'être bien instruites, avaient répondu qu'il y avait quatre ou cinq jours qu'elles ne l'avaient pas vue.

Ce temps est précisément celui du départ du maréchal de Brissac, continua M. d'Anville: le roi n'a point douté qu'elle ne lui ait donné la bague, en lui disant adieu. Cette pensée a réveillé si vivement toute cette jalousie, qui n'était pas encore bien éteinte, qu'il s'est em-

porté, contre son ordinaire, et lui a fait mille reproches. Il vient de rentrer chez lui très-affligé; mais je ne sais s'il l'est davantage de l'opinion que madame de Valentinois a sacrifié sa bague, que de la crainte de lui avoir déplu par sa colère.

Sitôt que M. d'Anville eut achevé de me conter cette nouvelle, je me rapprochai de Sancerre pour la lui apprendre; je la lui dis comme un secret que l'on venait de me confier, et dont je lui défendais de parler.

Le lendemain matin, j'allai d'assez bonne heure chez ma belle-sœur : je trouvai madame de Tournon au chevet de son lit; elle n'aimait pas madame de Valentinois, et elle savait bien que ma belle-sœur n'avait pas sujet de s'en louer. Sancerre avait été chez elle au sortir de la comédie. Il lui avait appris la brouillerie du roi avec cette duchesse; et madame de Tournon était venue la conter à ma belle-sœur, sans savoir ou sans faire réflexion que c'était moi qui l'avais apprise à son amant.

Sitôt que je m'approchai de ma belle-sœur, elle dit à madame de Tournon que l'on pouvait me confier ce qu'elle venait de lui dire; et, sans attendre la permission de madame de Tournon, elle me conta mot pour mot tout ce que j'avais dit à Sancerre le soir précédent. Vous pouvez

juger comme j'en fus étonné. Je regardai madame de Tournon; elle me parut embarrassée. Son embarras me donna du soupçon : je n'avais dit la chose qu'à Sancerre; il m'avait quitté au sortir de la comédie, sans m'en dire la raison; je me souvins de lui avoir ouï extrêmement louer madame de Tournon : toutes ces choses m'ouvrirent les yeux, et je n'eus pas de peine à démêler qu'il avait une galanterie avec elle, et qu'il l'avait vue depuis qu'il m'avait quitté. Je fus si piqué de voir qu'il me cachait cette aventure, que je dis plusieurs choses qui firent connaître à madame de Tournon l'imprudence qu'elle avait faite; je la remis à son carrosse, et je l'assurai, en la quittant, que j'enviais le bonheur de celui qui lui avait appris la brouillerie du roi et de madame de Valentinois.

Je m'en allai à l'heure même trouver Sancerre; je lui fis des reproches, et je lui dis que je savais sa passion pour madame de Tournon, sans lui dire comment je l'avais découverte : il fut contraint de me l'avouer. Je lui contai ensuite ce qui me l'avait apprise, et il m'apprit aussi le détail de leur aventure : il me dit que, quoiqu'il fût cadet de sa maison, et très-éloigné de pouvoir prétendre à un aussi bon parti, néanmoins elle était résolue de l'épouser. L'on ne

peut être plus surpris que je le fus. Je dis à Sancerre de presser la conclusion de son mariage, et qu'il n'y avait rien qu'il ne dût craindre d'une femme qui avait l'artifice de soutenir, aux yeux du public, un personnage si éloigné de la vérité. Il me répondit qu'elle avait été véritablement affligée; mais que l'inclination qu'elle avait eue pour lui avait surmonté cette affliction, et qu'elle n'avait pu laisser paraître tout d'un coup un si grand changement. Il me dit encore plusieurs autres raisons pour l'excuser, qui me firent voir à quel point il en était amoureux : il m'assura qu'il la ferait consentir que je susse la passion qu'il avait pour elle, puisque aussi bien c'était elle-même qui me l'avait apprise. Il l'y obligea en effet, quoique avec beaucoup de peine, et je fus ensuite très-avant dans leur confidence.

Je n'ai jamais vu une femme avoir une conduite si honnête et si agréable à l'égard de son amant; néanmoins j'étais toujours choqué de son affectation à paraître encore affligée. Sancerre était si amoureux et si content de la manière dont elle en usait pour lui, qu'il n'osait quasi la presser de conclure leur mariage, de peur qu'elle ne crût qu'il le souhaitait plutôt par intérêt que par une véritable passion. Il lui en parla toutefois, et elle lui parut résolue

à l'épouser; elle commença même à quitter cette retraite où elle vivait, et à se remettre dans le monde : elle venait chez ma belle-sœur à des heures où une partie de la cour s'y trouvait. Sancerre n'y venait que rarement, mais ceux qui y étaient tous les soirs, et qui l'y voyaient souvent, la trouvaient très-aimable.

Peu de temps après qu'elle eut commencé à quitter sa solitude, Sancerre crut voir quelque refroidissement dans la passion qu'elle avait pour lui. Il m'en parla plusieurs fois, sans que je fisse aucun fondement sur ses plaintes; mais à la fin, comme il me dit qu'au lieu d'achever leur mariage, elle semblait l'éloigner, je commençai à croire qu'il n'avait pas de tort d'avoir de l'inquiétude : je lui répondis que, quand la passion de madame de Tournon diminuerait après avoir duré deux ans, il ne faudrait pas s'en étonner; que quand même, sans être diminuée, elle ne serait pas assez forte pour l'obliger à l'épouser, il ne devrait pas s'en plaindre; que ce mariage, à l'égard du public, lui ferait un extrême tort, non-seulement parce qu'il n'était pas un assez bon parti pour elle, mais par le préjudice qu'il apporterait à sa réputation : qu'ainsi tout ce qu'il pouvait souhaiter était qu'elle ne le trompât point, et qu'elle ne lui donnât pas de fausses espérances. Je lui dis

encore que, si elle n'avait pas la force de l'épouser, ou qu'elle lui avouât qu'elle en aimait quelque autre, il ne fallait point qu'il s'emportât, ni qu'il se plaignît; mais qu'il devrait conserver pour elle de l'estime et de la reconnaissance.

Je vous donne, lui dis-je, le conseil que je prendrais pour moi-même; car la sincérité me touche d'une telle sorte, que je crois que, si ma maîtresse et même ma femme m'avouait que quelqu'un lui plût, j'en serais affligé sans en être aigri; je quitterais le personnage d'amant ou de mari, pour la conseiller et pour la plaindre.

Ces paroles firent rougir madame de Clèves, et elle y trouva un certain rapport avec l'état où elle était, qui la surprit, et qui lui donna un trouble dont elle fut long-temps à se remettre.

Sancerre parla à madame de Tournon, continua M. de Clèves; il lui dit tout ce que je lui avais conseillé; mais elle le rassura avec tant de soin, et parut si offensée de ses soupçons, qu'elle les lui ôta entièrement. Elle remit néanmoins leur mariage après un voyage qu'il allait faire et qui devait être assez long: mais elle se conduisit si bien jusqu'à son départ, et en parut si affligée, que je crus aussi-bien que lui qu'elle l'aimait véritablement. Il

partit il y a environ trois mois. Pendant son absence j'ai peu vu madame de Tournon : vous m'avez entièrement occupé, et je savais seulement qu'il devait bientôt revenir.

Avant-hier, en arrivant à Paris, j'appris qu'elle était morte. J'envoyai savoir chez lui si on n'avait point eu de ses nouvelles : on me manda qu'il était arrivé dès la veille, qui était précisément le jour de la mort de madame de Tournon. J'allai le voir à l'heure même, me doutant bien de l'état où je le trouverais : mais son affliction passait de beaucoup ce que je m'en étais imaginé.

Je n'ai jamais vu une douleur si profonde et si tendre. Dès le moment qu'il me vit, il m'embrassa, fondant en larmes : je ne la verrai plus, me dit-il, je ne la verrai plus, elle est morte! je n'en étais pas digne; mais je la suivrai bientôt.

Après cela il se tut; et puis, de temps en temps, redisant toujours : Elle est morte et je ne la verrai plus! il revenait aux cris et aux larmes, et demeurait comme un homme qui n'avait plus de raison. Il me dit qu'il n'avait pas reçu souvent de ses lettres pendant son absence; mais qu'il ne s'en était pas étonné, parce qu'il la connaissait, et qu'il savait la peine qu'elle avait à hasarder de ses lettres. Il ne doutait point qu'il ne l'eût épousée à son retour; il la regar-

dait comme la plus aimable et la plus fidèle personne qui eût jamais été; il s'en croyait tendrement aimé; il la perdait dans le moment qu'il pensait s'attacher à elle pour jamais. Toutes ces pensées le plongeaient dans une affliction violente, dont il était entièrement accablé; et j'avoue que je ne pouvais m'empêcher d'en être touché.

Je fus néanmoins contraint de le quitter pour aller chez le roi : je lui promis que je reviendrais bientôt. Je revins en effet, et je ne fus jamais si surpris que de le trouver tout différent de ce que je l'avais quitté. Il était debout dans sa chambre, avec un visage furieux, marchant et s'arrêtant comme s'il eût été hors de lui-même. Venez, venez, me dit-il, venez voir l'homme du monde le plus désespéré; je suis plus malheureux mille fois que je n'étais tantôt, et ce que je viens d'apprendre de madame de Tournon est pire que sa mort.

Je crus que la douleur le troublait entièrement; et je ne pouvais m'imaginer qu'il y eût quelque chose de pire que la mort d'une maîtresse que l'on aime, et dont on est aimé. Je lui dis que, tant que son affliction avait eu des bornes, je l'avais approuvée, et que j'y étais entré; mais que je ne le plaindrais plus s'il s'abandonnait au désespoir, et s'il perdait

la raison. Je serais trop heureux de l'avoir perdue, et la vie aussi, s'écria-t-il : madame de Tournon m'était infidèle, et j'apprends son infidélité et sa trahison le lendemain que j'ai appris sa mort, dans un temps où mon âme est remplie et pénétrée de la plus vive douleur et de la plus tendre amour que l'on ait jamais sentie; dans un temps où son idée est dans mon cœur comme la plus parfaite chose qui ait jamais été, et la plus parfaite à mon égard; je trouve que je me suis trompé, et qu'elle ne mérite pas que je la pleure : cependant j'ai la même affliction de sa mort, que si elle m'était fidèle, et je sens son infidélité, comme si elle n'était point morte. Si j'avais appris son changement devant sa mort, la jalousie, la colère, la rage, m'auraient rempli et m'auraient endurci en quelque sorte contre la douleur de sa perte; mais je suis dans un état où je ne puis ni m'en consoler ni la haïr.

Vous pouvez juger si je fus surpris de ce que me disait Sancerre : je lui demandai comment il avait su ce qu'il venait de me dire. Il me conta qu'un moment après que j'étais sorti de sa chambre, Estouteville, qui est son ami intime, mais qui ne savait pourtant rien de son amour pour madame de Tournon, l'était venu voir; que d'abord qu'il avait été assis, il avait commencé à pleurer, et qu'il lui avait dit qu'il lui

demandait pardon de lui avoir caché ce qu'il lui allait apprendre; qu'il le priait d'avoir pitié de lui; qu'il venait lui ouvrir son cœur, et qu'il voyait l'homme du monde le plus affligé de la mort de madame de Tournon.

Ce nom, me dit Sancerre, m'a tellement surpris, que, quoique mon premier mouvement ait été de lui dire que j'en étais plus affligé que lui, je n'ai pas eu néanmoins la force de parler. Il a continué, et m'a dit qu'il était amoureux d'elle depuis six mois; qu'il avait toujours voulu me le dire, mais qu'elle le lui avait défendu expressément, et avec tant d'autorité, qu'il n'avait osé lui désobéir; qu'il lui avait plu quasi dans le même temps qu'il l'avait aimée; qu'ils avaient caché leur passion à tout le monde; qu'il n'avait jamais été chez elle publiquement; qu'il avait eu le plaisir de la consoler de la mort de son mari, et qu'enfin il l'allait épouser dans le temps qu'elle était morte; mais que ce mariage, qui était un effet de passion, aurait paru un effet de devoir et d'obéissance; qu'elle avait gagné son père pour se faire commander de l'épouser, afin qu'il n'y eût pas un trop grand changement dans sa conduite, qui avait été si éloignée de se marier.

Tant qu'Estouteville m'a parlé, me dit Sancerre, j'ai ajouté foi à ses paroles, parce que

j'y ai trouvé de la vraisemblance, et que le temps où il m'a dit qu'il avait commencé à aimer madame de Tournon est précisément celui où elle m'a paru changée; mais un moment après je l'ai cru un menteur, ou du moins un visionnaire : j'ai été prêt à le lui dire, j'ai pensé ensuite à vouloir m'éclaircir; je l'ai questionné, je lui ai fait paraître des doutes; enfin j'ai tant fait pour m'assurer de mon malheur, qu'il m'a demandé si je connaissais l'écriture de madame de Tournon : il a mis sur mon lit quatre de ses lettres, et son portrait. Mon frère est entré dans ce moment : Estouteville avait le visage si plein de larmes, qu'il a été contraint de sortir pour ne se pas laisser voir; il m'a dit qu'il reviendrait ce soir requérir ce qu'il me laissait; et moi je chassai mon frère, sur le prétexte de me trouver mal, par l'impatience de voir ces lettres que l'on m'avait laissées, et espérant d'y trouver quelque chose qui ne me persuaderait pas tout ce que d'Estouteville venait de me dire. Mais, hélas ! que n'y ai-je point trouvé ! Quelle tendresse ! quels sermens! quelles assurances de l'épouser ! quelles lettres! Jamais elle ne m'en a écrit de semblables. Ainsi, ajouta-t-il, j'éprouve à la fois la douleur de la mort et celle de l'infidélité : ce sont deux maux que l'on a souvent comparés, mais qui

n'ont jamais été sentis en même temps par la même personne. J'avoue, à ma honte, que je sens encore plus sa perte que son changement; je ne puis la trouver assez coupable pour consentir à sa mort. Si elle vivait, j'aurais le plaisir de lui faire des reproches, et de me venger d'elle, en lui faisant connaître son injustice : mais je ne la verrai plus, reprenait-il, je ne la verrai plus : ce mal est le plus grand de tous les maux : je souhaiterais de lui rendre la vie aux dépens de la mienne. Quel souhait ! si elle revenait, elle vivrait pour Estouteville. Que j'étais heureux hier, s'écriait-il, que j'étais heureux ! j'étais l'homme du monde le plus affligé; mais mon affliction était raisonnable, et je trouvais quelque douceur à penser que je ne devais jamais me consoler : aujourd'hui tous mes sentimens sont injustes; je paie à une passion feinte qu'elle a eue pour moi, le même tribut de douleur que je croyais devoir à une passion véritable. Je ne puis ni haïr ni aimer sa mémoire : je ne puis me consoler ni m'affliger. Du moins, me dit-il en se retournant tout d'un coup vers moi, faites, je vous en conjure, que je ne voie jamais Estouteville : son nom seul me fait horreur. Je sais bien que je n'ai nul sujet de m'en plaindre; c'est ma faute de lui avoir caché que j'aimais

madame de Tournon : s'il l'eût su, il ne s'y serait peut-être pas attaché, elle ne m'aurait pas été infidèle : il est venu me chercher pour me confier sa douleur ; il me fait pitié. Hé ! c'est avec raison, s'écriait-il : il aimait madame de Tournon ; il en était aimé, et il ne la verra jamais ! je sens bien néanmoins que je ne saurais m'empêcher de le haïr. Et encore une fois, je vous conjure de faire en sorte que je ne le voie point.

Sancerre se remit ensuite à pleurer, à regretter madame de Tournon, à lui parler et à lui dire les choses du monde les plus tendres : il repassa ensuite à la haine, aux plaintes, aux reproches et aux imprécations contre elle. Comme je le vis dans un état si violent, je connus bien qu'il me fallait quelque secours pour m'aider à calmer son esprit : j'envoyai querir son frère, que je venais de quitter chez le roi : j'allai lui parler dans l'antichambre, avant qu'il entrât, et je lui contai l'état où était Sancerre. Nous donnâmes des ordres pour empêcher qu'il ne vît Estouteville, et nous employâmes une partie de la nuit à tâcher de le rendre capable de raison. Ce matin, je l'ai encore trouvé plus affligé : son frère est demeuré auprès de lui, et je suis revenu auprès de vous.

L'on ne peut être plus surprise que je le

suis, dit alors madame de Clèves, et je croyais madame de Tournon incapable d'amour et de tromperie. L'adresse et la dissimulation, reprit M. de Clèves, ne peuvent aller plus loin qu'elle les a portées. Remarquez que, quand Sancerre crut qu'elle était changée pour lui, elle l'était véritablement, et qu'elle commençait à aimer Estouteville. Elle disait à ce dernier qu'il la consolait de la mort de son mari, et que c'était lui qui était cause qu'elle quittait cette grande retraite; et il paraissait à Sancerre que c'était parce que nous avions résolu qu'elle ne témoignerait plus d'être si affligée. Elle faisait valoir à Estouteville de cacher leur intelligence, et de paraître obligée à l'épouser par le commandement de son père, comme un effet du soin qu'elle avait de sa réputation; et c'était pour abandonner Sancerre, sans qu'il eût sujet de s'en plaindre. Il faut que je m'en retourne, continua M. de Clèves, pour voir ce malheureux, et je crois qu'il faut que vous reveniez aussi à Paris. Il est temps que vous voyiez le monde, et que vous receviez ce nombre infini de visites, dont aussi-bien vous ne sauriez vous dispenser.

Madame de Clèves consentit à son retour, et elle revint le lendemain. Elle se trouva plus tranquille sur M. de Nemours qu'elle n'avait

été : tout ce que lui avait dit madame de Chartres en mourant, et la douleur de sa mort, avait fait une susp ension à ses sentimens, qui lui faisait croire qu'ils étaient entièrement effacés.

Dès le même soir qu'elle fut arrivée, madame la dauphine la vint voir, et, après lui avoir témoigné la part qu'elle avait prise à son affliction, elle lui dit que, pour la détourner de ces tristes pensées, elle voulait l'instruire de tout ce qui s'était passé à la cour en son absence : elle lui conta ensuite plusieurs choses particulières. Mais ce que j'ai le plus d'envie de vous apprendre, ajouta-t-elle, c'est qu'il est certain que M. de Nemours est passionnément amoureux, et que ses amis les plus intimes, non-seulement ne sont point dans sa confidence, mais qu'ils ne peuvent deviner qui est la personne qu'il aime. Cependant cet amour est assez fort pour lui faire négliger ou abandonner, pour mieux dire, les espérances d'une couronne.

Madame la dauphine conta ensuite tout ce qui s'était passé sur l'Angleterre. J'ai appris ce que je viens de vous dire, continua-t-elle, de M. d'Anville; et il m'a dit ce matin que le roi envoya querir hier au soir M. de Nemours, sur des lettres de Lignerolles, qui demande à revenir, et qui écrit au roi qu'il ne peut plus sou-

tenir auprès de la reine d'Angleterre les retardemens de M. de Nemours; qu'elle commence à s'en offenser, et qu'encore qu'elle n'eût point donné de parole positive, elle en avait assez dit pour faire hasarder un voyage. Le roi lut cette lettre à M. de Nemours, qui, au lieu de parler sérieusement, comme il avait fait dans les commencemens, ne fit que rire, que badiner, et se moquer des espérances de Lignerolles. Il dit que toute l'Europe condamnerait son imprudence, s'il hasardait d'aller en Angleterre comme un prétendu mari de la reine, sans être assuré du succès. Il me semble aussi, ajouta-t-il, que je prendrais mal mon temps, de faire ce voyage présentement que le roi d'Espagne fait de si grandes instances pour épouser cétte reine. Ce ne serait peut-être pas un rival bien redoutable dans une galanterie; mais je pense que dans un mariage votre majesté ne me conseillerait pas de lui disputer quelque chose. Je vous le conseillerais en cette occasion, reprit le roi: mais vous n'aurez rien à lui disputer; je sais qu'il a d'autres pensées; et, quand il n'en aurait pas, la reine Marie s'est trop mal trouvée du joug de l'Espagne, pour croire que sa sœur le veuille reprendre, et qu'elle se laisse éblouir à l'éclat de tant de couronnes jointes ensemble. Si elle ne s'en laisse pas éblouir, repartit M. de

Nemours, il y a apparence qu'elle voudra se rendre heureuse par l'amour. Elle a aimé le milord Courtenay, il y a déjà quelques années : il était aussi aimé de la reine Marie, qui l'aurait épousé du consentement de toute l'Angleterre, si elle n'avait connu que la jeunesse et la beauté de sa sœur Élisabeth le touchaient davantage que l'espérance de régner. Votre majesté sait que les violentes jalousies qu'elle en eut la portèrent à les mettre l'un et l'autre en prison, à exiler ensuite le milord Courtenay, et la déterminèrent enfin à épouser le roi d'Espagne. Je crois qu'Élisabeth, qui est présentement sur le trône, rappellera bientôt ce milord, et qu'elle choisira un homme qu'elle a aimé, qui est fort aimable, qui a tant souffert pour elle, plutôt qu'un autre qu'elle n'a jamais vu. Je serais de votre avis, repartit le roi, si Courtenay vivait encore ; mais j'ai su, depuis quelques jours, qu'il est mort à Padoue, où il était relégué. Je vois bien, ajouta-t-il en quittant M. de Nemours, qu'il faudrait faire votre mariage comme on ferait celui de M. le dauphin, et envoyer épouser la reine d'Angleterre par des ambassadeurs.

M. d'Anville et M. le vidame, qui étaient chez le roi avec M. de Nemours, sont persuadés que c'est cette même passion dont il est occupé, qui le détourne d'un si grand dessein. Le

vidame, qui le voit de plus près que personne, a dit à madame de Martigues, que ce prince est tellement changé, qu'il ne le reconnaît plus; et ce qui l'étonne davantage, c'est qu'il ne lui voit aucun commerce ni aucunes heures particulières où il se dérobe, en sorte qu'il croit qu'il n'a point d'intelligence avec la personne qu'il aime; et c'est ce qui fait méconnaître M. de Nemours, de lui voir aimer une femme qui ne répond point à son amour.

Quel poison pour madame de Clèves que le discours de madame la dauphine! Le moyen de ne se pas reconnaître pour cette personne dont on ne savait point le nom! et le moyen de n'être pas pénétrée de reconnaissance et de tendresse, en apprenant, par une voie qui ne lui pouvait être suspecte, que ce prince, qui touchait déjà son cœur, cachait sa passion à tout le monde, et négligeait pour l'amour d'elle les espérances d'une couronne! Aussi ne peut-on représenter ce qu'elle sentit, et le trouble qui s'éleva dans son âme. Si madame la dauphine l'eût regardée avec attention, elle eût aisément remarqué que les choses qu'elle venait de dire ne lui étaient pas indifférentes; mais, comme elle n'avait aucun soupçon de la vérité, elle continua de parler, sans y faire de réflexion. M. d'Anville, ajouta-t-elle, qui,

comme je vous viens de dire, m'a appris tout ce détail, m'en croit mieux instruite que lui; et il a une si grande opinion de mes charmes, qu'il est persuadé que je suis la seule personne qui puisse faire de si grands changemens en M. de Nemours.

Ces dernières paroles de madame la dauphine donnèrent une autre sorte de trouble à madame de Clèves, que celui qu'elle avait eu quelques momens auparavant. Je serais aisément de l'avis de M. d'Anville, répondit-elle; et il y a beaucoup d'apparence, madame, qu'il ne faut pas moins qu'une princesse telle que vous, pour faire mépriser la reine d'Angleterre. Je vous l'avouerais, si je le savais, repartit madame la dauphine, et je le saurais s'il était véritable. Ces sortes de passions n'échappent point à la vue de celles qui les causent : elles s'en aperçoivent les premières. M. de Nemours ne m'a jamais témoigné que de légères complaisances; mais il y a néanmoins une si grande différence de la manière dont il a vécu avec moi, à celle dont il y vit présentement, que je puis vous répondre que je ne suis pas la cause de l'indifférence qu'il a pour la couronne d'Angleterre.

Je m'oublie avec vous, ajouta madame la dauphine, et je ne me souviens pas qu'il faut que j'aille voir Madame. Vous savez que la paix

est quasi conclue; mais vous ne savez pas que le roi d'Espagne n'a voulu passer aucun article qu'à condition d'épouser cette princesse, au lieu du prince dom Carlos, son fils. Le roi a eu beaucoup de peine à s'y résoudre : enfin il y a consenti, et il est allé tantôt annoncer cette nouvelle à Madame. Je crois qu'elle sera inconsolable : ce n'est pas une chose qui puisse plaire d'épouser un homme de l'âge et de l'humeur du roi d'Espagne, surtout à elle, qui a toute la joie que donne la première jeunesse jointe à la beauté, et qui s'attendait d'épouser un jeune prince pour qui elle a de l'inclination sans l'avoir vu. Je ne sais si le roi trouvera en elle toute l'obéissance qu'il désire : il m'a chargée de la voir, parce qu'il sait qu'elle m'aime, et qu'il croit que j'aurai quelque pouvoir sur son esprit. Je ferai ensuite une autre visite bien différente; j'irai me réjouir avec Madame, sœur du roi. Tout est arrêté pour son mariage avec M. de Savoie, et il sera ici dans peu de temps. Jamais personne de l'âge de cette princesse n'a eu une joie si entière de se marier. La cour va être plus belle et plus grosse qu'on ne l'a jamais vue; et, malgré votre affliction, il faut que vous veniez nous aider à faire voir aux étrangers que nous n'avons pas de médiocres beautés.

Après ces paroles, madame la dauphine quitta madame de Clèves, et le lendemain le mariage de Madame fut su de tout le monde. Les jours suivans, le roi et les reines allèrent voir madame de Clèves. M. de Nemours, qui avait attendu son retour avec une extrême impatience, et qui souhaitait ardemment de lui pouvoir parler sans témoins, attendit, pour aller chez elle, l'heure que tout le monde en sortirait, et qu'apparemment il ne reviendrait plus personne. Il réussit dans son dessein, et il arriva comme les dernières visites en sortaient.

Cette princesse était sur son lit; il faisait chaud, et la vue de M. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuait pas sa beauté. Il s'assit vis-à-vis d'elle, avec cette crainte et cette timidité que donnent les véritables passions. Il demeura quelque temps sans pouvoir parler : madame de Clèves n'était pas moins interdite, de sorte qu'ils gardèrent assez long-temps le silence. Enfin, M. de Nemours prit la parole, et lui fit des complimens sur son affliction. Madame de Clèves, étant bien aise de continuer la conversation sur ce sujet, parla assez long-temps de la perte qu'elle avait faite, et enfin elle dit que, quand le temps aurait diminué la violence de sa douleur, il lui en demeurerait toujours une si forte impression que son

humeur en serait changée. Les grandes afflictions et les passions violentes, repartit M. de Nemours, font de grands changemens dans l'esprit; et, pour moi, je ne me reconnais pas depuis que je suis revenu de Flandre. Beaucoup de gens ont remarqué ce changement, et même madame la dauphine m'en parlait encore hier. Il est vrai, repartit madame de Clèves, qu'elle l'a remarqué, et je crois lui en avoir ouï dire quelque chose. Je ne suis pas fâché, madame, répliqua M. de Nemours, qu'elle s'en soit aperçue; mais je voudrais qu'elle ne fût pas seule à s'en apercevoir. Il y a des personnes à qui on n'ose donner d'autres marques de la passion qu'on a pour elles, que par les choses qui ne les regardent point; et, n'osant leur faire paraître qu'on les aime, on voudrait du moins qu'elles vissent que l'on ne veut être aimé de personne. L'on voudrait qu'elles sussent qu'il n'y a point de beauté, dans quelque rang qu'elle pût être, que l'on ne regardât avec indifférence, et qu'il n'y a point de couronne que l'on voulût acheter au prix de ne les voir jamais. Les femmes jugent d'ordinaire de la passion qu'on a pour elles, continua-t-il, par le soin qu'on prend de leur plaire et de les chercher; mais ce n'est pas une chose difficile, pour peu qu'elles soient aimables; ce qui est difficile, c'est de ne s'aban-

donner pas au plaisir de les suivre, c'est de les éviter, par la peur de laisser paraître au public, et quasi à elles-mêmes, les sentimens que l'on a pour elles. Et ce qui marque encore mieux un véritable attachement, c'est de devenir entièrement opposé à ce que l'on était, et de n'avoir plus d'ambition ni de plaisirs, après avoir été toute sa vie occupé de l'un et de l'autre.

Madame de Clèves entendait aisément la part qu'elle avait à ces paroles. Il lui semblait qu'elle devait y répondre et ne les pas souffrir. Il lui semblait aussi qu'elle ne devait pas les entendre, ni témoigner qu'elle les prît pour elle : elle croyait devoir parler, et croyait ne devoir rien dire. Le discours de M. de Nemours lui plaisait et l'offensait quasi également : elle y voyait la confirmation de tout ce que lui avait fait penser madame la dauphine ; elle y trouvait quelque chose de galant et de respectueux, mais aussi quelque chose de hardi et de trop intelligible. L'inclination qu'elle avait pour ce prince lui donnait un trouble dont elle n'était pas maîtresse. Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît, donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. Elle demeurait donc sans répondre, et M. de Nemours se fût aperçu de son silence, dont il n'aurait peut-être pas

tiré de mauvais présage, si l'arrivée de M. de Clèves n'eût fini la conversation et sa visite.

Ce prince venait conter à sa femme des nouvelles de Sancerre; mais elle n'avait pas une grande curiosité pour la suite de cette aventure. Elle était si occupée de ce qui se venait de passer, qu'à peine pouvait-elle cacher la distraction de son esprit. Quand elle fut en liberté de rêver, elle connut bien qu'elle s'était trompée, lorsqu'elle avait cru n'avoir plus que de l'indifférence pour M. de Nemours. Ce qu'il lui avait dit avait fait toute l'impression qu'il pouvait souhaiter, et l'avait entièrement persuadée de sa passion. Les actions de ce prince s'accordaient trop bien avec ses paroles, pour laisser quelque doute à cette princesse. Elle ne se flatta plus de l'espérance de ne le pas aimer; elle songea seulement à ne lui en donner jamais aucune marque. C'était une entreprise difficile, dont elle connaissait déjà les peines : elle savait que le seul moyen d'y réussir était d'éviter la présence de ce prince; et, comme son deuil lui donnait lieu d'être plus retirée que de coutume, elle se servit de ce prétexte pour n'aller plus dans les lieux où il la pouvait voir. Elle était dans une tristesse profonde : la mort de sa mère en paraissait la cause, et l'on n'en cherchait point d'autre.

M. de Nemours était désespéré de ne la voir presque plus; et, sachant qu'il ne la trouverait dans aucune assemblée et dans aucun des divertissemens où était toute la cour, il ne pouvait se résoudre d'y paraître; il feignit une grande passion pour la chasse, et il en faisait des parties les mêmes jours qu'il y avait des assemblées chez les reines. Une légère maladie lui servit long-temps de prétexte pour demeurer chez lui, et pour éviter d'aller dans tous les lieux où il savait bien que madame de Clèves ne serait pas.

M. de Clèves fut malade à peu près dans le même temps. Madame de Clèves ne sortit point de sa chambre pendant son mal; mais, quand il se porta mieux, qu'il vit du monde, et entre autres M. de Nemours, qui, sur le prétexte d'être encore faible, y passait la plus grande partie du jour, elle trouva qu'elle n'y pouvait plus demeurer : elle n'eut pas néanmoins la force d'en sortir les premières fois qu'il y vint; il y avait trop long-temps qu'elle ne l'avait vu, pour se résoudre à ne le voir pas. Ce prince trouva le moyen de lui faire entendre, par des discours qui ne semblaient que généraux, mais qu'elle entendait néanmoins, parce qu'ils avaient du rapport à ce qu'il lui avait dit chez elle, qu'il allait à la chasse pour rêver, et

qu'il n'allait point aux assemblées parce qu'elle n'y était pas.

Elle exécuta enfin la résolution qu'elle avait prise de sortir de chez son mari, lorsqu'il y serait ; ce fut toutefois en se faisant une extrême violence. Ce prince vit bien qu'elle le fuyait, et en fut sensiblement touché.

M. de Clèves ne prit pas garde d'abord à la conduite de sa femme ; mais enfin il s'aperçut qu'elle ne voulait pas être dans sa chambre lorsqu'il y avait du monde. Il lui en parla, et elle lui répondit qu'elle ne croyait pas que la bienséance voulût qu'elle fût tous les soirs avec ce qu'il y avait de plus jeune à la cour ; qu'elle le suppliait de trouver bon qu'elle fît une vie plus retirée qu'elle n'avait accoutumé ; que la vertu et la présence de sa mère autorisaient beaucoup de choses qu'une femme de son âge ne pouvait soutenir.

M. de Clèves, qui avait naturellement beaucoup de douceur et de complaisance pour sa femme, n'en eut pas en cette occasion, et il lui dit qu'il ne voulait pas absolument qu'elle changeât de conduite. Elle fut prête de lui dire que le bruit était dans le monde que M. de Nemours était amoureux d'elle ; mais elle n'eut pas la force de le nommer. Elle sentit aussi de la honte de se vouloir servir d'une fausse rai-

son, et de déguiser la vérité à un homme qui avait si bonne opinion d'elle.

Quelques jours après, le roi était chez la reine à l'heure du cercle ; l'on parla des horoscopes et des prédictions. Les opinions étaient partagées sur la croyance que l'on y devait donner. La reine y ajoutait beaucoup de foi : elle soutint qu'après tant de choses qui avaient été prédites, et que l'on avait vues arriver, on ne pouvait douter qu'il n'y eût quelque certitude dans cette science. D'autres soutenaient que, parmi ce nombre infini de prédictions, le peu qui se trouvaient véritables faisait bien voir que ce n'était qu'un effet du hasard.

J'ai eu autrefois beaucoup de curiosité pour l'avenir, dit le roi ; mais on m'a dit tant de choses fausses et si peu vraisemblables, que je suis demeuré convaincu que l'on ne peut rien savoir de véritable. Il y a quelques années qu'il vint ici un homme d'une grande réputation dans l'astrologie. Tout le monde l'alla voir : j'y allai comme les autres, mais sans lui dire qui j'étais, et je menai MM. de Guise et Descars ; je les fis passer les premiers. L'astrologue néanmoins s'adressa d'abord à moi, comme s'il m'eût jugé le maître des autres : peut-être qu'il me connaissait; cependant il me dit une

chose qui ne me convenait pas, s'il m'eût connu. Il me prédit que je serais tué en duel. Il dit ensuite à M. de Guise qu'il serait tué par derrière, et à Descars qu'il aurait la tête cassée d'un coup de pied de cheval. M. de Guise s'offensa quasi de cette prédiction, comme si on l'eût accusé de devoir fuir. Descars ne fut guère satisfait de trouver qu'il devait finir par un accident malheureux. Enfin, nous sortîmes tous très-mal contens de l'astrologue. Je ne sais ce qui arrivera à M. de Guise et à Descars, mais il n'y a guère d'apparence que je sois tué en duel. Nous venons de faire la paix, le roi d'Espagne et moi ; et, quand nous ne l'aurions pas faite, je doute que nous nous battions, et que je le fisse appeler, comme le roi mon père fit appeler Charles-Quint.

Après le malheur que le roi conta qu'on lui avait prédit, ceux qui avaient soutenu l'astrologie en abandonnèrent le parti, et tombèrent d'accord qu'il n'y fallait donner aucune croyance. Pour moi, dit tout haut M. de Nemours, je suis l'homme du monde qui doit le moins y en avoir; et, se tournant vers madame de Clèves, auprès de qui il était : On m'a prédit, lui dit-il tout bas, que je serais heureux par les bontés de la personne du monde pour qui j'aurais la plus violente et la plus respectueuse passion.

Vous pouvez juger, madame, si je dois croire aux prédictions.

Madame la dauphine, qui crut, par ce que M. de Nemours avait dit tout haut, que ce qu'il disait tout bas était quelque fausse prédiction qu'on lui avait faite, demanda à ce prince ce qu'il disait à madame de Clèves. S'il eût eu moins de présence d'esprit, il eût été surpris de cette demande; mais, prenant la parole sans hésiter : Je lui disais, madame, répondit-il, que l'on m'a prédit que je serais élevé à une si haute fortune que je n'oserais même y prétendre. Si l'on ne vous a fait que cette prédiction, repartit madame la dauphine en souriant, et pensant à l'affaire d'Angleterre, je ne vous conseille pas de décrier l'astrologie, et vous pourriez trouver des raisons pour la soutenir. Madame de Clèves comprit bien ce que voulait dire madame la dauphine; mais elle entendait bien aussi que la fortune dont M. de Nemours voulait parler, n'était pas d'être roi d'Angleterre.

Comme il y avait déjà assez long-temps de la mort de sa mère, il fallait qu'elle commençât à paraître dans le monde, et à faire sa cour comme elle avait accoutumé : elle voyait M. de Nemours chez madame la dauphine; elle le voyait chez M. de Clèves, où il venait souvent avec d'autres personnes de qualité de son âge, afin de ne se

pas faire remarquer, mais elle ne le voyait plus qu'avec un trouble dont il s'apercevait aisément.

Quelque application qu'elle eût à éviter ses regards, et à lui parler moins qu'à un autre, il lui échappait de certaines choses qui partaient d'un premier mouvement, qui faisaient juger à ce prince, qu'il ne lui était pas indifférent. Un homme moins pénétrant que lui ne s'en fût peut-être pas aperçu; mais il avait déjà été aimé tant de fois qu'il était difficile qu'il ne connût pas quand on l'aimait. Il voyait bien que le chevalier de Guise était son rival, et ce prince connaissait que M. de Nemours était le sien. Il était le seul homme de la cour qui eût démêlé cette vérité; son intérêt l'avait rendu plus clairvoyant que les autres; la connaissance qu'ils avaient de leurs sentimens leur donnait une aigreur qui paraissait en toutes choses, sans éclater néanmoins par aucun démêlé, mais ils étaient opposés en tout. Ils étaient toujours de différent parti dans les courses de bagues, dans les combats à la barrière, et dans tous les divertissemens où le roi s'occupait; et leur émulation était si grande, qu'elle ne se pouvait cacher.

L'affaire d'Angleterre revenait souvent dans l'esprit de madame de Clèves : il lui semblait que M. de Nemours ne résisterait point aux conseils du roi et aux instances de Lignerolles.

Elle voyait avec peine que ce dernier n'était point encore de retour, et elle l'attendait avec impatience. Si elle eût suivi ses mouvemens, elle se serait informée avec soin de l'état de cette affaire; mais le même sentiment qui lui donnait de la curiosité, l'obligeait à la cacher; et elle s'enquérait seulement de la beauté, de l'esprit, et de l'humeur de la reine Élisabeth. On apporta un de ses portraits chez le roi, qu'elle trouva plus beau qu'elle n'avait envie de le trouver; et elle ne put s'empêcher de dire qu'il était flatté. Je ne le crois pas, reprit madame la dauphine qui était présente; cette princesse a la réputation d'être belle, et d'avoir un esprit fort au-dessus du commun, et je sais bien qu'on me l'a proposée toute ma vie pour exemple. Elle doit être aimable, si elle ressemble à Anne de Boulen sa mère. Jamais femme n'a eu tant de charmes et tant d'agrément dans sa personne et dans son humeur. J'ai ouï dire que son visage avait quelque chose de vif et de singulier, et qu'elle n'avait aucune ressemblance avec les autres beautés anglaises. Il me semble aussi, reprit madame de Clèves, que l'on dit qu'elle était née en France. Ceux qui l'ont cru se sont trompés, répondit madame la dauphine, et je vais vous conter son histoire en peu de mots :

Elle était d'une bonne maison d'Angle-

terre. Henri VIII avait été amoureux de sa sœur et de sa mère, et l'on a même soupçonné qu'elle était sa fille. Elle vint ici avec la sœur de Henri VII, qui épousa le roi Louis XII. Cette princesse, qui était jeune et galante, eut beaucoup de peine à quitter la cour de France après la mort de son mari; mais Anne de Boulen, qui avait les mêmes inclinations que sa maîtresse, ne se put résoudre à en partir. Le feu roi en était amoureux, et elle demeura fille d'honneur de la reine Claude. Cette reine mourut, et madame Marguerite, sœur du roi, duchesse d'Alençon, et depuis reine de Navarre, dont vous avez vu les contes, la prit auprès d'elle, et elle prit auprès de cette princesse les teintures de la religion nouvelle. Elle retourna ensuite en Angleterre et y charma tout le monde; elle avait les manières de France qui plaisent à toutes les nations; elle chantait bien, elle dansait admirablement : on la mit fille de la reine Catherine d'Aragon, et le roi Henri VIII en devint éperdument amoureux.

Le cardinal de Volsey, son favori et son premier ministre, avait prétendu au pontificat; et, mal satisfait de l'empereur, qui ne l'avait pas soutenu dans cette prétention, il résolut de s'en venger et d'unir le roi son maître à la France. Il mit dans l'esprit de Henri VIII que

son mariage avec la tante de l'empereur était nul, et lui proposa d'épouser la duchesse d'Alençon, dont le mari venait de mourir. Anne de Boulen, qui avait de l'ambition, regarda ce divorce comme un chemin qui la pouvait conduire au trône. Elle commença à donner au roi d'Angleterre des impressions de la religion de Luther, et engagea le feu roi à favoriser à Rome le divorce de Henri, sur l'espérance du mariage de madame d'Alençon. Le cardinal de Volsey se fit députer en France, sur d'autres prétextes, pour traiter cette affaire; mais son maître ne put se résoudre à souffrir qu'on en fît seulement la proposition, et il lui envoya un ordre à Calais de ne point parler de ce mariage.

Au retour de France, le cardinal de Volsey fut reçu avec des honneurs pareils à ceux que l'on rendait au roi même : jamais favori n'a porté l'orgueil et la vanité à un si haut point. Il ménagea une entrevue entre les deux rois, qui se fit à Boulogne. François Ier. donna la main à Henri VIII, qui ne la voulait point recevoir; ils se traitèrent tour à tour avec une magnificence extraordinaire, et se donnèrent des habits pareils à ceux qu'ils avaient fait faire pour eux-mêmes. Je me souviens d'avoir ouï dire que ceux que le feu roi envoya au roi d'Angleterre étaient de satin cramoisi, chamarré en triangle,

avec des perles et des diamans; et la robe de velours blanc brodée d'or. Après avoir été quelques jours à Boulogne, ils allèrent encore à Calais. Anne de Boulen était logée chez Henri VIII, avec le train d'une reine; et François Ier. lui fit les mêmes présens et lui rendit les mêmes honneurs que si elle l'eût été. Enfin, après une passion de neuf années, Henri l'épousa sans attendre la dissolution de son premier mariage, qu'il demandait à Rome depuis long-temps. Le pape prononça les fulminations contre lui avec précipitation; et Henri en fut tellement irrité, qu'il se déclara chef de la religion, et entraîna toute l'Angleterre dans le malheureux changement où vous la voyez.

Anne de Boulen ne jouit pas long-temps de sa grandeur; car, lorsqu'elle la croyait plus assurée par la mort de Catherine d'Aragon, un jour qu'elle assistait avec toute la cour à des courses de bagues que faisait le vicomte de Rochefort, son frère, le roi en fut frappé d'une telle jalousie, qu'il quitta brusquement le spectacle, s'en vint à Londres, et laissa ordre d'arrêter la reine, le vicomte de Rochefort, et plusieurs autres, qu'il croyait amans ou confidens de cette princesse. Quoique cette jalousie parût née dans ce moment, il y avait déjà quelque temps qu'elle lui avait été inspirée par la vicomtesse de Ro-

chefort, qui, ne pouvant souffrir la liaison étroite de son mari avec la reine, la fit regarder au roi comme une amitié criminelle; en sorte que ce prince, qui d'ailleurs était amoureux de Jeanne de Seymour, ne songea qu'à se défaire d'Anne de Boulen. En moins de trois semaines, il fit faire le procès à cette reine et à son frère, leur fit couper la tête, et épousa Jeanne de Seymour. Il eut ensuite plusieurs femmes qu'il répudia, ou qu'il fit mourir, et entre autres Catherine Havart, dont la comtesse de Rochefort était confidente, et qui eut la tête coupée avec elle. Elle fut ainsi punie des crimes qu'elle avait supposés à Anne de Boulen, et Henri VIII mourut, étant devenu d'une grosseur prodigieuse.

Toutes les dames qui étaient présentes au récit de madame la dauphine la remercièrent de les avoir si bien instruites de la cour d'Angleterre, et entre autres madame de Clèves, qui ne put s'empêcher de lui faire encore plusieurs questions sur la reine Élisabeth.

La reine-dauphine faisait faire des portraits en petit de toutes les belles personnes de la cour, pour les envoyer à la reine sa mère. Le jour qu'on achevait celui de madame de Clèves, madame la dauphine vint passer l'après-dînée chez elle. M. de Nemours ne manqua pas de s'y trouver; il ne laissait échapper aucune occasion de voir

madame de Clèves, sans laisser paraître néanmoins qu'il les cherchât. Elle était si belle ce jour-là, qu'il en serait devenu amoureux, quand il ne l'aurait pas été; il n'osait pourtant avoir les yeux attachés sur elle pendant qu'on la peignait, et il craignait de laisser trop voir le plaisir qu'il avait à la regarder.

Madame la dauphine demanda à M. de Clèves un petit portrait qu'il avait de sa femme, pour le voir auprès de celui que l'on achevait. Tout le monde dit son sentiment de l'un et de l'autre, et madame de Clèves ordonna au peintre de raccommoder quelque chose de la coiffure de celui que l'on venait d'apporter. Le peintre, pour lui obéir, ôta le portrait de la boîte où il était; et, après y avoir travaillé, il le remit sur la table.

Il y avait long-temps que M. de Nemours souhaitait d'avoir le portrait de madame de Clèves. Lorsqu'il vit celui qui était à M. de Clèves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un mari qu'il croyait tendrement aimé; et il pensa que, parmi tant de personnes qui étaient dans ce même lieu, il ne serait pas soupçonné plutôt qu'un autre.

Madame la dauphine était assise sur le lit, et parlait bas à madame de Clèves, qui était debout devant elle. Madame de Clèves aperçut, par un des rideaux qui n'était qu'à demi fermé,

M. de Nemours le dos contre la table qui était au pied du lit; et elle vit que, sans tourner la tête, il prenait adroitement quelque chose sur cette table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'était son portrait, et elle en fut si troublée, que madame la dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutait pas, et lui demanda tout haut ce qu'elle regardait. M. de Nemours se tourna à ces paroles; il rencontra les yeux de madame de Clèves qui étaient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il n'était pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venait de faire.

Madame de Clèves n'était pas peu embarrassée : la raison voulait qu'elle demandât son portrait; mais, en le demandant publiquement, c'était apprendre à tout le monde les sentimens que ce prince avait pour elle; et, en le lui demandant en particulier, c'était quasi l'engager à lui parler de sa passion; enfin, elle jugea qu'il valait mieux le lui laisser, et elle fut bien aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvait faire, sans qu'il sût même qu'elle la lui faisait. M. de Nemours, qui remarquait son embarras, et qui en devinait quasi la cause, s'approcha d'elle, et lui dit tout bas : Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, madame, de me laisser croire que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage; et il se

retira après ces paroles, et n'attendit point sa réponse.

Madame la dauphine sortit pour s'aller promener, suivie de toutes les dames, et M. de Nemours alla se renfermer chez lui, ne pouvant soutenir en public la joie d'avoir un portrait de madame de Clèves. Il sentait tout ce que la passion peut faire sentir de plus agréable; il aimait la plus aimable personne de la cour; il s'en faisait aimer malgré elle, et il voyait dans toutes ses actions cette sorte de trouble et d'embarras que cause l'amour dans l'innocence de la première jeunesse.

Le soir, on chercha ce portrait avec beaucoup de soin : comme on trouvait la boîte où il devait être, l'on ne soupçonna point qu'il eût été dérobé, et l'on crut qu'il était tombé par hasard. M. de Clèves était affligé de cette perte; et, après qu'on eut encore cherché inutilement, il dit à sa femme, mais d'une manière qui faisait voir qu'il ne le pensait pas, qu'elle avait sans doute quelque amant caché à qui elle avait donné ce portrait, ou qui l'avait dérobé, et qu'un autre qu'un amant ne se serait pas contenté de la peinture sans la boîte.

Ces paroles, quoique dites en riant, firent une vive impression dans l'esprit de madame de Clèves : elles lui donnèrent des remords :

elle fit réflexion à la violence de l'inclination qui l'entraînait vers M. de Nemours; elle trouva qu'elle n'était plus maîtresse de ses paroles et de son visage; elle pensa que Lignerolles était revenu, qu'elle ne craignait plus l'affaire d'Angleterre, qu'elle n'avait plus de soupçons sur madame la dauphine, qu'enfin il n'y avait plus rien qui la pût défendre, et qu'il n'y avait de sûreté pour elle qu'en s'éloignant. Mais comme elle n'était pas maîtresse de s'éloigner, elle se trouvait dans une grande extrémité et prête à tomber dans ce qui lui paraissait le plus grand des malheurs, qui était de laisser voir à M. de Nemours l'inclination qu'elle avait pour lui. Elle se souvenait de tout ce que madame de Chartres lui avait dit en mourant, et des conseils qu'elle lui avait donnés de prendre toutes sortes de partis, quelque difficiles qu'ils pussent être, plutôt que de s'embarquer dans une galanterie. Ce que M. de Clèves lui avait dit sur la sincérité, en parlant de madame de Tournon, lui revint dans l'esprit; il lui sembla qu'elle lui devait avouer l'inclination qu'elle avait pour M. de Nemours. Cette pensée l'occupa longtemps : ensuite elle fut étonnée de l'avoir eue; elle y trouva de la folie, et retomba dans l'embarras de ne savoir quel parti prendre.

La paix était signée; Madame Élisabeth, après

beaucoup de répugnance, s'était résolue à obéir au roi son père. Le duc d'Albe avait été nommé pour venir l'épouser au nom du Roi Catholique, et il devait bientôt arriver. L'on attendait le duc de Savoie, qui venait épouser Madame, sœur du roi, et dont les noces se devaient faire en même temps. Le roi ne songeait qu'à rendre ces noces célèbres par des divertissemens où il pût faire paraître l'adresse et la magnificence de sa cour. On proposa tout ce qui se pouvait faire de plus grand pour des ballets et des comédies; mais le roi trouva ces divertissemens trop particuliers, et il en voulut d'un plus grand éclat. Il résolut de faire un tournoi, où les étrangers seraient reçus, et dont le peuple pourrait être spectateur. Tous les princes et les jeunes seigneurs entrèrent avec joie dans le dessein du roi, et surtout le duc de Ferrare, M. de Guise et M. de Nemours, qui surpassaient tous les autres dans ces sortes d'exercices. Le roi les choisit pour être avec lui les quatre tenans du tournoi.

L'on fit publier par tout le royaume, qu'en la ville de Paris, le pas était ouvert au quinzième juin, par sa Majesté Très-Chrétienne, et par les princes Alphonse d'Est, duc de Ferrare, François de Lorraine, duc de Guise, et Jacques de Savoie, duc de Nemours, pour être

tenu contre tous venans : à commencer le premier combat à cheval en lice, en double pièce, quatre coups de lance, et un pour les dames; le deuxième combat à coups d'épée, un à un, ou deux à deux, à la volonté des maîtres du camp; le troisième combat à pied, trois coups de pique et six coups d'épée : que les tenans fourniraient de lances, d'épées et de piques, au choix des assaillans; et que, si en courant on donnait au cheval, on serait mis hors des rangs : qu'il y aurait quatre maîtres du camp pour donner les ordres, et que ceux des assaillans qui auraient le plus rompu et le mieux fait auraient un prix dont la valeur serait à la discrétion des juges : que tous les assaillans, tant français qu'étrangers, seraient tenus de venir toucher à l'un des écus qui seraient pendus au perron, au bout de la lice, ou à plusieurs, selon leur choix; que là ils trouveraient un officier d'armes qui les recevrait pour les enrôler selon leur rang et selon les écus qu'ils auraient attachés : que les assaillans seraient tenus de faire apporter par un gentilhomme leur écu avec leurs armes, pour le pendre au perron trois jours avant le commencement du tournoi; qu'autrement ils n'y seraient point reçus sans le congé des tenans.

On fit faire une grande lice proche de la

Bastille, qui venait du château des Tournelles, qui traversait la rue Saint-Antoine, et qui allait rendre aux écuries royales. Il y avait des deux côtés des échafauds et des amphithéâtres, avec des loges couvertes, qui formaient des espèces de galeries, qui faisaient un très-bel effet à la vue, et qui pouvaient contenir un nombre infini de personnes. Tous les princes et seigneurs ne furent plus occupés que du soin d'ordonner ce qui leur était nécessaire pour paraître avec éclat, et pour mêler dans leurs chiffres ou dans leurs devises quelque chose de galant qui eût rapport aux personnes qu'ils aimaient.

Peu de jours avant l'arrivée du duc d'Albe, le roi fit une partie de paume avec M. de Nemours, le chevalier de Guise, et le vidame de Chartres. Les reines les allèrent voir jouer, suivies de toutes les dames, et entre autres de madame de Clèves. Après que la partie fut finie, comme l'on sortait du jeu de paume, Chastelart s'approcha de la reine-dauphine, et lui dit que le hasard lui venait de mettre entre les mains une lettre de galanterie qui était tombée de la poche de M. de Nemours. Cette reine, qui avait toujours de la curiosité pour ce qui regardait ce prince, dit à Chastelart de la lui donner : elle la prit, et suivit la reine sa belle-

mère, qui s'en allait avec le roi voir travailler à la lice. Après que l'on y eut été quelque temps, le roi fit amener des chevaux qu'il avait fait venir depuis peu. Quoiqu'ils ne fussent pas encore dressés, il les voulut monter, et en fit donner à tous ceux qui l'avaient suivi. Le roi et M. de Nemours se trouvèrent sur les plus fougueux : ces chevaux se voulurent jeter l'un à l'autre. M. de Nemours, par la crainte de blesser le roi, recula brusquement, et porta son cheval contre un pilier du manége, avec tant de violence, que la secousse le fit chanceler. On courut à lui, et on le crut considérablement blessé. Madame de Clèves le crut encore plus blessé que les autres. L'intérêt qu'elle y prenait lui donna une appréhension et un trouble qu'elle ne songea pas à cacher; elle s'approcha de lui avec les reines, et avec un visage si changé, qu'un homme moins intéressé que le chevalier de Guise s'en fût aperçu : aussi le remarqua-t-il aisément, et il eut bien plus d'attention à l'état où était madame de Clèves, qu'à celui où était M. de Nemours. Le coup que ce prince s'était donné lui causa un si grand éblouissement, qu'il demeura quelque temps la tête penchée sur ceux qui le soutenaient. Quand il la releva, il vit d'abord madame de Clèves; il connut, sur son visage, la

la pitié qu'elle avait de lui, et il la regarda d'une sorte qui put lui faire juger combien il en était touché. Il fit ensuite des remercimens aux reines de la bonté qu'elles lui témoignaient, et des excuses de l'état où il avait été devant elles. Le roi lui ordonna de s'aller reposer.

Madame de Clèves, après s'être remise de la frayeur qu'elle avait eue, fit bientôt réflexion aux marques qu'elle en avait données. Le chevalier de Guise ne la laissa pas long-temps dans l'espérance que personne ne s'en serait aperçu. Il lui donna la main pour la conduire hors de la lice: Je suis plus à plaindre que M. de Nemours, madame, lui dit-il; pardonnez-moi si je sors de ce profond respect que j'ai toujours eu pour vous, et si je vous fais paraître la vive douleur que je sens de ce que je viens de voir; c'est la première fois que j'ai été assez hardi pour vous parler, et ce sera aussi la dernière. La mort, ou du moins un éloignement éternel, m'ôteront d'un lieu où je ne puis plus vivre, puisque je viens de perdre la triste consolation de croire que tous ceux qui osent vous regarder sont aussi malheureux que moi.

Madame de Clèves ne répondit que quelques paroles mal arrangées, comme si elle n'eût pas entendu ce que signifiaient celles du chevalier de Guise. Dans un autre temps, elle aurait été

offensée qu'il lui eût parlé des sentimens qu'il avait pour elle; mais, dans ce moment, elle ne sentit que l'affliction de voir qu'il s'était aperçu de ceux qu'elle avait pour M. de Nemours. Le chevalier de Guise en fut si convaincu et si pénétré de douleur, que, dès ce jour, il prit la résolution de ne penser jamais à être aimé de madame de Clèves. Mais, pour quitter cette entreprise qui lui avait paru si difficile et si glorieuse, il en fallait quelque autre dont la grandeur pût l'occuper : il se mit dans l'esprit de prendre Rhodes, dont il avait déjà eu quelque pensée; et, quand la mort l'ôta du monde dans la fleur de sa jeunesse, et dans le temps qu'il avait acquis la réputation d'un des plus grands princes de son siècle, le seul regret qu'il témoigna de quitter la vie fut de n'avoir pu exécuter une si belle résolution, dont il croyait le succès infaillible par tous les soins qu'il en avait pris.

Madame de Clèves, en sortant de la lice, alla chez la reine, l'esprit bien occupé de ce qui s'était passé. M. de Nemours y vint peu de temps après, habillé magnifiquement, et comme un homme qui ne se sentait pas de l'accident qui lui était arrivé : il paraissait même plus gai que de coutume; et la joie de ce qu'il croyait avoir vu, lui donnait un air qui augmentait encore son agrément. Tout le monde fut surpris lorsqu'il

entra, et il n'y eut personne qui ne lui demandât de ses nouvelles, excepté madame de Clèves, qui demeura auprès de la cheminée sans faire semblant de le voir. Le roi sortit d'un cabinet où il était, et, le voyant parmi les autres, il l'appela pour lui parler de son aventure. M. de Nemours passa auprès de madame de Clèves, et lui dit tout bas : J'ai reçu aujourd'hui des marques de votre pitié, madame; mais ce n'est pas de celles dont je suis le plus digne. Madame de Clèves s'était bien doutée que ce prince s'était aperçu de la sensibilité qu'elle avait eue pour lui, et ses paroles lui firent voir qu'elle ne s'était pas trompée. Ce lui était une grande douleur de voir qu'elle n'était plus maîtresse de cacher ses sentimens, et de les avoir laissés paraître au chevalier de Guise. Elle en avait aussi beaucoup que M. de Nemours les connût; mais cette dernière douleur n'était pas si entière, et elle était mêlée de quelque sorte de douceur.

La reine-dauphine, qui avait une extrême impatience de savoir ce qu'il y avait dans la lettre que Chastelart lui avait donnée, s'approcha de madame de Clèves: Allez lire cette lettre, lui dit-elle; elle s'adresse à M. de Nemours, et, selon les apparences, elle est de cette maîtresse pour qui il a quitté toutes les autres. Si vous ne la pouvez lire présentement, gardez-la; venez

ce soir à mon coucher pour me la rendre, et pour me dire si vous en connaissez l'écriture. Madame la dauphine quitta madame de Clèves après ces paroles, et la laissa si étonnée, et dans un si grand saisissement, qu'elle fut quelque temps sans pouvoir sortir de sa place. L'impatience et le trouble où elle était ne lui permirent pas de demeurer chez la reine; elle s'en alla chez elle, quoiqu'il ne fût pas l'heure où elle avait accoutumé de se retirer. Elle tenait cette lettre avec une main tremblante : ses pensées étaient si confuses, qu'elle n'en avait aucune distincte; et elle se trouvait dans une sorte de douleur insupportable, qu'elle ne connaissait point, et qu'elle n'avait jamais sentie. Sitôt qu'elle fut dans son cabinet, elle ouvrit cette lettre, et la trouva telle :

« Je vous ai trop aimé pour vous laisser croire » que le changement qui vous paraît en moi » soit un effet de ma légèreté; je veux vous » apprendre que votre infidélité en est la cause. » Vous êtes bien surpris que je vous parle de » votre infidélité; vous me l'aviez cachée avec » tant d'adresse, et j'ai pris tant de soin de vous » cacher que je la savais, que vous avez raison » d'être étonné qu'elle me soit connue. Je suis » surprise moi-même que j'aie pu ne vous en

» rien faire paraître. Jamais douleur n'a été » pareille à la mienne : je croyais que vous aviez » pour moi une passion violente ; je ne vous » cachais plus celle que j'avais pour vous ; et, » dans le temps que je vous la laissais voir » toute entière, j'appris que vous me trompiez, » que vous en aimiez une autre, et que, selon » toutes les apparences, vous me sacrifiiez à » cette nouvelle maîtresse. Je le sus le jour de » la course de bague ; c'est ce qui fit que je n'y » allai point. Je feignis d'être malade pour cacher » le désordre de mon esprit ; mais je le devins » en effet, et mon corps ne put supporter une » si violente agitation. Quand je commençai à » me porter mieux, je feignis encore d'être fort » mal, afin d'avoir un prétexte de ne vous point » voir et de ne vous point écrire. Je voulus » avoir du temps pour résoudre de quelle sorte » j'en devais user avec vous ; je pris et je quittai » vingt fois les mêmes résolutions ; mais enfin » je vous trouvai indigne de voir ma douleur, » et je résolus de ne vous la point faire paraître. » Je voulus blesser votre orgueil, en vous fai- » sant voir que ma passion s'affaiblissait d'elle- » même. Je crus diminuer par-là le prix du sa- » crifice que vous en faisiez ; je ne voulus pas » que vous eussiez le plaisir de montrer combien » je vous aimais pour en paraître plus aimable.

» Je résolus de vous écrire des lettres tièdes et
» languissantes, pour jeter dans l'esprit de celle
» à qui vous les donniez, que l'on cessait de vous
» aimer. Je ne voulus pas qu'elle eût le plaisir
» d'apprendre que je savais qu'elle triomphait
» de moi, ni augmenter son triomphe par mon
» désespoir et par mes reproches. Je pensai que
» je ne vous punirais pas assez en rompant
» avec vous, et que je ne vous donnerais qu'une
» légère douleur si je cessais de vous aimer lors-
» que vous ne m'aimiez plus. Je trouvai qu'il
» fallait que vous m'aimassiez pour sentir le
» mal de n'être point aimé, que j'éprouvais si
» cruellement. Je crus que, si quelque chose
» pouvait rallumer les sentimens que vous aviez
» eus pour moi, c'était de vous faire voir que
» les miens étaient changés; mais de vous le
» faire voir en feignant de vous le cacher, et
» comme si je n'eusse pas eu la force de vous
» l'avouer. Je m'arrêtai à cette résolution : mais
» qu'elle me fut difficile à prendre! et qu'en
» vous revoyant elle me parut impossible à exé-
» cuter! Je fus prête cent fois à éclater par mes
» reproches et par mes pleurs. L'état où j'étais
» encore, par ma santé, me servit à vous dé-
» guiser mon trouble et mon affliction. Je fus
» soutenue ensuite par le plaisir de dissimuler
» avec vous, comme vous dissimuliez avec moi;

» néanmoins je me faisais une si grande violence
» pour vous dire et pour vous écrire que je vous
» aimais, que vous vîtes plutôt que je n'avais
» eu dessein de vous laisser voir que mes sen-
» timens étaient changés. Vous en fûtes blessé;
» vous vous en plaignîtes; je tâchais de vous
» rassurer; mais c'était d'une manière si forcée,
» que vous en étiez encore mieux persuadé que
» je ne vous aimais plus. Enfin, je fis tout ce
» que j'avais eu intention de faire. La bizarrerie
» de votre cœur vous fit revenir vers moi, à
» mesure que vous voyiez que je m'éloignais de
» vous. J'ai joui de tout le plaisir que peut donner
» la vengeance : il m'a paru que vous m'aimiez
» mieux que vous n'aviez jamais fait, et je vous
» ai fait voir que je ne vous aimais plus. J'ai
» eu lieu de croire que vous aviez entièrement
» abandonné celle pour qui vous m'aviez quittée.
» J'ai eu aussi des raisons pour être persuadée
» que vous ne lui aviez jamais parlé de moi.
» Mais votre retour et votre discrétion n'ont pu
» réparer votre légèreté : votre cœur a été par-
» tagé entre moi et une autre; vous m'avez trom-
» pée, cela suffit pour m'ôter le plaisir d'être
» aimée de vous, comme je croyais mériter de
» l'être, et pour me laisser dans cette résolution
» que j'ai prise de ne vous voir jamais, et dont
» vous êtes si surpris. »

Madame de Clèves lut cette lettre, et la relut plusieurs fois, sans savoir néanmoins ce qu'elle avait lu : elle voyait seulement que M. de Nemours ne l'aimait pas comme elle l'avait pensé, et qu'il en aimait d'autres qu'il trompait comme elle. Quelle vue et quelle connaissance pour une personne de son humeur, qui avait une passion violente, qui venait d'en donner des marques à un homme qu'elle en jugeait indigne, et à un autre qu'elle maltraitait pour l'amour de lui! Jamais affliction n'a été si piquante et si vive : il lui semblait que ce qui faisait l'aigreur de cette affliction était ce qui s'était passé dans cette journée, et que, si M. de Nemours n'eût point eu lieu de croire qu'elle l'aimait, elle ne se fût pas souciée qu'il en eût aimé une autre : mais elle se trompait elle-même, et ce mal qu'elle trouvait si insupportable était la jalousie avec toutes les horreurs dont elle peut être accompagnée. Elle voyait, par cette lettre, que M. de Nemours avait une galanterie depuis longtemps. Elle trouvait que celle qui avait écrit la lettre avait de l'esprit et du mérite; elle lui paraissait digne d'être aimée; elle lui trouvait plus de courage qu'elle ne s'en trouvait à elle-même, et elle enviait la force qu'elle avait eue de cacher ses sentimens à M. de Nemours. Elle voyait, par la fin de la lettre, que cette per-

sonne se croyait aimée; elle pensait que la discrétion que ce prince lui avait fait paraître, et dont elle avait été si touchée, n'était peut-être que l'effet de la passion qu'il avait pour cette autre personne, à qui il craignait de déplaire; enfin elle pensait tout ce qui pouvait augmenter son affliction et son désespoir. Quels retours ne fit-elle point sur elle-même! quelles réflexions sur les conseils que sa mère lui avait donnés! Combien se repentit-elle de ne s'être pas opiniâtrée à se séparer du commerce du monde, malgré M. de Clèves, ou de n'avoir pas suivi la pensée qu'elle avait eue de lui avouer l'inclination qu'elle avait pour M. de Nemours! Elle trouvait qu'elle aurait mieux fait de la découvrir à un mari dont elle connaissait la bonté, et qui aurait eu intérêt à la cacher, que de la laisser voir à un homme qui en était indigne, qui la trompait, qui la sacrifiait peut-être, et qui ne pensait à être aimé d'elle que par un sentiment d'orgueil et de vanité : enfin elle trouva que tous les maux qui lui pouvaient arriver, et toutes les extrémités où elle se pouvait porter, étaient moindres que d'avoir laissé voir à M. de Nemours qu'elle l'aimait, et de connaître qu'il en aimait une autre. Tout ce qui la consolait était de penser au moins, qu'aprés cette connaissance, elle n'avait plus rien à

craindre d'elle-même, et qu'elle serait entièrement guérie de l'inclination qu'elle avait pour ce prince.

Elle ne pensa guère à l'ordre que madame la dauphine lui avait donné de se trouver à son coucher : elle se mit au lit, et feignit de se trouver mal ; en sorte que, quand M. de Clèves revint de chez le roi, on lui dit qu'elle était endormie ; mais elle était bien éloignée de la tranquillité qui conduit au sommeil. Elle passa la nuit sans faire autre chose que s'affliger et relire la lettre qu'elle avait entre les mains.

Madame de Clèves n'était pas la seule personne dont cette lettre troublait le repos. Le vidame de Chartres, qui l'avait perdue, et non pas M. de Nemours, en était dans une extrême inquiétude. Il avait passé tout le soir chez M. de Guise, qui avait donné un grand souper au duc de Ferrare, son beau-frère, et à toute la jeunesse de la cour. Le hasard fit qu'en soupant on parla de jolies lettres. Le vidame de Chartres dit qu'il en avait une sur lui, plus jolie que toutes celles qui avaient jamais été écrites. On le pressa de la montrer : il s'en défendit. M. de Nemours lui soutint qu'il n'en avait point, et qu'il ne parlait que par vanité. Le vidame lui répondit qu'il poussait sa discrétion à bout ; que néanmoins il ne montrerait pas la lettre ; mais

qu'il en lirait quelques endroits qui feraient juger que peu d'hommes en recevaient de pareilles. En même temps, il voulut prendre cette lettre et ne la trouva point : il la chercha inutilement ; on lui en fit la guerre ; mais il parut si inquiet, que l'on cessa de lui en parler. Il se retira plus tôt que les autres, et s'en alla chez lui avec impatience, pour voir s'il n'y avait point laissé la lettre qui lui manquait. Comme il la cherchait encore, un premier valet de chambre de la reine le vint trouver, pour lui dire que la vicomtesse d'Usez avait cru nécessaire de l'avertir en diligence, que l'on avait dit chez la reine qu'il était tombé une lettre de galanterie de sa poche, pendant qu'il était au jeu de paume ; que l'on avait raconté une grande partie de ce qui était dans la lettre ; que la reine avait témoigné beaucoup de curiosité de la voir ; qu'elle l'avait envoyé demander à un de ses gentilshommes servans ; mais qu'il avait répondu qu'il l'avait laissée entre les mains de Chastelart.

Le premier valet de chambre dit encore beaucoup d'autres choses au vidame de Chartres, qui achevèrent de lui donner un grand trouble. Il sortit à l'heure même pour aller chez un gentilhomme qui était ami intime de Chastelart ; il le fit lever, quoique l'heure fût extraordi-

naire pour aller demander cette lettre, sans dire qui était celui qui la demandait et qui l'avait perdue. Chastelart, qui avait l'esprit prévenu qu'elle était à M. de Nemours, et que ce prince était amoureux de madame la dauphine, ne douta point que ce ne fût lui qui la faisait redemander. Il répondit, avec une maligne joie, qu'il avait remis la lettre entre les mains de la reine-dauphine. Le gentilhomme vint faire cette réponse au vidame de Chartres : elle augmenta l'inquiétude qu'il avait déjà, et y en joignit encore de nouvelles. Après avoir été longtemps irrésolu sur ce qu'il devait faire, il trouva qu'il n'y avait que M. de Nemours qui pût lui aider à sortir de l'embarras où il était.

Il s'en alla chez lui, et entra dans sa chambre que le jour ne commençait qu'à paraître. Ce prince dormait d'un sommeil tranquille : ce qu'il avait vu le jour précédent de madame de Clèves ne lui avait donné que des idées agréables. Il fut bien surpris de se voir éveillé par le vidame de Chartres, et il lui demanda si c'était pour se venger de ce qu'il lui avait dit pendant le souper qu'il venait troubler son repos. Le vidame lui fit bien juger par son visage qu'il n'y avait rien que de sérieux au sujet qui l'amenait. Je viens vous confier la plus importante affaire de ma vie, lui dit-il. Je sais bien que

vous ne m'en devez pas être obligé, puisque c'est dans un temps où j'ai besoin de votre secours; mais je sais bien aussi que j'aurais perdu de votre estime, si je vous avais appris tout ce que je vais vous dire, sans que la nécessité m'y eût contraint. J'ai laissé tomber cette lettre dont je parlais hier au soir; il m'est d'une conséquence extrême que personne ne sache qu'elle s'adresse à moi. Elle a été vue de beaucoup de gens qui étaient dans le jeu de paume, où elle tomba hier; vous y étiez aussi, et je vous demande en grâce de vouloir bien dire que c'est vous qui l'avez perdue. Il faut que vous croyiez que je n'ai point de maîtresse, reprit M. de Nemours en souriant, pour me faire une pareille proposition, et pour vous imaginer qu'il n'y ait personne avec qui je me puisse brouiller en laissant croire que je reçois de pareilles lettres. Je vous prie, dit le vidame, écoutez-moi sérieusement : si vous avez une maîtresse, comme je n'en doute point, quoique je ne sache pas qui elle est, il vous sera aisé de vous justifier, et je vous en donnerai les moyens infaillibles : quand vous ne vous justifieriez pas auprès d'elle, il ne vous en peut coûter que d'être brouillé pour quelques momens; mais moi, par cette aventure, je déshonore une personne qui m'a passionnément aimé, et qui est

une des plus estimables femmes du monde; et, d'un autre côté, je m'attire une haine implacable, qui me coûtera ma fortune, et peut-être quelque chose de plus. Je ne puis entendre tout ce que vous me dites, répondit M. de Nemours; mais vous me faites entrevoir que les bruits qui ont couru de l'intérêt qu'une grande princesse prenait à vous ne sont pas entièrement faux. Ils ne le sont pas aussi, repartit le vidame de Chartres; et plût à Dieu qu'ils le fussent! je ne me trouverais pas dans l'embarras où je me trouve : mais il faut vous raconter tout ce qui s'est passé, pour vous faire voir tout ce que j'ai à craindre.

Depuis que je suis à la cour, la reine m'a toujours traité avec beaucoup de distinction et d'agrément, et j'avais eu lieu de croire qu'elle avait de la bonté pour moi; néanmoins, il n'y avait rien de particulier, et je n'avais jamais songé à avoir d'autres sentimens pour elle que ceux du respect. J'étais même fort amoureux de madame de Thémines : il est aisé de juger, en la voyant, qu'on peut avoir beaucoup d'amour pour elle quand on en est aimé; et je l'étais. Il y a près de deux ans que, comme la cour était à Fontainebleau, je me trouvai deux ou trois fois en conversation avec la reine, à des heures où il y avait très-peu de monde. Il

me parut que mon esprit lui plaisait, et qu'elle entrait dans tout ce que je disais. Un jour entre autres, on se mit à parler de la confiance : je dis qu'il n'y avait personne en qui j'en eusse une entière; que je trouvais que l'on se repentait toujours d'en avoir, et que je savais beaucoup de choses dont je n'avais jamais parlé. La reine me dit qu'elle m'en estimait davantage; qu'elle n'avait trouvé personne en France qui eût du secret, et que c'était ce qui l'avait le plus embarrassée, parce que cela lui avait ôté le plaisir de donner sa confiance; que c'était une chose nécessaire dans la vie, que d'avoir quelqu'un à qui on pût parler, et surtout pour les personnes de son rang. Les jours suivans, elle reprit encore plusieurs fois la même conversation; elle m'apprit même des choses assez particulières qui se passaient. Enfin, il me sembla qu'elle souhaitait de s'assurer de mon secret, et qu'elle avait envie de me confier les siens. Cette pensée m'attacha à elle; je fus touché de cette distinction, et je lui fis ma cour avec beaucoup plus d'assiduité que je n'avais accoutumé. Un soir que le roi et toutes les dames s'étaient allés promener à cheval dans la forêt, où elle n'avait pas voulu aller, parce qu'elle s'était trouvée un peu mal, je demeurai auprès d'elle : elle descendit au bord de l'é-

tang, et quitta la main de ses écuyers pour marcher avec plus de liberté. Après qu'elle eut fait quelques tours, elle s'approcha de moi, et m'ordonna de la suivre. Je veux vous parler, me dit-elle; et vous verrez, par ce que je veux vous dire, que je suis de vos amies. Elle s'arrêta à ces paroles, et, me regardant fixement: Vous êtes amoureux, continua-t-elle; et, parce que vous ne vous fiez peut-être à personne, vous croyez que votre amour n'est pas su; mais il est connu, et même des personnes intéressées. On vous observe, on sait les lieux où vous voyez votre maîtresse, on a dessein de vous y surprendre. Je ne sais qui elle est; je ne vous le demande point, et je veux seulement vous garantir des malheurs où vous pouvez tomber. Voyez, je vous prie, quel piége me tendait la reine, et combien il était difficile de n'y pas tomber. Elle voulait savoir si j'étais amoureux; et, en ne me demandant point de qui je l'étais, et en ne me laissant voir que la seule intention de me faire plaisir, elle m'ôtait la pensée qu'elle me parlât par curiosité ou par dessein.

Cependant, contre toutes sortes d'apparences, je démêlai la vérité. J'étais amoureux de madame de Thémines; mais, quoiqu'elle m'aimât, je n'étais pas assez heureux pour avoir des lieux particuliers à la voir, et pour craindre d'y

être surpris; et ainsi, je vis bien que ce ne pouvait être celle dont la reine voulait parler. Je savais bien aussi que j'avais un commerce de galanterie avec une autre femme moins belle et moins sévère que madame de Thémines, et qu'il n'était pas impossible que l'on eût découvert le lieu où je la voyais; mais, comme je m'en souciais peu, il m'était aisé de me mettre à couvert de toutes sortes de périls en cessant de la voir. Ainsi, je pris le parti de ne rien avouer à la reine, et de l'assurer, au contraire, qu'il y avait très-long-temps que j'avais abandonné le désir de me faire aimer des femmes dont je pouvais espérer de l'être, parce que je les trouvais quasi toutes indignes d'attacher un honnête homme, et qu'il n'y avait que quelque chose fort au-dessus d'elles qui pût m'engager. Vous ne me répondez pas sincèrement, répliqua la reine; je sais le contraire de ce que vous me dites. La manière dont je vous parle vous doit obliger à ne me rien cacher. Je veux que vous soyez de mes amis, continua-t-elle; mais je ne veux pas, en vous donnant cette place, ignorer quels sont vos attachemens. Voyez si vous la voulez acheter au prix de me les apprendre : je vous donne deux jours pour y penser; mais, après ce temps-là, songez bien à ce que vous me direz, et souvenez-vous que,

si dans la suite je trouve que vous m'ayez trompée, je ne vous le pardonnerai de ma vie.

La reine me quitta après m'avoir dit ces paroles, sans attendre ma réponse. Vous pouvez croire que je demeurai l'esprit bien rempli de ce qu'elle me venait de dire. Les deux jours qu'elle m'avait donnés pour y penser ne me parurent pas trop longs pour me déterminer. Je voyais qu'elle voulait savoir si j'étais amoureux, et qu'elle ne souhaitait pas que je le fusse. Je voyais les suites et les conséquences du parti que j'allais prendre. Ma vanité n'était pas peu flattée d'une liaison particulière avec la reine, et une reine dont la personne est encore extrêmement aimable. D'un autre côté, j'aimais madame de Thémines; et, quoique je lui fisse une espèce d'infidélité pour cette autre femme dont je vous ai parlé, je ne me pouvais résoudre à rompre avec elle. Je voyais aussi le péril où je m'exposais en trompant la reine, et combien il était difficile de la tromper. Néanmoins, je ne pus me résoudre à refuser ce que la fortune m'offrait, et je pris le hasard de tout ce que ma mauvaise conduite pouvait m'attirer. Je rompis avec cette femme dont on pouvait découvrir le commerce, et j'espérai de cacher celui que j'avais avec madame de Thémines.

Au bout des deux jours que la reine m'avait

donnés, comme j'entrais dans la chambre où toutes les dames étaient au cercle, elle me dit tout haut, avec un air grave qui me surprit : Avez-vous pensé à cette affaire dont je vous ai chargé, et en savez-vous la vérité? Oui, madame, lui répondis-je, et elle est comme je l'ai dite à votre majesté. Venez ce soir, à l'heure que je dois écrire, répliqua-t-elle, et j'achèverai de vous donner mes ordres. Je fis une profonde révérence, sans rien répondre, et ne manquai pas de me trouver à l'heure qu'elle m'avait marquée. Je la trouvai dans la galerie où était son secrétaire et quelqu'une de ses femmes. Sitôt qu'elle me vit, elle vint à moi, et me mena à l'autre bout de la galerie. Eh bien, me dit-elle, est-ce après y avoir bien pensé que vous n'avez rien à me dire; et la manière dont j'en use avec vous, ne mérite-t-elle pas que vous me parliez sincèrement? C'est parce que je vous parle sincèrement, madame, lui répondis-je, que je n'ai rien à vous dire; et je jure à votre majesté, avec tout le respect que je lui dois, que je n'ai d'attachement pour aucune femme de la cour. Je le veux croire, repartit la reine, parce que je le souhaite; et je le souhaite, parce que je désire que vous soyez entièrement attaché à moi, et qu'il serait impossible que je fusse contente de votre amitié, si vous étiez amoureux. On

ne peut se fier à ceux qui le sont; on ne peut s'assurer de leur secret. Ils sont trop distraits et trop partagés; et leur maîtresse leur fait une première occupation qui ne s'accorde point avec la manière dont je veux que vous soyez attaché à moi. Souvenez-vous donc que c'est sur la parole que vous me donnez, que vous n'avez aucun engagement, que je vous choisis pour vous donner toute ma confiance. Souvenez-vous que je veux la vôtre toute entière; que je veux que vous n'ayez ni ami ni amie, que ceux qui me seront agréables, et que vous abandonniez tout autre soin que celui de me plaire. Je ne vous ferai pas perdre celui de votre fortune; je la conduirai avec plus d'application que vous-même; et, quoi que je fasse pour vous, je m'en tiendrai trop bien récompensée, si je vous trouve pour moi tel que je l'espère. Je vous choisis pour vous confier tous mes chagrins, et pour m'aider à les adoucir. Vous pouvez juger qu'ils ne sont pas médiocres. Je souffre en apparence sans beaucoup de peine l'attachement du roi pour la duchesse de Valentinois; mais il m'est insupportable. Elle gouverne le roi; elle le trompe; elle me méprise; tous mes gens sont à elle. La reine, ma belle-fille, fière de sa beauté et du crédit de ses oncles, ne me rend aucun devoir. Le connétable de Montmorency

est maître du roi et du royaume; il me hait, et m'a donné des marques de sa haine que je ne puis oublier. Le maréchal de Saint-André est un jeune favori audacieux qui n'en use pas mieux avec moi que les autres. Le détail de mes malheurs vous ferait pitié. Je n'ai osé jusqu'ici me fier à personne; je me fie à vous; faites que je ne m'en repente point, et soyez ma seule consolation. Les yeux de la reine rougirent en achevant ces paroles : je pensai me jeter à ses pieds, tant je fus véritablement touché de la bonté qu'elle me témoignait. Depuis ce jour-là, elle eut en moi une entière confiance, elle ne fit plus rien sans m'en parler; et j'ai conservé une liaison qui dure encore.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

LA PRINCESSE

DE CLÈVES.

TROISIÈME PARTIE.

Cependant, quelque rempli et quelque occupé que je fusse de cette nouvelle liaison avec la reine, je tenais à madame de Thémines par une inclination naturelle que je ne pouvais vaincre. Il me parut qu'elle cessait de m'aimer, et, au lieu que, si j'eusse été sage, je me fusse servi du changement qui paraissait en elle pour aider à me guérir, mon amour en redoubla, et je me conduisais si mal, que la reine eut quelque connaissance de cet attachement. La jalousie est naturelle aux personnes de sa nation, et peut-être que cette princesse a pour moi des sentimens plus vifs qu'elle ne pense elle-même. Mais enfin le bruit que j'étais amoureux lui donna de si grandes inquiétudes et de si grands chagrins, que je me crus cent fois perdu auprès d'elle. Je la rassurai enfin à force de soins, de soumissions et de faux sermens ; mais je n'aurais pu la trom-

per long-temps, si le changement de madame de Thémines ne m'avait détaché d'elle malgré moi. Elle me fit voir qu'elle ne m'aimait plus ; et j'en fus si persuadé, que je fus contraint de ne la pas tourmenter davantage et de la laisser en repos. Quelque temps après, elle m'écrivit cette lettre que j'ai perdue. J'appris par-là qu'elle avait su le commerce que j'avais eu avec cette autre femme dont je vous ai parlé, et que c'était la cause de son changement. Comme je n'avais plus rien alors qui me partageât, la reine était assez contente de moi; mais comme les sentimens que j'ai pour elle ne sont pas d'une nature à me rendre incapable de tout autre attachement, et que l'on n'est pas amoureux par sa volonté, je le suis devenu de madame de Martigues, pour qui j'avais déjà eu beaucoup d'inclination pendant qu'elle était Ville-Montais, fille de la reine-dauphine. J'ai lieu de croire que je n'en suis pas haï : la discrétion que je lui fais paraître, et dont elle ne sait pas toutes les raisons, lui est agréable. La reine n'a aucun soupçon sur son sujet; mais elle en a un autre qui n'est guère moins fâcheux. Comme madame de Martigues est toujours chez la reine-dauphine, j'y vais aussi beaucoup plus souvent que de coutume. La reine s'est imaginée que c'est de cette princesse que je suis amoureux. Le

rang de la reine-dauphine, qui est égal au sien, et la beauté et la jeunesse qu'elle a au-dessus d'elle, lui donnent une jalousie qui va jusques à la fureur, et une haine contre sa belle-fille qu'elle ne saurait plus cacher. Le cardinal de Lorraine, qui me paraît depuis long-temps aspirer aux bonnes grâces de la reine, et qui voit bien que j'occupe une place qu'il voudrait remplir, sous prétexte de raccommoder madame la dauphine avec elle, est entré dans les différens qu'elles ont eus ensemble. Je ne doute pas qu'il n'ait démêlé le véritable sujet de l'aigreur de la reine, et je crois qu'il me rend toutes sortes de mauvais offices, sans lui laisser voir qu'il a dessein de me les rendre. Voilà l'état où sont les choses à l'heure que je vous parle. Jugez quel effet peut produire la lettre que j'ai perdue, et que mon malheur m'a fait mettre dans ma poche, pour la rendre à madame de Thémines. Si la reine voit cette lettre, elle connaîtra que je l'ai trompée, et que, presque dans le même temps que je la trompais pour madame de Thémines, je trompais madame de Thémines pour une autre : jugez quelle idée cela lui peut donner de moi, et si elle peut jamais se fier à mes paroles. Si elle ne voit point cette lettre, que lui dirai-je? Elle sait qu'on l'a remise entre les mains de madame la dauphine : elle croira que Chastelart a

reconnu l'écriture de cette reine, et que la lettre est d'elle; elle s'imaginera que la personne dont on témoigne de la jalousie est peut-être elle-même : enfin il n'y a rien qu'elle n'ait lieu de penser, et il n'y a rien que je ne doive craindre de ses pensées. Ajoutez à cela que je suis vivement touché de madame de Martigues; qu'assurément madame la dauphine lui montrera cette lettre, qu'elle croira écrite depuis peu : ainsi je serai également brouillé, et avec la personne du monde que j'aime le plus, et avec la personne du monde que je dois le plus craindre. Voyez, après cela, si je n'ai pas raison de vous conjurer de dire que la lettre est à vous, et de vous demander en grâce de l'aller retirer des mains de madame la dauphine.

Je vois bien, dit M. de Nemours, que l'on ne peut être dans un plus grand embarras que celui où vous êtes, et il faut avouer que vous le méritez. On m'a accusé de n'être pas un amant fidèle, et d'avoir plusieurs galanteries à la fois; mais vous me passez de si loin, que je n'aurais seulement osé imaginer les choses que vous avez entreprises. Pouviez-vous prétendre de conserver madame de Thémines en vous engageant avec la reine, et espériez-vous de vous engager avec la reine et de la pouvoir tromper? Elle est Italienne et reine, et par conséquent pleine de

soupçons, de jalousie et d'orgueil : quand votre bonne fortune, plutôt que votre bonne conduite, vous a ôté des engagemens où vous étiez, vous en avez pris de nouveaux, et vous vous êtes imaginé qu'au milieu de la cour vous pourriez aimer madame de Martigues, sans que la reine s'en aperçût. Vous ne pouviez prendre trop de soins de lui ôter la honte d'avoir fait les premiers pas. Elle a pour vous une passion violente : votre discrétion vous empêche de me le dire, et la mienne de vous le demander ; mais enfin elle vous aime, elle a de la défiance, et la vérité est contre vous. Est-ce à vous à m'accabler de réprimandes, interrompit le vidame, et votre expérience ne vous doit-elle pas donner de l'indulgence pour mes fautes ? Je veux pourtant bien convenir que j'ai tort ; mais songez, je vous en conjure, à me tirer de l'abîme où je suis. Il me paraît qu'il faudrait que vous vissiez la reine-dauphine sitôt qu'elle sera éveillée, pour lui redemander cette lettre, comme l'ayant perdue. Je vous ai déjà dit, reprit M. de Nemours, que la proposition que vous me faites est un peu extraordinaire, et que mon intérêt particulier m'y peut faire trouver des difficultés ; mais, de plus, si l'on a vu tomber cette lettre de votre poche, il me paraît difficile de persuader qu'elle soit tombée de la mienne. Je

croyais vous avoir appris, répondit le vidame, que l'on a dit à la reine-dauphine que c'était de la vôtre qu'elle était tombée. Comment, reprit brusquement M. de Nemours, qui vit dans ce moment les mauvais offices que cette méprise lui pouvait faire auprès de madame de Clèves, l'on a dit à la reine-dauphine que c'est moi qui ai laissé tomber cette lettre! Oui, reprit le vidame, on le lui a dit : et ce qui a fait cette méprise, c'est qu'il y avait plusieurs gentilshommes des reines dans une des chambres du jeu de paume où étaient nos habits, et que vos gens et les miens les ont été querir : en même temps la lettre est tombée ; ces gentilshommes l'ont ramassée, et l'ont lue tout haut. Les uns ont cru qu'elle était à vous, et les autres à moi. Chastelart, qui l'a prise, et à qui je viens de la faire demander, a dit qu'il l'avait donnée à la reine-dauphine, comme une lettre qui était à vous ; et ceux qui en ont parlé à la reine, ont dit, par malheur, qu'elle était à moi ; ainsi vous pouvez faire aisément ce que je souhaite, et m'ôter de l'embarras où je suis.

M. de Nemours avait toujours fort aimé le vidame de Chartres, et ce qu'il était à madame de Clèves le lui rendait encore plus cher. Néanmoins, il ne pouvait se résoudre à prendre le hasard qu'elle entendît parler de cette lettre,

comme d'une chose où il avait intérêt. Il se mit à rêver profondément, et le vidame se doutant à peu près du sujet de sa rêverie : Je crois bien, lui dit-il, que vous craignez de vous brouiller avec votre maîtresse, et même vous me donneriez lieu de croire que c'est avec la reine-dauphine, si le peu de jalousie que je vous vois de M. d'Anville ne m'en ôtait la pensée; mais, quoi qu'il en soit, il est juste que vous ne sacrifiiez pas votre repos au mien, et je veux bien vous donner les moyens de faire voir à celle que vous aimez que cette lettre s'adresse à moi et non pas à vous : voilà un billet de madame d'Amboise, qui est amie de madame de Thémines, et à qui elle s'est fiée de tous les sentimens qu'elle a eus pour moi. Par ce billet elle me redemande cette lettre de son amie, que j'ai perdue. Mon nom est sur le billet; et ce qui est dedans prouve, sans aucun doute, que la lettre que l'on me redemande est la même que l'on a trouvée. Je vous remets ce billet entre les mains, et je consens que vous le montriez à votre maîtresse pour vous justifier. Je vous conjure de ne perdre pas un moment, et d'aller dès ce matin chez madame la dauphine.

M. de Nemours le promit au vidame de Chartres, et prit le billet de madame d'Amboise : néanmoins, son dessein n'était pas de voir la

reine-dauphine, et il trouvait qu'il avait quelque chose de plus pressé à faire. Il ne doutait pas qu'elle n'eût déjà parlé de la lettre à madame de Clèves, et il ne pouvait supporter qu'une personne qu'il aimait si éperdument eût lieu de croire qu'il eût quelque attachement pour une autre.

Il alla chez elle à l'heure qu'il crut qu'elle pouvait être éveillée, et lui fit dire qu'il ne demanderait pas à avoir l'honneur de la voir à une heure si extraordinaire, si une affaire de conséquence ne l'y obligeait. Madame de Clèves était encore au lit, l'esprit aigri et agité de tristes pensées qu'elle avait eues pendant la nuit. Elle fut extrêmement surprise lorsqu'on lui dit que M. de Nemours la demandait. L'aigreur où elle était ne la fit pas balancer à répondre qu'elle était malade et qu'elle ne pouvait lui parler.

Ce prince ne fut pas blessé de ce refus; une marque de froideur, dans un temps où elle pouvait avoir de la jalousie, n'était pas un mauvais augure. Il alla à l'appartement de M. de Clèves, et lui dit qu'il venait de celui de madame sa femme, qu'il était bien fâché de ne la pouvoir entretenir, parce qu'il avait à lui parler d'une affaire importante pour le vidame de Chartres. Il fit entendre en peu de mots à M. de Clèves

la conséquence de cette affaire, et M. de Clèves le mena à l'heure même dans la chambre de sa femme. Si elle n'eût point été dans l'obscurité, elle eût eu peine à cacher son trouble et son étonnement de voir entrer M. de Nemours conduit par son mari. M. de Clèves lui dit qu'il s'agissait d'une lettre où l'on avait besoin de son secours pour les intérêts du vidame; qu'elle verrait avec M. de Nemours ce qu'il y avait à faire; et que, pour lui, il s'en allait chez le roi, qui venait de l'envoyer querir.

M. de Nemours demeura seul auprès de madame de Clèves, comme il le pouvait souhaiter. Je viens vous demander, madame, lui dit-il, si madame la dauphine ne vous a point parlé d'une lettre que Chastelart lui remit hier entre les mains. Elle m'en a dit quelque chose, répondit madame de Clèves; mais je ne vois pas ce que cette lettre a de commun avec les intérêts de mon oncle, et je vous puis assurer qu'il n'y est pas nommé. Il est vrai, madame, répliqua M. de Nemours : il n'y est pas nommé; néanmoins, elle s'adresse à lui, et il lui est très-important que vous la retiriez des mains de madame la dauphine. J'ai peine à comprendre, reprit madame de Clèves, pourquoi il lui importe que cette lettre ne soit pas vue, et pourquoi il faut la redemander sous son nom. Si

vous voulez vous donner le loisir de m'écouter, madame, dit M. de Nemours, je vous ferai bientôt voir la vérité, et vous apprendrez des choses si importantes pour M. le vidame, que je ne les aurais pas même confiées à M. le prince de Clèves, si je n'avais eu besoin de son secours pour avoir l'honneur de vous voir. Je pense que tout ce que vous prendriez la peine de me dire serait inutile, répondit madame de Clèves avec un air assez sec, et il vaut mieux que vous alliez trouver la reine-dauphine, et que, sans chercher de détours, vous lui disiez l'intérêt que vous avez à cette lettre, puisqu'aussi bien on lui a dit qu'elle vient de vous.

L'aigreur que M. de Nemours voyait dans l'esprit de madame de Clèves lui donnait le plus sensible plaisir qu'il eût jamais eu, et balançait son impatience de se justifier. Je ne sais, madame, reprit-il, ce qu'on peut avoir dit à madame la dauphine; mais je n'ai aucun intérêt à cette lettre, et elle s'adresse à M. le vidame. Je le crois, répliqua madame de Clèves; mais on a dit le contraire à la reine-dauphine, et il ne lui paraîtra pas vraisemblable que les lettres de M. le vidame tombent de vos poches : c'est pourquoi, à moins que vous n'ayez quelque raison que je ne sais point à cacher la vérité à la reine-dauphine, je vous conseille de la lui avouer. Je

n'ai rien à lui avouer, reprit-il; la lettre ne s'adresse pas à moi, et, s'il y a quelqu'un que je souhaite d'en persuader, ce n'est pas madame la dauphine; mais, madame, comme il s'agit en ceci de la fortune de M. le vidame, trouvez bon que je vous apprenne des choses qui sont même dignes de votre curiosité. Madame de Clèves témoigna par son silence qu'elle était prête à l'écouter, et M. de Nemours lui conta, le plus succinctement qu'il lui fut possible, tout ce qu'il venait d'apprendre du vidame. Quoique ce fussent des choses propres à donner de l'étonnement, et à être écoutées avec attention, madame de Clèves les entendit avec une froideur si grande, qu'il semblait qu'elle ne les crût pas véritables, ou qu'elles lui fussent indifférentes. Son esprit demeura dans cette situation, jusqu'à ce que M. de Nemours lui parla du billet de madame d'Amboise, qui s'adressait au vidame de Chartres, et qui était la preuve de tout ce qu'il lui venait de dire. Comme madame de Clèves savait que cette femme était amie de madame de Thémines, elle trouva une apparence de vérité à ce que lui disait M. de Nemours, qui lui fit penser que la lettre ne s'adressait peut-être pas à lui. Cette pensée la tira, tout d'un coup et malgré elle, de la froideur qu'elle avait eue jusqu'alors. Ce prince, après lui avoir

lu ce billet qui faisait sa justification, le lui présenta pour le lire, et lui dit qu'elle en pouvait connaître l'écriture : elle ne put s'empêcher de le prendre, de regarder le dessus pour voir s'il s'adressait au vidame de Chartres, et de le lire tout entier pour juger si la lettre que l'on redemandait était la même qu'elle avait entre les mains. M. de Nemours lui dit encore tout ce qu'il crut propre à la persuader : et, comme on persuade aisément une vérité agréable, il convainquit madame de Clèves qu'il n'avait point de part à cette lettre.

Elle commença alors à raisonner avec lui sur l'embarras et le péril où était le vidame, à le blâmer de sa méchante conduite, à chercher les moyens de le secourir : elle s'étonna du procédé de la reine; elle avoua à M. de Nemours qu'elle avait la lettre; enfin, sitôt qu'elle le crut innocent, elle entra avec un esprit ouvert et tranquille dans les mêmes choses qu'elle semblait d'abord ne daigner pas entendre. Ils convinrent qu'il ne fallait point rendre la lettre à la reine-dauphine, de peur qu'elle ne la montrât à madame de Martigues, qui connaissait l'écriture de madame de Thémines, et qui aurait aisément deviné, par l'intérêt qu'elle prenait au vidame, qu'elle s'adressait à lui. Ils trouvèrent aussi qu'il ne fallait pas confier à la

reine-dauphine tout ce qui regardait la reine sa belle-mère. Madame de Clèves, sous le prétexte des affaires de son oncle, entrait avec plaisir à garder tous les secrets que M. de Nemours lui confiait.

Ce prince ne lui eût pas toujours parlé des intérêts du vidame, et la liberté où il se trouvait de l'entretenir lui eût donné une hardiesse qu'il n'avait encore osé prendre, si l'on ne fût venu dire à madame de Clèves que la reine-dauphine lui ordonnait de l'aller trouver. M. de Nemours fut contraint de se retirer. Il alla trouver le vidame, pour lui dire qu'après l'avoir quitté, il avait pensé qu'il était plus à propos de s'adresser à madame de Clèves, qui était sa nièce, que d'aller droit à madame la dauphine. Il ne manqua pas de raisons pour faire approuver ce qu'il avait fait, et pour en faire espérer un bon succès.

Cependant madame de Clèves s'habilla en diligence pour aller chez la reine. A peine parut-elle dans sa chambre, que cette princesse la fit approcher, et lui dit tout bas : Il y a deux heures que je vous attends, et jamais je n'ai été si embarrassée à déguiser la vérité que je l'ai été ce matin. La reine a entendu parler de la lettre que je vous donnai hier ; elle croit que c'est le vidame de Chartres qui l'a laissée tomber : vous

savez qu'elle y prend quelque intérêt. Elle a fait chercher cette lettre; elle l'a fait demander à Chastelart; il a dit qu'il me l'avait donnée; on me l'est venu demander, sur le prétexte que c'était une jolie lettre, qui donnait de la curiosité à la reine. Je n'ai osé dire que vous l'aviez; j'ai cru qu'elle s'imaginerait que je vous l'avais mise entre les mains à cause du vidame votre oncle, et qu'il y aurait une grande intelligence entre lui et moi. Il m'a déjà paru qu'elle souffrait avec peine qu'il me vît souvent; de sorte que j'ai dit que la lettre était dans les habits que j'avais hier, et que ceux qui en avaient la clef étaient sortis. Donnez-moi promptement cette lettre, ajouta-t-elle, afin que je la lui envoie, et que je la lise avant que de l'envoyer, pour voir si je n'en connaîtrai point l'écriture.

Madame de Clèves se trouva encore plus embarrassée qu'elle n'avait pensé. Je ne sais, madame, comment vous ferez, répondit-elle; car M. de Clèves, à qui je l'avais donnée à lire, l'a rendue à M. de Nemours, qui est venu, dès ce matin, le prier de vous la redemander. M. de Clèves a eu l'imprudence de lui dire qu'il l'avait, et il a eu la faiblesse de céder aux prières que M. de Nemours lui a faites de la lui rendre. Vous me mettez dans le plus grand embarras où je

puisse jamais être, repartit madame la dauphine, et vous avez tort d'avoir rendu cette lettre à M. de Nemours : puisque c'était moi qui vous l'avais donnée, vous ne deviez point la rendre sans ma permission. Que voulez-vous que je dise à la reine, et que pourra-t-elle s'imaginer? Elle croira, et avec apparence, que cette lettre me regarde, et qu'il y a quelque chose entre le vidame et moi. Jamais on ne lui persuadera que cette lettre soit à M. de Nemours. Je suis très-affligée, répondit madame de Clèves, de l'embarras que je vous cause; je le crois aussi grand qu'il est; mais c'est la faute de M. de Clèves, et non pas la mienne. C'est la vôtre, répliqua madame la dauphine, de lui avoir donné la lettre; et il n'y a que vous de femme au monde qui fasse confidence à son mari de toutes les choses qu'elle sait. Je crois que j'ai tort, madame, répliqua madame de Clèves; mais songez à réparer ma faute, et non pas à l'examiner. Ne vous souvenez-vous point à peu près de ce qui est dans cette lettre? dit alors la reine-dauphine. Oui, madame, répondit-elle, je m'en souviens, et l'ai relue plus d'une fois. Si cela est, reprit madame la dauphine, il faut que vous alliez tout à l'heure la faire écrire d'une main inconnue; je l'enverrai à la reine: elle ne la montrera pas à ceux qui l'ont vue;

quand elle le ferait, je soutiendrai toujours que c'est celle que Chastelart m'a donnée, et il n'oserait dire le contraire.

Madame de Clèves entra dans cet expédient; et d'autant plus qu'elle pensa qu'elle enverrait querir M. de Nemours pour ravoir la lettre même, afin de la faire copier mot à mot, et d'en faire à peu prés imiter l'écriture; et elle crut que la reine y serait infailliblement trompée. Sitôt qu'elle fut chez elle, elle conta à son mari l'embarras de madame la dauphine, et le pria d'envoyer chercher M. de Nemours. On le chercha; il vint en diligence. Madame de Clèves lui dit tout ce qu'elle avait déjà appris à son mari, et lui demanda la lettre; mais M. de Nemours répondit qu'il l'avait déjà rendue au vidame de Chartres, qui avait eu tant de joie de la ravoir, et de se trouver hors du péril qu'il avait couru, qu'il l'avait renvoyée à l'heure même à l'amie de madame de Thémines. Madame de Clèves se retrouva dans un nouvel embarras; et enfin, après avoir bien consulté, ils résolurent de faire la lettre de mémoire. Ils s'enfermérent pour y travailler : on donna ordre à la porte de ne laisser entrer personne, et on renvoya tous les gens de M. de Nemours. Cet air de mystère et de confidence n'était pas d'un médiocre charme pour ce prince et même

pour madame de Clèves. La présence de son mari et les intérêts du vidame de Chartres la rassuraient en quelque sorte sur ses scrupules : elle ne sentait que le plaisir de voir M. de Nemours; elle en avait une joie pure et sans mélange qu'elle n'avait jamais sentie : cette joie lui donnait une liberté et un enjouement dans l'esprit, que M. de Nemours ne lui avait jamais vus, et qui redoublaient son amour. Comme il n'avait point eu encore de si agréables momens, sa vivacité en était augmentée; et, quand madame de Clèves voulut commencer à se souvenir de la lettre et à l'écrire, ce prince, au lieu de lui aider sérieusement, ne faisait que l'interrompre et lui dire des choses plaisantes. Madame de Clèves entra dans le même esprit de gaieté, de sorte qu'il y avait déjà long-temps qu'ils étaient enfermés, et on était déjà venu deux fois de la part de la reine-dauphine pour dire à madame de Clèves de se dépêcher, qu'ils n'avaient pas encore fait la moitié de la lettre.

M. de Nemours était bien aise de faire durer un temps qui lui était si agréable, et oubliait les intérêts de son ami. Madame de Clèves ne s'ennuyait pas, et oubliait aussi les intérêts de son oncle. Enfin, à peine à quatre heures la lettre était-elle achevée, et elle était si mal, et

l'écriture dont on la fit copier ressemblait si peu à celle que l'on avait eu dessein d'imiter, qu'il eût fallu que la reine n'eût guère pris soin d'éclaircir la vérité pour ne la pas connaître : aussi n'y fut-elle pas trompée. Quelque soin que l'on prît de lui persuader que cette lettre s'adressait à M. de Nemours, elle demeura convaincue, non-seulement qu'elle était au vidame de Chartres, mais elle crut que la reine-dauphine y avait part, et qu'il y avait quelque intelligence entre eux. Cette pensée augmenta tellement la haine qu'elle avait pour cette princesse, qu'elle ne lui pardonna jamais, et qu'elle la persécuta jusqu'à ce qu'elle l'eût fait sortir de France.

Pour le vidame de Chartres, il fut ruiné auprès d'elle ; et, soit que le cardinal de Lorraine se fût déjà rendu maître de son esprit, ou que l'aventure de cette lettre, qui lui fit voir qu'elle était trompée, lui aidât à démêler les autres tromperies que le vidame lui avait déjà faites, il est certain qu'il ne put jamais se raccommoder sincèrement avec elle. Leur liaison se rompit ; et elle le perdit ensuite à la conjuration d'Amboise, où il se trouva embarrassé.

Après qu'on eut envoyé la lettre à madame la dauphine, M. de Clèves et M. de Nemours

s'en allèrent. Madame de Clèves demeura seule, et, sitôt qu'elle ne fut plus soutenue par cette joie que donne la présence de ce que l'on aime, elle revint comme d'un songe; elle regarda avec étonnement la prodigieuse différence de l'état où elle était le soir, d'avec celui où elle se trouvait alors : elle se remit devant les yeux l'aigreur et la froideur qu'elle avait fait paraître à M. de Nemours, tant qu'elle avait cru que la lettre de madame de Thémines s'adressait à lui; quel calme et quelle douceur avait succédé à cette aigreur, sitôt qu'il l'avait persuadée que cette lettre ne le regardait pas. Quand elle pensait qu'elle s'était reprochée comme un crime, le jour précédent, de lui avoir donné des marques de sensibilité que la seule compassion pouvait avoir fait naître, et que, par son aigreur, elle lui avait fait paraître des sentimens de jalousie qui étaient des preuves certaines de passion, elle ne se reconnaissait plus elle-même. Quand elle pensait encore que M. de Nemours voyait bien qu'elle connaissait son amour; qu'il voyait bien aussi que, malgré cette connaissance, elle ne l'en traitait pas plus mal en présence même de son mari; qu'au contraire, elle ne l'avait jamais regardé si favorablement; qu'elle était cause que M. de Clèves l'avait envoyé querir, et

qu'ils venaient de passer une après-dînée ensemble en particulier, elle trouvait qu'elle était d'intelligence avec M. de Nemours; qu'elle trompait le mari du monde qui méritait le moins d'être trompé; et elle était honteuse de paraître si peu digne d'estime aux yeux mêmes de son amant. Mais ce qu'elle pouvait moins supporter que tout le reste, était le souvenir de l'état où elle avait passé la nuit, et les cuisantes douleurs que lui avait causées la pensée que M. de Nemours aimait ailleurs, et qu'elle était trompée.

Elle avait ignoré jusqu'alors les inquiétudes mortelles de la défiance et de la jalousie; elle n'avait pensé qu'à se défendre d'aimer M. de Nemours, et elle n'avait point encore commencé à craindre qu'il en aimât une autre. Quoique les soupçons que lui avaient donnés cette lettre fussent effacés, ils ne laissèrent pas de lui ouvrir les yeux sur le hasard d'être trompée, et de lui donner des impressions de défiance et de jalousie qu'elle n'avait jamais eues. Elle fut étonnée de n'avoir point encore pensé combien il était peu vraisemblable qu'un homme comme M. de Nemours, qui avait toujours fait paraître tant de légèreté parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincère et durable. Elle trouva qu'il était presque im-

possible qu'elle pût être contente de sa passion : mais, quand je le pourrais être, disait-elle, qu'en veux-je faire ? Veux-je la souffrir ? Veux-je y répondre ? Veux-je m'engager dans une galanterie ? Veux-je manquer à M. de Clèves ? Veux-je me manquer à moi-même ? et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour ? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi : toutes mes résolutions sont inutiles ; je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui, et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier : il faut m'arracher de la présence de M. de Nemours ; il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paraître mon voyage ; et, si M. de Clèves s'opiniâtre à l'empêcher ou à vouloir en savoir les raisons, peut-être lui ferai-je le mal, et à moi-même aussi, de les lui apprendre. Elle demeura dans cette résolution, et passa tout le soir chez elle, sans aller savoir de madame la dauphine ce qui était arrivé de la fausse lettre du vidame.

Quand M. de Clèves fut revenu, elle lui dit qu'elle voulait aller à la campagne, qu'elle se trouvait mal, et qu'elle avait besoin de prendre l'air. M. de Clèves, à qui elle paraissait d'une beauté qui ne lui persuadait pas

que ses maux fussent considérables, se moqua d'abord de la proposition de ce voyage, et lui répondit qu'elle oubliait que les noces des princesses et le tournoi s'allaient faire, et qu'elle n'avait pas trop de temps pour se préparer à y paraître avec la même magnificence que les autres femmes. Les raisons de son mari ne la firent pas changer de dessein; elle le pria de trouver bon que, pendant qu'il irait à Compiègne avec le roi, elle allât à Coulommiers, qui était une belle maison à une journée de Paris, qu'ils faisaient bâtir avec soin. M. de Clèves y consentit; elle y alla dans le dessein de n'en pas revenir sitôt, et le roi partit pour Compiègne, où il ne devait être que peu de jours.

M. de Nemours avait eu bien de la douleur de n'avoir point revu madame de Clèves depuis cette après-dînée qu'il avait passée avec elle si agréablement, et qui avait augmenté ses espérances. Il avait une impatience de la revoir qui ne lui donnait point de repos, de sorte que, quand le roi revint à Paris, il résolut d'aller chez sa sœur, la duchesse de Mercœur, qui était à la campagne, assez près de Coulommiers. Il proposa au vidame d'y aller avec lui; il accepta aisément cette proposition, et M. de Nemours la fit dans l'espérance de voir madame

de Clèves, et d'aller chez elle avec le vidame.

Madame de Mercœur les reçut avec beaucoup de joie, et ne pensa qu'à les divertir et à leur donner tous les plaisirs de la campagne. Comme ils étaient à la chasse à courir le cerf, M. de Nemours s'égara dans la forêt. En s'enquérant du chemin qu'il devait tenir pour s'en retourner, il sut qu'il était proche de Coulommiers. A ce mot de Coulommiers, sans faire aucune réflexion, et sans savoir quel était son dessein, il alla à toute bride du côté qu'on le lui montrait. Il arriva dans la forêt, et se laissa conduire au hasard par des routes faites avec soin, qu'il jugea bien qui conduisaient vers le château. Il trouva, au bout de ces routes, un pavillon dont le dessous était un grand salon accompagné de deux cabinets, dont l'un était ouvert sur un jardin de fleurs qui n'était séparé de la forêt que par des palissades, et le second donnait sur une grande allée du parc. Il entra dans le pavillon; et il se serait arrêté à en regarder la beauté, sans qu'il vit venir par cette allée du parc, monsieur et madame de Clèves, accompagnés d'un grand nombre de domestiques. Comme il ne s'était pas attendu à trouver M. de Clèves, qu'il avait laissé auprès du roi, son premier mouvement le porta à se cacher : il entra dans le cabinet qui donnait

sur le jardin de fleurs, dans la pensée d'en ressortir par une porte qui était ouverte sur la forêt; mais, voyant que madame de Clèves et son mari s'étaient assis sous le pavillon, que leurs domestiques demeuraient dans le parc, et qu'ils ne pouvaient venir à lui sans passer dans le lieu où étaient monsieur et madame de Clèves, il ne put se refuser le plaisir de voir cette princesse, ni résister à la curiosité d'écouter sa conversation avec un mari qui lui donnait plus de jalousie qu'aucun de ses rivaux.

Il entendit que M. de Clèves disait à sa femme : Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris? Qui vous peut retenir à la campagne? Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude, qui m'étonne et qui m'afflige, parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume, et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé; mais le tumulte de la cour est si grand, et il y a toujours un si grand monde chez vous, qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent, et que l'on ne cherche du repos. Le repos, répliqua-t-il, n'est guère propre pour une personne de votre âge. Vous êtes, chez vous et dans la cour, d'une sorte à ne vous pas donner de lassitude, et je crain-

drais plutôt que vous ne fussiez bien aise d'être séparée de moi. Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un embarras qui augmentait toujours; mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous pouviez y demeurer, j'en aurais beaucoup de joie, pourvu que vous y demeurassiez seul, et que vous voulussiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent quasi jamais. Ah! madame, s'écria M. de Clèves, votre air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule, que je ne sais point, et je vous conjure de me les dire. Il la pressa long-temps de les lui apprendre sans pouvoir l'y obliger; et, après qu'elle se fut défendue d'une manière qui augmentait toujours la curiosité de son mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés; puis, tout d'un coup, prenant la parole et le regardant : Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aye eu plusieurs fois le dessein. Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la cour. Que me faites-vous envisager, madame! s'écria M. de Clèves; je n'oserais vous le dire de peur de vous offenser. Madame de Clèves ne

répondit point; et son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avait pensé : Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas. Eh bien! monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la cour, et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, ou si j'avais encore madame de Chartres pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentimens qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en a jamais eu. Conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore si vous pouvez.

M. de Clèves était demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avait pas songé à faire re-

lever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il jeta les yeux sur elle, qu'il la vit à ses genoux, le visage couvert de larmes, et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et l'embrassant en la relevant : Ayez pitié de moi, vous-même, madame, lui dit-il, j'en suis digne, et pardonnez si, dans les premiers momens d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas comme je dois à un procédé comme le vôtre. Vous me paraissez plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais été. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue; vos rigueurs et votre possession n'ont pu l'éteindre; elle dure encore : je n'ai jamais pu vous donner de l'amour, et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte? depuis quand vous plaît-il? qu'a-t-il fait pour vous plaire? quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur? Je m'étais consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché, par la pensée qu'il était incapable de l'être; cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire; j'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant; mais il est impossible d'avoir celle d'un mari après un pro-

cédé comme le vôtre. Il est trop noble pour ne me pas donner une sûreté entière; il me console même comme votre amant. La confiance et la sincérité que vous avez pour moi sont d'un prix infini : vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, madame, je n'en abuserai pas, et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari : mais, madame, achevez, et apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter. Je vous supplie de ne me le point demander, répondit-elle; je suis résolue de ne vous le pas dire, et je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme. Ne craignez point, madame, reprit M. de Clèves; je connais trop le monde, pour ignorer que la considération d'un mari n'empêche pas que l'on ne soit amoureux de sa femme. On doit haïr ceux qui le sont, et non pas s'en plaindre; et, encore une fois, madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. Vous m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle; j'ai de la force pour taire ce que je crois ne pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait n'a pas été par faiblesse; et il faut plus de courage pour avouer cette vérité que pour entreprendre de la cacher.

M. de Nemours ne perdait pas une parole de

cette conversation; et ce que venait de dire madame de Clèves ne lui donnait guère moins de jalousie qu'à son mari. Il était si éperdument amoureux d'elle, qu'il croyait que tout le monde avait les mêmes sentimens. Il était véritable aussi qu'il avait plusieurs rivaux; mais il s'en imaginait encore davantage, et son esprit s'égarait à chercher celui dont madame de Clèves voulait parler. Il avait cru bien des fois qu'il ne lui était pas désagréable, et il avait fait ce jugement sur des choses qui lui parurent si légères dans ce moment, qu'il ne put s'imaginer qu'il eût donné une passion qui devait être bien violente pour avoir recours à un remède si extraordinaire. Il était si transporté qu'il ne savait quasi ce qu'il voyait, et il ne pouvait pardonner à M. de Clèves de ne pas assez presser sa femme de lui dire ce nom qu'elle lui cachait.

M. de Clèves faisait néanmoins tous ses efforts pour le savoir; et, après qu'il l'en eut pressée inutilement : Il me semble, répondit-elle, que vous devez être content de ma sincérité; ne m'en demandez pas davantage, et ne me donnez point lieu de me repentir de ce que je viens de faire; contentez-vous de l'assurance que je vous donne encore qu'aucune de mes actions n'a fait paraître mes sentimens, et que l'on ne m'a jamais rien dit dont j'aie pu m'offen-

ser. Ah ! madame, reprit tout d'un coup M. de Clèves, je ne vous saurais croire. Je me souviens de l'embarras où vous fûtes le jour que votre portrait se perdit. Vous avez donné, madame, vous avez donné ce portrait qui m'était si cher, et qui m'appartenait si légitimement. Vous n'avez pu cacher vos sentimens ; vous aimez, on le sait; votre vertu vous a, jusqu'ici, garantie du reste. Est-il possible, s'écria cette princesse, que vous puissiez penser qu'il y ait quelque déguisement dans un aveu comme le mien, qu'aucune raison ne m'obligeait à vous faire ! Fiez-vous à mes paroles : c'est par un assez grand prix que j'achète la confiance que je vous demande. Croyez, je vous en conjure, que je n'ai point donné mon portrait : il est vrai que je le vis prendre, mais je ne voulus pas faire paraître que je le voyais, de peur de m'exposer à me faire dire des choses que l'on ne m'a encore osé dire. Par où vous a-t-on donc fait voir qu'on vous aimait, reprit M. de Clèves, et quelles marques de passion vous a-t-on données ? Épargnez-moi la peine, répliqua-t-elle, de vous redire des détails qui me font honte à moi-même de les avoir remarqués, et qui ne m'ont que trop persuadée de ma faiblesse. Vous avez raison, madame, reprit-il, je suis injuste ; refusez-moi toutes les

fois que je vous demanderai de pareilles choses ; mais ne vous offensez pourtant pas si je vous les demande.

Dans ce moment, plusieurs de leurs gens, qui étaient demeurés dans les allées, vinrent avertir M. de Clèves, qu'un gentilhomme venait le chercher de la part du roi, pour lui ordonner de se trouver le soir à Paris. M. de Clèves fut contraint de s'en aller, et il ne put rien dire à sa femme, sinon qu'il la suppliait de venir le lendemain, et qu'il la conjurait de croire que, quoiqu'il fût affligé, il avait pour elle une tendresse et une estime dont elle devait être satisfaite.

Lorsque ce prince fut parti, que madame de Clèves demeura seule, qu'elle regarda ce qu'elle venait de faire, elle en fut si épouvantée, qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût une vérité. Elle trouva qu'elle s'était ôté elle-même le cœur et l'estime de son mari, et qu'elle s'était creusé un abîme dont elle ne sortirait jamais. Elle se demandait pourquoi elle avait fait une chose si hasardeuse, et elle trouvait qu'elle s'y était engagée sans en avoir presque eu le dessein. La singularité d'un pareil aveu, dont elle ne trouvait point d'exemple, lui en faisait voir tout le péril.

Mais, quand elle venait à penser que ce re-

mède, quelque violent qu'il fût, était le seul qui la pouvait défendre contre M. de Nemours, elle trouvait qu'elle ne devait point se repentir, et qu'elle n'avait point trop hasardé. Elle passa toute la nuit, pleine d'incertitude, de trouble et de crainte : mais enfin le calme revint dans son esprit; elle trouva même de la douceur à avoir donné ce témoignage de fidélité à un mari qui le méritait si bien, qui avait tant d'estime et tant d'amitié pour elle, et qui venait de lui en donner encore des marques par la manière dont il avait reçu ce qu'elle lui avait avoué.

Cependant M. de Nemours était sorti du lieu où il avait entendu une conversation qui le touchait si sensiblement, et s'était enfoncé dans la forêt. Ce qu'avait dit madame de Clèves de son portrait lui avait redonné la vie, en lui faisant connaître que c'était lui qu'elle ne haïssait pas. Il s'abandonna d'abord à cette joie; mais elle ne fut pas longue, quand il fit réflexion que la même chose qui lui venait d'apprendre qu'il avait touché le cœur de madame de Clèves, le devait persuader aussi qu'il n'en recevrait jamais nulle marque, et qu'il était impossible d'engager une personne qui avait recours à un remède si extraordinaire. Il sentit pourtant un plaisir sensible de l'avoir réduite à cette extré-

mité. Il trouva de la gloire à s'être fait aimer d'une femme si différente de toutes celles de son sexe : enfin, il se trouva cent fois heureux et malheureux tout ensemble. La nuit le surprit dans la forêt, et il eut beaucoup de peine à retrouver le chemin de chez madame de Mercœur. Il y arriva à la pointe du jour. Il fut assez embarrassé de rendre compte de ce qui l'avait retenu ; il s'en démêla le mieux qu'il lui fut possible, et revint ce jour même à Paris avec le vidame.

Ce prince était si rempli de sa passion, et si surpris de ce qu'il avait entendu, qu'il tomba dans une imprudence assez ordinaire, qui est de parler en termes généraux de ses sentimens particuliers, et de conter ses propres aventures sous des noms empruntés. En revenant, il tourna la conversation sur l'amour : il exagéra le plaisir d'être amoureux d'une personne digne d'être aimée ; il parla des effets bizarres de cette passion ; et enfin, ne pouvant renfermer en lui-même l'étonnement que lui donnait l'action de madame de Clèves, il la conta au vidame, sans lui nommer la personne, et sans lui dire qu'il y eût aucune part ; mais il la conta avec tant de chaleur et avec tant d'admiration, que le vidame soupçonna aisément que cette histoire regardait ce prince. Il le pressa extrêmement de le lui

avouer : il lui dit qu'il connaissait depuis longtemps qu'il avait quelque passion violente, et qu'il y avait de l'injustice de se défier d'un homme qui lui avait confié le secret de sa vie. M. de Nemours était trop amoureux pour avouer son amour : il l'avait toujours caché au vidame, quoique ce fût l'homme de la cour qu'il aimât le mieux. Il lui répondit qu'un de ses amis lui avait conté cette aventure, et lui avait fait promettre de n'en point parler, et qu'il le conjurait aussi de garder ce secret. Le vidame l'assura qu'il n'en parlerait point : néanmoins M. de Nemours se repentit de lui en avoir tant appris.

Cependant M. de Clèves était allé trouver le roi, le cœur pénétré d'une douleur mortelle. Jamais mari n'avait eu une passion si violente pour sa femme, et ne l'avait tant estimée. Ce qu'il venait d'apprendre ne lui ôtait pas l'estime; mais elle lui en donnait d'une espèce différente de celle qu'il avait eue jusqu'alors. Ce qui l'occupait le plus, était l'envie de deviner celui qui avait su lui plaire. M. de Nemours lui vint d'abord dans l'esprit, comme ce qu'il y avait de plus aimable à la cour, et le chevalier de Guise et le maréchal de Saint-André, comme deux hommes qui avaient pensé à lui plaire, et qui lui rendaient encore beaucoup de soins : de sorte qu'il s'arrêta à croire qu'il fallait

que ce fût l'un des trois. Il arriva au Louvre, et le roi le mena dans son cabinet, pour lui dire qu'il l'avait choisi pour conduire Madame en Espagne; qu'il avait cru que personne ne s'acquitterait mieux que lui de cette commission, et que personne aussi ne ferait tant d'honneur à la France que madame de Clèves. M. de Clèves reçut l'honneur de ce choix comme il le devait, et le regarda même comme une chose qui éloignerait sa femme de la cour, sans qu'il parût de changement dans sa conduite : néanmoins, le temps de ce départ était encore trop éloigné pour être un remède à l'embarras où il se trouvait. Il écrivit à l'heure même à madame de Clèves, pour lui apprendre ce que le roi venait de lui dire, et il lui manda encore qu'il voulait absolument qu'elle revînt à Paris. Elle y revint comme il l'ordonnait, et, lorsqu'ils se virent, ils se trouvèrent tous deux dans une tristesse extraordinaire.

M. de Clèves lui parla comme le plus honnête homme du monde, et le plus digne de ce qu'elle avait fait. Je n'ai nulle inquiétude de votre conduite, lui dit-il; vous avez plus de force et plus de vertu que vous ne pensez; ce n'est point aussi la crainte de l'avenir qui m'afflige, je ne suis affligé que de vous voir pour un autre des sentimens que je n'ai pu vous

donner. Je ne sais que vous répondre, lui dit-elle; je meurs de honte en vous en parlant; épargnez-moi, je vous en conjure, de si cruelles conversations; réglez ma conduite, faites que je ne voie personne; c'est tout ce que je vous demande; mais trouvez bon que je ne vous parle plus d'une chose qui me fait paraître si peu digne de vous, et que je trouve si indigne de moi. Vous avez raison, madame, répliqua-t-il; j'abuse de votre douceur et de votre confiance; mais aussi ayez quelque compassion de l'état où vous m'avez mis, et songez que, quoi que vous m'ayez dit, vous me cachez un nom qui me donne une curiosité avec laquelle je ne saurais vivre. Je ne vous demande pourtant pas de la satisfaire; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que je crois que celui que je dois envier est le maréchal de Saint-André, le duc de Nemours, ou le chevalier de Guise. Je ne vous répondrai rien, lui dit-elle en rougissant, et je ne vous donnerai aucun lieu par mes réponses de diminuer ni de fortifier vos soupçons; mais, si vous essayez de les éclaircir en m'observant, vous me donnerez un embarras qui paraîtra aux yeux de tout le monde. Au nom de Dieu, continua-t-elle, trouvez bon que, sur le prétexte de quelque maladie, je ne voie personne. Non, madame, répliqua-t-il; on démêlerait

bientôt que ce serait une chose supposée; et, de plus, je ne me veux fier qu'à vous-même; c'est le chemin que mon cœur me conseille de prendre, et la raison me le conseille aussi; de l'humeur dont vous êtes, en vous laissant votre liberté, je vous donne des bornes plus étroites que je ne pourrais vous en prescrire.

M. de Clèves ne se trompait pas : la confiance qu'il témoignait à sa femme la fortifiait davantage contre M. de Nemours, et lui faisait prendre des résolutions plus austères qu'aucune contrainte n'aurait pu faire. Elle alla donc au Louvre et chez la reine-dauphine à son ordinaire; mais elle évitait la présence et les yeux de M. de Nemours, avec tant de soin, qu'elle lui ôta quasi toute la joie qu'il avait de se croire aimé d'elle. Il ne voyait rien dans ses actions qui ne lui persuadât le contraire. Il ne savait quasi si ce qu'il avait entendu n'était point un songe, tant il y trouvait peu de vraisemblance. La seule chose qui l'assurait qu'il ne s'était pas trompé, était l'extrême tristesse de madame de Clèves, quelque effort qu'elle fît pour la cacher : peut-être que des regards et des paroles obligeantes n'eussent pas tant augmenté l'amour de M. de Nemours, que faisait cette conduite austère.

Un soir que monsieur et madame de Clèves

étaient chez la reine, quelqu'un dit que le bruit courait que le roi nommerait encore un grand seigneur de la cour, pour aller conduire Madame en Espagne. M. de Clèves avait les yeux sur sa femme, dans le temps que l'on ajouta que ce serait peut-être le chevalier de Guise ou le maréchal de Saint-André. Il remarqua qu'elle n'avait point été émue de ces deux noms, ni de la proposition qu'ils fissent ce voyage avec elle. Cela lui fit croire que pas un des deux n'était celui dont elle craignait la présence; et, voulant s'éclaircir de ses soupçons, il entra dans le cabinet de la reine où était le roi. Après y avoir demeuré quelque temps, il revint auprès de sa femme, et lui dit tout bas, qu'il venait d'apprendre que ce serait M. de Nemours qui irait avec eux en Espagne.

Le nom de M. de Nemours, et la pensée d'être exposée à le voir tous les jours pendant un long voyage, en présence de son mari, donna un tel trouble à madame de Clèves, qu'elle ne le put cacher; et, voulant y donner d'autres raisons : C'est un choix bien désagréable pour vous, répondit-elle, que celui de ce prince : il partagera tous les honneurs, et il me semble que vous devriez essayer de faire choisir quelque autre. Ce n'est pas la gloire, madame, reprit M. de Clèves, qui vous fait appréhender

que M. de Nemours ne vienne avec moi. Le chagrin que vous en avez vient d'une autre cause. Ce chagrin m'apprend ce que j'aurais appris d'une autre femme par la joie qu'elle en aurait eue. Mais ne craignez point ; ce que je viens de vous dire n'est pas véritable, et je l'ai inventé pour m'assurer d'une chose que je ne croyais déjà que trop. Il sortit après ces paroles, ne voulant pas augmenter par sa présence l'extrême embarras où il voyait sa femme.

M. de Nemours entra dans cet instant, et remarqua d'abord l'état où était madame de Clèves. Il s'approcha d'elle, et lui dit tout bas qu'il n'osait, par respect, lui demander ce qui la rendait plus rêveuse que de coutume. La voix de M. de Nemours la fit revenir, et, le regardant sans avoir entendu ce qu'il venait de lui dire, pleine de ses propres pensées et de la crainte que son mari ne le vît auprès d'elle : Au nom de Dieu, lui dit-elle, laissez-moi en repos. Hélas ! madame, répondit-il, je ne vous y laisse que trop! De quoi pouvez-vous vous plaindre? je n'ose vous parler ; je n'ose même vous regarder : je ne vous approche qu'en tremblant. Par où me suis-je attiré ce que vous venez de me dire? et pourquoi me faites-vous paraître que j'ai quelque part au chagrin où je

vous vois? Madame de Clèves fut bien fâchée d'avoir donné lieu à M. de Nemours de s'expliquer plus clairement qu'il n'avait fait en toute sa vie. Elle le quitta sans lui répondre, et s'en revint chez elle, l'esprit plus agité qu'elle ne l'avait jamais eu. Son mari s'aperçut aisément de l'augmentation de son embarras. Il vit qu'elle craignait qu'il ne lui parlât de ce qui s'était passé. Il la suivit dans un cabinet où elle était entrée : Ne m'évitez point, madame, lui dit-il; je ne vous dirai rien qui puisse vous déplaire. Je vous demande pardon de la surprise que je vous ai faite tantôt : j'en suis assez puni par ce que j'ai appris. M. de Nemours était de tous les hommes celui que je craignais le plus. Je vois le péril où vous êtes : ayez du pouvoir sur vous, pour l'amour de vous-même, et, s'il est possible, pour l'amour de moi. Je ne vous le demande point comme un mari, mais comme un homme dont vous faites tout le bonheur, et qui a pour vous une passion plus tendre et plus violente que celui que votre cœur lui préfère. M. de Clèves s'attendrit en prononçant ces dernières paroles, et eut peine à les achever. Sa femme en fut pénétrée, et, fondant en larmes, elle l'embrassa avec une tendresse et une douleur qui le mirent dans un état peu différent du sien. Ils demeurèrent quelque temps sans se

rien dire, et se séparèrent sans avoir la force de se parler.

Les préparatifs pour le mariage de Madame étaient achevés. Le duc d'Albe arriva pour l'épouser. Il fut reçu avec toute la magnificence et toutes les cérémonies qui se pouvaient faire dans une pareille occasion. Le roi envoya au-devant de lui le prince de Condé, les cardinaux de Lorraine et de Guise, les ducs de Lorraine, de Ferrare, d'Aumale, de Bouillon, de Guise et de Nemours. Ils avaient plusieurs gentilshommes, et grand nombre de pages vêtus de leurs livrées. Le roi attendit lui-même le duc d'Albe à la première porte du Louvre, avec deux cents gentilshommes servans, et le connétable à leur tête. Lorsque ce duc fut proche du roi, il voulut lui embrasser les genoux; mais le roi l'en empêcha, et le fit marcher à son côté jusque chez la reine et chez Madame, à qui le duc d'Albe apporta un présent magnifique de la part de son maître. Il alla ensuite chez madame Marguerite, sœur du roi, lui faire les complimens de M. de Savoie, et l'assurer qu'il arriverait dans peu de jours. L'on fit de grandes assemblées au Louvre, pour faire voir au duc d'Albe et au prince d'Orange, qui l'avait accompagné, les beautés de la cour.

Madame de Clèves n'osa se dispenser de s'y

trouver, quelque envie qu'elle en eût, par la crainte de déplaire à son mari, qui lui commanda absolument d'y aller. Ce qui l'y déterminait encore davantage, était l'absence de M. de Nemours. Il était allé au-devant de M. de Savoie; et, après que ce prince fut arrivé, il fut obligé de se tenir presque toujours auprès de lui pour lui aider à toutes les choses qui regardaient les cérémonies de ses noces; cela fit que madame de Clèves ne rencontra pas ce prince aussi souvent qu'elle avait accoutumé; et elle s'en trouvait dans quelque sorte de repos.

Le vidame de Chartres n'avait pas oublié la conversation qu'il avait eue avec M. de Nemours. Il lui était demeuré dans l'esprit que l'aventure que ce prince lui avait contée était la sienne propre, et il l'observait avec tant de soin, que peut-être aurait-il démêlé la vérité, sans que l'arrivée du duc d'Albe et celle de M. de Savoie firent un changement et une occupation dans la cour, qui l'empêcha de voir ce qui aurait pu l'éclairer. L'envie de s'éclaircir, ou plutôt la disposition naturelle que l'on a de conter tout ce que l'on sait à ce que l'on aime, fit qu'il redit à madame de Martigues l'action extraordinaire de cette personne qui avait avoué à son mari la passion qu'elle avait pour un autre. Il l'assura que M. de Nemours était celui

qui avait inspiré cette violente passion, et il la conjura de lui aider à observer ce prince. Madame de Martigues fut bien aise d'apprendre ce que lui dit le vidame; et la curiosité qu'elle avait toujours vue à madame la dauphine pour ce qui regardait M. de Nemours lui donnait encore plus d'envie de pénétrer cette aventure.

Peu de jours avant celui que l'on avait choisi pour la cérémonie du mariage, la reine-dauphine donnait à souper au roi, son beau-père, et à la duchesse de Valentinois. Madame de Clèves, qui était occupée à s'habiller, alla au Louvre plus tard que de coutume. En y allant, elle trouva un gentilhomme qui la venait querir de la part de madame la dauphine. Comme elle entra dans sa chambre, cette princesse lui cria de dessus son lit, où elle était, qu'elle l'attendait avec une grande impatience. Je crois, madame, lui répondit-elle, que je ne dois pas vous remercier de cette impatience, et qu'elle est sans doute causée par quelque autre chose que par l'envie de me voir. Vous avez raison, lui répliqua la reine-dauphine : mais, néanmoins, vous devez m'en être obligée, car je veux vous apprendre une aventure que je suis assurée que vous serez bien aise de savoir.

Madame de Clèves se mit à genoux devant son lit, et, par bonheur pour elle, elle n'avait

pas le jour au visage. Vous savez, lui dit cette reine, l'envie que nous avions de deviner ce qui causait le changement qui paraît au duc de Nemours : je crois le savoir, et c'est une chose qui vous surprendra. Il est éperdument amoureux et fort aimé d'une des plus belles personnes de la cour. Ces paroles, que madame de Clèves ne pouvait s'attribuer, puisqu'elle ne croyait pas que personne sût qu'elle aimait ce prince, lui causèrent une douleur qu'il est aisé de s'imaginer. Je ne vois rien en cela, répondit-elle, qui doive surprendre d'un homme de l'âge de M. de Nemours, et fait comme il est. Ce n'est pas aussi, reprit madame la dauphine, ce qui vous doit étonner ; mais c'est de savoir que cette femme, qui aime M. de Nemours, ne lui en a jamais donné aucune marque, et que la peur qu'elle a eue de n'être pas toujours maîtresse de sa passion a fait qu'elle l'a avouée à son mari, afin qu'il l'ôtât de la cour. Et c'est M. de Nemours lui-même qui a conté ce que je vous dis.

Si madame de Clèves avait eu d'abord de la douleur, par la pensée qu'elle n'avait aucune part à cette aventure, les dernières paroles de madame la dauphine lui donnèrent du désespoir, par là certitude de n'y en avoir que trop. Elle ne put répondre, et demeura la tête penchée sur

le lit, pendant que la reine continuait de parler, si occupée de ce qu'elle disait, qu'elle ne prenait pas garde à cet embarras. Lorsque madame de Clèves fut un peu remise : Cette histoire ne me paraît guère vraisemblable, madame, répondit-elle, et je voudrais bien savoir qui vous l'a contée. C'est madame de Martigues, répliqua madame la dauphine, qui l'a apprise du vidame de Chartres. Vous savez qu'il en est amoureux : il la lui a confiée comme un secret, et il la sait du duc de Nemours lui-même : il est vrai que le duc de Nemours ne lui a pas dit le nom de la dame, et ne lui a pas même avoué que ce fût lui qui en fût aimé, mais le vidame de Chartres n'en doute point.

Comme la reine-dauphine achevait ces paroles, quelqu'un s'approcha du lit. Madame de Clèves était tournée d'une sorte qui l'empêchait de voir qui c'était; mais elle n'en douta pas, lorsque madame la dauphine se récria avec un air de gaieté et de surprise : Le voilà lui-même, et je veux lui demander ce qui en est. Madame de Clèves connut bien que c'était le duc de Nemours, comme ce l'était en effet. Sans se tourner de son côté, elle s'avança avec précipitation vers madame la dauphine, et lui dit tout bas qu'il fallait bien se garder de lui parler de cette aventure; qu'il l'avait confiée au vidame de Chartres, et

que ce serait une chose capable de les brouiller. Madame la dauphine lui répondit, en riant, qu'elle était trop prudente, et se retourna vers M. de Nemours. Il était paré pour l'assemblée du soir ; et, prenant la parole avec cette grâce qui lui était si naturelle : Je crois, madame, dit-il, que je puis penser, sans témérité, que vous parliez de moi quand je suis entré, que vous aviez dessein de me demander quelque chose, et que madame de Clèves s'y oppose. Il est vrai, répondit madame la dauphine ; mais je n'aurai pas pour elle la complaisance que j'ai accoutumé d'avoir. Je veux savoir de vous si une histoire que l'on m'a contée est véritable, et si vous n'êtes pas celui qui êtes amoureux et aimé d'une femme de la cour qui vous cache sa passion avec soin, et qui l'a avouée à son mari.

Le trouble et l'embarras de madame de Clèves étaient au delà de tout ce que l'on peut s'imaginer ; et si la mort se fût présentée pour la tirer de cet état, elle l'aurait trouvée agréable. Mais M. de Nemours était encore plus embarrassé, s'il est possible : le discours de madame la dauphine, dont il avait eu lieu de croire qu'il n'était pas haï, en présence de madame de Clèves, qui était la personne de la cour en qui elle avait le plus de confiance, et qui en avait aussi le plus en elle, lui donnait une si grande confusion de

pensées bizarres, qu'il lui fut impossible d'être maître de son visage. L'embarras où il voyait madame de Clèves par sa faute, et la pensée du juste sujet qu'il lui donnait de le haïr, lui causèrent un saisissement qui ne lui permit pas de répondre. Madame la dauphine voyant à quel point il était interdit : Regardez-le, regardez-le, dit-elle à madame de Clèves, et jugez si cette aventure n'est pas la sienne.

Cependant M. de Nemours, revenant de son premier trouble, et voyant l'importance de sortir d'un pas si dangereux, se rendit maître tout d'un coup de son esprit et de son visage. J'avoue, madame, dit-il, que l'on ne peut être plus surpris et plus affligé que je le suis de l'infidélité que m'a faite le vidame de Chartres, en racontant l'aventure d'un de mes amis que je lui avais confiée. Je pourrais m'en venger, continua-t-il en souriant, avec un air tranquille qui ôta quasi à madame la dauphine les soupçons qu'elle venait d'avoir : il m'a confié des choses qui ne sont pas d'une médiocre importance. Mais, je ne sais, madame, poursuivit-il, pourquoi vous me faites l'honneur de me mêler à cette aventure. Le vidame ne peut pas dire qu'elle me regarde, puisque je lui ai dit le contraire. La qualité d'un homme amoureux me peut convenir; mais, pour celle d'un homme aimé, je ne

crois pas, madame, que vous puissiez me la donner. Ce prince fut bien aise de dire quelque chose à madame la dauphine qui eût du rapport à ce qu'il lui avait fait paraître en d'autres temps, afin de lui détourner l'esprit des pensées qu'elle avait pu avoir. Elle crut bien aussi entendre ce qu'il disait; mais, sans y répondre, elle continua à lui faire la guerre de son embarras. J'ai été troublé, madame, lui répondit-il, pour l'intérêt de mon ami, et par les justes reproches qu'il me pourrait faire d'avoir redit une chose qui lui est plus chère que la vie. Il ne me l'a néanmoins confiée qu'à demi, et il ne m'a pas nommé la personne qu'il aime : je sais seulement qu'il est l'homme du monde le plus amoureux et le plus à plaindre. Le trouvez-vous si à plaindre, répliqua madame la dauphine, puisqu'il est aimé? Croyez-vous qu'il le soit, madame, reprit-il, et qu'une personne qui aurait une véritable passion pût la découvrir à son mari? Cette personne ne connaît pas sans doute l'amour, et elle a pris pour lui une légère reconnaissance de l'attachement que l'on a pour elle. Mon ami ne se peut flatter d'aucune espérance; mais, tout malheureux qu'il est, il se trouve heureux d'avoir du moins donné la peur de l'aimer, et il ne changerait pas son état contre celui du plus heureux amant du monde. Votre

ami a une passion bien aisée à satisfaire, dit madame la dauphine, et je commence à croire que ce n'est pas vous dont vous parlez. Il ne s'en faut guère, continua-t-elle, que je ne sois de l'avis de madame de Clèves, qui soutient que cette aventure ne peut être véritable. Je ne crois pas en effet qu'elle le puisse être, reprit madame de Clèves, qui n'avait point encore parlé; et, quand il serait possible qu'elle le fût, par où l'aurait-on pu savoir? Il n'y a pas d'apparence qu'une femme capable d'une chose si extraordinaire eût la faiblesse de la raconter : apparemment son mari ne l'aurait pas racontée non plus, ou ce serait un mari bien indigne du procédé que l'on aurait eu avec lui. M. de Nemours, qui vit les soupçons de madame de Clèves sur son mari, fut bien aise de les lui confirmer; il savait que c'était le plus redoutable rival qu'il eût à détruire. La jalousie, répondit-il, et la curiosité d'en savoir peut-être davantage que l'on ne lui en a dit, peuvent faire faire bien des imprudences à un mari.

Madame de Clèves était à la dernière épreuve de sa force et de son courage, et, ne pouvant plus soutenir la conversation, elle allait dire qu'elle se trouvait mal, lorsque, par bonheur pour elle, la duchesse de Valentinois entra, qui dit à madame la dauphine que le roi allait ar-

river. Cette reine passa dans son cabinet pour s'habiller. M. de Nemours s'approcha de madame de Clèves, comme elle la voulait suivre. Je donnerais ma vie, madame, lui dit-il, pour vous parler un moment; mais, de tout ce que j'aurais d'important à vous dire, rien ne me le paraît davantage que de vous supplier de croire que, si j'ai dit quelque chose où madame la dauphine puisse prendre part, je l'ai fait par des raisons qui ne la regardent pas. Madame de Clèves ne fit pas semblant d'entendre M. de Nemours; elle le quitta sans le regarder, et se mit à suivre le roi, qui venait d'entrer. Comme il y avait beaucoup de monde, elle s'embarrassa dans sa robe, et fit un faux pas: elle se servit de ce prétexte pour sortir d'un lieu où elle n'avait pas la force de demeurer, et, feignant de ne se pouvoir soutenir, elle s'en alla chez elle.

M. de Clèves vint au Louvre, et fut étonné de n'y pas trouver sa femme: on lui dit l'accident qui lui était arrivé. Il s'en retourna à l'heure même, pour apprendre de ses nouvelles: il la trouva au lit, et il sut que son mal n'était pas considérable. Quand il eut été quelque temps auprès d'elle, il s'aperçut qu'elle était dans une tristesse si excessive qu'il en fut surpris. Qu'avez-vous, madame? lui dit-il.

Il me paraît que vous avez quelque autre douleur que celle dont vous vous plaignez. J'ai la plus sensible affliction que je pouvais jamais avoir, répondit-elle. Quel usage avez-vous fait de la confiance extraordinaire, ou pour mieux dire folle, que j'ai eue en vous? Ne méritais-je pas le secret? et, quand je ne l'aurais pas mérité, votre propre intérêt ne vous y engageait-il pas? Fallait-il que la curiosité de savoir un nom que je ne dois pas vous dire vous obligeât à vous confier à quelqu'un pour tâcher de le découvrir? Ce ne peut être que cette seule curiosité qui vous ait fait faire une si cruelle imprudence. Les suites en sont aussi fâcheuses qu'elles pouvaient l'être : cette aventure est sue, et on me la vient de conter, ne sachant pas que j'y eusse le principal intérêt. Que me dites-vous, madame? lui répondit-il. Vous m'accusez d'avoir conté ce qui s'est passé entre vous et moi, et vous m'apprenez que la chose est sue. Je ne me justifie pas de l'avoir redite; vous ne le sauriez croire, et il faut, sans doute, que vous ayez pris pour vous ce que l'on vous a dit de quelque autre. Ah! monsieur, reprit-elle, il n'y a pas dans le monde une autre aventure pareille à la mienne; il n'y a point une autre femme capable de la même chose. Le hasard ne peut l'avoir fait inventer; on ne

l'a jamais imaginée; et cette pensée n'est jamais tombée dans un autre esprit que le mien. Madame la dauphine vient de me conter toute cette aventure; elle l'a sue par le vidame de Chartres, qui la sait de M. de Nemours. M. de Nemours! s'écria M. de Clèves, avec une action qui marquait du transport et du désespoir. Quoi! M. de Nemours sait que vous l'aimez, et que je le sais! Vous voulez toujours choisir M. de Nemours plutôt qu'un autre, répliqua-t-elle: je vous ai dit que je ne vous répondrais jamais sur vos soupçons. J'ignore si M. de Nemours sait la part que j'ai dans cette aventure, et celle que vous lui avez donnée; mais il l'a contée au vidame de Chartres, et lui a dit qu'il la savait d'un de ses amis, qui ne lui avait pas nommé la personne. Il faut que cet ami de M. de Nemours soit des vôtres, et que vous vous soyez fié à lui pour tâcher de vous éclaircir. A-t-on un ami au monde à qui on voulût faire une telle confidence, reprit M. de Clèves, et voudrait-on éclaircir ses soupçons, au prix d'apprendre à quelqu'un ce que l'on souhaiterait de se cacher à soi-même? Songez plutôt, madame, à qui vous avez parlé. Il est plus vraisemblable que ce soit par vous que par moi que ce secret soit échappé. Vous n'avez pu soutenir toute seule l'embarras où vous

vous êtes trouvée, et vous avez cherché le soulagement de vous plaindre avec quelque confidente qui vous a trahie. N'achevez point de m'accabler, s'écria-t-elle, et n'ayez point la dureté de m'accuser d'une faute que vous avez faite. Pouvez-vous m'en soupçonner, et, puisque j'ai été capable de vous parler, suis-je capable de parler à quelque autre ?

L'aveu que madame de Clèves avait fait à son mari était une si grande marque de sa sincérité, et elle niait si fortement de s'être confiée à personne, que M. de Clèves ne savait que penser. D'un autre côté, il était assuré de n'avoir rien redit ; c'était une chose que l'on ne pouvait avoir devinée : elle était sue ; ainsi il fallait que ce fût par l'un des deux : mais ce qui lui causait une douleur violente, était de savoir que ce secret était entre les mains de quelqu'un, et qu'apparemment il serait bientôt divulgué.

Madame de Clèves pensait à peu près les mêmes choses ; elle trouvait également impossible que son mari eût parlé, et qu'il n'eût pas parlé : ce qu'avait dit M. de Nemours, que la curiosité pouvait faire faire des imprudences à un mari, lui paraissait se rapporter si juste à l'état de M. de Clèves, qu'elle ne pouvait croire que ce fût une chose que le

hasard eût fait dire ; et cette vraisemblance la déterminait à croire que M. de Clèves avait abusé de la confiance qu'elle avait en lui. Ils étaient si occupés l'un et l'autre de leurs pensées, qu'ils furent long-temps sans parler, et ils ne sortirent de ce silence que pour redire les mêmes choses qu'ils avaient déjà dites plusieurs fois, et demeurèrent le cœur et l'esprit plus éloignés et plus altérés qu'ils ne les avaient encore eus.

Il est aisé de s'imaginer en quel état ils passèrent la nuit. M. de Clèves avait épuisé toute sa constance à soutenir le malheur de voir une femme qu'il adorait touchée de passion pour un autre. Il ne lui restait plus de courage : il croyait même n'en devoir pas trouver dans une chose où sa gloire et son honneur étaient si vivement blessés. Il ne savait plus que penser de sa femme : il ne voyait plus quelle conduite il lui devait faire prendre, ni comment il se devait conduire lui-même; et il ne trouvait de tous côtés que des précipices et des abîmes. Enfin, après une agitation et une incertitude très-longues, voyant qu'il devait bientôt s'en aller en Espagne, il prit le parti de ne rien faire qui pût augmenter les soupçons ou la connaissance de son malheureux état. Il alla trouver madame de Clèves, et lui dit qu'il ne s'agissait pas de

démêler entre eux qui avait manqué au secret; mais qu'il s'agissait de faire voir que l'histoire que l'on avait contée était une fable où elle n'avait aucune part; qu'il dépendait d'elle de le persuader à M. de Nemours et aux autres; qu'elle n'avait qu'à agir avec lui avec la sévérité et la froideur qu'elle devait avoir pour un homme qui lui témoignait de l'amour; que, par ce procédé, elle lui ôterait aisément l'opinion qu'elle eût de l'inclination pour lui; qu'ainsi, il ne fallait pas s'affliger de tout ce qu'il aurait pu penser, parce que, si dans la suite elle ne faisait paraître aucune faiblesse, toutes ses pensées se détruiraient aisément; et que, surtout, il fallait qu'elle allât au Louvre et aux assemblées, comme à l'ordinaire.

Après ces paroles, M. de Clèves quitta sa femme, sans attendre sa réponse. Elle trouva beaucoup de raison dans tout ce qu'il lui dit; et la colère où elle était contre M. de Nemours lui fit croire qu'elle trouverait aussi beaucoup de facilité à l'exécuter; mais il lui parut difficile de se trouver à toutes les cérémonies du mariage, et d'y paraître avec un visage tranquille et un esprit libre. Néanmoins, comme elle devait porter la robe de madame la dauphine, et que c'était une chose où elle avait été préférée à plusieurs autres princesses, il n'y

avait pas moyen d'y renoncer, sans faire beaucoup de bruit, et sans en faire chercher des raisons. Elle se résolut donc de faire un effort sur elle-même; mais elle prit le reste du jour pour s'y préparer, et pour s'abandonner à tous les sentimens dont elle était agitée. Elle s'enferma seule dans son cabinet. De tous ses maux, celui qui se présentait à elle avec le plus de violence, était d'avoir sujet de se plaindre de M. de Nemours, et de ne trouver aucun moyen de le justifier. Elle ne pouvait douter qu'il n'eût conté cette aventure au vidame de Chartres; il l'avait avoué; et elle ne pouvait douter aussi, par la manière dont il avait parlé, qu'il ne sût que l'aventure la regardait. Comment excuser une si grande imprudence, et qu'était devenue l'extrême discrétion de ce prince, dont elle avait été si touchée? Il a été discret, disait-elle, tant qu'il a cru être malheureux; mais une pensée d'un bonheur, même incertain, a fini sa discrétion. Il n'a pu s'imaginer qu'il était aimé, sans vouloir qu'on le sût. Il a dit tout ce qu'il pouvait dire; je n'ai pas avoué que c'était lui que j'aimais; il l'a soupçonné, et il a laissé voir ses soupçons. S'il eût eu des certitudes, il en aurait usé de la même sorte. J'ai eu tort de croire qu'il y eût un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire. C'est pourtant pour cet homme

que j'ai cru si différent du reste des hommes, que je me trouve comme les autres femmes, étant si éloignée de leur ressembler. J'ai perdu le cœur et l'estime d'un mari qui devait faire ma félicité : je serai bientôt regardée de tout le monde comme une personne qui a une folle et violente passion : celui pour qui je l'ai ne l'ignore plus ; et c'est pour éviter ces malheurs que j'ai hasardé tout mon repos et même ma vie. Ces tristes réflexions étaient suivies d'un torrent de larmes ; mais, quelque douleur dont elle se trouvât accablée, elle sentait bien qu'elle aurait eu la force de les supporter, si elle avait été satisfaite de M. de Nemours.

Ce prince n'était pas dans un état plus tranquille. L'imprudence qu'il avait faite d'avoir parlé au vidame de Chartres, et les cruelles suites de cette imprudence, lui donnaient un déplaisir mortel. Il ne pouvait se représenter, sans être accablé, l'embarras, le trouble et l'affliction où il avait vu madame de Clèves. Il était inconsolable de lui avoir dit des choses sur cette aventure, qui, bien que galantes par elles-mêmes, lui paraissaient dans ce moment grossières et peu polies, puisqu'elles avaient fait entendre à madame de Clèves qu'il n'ignorait pas qu'elle était cette femme qui avait une passion violente, et qu'il était celui pour qui elle

l'avait. Tout ce qu'il eût pu souhaiter, eût été une conversation avec elle; mais il trouvait qu'il la devait craindre plutôt que de la désirer. Qu'aurais-je à lui dire? s'écriait-il. Irais-je encore lui montrer ce que je ne lui ai déjà que trop fait connaître? Lui ferai-je voir que je sais qu'elle m'aime, moi qui n'ai jamais seulement osé lui dire que je l'aimais? Commencerai-je à lui parler ouvertement de ma passion, afin de lui paraître un homme devenu hardi par des espérances? Puis-je penser seulement à l'approcher, et oserais-je lui donner l'embarras de soutenir ma vue? Par où pourrais-je me justifier? Je n'ai point d'excuse : je suis indigne d'être regardé de madame de Clèves, et je n'espère pas aussi qu'elle me regarde jamais. Je lui ai donné, par ma faute, de meilleurs moyens pour se défendre contre moi que tous ceux qu'elle cherchait, et qu'elle eût peut-être cherchés inutilement. Je perds, par mon imprudence, le bonheur et la gloire d'être aimé de la plus aimable et de la plus estimable personne du monde; mais, si j'avais perdu ce bonheur sans qu'elle en eût souffert, et sans lui avoir donné une douleur mortelle, ce me serait une consolation; et je sens plus dans ce moment le mal que je lui ai fait, que celui que je me suis fait auprès d'elle.

M. de Nemours fut long-temps à s'affliger et à penser les mêmes choses. L'envie de parler à madame de Clèves lui venait toujours dans l'esprit. Il songea à en trouver les moyens; il pensa à lui écrire; mais enfin, il trouva qu'après la faute qu'il avait faite, et de l'humeur dont elle était, le mieux qu'il pût faire était de lui témoigner un profond respect, par son affliction et par son silence, de lui faire voir même qu'il n'osait se présenter devant elle, et d'attendre ce que le temps, le hasard et l'inclination qu'elle avait pour lui pourraient faire en sa faveur. Il résolut aussi de ne point faire de reproches au vidame de Chartres de l'infidélité qu'il lui avait faite, de peur de fortifier ses soupçons.

Les fiançailles de Madame, qui se faisaient le lendemain, et le mariage, qui se faisait le jour suivant, occupaient tellement toute la cour, que madame de Clèves et M. de Nemours cachèrent aisément au public leur tristesse et leur trouble. Madame la dauphine ne parla même qu'en passant à madame de Clèves de la conversation qu'elles avaient eue avec M. de Nemours; et M. de Clèves affecta de ne plus parler à sa femme de tout ce qui s'était passé; de sorte qu'elle ne se trouva pas dans un aussi grand embarras qu'elle l'avait imaginé.

Les fiançailles se firent au Louvre, et, après le festin et le bal, toute la maison royale alla coucher à l'Évêché, comme c'était la coutume. Le matin, le duc d'Albe, qui n'était jamais vêtu que fort simplement, mit un habit de drap d'or, mêlé de couleur de feu, de jaune et de noir, tout couvert de pierreries, et il avait une couronne fermée sur la tête. Le prince d'Orange, habillé aussi magnifiquement, avec ses livrées, et tous les Espagnols suivis des leurs, vinrent prendre le duc d'Albe à l'hôtel de Villeroy, où il était logé, et partirent, marchant quatre à quatre, pour venir à l'Évêché. Sitôt qu'il fut arrivé, on alla par ordre à l'église : le roi menait Madame, qui avait aussi une couronne fermée, et sa robe portée par mesdemoiselles de Montpensier et de Longueville ; la reine marchait ensuite, mais sans couronne ; après elle, venait la reine-dauphine, Madame, sœur du roi, madame de Lorraine, et la reine de Navarre, leurs robes portées par des princesses. Les reines et les princesses avaient toutes leurs filles magnifiquement habillées des mêmes couleurs qu'elles étaient vêtues ; en sorte que l'on connaissait à qui étaient les filles par la couleur de leurs habits. On monta sur l'échafaud qui était préparé dans l'église, et l'on fit la cérémonie des mariages.

On retourna ensuite dîner à l'Évêché; et, sur les cinq heures, on en partit pour aller au palais, où se faisait le festin, et où le parlement, les cours souveraines, et la maison de ville étaient priées d'assister. Le roi, les reines, les princes et princesses mangèrent sur la table de marbre dans la grande salle du palais, le duc d'Albe assis auprès de la nouvelle reine d'Espagne. Au-dessous des degrés de la table de marbre, et à la main droite du roi, était une table pour les ambassadeurs, les archevêques et les chevaliers de l'ordre, et de l'autre côté une table pour messieurs du parlement.

Le duc de Guise, vêtu d'une robe de drap d'or frisé, servait au roi de grand-maître; M. le prince de Condé, de panetier; et le duc de Nemours, d'échanson. Après que les tables furent levées, le bal commença; il fut interrompu par des ballets et par des machines extraordinaires: on le reprit ensuite; et enfin, après minuit, le roi et toute la cour s'en retournèrent au Louvre. Quelque triste que fût madame de Clèves, elle ne laissa pas de paraître aux yeux de tout le monde, et surtout aux yeux de M. de Nemours, d'une beauté incomparable. Il n'osa lui parler, quoique l'embarras de cette cérémonie lui en donnât plusieurs moyens; mais il lui fit voir tant de tristesse, et une crainte

si respectueuse de l'approcher, qu'elle ne le trouva plus si coupable, quoiqu'il ne lui eût rien dit pour se justifier. Il eut la même conduite les jours suivans, et cette conduite fit aussi le même effet sur le cœur de madame de Clèves.

Enfin le jour du tournoi arriva. Les reines se rendirent dans les galeries et sur les échafauds qui leur avaient été destinés. Les quatre tenans parurent au bout de la lice, avec une quantité de chevaux et de livrées qui faisaient le plus magnifique spectacle qui eût jamais paru en France.

Le roi n'avait point d'autres couleurs que le blanc et le noir, qu'il portait toujours à cause de madame de Valentinois, qui était veuve. M. de Ferrare, et toute sa suite, avaient du jaune et du rouge. M. de Guise parut avec de l'incarnat et du blanc : on ne savait d'abord par quelle raison il avait ces couleurs, mais on se souvint que c'étaient celles d'une belle personne qu'il avait aimée pendant qu'elle était fille, et qu'il aimait encore, quoiqu'il n'osât plus le lui faire paraître. M. de Nemours avait du jaune et du noir ; on en chercha inutilement la raison. Madame de Clèves n'eut pas de peine à la deviner : elle se souvint d'avoir dit devant lui qu'elle aimait le jaune, et qu'elle était fâchée d'être blonde, parce qu'elle n'en pouvait mettre.

Ce prince crut pouvoir paraître avec cette couleur, sans indiscrétion, puisque, madame de Clèves n'en mettant point, on ne pouvait soupçonner que ce fût la sienne.

Jamais on n'a fait voir tant d'adresse que les quatre tenans en firent paraître. Quoique le roi fût le meilleur homme de cheval de son royaume, on ne savait à qui donner l'avantage. M. de Nemours avait un agrément dans toutes ses actions, qui pouvait faire pencher en sa faveur des personnes moins intéressées que madame de Clèves. Sitôt qu'elle le vit paraître au bout de la lice, elle sentit une émotion extraordinaire; et, à toutes les courses de ce prince, elle avait de la peine à cacher sa joie, lorsqu'il avait heureusement fourni sa carrière.

Sur le soir, comme tout était presque fini, et que l'on était près de se retirer, le malheur de l'état fit que le roi voulut encore rompre une lance. Il manda au comte de Montgomery, qui était extrêmement adroit, qu'il se mît sur la lice. Le comte supplia le roi de l'en dispenser, et allégua toutes les excuses dont il put s'aviser; mais le roi, quasi en colère, lui fit dire qu'il le voulait absolument. La reine manda au roi qu'elle le conjurait de ne plus courir, qu'il avait si bien fait qu'il devait être content, et qu'elle le suppliait de revenir auprès d'elle. Il répondit

que c'était pour l'amour d'elle qu'il allait courir encore, et entra dans la barrière. Elle lui renvoya M. de Savoie, pour le prier une seconde fois de revenir; mais tout fut inutile. Il courut, les lances se brisèrent, et un éclat de celle du comte de Montgomery lui donna dans l'œil, et y demeura. Ce prince tomba du coup. Ses écuyers, et M. de Montmorency, qui était un des maréchaux de camp, coururent à lui. Ils furent étonnés de le voir si blessé; mais le roi ne s'étonna point: il dit que c'était peu de chose, et qu'il pardonnait au comte de Montgomery. On peut juger quel trouble et quelle affliction apporta un accident si funeste dans une journée destinée à la joie. Sitôt que l'on eut porté le roi dans son lit, et que les chirurgiens eurent visité sa plaie, ils la trouvèrent très-considérable. M. le connétable se souvint dans ce moment de la prédiction que l'on avait faite au roi, qu'il serait tué dans un combat singulier; et il ne douta point que la prédiction ne fût accomplie.

Le roi d'Espagne, qui était alors à Bruxelles, étant averti de cet accident, envoya son médecin, qui était un homme d'une grande réputation; mais il jugea le roi sans espérance.

Une cour aussi partagée et aussi remplie d'intérêts opposés n'était pas dans une médiocre agi-

tation à la veille d'un si grand événement; néanmoins, tous les mouvemens étaient cachés, et l'on ne paraissait occupé que de l'unique inquiétude de la santé du roi. Les reines, les princes et les princesses ne sortaient presque point de son antichambre.

Madame de Clèves, sachant qu'elle était obligée d'y être, qu'elle y verrait M. de Nemours, qu'elle ne pourrait cacher à son mari l'embarras que lui causait cette vue, connaissant aussi que la seule présence de ce prince le justifiait à ses yeux, et détruisait toutes ses résolutions, prit le parti de feindre d'être malade. La cour était trop occupée pour avoir de l'attention à sa conduite, et pour démêler si son mal était faux ou véritable. Son mari seul pouvait en connaître la vérité; mais elle n'était pas fâchée qu'il la connût : ainsi elle demeura chez elle, peu occupée du grand changement qui se préparait; et, remplie de ses propres pensées, elle avait toute la liberté de s'y abandonner. Tout le monde était chez le roi. M. de Clèves venait à de certaines heures lui en dire des nouvelles. Il conservait avec elle le même procédé qu'il avait toujours eu, hors que, quand ils étaient seuls, il y avait quelque chose d'un peu plus froid et de moins libre. Il ne lui avait point reparlé de tout ce qui s'était passé; et elle n'avait pas eu la force, et

n'avait pas même jugé à propos de reprendre cette conversation.

M. de Nemours, qui s'était attendu à trouver quelques momens à parler à madame de Clèves, fut bien surpris et bien affligé de n'avoir pas seulement le plaisir de la voir. Le mal du roi se trouva si considérable, que le septième jour il fut désespéré des médecins. Il reçut la certitude de sa mort avec une fermeté extraordinaire, et d'autant plus admirable, qu'il perdait la vie par un accident si malheureux, qu'il mourait à la fleur de son âge, heureux, adoré de ses peuples, et aimé d'une maîtresse qu'il aimait éperdument. La veille de sa mort, il fit faire le mariage de Madame, sa sœur, avec M. de Savoie, sans cérémonie. L'on peut juger en quel état était la duchesse de Valentinois. La reine ne permit point qu'elle vît le roi, et lui envoya demander les cachets de ce prince, et les pierreries de la couronne qu'elle avait en garde. Cette duchesse s'enquit si le roi était mort; et, comme on lui eut répondu que non : Je n'ai donc point encore de maître, répondit-elle, et personne ne peut m'obliger à rendre ce que sa confiance m'a mis entre les mains. Sitôt qu'il fut expiré au château des Tournelles, le duc de Ferrare, le duc de Guise et le duc de Nemours conduisirent au Louvre la reine-mère, le roi et la reine sa

femme. M. de Nemours menait la reine-mère. Comme ils commençaient à marcher, elle se recula de quelques pas, et dit à la reine, sa belle-fille, que c'était à elle à passer la première; mais il fut aisé de voir qu'il y avait plus d'aigreur que de bienséance dans ce compliment.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

LA PRINCESSE
DE CLÈVES.

QUATRIÈME PARTIE.

Le cardinal de Lorraine s'était rendu maître absolu de l'esprit de la reine-mère : le vidame de Chartres n'avait plus aucune part dans ses bonnes grâces, et l'amour qu'il avait pour madame de Martigues et pour la liberté l'avait même empêché de sentir cette perte autant qu'elle méritait d'être sentie. Ce cardinal, pendant les dix jours de la maladie du roi, avait eu le loisir de former ses desseins, et de faire prendre à la reine des résolutions conformes à ce qu'il avait projeté; de sorte que, sitôt que le roi fut mort, la reine ordonna au connétable de demeurer aux Tournelles, auprès du corps du feu roi, pour faire les cérémonies ordinaires. Cette commission l'éloignait de tout, et lui ôtait la liberté d'agir. Il envoya un courrier au roi de Navarre, pour le faire venir en diligence, afin de s'opposer ensemble à la grande éléva-

tion où il voyait que MM. de Guise allaient parvenir. On donna le commandement des armées au duc de Guise, et les finances au cardinal de Lorraine : la duchesse de Valentinois fut chassée de la cour; on fit revenir le cardinal de Tournon, ennemi déclaré du connétable, et le chancelier Olivier, ennemi déclaré de la duchesse de Valentinois; enfin la cour changea entièrement de face. Le duc de Guise prit le même rang que les princes du sang à porter le manteau du roi aux cérémonies des funérailles; lui et ses frères furent entièrement les maîtres, non-seulement par le crédit du cardinal sur l'esprit de la reine, mais parce que cette princesse crut qu'elle pourrait les éloigner, s'ils lui donnaient de l'ombrage, et qu'elle ne pourrait éloigner le connétable, qui était appuyé des princes du sang.

Lorsque les cérémonies du deuil furent achevées, le connétable vint au Louvre, et fut reçu du roi avec beaucoup de froideur. Il voulut lui parler en particulier, mais le roi appela MM. de Guise, et lui dit devant eux qu'il lui conseillait de se reposer; que les finances et le commandement des armées étaient donnés; et que, lorsqu'il aurait besoin de ses conseils, il l'appellerait auprès de sa personne. Il fut reçu de la reine-mère encore plus froidement que du roi,

et elle lui fit même des reproches de ce qu'il avait dit au feu roi, que ses enfants ne lui ressemblaient point. Le roi de Navarre arriva, et ne fut pas mieux reçu. Le prince de Condé, moins endurant que son frère, se plaignit hautement; ses plaintes furent inutiles : on l'éloigna de la cour sous le prétexte de l'envoyer en Flandre signer la ratification de la paix. On fit voir au roi de Navarre une fausse lettre du roi d'Espagne, qui l'accusait de faire des entreprises sur ses places; on lui fit craindre pour ses terres; enfin on lui inspira le dessein de s'en aller en Béarn. La reine lui en fournit un moyen, en lui donnant la conduite de madame Élisabeth, et l'obligea même à partir devant cette princesse; et ainsi il ne demeura personne à la cour qui pût balancer le pouvoir de la maison de Guise.

Quoique ce fût une chose fâcheuse pour M. de Clèves de ne pas conduire madame Élisabeth, néanmoins il ne put s'en plaindre, par la grandeur de celui qu'on lui préférait; mais il regrettait moins cet emploi par l'honneur qu'il en eût reçu, que parce que c'était une chose qui éloignait sa femme de la cour, sans qu'il parût qu'il eût dessein de l'en éloigner.

Peu de jours après la mort du roi, on résolut d'aller à Reims pour le sacre. Sitôt qu'on parla

de ce voyage, madame de Clèves, qui avait toujours demeuré chez elle, feignant d'être malade, pria son mari de trouver bon qu'elle ne suivît point la cour, et qu'elle s'en allât à Coulommiers prendre l'air et songer à sa santé. Il lui répondit qu'il ne voulait point pénétrer si c'était la raison de sa santé qui l'obligeait à ne pas faire le voyage, mais qu'il consentait qu'elle ne le fît point. Il n'eut pas de peine à consentir à une chose qu'il avait déjà résolue. Quelque bonne opinion qu'il eût de la vertu de sa femme, il voyait bien que la prudence ne voulait pas qu'il l'exposât plus long-temps à la vue d'un homme qu'elle aimait.

M. de Nemours sut bientôt que madame de Clèves ne devait pas suivre la cour : il ne put se résoudre à partir sans la voir; et, la veille du départ, il alla chez elle aussi tard que la bienséance le pouvait permettre, afin de la trouver seule. La fortune favorisa son intention. Comme il entra dans la cour, il trouva madame de Nevers et madame de Martigues qui en sortaient, et qui lui dirent qu'elles l'avaient laissée seule. Il monta avec une agitation et un trouble qui ne se peut comparer qu'à celui qu'eut madame de Clèves, quand on lui dit que M. de Nemours venait pour la voir. La crainte qu'elle eut qu'il ne lui parlât de sa passion, l'appréhension de

lui répondre trop favorablement, l'inquiétude que cette visite pouvait donner à son mari, la peine de lui en rendre compte ou de lui cacher toutes ces choses, se présentèrent en un moment à son esprit, et lui firent un si grand embarras, qu'elle prit la résolution d'éviter la chose du monde qu'elle souhaitait peut-être le plus. Elle envoya une de ses femmes à M. de Nemours, qui était dans son antichambre, pour lui dire qu'elle venait de se trouver mal, et qu'elle était bien fâchée de ne pouvoir recevoir l'honneur qu'il lui voulait faire. Quelle douleur pour ce prince de ne pas voir madame de Clèves, et de ne la pas voir parce qu'elle ne voulait pas qu'il la vît! Il s'en allait le lendemain; il n'avait plus rien à espérer du hasard; il ne lui avait rien dit depuis cette conversation de chez madame la dauphine, et il avait lieu de croire que la faute d'avoir parlé au vidame avait détruit toutes ses espérances; enfin, il s'en allait avec tout ce qui peut aigrir une vive douleur.

Sitôt que madame de Clèves fut un peu remise du trouble que lui avait donné la pensée de la visite de ce prince, toutes les raisons qui la lui avaient fait refuser disparurent; elle trouva même qu'elle avait fait une faute; et, si elle eût osé, ou qu'il eût encore été assez à temps, elle l'aurait fait rappeler.

Mesdames de Nevers et de Martigues, en sortant de chez elle, allèrent chez la reine-dauphine ; M. de Clèves y était. Cette princesse leur demanda d'où elles venaient ; elles lui dirent qu'elles venaient de chez M. de Clèves, où elles avaient passé une partie de l'après-dînée avec beaucoup de monde, et qu'elles n'y avaient laissé que M. de Nemours. Ces paroles, qu'elles croyaient si indifférentes, ne l'étaient pas pour M. de Clèves, quoiqu'il dût bien s'imaginer que M. de Nemours pouvait trouver souvent des occasions de parler à sa femme. Néanmoins, la pensée qu'il était chez elle, qu'il y était seul, et qu'il lui pouvait parler de son amour, lui parut dans ce moment une chose si nouvelle et si insupportable, que la jalousie s'alluma dans son cœur avec plus de violence qu'elle n'avait encore fait. Il lui fut impossible de demeurer chez la reine ; il s'en revint, ne sachant pas même pourquoi il revenait, et s'il avait dessein d'aller interrompre M. de Nemours. Sitôt qu'il approcha de chez lui, il regarda s'il ne verrait rien qui lui pût faire juger si ce prince y était encore : il sentit du soulagement en voyant qu'il n'y était plus, et il trouva de la douceur à penser qu'il ne pouvait y avoir demeuré long-temps. Il s'imagina que ce n'était peut-être pas M. de Nemours

dont il devait être jaloux ; et, quoiqu'il n'en doutât point, il cherchait à en douter : mais tant de choses l'en auraient persuadé, qu'il ne demeurait pas long-temps dans cette incertitude qu'il désirait. Il alla d'abord dans la chambre de sa femme ; et, après lui avoir parlé quelque temps de choses indifférentes, il ne put s'empêcher de lui demander ce qu'elle avait fait, et qui elle avait vu : elle lui en rendit compte. Comme il vit qu'elle ne lui nommait point M. de Nemours, il lui demanda en tremblant si c'était tout ce qu'elle avait vu, afin de lui donner lieu de nommer ce prince, et de n'avoir pas la douleur qu'elle lui en fît une finesse. Comme elle ne l'avait point vu, elle ne le lui nomma point, et M. de Clèves reprenant la parole avec un ton qui marquait son affliction : Et M. de Nemours, lui dit-il, ne l'avez-vous point vu, ou l'avez-vous oublié? Je ne l'ai point vu en effet, répondit-elle; je me trouvais mal, et j'ai envoyé une de mes femmes lui faire des excuses. Vous ne vous trouviez donc mal que pour lui, reprit M. de Clèves, puisque vous avez vu tout le monde? Pourquoi des distinctions pour M. de Nemours? Pourquoi ne vous est-il pas comme un autre? Pourquoi faut-il que vous craigniez sa vue? Pourquoi lui laissez-vous voir que vous la craignez? Pourquoi lui faites-

vous connaître que vous vous servez du pouvoir que sa passion vous donne sur lui? Oseriez-vous refuser de le voir, si vous ne saviez bien qu'il distingue vos rigueurs de l'incivilité? Mais pourquoi faut-il que vous ayez des rigueurs pour lui? D'une personne comme vous, madame, tout est des faveurs hors l'indifférence. Je ne croyais pas, reprit madame de Clèves, quelque soupçon que vous ayez sur M. de Nemours, que vous pussiez me faire des reproches de ne l'avoir pas vu. Je vous en fais pourtant, madame, répliqua-t-il, et ils sont bien fondés : pourquoi ne le pas voir, s'il ne vous a rien dit? Mais, madame, il vous a parlé; si son silence seul vous avait témoigné sa passion, elle n'aurait pas fait en vous une si grande impression; vous n'avez pu me dire la vérité toute entière, vous m'en avez caché la plus grande partie; vous vous êtes repentie même du peu que vous m'avez avoué, et vous n'avez pas eu la force de continuer. Je suis plus malheureux que je ne l'ai cru, et je suis le plus malheureux de tous les hommes. Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtresse, et je vous en vois aimer un autre! cet autre est le plus aimable de la cour, et il vous voit tous les jours, il sait que vous l'aimez. Et j'ai pu croire, s'écria-t-il, que vous surmonteriez la passion que vous avez pour

lui ! Il faut que j'aie perdu la raison pour avoir cru qu'il fût possible. Je ne sais, reprit tristement madame de Clèves, si vous avez eu tort de juger favorablement d'un procédé aussi extraordinaire que le mien; mais je ne sais si je ne me suis trompée d'avoir cru que vous me feriez justice? N'en doutez pas, madame, répliqua M. de Clèves, vous vous êtes trompée; vous avez attendu de moi des choses aussi impossibles que celles que j'attendais de vous. Comment pouviez-vous espérer que je conservasse de la raison? Vous aviez donc oublié que je vous aimais éperdument, et que j'étais votre mari? L'un des deux peut porter aux extrémités; que ne peuvent point les deux ensemble! Eh! que ne sont-ils point aussi! continua-t-il. Je n'ai que des sentimens violens et incertains dont je ne suis pas le maître : je ne me trouve plus digne de vous; vous ne me paraissez plus digne de moi; je vous adore, je vous hais; je vous offense, je vous demande pardon; je vous admire, j'ai honte de vous admirer; enfin, il n'y a plus en moi ni de calme ni de raison. Je ne sais comment j'ai pu vivre depuis que vous me parlâtes à Coulommiers, et depuis le jour que vous apprîtes de madame la dauphine que l'on savait votre aventure. Je ne saurais démêler par où elle a été sue, ni ce qui se passa entre M. de Nemours et vous

sur ce sujet : vous ne me l'expliquerez jamais, et je ne vous demande point de me l'expliquer : je vous demande seulement de vous souvenir que vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde.

M. de Clèves sortit de chez sa femme après ces paroles, et partit le lendemain sans la voir; mais il lui écrivit une lettre pleine d'affliction, d'honnêteté et de douceur. Elle y fit une réponse si touchante et si remplie d'assurance de sa conduite passée, et de celle qu'elle aurait à l'avenir, que, comme ses assurances étaient fondées sur la vérité, et que c'étaient en effet ses sentimens, cette lettre fit de l'impression sur M. de Clèves, et lui donna quelque calme : joint que M. de Nemours allant trouver le roi, aussi-bien que lui, il avait le repos de savoir qu'il ne serait pas au même lieu que madame de Clèves. Toutes les fois que cette princesse parlait à son mari, la passion qu'il lui témoignait, l'honnêteté de son procédé, l'amitié qu'elle avait pour lui, et ce qu'elle lui devait, faisaient des impressions dans son cœur qui affaiblissaient l'idée de M. de Nemours; mais ce n'était que pour quelque temps, et cette idée revenait bientôt plus vive et plus présente qu'auparavant.

Les premiers jours du départ de ce prince, elle ne sentit quasi pas son absence; ensuite

elle lui parut cruelle : depuis qu'elle l'aimait, il ne s'était point passé de jour qu'elle n'eût craint ou espéré de le rencontrer; et elle trouva une grande peine à penser qu'il n'était plus au pouvoir du hasard de faire qu'elle le rencontrât.

Elle s'en alla à Coulommiers, et, en y allant, elle eut soin d'y faire porter de grands tableaux qu'elle avait fait copier sur des originaux qu'avait fait faire madame de Valentinois pour sa belle maison d'Annet. Toutes les actions remarquables qui s'étaient passées du règne du roi étaient dans ces tableaux. Il y avait entre autres le siége de Metz, et tous ceux qui s'y étaient distingués étaient peints fort ressemblans : M. de Nemours était de ce nombre, et c'était peut-être ce qui avait donné envie à madame de Clèves d'avoir ces tableaux.

Madame de Martigues, qui n'avait pu partir avec la cour, lui promit d'aller passer quelques jours à Coulommiers. La faveur de la reine, qu'elles partageaient, ne leur avait point donné d'envie ni d'éloignement l'une de l'autre : elles étaient amies, sans néanmoins se confier leurs sentimens. Madame de Clèves savait que madame de Martigues aimait le vidame; mais madame de Martigues ne savait pas que madame de Clèves aimât M. de Nemours, ni qu'elle en fût aimée. La qualité de nièce du vidame rendait madame

de Clèves plus chère à madame de Martigues, et madame de Clèves l'aimait aussi comme une personne qui avait une passion aussi-bien qu'elle, et qui l'avait pour l'ami intime de son amant.

Madame de Martigues vint à Coulommiers, comme elle l'avait promis à madame de Clèves: elle la trouva dans une vie fort solitaire. Cette princesse avait même cherché le moyen d'être dans une solitude entière, et de passer les soirs dans les jardins, sans être accompagnée de ses domestiques. Elle venait dans ce pavillon où M. de Nemours l'avait écoutée; elle entrait dans le cabinet qui était ouvert sur le jardin. Ses femmes et ses domestiques demeuraient dans l'autre cabinet, ou sous le pavillon, et ne venaient point à elle qu'elle ne les appelât. Madame de Martigues n'avait jamais vu Coulommiers : elle fut surprise de toutes les beautés qu'elle y trouva, et surtout de l'agrément de ce pavillon; madame de Clèves et elle y passaient tous les soirs. La liberté de se trouver seules, la nuit, dans le plus beau lieu du monde, ne laissait pas finir la conversation entre deux jeunes personnes qui avaient des passions violentes dans le cœur; et, quoiqu'elles ne s'en fissent point de confidence, elles trouvaient un grand plaisir à se parler. Madame de Martigues aurait eu de la peine à quitter Coulom-

miers, si, en le quittant, elle n'eut dû aller dans un lieu où était le vidame : elle partit pour aller à Chambort, où la cour était alors.

Le sacre avait été fait à Reims par le cardinal de Lorraine, et l'on devait passer le reste de l'été dans le château de Chambort, qui était nouvellement bâti. La reine témoigna une grande joie de revoir madame de Martigues ; et, après lui en avoir donné plusieurs marques, elle lui demanda des nouvelles de madame de Clèves et de ce qu'elle faisait à la campagne. M. de Nemours et M. de Clèves étaient alors chez cette reine. Madame de Martigues, qui avait trouvé Coulommiers admirable, en conta toutes les beautés, et elle s'étendit extrêmement sur la description de ce pavillon de la forêt, et sur le plaisir qu'avait madame de Clèves de s'y promener seule une partie de la nuit. M. de Nemours, qui connaissait assez le lieu pour entendre ce qu'en disait madame de Martigues, pensa qu'il n'était pas impossible qu'il y pût voir madame de Clèves sans être vu que d'elle. Il fit quelques questions à madame de Martigues, pour s'en éclaircir encore ; et M. de Clèves, qui l'avait toujours regardé pendant que madame de Martigues avait parlé, crut voir dans ce moment ce qui lui passait dans l'esprit. Les questions que fit ce prince le confirmèrent

encore dans cette pensée : en sorte qu'il ne douta point qu'il n'eût dessein d'aller voir sa femme. Il ne se trompait pas dans ses soupçons : ce dessein entra si fortement dans l'esprit de M. de Nemours, qu'après avoir passé la nuit à songer aux moyens de l'exécuter, dès le lendemain matin il demanda congé au roi, pour aller à Paris, sur quelque prétexte qu'il inventa.

M. de Clèves ne douta point du sujet de ce voyage ; mais il résolut de s'éclaircir de la conduite de sa femme, et de ne pas demeurer dans une cruelle incertitude. Il eut envie de partir en même temps que M. de Nemours, et de venir lui-même, caché, découvrir quel succès aurait ce voyage; mais, craignant que son départ ne parût extraordinaire, et que M. de Nemours, en étant averti, ne prît d'autres mesures, il résolut de se fier à un gentilhomme qui était à lui, dont il connaissait la fidélité et l'esprit. Il lui conta dans quel embarras il se trouvait : il lui dit quelle avait été jusqu'alors la vertu de madame de Clèves, et lui ordonna de partir sur les pas de M. de Nemours, de l'observer exactement, de voir s'il n'irait point à Coulommiers, et s'il n'entrerait point la nuit dans le jardin.

Le gentilhomme, qui était très-capable d'une telle commission, s'en acquitta avec toute l'exactitude imaginable. Il suivit M. de Nemours

jusqu'à un village, à une demi-lieue de Coulommiers, où ce prince s'arrêta, et le gentilhomme devina aisément que c'était pour y attendre la nuit. Il ne crut pas à propos de l'y attendre aussi; il passa le village, et alla dans la forêt à l'endroit par où il jugeait que M. de Nemours pouvait passer. Il ne se trompa point dans tout ce qu'il avait pensé : sitôt que la nuit fut venue, il entendit marcher, et, quoiqu'il fît obscur, il reconnut aisément M. de Nemours : il le vit faire le tour du jardin, comme pour écouter s'il n'y entendrait personne, et pour choisir le lieu par où il pourrait passer le plus aisément. Les palissades étaient fort hautes, et il y en avait encore derrière, pour empêcher qu'on ne pût entrer; en sorte qu'il était assez difficile de se faire passage. M. de Nemours en vint à bout néanmoins; sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était madame de Clèves; il vit beaucoup de lumières dans le cabinet; toutes les fenêtres en étaient ouvertes; et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres qui servaient de porte, pour voir ce que faisait madame de Clèves. Il vit qu'elle était seule; mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il

maître du transport que lui donna cette vue. Il faisait chaud, et elle n'avait rien sur sa tête et sur sa gorge, que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans ; elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua que c'était des mêmes couleurs qu'il avait portées au tournoi. Il vit qu'elle en faisait des nœuds à une canne des Indes fort extraordinaire, qu'il avait portée quelque temps, et qu'il avait donnée à sa sœur, à qui madame de Clèves l'avait prise sans faire semblant de la reconnaître pour avoir été à M. de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur que répandaient sur son visage les sentimens qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siége de Metz, où était le portrait de M. de Nemours; elle s'assit, et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

On ne peut exprimer ce que sentit M. de Nemours dans ce moment. Voir, au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adorait ; la voir sans qu'elle sût qu'il la voyait ; et la voir tout occupée de choses qui avaient du rapport à lui et à la passion

qu'elle lui cachait; c'est ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre amant.

Ce prince était aussi tellement hors de lui-même, qu'il demeurait immobile à regarder madame de Clèves, sans songer que les momens lui étaient précieux. Quand il fut un peu remis, il pensa qu'il devait attendre à lui parler qu'elle allât dans le jardin; il crut qu'il le pourrait faire avec plus de sûreté, parce qu'elle serait plus éloignée de ses femmes; mais, voyant qu'elle demeurait dans le cabinet, il prit la résolution d'y entrer. Quand il voulut l'exécuter, quel trouble n'eut-il point! Quelle crainte de lui déplaire! Quelle peur de faire changer ce visage où il y avait tant de douceur, et de le voir devenir plein de sévérité et de colère!

Il trouva qu'il y avait eu de la folie, non pas à venir voir madame de Clèves sans être vu, mais à penser de s'en faire voir; il vit tout ce qu'il n'avait point encore envisagé. Il lui parut de l'extravagance dans sa hardiesse de venir surprendre, au milieu de la nuit, une personne à qui il n'avait encore jamais parlé de son amour. Il pensa qu'il ne devait pas prétendre qu'elle le voulût écouter, et qu'elle aurait une juste colère du péril où il l'exposait par les accidens qui pouvaient arriver. Tout son courage l'abandonna, et il fut prêt plusieurs fois à prendre la résolu-

tion de s'en retourner sans se faire voir. Poussé néanmoins par le désir de lui parler, et rassuré par les espérances que lui donnait tout ce qu'il avait vu, il avança quelques pas, mais avec tant de trouble, qu'une écharpe qu'il avait s'embarrassa dans la fenêtre, en sorte qu'il fit du bruit. Madame de Clèves tourna la tête, et, soit qu'elle eût l'esprit rempli de ce prince, ou qu'il fût dans un lieu où la lumière donnait assez pour qu'elle le pût distinguer, elle crut le reconnaître; et, sans balancer ni se retourner du côté où il était, elle entra dans le lieu où étaient ses femmes. Elle y entra avec tant de trouble, qu'elle fut contrainte, pour le cacher, de dire qu'elle se trouvait mal; et elle le dit aussi pour occuper tous ses gens, et pour donner le temps à M. de Nemours de se retirer. Quand elle eut fait quelque réflexion, elle pensa qu'elle s'était trompée, et que c'était un effet de son imagination d'avoir cru voir M. de Nemours. Elle savait qu'il était à Chambort; elle ne trouvait nulle apparence qu'il eût entrepris une chose si hasardeuse; elle eut envie plusieurs fois de rentrer dans le cabinet, et d'aller voir dans le jardin s'il y avait quelqu'un. Peut-être souhaitait-elle, autant qu'elle le craignait, d'y trouver M. de Nemours : mais, enfin, la raison et la prudence l'emportèrent sur tous ses autres sentimens, et elle trouva qu'il valait

mieux demeurer dans le doute où elle était, que de prendre le hasard de s'en éclaircir. Elle fut long-temps à se résoudre à sortir d'un lieu dont elle pensait que ce prince était peut-être si proche, et il était quasi jour quand elle revint au château.

M. de Nemours était demeuré dans le jardin tant qu'il avait vu de la lumière; il n'avait pu perdre l'espérance de revoir madame de Clèves, quoiqu'il fût persuadé qu'elle l'avait reconnu, et qu'elle n'était sortie que pour l'éviter : mais, voyant qu'on fermait les portes, il jugea bien qu'il n'avait plus rien à espérer. Il vint reprendre son chemin tout proche du lieu où attendait le gentilhomme de M. de Clèves. Ce gentilhomme le suivit jusqu'au même village d'où il était parti le soir. M. de Nemours se résolut d'y passer tout le jour, afin de retourner la nuit à Coulommiers, pour voir si madame de Clèves aurait encore la cruauté de le fuir, ou celle de ne se pas exposer à être vue. Quoiqu'il eût une joie sensible de l'avoir trouvée si remplie de son idée, il était néanmoins très-affligé de lui avoir vu un mouvement si naturel de le fuir.

La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'était alors en ce prince. Il s'en alla sous des saules, le long d'un petit ruisseau qui coulait derrière la maison où il était caché.

Il s'éloigna le plus qu'il lui fut possible, pour n'être vu ni entendu de personne ; il s'abandonna aux transports de son amour, et son cœur en fut tellement pressé, qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes ; mais ces larmes n'étaient pas de celles que la douleur seule fait répandre : elles étaient mêlées de douceur et de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour.

Il se mit à repasser toutes les actions de madame de Clèves, depuis qu'il en était amoureux : quelle rigueur honnête et modeste elle avait toujours eue pour lui, quoiqu'elle l'aimât ! Car enfin elle m'aime, disait-il, elle m'aime, je n'en saurais douter; les plus grands engagemens et les plus grandes faveurs ne sont pas des marques si assurées que celles que j'en ai eues : cependant je suis traité avec la même rigueur que si j'étais haï. J'ai espéré au temps ; je n'en dois plus rien attendre : je la vois toujours se défendre également contre moi et contre elle-même. Si je n'étais point aimé, je songerais à plaire; mais je plais, on m'aime et on me le cache. Que puis-je donc espérer, et quel changement dois-je attendre dans ma destinée ? Quoi ! je serai aimé de la plus aimable personne du monde, et je n'aurai cet excès d'amour que donnent les premières certitudes d'être aimé, que pour mieux sentir la douleur d'être mal-

traité! Laissez-moi voir que vous m'aimez, belle princesse, s'écria-t-il; laissez-moi voir vos sentimens; pourvu que je les connaisse par vous une fois en ma vie, je consens que vous repreniez pour toujours ces rigueurs dont vous m'accabliez. Regardez-moi du moins avec ces mêmes yeux dont je vous ai vue cette nuit regarder mon portrait. Pouvez-vous l'avoir regardé avec tant de douceur, et m'avoir fui moi-même si cruellement? Que craignez-vous? Pourquoi mon amour vous est-il si redoutable? Vous m'aimez, vous me le cachez inutilement; vous-même m'en avez donné des marques involontaires. Je sais mon bonheur; laissez-m'en jouir, et cessez de me rendre malheureux. Est-il possible, reprenait-il, que je sois aimé de madame de Clèves, et que je sois malheureux? Qu'elle était belle cette nuit! Comment ai-je pu résister à l'envie de me jeter à ses pieds? Si je l'avais fait, je l'aurais peut-être empêchée de me fuir; mon respect l'aurait rassurée : mais peut-être elle ne m'a pas reconnu; je m'afflige plus que je ne dois, et la vue d'un homme à une heure si extraordinaire l'a effrayée.

Ces mêmes pensées occupèrent tout le jour M. de Nemours. Il attendit la nuit avec impatience; et, quand elle fut venue, il reprit le chemin de Coulommiers. Le gentilhomme de

M. de Clèves, qui s'était déguisé afin d'être moins remarqué, le suivit jusqu'au lieu où il l'avait suivi le soir d'auparavant, et le vit entrer dans le même jardin. Ce prince connut bientôt que madame de Clèves n'avait pas voulu hasarder qu'il essayât encore de la voir : toutes les portes étaient fermées. Il tourna de tous les côtés pour découvrir s'il ne verrait point de lumières ; mais ce fut inutilement.

Madame de Clèves, s'étant douté que M. de Nemours pourrait revenir, était demeurée dans sa chambre ; elle avait appréhendé de n'avoir pas toujours la force de le fuir, et elle n'avait pas voulu se mettre au hasard de lui parler d'une manière si peu conforme à la conduite qu'elle avait eue jusqu'alors.

Quoique M. de Nemours n'eût aucune espérance de la voir, il ne put se résoudre à sortir sitôt d'un lieu où elle était si souvent. Il passa la nuit entière dans le jardin, et trouva quelque consolation à voir du moins les mêmes objets qu'elle voyait tous les jours. Le soleil était levé devant qu'il pensât à se retirer ; mais enfin la crainte d'être découvert l'obligea à s'en aller.

Il lui fut impossible de s'éloigner sans voir madame de Clèves, et il alla chez madame de Mercœur, qui était alors dans cette maison

qu'elle avait proche de Coulommiers. Elle fut extrêmement surprise de l'arrivée de son frère. Il inventa une cause de son voyage assez vraisemblable pour la tromper; et enfin il conduisit si habilement son dessein, qu'il l'obligea à lui proposer d'elle-même d'aller chez madame de Clèves. Cette proposition fut exécutée dès le même jour, et M. de Nemours dit à sa sœur qu'il la quitterait à Coulommiers, pour s'en retourner en diligence trouver le roi. Il fit ce dessein de la quitter à Coulommiers, dans la pensée de l'en laisser partir la première; et il crut avoir trouvé un moyen infaillible de parler à madame de Clèves.

Comme ils arrivèrent, elle se promenait dans une grande allée qui borde le parterre. La vue de M. de Nemours ne lui causa pas un médiocre trouble, et ne lui laissa plus douter que ce ne fût lui qu'elle avait vu la nuit précédente. Cette certitude lui donna quelque mouvement de colère, par la hardiesse et l'imprudence qu'elle trouvait dans ce qu'il avait entrepris. Ce prince remarqua une impression de froideur sur son visage, qui lui donna une sensible douleur. La conversation fut de choses indifférentes; et néanmoins il trouva l'art d'y faire paraître tant d'esprit, tant de complaisance, et tant d'admiration pour madame de Clèves, qu'il dissipa malgré

elle une partie de la froideur qu'elle avait eue d'abord.

Lorsqu'il se sentit rassuré de sa première crainte, il témoigna une extrême curiosité d'aller voir le pavillon de la forêt : il en parla comme du plus agréable lieu du monde, et en fit même une description si particulière, que madame de Mercœur lui dit qu'il fallait qu'il y eût été plusieurs fois pour en connaître si bien toutes les beautés. Je ne crois pourtant pas, reprit madame de Clèves, que M. de Nemours y ait jamais entré, c'est un lieu qui n'est achevé que depuis peu. Il n'y a pas long-temps aussi que j'y ai été, reprit M. de Nemours en la regardant, et je ne sais si je ne dois point être bien aise que vous ayez oublié de m'y avoir vu. Madame de Mercœur, qui regardait la beauté des jardins, n'avait point d'attention à ce que disait son frère. Madame de Clèves rougit ; et, baissant les yeux sans regarder M. de Nemours : Je ne me souviens point, lui dit-elle, de vous y avoir vu ; et, si vous y avez été, c'est sans que je l'aie su. Il est vrai, madame, répliqua M. de Nemours, que j'y ai été sans vos ordres, et j'y ai passé les plus doux et les plus cruels momens de ma vie.

Madame de Clèves entendait trop bien tout ce que disait ce prince ; mais elle n'y répondit

point : elle songea à empêcher madame de Mercœur d'aller dans ce cabinet, parce que le portrait de M. de Nemours y était, et qu'elle ne voulait pas qu'elle l'y vît. Elle fit si bien, que le temps se passa insensiblement, et madame de Mercœur parla de s'en retourner; mais, quand madame de Clèves vit que M. de Nemours et sa sœur ne s'en allaient pas ensemble, elle jugea bien à quoi elle allait être exposée : elle se trouva dans le même embarras où elle s'était trouvée à Paris, et elle prit aussi le même parti. La crainte que cette visite ne fût encore une confirmation des soupçons qu'avait son mari, ne contribua pas peu à la déterminer; et, pour éviter que M. de Nemours ne demeurât seul avec elle, elle dit à madame de Mercœur qu'elle l'allait conduire jusques au bord de la forêt, et elle ordonna que son carrosse la suivît. La douleur qu'eut ce prince de trouver toujours cette même continuation de rigueurs en madame de Clèves fut si violente, qu'il en pâlit dans le même moment. Madame de Mercœur lui demanda s'il se trouvait mal; mais il regarda madame de Clèves, sans que personne s'en aperçût, et il lui fit juger, par ses regards, qu'il n'avait d'autre mal que son désespoir. Cependant il fallut qu'il les laissât partir sans oser les suivre; et après ce qu'il avait dit, il ne pouvait plus retourner avec sa

sœur : ainsi il revint à Paris, et en partit le lendemain.

Le gentilhomme de M. de Clèves l'avait toujours observé : il revint aussi à Paris; et, comme il vit M. de Nemours parti pour Chambort, il prit la poste, afin d'y arriver devant lui, et de rendre compte de son voyage. Son maître attendait son retour comme ce qui allait décider du malheur de toute sa vie.

Sitôt qu'il le vit, il jugea, par son visage et par son silence, qu'il n'avait que des choses fâcheuses à lui apprendre. Il demeura quelque temps saisi d'affliction, la tête baissée, sans pouvoir parler; enfin, il lui fit signe de la main de se retirer. Allez, lui dit-il, je vois ce que vous avez à me dire; mais je n'ai pas la force de l'écouter. Je n'ai rien à vous apprendre, lui répondit le gentilhomme, sur quoi on puisse faire de jugement assuré : il est vrai que M. de Nemours a entré deux nuits de suite dans le jardin de la forêt, et qu'il a été le jour d'après à Coulommiers avec madame de Mercœur. C'est assez, répliqua M. de Clèves, c'est assez, en lui faisant encore signe de se retirer, et je n'ai pas besoin d'un plus grand éclaircissement. Le gentilhomme fut contraint de laisser son maître abandonné à son désespoir. Il n'y en a peut-être jamais eu un plus violent, et peu d'hommes

d'un aussi grand courage et d'un cœur aussi passionné que M. de Clèves ont ressenti en même temps la douleur que cause l'infidélité d'une maîtresse, et la honte d'être trompé par une femme.

M. de Clèves ne put résister à l'accablement où il se trouva. La fièvre lui prit dès la nuit même, et avec de si grands accidens, que dès ce moment sa maladie parut très-dangereuse : on en donna avis à madame de Clèves; elle vint en diligence. Quand elle arriva, il était encore plus mal, elle lui trouva quelque chose de si froid et de si glacé pour elle, qu'elle en fut extrêmement surprise et affligée. Il lui parut même qu'il recevait avec peine les services qu'elle lui rendait; mais enfin elle pensa que c'était peut-être un effet de sa maladie.

D'abord qu'elle fut à Blois, où la cour était alors, M. de Nemours ne put s'empêcher d'avoir de la joie de savoir qu'elle était dans le même lieu que lui. Il essaya de la voir, et alla tous les jours chez M. de Clèves, sur le prétexte de savoir de ses nouvelles; mais ce fut inutilement. Elle ne sortait point de la chambre de son mari, et avait une douleur violente de l'état où elle le voyait. M. de Nemours était désespéré qu'elle fût si affligée; il jugeait aisément combien cette affliction renouvelait l'amitié qu'elle avait pour

M. de Clèves, et combien cette amitié faisait une diversion dangereuse à la passion qu'elle avait dans le cœur. Ce sentiment lui donna un chagrin mortel pendant quelque temps; mais l'extrémité du mal de M. de Clèves lui ouvrit de nouvelles espérances. Il vit que madame de Clèves serait peut-être en liberté de suivre son inclination, et qu'il pourrait trouver dans l'avenir une suite de bonheur et de plaisirs durables. Il ne pouvait soutenir cette pensée, tant elle lui donnait de troubles et de transports, et il en éloignait son esprit par la crainte de se trouver trop malheureux, s'il venait à perdre ses espérances.

Cependant M. de Clèves était presque abandonné des médecins. Un des derniers jours de son mal, après avoir passé une nuit très-fâcheuse, il dit, sur le matin, qu'il voulait reposer. Madame de Clèves demeura seule dans sa chambre. Il lui parut qu'au lieu de reposer, il avait beaucoup d'inquiétude : elle s'approcha, et se vint mettre à genoux devant son lit, le visage tout couvert de larmes. M. de Clèves avait résolu de ne lui point témoigner le violent chagrin qu'il avait contre elle; mais les soins qu'elle lui rendait, et son affliction, qui lui paraissait quelquefois véritable, et qu'il regardait aussi quelquefois comme des marques de dissimula-

tion et de perfidie, lui causaient des sentimens si opposés et si douloureux, qu'il ne les put renfermer en lui-même.

Vous versez bien des pleurs, madame, lui dit-il, pour une mort que vous causez, et qui ne vous peut donner la douleur que vous faites paraître. Je ne suis plus en état de vous faire des reproches, continua-t-il avec une voix affaiblie par la maladie et par la douleur; mais je meurs du cruel déplaisir que vous m'avez donné. Fallait-il qu'une action aussi extraordinaire que celle que vous aviez faite de me parler à Coulommiers eût si peu de suite? Pourquoi m'éclairer sur la passion que vous aviez pour M. de Nemours, si votre vertu n'avait pas plus d'étendue pour y résister? Je vous aimais jusqu'à être bien aise d'être trompé, je l'avoue à ma honte; j'ai regretté ce faux repos dont vous m'avez tiré. Que ne me laissiez-vous dans cet aveuglement tranquille dont jouissent tant de maris? j'eusse peut-être ignoré, toute ma vie, que vous aimiez M. de Nemours. Je mourrai, ajouta-t-il; mais sachez que vous me rendez la mort agréable, et qu'après m'avoir ôté l'estime et la tendresse que j'avais pour vous, la vie me ferait horreur. Que ferais-je de la vie, reprit-il, pour la passer avec une personne que j'ai tant aimée, et dont j'ai été si cruellement trom-

pé, ou pour vivre séparé de cette même personne, et en venir à un éclat et à des violences si opposées à mon humeur et à la passion que j'avais pour vous? Elle a été au delà de ce que vous en avez vu, madame; je vous en ai caché la plus grande partie, par la crainte de vous importuner, ou de perdre quelque chose de votre estime, par des manières qui ne convenaient pas à un mari; enfin je méritais votre cœur : encore une fois, je meurs sans regret, puisque je n'ai pu l'avoir, et que je ne puis plus le désirer. Adieu, madame. Vous regretterez quelque jour un homme qui vous aimait d'une passion véritable et légitime. Vous sentirez le chagrin que trouvent les personnes raisonnables dans ces engagemens, et vous connaîtrez la différence d'être aimée comme je vous aimais, à l'être par des gens qui, en vous témoignant de l'amour, ne cherchent que l'honneur de vous séduire : mais ma mort vous laissera en liberté, ajouta-t-il, et vous pourrez rendre M. de Nemours heureux, sans qu'il vous en coûte des crimes. Qu'importe, reprit-il, ce qui arrivera quand je ne serai plus, et faut-il que j'aie la faiblesse d'y jeter les yeux!

Madame de Clèves était si éloignée de s'imaginer que son mari pût avoir des soupçons contre elle, qu'elle écouta toutes ces paroles sans

les comprendre, et sans avoir d'autre idée, sinon qu'il lui reprochait son inclination pour M. de Nemours : enfin, sortant tout d'un coup de son aveuglement : Moi, des crimes! s'écria-t-elle, la pensée même m'en est inconnue. La vertu la plus austère ne peut inspirer d'autre conduite que celle que j'ai eue; et je n'ai jamais fait d'action dont je n'eusse souhaité que vous eussiez été témoin. Eussiez-vous souhaité, répliqua M. de Clèves en la regardant avec dédain, que je l'eusse été des nuits que vous avez passées avec M. de Nemours? Ah! madame, est-ce vous dont je parle, quand je parle d'une femme qui a passé des nuits avec un homme? Non, monsieur, reprit-elle; non, ce n'est pas moi dont vous parlez : je n'ai jamais passé ni de nuits ni de momens avec M. de Nemours : il ne m'a jamais vue en particulier; je ne l'ai jamais souffert ni écouté, et j'en ferais tous les sermens... N'en dites pas davantage, interrompit M. de Clèves; de faux sermens ou un aveu me feraient peut-être une égale peine. Madame de Clèves ne pouvait répondre; ses larmes et sa douleur lui ôtaient la parole; enfin, faisant un effort : Regardez-moi, du moins; écoutez-moi, lui dit-elle; s'il n'y allait que de mon intérêt, je souffrirais ces reproches; mais il y va de votre vie : écoutez-moi, pour l'amour de vous-même :

il est impossible qu'avec tant de vérité, je ne vous persuade mon innocence. Plût à Dieu que vous me la puissiez persuader! s'écria-t-il; mais que me pouvez-vous dire? M. de Nemours n'a-t-il pas été à Coulommiers avec sa sœur? et n'avait-il pas passé les deux nuits précédentes avec vous dans le jardin de la forêt? Si c'est là mon crime, répliqua-t-elle, il m'est aisé de me justifier : je ne vous demande point de me croire; mais croyez tous vos domestiques, et sachez si j'allai dans le jardin de la forêt la veille que M. de Nemours vint à Coulommiers, et si je n'en sortis pas le soir d'auparavant deux heures plus tôt que je n'avais accoutumé. Elle lui conta ensuite comme elle avait cru voir quelqu'un dans ce jardin : elle lui avoua qu'elle avait cru que c'était M. de Nemours. Elle lui parla avec tant d'assurance, et la vérité se persuade si aisément, lors même qu'elle n'est pas vraisemblable, que M. de Clèves fut presque convaincu de son innocence. Je ne sais, lui dit-il, si je me dois laisser aller à vous croire? Je me sens si proche de la mort, que je ne veux rien voir de ce qui me pourrait faire regretter la vie. Vous m'avez éclairci trop tard; mais ce me sera toujours un soulagement d'emporter la pensée que vous êtes digne de l'estime que j'ai eue pour vous. Je vous prie que je puisse en-

core avoir la consolation de croire que ma mémoire vous sera chère, et que, s'il eût dépendu de vous, vous eussiez eu pour moi les sentimens que vous avez pour un autre. Il voulut continuer; mais une faiblesse lui ôta la parole. Madame de Clèves fit venir les médecins; ils le trouvèrent presque sans vie. Il languit néanmoins encore quelques jours, et mourut enfin avec une constance admirable.

Madame de Clèves demeura dans une affliction si violente, qu'elle perdit quasi l'usage de la raison. La reine la vint voir avec soin, et la mena dans un couvent, sans qu'elle sût où on la conduisait. Ses belles-sœurs la ramenèrent à Paris, qu'elle n'était pas encore en état de sentir distinctement sa douleur. Quand elle commença d'avoir la force de l'envisager, et qu'elle vit quel mari elle avait perdu, qu'elle considéra qu'elle était la cause de sa mort, et que c'était par la passion qu'elle avait eue pour un autre qu'elle en était cause, l'horreur qu'elle eut pour elle-même et pour M. de Nemours ne se peut représenter.

Ce prince n'osa, dans ces commencemens, lui rendre d'autres soins que ceux que lui ordonnait la bienséance. Il connaissait assez madame de Clèves pour croire qu'un plus grand empressement lui serait désagréable : mais ce

qu'il apprit ensuite lui fit bien voir qu'il devait avoir long-temps la même conduite.

Un écuyer qu'il avait lui conta que le gentilhomme de M. de Clèves, qui était son ami intime, lui avait dit, dans sa douleur de la perte de son maître, que le voyage de M. de Nemours à Coulommiers était cause de sa mort. M. de Nemours fut extrêmement surpris de ce discours; mais, après y avoir fait réflexion, il devina une partie de la vérité, et il jugea bien quels seraient d'abord les sentimens de madame de Clèves, et quel éloignement elle aurait de lui, si elle croyait que le mal de son mari eût été causé par la jalousie. Il crut qu'il ne fallait pas même la faire sitôt souvenir de son nom; et il suivit cette conduite, quelque pénible qu'elle lui parût.

Il fit un voyage à Paris, et ne put s'empêcher néanmoins d'aller à sa porte pour apprendre de ses nouvelles. On lui dit que personne ne la voyait, et qu'elle avait même défendu qu'on lui rendît compte de ceux qui l'iraient chercher. Peut-être que ces ordres si exacts étaient donnés en vue de ce prince, et pour ne point entendre parler de lui. M. de Nemours était trop amoureux pour pouvoir vivre si absolument privé de la vue de madame de Clèves. Il résolut de trouver des moyens, quelque difficiles qu'ils

pussent être, de sortir d'un état qui lui paraissait si insupportable.

La douleur de cette princesse passait les bornes de la raison. Ce mari mourant, et mourant à cause d'elle et avec tant de tendresse pour elle, ne lui sortait point de l'esprit. Elle repassait incessamment tout ce qu'elle lui devait; et elle se faisait un crime de n'avoir pas eu de la passion pour lui, comme si c'eût été une chose qui eût été en son pouvoir. Elle ne trouvait de consolation qu'à penser qu'elle le regrettait autant qu'il méritait d'être regretté, et qu'elle ne ferait, dans le reste de sa vie, que ce qu'il aurait été bien aise qu'elle eût fait, s'il avait vécu.

Elle avait pensé plusieurs fois comment il avait su que M. de Nemours était venu à Coulommiers : elle ne soupçonnait pas ce prince de l'avoir conté; et il lui paraissait même indifférent qu'il l'eût redit, tant elle se croyait guérie et éloignée de la passion qu'elle avait eue pour lui. Elle sentait néanmoins une douleur vive de s'imaginer qu'il était cause de la mort de son mari, et elle se souvenait avec peine de la crainte que M. de Clèves lui avait témoignée en mourant qu'elle ne l'épousât; mais toutes ces douleurs se confondaient dans celle de la perte de son mari, et elle croyait n'en avoir point d'autre.

Après que plusieurs mois furent passés, elle sortit de cette violente affliction où elle était, et passa dans un état de tristesse et de langueur. Madame de Martigues fit un voyage à Paris, et la vit avec soin pendant le séjour qu'elle y fit. Elle l'entretint de la cour et de tout ce qui s'y passait; et, quoique madame de Clèves ne parût pas y prendre intérêt, madame de Martigues ne laissait pas de lui en parler pour la divertir.

Elle lui conta des nouvelles du vidame, de M. de Guise, et de tous les autres qui étaient distingués par leur personne ou par leur mérite. Pour M. de Nemours, dit-elle, je ne sais si les affaires ont pris dans son cœur la place de la galanterie, mais il a bien moins de joie qu'il n'avait accoutumé d'en avoir; il paraît fort retiré du commerce des femmes; il fait souvent des voyages à Paris, et je crois même qu'il y est présentement. Le nom de M. de Nemours surprit madame de Clèves, et la fit rougir : elle changea de discours, et madame de Martigues ne s'aperçut point de son trouble.

Le lendemain, cette princesse, qui cherchait des occupations conformes à l'état où elle était, alla, proche de chez elle, voir un homme qui faisait des ouvrages de soie d'une façon particulière; et elle y fut dans le dessein d'en faire faire

de semblables. Après qu'on les lui eut montrés, elle vit la porte d'une chambre où elle crut qu'il y en avait encore; elle dit qu'on la lui ouvrît. Le maître répondit qu'il n'en avait pas la clef, et qu'elle était occupée par un homme qui y venait quelquefois, pendant le jour, pour dessiner de belles maisons et des jardins que l'on voyait de ses fenêtres. C'est l'homme du monde le mieux fait, ajouta-t-il; il n'a guère la mine d'être réduit à gagner sa vie. Toutes les fois qu'il vient céans, je le vois toujours regarder les maisons et les jardins, mais je ne le vois jamais travailler.

Madame de Clèves écoutait ce discours avec une grande attention : ce que lui avait dit madame de Martigues, que M. de Nemours était quelquefois à Paris, se joignit, dans son imagination, à cet homme bien fait qui venait proche de chez elle, et lui fit une idée de M. de Nemours, et de M. de Nemours appliqué à la voir, qui lui donna un trouble confus dont elle ne savait pas même la cause. Elle alla vers les fenêtres pour voir où elles donnaient : elle trouva qu'elles voyaient tout son jardin et la face de son appartement; et, lorsqu'elle fut dans sa chambre, elle remarqua aisément cette même fenêtre où l'on lui avait dit que venait cet homme. La pensée que c'était M. de Nemours

changea entièrement la situation de son esprit; elle ne se trouva plus dans un certain triste repos qu'elle commençait à goûter; elle se sentit inquiète et agitée; enfin, ne pouvant demeurer avec elle-même, elle sortit, et alla prendre l'air dans un jardin hors des faubourgs, où elle pensait être seule. Elle crut, en y arrivant, qu'elle ne s'était pas trompée : elle ne vit aucune apparence qu'il y eût quelqu'un, et elle se promena assez long-temps.

Après avoir traversé un petit bois, elle aperçut, au bout d'une allée, dans l'endroit le plus reculé du jardin, une manière de cabinet ouvert de tous côtés, où elle adressa ses pas. Comme elle en fut proche, elle vit un homme couché sur des bancs, qui paraissait enseveli dans une rêverie profonde, et elle reconnut que c'était M. de Nemours. Cette vue l'arrêta tout court; mais ses gens, qui la suivaient, firent quelque bruit, qui tira M. de Nemours de sa rêverie. Sans regarder qui avait causé le bruit qu'il avait entendu, il se leva de sa place pour éviter la compagnie qui venait vers lui, et tourna dans une autre allée, en faisant une révérence fort basse, qui l'empêcha même de voir ceux qu'il saluait.

S'il eût su ce qu'il évitait, avec quelle ardeur serait-il retourné sur ses pas! mais il continua

à suivre l'allée, et madame de Clèves le vit sortir par une porte de derrière où l'attendait son carrosse. Quel effet produisit cette vue d'un moment dans le cœur de madame de Clèves! Quelle passion endormie se ralluma dans son cœur, et avec quelle violence! Elle alla s'asseoir dans le même endroit d'où venait de sortir M. de Nemours; elle y demeura comme accablée. Ce prince se présenta à son esprit, aimable au-dessus de tout ce qui était au monde, l'aimant depuis long-temps avec une passion pleine de respect et de fidélité, méprisant tout pour elle, respectant même jusqu'à sa douleur, songeant à la voir sans songer à en être vu, quittant la cour, dont il faisait les délices, pour aller regarder les murailles qui la renfermaient, pour venir rêver dans des lieux où il ne pouvait prétendre de la rencontrer, enfin un homme digne d'être aimé par son seul attachement, et pour qui elle avait une inclination si violente, qu'elle l'aurait aimé quand il ne l'aurait pas aimée: mais de plus, un homme d'une qualité élevée et convenable à la sienne. Plus de devoir, plus de vertu, qui s'opposassent à ses sentimens: tous les obstacles étaient levés, et il ne restait de leur état passé que la passion de M. de Nemours pour elle, et que celle qu'elle avait pour lui.

Toutes ces idées furent nouvelles à cette princesse. L'affliction de la mort de M. de Clèves l'avait assez occupée, pour avoir empêché qu'elle n'y eût jeté les yeux. La présence de M. de Nemours les amena en foule dans son esprit; mais, quand il en eut été pleinement rempli, et qu'elle se souvint aussi que ce même homme qu'elle regardait comme pouvant l'épouser, était celui qu'elle avait aimé du vivant de son mari, et qui était la cause de sa mort; que même, en mourant, il lui avait témoigné de la crainte qu'elle ne l'épousât, son austère vertu était si blessée de cette imagination, qu'elle ne trouvait guère moins de crime à épouser M. de Nemours, qu'elle en avait trouvé à l'aimer pendant la vie de son mari. Elle s'abandonna à ces réflexions si contraires à son bonheur; elle les fortifia encore de plusieurs raisons qui regardaient son repos et les maux qu'elle prévoyait en épousant ce prince. Enfin, après avoir demeuré deux heures dans le lieu où elle était, elle s'en revint chez elle, persuadée qu'elle devait fuir sa vue comme une chose entièrement opposée à son devoir.

Mais cette persuasion, qui était un effet de sa raison et de sa vertu, n'entraînait pas son cœur. Il demeurait attaché à M. de Nemours avec une violence qui la mettait dans un état digne de compassion, et qui ne lui laissa plus

de repos. Elle passa une des plus cruelles nuits qu'elle eût jamais passées. Le matin, son premier mouvement fut d'aller voir s'il n'y aurait personne à la fenêtre qui donnait chez elle; elle y alla, elle y vit M. de Nemours. Cette vue la surprit, et elle se retira avec une promptitude qui fit juger à ce prince qu'il avait été reconnu. Il avait souvent désiré de l'être, depuis que sa passion lui avait fait trouver ces moyens de voir madame de Clèves; et, lorsqu'il n'espérait pas d'avoir ce plaisir, il allait rêver dans le même jardin où elle l'avait trouvé.

Lassé enfin d'un état si malheureux et si incertain, il résolut de tenter quelque voie d'éclaircir sa destinée. Que veux-je attendre? disait-il; il y a long-temps que je sais que j'en suis aimé; elle est libre, elle n'a plus de devoir à m'opposer; pourquoi me réduire à la voir sans en être vu et sans lui parler? Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison et la hardiesse, et qu'il m'ait rendu si différent de ce que j'ai été dans les autres passions de ma vie? J'ai dû respecter la douleur de madame de Clèves; mais je la respecte trop long-temps, et je lui donne le loisir d'éteindre l'inclination qu'elle a pour moi.

Après ces réflexions, il songea aux moyens dont il devait se servir pour la voir. Il crut qu'il

n'y avait plus rien qui l'obligeât à cacher sa passion au vidame de Chartres : il résolut de lui en parler, et de lui dire le dessein qu'il avait pour sa nièce.

Le vidame était alors à Paris : tout le monde y était venu donner ordre à son équipage et à ses habits, pour suivre le roi, qui devait conduire la reine d'Espagne. M. de Nemours alla donc chez le vidame, et lui fit un aveu sincère de tout ce qu'il lui avait caché jusques alors, à la réserve des sentimens de madame de Clèves, dont il ne voulut pas paraître instruit.

Le vidame reçut tout ce qu'il lui dit avec beaucoup de joie, et l'assura que, sans savoir ses sentimens, il avait souvent pensé, depuis que madame de Clèves était veuve, qu'elle était la seule personne digne de lui. M. de Nemours le pria de lui donner les moyens de lui parler, et de savoir quelles étaient ses dispositions.

Le vidame lui proposa de le mener chez elle; mais M. de Nemours crut qu'elle en serait choquée, parce qu'elle ne voyait encore personne. Ils trouvèrent qu'il fallait que M. le vidame la priât de venir chez lui, sur quelque prétexte, et que M. de Nemours y vînt par un escalier dérobé, afin de n'être vu de personne. Cela s'exécuta comme ils l'avaient résolu : madame de Clèves vint; le vidame l'alla recevoir, et la con-

duisit dans un grand cabinet, au bout de son appartement; quelque temps après, M. de Nemours entra comme si le hasard l'eût conduit. Madame de Clèves fut extrêmement surprise de le voir : elle rougit, et essaya de cacher sa rougeur. Le vidame parla d'abord de choses différentes, et sortit, supposant qu'il avait quelque ordre à donner. Il dit à madame de Clèves qu'il la priait de faire les honneurs de chez lui, et qu'il allait rentrer dans un moment.

L'on ne peut exprimer ce que sentirent M. de Nemours et madame de Clèves, de se trouver seuls et en état de se parler pour la première fois. Ils demeurèrent quelque temps sans rien dire; enfin, M. de Nemours rompant le silence : Pardonnerez-vous à M. de Chartres, madame, lui dit-il, de m'avoir donné l'occasion de vous voir, et de vous entretenir, que vous m'avez toujours si cruellement ôtée? Je ne lui dois pas pardonner, répondit-elle, d'avoir oublié l'état où je suis et à quoi il expose ma réputation. En prononçant ces paroles elle voulut s'en aller; et M. de Nemours la retenant : Ne craignez rien, madame, répliqua-t-il, personne ne sait que je suis ici, et aucun hasard n'est à craindre. Écoutez-moi, madame, écoutez-moi; si ce n'est par bonté, que ce soit du moins pour l'amour de vous-même, et pour vous délivrer des extrava-

gances où m'emporterait infailliblement une passion dont je ne suis plus le maître.

Madame de Clèves céda pour la première fois au penchant qu'elle avait pour M. de Nemours, et le regardant avec des yeux pleins de douceur et de charme : Mais qu'espérez-vous, lui dit-elle, de la complaisance que vous me demandez? Vous vous repentirez peut-être de l'avoir obtenue, et je me repentirai infailliblement de vous l'avoir accordée. Vous méritez une destinée plus heureuse que celle que vous avez eue jusques ici, et que celle que vous pouvez trouver à l'avenir, à moins que vous ne la cherchiez ailleurs. Moi, madame, lui dit-il, chercher du bonheur ailleurs! et y en a-t-il d'autre que d'être aimé de vous! Quoique je ne vous aie jamais parlé, je ne saurais croire, madame, que vous ignoriez ma passion, et que vous ne la connaissiez pour la plus véritable et la plus violente qui sera jamais. A quelle épreuve a-t-elle été par des choses qui vous sont inconnues? Et à quelle épreuve l'avez-vous mise par vos rigueurs?

Puisque vous voulez que je vous parle, et que je m'y résous, répondit madame de Clèves en s'asseyant, je le ferai avec une sincérité que vous trouverez malaisément dans les personnes de mon sexe. Je ne vous dirai point que je n'aie pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi;

peut-être ne me croiriez-vous pas quand je vous le dirais : je vous avoue donc, non-seulement que je l'ai vu, mais que je l'ai vu tel que vous pouvez souhaiter qu'il m'ait paru. Et si vous l'avez vu, madame, interrompit-il, est-il possible que vous n'en ayez point été touchée? Et oserais-je vous demander s'il n'a fait aucune impression dans votre cœur? Vous en avez dû juger par ma conduite, lui répliqua-t-elle; mais je voudrais bien savoir ce que vous en avez pensé. Il faudrait que je fusse dans un état plus heureux pour vous l'oser dire, répondit-il; et ma destinée a trop peu de rapport à ce que je vous dirais. Tout ce que je puis vous apprendre, madame, c'est que j'ai souhaité ardemment que vous n'eussiez pas avoué à M. de Clèves ce que vous me cachiez, et que vous lui eussiez caché ce que vous m'eussiez laissé voir. Comment avez-vous pu découvrir, reprit-elle en rougissant, que j'aie avoué quelque chose à M. de Clèves? Je l'ai su par vous-même, madame, répondit-il; mais, pour me pardonner la hardiesse que j'ai eue de vous écouter, souvenez-vous si j'ai abusé de ce que j'ai entendu, si mes espérances en ont augmenté, et si j'ai eu plus de hardiesse à vous parler.

Il commença à lui conter comme il avait entendu sa conversation avec M. de Clèves; mais

elle l'interrompit avant qu'il eût achevé. Ne m'en dites pas davantage, lui dit-elle; je vois présentement par où vous avez été si bien instruit; vous ne me le parûtes déjà que trop chez madame la dauphine, qui avait su cette aventure par ceux à qui vous l'aviez confiée.

M. de Nemours lui apprit alors de quelle sorte la chose était arrivée. Ne vous excusez point, reprit-elle; il y a long-temps que je vous ai pardonné, sans que vous m'ayez dit de raison; mais puisque vous avez appris par moi-même ce que j'avais eu dessein de vous cacher toute ma vie, je vous avoue que vous m'avez inspiré des sentimens qui m'étaient inconnus devant que de vous avoir vu, et dont j'avais même si peu d'idée, qu'ils me donnèrent d'abord une surprise qui augmentait encore le trouble qui les suit toujours. Je vous fais cet aveu avec moins de honte, parce que je le fais dans un temps où je le puis faire sans crime, et que vous avez vu que ma conduite n'a pas été réglée par mes sentimens.

Croyez-vous, madame, lui dit M. de Nemours, en se jetant à ses genoux, que je n'expire pas à vos pieds de joie et de transport. Je ne vous apprends, lui répondit-elle en souriant, que ce que vous ne saviez déjà que trop. Ah! madame, répliqua-t-il, quelle différence de le

savoir par un effet du hasard, ou de l'apprendre par vous-même, et de voir que vous voulez bien que je le sache! Il est vrai, lui dit-elle, que je veux bien que vous le sachiez, et que je trouve de la douceur à vous le dire : je ne sais même si je ne vous le dis point plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous. Car, enfin, cet aveu n'aura point de suite, et je suivrai les règles austères que mon devoir m'impose. Vous n'y songez pas, madame, répondit M. de Nemours ; il n'y a plus de devoir qui vous lie, vous êtes en liberté ; et, si j'osais, je vous dirais même qu'il dépend de vous de faire en sorte que votre devoir vous oblige un jour à conserver les sentimens que vous avez pour moi. Mon devoir, répliqua-t-elle, me défend de penser jamais à personne, et moins à vous qu'à qui que ce soit au monde, par des raisons qui vous sont inconnues. Elles ne me le sont peut-être pas, madame, reprit-il; mais ce ne sont point de véritables raisons. Je crois savoir que M. de Clèves m'a cru plus heureux que je n'étais, et qu'il s'est imaginé que vous aviez approuvé des extravagances que la passion m'a fait entreprendre sans votre aveu. Ne parlons point de cette aventure, lui dit-elle, je n'en saurais soutenir la pensée ; elle me fait honte, et elle m'est aussi trop douloureuse par les suites qu'elle a

eues. Il n'est que trop véritable que vous êtes cause de la mort de M. de Clèves : les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée lui ont coûté la vie, comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrais faire, si vous en étiez venus ensemble à ces extrémités, et que le même malheur en fût arrivé. Je sais bien que ce n'est pas la même chose à l'égard du monde; mais, au mien, il n'y a aucune différence, puisque je sais que c'est par vous qu'il est mort, et que c'est à cause de moi. Ah! madame, lui dit M. de Nemours, quel fantôme de devoir opposez-vous à mon bonheur! Quoi! madame, une pensée vaine et sans fondement vous empêchera de rendre heureux un homme que vous ne haïssez pas? Quoi! j'aurais pu concevoir l'espérance de passer ma vie avec vous; ma destinée m'aurait conduit à aimer la plus estimable personne du monde; j'aurais vu en elle tout ce qui peut faire une adorable maîtresse; elle ne m'aurait pas haï, et je n'aurais trouvé dans sa conduite que tout ce qui peut être à désirer dans une femme! Car enfin, madame, vous êtes peut-être la seule personne en qui ces deux choses se soient jamais trouvées au degré qu'elles sont en vous : tous ceux qui épousent des maîtresses dont ils sont aimés, tremblent en les

épousant, et regardent avec crainte, par rapport aux autres, la conduite qu'elles ont eue avec eux; mais en vous, madame, rien n'est à craindre, et on ne trouve que des sujets d'admiration. N'aurais-je envisagé, dis-je, une si grande félicité, que pour vous y voir apporter vous-même des obstacles ? Ah ! madame, vous oubliez que vous m'avez distingué du reste des hommes, ou plutôt vous ne m'en avez jamais distingué : vous vous êtes trompée, et je me suis flatté.

Vous ne vous êtes point flatté, lui répondit-elle; les raisons de mon devoir ne me paraîtraient peut-être pas si fortes sans cette distinction dont vous vous doutez, et c'est elle qui me fait envisager des malheurs à m'attacher à vous. Je n'ai rien à répondre, madame, reprit-il, quand vous me faites voir que vous craignez des malheurs; mais je vous avoue qu'après tout ce que vous avez bien voulu me dire, je ne m'attendais pas à trouver une si cruelle raison. Elle est si peu offensante pour vous, reprit madame de Clèves, que j'ai même beaucoup de peine à vous l'apprendre. Hélas ! madame, répliqua-t-il, que pouvez-vous craindre qui me flatte trop, après ce que vous venez de me dire ? Je veux vous parler encore avec la même sincérité que j'ai déjà commencé, reprit-elle, et je vais passer

par-dessus toute la retenue et toutes les délicatesses que je devrais avoir dans une première conversation ; mais je vous conjure de m'écouter sans m'interrompre.

Je crois devoir à votre attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentimens, et de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paraître; néanmoins, je ne saurais vous avouer sans honte que la certitude de n'être plus aimée de vous comme je le suis me paraît un si horrible malheur, que, quand je n'aurais point des raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais me résoudre à m'exposer à ce malheur. Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais; mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagemens éternels? Dois-je espérer un miracle en ma faveur? et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité? M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter

de ce bonheur; peut-être aussi que sa passion n'avait subsisté que parce qu'il n'en avait pas trouvé en moi; mais je n'aurais pas le même moyen de conserver la vôtre : je crois même que les obstacles ont fait votre constance; vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre; et mes actions involontaires, ou les choses que le hasard vous a apprises, vous ont donné assez d'espérance pour ne vous pas rebuter. Ah! madame, reprit M. de Nemours, je ne saurais garder le silence que vous m'imposez : vous me faites trop d'injustice, et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire, mais elles ne sauraient m'aveugler; rien ne me peut empêcher de connaître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux : vous avez déjà eu plusieurs passions; vous en auriez encore; je ne ferais plus votre bonheur; je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi : j'en aurais une douleur mortelle, et je ne serais pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie. Je vous en ai trop dit pour vous cacher que vous me l'avez fait connaître, et que je souffris de si cruelles peines le soir que

la reine me donna cette lettre de madame de Thémines, que l'on disait qui s'adressait à vous, qu'il m'en est demeuré une idée qui me fait croire que c'est le plus grand de tous les maux.

Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher; il y en a peu à qui vous ne plaisiez : mon expérience me ferait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous croirais toujours amoureux et aimé, et je ne me tromperais pas souvent. Dans cet état, néanmoins, je n'aurais d'autre parti à prendre que celui de la souffrance; je ne sais même si j'oserais me plaindre. On fait des reproches à un amant, mais en fait-on à un mari, quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour? Quand je pourrais m'accoutumer à cette sorte de malheur, pourrais-je m'accoutumer à celui de croire voir toujours M. de Cléves vous accuser de sa mort, me reprocher de vous avoir aimé, de vous avoir épousé, et me faire sentir la différence de son attachement au vôtre? Il est impossible, continua-t-elle, de passer par-dessus des raisons si fortes : il faut que je demeure dans l'état où je suis, et dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais. Eh! croyez-vous le pouvoir, madame? s'écria M. de Nemours. Pensez-vous que vos résolutions tien-

nent contre un homme qui vous adore, et qui est assez heureux pour vous plaire? Il est plus difficile que vous ne pensez, madame, de résister à ce qui nous plaît, et à ce qui nous aime. Vous l'avez fait par une vertu austère, qui n'a presque point d'exemple; mais cette vertu ne s'oppose plus à vos sentimens, et j'espère que vous les suivrez malgré vous. Je sais bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends, répliqua madame de Clèves; je me défie de mes forces, au milieu de mes raisons; ce que je crois devoir à la mémoire de M. de Clèves serait faible, s'il n'était soutenu par l'intérêt de mon repos; et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de celles de mon devoir; mais, quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrai jamais mes scrupules, et je n'espère pas aussi de surmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse, et je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir. Je suis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui pourrait être permis dans un autre temps; et la seule bienséance interdit tout commerce entre nous. M. de Nemours se jeta à ses pieds, et s'abandonna à tous les divers mouvemens dont il était

agité. Il lui fit voir, et par ses paroles et par ses pleurs, la plus vive et la plus tendre passion dont un cœur ait jamais été touché. Celui de madame de Clèves n'était pas insensible; et, regardant ce prince avec des yeux un peu grossis par les larmes : Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle, que je vous puisse accuser de la mort de M. de Clèves ? Que n'ai-je commencé à vous connaitre depuis que je suis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connu devant que d'être engagée ? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible ? Il n'y a point d'obstacle, madame, reprit M. de Nemours : vous seule vous opposez à mon bonheur; vous seule vous imposez une loi que la vertu et la raison ne vous sauraient imposer. Il est vrai, répliqua-t-elle, que je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination. Attendez ce que le temps pourra faire : M. de Clèves ne fait encore que d'expirer, et cet objet funeste est trop proche pour me laisser des vues claires et distinctes. Ayez cependant le plaisir de vous être fait aimer d'une personne qui n'aurait rien aimé, si elle ne vous avait jamais vu : croyez que les sentimens que j'ai pour vous seront éternels, et qu'ils subsisteront également, quoi que je fasse. Adieu, lui dit-elle; voici une conversation qui me fait honte : rendez-en compte

à M. le vidame; j'y consens, et je vous en prie.

Elle sortit, en disant ces paroles, sans que M. de Nemours pût la retenir. Elle trouva M. le vidame dans la chambre la plus proche. Il la vit si troublée, qu'il n'osa lui parler, et il la remit en son carrosse sans lui rien dire. Il revint trouver M. de Nemours, qui était si plein de joie, de tristesse, d'étonnement et d'admiration, enfin, de tous les sentimens que peut donner une passion pleine de crainte et d'espérance, qu'il n'avait pas l'usage de la raison. Le vidame fut long-temps à obtenir qu'il lui rendît compte de sa conversation. Il le fit enfin; et M. de Chartres, sans être amoureux, n'eut pas moins d'admiration pour la vertu, l'esprit et le mérite de madame de Clèves, que M. de Nemours en avait lui-même. Ils examinèrent ce que ce prince devait espérer de sa destinée; et, quelques craintes que son amour lui pût donner, il demeura d'accord avec M. le vidame, qu'il était impossible que madame de Clèves demeurât dans les résolutions où elle était. Ils convinrent néanmoins qu'il fallait suivre ses ordres, de crainte que, si le public s'apercevait de l'attachement qu'il avait pour elle, elle ne fît des déclarations et ne prît des engagemens envers le monde, qu'elle soutiendrait dans la suite, par

la peur qu'on ne crût qu'elle l'eût aimé du vivant de son mari.

M. de Nemours se détermina à suivre le roi. C'était un voyage dont il ne pouvait aussi bien se dispenser, et il résolut à s'en aller, sans tenter même de revoir madame de Clèves du lieu où il l'avait vue quelquefois. Il pria M. le vidame de lui parler. Que ne lui dit-il point pour lui redire! quel nombre infini de raisons pour la persuader de vaincre ses scrupules! Enfin, une partie de la nuit était passée, devant que M. de Nemours songeât à le laisser en repos.

Madame de Clèves n'était pas en état d'en trouver : ce lui était une chose si nouvelle d'être sortie de cette contrainte qu'elle s'était imposée, d'avoir souffert, pour la première fois de sa vie, qu'on lui dît qu'on était amoureux d'elle, et d'avoir dit elle-même qu'elle aimait, qu'elle ne se connaissait plus. Elle fut étonnée de ce qu'elle avait fait; elle s'en repentit; elle en eut de la joie : tous ses sentimens étaient pleins de trouble et de passion. Elle examina encore les raisons de son devoir, qui s'opposaient à son bonheur : elle sentit de la douleur de les trouver si fortes, et elle se repentit de les avoir si bien montrées à M. de Nemours. Quoique la pensée de l'épouser lui fût venue dans l'esprit sitôt qu'elle l'avait revu dans ce jardin,

elle ne lui avait pas fait la même impression que venait de faire le conversation qu'elle avait eue avec lui, et il y avait des momens où elle avait de la peine à comprendre qu'elle pût être malheureuse en l'épousant. Elle eût bien voulu se pouvoir dire qu'elle était mal fondée, et dans ses scrupules du passé, et dans ses craintes de l'avenir. La raison et son devoir lui montraient, dans d'autres momens, des choses toutes opposées, qui l'emportaient rapidement à la résolution de ne se point remarier, et de ne voir jamais M. de Nemours; mais c'était une résolution bien violente à établir dans un cœur aussi touché que le sien, et aussi nouvellement abandonné aux charmes de l'amour. Enfin, pour se donner quelque calme, elle pensa qu'il n'était point encore nécessaire qu'elle se fît la violence de prendre des résolutions; la bienséance lui donnait un temps considérable à se déterminer; mais elle résolut de demeurer ferme à n'avoir aucun commerce avec M. de Nemours. Le vidame la vint voir, et servit ce prince avec tout l'esprit et l'application imaginable. Il ne la put faire changer sur sa conduite, ni sur celle qu'elle avait imposée à M. de Nemours. Elle lui dit que son dessein était de demeurer dans l'état où elle se trouvait; qu'elle connaissait que ce dessein était difficile à exécuter, mais qu'elle

espérait d'en avoir la force. Elle lui fit si bien voir à quel point elle était touchée de l'opinion que M. de Nemours avait causé la mort à son mari, et combien elle était persuadée qu'elle ferait une action contre son devoir en l'épousant, que le vidame craignit qu'il ne fût malaisé de lui ôter cette impression. Il ne dit pas à ce prince ce qu'il pensait; et, en lui rendant compte de sa conversation, il lui laissa toute l'espérance que la raison doit donner à un homme qui est aimé.

Ils partirent le lendemain, et allèrent joindre le roi. M. le vidame écrivit à madame de Clèves, à la prière de M. de Nemours, pour lui parler de ce prince; et, dans une seconde lettre qui suivit bientôt la première, M. de Nemours y mit quelques lignes de sa main. Mais madame de Clèves, qui ne voulait pas sortir des règles qu'elle s'était imposées, et qui craignait les accidens qui peuvent arriver par les lettres, manda au vidame qu'elle ne recevrait plus les siennes, s'il continuait à lui parler de M. de Nemours; et le lui manda si fortement, que ce prince le pria même de ne le plus nommer.

La cour alla conduire la reine d'Espagne jusqu'en Poitou. Pendant cette absence, madame de Clèves demeura à elle-même; et, à mesure

qu'elle était éloignée de M. de Nemours, et de tout ce qui l'en pouvait faire souvenir, elle rappelait la mémoire de M. de Clèves, qu'elle se faisait un honneur de conserver. Les raisons qu'elle avait de ne point épouser M. de Nemours lui paraissaient fortes du côté de son devoir, et insurmontables du côté de son repos. La fin de l'amour de ce prince, et les maux de la jalousie, qu'elle croyait infaillibles dans un mariage, lui montraient un malheur certain où elle s'allait jeter; mais elle voyait aussi qu'elle entreprenait une chose impossible, que de résister en présence au plus aimable homme du monde, qu'elle aimait, et dont elle était aimée, et de lui résister sur une chose qui ne choquait ni la vertu ni la bienséance. Elle jugea que l'absence seule et l'éloignement pouvaient lui donner quelque force; elle trouva qu'elle en avait besoin, non-seulement pour soutenir la résolution de ne se pas engager, mais même pour se défendre de voir M. de Nemours; et elle résolut de faire un assez long voyage, pour passer tout le temps que la bienséance l'obligeait à vivre dans la retraite. De grandes terres qu'elle avait vers les Pyrénées lui parurent le lieu le plus propre qu'elle pût choisir. Elle partit peu de jours avant que la cour revînt; et, en partant, elle écrivit à M. le vidame, pour le con-

jurer que l'on ne songeât point à avoir de ses nouvelles, ni à lui écrire.

M. de Nemours fut affligé de ce voyage, comme un autre l'aurait été de la mort de sa maîtresse. La pensée d'être privé pour long-temps de la vue de madame de Clèves lui était une douleur sensible, et surtout dans un temps où il avait senti le plaisir de la voir, et de la voir touchée de sa passion. Cependant il ne pouvait faire autre chose que s'affliger; mais son affliction augmenta considérablement. Madame de Clèves, dont l'esprit avait été si agité, tomba dans une maladie violente sitôt qu'elle fut arrivée chez elle : cette nouvelle vint à la cour. M. de Nemours était inconsolable; sa douleur allait au désespoir et à l'extravagance. Le vidame eut beaucoup de peine à l'empêcher de faire voir sa passion au public; il en eut beaucoup aussi à le retenir, et à lui ôter le dessein d'aller lui-même apprendre de ses nouvelles. La parenté et l'amitié de M. le vidame fut un prétexte à y envoyer plusieurs courriers : on sut enfin qu'elle était hors de cet extrême péril où elle avait été, mais elle demeura dans une maladie de langueur qui ne laissait guère d'espérance de sa vie.

Cette vue si longue et si prochaine de la mort fit paraître à madame de Clèves les choses de cette vie de cet œil si différent dont on les voit

dans la santé. La nécessité de mourir, dont elle se voyait si proche, l'accoutuma à se détacher de toutes choses; et la longueur de sa maladie lui en fit une habitude. Lorsqu'elle revint de cet état, elle trouva néanmoins que M. de Nemours n'était pas effacé de son cœur; mais elle appela à son secours, pour se défendre contre lui, toutes les raisons qu'elle croyait avoir pour ne l'épouser jamais. Il se passa un assez grand combat en elle-même; enfin elle surmonta les restes de cette passion, qui était affaiblie par les sentimens que sa maladie lui avait donnés : les pensées de la mort lui avaient reproché la mémoire de M. de Clèves. Ce souvenir, qui s'accordait à son devoir, s'imprima fortement dans son cœur. Les passions et les engagemens du monde lui parurent tels qu'ils paraissent aux personnes qui ont des vues plus grandes et plus éloignées. Sa santé, qui demeura considérablement affaiblie, lui aida à conserver ces sentimens; mais, comme elle connaissait ce que peuvent les occasions sur les résolutions les plus sages, elle ne voulut pas s'exposer à détruire les siennes, ni revenir dans les lieux où était ce qu'elle avait aimé. Elle se retira, sur le prétexte de changer d'air, dans une maison religieuse, sans faire paraître un dessein arrêté de renoncer à la cour.

A la première nouvelle qu'en eut M. de Nemours, il sentit le poids de cette retraite, et il en vit l'importance. Il crut, dans ce moment, qu'il n'avait plus rien à espérer. La perte de ses espérances ne l'empêcha pas de mettre tout en usage pour faire revenir madame de Clèves : il fit écrire la reine, il fit écrire le vidame, il l'y fit aller ; mais tout fut inutile. Le vidame la vit : elle ne lui dit point qu'elle eût pris de résolution ; il jugea néanmoins qu'elle ne reviendrait jamais. Enfin, M. de Nemours y alla lui-même, sur le prétexte d'aller à des bains. Elle fut extrêmement troublée et surprise d'apprendre sa venue. Elle lui fit dire, par une personne de mérite qu'elle aimait, et qu'elle avait alors auprès d'elle, qu'elle le priait de ne pas trouver étrange si elle ne s'exposait point au péril de le voir, et de détruire, par sa présence, des sentimens qu'elle devait conserver ; qu'elle voulait bien qu'il sût, qu'ayant trouvé que son devoir et son repos s'opposaient au penchant qu'elle avait d'être à lui, les autres choses du monde lui avaient paru si indifférentes, qu'elle y avait renoncé pour jamais ; qu'elle ne pensait plus qu'à celles de l'autre vie, et qu'il ne lui restait aucun sentiment, que le désir de le voir dans les mêmes dispositions où elle était.

M. de Nemours pensa expirer de douleur en

présence de celle qui lui parlait. Il la pria vingt fois de retourner à madame de Clèves, afin de faire en sorte qu'il la vît; mais cette personne lui dit que madame de Clèves lui avait non-seulement défendu de lui aller redire aucune chose de sa part, mais même de lui rendre compte de leur conversation. Il fallut enfin que ce prince repartît, aussi accablé de douleur que le pouvait être un homme qui perdait toutes sortes d'espérances de revoir jamais une personne qu'il aimait d'une passion la plus violente, la plus naturelle, et la mieux fondée qui ait jamais été. Néanmoins il ne se rebuta point encore, et il fit tout ce qu'il put imaginer de capable de la faire changer de dessein. Enfin, des années entières s'étant passées, le temps et l'absence ralentirent sa douleur et éteignirent sa passion. Madame de Clèves vécut d'une sorte qui ne laissa pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir : elle passait une partie de l'année dans cette maison religieuse, et l'autre chez elle; mais dans une retraite, et dans des occupations plus saintes que celles des couvens les plus austères; et sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables.

FIN DE LA PRINCESSE DE CLÈVES.

LA COMTESSE
DE TENDE.

LA COMTESSE DE TENDE.

Mademoiselle de Strozzi, fille du maréchal, et proche parente de Catherine de Médicis, épousa, la première année de la régence de cette reine, le comte de Tende, de la maison de Savoie, riche, bien fait, le seigneur de la cour qui vivait avec le plus d'éclat, et plus propre à se faire estimer qu'à plaire. Sa femme, néanmoins, l'aima d'abord avec passion. Elle était fort jeune; il ne la regarda que comme un enfant, et il fut bientôt amoureux d'une autre. La comtesse de Tende, vive, et d'une race italienne, devint jalouse; elle ne se donnait point de repos; elle n'en laissait point à son mari; il évita sa présence, et ne vécut plus avec elle comme l'on vit avec sa femme.

La beauté de la comtesse augmenta; elle fit paraître beaucoup d'esprit; le monde la regarda avec admiration; elle fut occupée d'elle-même, et guérit insensiblement de sa jalousie et de sa passion.

mords d'ôter à son amie le cœur d'un homme qu'elle allait épouser uniquement pour en être aimée, qu'elle épousait avec l'improbation de tout le monde, et aux dépens de son élévation.

Cette trahison lui fit horreur : la honte et les malheurs d'une galanterie se présentèrent à son esprit; elle vit l'abîme où elle se précipitait, et elle résolut de l'éviter.

Elle tint mal ses résolutions. La princesse était presque déterminée à épouser le chevalier de Navarre : néanmoins elle n'était point contente de la passion qu'il avait pour elle; et, au travers de celle qu'elle avait pour lui, et du soin qu'il prenait de la tromper, elle démêlait la tiédeur de ses sentimens. Elle s'en plaignit à la comtesse de Tende. Cette comtesse la rassura; mais les plaintes de madame de Neufchâtel achevèrent de la troubler; elles lui firent voir l'étendue de sa trahison, qui coûterait peut-être la fortune de son amant. La comtesse l'avertit des défiances de la princesse. Il lui témoigna de l'indifférence pour tout, hors d'être aimé d'elle : néanmoins, il se contraignit par ses ordres, et rassura si bien la princesse de Neufchâtel, qu'elle fit voir à la comtesse de Tende qu'elle était entièrement satisfaite du chevalier de Navarre.

La jalousie se saisit alors de la comtesse : elle

craignit que son amant n'aimât véritablément la princesse : elle vit toutes les raisons qu'il avait de l'aimer ; leur mariage, qu'elle avait souhaité, lui fit horreur ; elle ne voulait pourtant pas qu'il le rompît, et elle se trouvait dans une cruelle incertitude. Elle laissa voir au chevalier tous ses remords sur la princesse de Neufchâtel ; elle résolut seulement de lui cacher sa jalousie, et crut en effet la lui avoir cachée.

La passion de la princesse surmonta enfin toutes ses irrésolutions. Elle se détermina à son mariage, et se résolut de le faire secrètement, et de ne le déclarer que quand il serait fait.

La comtesse de Tende était prête à expirer de douleur. Le même jour qui fut pris pour le mariage, il y avait une cérémonie publique : son mari y assista ; elle y envoya toutes ses femmes ; elle fit dire qu'on ne la voyait pas, et s'enferma dans son cabinet, couchée sur son lit de repos, et abandonnée à tout ce que les remords, l'amour et la jalousie peuvent faire sentir de plus cruel.

Comme elle était dans cet état, elle entendit ouvrir une porte dérobée de son cabinet, et vit paraître le chevalier de Navarre, paré et d'une grâce au-dessus de ce qu'elle l'avait jamais vu. Chevalier, où allez-vous ? s'écria-t-elle ; que cherchez-vous ? avez-vous perdu la raison ?

qu'est devenu votre mariage, et songez-vous à ma réputation? Soyez en repos de votre réputation, madame, lui répondit-il; personne ne le peut savoir; il n'est pas question de mon mariage; il ne s'agit plus de ma fortune; il ne s'agit que de votre cœur, madame, et d'être aimé de vous : je renonce à tout le reste. Vous m'avez laissé voir que vous ne me haïssez pas; mais vous m'avez voulu cacher que je suis assez heureux pour que mon mariage vous fasse de la peine : je viens vous dire, madame, que j'y renonce; que ce mariage me serait un supplice, et que je ne veux vivre que pour vous. On m'attend à l'heure que je vous parle, tout est prêt; mais je vais tout rompre, si, en le rompant, je fais une chose qui vous soit agréable, et qui vous prouve ma passion.

La comtesse se laissa tomber sur un lit de repos, dont elle s'était relevée à demi, et regardant le chevalier avec des yeux pleins d'amour et de larmes : Vous voulez donc que je meure? lui dit-elle. Croyez-vous qu'un cœur puisse contenir tout ce que vous me faites sentir? Quitter, à cause de moi, la fortune qui vous attend! je n'en puis seulement supporter la pensée. Allez à madame la princesse de Neufchâtel, allez à la grandeur qui vous est destinée; vous aurez mon cœur en même temps. Je ferai de mes remords,

de mes incertitudes, et de ma jalousie, puisqu'il faut vous l'avouer, tout ce que ma faible raison me conseillera; mais je ne vous verrai jamais, si vous n'allez tout à l'heure signer votre mariage. Allez, ne demeurez pas un moment; mais, pour l'amour de moi, et pour l'amour de vous-même, renoncez à une passion aussi déraisonnable que celle que vous me témoignez, et qui nous conduira peut-être à d'horribles malheurs.

Le chevalier fut d'abord transporté de joie de se voir si véritablement aimé de la comtesse de Tende; mais l'horreur de se donner à une autre lui revint devant les yeux; il pleura, il s'affligea, il lui promit tout ce qu'elle voulut, à condition qu'il la reverrait encore dans ce même lieu. Elle voulut savoir, avant qu'il sortît, comment il y était entré. Il lui dit qu'il s'était fié à un écuyer qui était à elle, et qui avait été à lui, qui l'avait fait passer par la cour des écuries où répondait le petit degré qui menait à ce cabinet, et qui répondait aussi à la chambre de l'écuyer.

Cependant, l'heure du mariage approchait; et le chevalier, pressé par la comtesse de Tende, fut enfin contraint de s'en aller; mais il alla comme au supplice, à la plus grande et à la plus agréable fortune où un cadet sans biens eût été jamais élevé. La comtesse de Tende passa la nuit, comme on se le peut imaginer,

agitée par ses inquiétudes. Elle appela ses femmes sur le matin, et, peu de temps après que sa chambre fut ouverte, elle vit son écuyer s'approcher de son lit, et mettre une lettre dessus, sans que personne s'en aperçût. La vue de cette lettre la troubla, et parce qu'elle la reconnut être du chevalier de Navarre, et parce qu'il était si peu vraisemblable que, pendant cette nuit, qui devait avoir été celle de ses noces, il eût eu le loisir de lui écrire, qu'elle craignit qu'il n'eût apporté ou qu'il ne fût arrivé quelques obstacles à son mariage. Elle ouvrit la lettre avec beaucoup d'émotion, et y trouva à peu près ces paroles :

« Je ne pense qu'à vous, madame : je ne suis » occupé que de vous; et, dans les premiers » momens de la possession légitime du plus » grand parti de France, à peine le jour com» mence à paraître, que je quitte la chambre » où j'ai passé la nuit, pour vous dire que je » me suis déjà repenti mille fois de vous avoir » obéi, et de n'avoir pas tout donné pour ne » vivre que pour vous. »

Cette lettre, et les momens où elle était écrite, touchèrent sensiblement la comtesse de Tende. Elle alla dîner chez la princesse de Neufchâtel, qui l'en avait priée. Son mariage était déclaré : elle trouva un nombre infini de personnes dans

la chambre; mais, sitôt que cette princesse la vit, elle quitta tout le monde, et la pria de passer dans son cabinet. A peine étaient-elles assises, que le visage de la princesse se couvrit de larmes. La comtesse crut que c'était l'effet de la déclaration de son mariage, et qu'elle la trouvait plus difficile à supporter qu'elle ne l'avait imaginé; mais elle vit bientôt qu'elle se trompait. Ah! madame, lui dit la princesse, qu'ai-je fait? J'ai épousé un homme par passion; j'ai fait un mariage inégal, désapprouvé, qui m'abaisse; et celui que j'ai préféré à tout, en aime une autre! La comtesse de Tende pensa s'évanouir à ces paroles : elle crut que la princesse ne pouvait avoir pénétré la passion de son mari, sans en avoir aussi démêlé la cause; elle ne put répondre. La princesse de Navarre (on l'appela ainsi depuis son mariage) n'y prit pas garde, et continuant : M. le prince de Navarre, lui dit-elle, madame, bien loin d'avoir l'impatience que lui devait donner la conclusion de notre mariage, se fit attendre hier au soir; il vint sans joie, l'esprit occupé et embarrassé; il est sorti de ma chambre à la pointe du jour, sur je ne sais quel prétexte. Mais il venait d'écrire; je l'ai connu à ses mains. A qui pouvait-il écrire qu'à une maîtresse? Pourquoi se faire attendre, et de quoi avait-il l'esprit embarrassé?

L'on vint dans le moment interrompre la conversation, parce que la princesse de Condé arrivait. La princesse de Navarre alla la recevoir, et la comtesse de Tende demeura hors d'elle-même. Elle écrivit dès le soir au prince de Navarre, pour lui donner avis des soupçons de sa femme, et pour l'obliger à se contraindre. Leur passion ne se ralentit pas par les périls et par les obstacles. La comtesse de Tende n'avait point de repos, et le sommeil ne venait plus adoucir ses chagrins. Un matin, après qu'elle eut appelé ses femmes, son écuyer s'approcha d'elle, et lui dit tout bas que le prince de Navarre était dans son cabinet, et qu'il la conjurait qu'il lui pût dire une chose qu'il était absolument nécessaire qu'elle sût. L'on cède aisément à ce qui plaît : la comtesse savait que son mari était sorti ; elle dit qu'elle voulait dormir, et dit à ses femmes de refermer ses portes, et de ne point revenir qu'elle ne les appelât.

Le prince de Navarre entra par ce cabinet, et se jeta à genoux devant son lit. Qu'avez-vous à me dire? lui dit-elle. Que je vous aime, madame, que je vous adore, que je ne saurais vivre avec madame de Navarre! Le désir de vous voir s'est saisi de moi ce matin avec une telle violence, que je n'ai pu y résister. Je suis venu ici, au hasard de tout ce qui pourrait en arriver,

et sans espérer même de vous entretenir. La comtesse le gronda d'abord de la commettre si légèrement, et ensuite leur passion les conduisit à une conversation si longue, que le comte de Tende revint de la ville. Il alla à l'appartement de sa femme : on lui dit qu'elle n'était pas éveillée; il était tard; il ne laissa pas d'entrer dans sa chambre, et trouva le prince de Navarre à genoux devant son lit, comme il s'était mis d'abord. Jamais étonnement ne fut pareil à celui du comte de Tende, et jamais trouble n'égala celui de sa femme. Le prince de Navarre conserva seul de la présence d'esprit, et, sans se troubler ni se lever de sa place : Venez, venez, dit-il au comte de Tende, m'aider à obtenir une grâce que je demande à genoux, et que l'on me refuse.

Le ton et l'air du prince de Navarre suspendirent l'étonnement du comte de Tende. Je ne sais, lui répondit-il, du même ton qu'avait parlé le prince, si une grâce que vous demandez à genoux à ma femme, quand on dit qu'elle dort, et que je vous trouve seul avec elle, et sans carrosse à ma porte, sera de celles que je souhaiterais qu'elle vous accordât. Le prince de Navarre, rassuré et hors de l'embarras du premier moment, se leva, s'assit avec une liberté entière, et la comtesse de Tende, tremblante

et éperdue, cacha son trouble par l'obscurité du lieu où elle était. Le prince de Navarre prit la parole : Vous m'allez blâmer ; mais il faut néanmoins me secourir : je suis amoureux et aimé de la plus aimable personne de la cour ; je me dérobai hier au soir de chez la princesse de Navarre et de tous mes gens, pour aller à un rendez-vous où cette personne m'attendait. Ma femme, qui a déjà démêlé que je suis occupé d'autre chose que d'elle, et qui a de l'attention à ma conduite, a su par mes gens que je les avais quittés ; elle est dans une jalousie et un désespoir dont rien n'approche. Je lui ai dit que j'avais passé les heures qui lui donnaient de l'inquiétude chez la maréchale de Saint-André, qui est incommodée, et qui ne voit presque personne ; je lui ai dit que madame la comtesse de Tende y était seule, et qu'elle pouvait lui demander si elle ne m'y avait pas vu tout le soir. J'ai pris le parti de venir me confier à madame la comtesse. Je suis allé chez La Châtre, qui n'est qu'à trois pas d'ici, j'en suis sorti sans que mes gens m'aient vu, et l'on m'a dit que madame était éveillée ; je n'ai trouvé personne dans son antichambre, et je suis entré hardiment. Elle me refuse de mentir en ma faveur ; elle dit qu'elle ne veut pas trahir son amie, et me fait des réprimandes très-sages :

je me les suis faites à moi-même inutilement. Il faut ôter à madame la princesse de Navarre l'inquiétude et la jalousie où elle est, et me tirer du mortel embarras de ses reproches.

La comtesse de Tende ne fut guère moins surprise de la présence d'esprit du prince, qu'elle l'avait été de la venue de son mari : elle se rassura, et il ne demeura pas le moindre doute au comte. Il se joignit à sa femme, pour faire voir au prince l'abîme de malheurs où il s'allait plonger, et ce qu'il devait à cette princesse. La comtesse promit de lui dire tout ce que voulait son mari.

Comme il allait sortir, le comte l'arrêta : Pour récompense du service que nous vous allons rendre, aux dépens de la vérité, apprenez-nous du moins quelle est cette aimable maîtresse : il faut que ce ne soit pas une personne fort estimable de vous aimer et conserver avec vous un commerce, vous voyant embarqué avec une personne aussi belle que madame la princesse de Navarre, vous la voyant épouser, et voyant ce que vous lui devez. Il faut que cette personne n'ait ni esprit, ni courage, ni délicatesse; et, en vérité, elle ne mérite pas que vous troubliez un aussi grand bonheur que le vôtre, et que vous vous rendiez si ingrat et si coupable. Le prince ne sut que répondre : il

feignit d'avoir hâte. Le comte de Tende le fit sortir lui-même, afin qu'il ne fût pas vu.

La comtesse demeura éperdue du hasard qu'elle avait couru, des réflexions que lui faisaient faire les paroles de son mari, et de la vue des malheurs où sa passion l'exposait; mais elle n'eut pas la force de s'en dégager. Elle continua son commerce avec le prince; elle le voyait quelquefois par l'entremise de la Lande, son écuyer. Elle se trouvait et était en effet une des plus malheureuses personnes du monde : la princesse de Navarre lui faisait tous les jours confidence d'une jalousie dont elle était la cause; cette jalousie la pénétrait de remords, et, quand la princesse de Navarre était contente de son mari, elle-même était pénétrée de jalousie à son tour.

Il se joignit un nouveau tourment à ceux qu'elle avait déjà : le comte de Tende devint aussi amoureux d'elle que si elle n'eût point été sa femme; il ne la quittait plus et voulait reprendre tous ses droits méprisés.

La comtesse s'y opposa avec une force et une aigreur qui allaient jusqu'au mépris. Prévenue pour le prince de Navarre, elle était blessée et offensée de toute autre passion que de la sienne. Le comte de Tende sentit son procédé dans toute sa dureté; et, piqué jusqu'au vif, il l'assura

qu'il ne l'importunerait de la vie; et, en effet, il la laissa avec beaucoup de sécheresse.

La campagne s'approchait : le prince de Navarre devait partir pour l'armée; la comtesse de Tende commença à sentir les douleurs de son absence, et la crainte des périls où il serait exposé : elle résolut de se dérober à la contrainte de cacher son affliction, et prit le parti d'aller passer la belle saison dans une terre qu'elle avait à trente lieues de Paris.

Elle exécuta ce qu'elle avait projeté : leur adieu fut si douloureux, qu'ils en devaient tirer l'un et l'autre un mauvais augure. Le comte de Tende demeura auprès du roi, où il était attaché par sa charge.

La cour devait s'approcher de l'armée : la maison de madame de Tende n'en était pas bien loin; son mari lui dit qu'il y ferait un voyage d'une nuit seulement, pour des ouvrages qu'il avait commencés. Il ne voulut pas qu'elle pût croire que c'était pour la voir; il avait contre elle tout le dépit que donnent les passions. Madame de Tende avait trouvé, dans les commencemens, le prince de Navarre si plein de respect; et elle s'était senti tant de vertu, qu'elle ne s'était défiée ni de lui, ni d'elle-même; mais le temps et les occasions avaient triomphé de sa vertu et du respect, et, peu de temps

après qu'elle fut chez elle, elle s'aperçut qu'elle était grosse. Il ne faut que faire réflexion à la réputation qu'elle avait acquise et conservée, et à l'état où elle était avec son mari, pour juger de son désespoir. Elle fut prête plusieurs fois d'attenter à sa vie : cependant elle conçut quelque légère espérance sur le voyage que son mari devait faire auprès d'elle, et résolut d'en attendre le succès. Dans cet accablement, elle eut encore la douleur d'apprendre que la Lande, qu'elle avait laissé à Paris pour les lettres de son amant et les siennes, était mort en peu de jours, et elle se trouvait dénuée de tout secours, dans un temps où elle en avait tant de besoin.

Cependant l'armée avait entrepris un siége. Sa passion pour le prince de Navarre lui donnait de continuelles craintes, même au travers des mortelles horreurs dont elle était agitée.

Ses craintes ne se trouvèrent que trop bien fondées : elle reçut des lettres de l'armée; elle y apprit la fin du siége, mais elle apprit aussi que le prince de Navarre avait été tué le dernier jour. Elle perdit la connaissance et la raison; elle fut plusieurs fois privée de l'une et de l'autre; cet excès de malheur lui paraissait, dans des momens, une espèce de consolation; elle ne craignait plus rien pour son repos, pour

sa réputation, ni pour sa vie; la mort seule lui paraissait désirable ; elle l'espérait de sa douleur, ou était résolue de se la donner. Un reste de honte l'obligea à dire qu'elle sentait des douleurs excessives, pour donner un prétexte à ses cris et à ses larmes. Si mille adversités la firent retourner sur elle-même, elle vit qu'elle les avait méritées; et la nature et le christianisme la détournèrent d'être homicide d'elle-même, et suspendirent l'exécution de ce qu'elle avait résolu.

Il n'y avait pas long-temps qu'elle était dans ces violentes douleurs, lorsque le comte de Tende arriva. Elle croyait connaître tous les sentimens que son malheureux état lui pouvait inspirer; mais l'arrivée de son mari lui donna encore un trouble et une confusion qui lui furent nouveaux. Il sut, en arrivant, qu'elle était malade; et, comme il avait toujours conservé des mesures d'honnêteté aux yeux du public et de son domestique, il vint d'abord dans sa chambre. Il la trouva comme une personne hors d'elle-même, comme une personne égarée, et elle ne put retenir ses larmes, qu'elle attribuait toujours aux douleurs qui la tourmentaient. Le comte de Tende, touché de l'état où il la voyait, s'attendrit pour elle; et, croyant faire quelque diversion à ses douleurs, il lui parla de la mort

du prince de Navarre, et de l'affliction de sa femme.

Celle de madame de Tende ne put résister à ce discours : ses larmes redoublèrent d'une telle sorte, que le comte de Tende en fut surpris et presque éclairé. Il sortit de sa chambre plein de trouble et d'agitation; il lui sembla que sa femme n'était pas dans l'état que causent les douleurs du corps : ce redoublement de larmes, lorsqu'il lui avait parlé de la mort du prince de Navarre, l'avait frappé; et, tout d'un coup, l'aventure de l'avoir trouvé à genoux devant son lit se présenta à son esprit : il se souvint du procédé qu'elle avait eu avec lui, lorsqu'il avait voulu retourner à elle, et enfin il crut voir la vérité; mais il lui restait néanmoins ce doute que l'amour-propre nous laisse toujours pour les choses qui coûtent trop cher à croire.

Son désespoir fut extrême, et toutes ses pensées furent violentes; mais, comme il était sage, il retint ses premiers mouvemens, et résolut de partir le lendemain à la pointe du jour, sans voir sa femme, remettant au temps à lui donner plus de certitude, et à prendre ses résolutions.

Quelque abîmée que fût madame de Tende dans sa douleur, elle n'avait pas laissé de s'apercevoir du peu de pouvoir qu'elle avait eu sur

elle-même, et de l'air dont son mari était sorti de sa chambre; elle se douta d'une partie de la vérité; et, n'ayant plus que de l'horreur pour la vie, elle résolut de la perdre d'une manière qui ne lui ôtât pas l'espérance de l'autre.

Après avoir examiné ce qu'elle allait faire, avec des agitations mortelles, pénétrée de ses malheurs et du repentir de sa faute, elle se détermina enfin à écrire ces mots à son mari.

« Cette lettre me va coûter la vie; mais je » mérite la mort, et je la désire. Je suis grosse; » celui qui est cause de mon malheur n'est » plus au monde, aussi-bien que le seul homme » qui savait notre commerce; le public ne l'a » jamais soupçonné : j'avais résolu de finir ma » vie par mes mains; mais je l'offre à Dieu et » à vous, pour l'expiation de mon crime. Je » n'ai pas voulu me déshonorer aux yeux du » monde, parce que ma réputation vous re- » garde; conservez-la pour l'amour de vous : » je vais faire paraître l'état où je suis; cachez- » en la honte, et faites-moi périr, quand vous » voudrez, et comme vous le voudrez. »

Le jour commençait à paraître, lorsqu'elle eut écrit cette lettre, la plus difficile à écrire qui ait peut-être jamais été écrite : elle la cacheta, se mit à la fenêtre, et, comme elle vit le comte de Tende dans la cour, prêt à monter

en carrosse, elle envoya une de ses femmes la lui porter, et lui dire qu'il n'y avait rien de pressé, et qu'il la lût à loisir. Le comte de Tende fut surpris de cette lettre; elle lui donna une sorte de pressentiment, non pas de tout ce qu'il y devait trouver, mais de quelque chose qui avait rapport à ce qu'il avait pensé la veille. Il monta seul en carrosse, plein de trouble, et n'osant même ouvrir la lettre, quelque impatience qu'il eût de la lire : il la lut enfin, et apprit son malheur; mais que ne pensa-t-il point après l'avoir lue! S'il eût eu des témoins, le violent état où il était l'aurait fait croire privé de raison ou prêt de perdre la vie. La jalousie et les soupçons bien fondés préparent, d'ordinaire, les maris à leurs malheurs; ils ont même toujours quelques doutes; mais ils n'ont pas cette certitude que donne l'aveu, qui est au-dessus de nos lumières.

Le comte de Tende avait toujours trouvé sa femme très-aimable, quoiqu'il ne l'eût pas également aimée; mais elle lui avait toujours paru la plus estimable femme qu'il eût jamais vue; ainsi, il n'avait pas moins d'étonnement que de fureur; et, au travers de l'un et de l'autre, il sentait encore, malgré lui, une douleur où la tendresse avait quelque part.

Il s'arrêta dans une maison qui se trouva sur

son chemin, où il passa plusieurs jours, agité et affligé, comme on peut se l'imaginer. Il pensa d'abord tout ce qu'il était naturel de penser en cette occasion; il ne songea qu'à faire mourir sa femme; mais la mort du prince de Navarre, et celle de la Lande, qu'il reconnut aisément pour le confident, ralentirent un peu sa fureur. Il ne douta pas que sa femme ne lui eût dit vrai, en lui disant que son commerce n'avait jamais été soupçonné; il jugea que le mariage du prince de Navarre pouvait avoir trompé tout le monde, puisqu'il avait été trompé lui-même. Aprés une conviction si grande que celle qui s'était présentée à ses yeux, cette ignorance entière du public pour son malheur lui fut un adoucissement; mais les circonstances, qui lui faisaient voir à quel point et de quelle manière il avait été trompé, lui perçaient le cœur, et il ne respirait que la vengeance. Il pensa néanmoins, que, s'il faisait mourir sa femme, et que l'on s'aperçût qu'elle était grosse, l'on soupçonnerait aisément la vérité. Comme il était l'homme du monde le plus glorieux, il prit le parti qui convenait le mieux à sa gloire, et résolut de ne rien laisser voir au public. Dans cette pensée, il envoya un gentilhomme à la comtesse de Tende, avec ce billet :

« Le désir d'empêcher l'éclat de ma honte

» l'emporte présentement sur ma vengeance;
» je verrai, dans la suite, ce que j'ordonnerai
» de votre indigne destinée; conduisez-vous
» comme si vous aviez toujours été ce que vous
» deviez être. »

La comtesse reçut ce billet avec joie; elle le croyait l'arrêt de sa mort; et, quand elle vit que son mari consentait qu'elle laissât paraître sa grossesse, elle sentit bien que la honte est la plus violente de toutes les passions : elle se trouva dans une sorte de calme de se croire assurée de mourir, et de voir sa réputation en sûreté; elle ne songea plus qu'à se préparer à la mort; et, comme c'était une personne dont tous les sentimens étaient vifs, elle embrassa la vertu et la pénitence avec la même ardeur qu'elle avait suivi sa passion. Son âme était d'ailleurs détrompée, et noyée dans l'affliction : elle ne pouvait arrêter les yeux sur aucune chose de cette vie, qui ne lui fût plus rude que la mort même; de sorte qu'elle ne voyait de remède à ses malheurs que par la fin de sa malheureuse vie. Elle passa quelque temps en cet état, paraissant plutôt une personne morte qu'une personne vivante : enfin, vers le sixième mois de sa grossesse, son corps succomba; la fièvre continue lui prit, et elle accoucha par la violence de son mal; elle eut la consolation de

voir son enfant en vie, d'être assurée qu'il ne pouvait vivre, et qu'elle ne donnait pas un héritier illégitime à son mari; elle expira elle-même peu de jours après, et reçut la mort avec une joie que personne n'a jamais ressentie : elle chargea son confesseur d'aller porter à son mari la nouvelle de sa mort, de lui demander pardon de sa part, et de le supplier d'oublier sa mémoire, qui ne pouvait lui être qu'odieuse.

Le comte de Tende reçut cette nouvelle sans inhumanité, et même avec quelques sentimens de pitié; mais néanmoins avec joie. Quoiqu'il fût fort jeune, il ne voulut jamais se remarier, et il a vécu jusqu'à un âge fort avancé.

FIN DE LA COMTESSE DE TENDE.

LA PRINCESSE
DE MONTPENSIER.

LA PRINCESSE
DE MONTPENSIER.

Pendant que la guerre civile déchirait la France sous le règne de Charles IX, l'amour ne laissait pas de trouver sa place parmi tant de désordres, et d'en causer beaucoup dans son empire. La fille unique du marquis de Mézière, héritière très-considérable, et par ses grands biens, et par l'illustre maison d'Anjou, dont elle était descendue, était promise au duc du Maine, cadet du duc de Guise, que l'on a depuis appelé *le Balafré*. L'extrême jeunesse de cette grande héritière retardait son mariage, et cependant le duc de Guise, qui la voyait souvent, et qui voyait en elle les commencemens d'une grande beauté, en devint amoureux, et en fut aimé. Ils cachèrent leur amour avec beaucoup de soin. Le duc de Guise, qui n'avait pas encore autant d'ambition qu'il en a eu depuis, souhaitait ardemment de l'épouser; mais la crainte du cardinal de Lorraine, qui lui tenait lieu de père, l'empêchait de se déclarer. Les choses étaient en cet

état, lorsque la maison de Bourbon, qui ne pouvait voir qu'avec envie l'élévation de celle de Guise, s'apercevant de l'avantage qu'elle recevrait de ce mariage, se résolut de le lui ôter, et d'en profiter elle-même, en faisant épouser cette héritière au jeune prince de Montpensier. On travailla à l'exécution de ce dessein avec tant de succès, que les parens de mademoiselle de Mézière, contre les promesses qu'ils avaient faites au cardinal de Lorraine, se résolurent de la donner en mariage à ce jeune prince. Toute la maison de Guise fut extrêmement surprise de ce procédé; mais le duc en fut accablé de douleur, et l'intérêt de son amour lui fit recevoir ce manquement de parole comme un affront insupportable. Son ressentiment éclata bientôt, malgré les réprimandes du cardinal de Lorraine et du duc d'Aumale, ses oncles, qui ne voulaient pas s'opiniâtrer à une chose qu'ils voyaient ne pouvoir empêcher; et il s'emporta avec tant de violence, en présence même du jeune prince de Montpensier, qu'il en naquit entre eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie. Mademoiselle de Mézière, tourmentée par ses parens d'épouser ce prince, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvait épouser le duc de Guise, et connaissant par sa vertu qu'il était dangereux d'avoir pour beau-frère un homme qu'elle eût sou-

haité pour mari, se résolut enfin de suivre le sentiment de ses proches, et conjura M. de Guise de ne plus apporter d'obstacle à son mariage. Elle épousa donc le prince de Montpensier, qui, peu de temps après, l'emmena à Champigni, séjour ordinaire des princes de sa maison, pour l'ôter de Paris, où apparemment tout l'effort de la guerre allait tomber. Cette grande ville était menacée d'un siége par l'armée des huguenots, dont le prince de Condé était le chef, et qui venait de déclarer la guerre au roi pour la seconde fois. Le prince de Montpensier, dans sa plus tendre jeunesse, avait fait une amitié très-particulière avec le comte de Chabanes, qui était homme d'un âge beaucoup plus avancé que lui, et d'un mérite extraordinaire. Ce comte avait été si sensible à l'estime et à la confiance de ce jeune prince, que, contre les engagemens qu'il avait avec le prince de Condé, qui lui faisait espérer des emplois considérables dans le parti des huguenots, il se déclara pour les catholiques, ne pouvant se résoudre à être opposé en quelque chose à un homme qui lui était si cher. Ce changement de parti n'ayant point d'autre fondement, l'on douta qu'il fût véritable, et la reine-mère, Catherine de Médicis, en eut de si grands soupçons, que, la guerre étant déclarée par les hu-

guenots, elle eut dessein de le faire arrêter; mais le prince de Montpensier l'en empêcha, et emmena Chabanes à Champigni en s'y en allant avec sa femme. Le comte, ayant l'esprit fort doux et fort agréable, gagna bientôt l'estime de la princesse de Montpensier, et en peu de temps elle n'eut pas moins de confiance et d'amitié pour lui, qu'en avait le prince son mari. Chabanes, de son côté, regardait avec admiration tant de beauté, d'esprit et de vertu qui paraissaient en cette jeune princesse; et, se servant de l'amitié qu'elle lui témoignait pour lui inspirer des sentimens d'une vertu extraordinaire et digne de la grandeur de sa naissance, il la rendit en peu de temps une des personnes du monde les plus achevées. Le prince étant revenu à la cour, où la continuation de la guerre l'appelait, le comte demeura seul avec la princesse, et continua d'avoir pour elle un respect et une amitié proportionnés à sa qualité et à son mérite. La confiance s'augmenta de part et d'autre, et à tel point du côté de la princesse de Montpensier, qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avait eue pour M. de Guise; mais elle lui apprit aussi en même temps qu'elle était presque éteinte, et qu'il ne lui en restait que ce qui était nécessaire pour défendre l'entrée de son cœur à une autre inclination, et que, la vertu se joi-

gnant à ce reste d'impression, elle n'était capable que d'avoir du mépris pour ceux qui oseraient avoir de l'amour pour elle. Le comte, qui connaissait la sincérité de cette belle princesse, et qui lui voyait d'ailleurs des dispositions si opposées à la faiblesse de la galanterie, ne douta point de la vérité de ses paroles, et néanmoins il ne put se défendre de tant de charmes qu'il voyait tous les jours de si près. Il devint passionnément amoureux de cette princesse; et, quelque honte qu'il trouvât à se laisser surmonter, il fallut céder, et l'aimer de la plus violente et de la plus sincère passion qui fut jamais. S'il ne fut pas maître de son cœur, il le fut de ses actions. Le changement de son âme n'en apporta point dans sa conduite, et personne ne soupçonna son amour. Il prit un soin exact pendant une année entière de le cacher à la princesse, et il crut qu'il aurait toujours le même désir de le lui cacher. L'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres; il lui donna l'envie de parler, et, après tous les combats qui ont accoutumé de se faire en pareilles occasions, il osa lui dire qu'il l'aimait, s'étant bien préparé à essuyer les orages dont la fierté de cette princesse le menaçait; mais il trouva en elle une tranquillité et une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'était attendu. Elle ne prit pas la peine

de se mettre en colère contre lui. Elle lui représenta en peu de mots la différence de leurs qualités et de leur âge, la connaissance particulière qu'il avait de sa vertu et de l'inclination qu'elle avait eue pour le duc de Guise, et surtout ce qu'il devait à l'amitié et à la confiance du prince son mari. Le comte pensa mourir à ses pieds de honte et de douleur. Elle tâcha de le consoler, en l'assurant qu'elle ne se souviendrait jamais de ce qu'il venait de lui dire, qu'elle ne se persuaderait jamais une chose qui lui était si désavantageuse, et qu'elle ne le regarderait jamais que comme son meilleur ami. Ces assurances consolèrent le comte, comme on se le peut imaginer. Il sentit le mépris des paroles de la princesse dans toute leur étendue, et, le lendemain, la revoyant avec un visage aussi ouvert que de coutume, son affliction en redoubla de la moitié; le procédé de la princesse ne la diminua pas. Elle vécut avec lui avec la même bonté qu'elle avait accoutumé. Elle lui reparla, quand l'occasion en fit naître le discours, de l'inclination qu'elle avait eue pour le duc de Guise; et, la renommée commençant alors à publier les grandes qualités qui paraissaient en ce prince, elle lui avoua qu'elle en sentait de la joie, et qu'elle était bien aise de voir qu'il méritait les sentimens qu'elle avait eus pour lui. Toutes ces

marques de confiance, qui avaient été si chères au comte, lui devinrent insupportables. Il n'osait pourtant le témoigner à la princesse, quoiqu'il osât bien lui faire souvenir quelquefois de ce qu'il avait eu la hardiesse de lui dire. Après deux années d'absence, la paix étant faite, le prince de Montpensier revint trouver la princesse sa femme, tout couvert de la gloire qu'il avait acquise au siége de Paris et à la bataille de Saint-Denis. Il fut surpris de voir la beauté de cette princesse dans une si grande perfection, et, par le sentiment d'une jalousie qui lui était naturelle, il en eut quelque chagrin, prévoyant bien qu'il ne serait pas seul à la trouver belle. Il eut beaucoup de joie de revoir le comte de Chabanes, pour qui son amitié n'était point diminuée. Il lui demanda confidemment des nouvelles de l'esprit et de l'humeur de sa femme, qui lui était quasi une personne inconnue, par le peu de temps qu'il avait demeuré avec elle. Le comte, avec une sincérité aussi exacte que s'il n'eût point été amoureux, dit au prince tout ce qu'il connaissait en cette princesse capable de la lui faire aimer; et il avertit aussi madame de Montpensier de toutes les choses qu'elle devait faire pour achever de gagner le cœur et l'estime de son mari.

Enfin, la passion du comte le portait si na-

turellement à ne songer qu'à ce qui pouvait augmenter le bonheur et la gloire de cette princesse, qu'il oubliait sans peine l'intérêt qu'ont les amans à empêcher que les personnes qu'ils aiment ne soient dans une parfaite intelligence avec leurs maris. La paix ne fit que paraître. La guerre recommença aussitôt, par le dessein qu'eut le roi de faire arrêter à Noyers le prince de Condé et l'amiral de Châtillon ; et, ce dessein ayant été découvert, l'on commença de nouveau les préparatifs de la guerre, et le prince de Montpensier fut contraint de quitter sa femme, pour se rendre où son devoir l'appelait. Chabanes le suivit à la cour, s'étant entièrement justifié auprès de la reine. Ce ne fut pas sans une douleur extrême qu'il quitta la princesse, qui, de son côté, demeura fort triste des périls où la guerre allait exposer son mari. Les chefs des huguenots s'étaient retirés à la Rochelle. Le Poitou et la Saintonge étant dans leur parti, la guerre s'y alluma fortement, et le roi y rassembla toutes ses troupes. Le duc d'Anjou, son frère, qui fut depuis Henri III, y acquit beaucoup de gloire par plusieurs belles actions, et entre autres par la bataille de Jarnac, où le prince de Condé fut tué. Ce fut dans cette guerre que le duc de Guise commença à avoir des emplois considérables, et à

faire connaître qu'il passait de beaucoup les grandes espérances qu'on avait conçues de lui. Le prince de Montpensier, qui le haïssait, et comme son ennemi particulier, et comme celui de sa maison, ne voyait qu'avec peine la gloire de ce duc, aussi-bien que l'amitié que lui témoignait le duc d'Anjou. Après que les deux armées se furent fatiguées par beaucoup de petits combats, d'un commun consentement on licencia les troupes pour quelque temps. Le duc d'Anjou demeura à Loches, pour donner ordre à toutes les places qui eussent pu être attaquées. Le duc de Guise y demeura avec lui; et le prince de Montpensier, accompagné du comte de Chabanes, s'en retourna à Champigni, qui n'était pas fort éloigné de là. Le duc d'Anjou allait souvent visiter les places qu'il faisait fortifier. Un jour qu'il revenait à Loches par un chemin peu connu de sa suite, le duc de Guise, qui se vantait de le savoir, se mit à la tête de la troupe pour servir de guide; mais, après avoir marché quelque temps, il s'égara et se trouva sur le bord d'une petite rivière, qu'il ne reconnut pas lui-même. Le duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir si mal conduits; et, étant arrêtés en ce lieu, aussi disposés à la joie qu'ont accoutumé de l'être de jeunes princes, ils aperçurent un

petit bateau qui était arrêté au milieu de la rivière, et, comme elle n'était pas large, ils distinguèrent aisément dans ce bateau trois ou quatre femmes, et une entre autres qui leur sembla fort belle, qui était habillée magnifiquement, et qui regardait avec attention deux hommes qui pêchaient auprès d'elles. Cette aventure donna une nouvelle joie à ces jeunes princes, et à tous ceux de leur suite. Elle leur parut une chose de roman. Les uns disaient au duc de Guise, qu'il les avait égarés exprès pour leur faire voir cette belle personne ; les autres, qu'il fallait, après ce qu'avait fait le hasard, qu'il en devînt amoureux ; et le duc d'Anjou soutenait que c'était lui qui devait être son amant. Enfin, voulant pousser l'aventure à bout, ils firent avancer dans la rivière de leurs gens à cheval, le plus avant qu'il se put, pour crier à cette dame que c'était M. d'Anjou, qui eût bien voulu passer de l'autre côté de l'eau, et qui priait qu'on le vînt prendre. Cette dame, qui était la princesse de Montpensier, entendant dire que le duc d'Anjou était là, et ne doutant point, à la quantité de gens qu'elle voyait au bord de l'eau, que ce ne fût lui, fit avancer son bateau pour aller du côté où il était. Sa bonne mine le lui fit bientôt distinguer des autres ; mais elle distingua en-

core plus tôt le duc de Guise : sa vue lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir, et qui la fit paraître, aux yeux de ces princes, dans une beauté qu'ils crurent surnaturelle. Le duc de Guise la reconnut d'abord, malgré le changement avantageux qui s'était fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avait vue. Il dit au duc d'Anjou qui elle était, qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avait prise ; mais, voyant madame de Montpensier si belle, et cette aventure lui plaisant si fort, il se résolut de l'achever ; et, après mille excuses et mille complimens, il inventa une affaire considérable, qu'il disait avoir au delà de la rivière, et accepta l'offre qu'elle lui fit de le passer dans son bateau. Il y entra seul avec le duc de Guise, donnant ordre à tous ceux qui les suivaient d'aller passer la rivière à un autre endroit, et de les venir joindre à Champigni, que madame de Montpensier leur dit n'être qu'à deux lieues de là. Sitôt qu'ils furent dans le bateau, le duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devaient une si agréable rencontre, et ce qu'elle faisait au milieu de la rivière. Elle lui répondit, qu'étant partie de Champigni avec le prince son mari, dans le dessein de le suivre à la chasse, s'étant trouvée trop lasse, elle était venue sur le bord de la rivière, où la

curiosité de voir prendre un saumon qui avait donné dans un filet, l'avait fait entrer dans ce bateau. M. de Guise ne se mêlait point dans la conversation ; mais, sentant réveiller vivement dans son cœur tout ce que cette princesse y avait autrefois fait naître, il pensait en lui-même qu'il sortirait difficilement de cette aventure, sans rentrer dans ses liens. Ils arrivèrent bientôt au bord, où ils trouvèrent les chevaux et les écuyers de madame de Montpensier qui l'attendaient. Le duc d'Anjou et le duc de Guise lui aidèrent à monter à cheval, où elle se tenait avec une grâce admirable. Pendant tout le chemin, elle les entretint agréablement de diverses choses. Ils ne furent pas moins surpris des charmes de son esprit, qu'ils l'avaient été de sa beauté ; et ils ne purent s'empêcher de lui faire connaître qu'ils en étaient extraordinairement surpris. Elle répondit à leurs louanges avec toute la modestie imaginable ; mais un peu plus froidement à celles du duc de Guise, voulant garder une fierté qui l'empêchât de fonder aucune espérance sur l'inclination qu'elle avait eue pour lui. En arrivant dans la première cour de Champigni, ils trouvèrent le prince de Montpensier, qui ne faisait que de revenir de la chasse. Son étonnement fut grand de voir

marcher deux hommes à côté de sa femme; mais il fut extrême, quand, s'approchant de plus près, il reconnut que c'était le duc d'Anjou et le duc de Guise. La haine qu'il avait pour le dernier se joignant à sa jalousie naturelle, lui fit trouver quelque chose de si désagréable à voir ces princes avec sa femme, sans savoir comment ils s'y étaient trouvés, ni ce qu'ils venaient faire en sa maison, qu'il ne put cacher le chagrin qu'il en avait. Il en rejeta adroitement la cause sur la crainte de ne pouvoir recevoir un si grand prince selon sa qualité, et comme il l'eût bien souhaité. Le comte de Chabanes avait encore plus de chagrin de voir M. de Guise auprès de madame de Montpensier, que M. de Montpensier n'en avait lui-même : ce que le hasard avait fait pour rassembler ces deux personnes lui semblait de si mauvais augure, qu'il pronostiquait aisément que ce commencement de roman ne serait pas sans suite. Madame de Montpensier fit le soir les honneurs de chez elle avec le même agrément qu'elle faisait toutes choses. Enfin elle ne plut que trop à ses hôtes. Le duc d'Anjou, qui était fort galant et fort bien fait, ne put voir une fortune si digne de lui sans la souhaiter ardemment. Il fut touché du même mal que M. de Guise; et, feignant toujours

des affaires extraordinaires, il demeura deux jours à Champigni, sans être obligé d'y demeurer que par les charmes de madame de Montpensier, le prince son mari ne faisant point de violence pour l'y retenir. Le duc de Guise ne partit pas sans faire entendre à madame de Montpensier qu'il était pour elle ce qu'il avait été autrefois; et, comme sa passion n'avait été sue de personne, il lui dit plusieurs fois devant tout le monde, sans être entendu que d'elle, que son cœur n'était point changé: et lui et le duc d'Anjou partirent de Champigni avec beaucoup de regret. Ils marchèrent long-temps tous deux dans un profond silence: mais enfin le duc d'Anjou, s'imaginant tout d'un coup que ce qui faisait sa rêverie pouvait bien causer celle du duc de Guise, lui demanda brusquement s'il pensait aux beautés de la princesse de Montpensier. Cette demande si brusque, jointe à ce qu'avait déjà remarqué le duc de Guise des sentimens du duc d'Anjou, lui fit voir qu'il serait infailliblement son rival, et qu'il lui était très-important de ne pas découvrir son amour à ce prince. Pour lui en ôter tout soupçon, il lui répondit, en riant, qu'il paraissait lui-même si occupé de la rêverie dont il l'accusait, qu'il n'avait pas jugé à propos de l'interrompre; que les beautés de la princesse

de Montpensier n'étaient pas nouvelles pour lui; qu'il s'était accoutumé à en supporter l'éclat du temps qu'elle était destinée à être sa belle-sœur; mais qu'il voyait bien que tout le monde n'en était pas si peu ébloui. Le duc d'Anjou lui avoua qu'il n'avait encore rien vu qui lui parût comparable à cette jeune princesse, et qu'il sentait bien que sa vue lui pourrait être dangereuse, s'il y était souvent exposé. Il voulut faire convenir le duc de Guise qu'il sentait la même chose; mais ce duc, qui commençait à se faire une affaire sérieuse de son amour, n'en voulut rien avouer. Ces princes s'en retournèrent à Loches, faisant souvent leur agréable conversation de l'aventure qui leur avait découvert la princesse de Montpensier. Ce ne fut pas un sujet de si grand divertissement dans Champigni. Le prince de Montpensier était mal content de tout ce qui était arrivé, sans qu'il en pût dire le sujet. Il trouvait mauvais que sa femme se fût trouvée dans ce bateau. Il lui semblait qu'elle avait reçu trop agréablement ces princes; et, ce qui lui déplaisait le plus, était d'avoir remarqué que le duc de Guise l'avait regardée attentivement. Il en conçut dès ce moment une jalousie furieuse, qui le fit ressouvenir de l'emportement qu'il avait témoigné lors de son mariage; et il eut

quelque pensée que, dès ce temps-là même, il en était amoureux. Le chagrin que tous ses soupçons lui causèrent donna de mauvaises heures à la princesse de Montpensier. Le comte de Chabanes, selon sa coutume, prit soin d'empêcher qu'ils ne se brouillassent tout-à-fait, afin de persuader par-là à la princesse combien la passion qu'il avait pour elle était sincère et désintéressée. Il ne put s'empêcher de lui demander quel effet avait produit en elle la vue du duc de Guise. Elle lui apprit qu'elle en avait été troublée, par la honte du souvenir de l'inclination qu'elle lui avait autrefois témoignée; qu'elle l'avait trouvé beaucoup mieux fait qu'il n'était en ce temps-là; et que même il lui avait paru qu'il voulait lui persuader qu'il l'aimait encore: mais elle l'assura en même temps que rien ne pouvait ébranler la résolution qu'elle avait prise de ne s'engager jamais. Le comte de Chabanes eut bien de la joie d'apprendre cette résolution; mais rien ne le pouvait rassurer sur le duc de Guise. Il témoigna à la princesse qu'il appréhendait extrêmement que les premières impressions ne revinssent bientôt, et il lui fit comprendre la mortelle douleur qu'il aurait, pour leur intérêt commun, s'il la voyait un jour changer de sentimens. La princesse de Montpensier, continuant toujours

son procédé avec lui, ne répondait presque pas à ce qu'il lui disait de sa passion, et ne considérait toujours en lui que la qualité du meilleur ami du monde, sans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'amant.

Les armées étant remises sur pied, tous les princes y retournèrent; et le prince de Montpensier trouva bon que sa femme s'en vînt à Paris, pour n'être plus si proche des lieux où se faisait la guerre. Les huguenots assiégèrent la ville de Poitiers. Le duc de Guise s'y jeta pour la défendre, et il y fit des actions qui suffiraient seules pour rendre glorieuse une autre vie que la sienne. Ensuite la bataille de Moncontour se donna. Le duc d'Anjou, après avoir pris Saint-Jean-d'Angely, tomba malade, et quitta en même temps l'armée, soit par la violence de son mal, soit par l'envie qu'il avait de revenir goûter le repos et les douceurs de Paris, où la présence de la princesse de Montpensier n'était pas la moindre raison qui l'attirât. L'armée demeura sous le commandement du prince de Montpensier; et, peu de temps après, la paix étant faite, toute la cour se trouva à Paris. La beauté de la princesse effaça toutes celles qu'on avait admirées jusqu'alors. Elle attira les yeux de tout le monde par les charmes de son esprit et de sa personne. Le duc d'Anjou ne changea pas à

Paris les sentimens qu'il avait conçus pour elle à Champigni; il prit un soin extrême de le lui faire connaître par toutes sortes de soins, prenant garde, toutefois, à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatans, de peur de donner de la jalousie au prince son mari. Le duc de Guise acheva d'en devenir violemment amoureux; et, voulant, par plusieurs raisons, tenir sa passion cachée, il se résolut de la lui déclarer d'abord, afin de s'épargner tous ces commencemens qui font toujours naître le bruit et l'éclat. Étant un jour chez la reine, à une heure où il y avait très-peu de monde, la reine s'étant retirée pour parler d'affaire avec le cardinal de Lorraine, le princesse de Montpensier y arriva. Il se résolut de prendre ce moment pour lui parler, et s'approchant d'elle : Je vais vous surprendre, madame, lui dit-il, et vous déplaire, en vous apprenant que j'ai toujours conservé cette passion qui vous a été connue autrefois, mais qui s'est si fort augmentée en vous revoyant, que ni votre sévérité, ni la haine de M. le prince de Montpensier, ni la concurrence du premier prince du royaume, ne sauraient lui ôter un moment de sa violence. Il aurait été plus respectueux de vous la faire connaître par mes actions que par mes paroles; mais, madame, mes actions l'auraient apprise à

d'autres aussi-bien qu'à vous, et je souhaite que vous sachiez seule que je suis assez hardi pour vous adorer. La princesse fut d'abord si surprise et si troublée de ce discours, qu'elle ne songea pas à l'interrompre; mais ensuite, étant revenue à elle, et commençant à lui répondre, le prince de Montpensier entra. Le trouble et l'agitation étaient peints sur le visage de la princesse; la vue de son mari acheva de l'embarrasser, de sorte qu'elle lui en laissa plus entendre que le duc de Guise ne lui en venait de dire. La reine sortit de son cabinet, et le duc se retira pour guérir la jalousie de ce prince. La princesse de Montpensier trouva le soir, dans l'esprit de son mari, tout le chagrin imaginable. Il s'emporta contre elle avec des violences épouvantables, et lui défendit de parler jamais au duc de Guise. Elle se retira bien triste dans son appartement, et bien occupée des aventures qui lui étaient arrivées ce jour-là. Le jour suivant, elle revit le duc de Guise chez la reine; mais il ne l'aborda pas, et se contenta de sortir un peu après elle, pour lui faire voir qu'il n'y avait que faire quand elle n'y était pas. Il ne se passait point de jour qu'elle ne reçût mille marques cachées de la passion de ce duc, sans qu'il essayât de lui en parler, que lorsqu'il ne pouvait être vu de per-

sonne. Comme elle était bien persuadée de cette passion, elle commença, nonobstant toutes les résolutions qu'elle avait faites à Champigni, à sentir, dans le fond de son cœur, quelque chose de ce qui y avait été autrefois. Le duc d'Anjou, de son côté, n'oubliait rien pour lui témoigner son amour en tous les lieux où il la pouvait voir, et il la suivait continuellement chez la reine sa mère. La princesse sa sœur, de qui il était aimé, en était traitée avec une rigueur capable de guérir toute autre passion que la sienne. On découvrit, en ce temps-là, que cette princesse, qui fut depuis la reine de Navarre, eut quelque attachement pour le duc de Guise; et ce qui le fit découvrir davantage fut le refroidissement qui parut du duc d'Anjou pour le duc de Guise. La princesse de Montpensier apprit cette nouvelle, qui ne lui fut pas indifférente, et qui lui fit sentir qu'elle prenait plus d'intérêt au duc de Guise qu'elle ne pensait. M. de Montpensier, son beau-père, épousant alors mademoiselle de Guise, sœur de ce duc, elle était contrainte de le voir souvent dans les lieux où les cérémonies des noces les appelaient l'un et l'autre. La princesse de Montpensier ne pouvant plus souffrir qu'un homme, que toute la France croyait amoureux de Madame, osât lui dire qu'il l'était d'elle, et se sentant offen-

sée, et quasi affligée de s'être trompée elle-même, un jour que le duc de Guise la rencontra chez sa sœur, un peu éloignée des autres, et qu'il lui voulut parler de sa passion, elle l'interrompit brusquement, et lui dit d'un ton de voix qui marquait sa colère : Je ne comprends pas qu'il faille, sur le fondement d'une faiblesse dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une personne comme moi, et surtout quand on l'est d'une autre à la vue de toute la cour. Le duc de Guise, qui avait beaucoup d'esprit, et qui était fort amoureux, n'eut besoin de consulter personne pour entendre tout ce que signifiaient les paroles de la princesse. Il lui répondit avec beaucoup de respect : J'avoue, madame, que j'ai eu tort de ne pas mépriser l'honneur d'être beau-frère de mon roi, plutôt que de vous laisser soupçonner un moment que je pouvais désirer un autre cœur que le vôtre; mais, si vous voulez me faire la grâce de m'écouter, je suis assuré de me justifier auprès de vous. La princesse de Montpensier ne répondit point; mais elle ne s'éloigna pas, et le duc de Guise, voyant qu'elle lui donnait l'audience qu'il souhaitait, lui apprit que, sans s'être attiré les bonnes grâces de Madame par aucun soin, elle l'en avait honoré; que, n'ayant nulle passion pour elle, il avait très-mal ré-

pondu à l'honneur qu'elle lui faisait, jusqu'à ce qu'elle lui eût donné quelque espérance de l'épouser; qu'à la vérité, la grandeur où ce mariage pouvait l'élever l'avait obligé de lui rendre plus de devoirs ; et que c'était ce qui avait donné lieu au soupçon qu'en avaient eu le roi et le duc d'Anjou; que l'opposition de l'un et de l'autre ne le dissuadait pas de son dessein; mais que, si ce dessein lui déplaisait, il l'abandonnait, dès l'heure même, pour n'y penser de sa vie. Le sacrifice que le duc de Guise faisait à la princesse lui fit oublier toute la rigueur et toute la colère avec laquelle elle avait commencé de lui parler. Elle changea de discours, et se mit à l'entretenir de la faiblesse qu'avait eue Madame de l'aimer la première, et de l'avantage considérable qu'il recevrait en l'épousant. Enfin, sans rien dire d'obligeant au duc de Guise, elle lui fit revoir mille choses agréables, qu'il avait trouvées autrefois en mademoiselle de Mézière. Quoiqu'ils ne se fussent point parlé depuis long-temps, ils se trouvèrent accoutumés l'un à l'autre, et leurs cœurs se remirent aisément dans un chemin qui ne leur était pas inconnu. Ils finirent cette agréable conversation, qui laissa une sensible joie dans l'esprit du duc de Guise. La princesse n'en eut pas une petite de connaître qu'il l'aimait véritablement.

Mais, quand elle fut dans son cabinet, quelles réflexions ne fit-elle point sur la honte de s'être laissé fléchir si aisément aux excuses du duc de Guise, sur l'embarras où elle s'allait plonger en s'engageant dans une chose qu'elle avait regardée avec tant d'horreur, et sur les effroyables malheurs où la jalousie de son mari la pouvait jeter! Ces pensées lui firent faire de nouvelles résolutions, mais qui se dissipèrent dès le lendemain par la vue du duc de Guise. Il ne manquait point de lui rendre un compte exact de ce qui se passait entre Madame et lui. La nouvelle alliance de leurs maisons lui donnait occasion de lui parler souvent; mais il n'avait pas peu de peine à la guérir de la jalousie que lui donnait la beauté de Madame, contre laquelle il n'y avait point de serment qui la pût rassurer. Cette jalousie servait à la princesse de Montpensier à défendre le reste de son cœur contre les soins du duc de Guise, qui en avait déjà gagné la plus grande partie. Le mariage du roi avec la fille de l'empereur Maximilien remplit la cour de fêtes et de réjouissances. Le roi fit un ballet, où dansaient Madame et toutes les princesses. La princesse de Montpensier pouvait seule lui disputer le prix de la beauté. Le duc d'Anjou dansait une entrée de Maures; et le duc de Guise, avec quatre au-

tres, était de son entrée. Leurs habits étaient tous pareils, comme le sont d'ordinaire les habits de ceux qui dansent une même entrée. La première fois que le ballet se dansa, le duc de Guise, devant que de danser, n'ayant pas encore son masque, dit quelques mots en passant à la princesse de Montpensier. Elle s'aperçut bien que le prince son mari y avait pris garde, ce qui la mit en inquiétude. Quelque temps après, voyant le duc d'Anjou avec son masque et son habit de Maure, qui venait pour lui parler, troublée de son inquiétude, elle crut que c'était encore le duc de Guise, et s'approchant de lui : N'ayez des yeux ce soir que pour Madame, lui dit-elle ; je n'en serai point jalouse ; je vous l'ordonne : on m'observe ; ne m'approchez plus. Elle se retira sitôt qu'elle eut achevé ces paroles. Le duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnerre. Il vit, dans ce moment, qu'il avait un rival aimé. Il comprit, par le nom de Madame, que ce rival était le duc de Guise ; et il ne put douter que la princesse sa sœur ne fût le sacrifice qui avait rendu la princesse de Montpensier favorable aux vœux de son rival. La jalousie, le dépit et la rage, se joignant à la haine qu'il avait déjà pour lui, firent dans son âme tout ce qu'on peut imaginer de plus violent, et il eût

donné sur l'heure quelque marque sanglante de son désespoir, si la dissimulation, qui lui était naturelle, ne fût venue à son secours, et ne l'eût obligé, par des raisons puissantes, en l'état qu'étaient les choses, à ne rien entreprendre contre le duc de Guise. Il ne put toutefois se refuser le plaisir de lui apprendre qu'il savait le secret de son amour; et l'abordant en sortant de la salle où l'on avait dansé : C'est trop, lui dit-il, d'oser lever les yeux jusqu'à ma sœur, et de m'ôter ma maîtresse. La considération du roi m'empêche d'éclater ; mais souvenez-vous que la perte de votre vie sera peut-être la moindre chose dont je punirai quelque jour votre témérité. La fierté du duc de Guise n'était pas accoutumée à de telles menaces; il ne put néanmoins y répondre, parce que le roi, qui sortait dans ce moment, les appela tous deux ; mais elles gravèrent dans son cœur un désir de vengeance qu'il travailla toute sa vie à satisfaire. Dès le même soir, le duc d'Anjou lui rendit toutes sortes de mauvais offices auprès du roi. Il lui persuada que jamais Madame ne consentirait d'être mariée avec le roi de Navarre, avec qui on proposait de la marier, tant que l'on souffrirait que le duc de Guise l'approchât; et qu'il était honteux de souffrir qu'un de ses sujets, pour satisfaire à sa

vanité, apportât de l'obstacle à une chose qui devait donner la paix à la France. Le roi avait déjà assez d'aigreur contre le duc de Guise : ce discours l'augmenta si fort, que, le voyant le lendemain, comme il se présentait pour entrer au bal chez la reine, paré d'un nombre infini de pierreries, mais plus paré encore de sa bonne mine, il se mit à l'entrée de la porte, et lui demanda brusquement où il allait. Le duc, sans s'étonner, lui dit qu'il venait pour lui rendre ses très-humbles services : à quoi le roi répliqua, qu'il n'avait pas besoin de ceux qu'il lui rendait, et se tourna, sans le regarder. Le duc de Guise ne laissa pas d'entrer dans la salle, outré dans le cœur et contre le roi et contre le duc d'Anjou. Mais sa douleur augmenta sa fierté naturelle; et, par une manière de dépit, il s'approcha beaucoup plus de Madame qu'il n'avait accoutumé; joint que ce que lui avait dit le duc d'Anjou de la princesse de Montpensier l'empêchait de jeter les yeux sur elle. Le duc d'Anjou les observait soigneusement l'un et l'autre. Les yeux de cette princesse laissaient voir, malgré elle, quelque chagrin, lorsque le duc de Guise parlait à Madame. Le duc d'Anjou, qui avait compris par ce qu'elle lui avait dit en le prenant pour M. de Guise, qu'elle avait de la jalousie, espéra de les brouiller, et se mettant auprès d'elle : C'est

pour votre intérêt, madame, plutôt que pour le mien, lui dit-il, que je m'en vais vous apprendre que le duc de Guise ne mérite pas que vous l'ayez choisi à mon préjudice. Ne m'interrompez point, je vous prie, pour me dire le contraire d'une vérité que je ne sais que trop. Il vous trompe, madame, et vous sacrifie à ma sœur, comme il vous l'a sacrifiée. C'est un homme qui n'est capable que d'ambition; mais, puisqu'il a eu le bonheur de vous plaire, c'est assez; je ne m'opposerai pas à une fortune que je méritais sans doute mieux que lui; je m'en rendrais indigne, si je m'opiniâtrais davantage à la conquête d'un cœur qu'un autre possède. C'est trop de n'avoir pu attirer que votre indifférence: je ne veux pas y faire succéder la haine, en vous importunant plus long-temps de la plus fidèle passion qui fut jamais. Le duc d'Anjou, qui était effectivement touché d'amour et de douleur, put à peine achever ces paroles, et, quoiqu'il eût commencé son discours dans un esprit de dépit et de vengeance, il s'attendrit, en considérant la beauté de la princesse, et la perte qu'il faisait, en perdant l'espérance d'en être aimé; de sorte que, sans attendre sa réponse, il sortit du bal, feignant de se trouver mal, et s'en alla chez lui rêver à son malheur. La princesse de Montpensier demeura affligée

et troublée, comme on se le peut imaginer. Voir sa réputation et le secret de sa vie entre les mains d'un prince qu'elle avait maltraité, et apprendre par lui, sans pouvoir en douter, qu'elle était trompée par son amant, étaient des choses peu capables de lui laisser la liberté d'esprit que demandait un lieu destiné à la joie. Il fallut pourtant demeurer en ce lieu, et aller souper ensuite chez la duchesse de Montpensier, sa belle-mère, qui l'emmena avec elle. Le duc de Guise, qui mourait d'impatience de lui conter ce qu'avait dit le duc d'Anjou le jour précédent, la suivit chez sa sœur. Mais quel fut son étonnement, lorsque, voulant entretenir cette belle princesse, il trouva qu'elle ne lui parlait que pour lui faire des reproches épouvantables; et le dépit lui faisait faire ces reproches si confusément, qu'il n'y pouvait rien comprendre, sinon qu'elle l'accusait d'infidélité et de trahison. Accablé de désespoir de trouver une si grande augmentation de douleur où il avait espéré de se consoler de tous ses ennuis, et aimant cette princesse avec une passion qui ne pouvait plus le laisser vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il se détermina tout d'un coup. Vous serez satisfaite, madame, lui dit-il; je m'en vais faire pour vous ce que toute la puissance royale n'aurait pu obtenir de moi. Il m'en coûtera ma

fortune; mais c'est peu de chose pour vous satisfaire. Sans demeurer davantage chez la duchesse sa sœur, il s'en alla trouver, à l'heure même, les cardinaux ses oncles, et, sur le prétexte du mauvais traitement qu'il avait reçu du roi, il leur fit voir une si grande nécessité pour sa fortune à faire paraître qu'il n'avait aucune pensée d'épouser Madame, qu'il les obligea à conclure son mariage avec la princesse de Portien, duquel on avait déjà parlé. La nouvelle de ce mariage fut aussitôt sue par tout Paris. Tout le monde fut surpris, et la princesse de Montpensier en fut touchée de joie et de douleur. Elle fut bien aise de voir par-là le pouvoir qu'elle avait sur le duc; et elle fut fâchée, en même temps, de lui avoir fait abandonner une chose aussi avantageuse que le mariage de Madame. Le duc, qui voulait au moins que l'amour le récompensât de ce qu'il perdait du côté de la fortune, pressa la princesse de lui donner une audience particulière, pour s'éclaircir des reproches injustes qu'elle lui avait faits. Il obtint qu'elle se trouverait chez la duchesse de Montpensier, sa sœur, à une heure que cette duchesse n'y serait pas, et qu'il pourrait l'entretenir en particulier. Le duc de Guise eut la joie de se pouvoir jeter à ses pieds, de lui parler en liberté de sa passion, et de lui dire ce qu'il

avait souffert de ses soupçons. La princesse ne pouvait s'ôter de l'esprit ce que lui avait dit le duc d'Anjou, quoique le procédé du duc de Guise la dût absolument rassurer. Elle lui apprit le juste sujet qu'elle avait de croire qu'il l'avait trahie, puisque le duc d'Anjou savait ce qu'il ne pouvait avoir appris que de lui. Le duc de Guise ne savait par où se défendre, et était aussi embarrassé que la princesse de Montpensier à deviner ce qui avait pu découvrir leur intelligence. Enfin, dans la suite de leur conversation, comme elle lui remontrait qu'il avait eu tort de précipiter son mariage avec la princesse de Portien, et d'abandonner celui de Madame, qui lui était si avantageux, elle lui dit qu'il pouvait bien juger qu'elle n'en eût eu aucune jalousie, puisque, le jour du ballet, elle-même l'avait conjuré de n'avoir des yeux que pour Madame. Le duc de Guise lui dit qu'elle avait eu l'intention de lui faire ce commandement, mais qu'assurément elle ne le lui avait pas fait. La princesse lui soutint le contraire. Enfin, à force de disputer et d'approfondir, ils trouvèrent qu'il fallait qu'elle se fût trompée dans la ressemblance des habits, et qu'elle-même eût appris au duc d'Anjou ce qu'elle accusait le duc de Guise de lui avoir appris. Le duc de Guise, qui était presque justifié dans son esprit par son

mariage, le fut entièrement par cette conversation. Cette belle princesse ne put refuser son cœur à un homme qui l'avait possédé autrefois, et qui venait de tout abandonner pour elle. Elle consentit donc à recevoir ses vœux, et lui permit de croire qu'elle n'était pas insensible à sa passion. L'arrivée de la duchesse de Montpensier, sa belle-mère, finit cette conversation, et empêcha le duc de Guise de lui faire voir les transports de sa joie. Quelque temps après, la cour s'en allant à Blois, où la princesse de Montpensier la suivit, le mariage de Madame avec le roi de Navarre y fut conclu. Le duc de Guise, ne connaissant plus de grandeur ni de bonne fortune que celle d'être aimé de la princesse, vit avec joie la conclusion de ce mariage, qui l'aurait comblé de douleur dans un autre temps. Il ne pouvait si bien cacher son amour, que le prince de Montpensier n'en entrevît quelque chose, lequel, n'étant plus maître de sa jalousie, ordonna à la princesse sa femme de s'en aller à Champigni. Ce commandement lui fut bien rude : il fallut pourtant obéir. Elle trouva moyen de dire adieu en particulier au duc de Guise; mais elle se trouva bien embarrassée à lui donner des moyens sûrs pour lui écrire. Enfin, après avoir bien cherché, elle jeta les yeux sur le comte de Chabanes, qu'elle comptait

toujours pour son ami, sans considérer qu'il était son amant. Le duc de Guise, qui savait à quel point ce comte était ami du prince de Montpensier, fut épouvanté qu'elle le choisit pour son confident; mais elle lui répondit si bien de sa fidélité, qu'elle le rassura. Il se sépara d'elle avec toute la douleur que peut causer l'absence d'une personne que l'on aime passionnément. Le comte de Chabanes, qui avait toujours été malade à Paris pendant le séjour de la princesse de Montpensier à Blois, sachant qu'elle s'en allait à Champigni, la fut trouver sur le chemin, pour s'en aller avec elle. Elle lui fit mille caresses et mille amitiés, et lui témoigna une impatience extraordinaire de s'entretenir en particulier, dont il fut d'abord charmé. Mais quels furent son étonnement et sa douleur, quand il trouva que cette impatience n'allait qu'à lui conter qu'elle était passionnément aimée du duc de Guise, et qu'elle l'aimait de la même sorte! Son étonnement et sa douleur ne lui permirent pas de répondre. La princesse, qui était pleine de sa passion, et qui trouvait un soulagement extrême à lui en parler, ne prit pas garde à son silence, et se mit à lui conter jusqu'aux plus petites circonstances de son aventure. Elle lui dit comme le duc de Guise et elle étaient convenus de recevoir, par son moyen,

les lettres qu'ils devaient s'écrire. Ce fut le dernier coup pour le comte de Chabanes, de voir que sa maîtresse voulait qu'il servît son rival, et qu'elle lui en faisait la proposition comme d'une chose qui lui devait être agréable. Il était si absolument maître de lui-même, qu'il lui cacha tous ses sentimens. Il lui témoigna seulement la surprise où il était de voir en elle un si grand changement. Il espéra d'abord que ce changement, qui lui ôtait toute espérance, lui ôterait aussi toute sa passion; mais il trouva cette princesse si charmante, sa beauté naturelle étant encore beaucoup augmentée par une certaine grâce que lui avait donnée l'air de la cour, qu'il sentit qu'il l'aimait plus que jamais. Toutes les confidences qu'elle lui faisait sur la tendresse et sur la délicatesse de ses sentimens pour le duc de Guise lui faisaient voir le prix du cœur de cette princesse, et lui donnaient un vif désir de le posséder. Comme sa passion était la plus extraordinaire du monde, elle produisit l'effet du monde le plus extraordinaire, car elle le fit résoudre de porter à sa maîtresse les lettres de son rival. L'absence du duc de Guise donnait un chagrin mortel à la princesse de Montpensier, et, n'espérant de soulagement que par ses lettres, elle tourmentait incessamment le comte de Chabanes, pour savoir s'il n'en recevait point,

et se prenait quasi à lui de n'en avoir pas assez tôt. Enfin, il en reçut par un gentilhomme du duc de Guise, et il les lui apporta à l'heure même, pour ne lui retarder pas sa joie d'un moment. Celle qu'elle eut de les recevoir fut extrême. Elle ne prit pas le soin de la cacher, et lui fit avaler à longs traits tout le poison imaginable, en lui lisant ces lettres et la réponse tendre et galante qu'elle y faisait. Il porta cette réponse au gentilhomme, avec la même fidélité avec laquelle il avait rendu la lettre à la princesse, mais avec plus de douleur. Il se consola pourtant un peu, dans la pensée que cette princesse ferait quelque réflexion sur ce qu'il faisait pour elle, et qu'elle lui en témoignerait de la reconnaissance. La trouvant de jour en jour plus rude pour lui, par le chagrin qu'elle avait d'ailleurs, il prit la liberté de la supplier de penser un peu à ce qu'elle lui faisait souffrir. La princesse, qui n'avait dans la tête que le duc de Guise, et qui ne trouvait que lui seul digne de l'adorer, trouva si mauvais qu'un autre que lui osât penser à elle, qu'elle maltraita bien plus le comte de Chabanes en cette occasion, qu'elle n'avait fait la première fois qu'il lui avait parlé de son amour. Quoique sa passion, aussi-bien que sa patience, fût extrême et à toute épreuve, il quitta la princesse et s'en alla chez un de ses

amis dans le voisinage de Champigni, d'où il lui écrivit avec toute la rage que pouvait lui causer un si étrange procédé, mais néanmoins avec tout le respect qui était dû à sa qualité; et, par sa lettre, il lui disait un éternel adieu. La princesse commença à se repentir d'avoir si peu ménagé un homme sur qui elle avait tant de pouvoir; et, ne pouvant se résoudre à le perdre, non-seulement à cause de l'amitié qu'elle avait pour lui, mais aussi par l'intérêt de son amour, pour lequel il lui était tout-à-fait nécessaire, elle lui manda qu'elle voulait absolument lui parler encore une fois, et, après cela, qu'elle le laissait libre de faire ce qu'il lui plairait. L'on est bien faible quand on est amoureux. Le comte revint, et, en moins d'une heure, la beauté de la princesse de Montpensier, son esprit et quelques paroles obligeantes, le rendirent plus soumis qu'il n'avait jamais été, et il lui donna même des lettres du duc de Guise, qu'il venait de recevoir. Pendant ce temps, l'envie qu'on eut à la cour d'y faire venir les chefs du parti huguenot, pour cet horrible dessein qu'on exécuta le jour de la Saint-Barthélemi, fit que le roi, pour les mieux tromper, éloigna de lui tous les princes de la maison de Bourbon et tous ceux de la maison de Guise. Le prince de Montpensier s'en retourna à Champigni, pour

achever d'accabler la princesse sa femme par sa présence. Le duc de Guise s'en alla à la campagne, chez le cardinal de Lorraine, son oncle. L'amour et l'oisiveté mirent dans son esprit un si violent désir de voir la princesse de Montpensier, que, sans considérer ce qu'il hasardait pour elle et pour lui, il feignit un voyage, et, laissant tout son train dans une petite ville, il prit avec lui ce seul gentilhomme qui avait déjà fait plusieurs voyages à Champigni, et il s'y en alla en poste. Comme il n'avait point d'autre adresse que celle du comte de Chabanes, il lui fit écrire un billet par ce même gentilhomme, par lequel ce gentilhomme le priait de le venir trouver en un lieu qu'il lui marquait. Le comte de Chabanes, croyant que c'était seulement pour recevoir des lettres du duc de Guise, l'alla trouver; mais il fut extrêmement surpris, quand il vit le duc de Guise, et il n'en fut pas moins affligé. Ce duc, occupé de son dessein, ne prit non plus garde à l'embarras du comte que la princesse de Montpensier avait fait à son silence lorsqu'elle lui avait conté son amour. Il se mit à lui exagérer sa passion, et à lui faire comprendre qu'il mourrait infailliblement, s'il ne lui faisait obtenir de la princesse la permission de la voir. Le comte de Chabanes lui répondit froidement qu'il dirait à cette princesse tout ce

qu'il souhaitait qu'il lui dît, et qu'il viendrait lui en rendre réponse. Il s'en retourna à Champigni, combattu de ses propres sentimens, mais avec une violence qui lui ôtait quelquefois toute sorte de connaissance. Souvent il prenait la résolution de renvoyer le duc de Guise sans le dire à la princesse de Montpensier; mais la fidélité exacte qu'il lui avait promise changeait aussitôt sa résolution. Il arriva auprès d'elle, sans savoir ce qu'il devait faire; et, apprenant que le prince de Montpensier était à la chasse, il alla droit à l'appartement de la princesse, qui, le voyant troublé, fit retirer aussitôt ses femmes pour savoir le sujet de ce trouble. Il lui dit, en se modérant le plus qu'il lui fut possible, que le duc de Guise était à une lieue de Champigni, et qu'il souhaitait passionnément de la voir. La princesse fit un grand cri à cette nouvelle, et son embarras ne fut guère moindre que celui du comte. Son amour lui présenta d'abord la joie qu'elle aurait de voir un homme qu'elle aimait si tendrement; mais, quand elle pensa combien cette action était contraire à sa vertu, et qu'elle ne pouvait voir son amant qu'en le faisant entrer la nuit chez elle, à l'insu de son mari, elle se trouva dans une extrémité épouvantable. Le comte de Chabanes attendait sa réponse comme une chose qui allait décider de

sa vie ou de sa mort. Jugeant de l'incertitude de la princesse par son silence, il prit la parole pour lui représenter tous les périls où elle s'exposerait par cette entrevue ; et, voulant lui faire voir qu'il ne lui tenait pas ce discours pour ses intérêts, il lui dit : Si, après tout ce que je viens de vous représenter, madame, votre passion est la plus forte, et que vous désiriez voir le duc de Guise, que ma considération ne vous en empêche point, si celle de votre intérêt ne le fait pas. Je ne veux point priver d'une si grande satisfaction une personne que j'adore, ni être cause qu'elle cherche des personnes moins fidèles que moi pour se la procurer. Oui, madame, si vous le voulez, j'irai querir le duc de Guise dès ce soir, car il est trop périlleux de le laisser plus long-temps où il est, et je l'amènerai dans votre appartement. Mais par où et comment ? interrompit la princesse. Ah ! madame, s'écria le comte, c'en est fait, puisque vous ne délibérez plus que sur les moyens. Il viendra, madame, ce bienheureux amant. Je l'amènerai par le parc : donnez ordre seulement à celle de vos femmes à qui vous vous fiez le plus, qu'elle baisse, précisément à minuit, le petit pont-levis qui donne de votre antichambre dans le parterre, et ne vous inquiétez pas du reste. En achevant ces paroles, il se leva ; et, sans atten-

dre d'autre consentement de la princesse de Montpensier, il remonta à cheval, et vint trouver le duc de Guise, qui l'attendait avec une impatience extrême. La princesse de Montpensier demeura si troublée, qu'elle fut quelque temps sans revenir à elle. Son premier mouvement fut de faire rappeler le comte de Chabanes, pour lui défendre d'amener le duc de Guise; mais elle n'en eut pas la force. Elle pensa que, sans le rappeler, elle n'avait qu'à ne point faire abaisser le pont. Elle crut qu'elle continuerait dans cette résolution. Quand l'heure de l'assignation approcha, elle ne put résister davantage à l'envie de voir un amant qu'elle croyait si digne d'elle, et elle instruisit une de ses femmes de tout ce qu'il fallait faire pour introduire le duc de Guise dans son appartement. Cependant, et ce duc et le comte de Chabanes approchaient de Champigni; mais dans un état bien différent : le duc abandonnait son âme à la joie et à tout ce que l'espérance inspire de plus agréable, et le comte s'abandonnait à un désespoir et à une rage qui le poussèrent mille fois à donner de son épée au travers du corps de son rival. Enfin ils arrivèrent au parc de Champigni, où ils laissèrent leurs chevaux à l'écuyer du duc de Guise; et, passant par des brèches qui étaient aux murailles, ils vinrent dans le parterre. Le

comte de Chabannes, au milieu de son désespoir, avait toujours quelque espérance que la raison reviendrait à la princesse de Montpensier, et qu'elle prendrait enfin la résolution de ne point voir le duc de Guise. Quand il vit ce petit pont abaissé, ce fut alors qu'il ne put douter du contraire, et ce fut aussi alors qu'il fut tout prêt à se porter aux dernières extrémités; mais, venant à penser que, s'il faisait du bruit, il serait ouï apparemment du prince de Montpensier, dont l'appartement donnait sur le même parterre, et que tout ce désordre tomberait ensuite sur la personne qu'il aimait le plus, sa rage se calma à l'heure même, et il acheva de conduire le duc de Guise aux pieds de sa princesse. Il ne put se résoudre à être témoin de leur conversation, quoique la princesse lui témoignât le souhaiter, et qu'il l'eût bien souhaité lui-même. Il se retira dans un petit passage, qui était du côté de l'appartement du prince de Montpensier, ayant dans l'esprit les plus tristes pensées qui aient jamais occupé l'esprit d'un amant. Cependant, quelque peu de bruit qu'ils eussent fait en passant sur le pont, le prince de Montpensier, qui par malheur était éveillé dans ce moment, l'entendit, et fit lever un de ses valets de chambre pour voir ce que c'était. Le valet de chambre mit la tête à la fenêtre,

et, au travers de l'obscurité de la nuit, il aperçut que le pont était abaissé. Il en avertit son maître, qui lui commanda en même temps d'aller dans le parc voir ce que ce pouvait être. Un moment après, il se leva lui-même, étant inquiet de ce qu'il lui semblait avoir ouï marcher quelqu'un, et s'en vint droit à l'appartement de la princesse sa femme, qui répondait sur le pont. Dans le moment qu'il approchait de ce petit passage où était le comte de Chabanes, la princesse de Montpensier, qui avait quelque honte de se trouver seule avec le duc de Guise, pria plusieurs fois le comte d'entrer dans sa chambre. Il s'en excusa toujours, et, comme elle l'en pressait davantage, possédé de rage et de fureur, il lui répondit si haut qu'il fut ouï du prince de Montpensier; mais si confusément, que ce prince entendit seulement la voix d'un homme, sans distinguer celle du comte. Une pareille aventure eût donné de l'emportement à un esprit et plus tranquille et moins jaloux : aussi mit-elle d'abord l'excès de la rage et de la fureur dans celui du prince. Il heurta aussitôt à la porte avec impétuosité, et, criant pour se faire ouvrir, il donna la plus cruelle surprise du monde à la princesse, au duc de Guise et au comte de Chabanes. Le dernier, entendant la voix du prince, comprit d'abord qu'il

était impossible de l'empêcher de croire qu'il n'y eût quelqu'un dans la chambre de la princesse sa femme, et, la grandeur de sa passion lui montrant en ce moment, que, s'il y trouvait le duc de Guise, madame de Montpensier aurait la douleur de le voir tuer à ses yeux, et que la vie même de cette princesse ne serait pas en sûreté, il résolut, par une générosité sans exemple, de s'exposer pour sauver une maîtresse ingrate et un rival aimé. Pendant que le prince de Montpensier donnait mille coups à la porte, il vint au duc de Guise, qui ne savait quelle résolution prendre, et il le mit entre les mains de cette femme de madame de Montpensier qui l'avait fait entrer par le pont, pour le faire sortir par le même lieu, pendant qu'il s'exposerait à la fureur du prince. À peine le duc était hors de l'antichambre, que le prince, ayant enfoncé la porte du passage, entra dans la chambre comme un homme possédé de fureur et qui cherchait sur qui la faire éclater. Mais quand il ne vit que le comte de Chabanes, et qu'il le vit immobile, appuyé sur la table, avec un visage où la tristesse était peinte, il demeura immobile lui-même : et la surprise de trouver, et seul et la nuit, dans la chambre de sa femme l'homme du monde qu'il aimait le mieux, le mit hors d'état de pouvoir parler. La princesse était à

demi évanouie sur des carreaux, et jamais peut-être la fortune n'a mis trois personnes en des états si pitoyables. Enfin, le prince de Montpensier, qui ne croyait pas ce qu'il voyait, et qui voulait démêler ce chaos où il venait de tomber, adressant la parole au comte, d'un ton qui faisait voir qu'il avait encore de l'amitié pour lui : Que vois-je? lui dit-il. Est-ce une illusion ou une vérité? Est-il possible qu'un homme que j'ai aimé si chèrement choisisse ma femme entre toutes les autres femmes, pour la séduire? Et vous, madame, dit-il à la princesse, en se tournant de son côté, n'était-ce point assez de m'ôter votre cœur et mon honneur, sans m'ôter le seul homme qui me pouvait consoler de ces malheurs? Répondez-moi l'un ou l'autre, leur dit-il, et éclaircissez-moi d'une aventure que je ne puis croire telle qu'elle me paraît. La princesse n'était pas capable de répondre, et le comte de Chabanes ouvrit plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler. Je suis criminel à votre égard, lui dit-il enfin, et indigne de l'amitié que vous avez eue pour moi; mais ce n'est pas de la manière que vous pouvez l'imaginer. Je suis plus malheureux que vous, et plus désespéré; je ne saurais vous en dire davantage. Ma mort vous vengera, et, si vous voulez me la donner tout à l'heure, vous me

donnerez la seule chose qui peut m'être agréable. Ces paroles, prononcées avec une douleur mortelle et avec un air qui marquait son innocence, au lieu d'éclaircir le prince de Montpensier, lui persuadaient de plus en plus qu'il y avait quelque mystère dans cette aventure qu'il ne pouvait deviner; et, son désespoir s'augmentant par cette incertitude : Otez-moi la vie vous-même, lui dit-il, ou donnez-moi l'éclaircissement de vos paroles; je n'y comprends rien : vous devez cet éclaircissement à mon amitié, vous le devez à ma modération; car tout autre que moi aurait déjà vengé sur votre vie un affront si sensible. Les apparences sont bien fausses, interrompit le comte. Ah! c'est trop, répliqua le prince; il faut que je me venge, et puis je m'éclaircirai à loisir. En disant ces paroles, il s'approcha du comte de Chabanes avec l'action d'un homme emporté de rage. La princesse, craignant quelque malheur (ce qui ne pouvait pourtant pas arriver, son mari n'ayant point d'épée), se leva pour se mettre entre deux. La faiblesse où elle était la fit succomber à cet effort, et, comme elle approchait de son mari, elle tomba évanouie à ses pieds. Le prince fut encore plus touché de cet évanouissement qu'il n'avait été de la tranquillité où il avait trouvé le comte, lorsqu'il s'était approché de lui; et,

ne pouvant plus soutenir la vue de deux personnes qui lui donnaient des mouvemens si tristes, il tourna la tête de l'autre côté, et se laissa tomber sur le lit de sa femme, accablé d'une douleur incroyable. Le comte de Chabanes, pénétré de repentir d'avoir abusé d'une amitié dont il recevait tant de marques, et, ne trouvant pas qu'il pût jamais réparer ce qu'il venait de faire, sortit brusquement de la chambre, et, passant par l'appartement du prince, dont il trouva les portes ouvertes, il descendit dans la cour; il se fit donner des chevaux, et s'en alla dans la campagne, guidé par son seul désespoir. Cependant le prince de Montpensier, qui voyait que la princesse ne revenait point de son évanouissement, la laissa entre les mains de ses femmes, et se retira dans sa chambre avec une douleur mortelle. Le duc de Guise, qui était sorti heureusement du parc, sans savoir quasi ce qu'il faisait, tant il était troublé, s'éloigna de Champigni de quelques lieues; mais il ne put s'éloigner davantage, sans savoir des nouvelles de la princesse. Il s'arrêta dans une forêt, et envoya son écuyer pour apprendre du comte de Chabanes ce qui était arrivé de cette terrible aventure. L'écuyer ne trouva point le comte de Chabanes; mais il apprit d'autres personnes que la princesse de Montpensier était extraordinairement

malade. L'inquiétude du duc de Guise fut augmentée par ce que lui dit son écuyer ; et, sans la pouvoir soulager, il fut contraint de s'en retourner trouver ses oncles, pour ne pas donner de soupçon par un plus long voyage. L'écuyer du duc de Guise lui avait rapporté la vérité, en lui disant que madame de Montpensier était extrêmement malade ; car il était vrai que, sitôt que ses femmes l'eurent mise dans son lit, la fièvre lui prit si violemment, et avec des rêveries si horribles, que, dès le second jour, l'on craignit pour sa vie. Le prince feignit d'être malade, afin qu'on ne s'étonnât pas de ce qu'il n'entrait pas dans la chambre de sa femme. L'ordre qu'il reçut de s'en retourner à la cour, où l'on rappelait tous les princes catholiques pour exterminer les huguenots, le tira de l'embarras où il était. Il s'en alla à Paris, ne sachant ce qu'il avait à espérer ou à craindre du mal de la princesse sa femme. Il n'y fut pas sitôt arrivé, qu'on commença d'attaquer les huguenots en la personne d'un de leurs chefs, l'amiral de Châtillon ; et, deux jours après, l'on fit cet horrible massacre si renommé par toute l'Europe. Le pauvre comte de Chabanes, qui s'était venu cacher dans l'extrémité de l'un des faubourgs de Paris, pour s'abandonner entièrement à sa douleur, fut enveloppé dans la ruine des hu-

guenots. Les personnes chez qui il s'était retiré l'ayant reconnu, et s'étant souvenues qu'on l'avait soupçonné d'être de ce parti, le massacrèrent cette même nuit qui fut si funeste à tant de gens. Le matin, le prince de Montpensier, allant donner quelques ordres hors la ville, passa dans la rue où était le corps de Chabanes. Il fut d'abord saisi d'étonnement à ce pitoyable spectacle; ensuite, son amitié se réveillant, elle lui donna de la douleur; mais le souvenir de l'offense qu'il croyait avoir reçue du comte lui donna enfin de la joie, et il fut bien aise de se voir vengé par les mains de la fortune. Le duc de Guise, occupé du désir de venger la mort de son père, et, peu après, rempli de la joie de l'avoir vengée, laissa peu à peu éloigner de son âme le soin d'apprendre des nouvelles de la princesse de Montpensier; et, trouvant la marquise de Noirmoutier, personne de beaucoup d'esprit et de beauté, et qui donnait plus d'espérance que cette princesse, il s'y attacha entièrement et l'aima avec une passion démesurée, et qui dura jusqu'à sa mort. Cependant, après que le mal de madame de Montpensier fut venu au dernier point, il commença à diminuer : la raison lui revint; et, se trouvant un peu soulagée par l'absence du prince son mari, elle donna quelque espérance de sa vie. Sa santé

revenait pourtant avec grande peine, par le mauvais état de son esprit; et son esprit fut travaillé de nouveau, quand elle se souvint qu'elle n'avait eu aucune nouvelle du duc de Guise pendant toute sa maladie. Elle s'enquit de ses femmes si elles n'avaient vu personne, si elles n'avaient point de lettres; et, ne trouvant rien de ce qu'elle eût souhaité, elle se trouva la plus malheureuse du monde, d'avoir tout hasardé pour un homme qui l'abandonnait. Ce lui fut encore un nouvel accablement d'apprendre la mort du comte de Chabanes, qu'elle sut bientôt par les soins du prince son mari. L'ingratitude du duc de Guise lui fit sentir plus vivement la perte d'un homme dont elle connaissait si bien la fidélité. Tant de déplaisirs si pressans la remirent bientôt dans un état aussi dangereux que celui dont elle était sortie : et, comme madame de Noirmoutier était une personne qui prenait autant de soin de faire éclater ses galanteries que les autres en prennent de les cacher, celles du duc de Guise et d'elle étaient si publiques, que, tout éloignée et toute malade qu'était la princesse de Montpensier, elle les apprit de tant de côtés, qu'elle n'en put douter. Ce fut le coup mortel pour sa vie : elle ne put résister à la douleur d'avoir perdu l'estime de son mari, le cœur de son amant, et le

plus parfait ami qui fut jamais. Elle mourut en peu de jours, dans la fleur de son âge. Elle était une des plus belles princesses du monde, et en aurait été sans doute la plus heureuse, si la vertu et la prudence eussent conduit toutes ses actions.

FIN DE LA PRINCESSE DE MONTPENSIER.

MÉMOIRES

DE

LA COUR DE FRANCE,

POUR LES ANNÉES 1688 ET 1689.

MÉMOIRES

DE

LA COUR DE FRANCE,

POUR LES ANNÉES 1688 ET 1689.

PREMIÈRE PARTIE.

La France était dans une tranquillité parfaite; l'on n'y connaissait plus d'autres armes que les instrumens nécessaires pour remuer les terres et pour bâtir : on employait les troupes à ces usages, non-seulement avec l'intention des anciens Romains, qui n'était que de les tirer d'une oisiveté aussi mauvaise pour elles que le serait l'excès du travail; mais le but était aussi de faire aller la rivière d'Eure contre son gré, pour rendre les fontaines de Versailles continuelles : on employait les troupes à ce prodigieux dessein, pour avancer de quelques années les plaisirs du roi; et on le faisait avec moins

de dépenses et moins de temps que l'on n'eût osé l'espérer.

La quantité de maladies que cause toujours le remuement des terres, mettait les troupes, qui étaient campées à Maintenon, où était le fort du travail, hors d'état d'aucun service; mais cet inconvénient ne paraissait digne d'aucune attention, dans le sein de la tranquillité dont on jouissait. La trêve était faite pour vingt ans avec toute l'Europe. Les Impériaux, quoique victorieux des Turcs, avaient encore assez d'occupation pour nous laisser en repos, et l'on espérait que des conquêtes quasi sûres auraient plus d'appât pour eux que le plaisir d'une vengeance douteuse. L'Espagne était trop abaissée pour nous donner une ombre d'appréhension; l'Angleterre, trop tourmentée dans ses entrailles, et les deux rois trop liés pour qu'il y eût rien à craindre. L'on était fort persuadé des mauvaises intentions du prince d'Orange; mais nous étions rassurés par l'état de la république de Hollande, dont le souverain bonheur consiste dans la paix : nous étions donc persuadés que, si la guerre commençait, ce ne pourrait être que par nous.

Tout ce que je viens de dire laissait au roi le plaisir tout pur de jouir de ses travaux. Ses bâtimens, auxquels il faisait des dépenses im-

menses, l'amusaient infiniment; et il en jouissait avec les personnes qu'il honore de son amitié, et celles que ces personnes distinguent par-dessus les autres. Il était bien persuadé que, si la paix du Turc se pouvait faire, ses ennemis se rassembleraient tous contre lui; mais cette pensée-là était trop éloignée pour lui faire de la peine; cependant cet éloignement n'empêchait pas que la politique ne lui fît prendre des précautions. Une de celles que l'on jugea la plus utile, fut de s'assurer de l'électorat de Cologne, sans s'en saisir. Nous étions déjà les maîtres de tout le Haut-Rhin, par la possession de l'Alsace; il n'y avait que Philisbourg que nous n'avions pas; mais l'on bâtissait une place à Landau, pour rendre celle-là inutile aux Impériaux. Luxembourg nous mettait tout le pays de Trèves dans notre dépendance, et une place appelée le Mont-Royal, que nous faisions sur la Moselle, nous en rendait entièrement les maîtres. Par-là, l'électeur de Trèves, celui de Mayence et le Palatin, étaient entièrement sous notre coulevrine, et les ennemis du roi ne pouvaient pas aisément se faire un passage par ces endroits-là. L'électorat de Cologne était donc le seul dont nous ne fussions pas les maîtres. Nous l'avions été par la liaison que M. l'électeur de Cologne avait toujours eue

avec le roi; mais on le voyait dépérir, et il ne pouvait vivre encore long-temps. Comme les chanoines de cette église sont tous Allemands, et qu'il en faut nécessairement élever un à la dignité d'électeur, le roi n'en trouvait aucun dans ses intérêts que le prince Guillaume de Furstemberg, qui y avait toujours été, à qui il avait donné l'évêché de Strasbourg après la mort de son frère, qu'il avait fait cardinal, et à qui il avait donné quantité de bénéfices en France. Il avait été de tout temps attaché au roi, et c'étaient son frère et lui qui avaient ménagé tous les commencemens de la guerre de Hollande. Le roi jugea donc qu'il lui était nécessaire de l'élever à cette dignité, et l'on crut que l'on y réussirait plus aisément en le faisant du vivant de M. l'électeur, qu'en attendant après sa mort. On fit donc consentir l'électeur à demander un coadjuteur. On s'assembla; et, après beaucoup de difficultés que formèrent les partisans de l'empereur et de l'Empire, M. de Furstemberg fut élu coadjuteur. On crut, en ce pays-ci, que c'était une affaire faite, et que rien ne pouvait plus empêcher qu'il ne le fût. On dépêcha des courriers à Rome et à Vienne: à Rome, pour avoir les bulles; à Vienne, pour l'investiture: toutes les deux furent refusées. L'empereur refusa par son intérêt particulier,

et le pape, par une opiniâtreté épouvantable, mêlée d'une haine pour la France, et le tout couvert du voile de religion et de zèle pour l'Église. On ne peut pas dire que le pape ne soit homme de bien, et que, dans les commencemens, il n'ait eu des intentions très-droites; mais il s'est bien écarté de cette voie d'équité et de justice que doit avoir un bon père pour ses enfans. Je crois que l'on ne doit pas trouver mauvais qu'il ait aidé l'empereur, le roi de Pologne et les Vénitiens dans la guerre qu'ils avaient contre les infidèles; on peut même soutenir le parti qu'il a pris sur l'affaire des franchises, et il est excusable d'avoir été offensé contre les ministres de France sur tout ce qui s'est passé dans les assemblées du clergé; car c'est son autorité, qui est la chose dont l'humanité est plus jalouse, que l'on attaque; et, quand l'humanité n'y aurait point de part, et qu'un pape en serait défait en montant sur le trône de saint Pierre, ce serait l'Église et ses droits qu'il défendrait; mais un endroit où le pape n'est pas pardonnable, ni même excusable, c'est la manière dont il s'est comporté dans l'affaire de Cologne. Pendant le reste de vie de M. l'électeur de Cologne, il refusa les bulles à M. de Furstemberg, qui avait pourtant été élu coadjuteur canoniquement, et qui avait eu

toutes les voix nécessaires, sans que le parti de l'empereur, qui proposait un frère de M. de Neubourg, l'eût pu empêcher. Le pape savait l'état où était M. de Cologne, et qu'en ne donnant point de bulles au coadjuteur, il fallait recommencer l'élection à la mort de l'électeur. La raison du pape, pour ne lui point donner de bulles, fut que c'était un homme qui avait mis le feu dans toute l'Europe, qui était cause des guerres passées; que celles qui viendraient en seraient toujours une suite; qu'un homme comme celui-là n'était pas digne de remplir une aussi grande place, et que, s'il y était une fois, il entreprendrait encore plus aisément de troubler le repos de la chrétienté. Le pape s'applaudissait d'une raison qui paraissait sortir des entrailles du père commun des chrétiens, et refusait cette grâce au cardinal de Furstemberg, parce qu'il était appuyé de la France, et que c'était prendre une vengeance grande et certaine du roi, qu'il avait trouvé opposé aux choses qu'il avait voulues.

Dans le temps que le roi sollicitait le plus fortement les bulles du coadjuteur, et que le pape y était le plus opposé, l'électeur de Cologne vint à mourir, et laissa vacant, outre l'archevêché de Cologne, l'évêché de Munster, celui de Liége et celui d'Hildesheim. L'intention du

roi était que M. de Furstemberg en remplit le plus qu'il se pourrait ; mais il s'attachait le plus fortement à ceux de Cologne et de Liége, comme les plus voisins de ses états, et par conséquent les plus nécessaires. L'obstination du pape à refuser les bulles faisait qu'il fallait refaire une nouvelle élection, et que la coadjutorerie que l'on avait donnée au cardinal de Furstemberg était entièrement inutile : il demeurait seulement, pendant le siége vacant, administrateur de l'archevêché, et, comme il avait gouverné pendant toute la vie du feu électeur, il était entièrement maître des places et avait un assez grand crédit parmi les chanoines. On fut, après la mort de l'électeur, un temps assez considérable sans procéder à l'élection ; mais pourtant, selon l'usage ordinaire, l'évêque de Munster et celui d'Hildesheim furent nommés, sans qu'il fût question de M. de Furstemberg : aussi ne s'était-on donné, du côté de la cour, qu'un médiocre mouvement pour lui faire remplir ces deux places. Il n'en était pas de même de celle de Cologne : on y avait envoyé le baron d'Asfeld, homme de beaucoup d'esprit, que M. de Louvois emploie souvent dans des négociations ; on fit avancer des troupes sur les frontières ; on envoya de l'argent dans l'archevêché de Cologne, pour distribuer aux chanoines et à des

prêtres qui sont au-dessous des chanoines, et qui ont une voix élective, mais qui ne peuvent jamais être élus. L'empereur opposa pour négociateur à Asfeld le comte de Launitz, homme, à ce que l'on dit, de peu d'esprit, mais qui avait pourtant réussi à mettre M. l'électeur de Baviére dans les intérêts de l'empereur: il est vrai que sa femme y avait eu plus de part que lui; car M. l'électeur en était devenu amoureux, et il est difficile de trouver des gens qui persuadent mieux que les amans ou les maîtresses. M. de Launitz proposa aux chanoines l'évêque de Breslau, fils de l'électeur Palatin et frère de l'impératrice, pour archevêque de Cologne: il fut peu écouté, et l'on espérait une heureuse négociation à l'égard du cardinal de Furstemberg. Quand l'empereur vit que l'affaire ne pouvait pas réussir pour l'évêque de Breslau, on fit proposer le prince Clément de Bavière, frère de M. l'électeur. Il n'avait pas l'âge, et il ne pouvait pas y avoir une plus grande opposition; mais on couvrit ce défaut d'un prétexte spécieux d'avantage pour l'électorat, qui fut que M. le prince Clément n'en jouirait que quand il aurait l'âge; que l'on en donnerait l'administration à des chanoines jusqu'à ce temps-là, et que les revenus seraient employés à rétablir l'archevêché qui était en désordre. En même temps, on

présenta des brefs du pape, qui dispensaient d'âge M. le prince Clément. Le pape y représentait les services de M. l'électeur pour la chrétienté, et l'avantage de l'archevêché. Il ne fallait pas être trop éclairé pour discerner les mouvemens qui le faisaient agir; aussi les regarda-t-on en France comme on devait. Les Hollandais n'étaient pas encore entrés fort avant dans cette négociation, et le prince d'Orange surtout avait peu paru, et ne s'était pas pressé de faire beaucoup de pas, de peur qu'on ne les détruisît; mais, afin qu'on n'eût pas le temps, il envoya, la surveille de l'élection, à Cologne, un nommé Isaac, qui est son maître d'hôtel, et le seul qui partage sa confiance avec le comte de Benting [1]; mais pourtant avec cette différence, que l'un se trouva là comme son ami, et l'autre presque comme son premier ministre, et comme un homme qui lui est très-utile. Ils se rendirent à Cologne avec des lettres de change considérables, pour déterminer entièrement ceux qui balançaient, qui pourtant avaient donné leurs voix au cardinal, quand il avait été question de le faire coadjuteur. On procéda à l'élection le jour que l'on avait assigné, et on

[1] Connu depuis sous le nom de milord Portland.

la fit avec toutes les voix ordinaires de vingt-quatre chanoines, dont est composé le chapitre de Cologne. Le cardinal de Furstemberg eut treize voix, le prince Clément huit, et deux autres en eurent chacun une. Il y en eut une de ces deux-là qui se joignit ensuite à celles qu'avait déjà le cardinal, de manière qu'il en eut quatorze. Comme celui qui a le plus de voix doit l'emporter, selon les apparences, on proclama le cardinal électeur. Ceux qui étaient dans le parti du prince Clément firent une espèce de protestation, et se retirèrent chacun chez eux, sans vouloir assister à la proclamation. Cependant le voilà déclaré électeur: pour l'être parfaitement, il lui manquait, et les bulles du pape, et l'investiture de l'empereur. M. le cardinal de Furstemberg eut d'abord recours au roi pour le soutenir. Le roi lui envoya des troupes, qui pourtant prêtèrent le serment entre les mains du cardinal, comme électeur : il en remplit les places de l'archevêché, et y mit des commandans français.

Pendant tout ce temps-là, une grande partie de l'infanterie du roi était à Maintenon; sa cavalerie était campée en différens endroits: M. de Louvois était malade, et prenait les eaux à Forges pour rétablir sa santé. Les maladies de Maintenon commençaient d'une si grande vio-

lence, que l'on était obligé de mettre les troupes dans des quartiers, et l'on comptait que le travail continuerait encore six semaines ou deux mois : il ne paraissait pas que l'on dût prendre des partis violens pour cette année. M. de Louvois revint de Forges, et deux jours après on envoya au marquis d'Huxelles, qui commandait le camp de la rivière d'Eure, des ordres pour en faire décamper toutes les troupes. Le bruit se répandit alors qu'on allait déclarer la guerre. On parla d'augmentation de troupes, et on donna peu de temps après des commissions pour de nouvelles levées. On apprit en même temps la nouvelle de la prise de Belgrade ; on jugea les Turcs dans une impuissance entière de soutenir encore la guerre : il était extrêmement question de paix entre eux et l'empereur, et l'on ne pouvait pas douter que, si elle se faisait une fois, toutes les forces de l'empire ne retombassent sur nous.

Les affaires de Rome allaient de mal en pis ; personne ne pouvait vaincre l'opiniâtreté du pape. Elle était trop bien fomentée par les gens en qui il avait le plus de confiance ; et ceux qui eussent pu lui parler pour le faire changer de sentiment, lui étaient trop suspects. Le roi se résolut d'y envoyer Chanlay, homme en qui M. de Louvois a une très-grande confiance, et

qu'il emploie volontiers. Le roi le chargea d'une lettre de sa main pour le pape, avec ordre de n'avoir aucun commerce avec M. de Lavardin, son ambassadeur, ni avec M. le cardinal d'Estrées, qui faisait toutes les affaires du roi. Son instruction était de s'adresser à Cassoni, le favori du pape, et puis au cardinal Cibo. Il s'acquitta de ses ordres en homme d'esprit; mais il eut le malheur de ne pas réussir. Cassoni et Cibo se moquèrent de lui; ils se le renvoyèrent l'un à l'autre; et il s'en revint sans avoir vu que l'Italie. Son voyage ne servit qu'à donner du chagrin au cardinal d'Estrées et à M. de Lavardin, et à grossir le manifeste que le roi fit publier dans le temps que l'on partit pour le commencement de la guerre.

Quand l'élection de Cologne fut faite, les chanoines de Liége s'assemblèrent pour la leur. Nous avions un très-grand besoin d'un homme qui fût dans nos intérêts, et le roi voulut absolument que ce fût le cardinal de Furstemberg; mais à peine fut-il seulement question de lui dans l'élection. On offrit au roi d'élire le cardinal de Bouillon; mais Sa Majesté était trop mal contente de lui et de toute sa famille, pour en souffrir l'élévation. Le roi dit qu'il ne le voulait pas, et en même temps donna ordre au cardinal de Bouillon de donner sa voix et d'en-

gager cellesde ses amis pour Furstemberg. Il y a apparence qu'il ne fit pas ce que le roi avait souhaité de lui, et il fit en très-malhabile homme; car d'abord il s'engagea, et promit tout ce que le roi voudrait, et puis il écrivit une lettre au père de La Chaise, confesseur du roi, où il lui demandait son conseil, et prétendait que sa conscience l'engageait à d'autres intérêts que ceux qui lui étaient prescrits par le roi. Enfin, on vit clairement, peu de temps après, que l'on n'avait pas lieu d'être content de sa conduite; car on fit arrêter son secrétaire chez M. de Croissi, et, peu de temps encore après, un sous-secrétaire. On élut donc un autre évêque de Liége que Furstemberg. C'est un gentilhomme du pays, un très-saint homme, que l'esprit ne conduit pas à de grands desseins, et qui peut-être, à l'heure qu'il est, est très-fâché d'avoir été élu. Le roi fut offensé que le chapitre de Liége n'eût pas suivi ses intentions; mais il s'en consola par la quantité de contributions qu'il espéra de tirer de tout le pays.

On ne songea plus qu'à soutenir l élection du cardinal de Furstemberg à Cologne. On y fit marcher plus de troupes qu'il n'y en avait déjà; et l'on envoya M. de Sourdis pour commander dans le pays. On fit des propositions à M. l'électeur de Bavière, et on espérait qu'il les pourrait

accepter, parce qu'on prétendait que sa femme ne pouvait point avoir d'enfans, et que le prince Clément n'avait point envie de s'engager dans l'état ecclésiastique; mais la grossesse de madame l'électrice, qui vint quelque temps après, ne laissa plus d'espérance.

En même temps que l'on apprit que les élections avaient mal réussi, le roi eut avis que le prince d'Orange faisait un armement de mer prodigieux, qui regardait l'Angleterre. Il avait eu des conférences avec M. l'électeur de Brandebourg, et avec M. de Schomberg. D'abord, on avait cru que ces entrevues n'étaient que pour nous empêcher d'être maîtres de l'électorat de Cologne; mais le prince d'Orange achetait des troupes de tous côtés pour charger ses vaisseaux. Enfin, on disait que, depuis l'armée navale de Charles-Quint, on n'en avait pas vu une plus formidable. Sa Majesté donna avis au roi d'Angleterre que tous ces apprêts-là le regardaient. Le roi d'Angleterre n'en fut pas plus ému, parce qu'il ne le crut pas. Quand le prince d'Orange vit son dessein découvert, il se pressa plus qu'il n'avait fait, et répandit de très-grandes sommes d'argent pour être en état de partir au plus tôt, étant bien persuadé que les grands desseins réussissent difficilement, quand ils sont éventés et longs dans l'exécution.

Sa Majesté ne laissa pas d'offrir au roi d'Angleterre de le secourir toutes les fois qu'il en aurait besoin.

Pendant ce temps-là, on se préparait à faire une campagne; on avait fait une grande promotion d'officiers généraux, on en avait fait marcher en différens endroits : on voyait bien qu'il y aurait quelque chose avant la fin de l'année. Les courtisans étaient dans un grand embarras, si le roi marcherait lui-même, ou s'il n'enverrait qu'un maréchal de France aux expéditions que l'on méditait. L'embarras était aussi grand pour eux, de quel côté l'on marcherait. Le roi avait fait dire aux Hollandais, qu'en cas que le prince d'Orange entreprît quelque chose contre l'Angleterre, il leur déclarerait la guerre. Il avait fait la même menace à M. le marquis de Castanaga, gouverneur des Pays-Bas. Beaucoup de gens trouvaient que Namur était une place absolument nécessaire au roi, et croyaient que l'on s'en saisirait. Enfin, chacun jugeait selon sa fantaisie, ou selon ses connaissances. Tout ce qui paraissait sûr, était qu'il y avait un dessein considérable. La cour devait partir pour Fontainebleau dans cinq ou six jours, quand le roi déclara qu'il ne marcherait pas, mais qu'il envoyait Monseigneur pour prendre Philisbourg et le Palatinat, et que M. de Du-

ras, que l'on avait déjà envoyé à son gouvernement de Franche-Comté, il y avait du temps, commanderait l'armée sous lui. Monseigneur partit trois jours après que son voyage fut déclaré, et se rendit en douze jours devant Philisbourg. M. de Boufiers avait un corps de troupes considérable en deçà du Rhin, et le maréchal d'Humières avait marché avec un autre dans le pays de Clèves et de Luxembourg, afin que, si les troupes que l'on disait toujours qui s'assemblaient auprès de Cologne faisaient le moindre mouvement, il fût en état de se porter où il serait nécessaire. M. de Boufiers prit d'abord avec son armée une petite place à M. le Palatin dans la Lorraine allemande, appelée Kayserslautern. Le marquis d'Huxelles, qu'on avait envoyé devant en Alsace, pour servir dans l'armée de Monseigneur, en prit une autre appelée Neustadt, et vint ensuite se rabattre sur un ouvrage à corne de Philisbourg, qui était en deçà du Rhin, et dans le même temps M. de Monclas, qui commandait en Alsace, investit la ville de l'autre côté du Rhin. Le roi partit de Versailles pour aller à Fontainebleau, et fit publier en même temps un manifeste où il rendait raison de toute sa conduite avec l'empereur, avec le pape et avec tous ses voisins. Madame la dauphine n'y fut que trois jours après lui, parce

qu'elle était très-incommodée, et depuis long-temps. Monseigneur fit son voyage en onze jours, et le fit dans sa chaise jusqu'à Sarbourg. Sa cour était composée de peu de personnes par le chemin, les officiers se rendant devant à leurs emplois, et ses courtisans n'ayant pas aussi eu le temps de faire des équipages. Le roi lui avait donné M. de Beauvilliers pour modérateur de sa jeunesse. A Sarbourg, il monta à cheval et fit une très-grande journée : il avait appris à Dieuse que l'on avait ouvert quelques boyaux devant la place; il apprit en même temps la prise de Kayserslautern, par M. de Bouflers. Il fut en trois jours de Sarbourg à Philisbourg, et eut un vilain chemin et très-long. En arrivant devant Philisbourg, quoiqu'il fût très-fatigué, il ne laissa pas d'aller voir la disposition de tout avec M. de Duras, qui commandait l'armée sous lui, et qui était venu au-devant de Monseigneur un peu par delà le pont qui était à une lieue et demie au-dessus de Philisbourg. Saint-Pouange, qui représentait M. de Louvois à cette armée, y vint aussi avec M. de Duras. Tout le monde fut assez long-temps sans équipage, et même Monseigneur, parce que le temps était très-avancé pour un siége aussi considérable que celui-là, et que l'on faisait passer les troupes et les choses nécessaires pour le siége, préférable-

ment à tout. On continua la tranchée, qui avait été commencée en l'absence de Monseigneur, où il montait d'abord deux bataillons de garde, et on l'appela *la tranchée du haut Rhin*, parce qu'elle suivait le cours de la rivière. Trois jours après que Monseigneur fut arrivé, on ouvrit une autre tranchée à l'opposite de celle-là, que l'on appela *le bas Rhin*, et l'on y envoya un des bataillons qui montait à l'autre. Six jours après l'arrivée de Monseigneur, on ouvrit encore une autre tranchée, qui fut appelée *la grande attaque*, où il montait deux bataillons, avec un lieutenant général et le brigadier de jour : aux deux autres, montait un maréchal de camp. Deux jours avant que l'on ouvrît cette tranchée, un ingénieur, nommé la Lande, qui avait été dans la place pendant que les Impériaux l'avaient assiégée, fut emporté d'un coup de canon, en allant reconnaître le travail qu'il devait faire faire. Sa mort ne laissa pas que de fâcher M. de Vauban, parce que c'était lui qui avait le plus de connaissance de la place; encore était-elle changée depuis qu'il en était sorti. Les assiégés firent toujours un feu de canon prodigieux; il ne se passa rien du tout à l'ouverture de la tranchée, et il n'y eut personne de considérable ni de tué ni de blessé. Le premier homme qui le fut, ce fut Sarcé, qui, en venant

du quartier où étaient campés son régiment et celui de Monseigneur, eut le poignet emporté d'un coup de canon.

Pendant que Monseigneur était occupé au siége, il détacha M. de Monclas, mestre de camp, général de la cavalerie et lieutenant général, avec une partie de la cavalerie, pour entrer dans le Palatinat. Il se saisit de quelques petites villes où il n'y avait aucune fortification, et y demeura pour entreprendre quelque chose de plus considérable quand l'occasion s'en présenterait. Les trois ou quatre premières nuits de tranchée se passèrent très-doucement. On avançait pourtant beaucoup le travail; mais notre canon fut tout ce temps-là à mettre en batterie. La quatrième nuit, on emporta aux ennemis un petit retranchement l'épée à la main. Le régiment d'Auvergne était de tranchée : Presse, qui en est le colonel, y fut blessé. Le matin, les ennemis firent semblant de faire une sortie; ils trouvèrent des travailleurs avec la tête du régiment d'Auvergne, qui s'ébranla parce que les travailleurs s'étaient renversés sur eux; mais la plupart des hommes qui étaient sortis furent tués et faits prisonniers. Catinat, qui était de tranchée ce jour-là, eut une balle dans son chapeau, et se donna beaucoup de mouvement, comme il fit pendant tout le siége.

Après M. de Vauban, ce fut sur lui aussi que le siége roula le plus : c'est un homme en qui M. de Louvois a beaucoup de confiance, et en qui il n'en peut trop avoir. D'un commun consentement, personne n'a plus d'esprit ni de mérite que lui.

Pendant ce temps-là, Monseigneur envoya ordre à M. de Monclas de tâcher de prendre Heidelberg, capitale du Palatinat. La ville est d'une conquête aisée; elle est le long du Necker, entre deux collines fort élevées. D'un côté est le château, résidence ordinaire des électeurs palatins, qui est assez beau et assez bon. M. de Monclas n'avait pas d'infanterie, et n'avait que quelques pièces de canon ; ainsi, il eût difficilement réussi en l'attaquant par les règles. Le grand-maître de l'ordre teutonique, fils de M. l'électeur palatin, était dedans, avec peut-être sept à huit cents hommes des troupes de son père. On trouva que la voie de l'honnêteté était la meilleure, et Chanlay, qui était avec M. de Monclas, se chargea du compliment. Il lui dit qu'il venait de la part de Monseigneur pour savoir sa résolution ; qu'il serait fâché qu'il lui arrivât du mal. Enfin, Chanlay, par ses bonnes raisons, fit que M. le grand-maître, tout malade qu'il était, se résolut d'abandonner le château, et de s'en aller trouver son père, qui

était allé dans le duché de Neubourg. Chanlay fit la composition pour la garnison, telle qu'il plut au grand-maître, qui demanda qu'elle fût conduite à Manheim, place du Palatinat. On le lui accorda; mais, comme le dessein était d'assiéger Manheim, aussitôt que Philisbourg serait pris, et que par conséquent il ne nous convenait pas qu'il y entrât un renfort aussi considérable, on fit partir Rubantel, lieutenant général, avec ce qui restait de cavalerie dans le camp, hors ce qui était nécessaire pour le garder, et on l'envoya faire semblant d'investir Manheim. Quand la garnison de Heidelberg, qui était déjà beaucoup diminuée, se présenta pour y entrer, on lui dit que l'on ne laissait pas entrer de troupes dans une place investie : ainsi il fallut qu'elle prît son chemin pour s'en retourner dans le pays de Neubourg. Quand il l'eut vue partir, Rubantel s'en revint au camp devant Philisbourg. Cependant les attaques du haut et du bas Rhin devinrent les bonnes : on prit l'ouvrage à corne sans aucune difficulté; et on leur prit quelque monde dedans, entre autres un neveu de M. de Staremberg, gouverneur de la place, nommé le comte d'Arco. On y perdit très-peu de monde : de personnes de marque il n'y eut que le fils de M. Courtin, qui était à la suite de M. de Vauban, qui y fut tué; et il le

fut par nos gens, parce qu'il ne savait pas le mot de ralliement. La grande attaque allait très-faiblement, parce qu'il y avait une flaque d'eau assez considérable à passer, qui faisait une espèce d'avant-fossé. M. de Vauban n'était occupé que d'épargner du monde, et craignait extrêmement les actions de vigueur. On avait fait des batteries fort considérables de canons et de bombes; mais elles ne faisaient pas grand mal aux assiégés; et, au contraire, leurs canons, dont ils avaient quantité, et qui étaient bien servis, rasaient absolument la queue de la tranchée, et nous tuaient toujours des gens; mais ils faisaient un feu si médiocre de leurs mousquets, qu'ils ne nous détruisaient pas par ce moyen beaucoup de monde. Le Bordage, qui était maréchal de camp, et qui s'était converti depuis peu, fut tué d'un coup de mousquet par la tête, et ne vécut que deux heures après l'avoir reçu. Trois jours après, Nesle, qui était aussi maréchal de camp, en reçut un au même endroit, et mourut un mois après à Spire. C'était un fort honnête garçon, d'un esprit médiocre, mais assez aimé, malheureux, et ses malheurs lui étaient une sorte de mérite. Le marquis d'Huxelles, lieutenant-général, fut aussi blessé dans le même temps d'un coup de mousquet entre les deux épaules; mais le coup fut

heureux. On passa la flaque d'eau. A la grande attaque, on prit une redoute que les ennemis abandonnèrent d'abord qu'ils furent attaqués, et, les jours suivans, on prit quelque angle de la contrescarpe : cependant on voyait bien que ce n'était pas la bonne attaque. On avait fait des batteries dans l'ouvrage à corne, et on avait fait aussi une brèche très-considérable à l'ouvrage à couronne, dont le revêtement n'était pas bon. Le lieutenant général changea de poste, et prit l'attaque du Rhin; car ces deux-là n'étaient devenues qu'une. M. le duc du Maine, qui était volontaire, et qui avait été obligé de suivre l'exemple des autres volontaires, dont le nombre était excessif, c'est-à-dire, de choisir un régiment pour monter à la tranchée, avait choisi le régiment du roi, qui a trois bataillons. Il avait monté d'abord au premier, qui montait avec le troisième, à la grande, et le second montait à celle du Rhin. Il demanda permission à Monseigneur de monter au second, croyant qu'il y aurait plus à voir. Le duc, dont le régiment montait aussi à la grande attaque, demanda en grâce à Monseigneur, que son régiment montât aussi à celle-là, et que l'on envoyât le régiment de Grancey, dont le colonel était absent, qui y devait monter naturellement à sa place, à la grande attaque. Monseigneur

l'accorda aussi : les officiers en furent très-scandalisés, et voulurent rendre leurs commissions. Dans ce temps-là, Grancey arriva, qui représenta ses raisons : elles furent inutiles pour le soir; mais, le lendemain matin, Monseigneur envoya prier M. le duc de ne se pas servir de la permission qu'il lui avait donnée; ainsi M. le duc ne monta pas. Mais, quand Monseigneur ne le lui aurait pas ordonné, ce petit avantage ne lui aurait pas servi; car toute la nuit on combla le fossé, et on fit un pont de fascines pour pouvoir passer commodément à la brèche. Dès la nuit précédente, on avait fait reconnaître en quel état elle était, et le comte d'Estrées, qui fut le seul des volontaires blessé, l'avait été à la cuisse par un coup d'une décharge que les ennemis avaient faite sur deux sergens, que l'on avait envoyés pour regarder un peu exactement. Dans la même nuit, Harcourt, maréchal de camp, en allant visiter quelque chose, tomba de huit ou dix pieds de haut, et se déhancha, dont il a été très-long-temps incommodé.

Pour revenir donc à M. du Maine, il monta avec le second bataillon du régiment du roi; mais il quitta la tranchée vers les dix ou onze heures du matin, croyant qu'il n'y aurait rien à faire. Vauban, dont le dessein était d'attaquer l'ouvrage à couronne la nuit, dit qu'il fal-

lait envoyer tâter les ennemis. On fit deux ou trois petits détachemens de grenadiers du côté du régiment d'Anjou, qui montait à ce que l'on appelait l'attaque du haut Rhin; et, pendant que M. de Vauban passait à celle du bataillon du régiment du roi, ils montèrent. Ils ne virent presque personne dans l'ouvrage, qui est d'une grandeur prodigieuse; ils descendirent dedans; et, dans le temps qu'ils descendaient, il vint à eux une trentaine d'ennemis; mais, à mesure que les détachemens avançaient, on avait fait avancer aussi le gros du bataillon, tellement que les piqueurs mêmes étaient sur le haut de la brèche. Pendant ce temps-là M. de Vauban avait passé de l'autre côté, et il faisait marcher les détachemens, quand il entendit un grand bruit du côté qu'il avait quitté. Il jugea ce que c'était, et fit dépêcher de marcher. Les grenadiers du régiment du roi arrivèrent sur le haut de leur brèche, que les ennemis étaient déjà poussés de l'autre côté. Comme on travaillait au logement avec l'impatience ordinaire aux soldats de se mettre à couvert du feu, on entendit battre la chamade. On ne put jamais soupçonner que ce fût pour se rendre : il fallait encore emporter la contrescarpe de la ville, passer un très-grand et très-profond fossé, et le corps de la place n'était pas entamé. On voyait bien aussi

que ce n'était pas pour retirer les morts; car les ennemis n'avaient eu que cinq ou six hommes de tués. On se trouvait donc dans un assez grand embarras de ce que ce pouvait être, lorsqu'ils déclarèrent que c'était pour capituler. L'étonnement fut grand : on l'alla dire à Monseigneur avec tout l'empressement que méritait une si bonne nouvelle. Monseigneur s'en allait, selon sa coutume ordinaire, voir monter la tranchée aux bataillons qui en étaient. Sa surprise fut extrême, d'autant que M. de Vauban comptait que la place durerait encore dix jours. Cependant les pluies nous incommodaient extrêmement, et la saison était si avancée, qu'il n'y avait pas d'espérance d'autre temps. On avait aussi mandé à la cour que l'on serait encore une dizaine de jours à prendre la place; mais, dans le moment, on fit partir un courrier, pour apporter la nouvelle qu'elle capitulait. On délivra les otages de part et d'autre : ceux qui vinrent de la ville furent chez Monseigneur. Comme Allemands, ils étaient tout fiers de leur belle défense, et se moquaient fort de nous de ce que nous ne les avions pas pris plus tôt. Ils tinrent vingt-six jours de tranchée ouverte, et l'on en fut sept ou huit que l'on n'avait rien du tout encore. Dans la capitulation, nous leur accordâmes toutes les choses honorables. On leur donna deux pièces

de canon et trois jours pour se préparer. M. de Staremberg s'avisa de dire qu'il était bien malade, et envoya demander fort sérieusement en grâce à Monseigneur de lui envoyer un confesseur et un médecin. Il pouvait bien se passer de l'un, et n'avait guère besoin de l'autre; car sa maladie n'était qu'une fièvre quarte très-simple. On fit partir dès le lendemain des troupes, pour aller investir Manheim, et le régiment de cavalerie de M. le duc y marcha. M. le duc marcha avec; et M. le prince de Conti, volontaire dans l'armée, qui avait monté la tranchée avec M. le duc, qui outre cela n'avait pas manqué un seul jour d'aller voir ce qui s'était fait la nuit, et dont le défaut était d'en vouloir trop faire, marcha aussi, croyant que ceux de Manheim auraient plus de courage qu'il n'en avait paru à ceux de Philisbourg. Cela fut à peu près égal; ainsi MM. les princes n'eurent d'autre plaisir que de se faire tirer quelques coups de canon. Quand la capitulation de Philisbourg fut signée, d'Antin partit pour en aller porter la nouvelle au roi; mais M. de Saint-Pouange l'avait fait précéder de cinq ou six heures par un courrier qui arriva à Fontainebleau comme l'on disait le sermon. M. de Louvois, qui savait l'impatience où était le roi de savoir des nouvelles, lui alla porter celle-là au sermon. Le

roi fit taire le prédicateur, dit que Philisbourg était pris, et lut la lettre que Monseigneur lui écrivait. Le prédicateur, qui était le père Gaillard, jésuite, au lieu d'être troublé par l'interruption, n'en parla que mieux, et fit au roi, sur cet heureux événement, un compliment qui attira l'applaudissement de l'assemblée. Pour madame d'Antin, qui savait que son mari devait apporter cette nouvelle à Sa Majesté, elle fit la bonne femme, et s'évanouit à l'autre bout de l'église, croyant qu'il était arrivé quelque chose à son mari, puisque c'était un autre qui apportait la nouvelle. Quand d'Antin partit, on avait déjà rapporté tous les articles, et dans le moment on livra une porte de la ville au régiment de Picardie, qui est le plus ancien, et on songea à faire partir les choses nécessaires pour le siége de Manheim. Le lendemain, les bataillons montaient encore la tranchée, et étaient occupés à la raser. Un officier du régiment du roi, qui était de tranchée ce jour-là, s'ennuyant, prit un fusil de soldat pour tirer des bécassines. Monseigneur arriva dans le moment, et tous les officiers qui étaient assis se levèrent pour le voir venir. Cet autre, qui ne prenait pas garde à ce mouvement, vit en même temps partir une bécassine : il tira, et donna d'une balle, qui était dans le fusil avec du menu plomb, au travers

du corps du chevalier de Longueville, qui était un bâtard de feu M. de Longueville. Sa vie, coupée dans sa première jeunesse (car il n'avait que vingt ans) par un accident aussi funeste, donna de la pitié à tout le monde.

Le jour de la Toussaint, jour de la naissance de Monseigneur, M. de Staremberg sortit de sa place dans son carrosse, à la tête de sa garnison, qui était composée de son régiment, dont il y avait encore dix-huit cents hommes en état de servir et soixante dragons à cheval. Les officiers jetaient la faute sur les soldats, disant qu'ils n'avaient pas voulu leur obéir; les soldats disaient qu'ils n'avaient jamais vu leurs officiers pendant le siége : enfin on jugea que ni les uns ni les autres ne valaient guère. Il leur paraissait une si grande gaieté, que l'on pouvait assurer qu'ils avaient également part à la mauvaise défense de la place. M. de Staremberg descendit de son carrosse pour saluer Monseigneur, qui était à voir sortir la garnison. On leur donna une escorte pour les conduire jusqu'à moitié chemin d'Ulm, où ils devaient s'embarquer pour s'en aller à Vienne. Le lendemain que la garnison fut sortie, Monseigneur alla dans la place faire chanter le *Te Deum*.

Pendant que l'on était devant Philisbourg, le prince d'Orange avait voulu mettre sa flotte en

mer; mais les vents lui avaient toujours été contraires, et il avait été obligé de rentrer dans le port avec quelques vaisseaux maltraités et d'autres perdus. Son armée était composée de troupes qu'il avait achetées de toutes les nations. Il lui en était même venu de Suède, et le prince régent de Wirtemberg lui en avait aussi vendu; mais on a bien fait payer au double à celui-ci le profit qu'il en avait retiré, car tout son pays a été au pillage des troupes du roi. Le prince d'Orange avait une armée nombreuse, une grande quantité de bons officiers français huguenots, qui avaient quitté le royaume pour la religion. M. de Schomberg, qui avait joint le prince, était le meilleur général qu'il y eût dans l'Europe. Tout ce que l'on peut s'imaginer, non-seulement de nécessaire, mais de propre pour faire une défense considérable, était chargé sur ces vaisseaux, et l'entreprise avait été conduite pendant long-temps avec un secret inpénétrable : le reste dépendait de Dieu. Elle ne donnait pas moins de jalousie à la France qu'à l'Angleterre. Peu de jours après que l'on fut parti pour Philisbourg, le roi eut avis que cet apprêt était pour faire une descente sur les côtes de Normandie. On voulut fortifier Cherbourg, ville sur le bord de la mer, et l'on commença; mais elle n'était pas en état de résister, et il n'y

avait pas assez de troupes dedans pour la défendre, quand même elle eût été bonne. On voulut aussi faire marcher deux bataillons qui étaient à Versailles, et revenaient de travailler à Maintenon; mais ils étaient en si mauvais état, qu'il fut impossible de les y envoyer; car on ne put jamais trouver que cent hommes qui pussent marcher. On commanda la noblesse de la province et les milices; on envoya Artagnan, major des gardes, avec des officiers et des sergens du même régiment, et Sonelle, commandant la seconde compagnie des mousquetaires, pour y commander. On envoya d'autres officiers aux gardes et des mousquetaires à Belle-Isle, de peur que la descente ne fût de ce côté-là. On envoya aussi de grosses garnisons à Calais et à Boulogne; enfin, on fit tout ce qu'on aurait pu faire, si l'on eût été assuré d'une descente.

Pendant le siége de Philisbourg, M. de Boufflers avait fait entrer des troupes dans Worms, ville assez considérable sur le Rhin. Il s'était saisi de Mayence, moitié du consentement de M. l'électeur, moitié par force et par adresse. On était entré en quelque négociation avec M. l'électeur de Trèves pour avoir Coblentz. On ne lui demandait point sa forteresse d'Hermanstein; mais on voulait être assuré de tous les passages du Rhin de notre côté. M. l'électeur de Trèves

même semblait y pencher assez ; et l'on espérait une heureuse négociation, quand on apprit tout d'un coup qu'il était entré dans Coblentz des troupes de M. l'électeur de Saxe et des princes voisins. Francfort, qui était dans une appréhension horrible, reçut aussi une grosse garnison de ces mêmes troupes. Le déplaisir de n'avoir pu avoir Coblentz, et d'avoir été amusé par une négociation, fut certainement violent. On s'en dépiqua du mieux que l'on put, en ravageant les terres de l'électorat de Trèves, et en prenant prisonnier le grand maréchal de l'électeur, que l'on croyait avoir fait changer son maître de parti; après quoi, enfin, on se résolut à bombarder Coblentz.

Après que tout ce qui était nécessaire pour le siége de Manheim fut parti du camp de Philisbourg, Monseigneur partit, à la tête de ce qui restait de troupes de son armée (car il y en avait beaucoup qui avaient pris les devans), et alla camper à un château de chasse de M. l'électeur palatin, qui appartient à madame l'électrice palatine douairière. Le lendemain, Monseigneur arriva devant Manheim. Le temps était épouvantable, et l'on fut obligé de faire cantonner les troupes dans les villages. Le gouverneur de Manheim n'était qu'un bourgeois de Francfort, vendeur de fer, anobli par l'empereur.

Quand Monseigneur fut arrivé, on fit dire à ce gouverneur qu'on le ferait pendre s'il laissait ouvrir la tranchée, et qu'il n'était point à M. l'électeur palatin. Il ne répondit que rodomontades à ce discours, et fit tirer fréquemment du canon. On ne fit point de lignes de circonvallation : la plus grande partie de l'armée était couverte du Necker et du Rhin, dont nous étions les maîtres, et il n'y avait guère d'apparence que les ennemis vinssent attaquer ce qui était par delà cette première rivière. Nous avions un pont de bateaux dessus, et le quartier de Monseigneur était à la portée du canon de la place, mais extrêmement couvert d'arbres. Manheim est de la plus parfaite situation qu'il y ait au reste du monde, après celle du fort de Kell. Elle est au confluent du Necker et du Rhin, et couverte d'un côté par un marais. Il y a une citadelle belle et grande, et parfaitement bien bâtie en-dedans. L'électeur y avait un fort vilain palais. La ville est jolie, les rues tirées au cordeau ; cependant tout y a l'air pauvre. Elle était très-moderne; car il n'y avait pas quarante ans que le feu électeur, c'est-à-dire le père de Madame, l'avait fait commencer. Quand on eut reconnu la place, on fit ouvrir la tranchée du côté de la ville. On l'avança extrêmement, et on fit, en même temps, une batterie de bom-

bes. Le matin, M. de Mornai, qui était aide de camp de Monseigneur, et fils de M. de Monchevreuil, y fut tué. Son père, qui avait suivi M. du Maine, eut ce déplaisir, qui fut grand, parce que c'était un fort honnête garçon et bien établi, qui pourtant ne promettait pas d'aider beaucoup à la fortune pour son avancement : elle l'était venu chercher et l'aurait tiré d'un état au-dessous du médiocre, pour le mettre dans une assez grande opulence, sans aucun éclat. Il fut emporté d'un coup de canon avec le lieutenant des gardes de M. du Maine, et deux soldats. Le soir, on ouvrit la tranchée devant la citadelle, et on commanda quatorze cents hommes pour le travail de la nuit. On poussa la tranchée jusqu'à trente toises de la contrescarpe, et on commença à travailler à une batterie de quatorze pièces de canon. Il y en avait une de l'autre côté du Rhin, que l'on avait faite avant que d'ouvrir la tranchée, qui incommodait extrêmement une batterie que les ennemis avaient sur la tranchée; si bien qu'en très-peu de temps elle la rendit presque inutile et eut beaucoup incommodé. Monseigneur alla, ce jour-là, voir Heidelberg, et on le fit boire sur ce muid si célèbre, qui est l'admiration de toute l'Allemagne. A son retour, il apprit que Manheim voulait capituler. On vou-

lut quelque temps tenir bon, et ne la point recevoir que la citadelle ne se rendît : cependant, à la fin, on jugea à propos de la recevoir, parce qu'on prétendait faire une attaque à la citadelle par le côté de la ville. Les ennemis, le jour que l'on avait ouvert la tranchée devant la ville et la citadelle, avaient passé leur nuit avec des violons et des hautbois, sur les remparts ; mais cette gaieté ne leur dura pas long-temps. Enfin, on reçut la ville à capitulation. Le feu, que les bombes avaient mis à un côté, avait causé quelque dissension entre le gouverneur et la bourgeoisíe; et, de son côté, le gouverneur menaçait ceux-ci de les brûler, s'ils se rendaient : cependant, comme il n'était pas trop le maître de sa garnison, il fallut qu'il fît ce que les bourgeois voulaient. On leur conserva tous leurs priviléges, et le régiment de Picardie entra dans la ville. Le matin, on alla reconnaître le côté de la citadelle du côté de la ville. On la trouva plus mauvaise que par aucun autre endroit, et l'on se préparait le soir à y faire une attaque, quoique le gouverneur mandât qu'il allait mettre le feu par toute la ville; mais, vers les quatre heures du soir, sa fierté se ralentit, et il demanda à composer. Sa garnison, qui s'était beaucoup diminuée en entrant de la ville dans la citadelle, dit qu'elle voulait de l'argent

ou qu'elle ne tirerait pas. Il n'avait point d'argent, et n'en pouvait plus tirer de la bourgeoisie : enfin il capitula. On lui accorda qu'il sortirait enseignes déployées, avec tous les vains honneurs que l'on demande et que l'on obtient aisément quand on s'est mal défendu. On lui accorda aussi deux pièces de canon, que l'on ne lui donna pas, et deux fois vingt-quatre heures pour se préparer à son départ. Pendant ces deux fois vingt-quatre heures, il pensa être assassiné par ses soldats, et il fallut qu'il demandât une garde des troupes de la ville. Ce gouverneur sortit, comme on était convenu, à la tête de cinq ou six cents hommes, entre lesquels il y avait soixante dragons, et s'en alla coucher dans une petite ville du Palatinat. Monseigneur le vit sortir, et lui dónna une escorte de quarante maîtres, commandés par le chevalier de Cominge. Il demanda, en partant, son canon et trois chariots de pain qu'on lui avait promis ; mais il n'eut ni l'un ni l'autre. Quand la garnison fut à la petite ville où elle devait aller coucher, elle fit un complot de la piller, sous prétexte qu'elle lui devait encore de l'argent sur ce qui leur avait été assigné pour leur subsistance. Le chevalier de Cominge en fut averti, qui se trouva assez embarrassé avec sa petite troupe ; mais il fit partir un homme pour en avertir M. de

Duras, et se retrancha avec ses quarante hommes. On lui envoya, la nuit, trois cents chevaux, qui arrivèrent avant la pointe du jour, et qui empêchèrent le complot. La garnison fut obligée de se remettre en marche : elle devait aller jusqu'à Dusseldorf. La route était fort longue, et les soldats murmuraient toujours contre leur commandant : enfin, il fut obligé de les laisser et de prendre la poste, de peur qu'ils ne l'assommassent; il leur laissa son équipage, qui était une très-médiocre ressource. Monseigneur envoya Sainte-Maure porter au roi la nouvelle de la reddition de la place, et donna tous les ordres nécessaires pour la disposition du siége de Franckendal, où le roi lui avait mandé qu'il fallait qu'il allât encore, et au retour duquel il lui avait promis de grands plaisirs à la cour. Monseigneur fit son entrée dans Manheim, et fit chanter le *Te Deum* dans l'église de la citadelle, qui était la seule catholique, et encore y faisait-on trois exercices de différente religion dans la journée. Le régiment de Picardie demeura pour garnison à Manheim, et le lieutenant colonel pour y commander.

Toutes les troupes qui devaient hiverner au delà du Rhin, partirent du camp devant Manheim, pour se rendre dans leurs quartiers, et celles qui devaient demeurer en deçà suivirent

Monseigneur au siége de Franckendal. La journée était très-petite de Manheim à Franckendal. Le lendemain que Manheim fut rendu, on fit partir la cavalerie, qui était au delà du Rhin, avec M. de Joyeuse, pour aller investir la place. On l'investit; et, le lendemain, on envoya le chevalier de Courcelle, major du régiment des cuirassiers, pour parler au gouverneur de se rendre, et l'assurer que, sans cela, il n'aurait point de quartier. Il répondit en brave homme. Le jour que Monseigneur arriva, on voulut renouer quelque traité, et le gouverneur y entrait tout-à-fait; mais son major le fit changer d'avis, en l'assurant qu'il serait perdu de réputation, s'il ne se faisait pas tirer au moins du canon. Il donna dans cette fausse bravoure, et dit qu'il se rendrait quand il lui conviendrait. Au bout de deux jours, on ouvrit la tranchée. Le second jour de la tranchée ouverte, on travailla aux batteries de canons et de bombes. Tout cela tira le troisième au matin. La ville fut enflammée depuis sept heures du matin jusqu'à midi. Le grand clocher fut brûlé. Le feu dura jusqu'à dix heures du soir. A onze heures et demie du matin, ils battirent la chamade, et demandèrent à capituler. La joie fut grande dans l'armée; car, quoique l'on eût beaucoup de plaisir à servir sous Monseigneur, ce-

pendant il était le vingtième de novembre, et l'on redoutait extrêmement le vilain temps.

On bombardait encore Coblentz pendant le siége de Franckendal. Les ennemis avaient, dans cette dernière, un ouvrage à couronne, d'où ils incommodaient extrêmement les troupes. Barbesière, à la tête de son régiment de dragons, l'emporta très-bravement, malgré le feu de toute la ville, qui fut grand. Monseigneur accorda une forte honnête composition au gouverneur de Franckendal, et vit sortir la garnison, qui était de sept ou huit cents hommes. Il demeura trois jours pour voir séparer toutes les troupes de son armée, envoya M. de Caylus porter la nouvelle de la prise de la ville au roi, et fit donner ordre qu'on lui tînt des chevaux de poste prêts depuis Verdun jusqu'à Paris. Le lendemain de la prise de la place, il y eut beaucoup de gens qui le quittèrent, et M. le duc entre autres, qui en fut assez mal reçu du roi, aussi-bien que ceux qui l'avaient suivi.

Monseigneur vint en cinq jours de Franckendal à Verdun sur ses chevaux, et en deux jours de Verdun à Versailles en poste. Le roi, madame la dauphine et toute la cour le vinrent attendre à Saint-Cloud, et l'on avait mis du canon à Saint-Ouen, que l'on devait tirer quand il arri-

verait, afin de partir en même temps et d'aller au-devant de lui jusqu'au bois de Boulogne: cela fut exécuté. Le roi, madame la dauphine, Monsieur, Madame et les princesses, descendirent de carrosse. Quand il arriva, le roi l'embrassa; mais lui, très-respectueusement, lui embrassa les genoux. Le roi lui fit une infinité de caresses et l'accabla de douceurs. Il avait été si content de toutes les lettres qu'il lui avait écrites, et tout le monde avait mandé tant de bien de Monseigneur, à quoi ni le roi ni le public ne s'attendaient pas, parce qu'il était peu connu, que le roi avait peur de ne lui pas faire assez d'honneur. M. le prince de Conti arriva avec Monseigneur, et fut le seul, avec les officiers qui lui étaient nécessaires, qui le suivit. Il n'y avait pas long-temps que ce prince était marié, et sa femme avait pour lui tout l'amour que peut inspirer un homme aussi aimable et aussi estimable, dans le cœur d'une jeune personne vive et qui n'a pu encore rien aimer. Elle n'avait pas seulement souri pendant tout le temps de son absence, et à peine avait-elle parlé. M. de Beauvilliers, qui avait marché comme modérateur de la jeunesse de Monseigneur, n'arriva que deux jours après lui. La joie fut extrême à la cour de voir arriver Monseigneur, et de le voir triomphant. Tous

les poëtes laissèrent couler leur veine, bonne ou mauvaise, et l'accablèrent de louanges qui toutes retombaient sur le roi.

On laissa des officiers généraux sur toutes les frontières. Monclair, qui commandait naturellement en Alsace, y demeura avec deux maréchaux de camp et des brigadiers sous lui : son commandement s'étendait jusqu'au Necker. Le marquis d'Huxelles demeura à Mayence avec deux maréchaux de camp aussi sous lui, et des brigadiers : son commandement s'étendait depuis le Necker jusqu'au Mein et par delà. M. de Sourdis commandait dans tout l'électorat de Cologne; M. de Montal, le long de la Moselle; M. de Boufflers, dans son gouvernement. M. de Duras demeura à l'armée, devant Franckendal, jusqu'à ce que la dernière troupe fût partie. Il eut ordre de laisser son équipage en ce pays-là, et de s'en revenir à Paris. Cependant, on avait nouvelle que les troupes de l'empereur s'avançaient : ainsi il ne fallait pas perdre de temps pour tirer les contributions, dont M. de Louvois fait un cas extraordinaire. En partant de Philisbourg, on avait envoyé Feuquières avec son régiment dans Heilbron, ville impériale. M. de Bade-Dourlac avait livré à Monseigneur une petite ville de son pays, à l'entrée du Wirtemberg, que l'on appelle Pfortsheim, où l'on mit

garnison. On en mit une grosse à Heidelberg, et les troupes d'en-deçà le Rhin furent dispersées dans les autres garnisons.

On n'avait point eu, à l'armée, de nouvelles sûres du prince d'Orange : seulement, on avait appris son nouveau rembarquement, et qu'une seconde tempête l'avait encore obligé de relâcher, par laquelle il avait perdu beaucoup de chevaux, que l'on avait été obligé de jeter dans la mer; mais il y avait déjà du temps, et tout le monde était dans l'impatience d'en savoir d'une aussi grande catastrophe qu'il paraissait que celle-là devait être. En arrivant à Paris, on apprit que le prince avait fait sa descente fort heureusement; qu'il était entré dans le pays; qu'il s'était saisi d'une ville; mais qu'aucune personne ne l'était allé trouver. Chacun jugeait de cette entreprise selon son inclination. Le roi avait fait dire aux Hollandais, qu'en cas que le prince d'Orange entreprît quelque chose contre le roi d'Angleterre, il leur déclarerait la guerre. Il ne manqua pas. Tous les princes protestans d'Allemagne étaient joints d'intérêt au prince d'Orange; et cette guerre était un effet de haine pour le roi, et de zèle pour la religion. Le prince d'Orange donna ordre à l'envoyé des Hollandais auprès de l'empereur de travailler très-sérieusement à faire conclure la

paix entre le Turc et l'empereur, afin que les forces de l'Empire fussent toutes jointes ensemble contre la France. Il y a quelque apparence que le roi, de son côté, fit informer la Porte, par son ambassadeur, qu'il attaquerait l'Empire, afin qu'elle ne fît pas la paix; et Tekeli même, de qui l'on n'avait parlé depuis long-temps, commença à se vouloir un peu remuer.

La situation du prince d'Orange ne demeura pas long-temps dans le même état. Le premier qui commença à quitter le roi d'Angleterre, pour l'aller trouver, fut un lieutenant de ses gardes avec quelques gardes. On apprit, dans le même temps, qu'il y avait une révolte dans le nord de l'Angleterre, et que milord de Lamère assemblait des troupes. Peu de jours après, presque tout un régiment alla trouver le prince d'Orange; mais il en revint beaucoup le lendemain. Le roi d'Angleterre sortit de Londres, et prit un poste très-avantageux, par où il fallait que le prince d'Orange passât pour venir à Londres. Milord Feversham, frère de M. de Duras, commandait l'armée, qui était nombreuse, et qui eût accablé le prince d'Orange, si elle eût été aussi fidèle qu'elle était belle; mais beaucoup de lords l'abandonnèrent et allèrent trouver le prince d'Orange : entre autres, un nommé Churchill, capitaine des gardes du roi, son favori, et qu'il avait élevé d'une

très-petite noblesse à de hautes dignités, ne s'était pas contenté de vouloir aller joindre le prince d'Orange, mais voulait lui livrer aussi le roi. Un saignement de nez, qui prit au roi en allant dîner chez lui, empêcha l'effet de la trahison. Le prince de Danemarck, qui avait épousé la princesse Anne, seconde fille du roi, l'abandonna aussi; sa fille même suivit son mari; et le roi fut obligé de s'en revenir à Londres, de peur qu'il n'y eût quelque émeute, et qu'il ne fût plus le maître dans la ville.

Ces nouvelles étonnèrent fort la cour de France; car, comme on avait vu que peu de personnes s'étaient déclarées d'abord pour le prince d'Orange à son arrivée, on avait presque compté qu'il avait pris de fausses mesures. Sa Majesté déclara, dans ce temps-là, au moment que l'on s'y attendait le moins, qu'elle avait résolu de faire des cordons bleus. La promotion fut grande; elle fut de soixante-treize. Les gens de guerre y eurent beaucoup de part, parce qu'on voyait bien que l'on allait avoir besoin d'eux, et que les autres récompenses eussent été plus chères que celles-là. Il parut aussi que M. de Louvois seul avait décidé de ceux qui seraient faits cordons bleus. Madame de Maintenon eut, pour sa part, son frère et M. de Monchevreuil, et contribua peut-

être à faire Vilarceau chevalier de l'ordre. Il y eut trois officiers de la maison du roi qui ne le furent pas, le grand prevôt, le premier maître d'hôtel, et Cavois, grand maréchal-des-logis. Le premier avait, par-dessus sa charge, sa naissance, et son père qui l'avait été; mais les deux autres n'avaient que leurs charges. A la vérité, l'on en fit quelques-uns chevaliers dont la naissance, aussi-bien que la leur, faisait grand tort à l'ordre; mais c'est où paraît le plus la grandeur des rois, d'égaler les gens de peu aux grands seigneurs d'un royaume. Des ducs, il y en eut trois qui ne furent pas faits cordons bleus, MM. de Rohan, de Ventadour et de Brissac. Ces trois-là étaient très-peu souvent à la cour, n'allaient point à la guerre, et étaient, chacun en leur espèce, des gens extraordinaires, quoique de caractères très-différens l'un de l'autre. M. de Soubise et le comte d'Auvergne refusèrent l'ordre, parce qu'on leur proposa de passer parmi les gentilshommes, puisqu'ils n'avaient pas de duché. Les princes lorrains avaient consenti de passer après M. de Vendôme; mais ils précédèrent tous les ducs. M. le comte de Soissons, que le roi avait nommé pour remplir une place, lui fit demander permission de ne la pas accepter, parce que son père n'avait pas voulu passer

sur lui. L'Allemagne fondait toute entière ; il n'avait aucun prince dans ses intérêts, et il n'en avait ménagé aucun : les Hollandais, on leur avait déclaré la guerre ; les affaires d'Angleterre allaient si mal que l'on craignait tout au moins qu'il n'y eût un accommodement entre le roi et le prince d'Orange, qui retomberait entièrement sur nous ; et on trouvait même que c'était le mieux qui nous pût arriver. Les Suédois, qui avaient été nos amis de tout temps, étaient devenus nos ennemis. Le roi d'Espagne disait qu'il voulait conserver la neutralité ; mais celui-là, par-dessus les autres, ne faisait rien, et l'on s'attendait qu'il ne conserverait cette neutralité que jusqu'au temps que nous serions bien embarrassés ; ainsi, le roi voulait, ou que les Espagnols se déclarassent, ou qu'ils lui donnassent deux villes, qui étaient Mons et Namur, comme otages de leur foi. La proposition était dure ; mais aussi nous ne pouvions avoir d'avantage considérable qu'en Flandre ; et Namur nous était absolument nécessaire, parce que c'était le seul passage qu'eussent les Hollandais et les Allemands pour venir à notre pays. Nos côtes étaient fort mal en ordre : M. de Louvois, qui a la plus grande part au gouvernement, n'avait pas trouvé cela de son district. Il savait l'union qui était entre les deux

rois, et cela lui suffisait. Les vues fort éloignées ne sont pas de son goût. Il fallait nécessairement que la Hollande et l'Angleterre se joignissent pour nous faire du mal. Cette jonction ne se pouvait imaginer chez lui, et Dieu seul avait pu prévoir que l'Angleterre serait en trois semaines soumise au prince d'Orange ; tout cela faisait qu'on avait négligé nos côtes.

Le dedans du royaume n'inquiétait pas moins le roi. Il y avait beaucoup de nouveaux convertis, qui gémissaient sous le poids de la force, mais qui n'avaient ni le courage de quitter le royaume, ni la volonté d'être catholiques. Leurs ministres, qui étaient dans les pays éloignés, les avaient toujours flattés de se voir délivrer de la persécution dans l'année 1689. Ils voyaient l'événement d'Angleterre, qui commençait dans ce temps ; ils recevaient tous les jours des lettres de leurs frères réfugiés, qui les fortifiaient encore davantage, et, quand ils songeaient que tout le monde était contre le roi, ils ne doutaient point du tout qu'il ne succombât, et qu'il ne fût obligé de leur accorder le rétablissement de leur religion. Outre les nouveaux convertis, il y avait beaucoup d'autres gens mal contens dans le royaume, qui se joindraient à eux si la fortune penchait plus du côté des ennemis que du nôtre.

Le roi voyait tout cela aussi-bien qu'un autre, et l'on eût été inquiet à moins. Il ne fallait pas une moindre grandeur d'âme et une moindre puissance que la sienne, pour ne pas se laisser accabler : le moyen d'avoir assez de troupes pour résister, en même temps, à tout cela. On avait compté sur les Suisses; mais on se brouilla avec eux : ils ne voulaient pas nous permettre de levées dans leurs états ; au contraire, ils en permettaient à l'empereur. Il y avait un traité avec feu M. de Savoie, pour avoir trois mille hommes, qui étaient un petit secours : celui-ci fit le difficile; le roi se dépita, et dit qu'il n'en voulait plus. Enfin, M. de Savoie fut obligé de le prier de les prendre; mais ce fut un très-médiocre secours. Il fallait donc que le roi tirât tout de son seul État. On délivra des commissions jusqu'au premier de janvier, et le roi fit une ordonnance pour la levée de cinquante mille hommes de milices dans toutes ses provinces, qui se transporteraient où l'on le jugerait à propos, et cela fut divisé par régimens. On mettait pour officiers tous gens qui eussent servi; et les dimanches et les fêtes, on exerçait cette milice à tirer. Enfin, le roi devait se trouver, au printemps, plus de trois cent mille hommes, sans ses milices, et c'était infiniment. Tout le mois de décembre s'était

passé, en Allemagne, à tirer des contributions, qu'on avait poussées jusque dans les états de l'électeur de Bavière; et Feuquières, qui commandait dans Heilbron, et qui avait marché avec un gros détachement, avait fait trembler tous ces pays. On s'était fait donner cinquante mille francs du côté de la Hollande, c'est-à-dire, dans le Brabant hollandais. Baloride y avait marché et avait brûlé un village au prince d'Orange, nommé Rosenthal, auprès de Breda, qui avait refusé de payer la contribution. Elle était établie aussi dans les pays de Liége et de Juliers, et tout cet argent servait très-utilement. Les troupes, à la vérité, en tiraient un très-médiocre avantage; car on ne leur en donnait rien : mais c'est une habitude que l'on a prise en France, et dont on se trouve fort bien. On fut obligé, à la fin de décembre, de retirer les troupes que l'on avait au delà du Rhin; mais on pilla et démolit les places, comme Heilbron, Stuttgard, Zinsheim et beaucoup d'autres. On travailla à fortifier Pfortsheim, qui est une place à l'entrée du Wirtemberg, et dont la situation est bonne, parce qu'elle est dans les montagnes. On travaillait aussi à la fortification de Mayence.

On fut quelque temps à la cour sans entendre parler des affaires d'Angleterre : il n'en venait

aucune nouvelle sûre; on savait seulement que les affaires du roi de cette île allaient très-mal. Il en arriva un gentilhomme de M. de Lausun, qui s'en était allé en Angleterre, au commencement de toutes ces affaires : on eut par lui des nouvelles; mais le bruit ne se répandit point de ce que c'était. Peu de jours après, on sut que la reine d'Angleterre était passée en France, avec le prince de Galles, sous la conduite de M. de Lausun, et qu'ils étaient arrivés à Calais. On jugea que ce courrier avait été dépêché pour apporter au roi le projet de sa fuite, et pour savoir s'il l'approuvait. On dit aussi que le roi d'Angleterre devait arriver vingt-quatre heures après; mais on attendit son arrivée inutilement. Deux jours se passèrent sans que l'on dît rien du tout que le projet de sa fuite. On débitait que les ports d'Angleterre étaient fermés. Enfin, il se répandit un bruit qu'il avait été arrêté à Rochester, en se voulant sauver. Il n'avait voulu dire ni à la reine, ni à M. de Lausun, le projet de sa fuite. A l'égard de la reine, la chose avait été et bien projetée et bien exécutée. Le roi d'Angleterre avait eu envie de faire sauver le prince de Galles, et l'avait fait sortir de Londres, de peur de n'en être plus le maître. Il l'avait confié à milord d'Ormond, qu'il avait cru entièrement dans ses intérêts, et qui comman-

dait sa flotte. On conte qu'il lui ordonna de le faire sauver, que milord d'Ormond ne le voulut pas, et qu'il lui dit qu'il en serait responsable à toute l'Angleterre, ajoutant que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de lui renvoyer le prince, dont Sa Majesté ferait après ce qu'elle voudrait. Le roi d'Angleterre fut désolé de voir que tout le monde lui manquait; car il douta que milord d'Ormond lui remît le jeune prince entre les mains, et il ne sut que le jour d'après qu'il l'avait renvoyé. Le roi de la Grande-Bretagne avait proposé à la reine son épouse de partir sans le prince de Galles; mais elle n'y avait pas voulu consentir : enfin, on lui apporta la nouvelle qu'il était arrivé; on le laissa trois jours dans un faubourg de Londres. La reine, avec deux femmes, dont l'une était gouvernante du prince de Galles, appelée madame Fiden, son mari, M. de Lausun et Saint-Victor, partirent à l'entrée de la nuit. D'abord, le roi se coucha, comme à son ordinaire, avec la reine sa femme, et ils se relevèrent une heure après. Le roi s'étant habillé, la fit descendre par un degré dérobé, et la remit entre les mains de M. de Lausun, qui avait publié, depuis plusieurs jours, qu'il s'en retournerait en France, et, à cet effet, avait retenu un yacht et un carrosse de louage pour les conduire. Quand il fut arrivé à son

carrosse, le cocher jura qu'il ne voulait point marcher; cependant, le temps pressait : M. de Lausun lui donna de l'argent, qui lui fit entendre raison; mais, dans le temps qu'il montait sur son siége, il vint une émeute, sur ce qu'on disait que des catholiques se sauvaient, qui les remit encore en danger d'être arrêtés; mais le cocher, qui eut peur, se dépêcha par le moyen de l'argent que lui donna encore M. de Lausun; ainsi, ils se sauvèrent de ce danger, et arrivèrent heureusement au yacht. On fit entrer le prince de Galles sans que le patron s'en aperçût; la reine se cacha extrêmement, et remit son voyage entre les mains de Dieu. Cependant, tous les périls n'étaient pas évités, car l'armée navale de Hollande croisait dans la Manche, et le vent les pouvait rejeter en Angleterre. Quand le yacht se mit en mer, le vent était excellent; mais il changea peu de temps après. La nuit venue, le vent fut si fort qu'il fallut plier toutes les voiles. Le patron ne savait où il en était; il entendit du bruit, il crut être auprès de quelque port; mais, peu de temps après, il entendit les cloches dont on se sert pour appeler à la prière dans les vaisseaux. Alors, il jugea qu'il était au milieu de la flotte de Hollande, et jugea vrai. Le vent s'étant un peu abaissé, on mit les voiles, et le yacht arriva enfin heureusement à Calais,

vers les neuf heures du matin. La garde du port, qui vit arriver ce yacht, envoya avertir le gouverneur, qui était M. de Charost. Il envoya deux chaloupes pour reconnaître, selon la coutume.

L'affaire de M. de Charost et de M. de Lausun a fait trop de bruit pour ne la pas rapporter ici. Quand on fut revenu de reconnaître, on vint dire à M. de Charost que c'était M. de Lausun. Ils étaient amis. Le duc de Charost alla au-devant de lui et l'embrassa. M. de Lausun le pria de lui donner un logement pour deux dames de ses amies, qui s'étaient sauvées d'Angleterre avec lui. Le duc de Charost lui répondit qu'il était bien fâché de ne les pouvoir loger chez lui, parce que sa maison était toute percée et qu'il y pleuvait; mais qu'il lui allait donner le meilleur logement de la ville. En même temps, il pressa M. de Lausun de lui dire qui étaient ces femmes. Celui-ci en fit quelque difficulté; enfin, il lui dit que c'était la reine d'Angleterre, mais qu'elle ne voulait pas être reconnue; qu'il ne fallait lui rendre ni honneur, ni marque de distinction, et qu'autrement on la mettrait au désespoir. M. de Charost ne crut point M. de Lausun, et s'en alla au-devant d'elle pour lui rendre, à ce qu'il dit, tous les honneurs qu'il put. Il lui envoya chez elle des gardes, reçut les ordres de Sa Majesté, et se retira ensuite, pour

en donner avis à la cour. Quand il eut dit à M. de Lausun ce qu'il allait faire, celui-ci lui répondit qu'il s'en donnât bien de garde, et qu'il allait tout gâter, parce qu'elle ne voulait pas de ces honneurs. Il se fâcha presque contre M. de Charost, qui, ne voulant pas entendre raison, dit qu'il faisait son devoir, et que tout ce qu'il pouvait lui accorder, c'était de lui donner le temps d'écrire. Il fit ensuite fermer la porte de la ville, ordonna que l'on ne donnât point de chevaux de poste, et donna avis de l'arrivée de la reine et du prince de Galles. Quand le patron du yacht vint demander permission de s'en retourner, M. de Lausun dit encore au duc de Charost qu'il fallait absolument le retenir. M. de Charost répondit qu'il avait ordre de ne faire aucune violence aux Anglais; que tout ce qu'il pouvait faire serait de l'amuser et de lui conseiller de ne pas s'en retourner; mais qu'il ne l'arrêterait pas autrement; et il arriva que le patron ne voulut point adhérer aux conseils du duc.

Pendant tout le temps que la reine demeura à Calais, M. de Charost fit servir trois tables pour elle et pour sa suite, et lui rendit toujours tous les honneurs qui étaient dus à une majesté. Cependant, après l'arrivée de M. de Lausun, le bruit se répandit ici que M. de Charost avait

très-mal rempli son devoir à cet égard ; que le service du roi se faisait fort mal à Calais, et que la place n'était pas seulement gardée ; mais il s'en justifia, et, à son retour, il fut fort bien traité du roi. Lorsque le courrier de M. de Charost arriva ici, ce fut une fort grande joie à la cour, où l'on attendait avec impatience des nouvelles du roi d'Angleterre. On savait qu'il devait se sauver peu de temps après la reine ; mais on n'avait point de nouvelles de son arrivée, et les ports d'Angleterre étaient fermés. Il vint un bruit que le roi avait été arrêté à Rochester, déguisé, en se voulant sauver. Ce bruit vint, sans que l'on sût par où : à celui-là, succédèrent d'autres bruits, comme il arrive toujours dans les événemens extraordinaires ; enfin, on eut des nouvelles sûres, qui étaient que le roi, s'étant déguisé en chasseur, comme il allait entrer dans un bateau qui le devait conduire à des bâtimens français répandus sur la côte, et cachés dans des rochers, des paysans ivres l'avaient arrêté, disant que des catholiques s'enfuyaient ; et, sous ce prétexte, ils l'avaient conduit dans les prisons de Rochester. Il y fut reconnu, et la noblesse des environs vint l'en retirer, lui baiser la main, et lui rendre les soumissions qu'ils devaient à leur roi. Ces gentilshommes se plaignirent à Sa Majesté de ce

qu'elle voulait les abandonner. Comme l'on conduisait le roi à Rochester, il se souvint d'un certain milord du voisinage de cette ville, et il lui manda la peine où il était. Le milord lui fit réponse que Sa Majesté pouvait se tirer d'affaire comme elle jugerait à propos; mais que, puisqu'il ne lui était bon à rien, il ne l'irait pas trouver. Le roi fut reconduit à Londres, et logé, comme à l'ordinaire, dans son palais de Windsor, où ses peuples se vinrent plaindre à lui de ce qu'il les voulait abandonner.

La reine d'Angleterre vint de Calais à Boulogne, où elle demeura quelque temps, pour savoir des nouvelles de son époux. On peut croire qu'elle apprit ce qui se passait avec un déplaisir mortel. On le lui avait caché d'abord; mais, étant à la fenêtre, elle reconnut un des domestiques du roi, qui s'était sauvé, et qui se devait sauver avec lui. A l'égard de la cour de France, tout y était comme à l'ordinaire. Il y a un certain train qui ne change point; toujours les mêmes plaisirs, toujours aux mêmes heures, et toujours avec les mêmes gens. M. de Lausun avait écrit de Calais une lettre au roi, où il lui avait mandé qu'il avait fait serment au roi d'Angleterre de ne remettre la reine sa femme, et le prince de Galles, qu'entre ses mains; que, comme il n'était pas assez heureux pour voir

Sa Majesté britannique, il le priait de vouloir bien le dispenser de son serment, et de lui ordonner entre les mains de qui il remettrait la reine et le prince de Galles. Le roi fit réponse, de sa main, à M. de Lausun, lui manda qu'il n'avait qu'à revenir à la cour, envoya un lieutenant des gardes, un exempt, quarante gardes, M. le premier avec des carrosses, des maîtres d'hôtel, et ce qui était nécessaire pour la reine fugitive. Le roi dit ensuite qu'il venait d'écrire à un homme qui avait beaucoup vu de son écriture, et qui serait bien aise d'en recevoir encore. Cette attention du roi pour M. de Lausun en donna une grande aux ministres, qui ne l'aimaient pas, et les mit dans une furieuse appréhension que le goût du roi pour M. de Lausun ne recommençât. Sa Majesté envoya M. de Seignelay à Mademoiselle, pour lui dire, qu'après les services que M. de Lausun venait de lui rendre, il ne pouvait s'empêcher, en aucune façon, de le voir. Mademoiselle s'emporta, et dit : C'est donc là la reconnaissance de ce que j'ai fait pour les enfans du roi! Enfin, elle fut dans une rage si épouvantable, qu'elle ne la put cacher à personne. Un des amis de M. de Lausun fut chargé de lui présenter une lettre de sa part. Elle la prit et la jeta dans le feu en sa présence ; mais cet ami la retira, et

représenta à Mademoiselle que du moins elle la devait lire; mais Mademoiselle alla s'enfermer, et revint, un moment après, dans la chambre, dire qu'elle l'avait brûlée sans la lire.

On fit alors des chevaliers du Saint-Esprit avec le moins de cérémonies que l'on put, le roi ayant une aversion naturelle pour tout ce ce qui le contraint : on les fit en deux fois, parce qu'autrement il eût fallu trop de temps. La moitié fut faite à vêpres la veille du jour de l'an, et l'on commença par les gens titrés. Le lendemain, on acheva le reste à la messe : il ne s'y passa rien de considérable. Deux jours auparavant, il y avait eu une grande dispute entre les ducs de La Rochefoucault et de Chevreuse. Le duc de Luynes, père du dernier, s'était défait de son duché en faveur de son fils, et ce duché était plus ancien que celui de La Rochefoucault : par conséquent, il prétendait passer à la cérémonie. M. de La Rochefoucault soutint qu'il n'était pas reçu duc de Luynes, mais seulement de Chevreuse, qu'ainsi il ne passerait qu'au rang de Chevreuse. Ils se disputèrent. Enfin le dernier obtint du roi un ordre pour que le premier président le fît recevoir sans que les chambres fussent assemblées, et il fut reçu le jour même de la cérémonie. Le duché de Chevreuse fut cédé au comte de Montfort. On en-

voya porter l'ordre par des courriers aux gens éloignés que le roi avait honorés du cordon bleu. Je ne puis m'empêcher de dire ici la manière dont cet honneur fut reçu par deux personnes de différent caractère, dont l'une était M. de Boufflers, et l'autre le marquis d'Huxelles. Le premier le reçut en remerciant bien humblement Dieu et le roi des grâces continuelles dont ils le comblaient, et, dans ses actions de grâces, il cherchait les termes de la plus profonde reconnaissance pour le roi et pour M. de Louvois. L'autre ne remercia que M. de Louvois, et recommanda au courrier de lui dire en même temps que, si l'ordre l'empêchait d'aller au cabaret et tels autres lieux, il le lui renverrait. Je dois ajouter ici que ces deux hommes, de caractère si différent, sont tous deux très-honnêtes gens. Voilà une petite digression un peu burlesque.

M. de Lausun, après avoir reçu du roi la permission de le saluer, vint à la cour. Dans les transports d'une joie extraordinaire, il jeta ses gants et son chapeau aux pieds du roi, et tenta toutes les choses qu'il avait autrefois mises en usage pour lui plaire. Le roi fit semblant de s'en moquer. Quand Lausun eut vu le roi, il s'en retourna trouver la reine d'Angleterre, qui venait se rendre à la cour, n'ayant point de nou-

velles de son époux. On dit d'abord qu'on la logerait à Vincennes; mais le roi jugea plus à propos de lui donner Saint-Germain. Pendant qu'elle était en chemin, la nouvelle arriva que le prince d'Orange avait fait arrêter le roi d'Angleterre. L'exemple de la mort tragique de Charles Ier., son père, fit trembler pour lui; mais, le soir même, le roi dit, en s'en allant à son appartement, qu'il avait des nouvelles que ce prince était en sûreté. Un valet de garde-robe français, que Sa Majesté britannique avait depuis long-temps, l'avait vu s'embarquer proche de Rochester. De là ce prince était venu repasser à Douvres, et ensuite avait passé à Ambleteuse, petit port auprès de Boulogne. Le valet de chambre était venu devant, et avait rapporté qu'il avait entendu tirer le canon à Calais; qu'apparemment c'était son maître qui y arrivait. Toute la soirée se passa, sans que l'on fût étonné de n'avoir point d'autres nouvelles de l'arrivée du roi d'Angleterre; mais, le lendemain, on fut au lever fort consterné, quand on vit qu'il n'y en avait point encore. On trouvait que la nuit était trop longue pour que, si le canon qu'on avait entendu tirer à Calais eût été pour lui, le courrier n'en fût pas arrivé. On commença à raconter le matin que milord Feversham, frère de M. de Duras, avait été ar-

rété par le prince d'Orange, comme il venait lui parler de la part du roi d'Angleterre; que le prince d'Orange avait mandé au roi d'Angleterre qu'il fallait qu'il sortît de Windsor, parce que, tant qu'il y serait, on ne pouvait pas travailler aux choses nécessaires pour le bien de l'état. Le roi en fit quelque difficulté; mais, peu de momens après, le prince d'Orange lui renvoya dire qu'il le fallait, et qu'il se retirât à Hamptoncour, qui est une maison des rois d'Angleterre. Le roi manda qu'il n'y pouvait pas aller, parce qu'il n'y avait aucun meuble; mais que, s'il le lui permettait, et qu'il le jugeât à propos, il irait à Rochester. Le prince d'Orange y consentit, et lui manda en même temps que, pour sa sûreté, il lui donnerait quarante de ses gardes pour l'y conduire. Il fallut en passer par où le prince d'Orange voulut, et le roi sortit ainsi en peu de momens de Windsor. Sa Majesté britannique fut gardée très-étroitement. Le premier jour, le prince d'Orange lui avait donné presque tous gardes catholiques et un officier : ils entendirent la messe avec lui. Quand le roi fut à Rochester, on le garda moins. Il y avait des portes de derrière à son palais; un domestique, qui était au roi, lui fit trouver des chevaux, dont il se servit. Il partit à l'entrée de la nuit, et se rendit à un endroit où l'attendait un petit

bateau, pour le conduire à un plus grand bâtiment. En arrivant à la petite barque, il y trouva des paysans ivres, qui l'obligèrent de boire à la santé du prince d'Orange. Sa Majesté leur donna de l'argent pour y boire encore. On contait aussi toutes les particularités qu'avait dites le valet de garde-robe le matin; et chacun raisonnait selon sa portée. Les uns croyaient que le prince d'Orange lui avait fourni les moyens de s'embarquer, afin de le faire ensuite jeter dans la mer; les autres, afin de le faire transporter en Zélande, où il le retiendrait prisonnier. Enfin, chacun donnait pour bon ce qui lui passait par la tête. Le roi était triste, les ministres fort embarrassés.

Le roi était à la messe, n'attendant plus que des nouvelles de la mort du roi d'Angleterre, quand M. de Louvois y entra, pour dire à Sa Majesté que M. d'Aumont venait de lui envoyer un courrier qui lui annonçait l'arrivée du roi d'Angleterre à Ambleteuse. La joie fut extrême à la cour, et égale entre les gens de qualité et les domestiques. On dépêcha aussitôt un courrier à la reine d'Angleterre, qui était en chemin. M. Le Grand était parti dès le matin pour aller la recevoir à Beaumont. Pour le roi d'Angleterre, à ce que conta le courrier, il était dans un très-petit bâtiment, où il avait quel-

ques gens armés avec lui, et quelques grenadiers. Il aperçut de loin un vaisseau plus gros que le sien ; il donna ses ordres pour se défendre, en cas qu'il fût attaqué ; mais, quand ils s'approchèrent, il reconnut que c'était un vaisseau français : la joie fut grande de part et d'autre. Il se mit dans ce vaisseau, et arriva fort heureusement, mais pourtant très-fatigué, car il y avait bien du temps que ses nuits n'étaient pas bonnes.

Le roi alla de Versailles à Chatou, au-devant de la reine d'Angleterre et du prince de Galles. Il y attendit, avec une fort grosse cour à sa suite, cette reine, qui arriva un moment après. Elle fut reçue parfaitement bien. Sa Majesté britannique parla avec tout l'esprit et toute la politesse que l'on peut avoir, plus même que les femmes ordinaires n'en peuvent conserver dans des malheurs aussi grands qu'étaient les siens. Le roi la conduisit à Saint-Germain, et fit ce qu'il put pour adoucir ses peines, qui étaient extrêmement diminuées par la joie d'avoir appris que le roi son époux était en France, et en bonne santé. Après cela, le roi s'en retourna à Versailles, et envoya le lendemain chez la reine une toilette magnifique, avec tout ce qu'il lui fallait pour l'habiller, et tout ce qui était nécessaire pour le prince de Galles ; le

tout travaillé sur le modèle de ce que l'on avait fait pour M. de Bourgogne. Avec cela, l'on mit une bourse de six mille pistoles sur la toilette de la reine : on lui en avait déjà donné quatre mille à Boulogne. Le lendemain, jour que le roi d'Angleterre arrivait, le roi l'alla attendre à Saint-Germain, dans l'appartement de la reine. Sa Majesté y fut une demi-heure ou trois quarts d'heure avant qu'il arrivât. Comme il était dans la garenne, on le vint dire à Sa Majesté, et puis on vint avertir quand il arriva dans le château. Pour lors, Sa Majesté quitta la reine d'Angleterre, et alla à la porte de la salle des gardes au-devant de lui. Les deux rois s'embrassèrent fort tendrement, avec cette différence, que celui d'Angleterre, y conservant l'humilité d'une personne malheureuse, se baissa presque aux genoux du roi. Après cette première embrassade, au milieu de la salle des gardes, ils se reprirent encore d'amitié; et puis, en se tenant la main serrée, le roi le conduisit à la reine, qui était dans son lit. Le roi d'Angleterre n'embrassa point sa femme, apparemment par respect.

Quand la conversation eut duré un quart-d'heure, le roi mena le roi d'Angleterre à l'appartement du prince de Galles. La figure du roi d'Angleterre n'avait pas imposé aux

courtisans : ses discours firent encore moins d'effet que sa figure. Il conta au roi, dans la chambre du prince de Galles, où il y avait quelques courtisans, le plus gros des choses qui lui étaient arrivées, et il les conta si mal, que les courtisans ne voulurent point se souvenir qu'il était Anglais, que par conséquent il parlait fort mal français, outre qu'il bégayait un peu, qu'il était fatigué, et qu'il n'est pas extraordinaire qu'un malheur aussi considérable que celui où il était diminuât une éloquence beaucoup plus parfaite que la sienne.

Après être sortis de chez le prince de Galles, les deux rois s'en revinrent chez la reine. Sa Majesté y laissa celui d'Angleterre, et s'en revint à Versailles. Presque tous les honnêtes gens furent attendris à l'entrevue de ces deux grands princes. Le lendemain au matin, le roi d'Angleterre eut à son lever tout ce qui lui était nécessaire, et dix mille pistoles sur sa toilette. L'après-dînée, ce prince vint à Versailles voir le roi, qui fut le recevoir à l'entrée de la salle des gardes, et le mena dans son petit appartement. Ensuite, il fut voir madame la dauphine, Monseigneur, Monsieur et Madame. Il demeura très-long-temps avec le roi. Monseigneur et Monsieur furent rendre la visite à Saint-Germain. Il y eut de grandes contestations pour les cérémonies : le

roi voulut que le roi d'Angleterre traitât Monseigneur d'égal, et le roi d'Angleterre y consentit, pourvu que le roi traitât le prince de Galles de même. Enfin, il fut décidé que le dauphin n'aurait qu'un siége pliant devant le roi d'Angleterre, mais qu'il aurait un fauteuil devant la reine. Les princes du sang avaient aussi leurs prétentions, disant que, comme ils n'étaient pas sujets du roi d'Angleterre, ils devaient avoir aussi d'autres traitemens. A la fin, tout cela se passa fort bien; mais, quand il fut question des femmes, cela ne fut pas si aisé. Les princesses du sang furent trois ou quatre jours sans aller chez Sa Majesté d'Angleterre, et, quand elles y furent, les duchesses ne les suivirent pas. Celles-ci prétendirent avoir les deux traitemens, celui de France, qui est de s'asseoir devant leur souveraine, et celui d'Angleterre, qui est de la baiser. La reine d'Angleterre, qui, quoique glorieuse, ne laisse pas d'être fort raisonnable, dit au roi qu'il n'avait qu'à ordonner, qu'elle ferait tout ce qu'il voudrait, et qu'elle le priait de choisir lui-même le cérémonial qu'elle observerait. Enfin, il fut décidé que les duchesses s'en tiendraient à celui de France. Quand la reine d'Angleterre vint à Versailles, la magnificence l'en surprit, et surtout la grande galerie, qui, sans contredit, est la plus belle chose

de l'univers en son genre; aussi la loua-t-elle extrêmement, mais dans les termes qui convenaient, et qui pouvaient faire plaisir au roi. Elle fit les mêmes visites qu'avait faites le roi son époux, et s'en retourna à Saint-Germain avec de très-grands applaudissemens.

Pendant ce temps-là, il arrivait toujours des troupes du côté du Rhin : les contributions diminuaient, et il fallait abandonner les villes où nous nous étions étendus. On commença par Heilbron et par le pays de Wirtemberg. On le pilla bien auparavant; mais, dans le temps que l'on sortit d'Heilbron par une porte, les ennemis, qui y entraient par l'autre, donnèrent sur une petite arrière-garde, tuèrent des malades que l'on avait laissés dans la ville, et que l'on n'avait pas encore pu retirer. Toutes les troupes qui étaient de ce côté-là se retirèrent à Pfortsheim, et celles qui étaient un peu plus avancées de l'autre côté se retirèrent à Heidelberg. On y rassembla une forte garnison : celle de Manheim fut aussi renforcée. La précipitation avec laquelle il fallut quitter tout cela ne fit honneur ni à la France, ni à ses troupes, ni aux généraux qui avaient eu la conduite de cette retraite. On en donna le tort au comte de Tessé; et, entre autres choses, on trouva mauvais qu'un homme qui a servi ne sût pas que,

quand on se retire d'une place, on en ferme les portes, hors celles par où l'on sort.

Le roi d'Angleterre était à Saint-Germain, recevant les respects de toute la France : les ministres y furent des premiers; l'archevêque de Reims, frère de M. de Louvois, le voyant sortir de la messe, dit, avec un ton ironique : *Voilà un fort bon homme; il a quitté trois royaumes pour une messe :* belle réflexion dans la bouche d'un archevêque! On régla pour la maison du roi d'Angleterre six cent mille francs, et, pendant le premier mois, il eut toujours les officiers du roi pour le servir. Tous les jours, il arrivait beaucoup de cordons bleus anglais. Le roi voulut lever deux régimens, de deux mille hommes chacun, qu'il donna aux deux enfans du roi d'Angleterre.

Malgré les fâcheuses circonstances de son état, Sa Majesté britannique ne laissait pas d'aller courageusement à la chasse avec Monseigneur, et piquait comme eût pu faire un homme de vingt ans, qui n'a d'autre souci que celui de se divertir. Cependant, ses affaires allaient fort mal; car le prince d'Orange avait été reçu du peuple de Londres avec de très-grandes acclamations : presque tous les grands étaient pour lui. Il n'était question que de trouver la manière d'assembler un nouveau parlement; car le roi,

qui, un peu avant que de quitter son royaume, avait convoqué le parlement, l'avait cassé en partant, et avait jeté les sceaux du royaume dans la mer. On rit beaucoup en France, en songeant à cet expédient que Sa Majesté Britannique avait trouvé, et cependant cela ne laissait pas de faire quelque embarras en Angleterre, à cause de leurs lois. A la vérité, l'embarras fut bientôt levé. On apprit ici que tout se disposait à faire une élection du prince d'Orange à la royauté, bien qu'on ne laissât pas de proposer d'autres milieux ; mais ils ne convenaient pas au prince, qui voulait être roi, quoi qu'il en pût être. L'Irlande tenait toujours ferme pour son premier roi ; seulement il y eut un petit parti de protestans irlandais qui s'éleva contre ; mais il fut abattu en très-peu de temps par Tirconel, qui était vice-roi d'Irlande, et avait amassé beaucoup de milices, généralement mal disciplinées, sans armes et sans munitions. Cela ne témoignait que de la bonne volonté. Tirconel pria le roi de passer en Irlande, et l'assura que ce voyage lui serait très-avantageux. Le roi fut quelque temps à se résoudre ; et, pendant ce temps-là, l'on envoya un homme de confiance, nommé Pointis, capitaine de vaisseau, pour rendre compte de l'é-

tat où il avait trouvé tout, et pour prendre des mesures plus justes.

Plus les Français voyaient le roi d'Angleterre, moins on le plaignait de la perte de son royaume. Cè prince n'était obsédé que des jésuites : il vint faire un voyage à Paris ; d'abord il alla descendre aux grands jésuites, causa très-long-temps avec eux, et se les fit tous présenter. La conversation finit par dire qu'il était de leur société : cela parut d'un très-mauvais goût. Ensuite il alla dîner chez M. de Lausun. On faisait presque tous les quinze jours un voyage à Marly, de quatre ou cinq jours. C'est, comme on sait, une maison entre Saint-Germain et Versailles, que le roi aime fort, et où il va faire de petits voyages, afin d'être moins obsédé de la foule des courtisans. Le roi et la reine d'Angleterre y furent. On représentait à Trianon, qui est une autre maison que le roi a fait bâtir à un bout du canal, un petit opéra sur le retour du dauphin. La princesse de Conti, madame la duchesse, et madame de Blois y dansaient, et en étaient assurément le principal ornement; car, du reste, les vers en étaient très-mauvais, et la musique des plus médiocres. Sa Majesté pria le roi et la reine d'Angleterre d'y venir, et leur donna ce plaisir.

Madame de Maintenon, qui est fondatrice de

Saint-Cyr, toujours occupée du dessein d'amuser le roi, y fait souvent faire quelque chose de nouveau à toutes les petites filles qu'on élève dans cette maison, dont on peut dire que c'est un établissement digne de la grandeur du roi et de l'esprit de celle qui l'a inventé, et qui le conduit : mais quelquefois les choses les mieux instituées dégénèrent considérablement ; et cet endroit, qui, maintenant que nous sommes dévots, est le séjour de la vertu et de la piété, pourra quelque jour, sans percer dans un profond avenir, être celui de la débauche et de l'impiété. Car de songer que trois cents jeunes filles, qui y demeurent jusqu'à vingt ans, et qui ont à leur porte une cour remplie de gens éveillés, surtout quand l'autorité du roi n'y sera plus mêlée ; de croire, dis-je, que de jeunes filles et de jeunes hommes soient si près les uns des autres sans sauter les murailles, cela n'est presque pas raisonnable. Mais revenons à ce que je disais : madame de Maintenon, pour divertir ces petites filles et le roi, fit faire une comédie par Racine, le meilleur poëte du temps, que l'on a tiré de sa poésie, où il était inimitable, pour en faire, à son malheur et celui de ceux qui ont le goût du théâtre, un historien très-imitable. Elle ordonna au poëte de faire une comédie, mais de choisir un sujet pieux ;

car, à l'heure qu'il est, hors de la piété point de salut à la cour, aussi-bien que dans l'autre monde. Racine choisit l'histoire d'Esther et d'Assuérus, et fit des paroles pour la musique. Comme il est aussi bon acteur qu'auteur, il instruisit les petites filles; la musique était bonne; on fit un joli théâtre et des changemens. Tout cela composa un petit divertissement fort agréable pour les petites filles de madame de Maintenon; mais, comme le prix des choses dépend ordinairement des personnes qui les font, ou qui les font faire, la place qu'occupe madame de Maintenon fit dire à tous les gens qu'elle y mena que jamais il n'y avait rien eu de plus charmant; que la comédie était supérieure à tout ce qui s'était jamais fait en ce genre-là; et que les actrices, même celles qui étaient transformées en acteurs, jetaient de la poudre aux yeux de la Champmeslé, de la Raisin, de Baron et des Monfleury. Le moyen de résister à tant de louanges! Madame de Maintenon était flattée de l'invention et de l'exécution. La comédie représentait, en quelque sorte, la chute de madame de Montespan et l'élévation de madame de Maintenon. Toute la différence fut qu'Esther était un peu plus jeune, et moins précieuse en fait de piété. L'application qu'on lui faisait du caractère d'Esther, et de celui de

Vasthi à madame de Montespan, fit qu'elle ne fut pas fâchée de rendre public un divertissement qui n'avait été fait que pour la communauté, et pour quelques-unes de ses amies particulières. Le roi en revint charmé : les applaudissemens que Sa Majesté donna augmentèrent encore ceux du public : enfin, l'on y porta un degré de chaleur qui ne se comprend pas; car il n'y eut ni petit ni grand qui n'y voulût aller; et ce qui devait être regardé comme une comédie de couvent devint l'affaire la plus sérieuse de la cour. Les ministres, pour faire leur cour en allant à cette comédie, quittaient leurs affaires les plus pressées. A la première représentation où fut le roi, il n'y mena que les principaux officiers qui le suivent quand il va à la chasse. La seconde fut consacrée aux personnes pieuses, telles que le père de La Chaise, et douze ou quinze jésuites, auxquels se joignit madame de Miramion, et beaucoup d'autres dévots et dévotes. Ensuite, cela se répandit aux courtisans. Le roi crut que ce divertissement serait du goût du roi d'Angleterre; il l'y mena, et la reine aussi. Il est impossible de ne point donner de louanges à la maison de Saint-Cyr, et à l'établissement : ainsi, ils ne s'y épargnèrent pas, et y mêlèrent celles de la comédie. Tout le monde crut toujours que cette comédie

était allégorique; qu'Assuérus était le roi; que Vasthi, qui était la femme concubine détrônée, paraissait pour madame de Montespan; Esther tombait sur madame de Maintenon; Aman représentait M. de Louvois; mais il n'y était pas bien peint, et apparemment Racine n'avait pas voulu le marquer.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE ET DU TOME SECOND.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

